

MEMOIRES

CONCERNANT

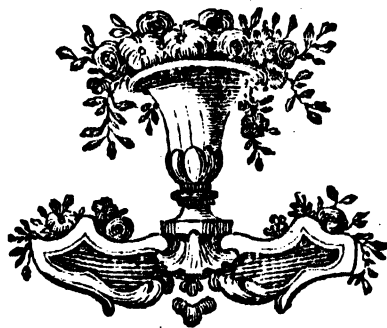
L'HISTOIRE, LES SCIENCES, LES ARTS,

LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS,

PAR LES MISSIONNAIRES DE PÉ-KIN.

TOME TROISIÈME.



No. 1833

A PARIS,

Chez Nyon l'aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais,
vis-à-vis le Collège.


M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

Q
915.1
C.539.m
v.3

SL.No. 040871

36259



AVANT-PROPOS.

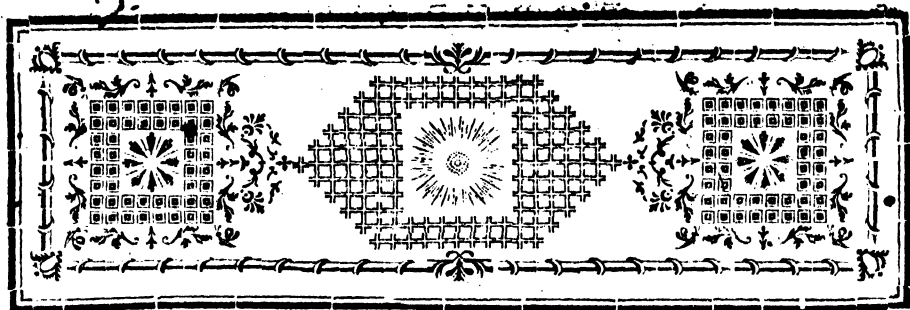
C E troisieme volume des Mémoires concernant les Chinois , contient cinquante-deux Portraits de Personnages célèbres chez les Chinois. Ces Portraits seront suivis de plusieurs autres , qui seront placés dans les volumes suivans , pour varier les matieres. Dans le manuscrit venu de Pé-kin , ils sont tous accompagnés de la figure dessinée & colorée d'après les originaux ; mais comme il y en a un grand nombre qui ne présentent aucune différence sensible , on s'est contenté d'en faire graver seulement quelques-uns des plus intéressans. Comme ces Portraits sont dans le costume Chinois , quoiqu'ils n'aient rien de gracieux , ni de recherché , quant à la manière dont ils sont peints , les Chinois cependant leur donnent la préférence sur tout ce qu'ils peuvent avoir d'ailleurs de recommandable. Cet aliment dont leur amour-propre se nourrit , ne sauroit être dans d'autres climats qu'un mets assez insipide , si on ne tâche par quelque assaisonnement d'en relever le goût , ou d'en corriger la fadeur. C'est ce que l'Auteur a tâché de faire. Il a cherché dans l'histoire générale , fouillé dans les histoires particulieres ; il a eu recours aux anecdotes , pour trouver de quoi faire connoître

suffisamment des étrangers qui ont rempli du bruit de leurs noms la partie de la terre qu'ils ont habitée. On verra par cette esquisse que les hommes, quant au moral, se ressemblent dans tous les pays, & qu'ils ont été à-peu-près les mêmes dans tous les temps; beaucoup de vices, peu de vertus; quelques brillantes qualités, des défauts sans nombre: voilà ce qui s'est toujours vu, & ce qui probablement se verra toujours sur le globe que nous habitons.

On trouvera à la suite de ces Portraits la Relation de la conquête des *Miao-tsé*, achevée en 1775, avec des détails qui feront connoître à quel point en est, encore aujourd'hui, la nation Chinoise, par rapport au caractère, aux mœurs, aux principes, &c. On y verra aussi une idée de sa puissance, de son cérémonial dans les grandes occasions, de la manière dont ce vaste Empire se gouverne, &c.

Le volume est terminé par des Notices sur les Serres Chinoises, sur quelques Plantes & Arbrisseaux, sur des pratiques particulières en fait de culture, dont les curieux en ce genre peuvent tirer quelque parti. On y a ajouté l'annonce de la cérémonie du Labourage par l'Empereur.

Le quatrième Volume s'imprime, & a pour objet la *Piété Filiale* des Chinois.



MÉMOIRES

CONCERNANT

LES CHINOIS.



PORTRAITS

DES CHINOIS CÉLÈBRES.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR Chinois, qui s'est donné la peine de copier les Portraits de quelques-uns des Personnages célèbres de sa Nation, a mis à la tête de ses peintures les paroles suivantes :
« Au commencement de la onzième lune de la vingt-quatrième année de *Kang-hi* (c'est-à-dire sur la fin de l'an 1685),
» moi *Po-kié*, surnommé *Tchang-sieou*, ayant achevé de
» copier les Portraits de plus de cent Personnages célèbres
» dont on conserve les originaux, dans le temple où on apprécie
» sans partialité le mérite de ceux qui ont pratiqué la vertu
» (*Hing-té-sée*, *Tao-ki-houng-koung*) : j'ai cru devoir dire

» quelque chose de chacun, pour qu'on pût au moins s'en former une légère idée ou s'en rappeler le souvenir.

» Grand Être qui êtes le principe des trois principes actifs
 » *San-tsai* (c'est-à-dire le Ciel, la Terre & l'Homme), ayez
 » pour agréable un ouvrage que je n'ai entrepris que pour la
 » satisfaction & l'instruction de la postérité ».

L'Auteur ne donne exactement que ce qu'il a promis. Deux ou trois mots sont souvent tout ce qu'il dit d'essentiel sur les Personnages qu'il représente. Cela peut suffire pour des Chinois qui peuvent se procurer des connoissances plus exactes, en consultant leur histoire & les autres livres qui entrent dans le détail de tout ce qui concerne leurs hommes célèbres.

Mais ce que peuvent faire des Chinois qui sont dans leur patrie, pour se mettre au fait de ce qui concerne d'autres Chinois, ne fauroit être pratiqué par des Européens qui sont leur séjour dans la Cour de Pé-kin, où tous les secours leur manquent. C'est ce qui m'a engagé à ajouter quelques traits aux crayons un peu trop succincts de *Po-kié-tchang-sieou*.

En rassemblant quelques-uns des principaux traits qui caractérisent ceux des Chinois qui, depuis l'établissement de leur monarchie, se sont rendus célèbres dans le gouvernement, les lettres & les armes, je tracerai insensiblement le caractère de la nation elle-même dans ses différens âges. Les Portraits des Personnages particuliers deviendront des Portraits généraux. Les traditions populaires, les contes puériles qu'on y rencontrera quelquefois, y figureront & tourneront en preuve comme le reste. Ce morceau manquoit, je pense, à la littérature françoise, & je suis bien aise de l'en enrichir. Du reste, je ne prétends donner ici qu'une légère esquisse; d'autres, après moi, pourront achever ce tableau. Parmi les grands hommes qu'on verra paroître successivement sur la scène, il en est dont le mérite ne peut être apprécié que par ceux du pays; parce que

ce n'est que dans le pays qu'on en connoît le genre, & qu'on y fait cas de ceux qui l'ont possédé dans un certain degré. Le lecteur doit donc se transporter en esprit à la Chine pour y voir ce qui se pratique, & le voir, s'il se peut, en véritable Chinois. Ce ne sera que de cette maniere qu'il pourra porter un jugement equitable, & sans préjugé national.

Il s'en trouve aussi que les Abrégés de l'histoire Chinoise, imprimés en Europe, ont déjà, ce semble, suffisamment fait connoître. J'ai cru néanmoins pouvoir y revenir, & les présenter à ma façon, parce que les coups de pinceau que j'ajouterai à leurs Portraits, leur donneront la ressemblance, & les feront rentrer dans le costume dont on les avoit fait sortir.

Il en est quelques-uns, enfin, dont je ne dirai guere ici que les noms; parce que la postérité leur ayant déferé une place dans la salle de Confucius, je me réserve de les faire connoître, à leur tour, à la suite de l'histoire de ce Philosophe, lorsque je parlerai des Sages qui, en différens temps, ont illustré son ecole.

Pour ce qui est de l'arrangement que j'ai donné à ces Portraits, je m'en suis tenu à l'ordre chronologique, comme étant le plus naturel. On pourra, si l'on veut, leur en substituer un autre, & placer les Empereurs avec les Empereurs, les Ministres d'Etat & les Magistrats avec ceux qui ont couru la même carrière, les Lettrés avec les Lettrés, & les Guerriers avec les Guerriers. J'avoue que j'ai cherché ma commodité en m'attachant à l'ordre que j'ai choisi; on peut chercher la sienne, en le dérangeant pour en suivre un autre (1).

(1) On a suivi dans l'impression l'ordre & les envois de l'Auteur;



I.

TAI-HAO-FOU-HI-CHÉ, Fond. de la Mon. (1).

TAI-HAO, dont le nom propre étoit *Fou-hi*, & le surnom *Soung*, tenoit sa Cour à *Ouan-kieou* : c'est aujourd'hui *Tchen-tcheou* dans le *Ho-nan*. Il régna 115 ans. Le bois fut son emblème. On ne parle point de son père ; on dit seulement que sa mère s'appelloit *Hoa-siu*. Quelques-uns le font successeur de ce *Soui-jen*, auquel on attribue l'invention du feu. Ils disent qu'il avoit la tête d'un homme & le corps d'un serpent : ce qui cependant ne doit pas se prendre à la lettre, puisqu'en même temps qu'ils lui donnent un corps de serpent dans leurs écrits, ils le peignent avec un corps d'homme.

Fou-hi fut inventeur des filets pour la pêche ; il apprit aux hommes l'art de cuire les viandes & la manière de les apprêter. C'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *Pao-hi-ché*. Sa vertu étoit semblable à celle du ciel & de la terre ; & c'est pour la constater aux yeux des hommes, que le ciel fit paroître sous son règne un phénix (*foung-hoang*) & un dragon (*loung*). Il parut aussi un cheval ailé, qui étoit marqué sur son corps de certaines figures dont l'arrangement fournit à *Fou-hi* l'occasion de tracer les huit *Koa*. La vertu de ces *Koa* est spirituelle & toute céleste ; il n'est rien qu'elle ne renferme, dit l'Historien, Voyez le Tome II, pag. 11 & suiv.

(1) Il y a des Lettrés en Chine qui ne remontent pas au-delà de Yao, & qui renvoient dans les temps fabuleux ou incertains, tout

ce qui regarde Fou-hi, Chén-noung, Hoang-ti &c. Voyez le Tome I, pag. 111 & 149 jusqu'à 244.

Quelques

Memoires sur les Chinois.



TAI-HAO-FOU-HI-CHÉ, Fondateur de la Monarchie.

Quelques nœuds formés sur une corde étoient la seule manière d'écrire avant *Fou-hi*. Sous ce Prince , on inventa des caractères , auxquels on donna des noms particuliers , afin que tout le monde pût les apprendre , les retenir , & s'en servir dans l'occasion. Il n'oublia rien pour en fortifier l'usage , & tout l'art de l'écriture fut renfermé dans six préceptes.

Avant lui , il n'y avoit point de mariage déterminé ; il établit une manière de contracter cette union , & des cérémonies pour en constater la réalité. Il assigna à chacun des époux , des devoirs particuliers à remplir ; & par ce moyen il établit des règles de bienséance , & des mœurs. Il inventa aussi la Musique , & le premier usage qu'il en fit , fut de chanter le triomphe qu'il avoit remporté sur l'ignorance & la barbarie. L'invention de la Musique fut suivie de celle de deux instrumens à cordes , dont l'un s'appelle *Kin* & l'autre *Ché*.

Les hommes étant rassemblés , & faisant un corps de nation , il leur falloit des chefs pour les astreindre au bon ordre , & le leur faire observer. *Fou-hi* établit des Magistrats , auxquels il donna le nom de *dragons*.

Enfin , après avoir travaillé pendant l'espace de 115 ans , à adoucir les mœurs de ces hommes barbares qui s'étoient soumis à sa domination , après avoir tâché de les mettre en état de se procurer les commodités de la vie , il mourut.

On ne sauroit assigner le tems précis auquel il a vécu. Ce qu'on fait certainement , c'est qu'il a été à la Chine , qu'il y a donné des loix , & qu'il y est mort. On montre encore son tombeau , pour lequel les Chinois ont une espece de vénération.

P O R T R A I T S

I I.

YEN-TI, CHEN NOUNG-CHÉ, Empereur.

Ce Prince est appelé indifféremment du nom de *Chen-noung*, de *Yen-ti*, & de *Kiang*; il tenoit sa Cour à *Kou-fou-hien*, dans le *Chan-tong*. Sa mere s'appelloit *Jen-sée*, ou *Ngan-teng*. On lui donne le feu pour symbole, parce qu'il étoit expéditif & exact à traiter les affaires.

Il inventa les instrumens du labourage, & apprit aux hommes les différentes manieres de cultiver la terre. Il connut les plantes venimeuses & celles qui sont salutaires; il inventa la médecine. Les médecins & les laboureurs le reconnoissent pour leur premier maître, & tous les hommes pour leur bienfaiteur.

Il établit des marchés pour l'échange des denrées, & fit des réglemens pour y établir de justes proportions & obvier aux fourberies.

On lui attribue quelques livres sur l'agriculture, & on le fait auteur d'un ouvrage sur la médecine, qui est encore aujourd'hui entre les mains de tout le monde. Il renferme en substance tout ce qu'on peut dire de mieux sur l'art de connoître les maladies & d'appliquer des remèdes pour les guérir. Si cet ouvrage n'est pas de lui, il est certainement de quelque auteur qui vivoit dans les premiers siècles de la monarchie.

Le sentiment le plus commun des historiens Chinois, est que *Chen noung* fut le successeur de *Fou hi*, & qu'il régna pendant 145 ans. On ne peut fixer le tems auquel il a vécu, Il n'y a sur cela que des conjectures, dont ce n'est pas ici le lieu de faire usage.

En reconnoissance des bienfaits dont les hommes sont redevables à *Chen noung*, la postérité lui a élevé des temples, dans lesquels elle fait chaque année des sacrifices en son honneur.

III.

HOANG-TI, YEOU-HIOUNG-CHÉ, Emp. Lég.

Outre les noms de *Hoang-ti*, & de *Yeu-hioug-ché*, ce Prince porte encore ceux de *Koung-sun*, & de *Hiuen-yuen* ; sa mere s'appelloit *Fou pao*.

Dès qu'il fut en possession de l'Empire, après la mort de *Tché yeou*, qu'il défit dans les plaines de *Tcho-lou*, il mit tous ses soins à le bien gouverner. La guerre ne l'occupoit plus ; il étoit tems qu'il mit la main à la grande législation qu'il avoit méditée. Il fit choix de six personnes habiles, dont il crut que les lumieres pouvoient l'eclairer pour l'exécution de sa grande entreprise ; les noms de ces personnes sont *Foung-heou*, *Li-mou*, *Tay-chang*, *Ki tchang*, *Sien ta*, & *Ta houg*. Outre ces six ministres, il créa des mandarins, auxquels il donna le nom de nuages, & prit la terre pour symbole de son regne.

Il ordonna à *Ta-nao* de composer le cycle de 60, qui résulte de l'union des dix *Kan* ou tronc, avec les douze *Tché* ou branches. Par ses ordres *Young-tcheng* travailla sur l'astronomie, & fit une sphere universelle. *Ling-lun* travailla sur la musique, en régla les cinq tons & fit plusieurs instrumens, auxquels peu-à-peu on en ajouta quelques autres. Il régla ensuite les principales cérémonies, & détermina la forme du bonnet & des habits. Il construisit un palais & donna des regles d'architecture. Avec le secours de *Ki-pé*, il composa un livre qui traite de tout ce qu'il y a de plus essentiel à savoir. Ce livre subsiste encore, à ce qu'on prétend ; il porte le titre de *Hoang-ty-sou-ouen*.

L'impératrice *Si-ling-ché*, son épouse, eleva des vers à soie, & enseigna la maniere de cultiver les mûriers. Enfin les sciences

& les arts furent presque tous trouvés sous le regne de *Hoang-ti*. Le *Foung-hoang* & le *Ki-lin* parurent.

Hoang-ti sentant que sa fin approchoit , se transporta à *King chan* , fit fondre au pied de la montagne trois de ces vases que l'on appelle *ting*. Il mourut le quinzième jour de la huitième lune , dans la centième année de son regne , & dans la cent vingt-unième de son âge , la deux mille cinq cents quatre-vingt-dix-huitième avant J. C. Son corps fut déposé à *Kiao chan*.

I V.

TSANG-KIÉ, Ministre.

On croit communément que *Tsang-kié* vivoit du tems de *Chen nong* , dont il fut , dit-on , un des ministres. D'autres le font vivre du tems de *Hoang-ti*. Tout le monde s'accorde à dire qu'il est le premier inventeur des caractères. *Ayant vu* , dit l'Historien , *les vestiges des pieds des oiseaux imprimés sur la terre ou le sable , il imagina que des figures semblables à celles qu'il voyoit pourroient former une espece d'écriture , & en inventa les caractères*. *Hoai-nan-tséé dit que lorsque Tsang-kié composoit ses caractères , le ciel fit tomber une pluie abondante de grains , & que les Esprits versèrent des larmes*. Depuis l'invention des caractères , ajoute-t-il , la simplicité a disparu de ce monde ; les fourberies & la duplicité ont pris sa place ; on a abandonné les devoirs essentiels , & l'on ne s'est attaché le plus souvent qu'à des travaux dangereux ou futiles ; on a négligé de cultiver la terre , & l'on a mis tous ses soins à se perfectionner dans l'art de bien former des lettres , de les sculpter ou de les graver. Le ciel , prévoyant la faim à venir , fit tomber sur la terre une abondante pluie de grains : les Esprits , prévoyant tout ce que des hommes peu

crédules , mais eloquens , escrioient contre eux & contre leur culte , dans la suite des siecles , en pleurerent de douleur.

V.

CHAO-HAO, KIN-TIEN-CHÉ, Empereur.

Il etoit fils de *Hoang-ti* , & fut son successeur à l'Empire. Son premier nom etoit *Tché* , & son surnom *Ki*. Il tint sa cour à *Ku-fou-huen* , & régna quatre-vingt-quatre ans , depuis l'an avant J. C. 2597 , jusqu'à l'an 2514 inclusivement.

Il marcha d'abord sur les traces du grand *Tai-hao* son pere. Il prit les métaux pour le symbole de son regne. Il ajouta aux premieres inventions de son pere ; & tout ce qui est nécessaire pour l'usage ordinaire de la vie , fut ou trouvé ou perfectionné de son tems. Il composa la musique surnommée *ta-yuen-yo*. La fin de son regnè ne répondit pas à de si beaux commencemens. *Chao-hao* se pervertit par les flatteries & les perfides leçons d'un nommé *Kieou-ly* , homme adonné à la magie. Les peuples , à l'exemple du Souverain , furent bientôt corrompus. Ils ne craignirent plus d'offenser le ciel ; ils redouterent seulement la colere des mauvais esprits , auxquels seuls ils offroient des sacrifices. Il n'étoit presque aucune famille , qui n'eût ses pratiques particulieres pour se mettre sous la protection de quelqu'un de ces êtres invisibles , qu'ils croyoient pouvoir les favoriser ou leur nuire.

De si grands changemens dans les mœurs & dans la religion en attirerent dans la nature. Les maladies inonderent le monde ; la vie de l'homme fut considérablement abrégée , & la paix disparut. Tous ces malheurs arriverent par la faute d'un seul homme , parce que cet homme etoit à la tête de tous les autres.

V I.

TCHOAN-HIU, KAO-YANG-CHÉ, Empereur.

Il étoit petit-fils de *Hoang-ti*, par *Tchang-y*. Sa mere s'appelloit *Tcho-chan-ché*, & autrement *Tchang-pou*.

Dès l'âge de dix ans, *Tchoan-hiu* entra dans le ministère, sous *Chao-hao*, dont dix ans après il fut le successeur; car il monta sur le trône n'étant âgé que de vingt ans; ce fut l'an avant J. C. 2513, onze ans après la naissance d'Abraham; il tint sa Cour à *Ti-kieou*, qui est aujourd'hui *Pou yang*, dans le *Chan-tong*, & régna soixante-dix-huit ans; il prit l'eau pour le symbole de son regne.

Il étoit savant & vertueux. Parmi les personnages illustres qui se distinguèrent de son tems, on fait mention d'un *Tchen-tchoung* qui eut le département des provinces du midi, & le soin de ce qui concernoit l'astronomie. L'histoire fait mention encore d'un nommé *Tchong-li*, à qui le département des provinces du nord fut donné avec la charge d'Inspecteur général de toutes les affaires de l'Empire.

Tout alloit à bien sous un aussi grand Prince & sous de tels ministres. L'Empereur fit mettre à mort l'infame *Kieou-ly*, auteur de tout le mal qui s'étoit fait sous le regne précédent. Il abolit le culte superstitieux des Esprits, & ramena les hommes à leurs devoirs. Il ordonna que le tribunal d'Astronomie qu'il avoit lui-même erigé, feroit désormais, chaque année, un calendrier. Il détermina quelle seroit la lune qu'on compteroit la première de l'année, le jour que commenceroit la première lune; c'est-à-dire, qu'il réforma l'ancien calendrier. Il fit calculer aussi le moment des conjonctions pour les cinq Planètes, pour servir aux Astronomes comme d'époque fixe pour les calculs à venir; ce qui lui a fait donner le nom de

Pere de l'Astronomie. Il composa la Musique *Tcheng-yun*, pour être employée dans les sacrifices qu'il offroit au ciel. Enfin, après avoir fait tous ses efforts pour rendre les hommes bons & vertueux, il mourut dans la quatre-vingt-dix-septieme année de son âge. C'etoit la quatorzieme de la vocation d'Abraham, l'an avant J. Ch. 2436.

V I I.

TI-KOU, KAO-SIN-CHÉ, Empereur.

Le nom propre de ce Prince etoit *Tsun*, & son surnom *Ki*. Il etoit fils de *Kiao-ki*, & petit-fils de *Chao-hao*. A l'âge de quinze ans il fut employé dans le Gouvernement par *Tchoan-hiu*, qui lui donna en appanage le pays de *Sin*, d'où il prit le nom de *Yeou-sin-ché*. Devenu Empereur, il tint sa Cour à *Po*, ou *Po-tcheou*, qu'on appelle aujourd'hui *Yen-che-hien* dans le *Ho-nan*, & prit le bois pour le symbole de son regne. Il avoit l'esprit vif & pénétrant. Attentif sur lui-même, il ne laissoit échapper ni parole ni geste qui ne fussent dans toute la décence de son etat. Libéral, bienfaisant, il ne cherchoit en tout que l'avantage de son peuple, dont il etoit autant le pere que le Souverain.

Il eut quatre femmes, qui toutes sont recommandables. La premiere s'appelloit *Kiang-yuen*; après quelque temps de stérilité, elle pria l'Empereur son epoux de vouloir bien offrir avec elle un sacrifice au ciel, pour obtenir un fils. Le sacrifice eut lieu. *Kiang-yuen* conçut & mit ensuite au monde un fils qui fut nommé *Ki*; c'est de lui que sortirent les *Tcheou*, ou les Empereurs de la troisieme dynastie.

La seconde s'appelloit *Kin-tou*. Elle etoit fille de *Tchen-foung-ché*, & fut mere du sage *Yao*, sous qui arriva le déluge.

La troisieme avoit pour nom *Kien-ti*. Elle étoit. fille de *Ysou-ngo-ché*, & fut mere de *Sié*, dont les Empereurs de la seconde dynastie tirent leur origine. Ce *Sié* est connu aussi sous le nom de *Ki*.

La quatrieme fut mere de *Tché* ou *Tsi*. Elle s'appelloit *Tchang-y*, & étoit fille de *Tseou-tsi-ché*.

Ti-kou fit composer la Musique *Kieou-chào*. Enfin, après soixante-neuf ans de regne, il mourut âgé de cent cinq ans; l'an avant J. C. 2367, trois ans avant la naissance d'Esau & de Jacob. Son corps fut déposé dans le pays de *Hio*. Il eut pour successeur immédiat son fils *Tché*; mais ce Prince n'ayant aucun talent pour le gouvernement, les Grands & le Peuple le détrônerent, pour lui substituer le grand *Yao*, son frere.

V I I I.

. TI-YAO, TAO-TANG-CHÉ, Empereur.

Yao (4) étoit fils de *Ti-kou* & de *Kin-tou*, qui n'étoit que la deuxième des épouses de ce Prince. Il n'avoit que treize ans quand *Tché*, son frere, monta sur le trône. Il eut d'abord pour appanage le pays de *Tao* & ensuite celui de *Tang*. C'est pour cette raison qu'à son nom de *Yao*, on a ajouté le titre de *Tao-tang-ché*. Il portoit dans sa jeunesse le nom de *Y-ki*. Son frere *Tché* ayant été jugé incapable de gouverner, il fut mis à sa place par les Grands & le Peuple. En montant sur le trône, il choisit *Ping-yang* pour être le lieu de sa Cour, & prit le feu pour symbole de son regne. Il ordonna aux Astronomes, *Hi* & *Ho*, de faire un Calendrier qui indiquât au peuple les différens temps de l'année, qui marquât les lunes

(4) C'est le premier Empereur dont il soit parlé dans le Chou-king.
qu'il

qu'il falloit intercaler , & qui déterminât exactement le commencement de chacune des quatre saisons de l'année , afin que tout fût dans l'ordre.

Yao , dit l'histoire , aimoit les hommes autant que le Ciel lui-même peut les aimer ; éclairé comme les Esprits , il avoit une vertu semblable à celle du soleil , qui eclaire & echauffe en même temps ; & les peuples avoient autant de confiance en ses bienfaits qu'en ceux qu'ils recevoient des nues. Il ne se piquoit pas d'avoir de beaux palais , des meubles précieux pour ses appartemens , des mets exquis pour sa table , ni des equipages brillans & lestes pour se transporter d'un lieu à un autre. Rien de plus simple que sa demeure , rien de plus frugal que sa table , rien de moins recherché que son habillement. Ayant à gouverner les hommes , il ne s'occupa que des moyens de pouvoir les rendre heureux. Il leur donna l'exemple d'une vie laborieuse & simple ; il ne se nourrissoit lui-même que de mets les plus communs & les plus grossiers , qu'on ne lui servoit que dans une vaisselle de terre ; il ne s'habilloit que de toile , & ne changeoit de chaussure ou d'habits que lorsque les premiers etoient hors d'état de servir ; il n'employoit , au lieu de fourrure , pour se garantir du froid pendant l'hiver , qu'une peau de cerf , & ne se déchargeoit sur personne de ce qu'il pouvoit faire lui-même ; enfin , il portoit seul tout le fardeau de l'Empire , tant qu'il fut en etat de se passer de secours. Ce fut sous le regne d'un Prince si sage & si humain , que les hommes eprouverent un des plus grands fléaux dont ils aient conservé la mémoire ; je parle de ce déluge dont les eaux couvrirent presque toute la Chine , & y firent des ravages qui furent si difficiles à réparer. *Voyez le tome I. pag. 157.*

Yao avoit epousé la fille de *San-y-ché*. Il en eut un fils , qui est connu sous le nom *Tan-ichou*. Mais comme il ne le jugea pas digne de lui succéder , il demanda que parmi ses

sujets, on lui trouvât quelqu'un qui pût gouverner l'Empire après lui. On lui nomma *Chun*, qu'il fit d'abord son collègue, & auquel il donna ses deux filles en mariage. L'année de l'association de *Chun* est la soixante-treizième du règne de *Yao*, & la 2285^{me} avant l'ère chrétienne. Enfin, après avoir régné encore vingt-huit ans, *Yao* mourut à la cent-seizième année de son âge, l'an avant J. C. 2258. Il avoit composé la Musique *Ta-tchang*, pour être employée pendant les sacrifices, & pour chanter les mérites des grands hommes. Il avoit fait encore quantité d'établissements utiles, dont on peut voir le détail dans le *Chou-king* & dans l'histoire. C'est un des hommes de la Chine qu'on propose pour modèle, & dont le nom ne périra probablement jamais dans un pays où il est en si grande vénération.

I X.

TICHUN, YEOU-YU-CHÉ, Empereur.

Ce Prince avoit pour nom propre *Yao* (par un caractère différent de celui qui désigne l'Empereur *Yao*). Il étoit descendant de *Hoang-ti*, à la huitième génération. On vient de voir que *Yao* étant parvenu à la soixante-treizième année de son règne, prit *Chun* pour son collègue & l'associa à l'Empire. *Yao* étant mort, les Grands & le Peuple, d'une commune voix, élurent *Chun* pour leur légitime Empereur, & lui donnèrent le bois pour le symbole de son règne.

Chun établit sa Cour à *Pou-pan*. Il chargea *Joui-ki* & *Yu-hen* du soin de tout ce qui concernoit l'Astronomie. Il nomma *Yu*, *Heou-ki*, *Ki*, *Kao-tao*, *Tsouï*, *Y*, *Pai-y*, *Koui* & *Loung*, pour être les neuf principaux Officiers qui devoient l'aider dans l'administration de la justice pour toutes les affaires de l'Empire. Mais *Heou-ki* fut celui de tous

qu'il affectionna le plus. Dès ses premières années *Chun* s'étoit adonné à l'agriculture. Toute sa vie il respecta cette profession, & composa un livre sur les différentes manières de cultiver la terre. Il travailla aussi à perfectionner les Sciences & les Arts ; mais il s'appliqua sur-tout à faire fleurir la vertu.

Pour faciliter à ses sujets un accès libre auprès de sa personne, & afin qu'ils pussent l'avertir immédiatement des fautes qu'ils avoient remarquées dans sa conduite, il fit placer à la porte de son palais un tambour & un *King*. On frappoit sur l'un de ces instrumens, & l'on étoit admis sur le champ. Outre cela, il avoit fait mettre sur son char, d'autres disoit sur une des portes de son palais, une planchette sur laquelle il étoit libre à chacun d'aller écrire les défauts dont on vouloit qu'il se corrigât.

Il se portoit de lui-même, & sans attendre les représentations de ses Mandarins, à tout ce qu'il croyoit être à l'avantage de ses sujets. Il respecta les sages & les vieillards. Il assigna, pour ceux d'entre eux qui n'avoient pas de quoi se procurer les commodités de la vie, une demeure particulière où ils étoient décentement entretenus.

On prétend qu'il faisoit enterrer l'or, pour témoigner le mépris qu'il avoit pour ce métal, & que son aversion pour le luxe lui fit condamner l'usage des perles & des pierres précieuses. La flatterie n'eut jamais d'accès auprès de lui ; mais il écoutoit volontiers les sages & suivoit leurs conseils.

Il est inventeur du *Kin* à cinq cordes, & auteur de la chanson qui commence ainsi : *Le vent du midi amène la chaleur & dissipe la tristesse ; qu'il en soit de même de Chun ; qu'il fasse la joie & la consolation de son peuple, &c.* Il composa la Musique *Kieou-chao-yo*, qui est une Musique douce & faite pour inspirer la concorde & la paix. Il aimoit son peuple, dit l'Historien, comme un tendre père aime ses enfans ; & ce fut par

un effet de cette tendresse qu'il choisit *Yu*, préférablement à *Chang-kiun*, son propre fils, pour lui succéder dans le gouvernement de l'Empire. Enfin, allant visiter les montagnes du midi, sur lesquelles il devoit offrir des sacrifices au ciel, comme il avoit coutume de le faire à certains temps déterminés, il tomba malade, & mourut dans un lieu nommé *Tsang-ou*, à l'âge de cent dix ans, dans la soixante-unième année de son regne. Ce fut l'an avant J. C. 2208, huit ans après la mort de Jacob.

X.

KAO-TAO, Ministre.

Tchoan-hiu, *Kao-yang-ché*, troisième Empereur après *Hoang-ti*, avoit, sous son regne, huit personnages illustres qu'on appelloit communément les *Pa-kai*, c'est-à-dire, les huit *Kai*. *Kao-tao*, autrement dit *Ting-kien*, est le sixième de ces illustres. L'Empereur *Chun*, sous le regne duquel il vivoit encore, après avoir servi sous *Tchoan-hiu* & *Yao*, avec beaucoup de distinction, le mit à la tête de la justice. Il établit cinq sortes de supplices pour punir les coupables, suivant la gravité de leurs crimes; mais il n'eut guère occasion d'en faire usage. Le peuple, auquel il avoit appris les cinq devoirs capitaux de l'homme, les pratiquoit si bien, que les châtimens devinrent hors d'usage. Tout le monde se portoit de lui-même au bien, & gardoit en toute chose le juste milieu.

X I.

HEOU-TSI, Ministre.

Il avoit pour nom-propre *Ki*, & pour surnom *Ki* ou *Tsi*, il étoit fils de *Kiang-yuen*, la principale des épouses de *Ti-kou*.

Dès qu'il fut né, sa mere le fit porter dans un lieu désert ; mais les bêtes féroces , ni les oiseaux de proie , ne lui ayant fait aucun mal , *Kiang-yuen* comprit que ce fils , dont elle ne vouloit pas , étoit un enfant que le ciel protégeoit , elle le reprit & l'éleva avec soin. Elle lui donna alors le nom de *Ki* , qui signifie *enfant abandonné*. Devenu grand , *Ki* s'occupa des travaux de la terre. Il engagea la plupart de ses amis & de ceux de sa connoissance à suivre son exemple. Il leur apprit les meilleures manieres de la faire valoir ; & la fertilité qu'ils lui donnerent en lui confiant les cinq sortes de grains , les rendit célèbres dans tout l'Empire. *Yao* donna à *Ki* le titre de *Sée-noung* , ou d'Inspecteur général de tous les travaux qui ont rapport à la culture de la terre.

Le Fondateur de la troisième dynastie , dite la dynastie des *Tcheou* , fait remonter son origine jusqu'à lui , & lui donna , en montant sur le trône impérial , le titre de *Heou* ; c'est pourquoi il est connu sous le nom de *Heou-tsi*.

X I I.

TA-YU, Empereur.

Son nom propre étoit *Sée*. Il étoit descendant de *Hoang-Ti* , & fils de *Pe-kouen*. Avant qu'il prît les rênes du gouvernement , il eut la douleur de voir mettre à mort celui dont il tenoit la vie , pour s'être négligé dans l'importante commission qu'il eut sous le regne de *Yao* de réparer les dommages causés par le débordement des eaux. Il fut chargé de la même commission , & s'en acquitta plus heureusement que son pere. Pendant treize années entières , il n'épargna ni soins , ni travaux , ni fatigues , pour venir à bout de son entreprise ; & pendant qu'il étoit ainsi occupé , il n'entra pas une seule

fois dans sa maison, quoiqu'il eût passé jusqu'à trois fois devant sa porte.

Il avoit des barques pour les voyages qu'il faisoit par eau, & des chariots pour ceux qu'il faisoit par terre, placés les uns & les autres de distance en distance pour servir au besoin. Il avoit fait faire aussi des especes de traîneaux, dont le fond étoit plat & uni, & que des hommes pouffoient par derrière, tandis que d'autres tiroient par devant. Il s'en servoit dans les lieux humides & marécageux. Lorsqu'il étoit obligé de traverser les montagnes, il y grimpoit, au moyen d'une chaussure armée de pointes de fer.

Il fit aussi des canaux pour communiquer d'un endroit à un autre dans les neuf pays qui furent habitables après le déluge; & ces canaux formerent ensuite des rivières. Il fit aussi des chemins pour communiquer aux neuf principales montagnes.

Après qu'il fut monté sur le trône, il se donna tout entier aux pénibles soins du gouvernement: voulant savoir tout ce qui se passoit dans l'Empire, il fit faire quatre sortes d'instrumens pour être placés à la porte de son palais. Dès que le son de quelqu'un de ces instrumens venoit frapper son oreille, il faisoit entrer celui qui vouloit avoir audience, où se rendoit lui-même à la porte pour l'entendre.

Il tenoit sa cour à *Ngan-y*, & convoqua une assemblée générale à *Touchan*, où il reçut les hommages & les présens de tous les tributaires de l'Empire. Il fonda neuf vases appelés *Ting*, sur lesquels furent gravées les neuf Provinces qui partageoient alors l'Empire. Il défendit l'usage du vin, parce que, disoit-il, cette liqueur étoit capable de porter aux plus grands excès ceux qui en abusoient.

Il écoutoit avec beaucoup d'attention, & même avec une sorte de respect, ceux qui lui donnoient des avis. Il composa

la musique *Ta-hia*. Enfin après un regne de vingt-sept ans , il mourut dans la centieme année de son âge regretté de tous ses sujets. Un de ses fils , nommé *Ki* , lui succéda l'an avant Jesus-Christ 2197. Quand Ninias , fils de Ninus & de Sémiramis , monta sur le trône d'Assyrie , l'Empire Chinois , qui jusqu'alors avoit été électif , devint héréditaire. *Yu* fut le Fondateur de cette premiere dynastie , dite des *Hia*.

X I I I.

TCHENG-TANG, Empereur.

Tcheng-tang , Fondateur de la seconde dynastie , dite la dynastie des *Chang* , ou des *Yn* , étoit descendant à la treizieme génération d'un des Ministres de *Chun* , appelé *Sié*. Pour récompenser le mérite & les services de *Sié* , l'Empereur *Chun* érigea en Principauté le pays de *Chang* dans le *Ho-nan* , & lui en donna l'investiture. Les descendants de *Sié* gouvernerent successivement ce petit Etat jusqu'à *Tcheng-tang* , que la voix unanime , tant des grands que du peuple , plaça à la tête de tout l'Empire.

Outre le nom de *Tcheng-tang* , ce Prince porte encore ceux de *Tien-y* , de *Ly* & de *Tang-ouang*. Il s'appelloit *See* avant que d'être Empereur. A peine fut-il monté sur le trône , qu'un de ses premiers soins fut de faire revivre les anciennes loix , & de rappeler les hommes à la vertu. On rapporte de lui qu'étant un jour à se promener , il aperçut un oïseleur. Il va droit à lui , examine le filer qui étoit grand & à quatre faces. Il coupe trois de ces faces , en laissant seulement la quatrieme , & se tournant du côté de la campagne , comme s'il eût dû être entendu par les oïseaux , il leur adressa ces paroles : *Vous pouvez maintenant voler dans les airs , courir à droite & à gauche , suivant votre bon plaisir ; mais si vous*

gouvernement. *Tcheng-tang*, alors Prince de *Chang*, déplorait en secret le triste sort des sujets de l'Empire sous le règne d'un Prince tel que le barbare *Kié-koui*. Il exhorta *Y-yn* à travailler de toutes ses forces, pour faire rentrer l'Empereur dans le chemin que ses ancêtres lui avoient tracé. Il lui donna pour cela la qualité de son Envoyé, & le fit partir pour la Cour impériale ; mais *Kié-koui* étoit trop endurci dans le crime, pour respecter encore la vertu & pour faire cas de ceux qui la pratiquoient. Il renvoya *Y-yn* qui, de retour chez *Tcheng-tang*, y continua son premier emploi.

Dans ce tems-là le Prince de *Tchou*, nommé *Ko-pé*, négligeoit entièrement ses devoirs, & en particulier les sacrifices. *Tcheng-tang* & *Y-yn* se mirent à la tête de quelques troupes, combattirent le Prince de *Tchou*, & remportèrent sur lui une pleine victoire.

Peu de tems après cette première expédition, les sujets de l'Empire ne pouvant plus supporter le joug que le cruel *Kié-koui* ne cessoit d'aggraver sur eux, le secoururent enfin, & appelèrent le sage *Tcheng-tang* pour les gouverner. Il fallut combattre encore, & *Kié-koui* fut entièrement défait. Devenu Empereur, *Tcheng-tang* voulut que *Y-yn* fût son premier Ministre.

X V.

FOU-YUÉ, Ministre

Ou-ting, second Empereur de la seconde dynastie, eut un songe dans lequel il vit un Sage, que le Ciel lui destinoit pour être son Ministre, afin que, par son moyen, il pût faire revivre le bon gouvernement de *Yao*, de *Chun* & de

Tcheng-tang. A son réveil, l'Empereur fit peindre le Sage qu'il avoit vu, en donnant les principaux traits qui pouvoient servir à le faire reconnoître. On chercha dans tout l'Empire un homme qui ressemblât à ce portrait. On le trouva travaillant actuellement à la corvée pour les réparations de la digue de *Fou-yen*. On le conduisit à la Cour, & l'Empereur s'écria en le voyant : *C'est lui que j'ai vu en songe ; c'est lui-même.* Le Sage ne fut pas déconcerté par l'appareil du trône, il parut être à sa place ; & par ses réponses à toutes les demandes qu'on lui fit sur les objets les plus importans de la politique, il donna des preuves d'une sagesse consommée, qui firent conclure à *Ou-ting* que c'étoit véritablement là le Sage que le Ciel lui destinoit. Il le nomma dès-lors son premier Ministre ; & en le priant de ne pas refuser cet emploi, il lui promit que de son côté il seroit toujours docile à ses avis, & n'entreprendroit jamais rien sans l'avoir consulté.

Fou-yué se chargea du pesant fardeau du ministère, mit tous ses soins à procurer la gloire de l'Empire, & à faire le bonheur des peuples, de sorte qu'en très-peu de temps on crut être gouverné par les Sages de la haute antiquité.

Il s'appelloit d'abord du simple nom de *Yué* ; il prit, étant Ministre, le surnom de *Fou*, qui signifie, *Affiliant du Prince*, celui qui fait les fondions de maître envers les enfans du Souverain.

X V I.

TCHEOU, OÜEN-OÜANG, Roi de Si-pé.

Le nom propre de *Ouen-ouang* étoit *Tchang-pé*, & son surnom *Ki*. Il descendoit de *Hoang-ti* par *Heou-ki*. Son pere *Ki-li* & sa mere *Tav-in* employèrent tous leurs soins pour

l'élever dans la vertu ; ils y réussirent au-delà même de leur espérance ; *Ouen-ouang* a été sans contredit un des plus sages Princes qu'ait eu la Chine.

Il gouverna le petit Etat , qui étoit héréditaire dans sa famille , avec une entière satisfaction non-seulement de ses propres sujets , mais encore de ceux des Etats voisins. Quarante Royaumes se soumirent à lui , & les Princes qui les gouvernoient reçurent avec plaisir les loix qu'il voulut bien leur donner. Les sujets même de l'Empire indignés contre *Tcheou*, le dernier des Empereurs de la seconde dynastie , se réfugioient chez lui , dans l'intention d'en faire leur Empereur , après avoir détrôné celui qui remplissoit alors si mal le trône. *Allons* , disoient-ils , *chercher la sagesse , la justice & les vertus chez Ouen-ouang.*

Ouen-ouang fut accusé auprès de l'Empereur d'avoir osé faire les cérémonies funebres sur le tombeau d'un sage Ministre que ce Prince barbare avoit fait mettre à mort. On se saisit de sa personne , & on l'enferma dans une étroite prison à *Yeou-ly*. Ce fut pendant sa détention qu'il fit des commentaires sur les *Koa-fou-hi*. Ces commentaires ont été conservés , & ont mérité l'estime de Confucius & l'admiration de la postérité.

Délivré de sa prison , il appaisa les différends qui s'étoient élevés entre les Rois de *Yu* & de *Na*. Le tyran *Tcheou* avoit fait construire une colonne de cuivre creuse en-dedans ; il la faisoit remplir de charbons ardents , & se faisoit un plaisir barbare de la faire embrasser de force à ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire. *Ouen-ouang* offrit à l'Empereur sa terre de *Si-ro* , pour obtenir qu'il ne fît plus usage de la colonne , & qu'il la détruisît. Ce qui lui fut accordé. *Tcheou* le gratifia outre cela d'un arc & d'une hache ; ce qui , dans ce tems-là , signifioit qu'il lui accordoit le droit de faire la

paix ou la guerre , indépendamment de l'autorité de l'Empereur.

Ouen-ouang se retira dans son Royaume , où il passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes les vertus. Enfin après un regne de cinquante ans , il mourut dans la quatre-vingt-dix-septième année de son âge. C'est le pere du fameux *Ou-ouang* , Fondateur de la troisième dynastie des Empereurs Chinois , dite la dynastie des *Tcheou*.

Ouen-ouang étoit contemporain de Samuel , Prophete , Juge & Gouverneur du Peuple de Dieu.

X V I I.

TAY-KOUNG, Ministre.

Le nom de sa famille étoit *Kiang* , & son nom propre *Chang*. On l'appelloit aussi *Tsi-ya*.

Un jour qu'il s'amusoit à pêcher , près de la source du *Tsi* , il trouva un fragment de pierre de *Yu* , sur lequel étoient gravés ces mots : *Tcheou recevra l'ordre du Ciel , & Lu sera son Ministre. Recevoir l'ordre du Ciel* , en style Chinois , c'est devenir Empereur. *Lu* est un des noms de *Tay-koung*. Quelque temps après , *Ouen-ouang* voulut faire une partie de chasse , il consulta les sorts en supputant par les *Koua*. Les sorts lui firent entendre qu'il ne rencontreroit ni dragon , ni léopard , ni tigre , ni ours ; mais qu'il trouveroit un Sage capable d'être le Ministre d'un grand Prince. Sur cette indication , *Ouen-ouang* se met en chemin. Non loin de la rivière *Koui-choui* , il aperçut un homme dont l'air vénérable le frappa. C'est-là peut-être , dit-il en lui-même , le Sage que le Ciel me destine. Il s'arrête , salue l'inconnu , & apprend qu'il se nomme *Tsi-ya* : Maître , lui dit le Prince , quand on s'amuse

à pêcher, qu'est-ce qui fait le plus de plaisir ? Seigneur , lui répondit Tsi-ya , le Sage est content de tout , parce qu'il a toujours ce qu'il souhaite ; mais l'homme ordinaire n'est guère satisfait que lorsqu'il obtient ce pourquoi il travaille. Ouen-ouang fit encore plusieurs questions auxquelles Tsi-ya répondit avec la même sagesse. C'est vous que je cherchois , dit-il au Sage en finissant , oui c'est vous ; il ne faut pas que je vous laisse échapper : montez dans mon char & venez ; venez dans ma Cour occuper la première place après moi. Moi-même je vous attendois , répondit Tsi-ya , pourquoi refuserois-je de vous suivre ? Il monta à l'instant dans le char, & fut le Prince dans son palais. Ouen-ouang le reconnut publiquement pour son Maître , le déclara son premier Ministre , & lui donna en propre la terre de Lu. C'est de-là qu'est venu le nom de Lu-chang qu'on lui donne quelquefois. Il l'éleva encore à la dignité de Koung , & voulut qu'on l'appellât Tay-koung , comme qui diroit , le premier Comte , le grand Comte , le Comte par excellence , &c. C'est par les secours de ce grand homme que les Tcheou firent fleurir leur Royaume ; c'est parce qu'ils furent éclairés de ses lumières qu'ils établirent de si belles loix , & qu'ils parvinrent enfin à gouverner l'Empire.

Tay-koung est Auteur d'un Ouvrage sur l'Art Militaire , intitulé Lou-tao , c'est-à-dire les six points de réunion de la science de la guerre , pour le bon gouvernement d'un Etat. C'est-là le sens qu'on donne au caractère Tao.

Si ce livre n'est pas véritablement de Tay-koung , il est probablement de quelque Lettré du tems des Tcheou , qui a ramassé les préceptes de ce grand homme tels qu'on les débitoit alors. On ne peut douter que le Lou-tao ne soit un amas de fragmens très-anciens. Il est encore aujourd'hui entre les mains de tout le monde , & jouit de l'estime universelle. Tay-koung vivoit du tems de Samuel.

XVIII.

TCHEOU, OU-OUANG, Empereur.

Ou-ouang, Fondateur de la dynastie des *Tcheou*, qui est la troisième de celles qui a occupé le trône Chinois, descendoit à la seizième génération du fameux *Heou-ki* ou *Heou-tsi* (car il se dit des deux façons). Sa mere *Kiang-yuen*, la principale des épouses de *Ty-kou*, le fit exposer d'abord après sa naissance. Il étoit le second des fils de *Ouen-ouang*, son nom propre étoit *Ki-fa*. Il succéda à son pere, & fut pendant treize ans Roi ou Prince de *Si-pé*. Les Grands de l'Empire qui venoient se réfugier chez lui, pour y trouver un asyle contre les fureurs de *Tcheou-sin*, lui persuaderent de prendre les armes pour détruire un monstre qui déshonoroit l'humanité. *Ou-ouang* assigna *Men-tsing* pour le rendez-vous général des troupes qu'il devoit commander. Il s'y trouva jusqu'à huit cens Princes. L'Empereur *Tcheou-sin* ayant appris ce qui se tramoit contre lui, leva une armée de sept cens mille hommes qu'il envoya contre *Ou-ouang*; mais cette formidable armée, au lieu de combattre, rendit les armes. Le tyran se voyant abandonné, se réfugia dans la capitale, s'enferma dans son palais, & y fit mettre le feu. Les Grands proclamèrent *Ou-ouang* Empereur, & le reconnurent pour leur légitime Souverain avec les cérémonies accoutumées.

Après la mort de *Tcheou-sin*, le nouvel Empereur alla d'abord à *Po-tcheou* dans le pays de *Tang*. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le *H-nan*. A peine y fut-il arrivé que de son char même dont il n'étoit pas encore descendu, il assigna à un des descendans de *Hoang-ty* le pays de *Kié*, dans le *Ho-nan*, à titre de souveraineté; il donna à un des descendans de *Yao* le pays de *Tchou*, dans le *Hou-koang*; & à

un des descendans de *Chun* le pays de *Tchen* , qui faisoit alors une partie de cè qu'on appelle aujourd'hui le *Ho-nan*. Il descendit ensuite de son char , & assigna la Principauté de *Ki* pour servir d'appanage aux descendans du grand *Yu* , & la Principauté de *Soung* pour les descendans du sage *Tcheng-tang*. Il se transporta ensuite dans le lieu où étoit le tombeau de l'illustre *Pi-kan* , à qui le barbare *Tcheou-sin* avoit fait arracher le cœur pour le punir des avis salutaires qu'en sage Ministre il n'avoit pas craint de lui donner. Là il fit les cérémonies funebres en présence de toute sa Cour. Il délivra *Ki-tsée* , autre sage Ministre de *Tcheou-sin* , de la prison où il étoit renfermé. Il lui donna une des premières dignités de l'Empire en l'exhortant à en remplir les devoirs , comme avoient fait autrefois ses ancêtres sous *Tchen-tang* , & les autres grands Empereurs de sa dynastie.

Ou-ouang s'adressant ensuite au peuple , lui parla à-peu-près en ces termes : *Vous êtes aujourd'hui mes sujets ; je ne prétends pas que vous vous conduisiez comme vous l'avez fait du temps de Tcheou-sin , dont vous suiviez le mauvais exemple. C'est moi que vous devez désormais prendre pour modele , puisque c'est de moi que vous devez recevoir des loix ; & vous , Mandarins & Officiers de tous les Ordres , remplissez à la rigueur toutes les obligations attachées à vos différens emplois. Dès-à-présent je vous assigne pour vos gages & appointemens le double de ce que vous perceviez ci-devant. Après avoir réglé les affaires & donné ses ordres à Po-tcheou , il passa le Hoang-ho , & se transporta du côté de l'Occident. Il renvoya tous les chevaux qui lui étoient désormais inutiles , & les fit conduire sur la montagne *Hou-chan* , qui est au Nord du fleuve. Les bœufs & les autres bêtes de somme qu'on employoit durant la guerre à trainer les chariots , ou à porter les bagages , furent envoyés à *Tao-lin* , pour se refaire des*
fatigues.

fatigues passées. Les cuirasses & les chars armés en guerre furent enfermés dans des magasins. Les lances & les boucliers furent enveloppés dans des peaux de tigre. Tout cela se fit pour persuader au peuple qu'il étoit sans défiance, & qu'il ne pensoit qu'à jouir désormais des avantages précieux de la paix.

Ceux d'entre les Officiers qui s'étoient le plus distingués par leur valeur & leur fidélité à son service, furent faits Souverains, sous le titre de *Kien-kao*, titre qui revient à celui de *brave par excellence*. Il crigea des Principautés particulières en faveur de ses frères, & de tous ceux qui, sans combattre, s'étoient distingués par leur sage administration au dedans. Il licencia ses troupes, à la charge seulement de s'exercer, de temps en temps, à lancer un trait contre un but particulier dont il donna la forme. Il voulut qu'on déposât l'épée, qu'on quittât les habits de cérémonie, & l'espece de masse que les Magistrats portoient en main pour se faire respecter. Il établit de nouvelles cérémonies, & de nouvelles marques de décoration. L'exactitude avec laquelle il faisoit les cérémonies en l'honneur de ses ancêtres, inspirèrent au peuple l'amour & le respect des parens.

Il appella tous les Princes ses tributaires, tant ceux de la nouvelle création, que ceux qui jouissoient déjà de l'honneur de la souveraineté, avant qu'il ne fût lui-même Empereur, & les instruisit de leurs obligations envers tous ceux qui leur étoient soumis. Il voulut en leur présence faire la cérémonie du labourage de la terre ; & en leur donnant lui-même l'exemple des vertus qu'il recommandoit aux autres, il se fit aimer & respecter dans tout l'Empire.

Il assigna un lieu particulier pour y entretenir les trois sortes de vieillards, c'est-à-dire, les vieillards vertueux, les vieillards savans, & les vieillards auxquels on n'avoit rien

à reprocher. Il assistoit une fois l'année au festin de cérémonie qu'on leur donnoit ; il retrouffoit ses manches & aidait à les servir : il commençoit à dépecer les viandes ; il donnoit à chacun des vieillards quelques assaisonnemens , comme s'il eût voulu par-là aiguïser leur appétit , & leur portoit lui-même à boire ; enfin , il ne craignoit pas d'avilir la dignité impériale en commençant lui-même une danse , pendant laquelle il tenoit en main le *Kan*. Tout cela se faisoit en présence des Rois tributaires & des Grands de l'Empire , pour leur donner l'exemple de ce qu'ils devoient faire à l'égard de ceux qui leur étoient soumis.

La doctrine de *Ou-ouang* se répandit dans les quatre parties du monde , c'est-à-dire dans toute la Chine. Il fut l'imitateur fidele des vertus de son père , honora *Lu-chang* comme son maître , & traita *Tcheou-koung* son frere , comme son égal sur le trône. Les Cérémonies qu'il établit , releverent la majesté de l'Empire. Il composa une nouvelle Musique ; il changea l'ordre du Calendrier ; de façon que la lune qu'on comptoit alors la onzieme , fut prise pour être la premiere de l'année. Enfin , après un regne de sept ans , il mourut à la quatre-vingt-douzieme année de son âge , l'an avant J. C. 1116 , cinq ans après que Saül eut commencé de régner , conjointement avec Samuel , sur le peuple de Dieu. Son corps fut déposé dans le pays de *Py*.

X I X.

T C H E O U - K O U N G , Ministre.

Tcheou-koung avoit pour nom propre *Ki-tan*. Il étoit fils de *Ouen-ouang* , & frere cadet de *Ou-ouang* , fondateur de la Dynastie des *Tcheou*. Il montra dès son enfance une vertu

peu commune , & les leçons de *Tou-koung* , dont il fut profiter , en firent un des plus sages Princes & des plus habiles dans l'art du gouvernement.

Ou-ouang son frere , en montant sur le trône de l'Empire , le choisit pour son premier Ministre , & le traita toujours comme s'il eût été son égal sur le trône. Mais *Tcheou-koung* ne se servit de son crédit & de ses lumieres que pour faire fleurir l'Etat. Il rétablit & perfectionna les Cérémonies & la Musique , qui avoient beaucoup déchu sous les derniers Empereurs de la dynastie précédente : il fit un nouveau Code , établit de nouveaux Rits , adoucit de plus en plus les mœurs du peuple , & n'oublia rien pour lui procurer l'abondance & la félicité. Ce fut à ses soins que la Dynastie des *Tcheou* fut redevable de tout son lustre , parce que ce fut lui qui fonda leur maniere de gouverner sur la vertu , dirigée par l'amour qu'un Souverain doit avoir pour ses sujets.

Tcheou-koung avoit un nommé *Pé-kin* , à-peu-près de même âge que celui des fils de *Ou-ouang* , & qui fut ensuite Empereur sous le nom de *Tcheng-ouang*. Quand celui-ci faisoit quelque faute , *Tcheou-koung* corrigeoit son propre fils en présence du coupable , en disant que c'étoit à cause de ses mauvais exemples qu'un Prince destiné à gouverner les hommes s'étoit ainsi échappé. La correction n'en faisoit que mieux son effet sur les deux jeunes Princes. *Ou-ouang* nomma , en mourant , son fils *Tcheng-ouang* pour être son successeur , & *Tcheou-koung* son frere pour être le tuteur du jeune Prince , & Régent de l'Empire pendant la minorité.

Tcheou-koung continua comme il avoit commencé ; il mit tous ses soins à bien instruire son neveu ; & dès qu'il le crut en état de gouverner par lui-même , il lui remit toute l'autorité , ne se réservant pour toute prérogative que la liberté

de pouvoir lui faire des représentations , quand la gloire de l'Empire & le bien des peuples l'exigeroient. Ce fut pendant la Régence de *Tcheou-koung* que s'introduisit la coutume de donner audience aux Princes tributaires , avec tout l'appareil de la majesté impériale.

La sagesse , la fidélité , le désintéressement , l'amour du bien public , & les autres belles qualités de *Tcheou-koung* sont encore aujourd'hui le modele qu'on propose à imiter aux Souverains & à leurs Ministres. On ne cesse de rappeler , avec les plus brillans eloges , l'action mémorable par laquelle il offrit sa propre vie en sacrifice pour racheter celle de *Ououang* son frere , qui étoit dangereusement malade. On ne rappelle pas avec moins de complaisance les instructions qu'il donna à *Pé-kin* son fils , lorsqu'il l'envoya se mettre en possession de la principauté de *Lou* , dont l'Empereur venoit de lui donner l'investiture : *Allez , mon fils* , lui dit-il , *allez fixer votre séjour chez les peuples que le Fils du ciel veut bien confier à vos soins ; soyez leur ami plutôt que leur Prince ; soyez leur pere plutôt que leur Souverain. Instruisez-les , aimez-les , soulagez-les dans leurs peines , consolez-les dans leurs afflictions. Que leurs intérêts soient les vôtres ; que votre satisfaction soit la leur. Soyez-leur accessible en tout temps : nul prétexte , nulle affaire qui vous soit propre ne doit jamais vous empêcher de les écouter. Votre plus grande affaire , votre affaire unique doit être de leur rendre justice quand ils s'adresseront à vous pour l'obtenir ; & la voie qui pourra les conduire jusqu'à vous doit leur être ouverte en tout temps. Je puis me citer à vous pour exemple : je suis votre pere , & vous êtes mon fils bien aimé. Combien de fois ne m'avez-vous pas vu interrompre mes occupations les plus graves , pour donner audience à ceux qui avoient besoin de moi ? Combien de fois ne me suis-je pas levé avant l'heure , couché plus tard que je n'aurois souhaité , & pris mes*

repas à la hâte , pour ne pas différer à un autre temps ce que je pouvois faire alors en m'incommodant un peu ? Faites-en de même , mon fils ; vos peuples seront heureux , & leur bonheur rejaillira sur vous , &c. C'est aux sages réglemens que fit ce Prince , pendant son ministere sous Ou-ouang son frere , pendant sa régence sous Tcheng-ouang son neveu , que les Historiens attribuent les 867 années du regne qu'a eu la Dynastie des Tcheou. Tcheou-koung vécut jusqu'à l'âge de cent ans. Après sa mort , Tcheng-ouang son neveu lui fit elever un tombeau à côté de celui de Ou-ouang : il lui fit rendre tous les honneurs funebres qu'on rend aux Empereurs. On porta le deuil dans tout l'Empire ; par-tout on pleura sur lui comme on pleure sur un pere ; & il n'y eut pas jusqu'aux étrangers qui donnerent des marques publiques de leur douleur.

Il faut avouer que ce Prince a été un des plus grands hommes que la Chine ait jamais produits. Il réunissoit dans sa personne les qualités de grand général , de politique habile , de sujet fidele , de législateur éclairé ; il fut même grand Géometre , & grand Astronome , par rapport au temps & au pays où il vivoit. Son mérite si universellement reconnu , si généralement applaudi , ne le mit pas toujours à couvert des traits empoisonnés de l'envie ; il eut ses disgraces & ses revers. Tcheng-ouang , son neveu , se laissa persuader que ses vues s'étendoient jusqu'au trône , dont on lui dit qu'il vouloit le faire descendre pour s'y placer lui-même ; & en conséquence , il le dépouilla de ses emplois & l'éloigna de la Cour.

La grandeur d'ame de Tcheou-koung ne se démentit pas dans ces circonstances critiques. S'il eût été capable de ce dont on le soupçonnoit , rien n'étoit plus aisé pour lui que de l'exécuter. Les gens de guerre étoient à sa disposition ; il avoit l'affection du peuple & de tous les Ordres de l'Etat ; il étoit

frere du grand *Ou-ouang*, & le compagnon fidele de ses glorieux exploits; il n'avoit qu'à vouloir. Mais satisfait du témoignage qu'il se rendoit à lui-même d'avoir toujours sans intérêt propre comme sans ambition, & de n'avoir jamais eu d'autres vues que la gloire de son maître & le bien de l'état; sa magnanimité lui fit etouffer jusqu'au moindre sentiment de vengeance ou d'indignation. Il ne chercha point à se justifier; il ne donna pas même des marques de mécontentement. Il se dispoisoit à couler le reste de ses jours dans le sein de la philosophie, lorsque *Tcheng-ouang*, honteux d'avoir soupçonné d'infidélité & de peu d'attachement à sa personne, le plus fidele & le plus affectionné de ses sujets, le rappella avec honneur, lui rendit ses dignités & lui confia de nouveau tout le détail du Gouvernement. Il avoit reçu sa disgrâce sans en être ému: il reçut également sans s'émouvoir les nouvelles faveurs dont on le combloit. A la premiere nouvelle qu'il en eut, & sans attendre des ordres réitérés, il se rendit à la Cour, & se remit à la tête des affaires, comme s'il fût revenu de sa maison de plaisance ou de quelque voyage de plaisir. Il n'appartient qu'aux grandes ames d'apprécier ce que vaut une action de cette nature. Je ne suis pas surpris que les Chinois parlent encore aujourd'hui du grand *Tcheou-koung* avec une admiration qui tient de l'enthousiasme.

X X.

L A O - T S É E , Philosophe.

• Quoique ce Philosophe ne soit regardé par les Lettrés Chinois que comme un Sectaire, qui a corrompu la véritable doctrine du *King*, il est cependant mis au rang des grands hommes, parce qu'on a pour maxime ici qu'il faut être véri-

tablement un grand homme , pour venir à bout de se soumettre d'autres hommes & de leur donner des loix. Il naquit dans le royaume de *Tchou* , qui occupoit alors une partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la province du *Hou Koang* , le quatorzième jour de la neuvième lune de la troisième année du règne de *Ting-ouang* , vingt-unième Empereur de la dynastie des *Tcheou* , c'est-à-dire , l'an avant J. C. 604 , lorsque Nabuchodonosor , surnommé *le grand* , monta sur le trône de Babylone , à la place de son père Nabopalassar , auquel il succédoit. Le nom de sa famille étoit *Ly* ; il avoit pour nom propre *Eulh* , & pour surnom *Pé-yang*. *Tsee* , *Tan* , *Jan-kiun* , &c. sont différens noms qu'on lui donna après sa mort.

On n'est pas trop au fait de ce qui le regarde , parce que la vie qu'il mena fut cachée & presque toujours solitaire. Ce qu'en disent ses disciples & ses sectateurs , paroît avoir été inventé après coup , pour célébrer un homme dont la mémoire leur étoit chère , & dont ils vouloient établir la réputation à l'égal de celle de Confucius qui , d'un consentement unanime , a été reconnu pour le Philosophe de la nation. Je ne dirai ici que ce qu'en rapporte l'Histoire , & ce qu'elle en rapporte se réduit à ce peu de mots. *Lao-tsee étoit grand observateur des usages qui furent établis par la dynastie des Tcheou.*

Il étoit plus âgé de cinquante-quatre ans que Confucius ; ainsi sa réputation étoit toute faite , & il en jouissoit lorsque Confucius vint au monde : cependant les Historiens de Confucius & ceux de *Lao-tsee* disent que ces deux Philosophes se sont vus & se sont entretenus une fois ensemble. Voici comment ils racontent la chose.

Confucius ayant oui , dans bien des occasions , faire l'éloge de *Lao-tsee* , voulut connoître par lui-même quel étoit cet homme extraordinaire. Il se transporta dans le lieu où il

faisoit son séjour , & l'interrogea sur le fond de sa doctrine. Au lieu de lui répondre , *Lao-tsée* reprocha à Confucius qu'il étoit trop répandu au dehors ; que la conduite qu'il tenoit sentoît le faste & dénotoit la vanité , & que le grand nombre de ses disciples étoit plus propre à entretenir l'orgueil dans son cœur , qu'à y faire naître ou à y nourrir l'amour de la sagesse. *Le sage* , lui dit-il , aime l'obscurité : loin d'ambitionner les emplois , ils les fuit. Persuadé qu'en terminant sa vie , l'homme ne laisse après soi que les bonnes maximes qu'il aura débitées , à ceux qui étoient en état de les retenir & de les pratiquer , il ne se livre pas à tout venant ; il étudie les temps & les circonstances. Si les temps sont bons , il parle ; s'ils sont mauvais , il se tait. Celui qui est possesseur d'un trésor le cache avec soin , de peur qu'on ne le lui enleve : il se garde bien de publier par-tout qu'il l'a en sa disposition. Celui qui est véritablement vertueux ne fait pas parade de sa vertu ; il n'annonce pas à tout le monde qu'il est vertueux. Voilà tout ce que j'ai à vous dire ; faites-en votre profit.

Lao tsée eut raison de n'en pas dire davantage ; car c'est là tout le fond de sa doctrine. Il seroit à souhaiter que Confucius eût dit son sentiment un peu plus clairement qu'il ne fit , après cette entrevue , sur des maximes dont le vrai & le faux confondus ensemble ne peuvent qu'inspirer une fausse sagesse à ceux qui réduiroient indifféremment l'un & l'autre en pratique. Mais toute la réponse qu'il fit à ses Disciples , lorsqu'ils l'interrogerent sur le compte d'un homme qu'il avoit été si curieux de connoître par lui-même , est celle-ci. *J'ai vu Lao-tsée , il ressemble au dragon*. Ce peu de mots a été différemment interprété , en bien & en mal , suivant qu'on étoit disposé pour ou contre le sujet. *Lao-tsée* voyant que l'Empire alloit en décadence , & que la Dynastie des *Tcheou* commençoit à chanceler sur le trône , prit le parti de vivre encore plus retiré



KOUNG-TSÉE, ou CONFUCIUS, Philosophe).

retiré qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il alla à *Han-kouan* pour s'y cacher. Le Mandarin du lieu l'y reçut bien, & lui dit : *vous voulez vivre en solitaire, je ne m'y oppose point; mais dans votre solitude, occupez-vous à quelque chose d'utile. Composez quelque Ouvrage dans lequel les principes de votre doctrine soient clairement expliqués.* Le Philosophe lui en fit la promesse & s'en acquitta; il composa le *Tao-té-king*, c'est-à-dire, le livre de la doctrine & de la vertu. Cet Ouvrage n'est pas tel aujourd'hui qu'il étoit au sortir des mains de son auteur. On prétend que ses disciples & ses sectateurs y ont inféré, en divers temps, bien des maximes pernicieuses qui n'étoient pas dans l'original. Quoi qu'il en soit, après qu'il eut fini son Ouvrage, *Lao-tsé* sortit de *Han-kouan*, & s'eclipsa tout-à-coup, sans qu'on ait jamais pu savoir où il se retira, ni ce qu'il devint.

Les Sectateurs de *Lao-tsé* sont encore aujourd'hui très-nombreux à la Chine. On les connoît sous le nom de *Tao-sée*. Leur doctrine n'est pas tout-à-fait telle que le dit le Pere du Halde. Il est probable que ce Pere a tiré lui-même les conséquences & les a ensuite erigées en principes de la doctrine.

X X I.

KOUNG-TSÉE, Philosophe.

Koung-tsé, qu'il a plu à nos Européens d'appeller Confucius, avoit pour nom propre *Kieou*, & pour surnom *Tchoung-ni*. Ses ancêtres étoient originaires de la principauté de *Soung*, qui comprenoit depuis les confins de ce qu'on appelle aujourd'hui le *Ho-nan*, jusqu'au *Kiang-nan*. Son pere s'appelloit *Chou-leang-hé*, & sa mere *Yen-ché*. Il naquit à la onzième lune de la vingt-deuxième année du regne de *Siang-koung*, Roi

de *Lou*, c'est-à-dire, au mois de Décembre de l'an 551 avant J. C. Il travailla avec ardeur à faire fleurir la vertu, la saine doctrine & les bonnes mœurs. Il parcourut la plupart des petits Royaumes qui partageoient alors l'Empire, & fit un grand nombre de disciples; on en compte jusqu'à trois mille, mais il n'y en eut que soixante-douze qui furent expliquer & qui entendirent parfaitement quelqu'un des six Arts, & douze seulement qui furent constamment attachés à sa personne, & qui ont mérité le surnom de sages.

Après avoir passé par différens emplois, *Koung-tsée*, âgé de soixante-huit ans, se retira dans sa patrie, où il employa le peu d'années qui lui restoit encore à vivre, à faire des gloses sur le *Li-ki*, à purger le *Ché-king* de bien des piéces apocryphes ou indécentes qu'on y avoit insérées, & à donner une explication des *Koua* de *Fou-hi*. Enfin, se voyant prêt à terminer sa carrière, & persuadé qu'il n'avoit oublié aucun des moyens qui dépendoient de lui, pour faire connoître & pratiquer la vertu, il attendit sans inquiétude le moment de sa mort, qui arriva à la quatrième lune de la seizième année du regne de *Ngai-koung*, Roi de *Lou*, c'est-à-dire l'an avant J. Ch. 478. Il étoit alors dans la soixante-treizième année de son âge.

Confucius n'eut qu'un fils auquel il survécut; il s'appelloit *Koung-ly*, & autrement *Pé-yu*; mais de *Pé-yu* sortit le fameux *Tsée-sée*, qui, sur les maximes de son aïeul, composa le livre du *juste milieu*; en Chinois, *Tchoung-young* (1).

Sur les mêmes maximes, *Tseng-tsée* publia le *Ta-hio* ou la *grande doctrine* (2); & ses autres disciples ayant fait un choix des sentences & discours familiers de leur maître, en

(1) La Traduction de cet Ouvrage est imprimée dans le *Tome I* de ces Mémoires.

(2) La Traduction de cet Ouvrage est aussi imprimée dans le même volume.

composèrent ce qu'on appelle le *Lun-yu*. Confucius avoit rédigé lui-même le *Chou-king*, & composé les annales du Royaume de *Lou*, intitulées *Tchun-tsieou* (3). Je donnerai la vie de ce Sage, dans laquelle on verra plus particulièrement ce qui le regarde. En attendant, on peut se contenter du peu que j'en dis ici.

X X I I.

KIU-PING, Ministre.

Le nom de sa famille étoit *Kiu*, & son nom propre *Ping*. Il prit pour surnom *Yuen*; delà vient qu'on l'appelle indifféremment *Kiu-ping* & *Kiu-yuen*. Il étoit de même sang que le Roi de *Tchou* (*Hoai-ouang*), sous le regne duquel il fut mis à la tête des affaires.

Il s'étoit adonné de bonne heure à l'étude, & y avoit si bien réussi, qu'il fut regardé comme un des plus savans hommes de son siècle. Il avoit, outre cela, une éloquence naturelle qui le faisoit admirer de tout le monde. Il écrivoit bien, & avec beaucoup de facilité. C'étoit lui qui répondoit à toutes les lettres des Gouverneurs de Province, & autres Officiers qui étoient hors de la Capitale, & qui leur intimoit les ordres du Souverain, avec un discernement & une sagesse qui lui acquirent l'estime universelle, & toutes sortes d'honneurs & de bienfaits de la part de son Prince.

Il ne lui falloit pas tant de mérite pour avoir des envieux. Les Grands de la Cour lui supposèrent des crimes, & l'accusèrent auprès du Roi, qui eut la foiblesse de sacrifier son principal Ministre, & son homme de confiance, sur de simples soupçons; il l'éloigna de la Cour.

(3) Voyez ce qui est dit du Chou-king, dans le Tome I, p. 43 jusqu'à 64.

Kiu-yuen sentit vivement sa disgrâce : il quitta non-seulement la Cour , mais encore le Royaume de *Tchou* , ne voulant plus vivre sous la domination d'un Prince dont il avoit si bien mérité , & qui le traitoit si indignement. Il se retira dans les terres propres de l'Empire. Là , débarrassé de tout soin , & rendu à lui-même , il exerça son génie , & déchargea son cœur. Il composa la fameuse Elégie nommée *Li-sao* , dans laquelle il exhale sa douleur avec une éloquence & un pathétique qui arrachent des larmes. Il croyoit être désormais à l'abri des fureurs de la calomnie ; il se trompoit : l'envie le poursuivit dans sa retraite , & suscita d'abord contre lui le Mandarin du lieu , & ensuite quelques Grands de la Cour de l'Empereur qui le desservirent , & le firent regarder comme un personnage dangereux. L'Empereur , trop crédule , le relégua dans un lieu marécageux nommé *Pin* , non loin des bords du *Kiang*.

Dans cet exil , *Kiu-yuen* composa neuf autres Elégies. Après quoi , dégoûté des hommes auxquels il avoit fait tout le bien qu'il avoit pu , & de la part desquels il n'avoit éprouvé que des injustices , il tomba dans une profonde mélancolie qu'il ne put vaincre , tout philosophe qu'il étoit. La vie lui devint à charge , & il prit le parti d'en terminer lui-même le cours ; il s'attacha une grosse pierre , & se précipita dans le fleuve.

Le peuple , touché des malheurs d'un homme qui fut tout-à-la-fois grand sans faste , bel esprit sans orgueil , Ministre habile , Magistrat équitable , citoyen vertueux , lui donna des larmes. Il vint en foule sur les bords du fleuve , pour tâcher de découvrir le corps de celui qu'il regrettoit. Pendant une espace de temps assez considérable , on fit chaque jour les mêmes recherches ; ce qui a donné lieu à une espcce de fête qui se célèbre chaque année en son honneur , le cinquieme jour de

la cinquieme lune. Les bateliers ornent leurs barques, courent les rivières, comme s'ils cherchoient encore le corps du vertueux Magistrat, pour lui procurer les honneurs de la sépulture dont il fut privé.

XXIII.

MONG-TSÉE, Philosophe.

Mong-tsée, le plus célèbre des Philosophes Chinois, après Confucius, avoit pour nom propre *Ko*, & pour surnom *Tsée-yu*; il étoit de famille Mandarin, originaire du Royaume de *Tchou*, & descendoit de ce *Mong-sun*, qui, du temps de Confucius, exerçoit une des principales charges de la Magistrature, avec un faste qui mérita l'animadversion de ce Philosophe. Son pere *Ki-koung-y* étoit établi dans le pays de *Tseou*, qui appartenoit alors au Roi de *Tchen*, & qui est ce qu'on appelle aujourd'hui *Tseou-hien*, du district de *Yen-tcheou-fou*, de la Province de *Chan-tong*: il mourut peu de temps après la naissance de son fils. *Tchang-ché*, mere de *Mong-tsée*, fut chargée seule de son education, & y donna tous les soins qui dépendoient d'elle. On la cite aux peres & aux meres comme un modele. Le détail de tout ce qu'elle fit pour inspirer de bonne heure l'horreur du vice & l'amour de la vertu à celui qu'elle devoit former, n'est pas ici mon objet. Je ne puis cependant m'empêcher d'en rapporter un trait, par lequel on pourra juger du reste.

La maison où elle demouroit étoit voisine de celle d'un boucher: elle s'aperçut qu'au moindre cri des animaux que son voisin alloit egorger, le petit *Mong-ko* couroit pour voir ce qui se passoit; qu'il jouissoit avec plaisir de ce spectacle, & qu'à son retour il tâchoit d'imiter ce qu'il avoit vu. *Un pareil voisinage*,

dit-elle à ses parens , *ne convient pas à mon fils. Cherchons quelqu'autre demeure où il ne soit pas à portée de voir des objets qui puissent endurcir le cœur & accoutumer les yeux au sang.* On lui trouva hors des murailles de la ville une maison isolée , aux environs de laquelle il n'y avoit que les sépulcres de quelques citoyens. Elle fut à peine dans son nouveau domicile , que de nouvelles inquiétudes la faisoient. Les parens de ceux qui reposoient dans les tombeaux voisins , venoient de temps en temps pleurer sur leurs cendres , & faire en leur honneur les libations & d'autres cérémonies funebres d'usage. Aux premiers sanglots qui se faisoient entendre , le petit *Mong-ko* alloit avec empressement voir tout ce qui se passoit. A son retour il sanglotait , il pleuroit , il se prosternoit , il répétoit tout ce qu'il avoit vu faire , en y ajoutant tous les petits ridicules dont à son âge il pouvoit être capable. *Tchang-ché* ne s'amusa pas à lui expliquer ce qu'elle voyoit bien qu'il étoit encore hors d'état de comprendre ; encore moins voulut-elle le réprimander sur un défaut qu'elle ne pouvoit pas aisément corriger. Convaincue que la meilleure manière d'étouffer les passions étoit de les empêcher de naître , elle se détermina à changer encore une fois de demeure. *Nous ne sommes pas bien ici* , dit-elle à ses parens , *mon fils y apprendroit à se faire un jeu de ce qu'il y a de plus sérieux dans le monde , & à ne faire les cérémonies qui demandent le plus d'attention & de respect , qu'en badinant , ou par manière d'acquit ; cherchons ailleurs à nous loger plus convenablement.*

On chercha dans la ville , & l'on trouva vis-à-vis d'un Gymnase , un appartement assez commode. Après un mois ou deux de séjour , *Tchang-ché* s'aperçut que son fils mettoit plus de décence dans ses actions ; qu'il alloit & venoit avec une petite gravité qui se faisoit remarquer ; qu'il s'arrêtoit à propos , qu'il saluoit avec grace , qu'il cédoit le pas à tout le

monde : *c'est ici*, dit alors la mere, *oui, c'est ici que je puis travailler avec succès à l'education de mon fils.*

- *Mong-ko* se forma bientôt. Il etudia les six Arts, les cinq *King* & les cérémonies, & s'acquît ensuite par ses écrits une réputation qui va presque de pair avec celle de Confucius. C'est un de ceux qui ont rétabli ou soutenu l'ancienne doctrine que *Yao* & *Chun* avoient reçue des Sages qui les avoient précédés, & qu'ils transmirent à leurs descendans. On croit communément qu'il fut disciple de *Tsée-sée*, & qu'il florissoit du temps de *Siuen-ouang*, Roi de *Tsi*. La preuve qu'on en rapporte, est tirée des écrits mêmes de *Mong-tsée*, qui sont remplis des maximes du petit-fils de Confucius, & de quantité d'anecdotes qui ont rapport au Royaume de *Tsi*, & à la personne de *Siuen-ouang*. Il est certain qu'il vivoit en même temps que Platon, Aristote & Démosthene.

Mong-tsée n'ayant d'autre doctrine que celle des anciens, ne differe de Confucius que dans la maniere de l'annoncer & de l'expliquer. Son Ouvrage, que nous devons aux soins de *Koung-sun-tcheou* & de *Ouan-tchang* qui l'ont publié, est divisé en sept parties, dont le précis peut se réduire à ce peu de mots : *L'homme est essentiellement bon de sa nature ; il est par conséquent capable de toutes les vertus : naturellement bon, il ne doit pas se dépraver ; pouvant être vertueux, il ne doit rien négliger pour le devenir. La connoissance & la pratique de ses devoirs, comme homme, & comme homme vivant en société, le conduiront droit à son but : il connoitra tous ses devoirs, s'il se connoît lui-même, & s'il connoît les autres ; il en remplira toute l'étendue, s'il sait être humain & juste.*

Voilà, en dernière analyse, toute la doctrine expliquée dans l'Ouvrage de *Mong-tsée*. La maniere dont on y procede pour l'expliquer, les raisonnemens dont on l'appuie, les

exemples qu'on y apporte en preuves, les allégories fines qu'on y emploie quelquefois, & un peu plus souvent qu'il ne faudroit, des invectives un peu fortes contre des personnés en place, en rendent la lecture délicieuse à ceux d'entre les Lettrés, dont le zele impétueux pour ce qu'ils appellent la Saine doctrine, est incapable de dissimulation ou de ménagement. Les Chinois conviennent en général, qu'il est digne de la réputation dont il jouit. *Sans lui, disent-ils, c'en étoit fait peut-être de la saine philosophie. On commençoit à oublier Confucius & ce qu'il avoit enseigné; & les Sectaires Yang & Mo, qui aux absurdités débitées par Lao-tsée avoient ajouté leurs propres rêveries, avoient déjà pris le dessus. Il fallut combattre les nouvelles erreurs; il fallut opposer une forte digue à la rapidité du torrent qui alloit tout entraîner. C'est ce que fit Mong-tsée, avec un courage qui méritoit plus de succès qu'il n'en eut. L'erreur, quoiqu'affoiblie, subsista & fit encore du ravage. Les temps étoient mauvais; tout alors alloit en décadence dans l'Empire. Le Roi de Tsin avoit pour Ministre un Chang-yang: les Rois de Tchou, de Ouei & de Tsi étoient gouvernés par un Ou-ki, un Sun-pin, & un Tien-ki, tous gens inquiets & turbulens, qui ne respiroient que la guerre, & qui ne se plaisoient que dans le tumulte des armes. Comment un Sage qui ne parloit que des vertus pacifiques de Yao, de Chun, de Tcheng-tang, & de Ouen-ouang, pouvoit-il se faire écouter? comment pouvoit-il être employé dans les lieux où l'on ne vouloit que des guerriers?*

Mong-tsée, ajoutent-ils, avoit un air sévère, une contenance grave, & il imprimoit le respect & la crainte; or il est rare qu'un homme de cette sorte puisse se faire aimer de la multitude. Le grand nombre veut de ces Sages qui s'accroissent au temps, & qui se conduisent suivant les circonstances.

Quelqu'un demanda un jour à Tcheng-tsée, si Mong-tsée étoit

etoit un parfait Sage. *Je n'oserois l'assurer*, répondit *Tcheng-tfée* : ce que je fais , c'est que l'Ouvrage qui porte son nom , ne respire que la plus haute sagesse & la vertu la plus pure. Je crois qu'on peut le placer après *Confucius* , & le regarder comme un Sage du premier ordre.

Dans une autre occasion , le même *Tcheng-tfée* faisant entrer *Mong-tfée* en parallele avec *Confucius* , s'exprime ainsi. *Confucius* , par prudence ou par modestie , dissimule souvent ; il ne dit pas toujours ce qu'il pourroit dire : *Mong-tfée* ne fait pas de même : incapable de se contraindre , il dit tout ce qu'il pense , & le dit hardiment ; il va droit au but. Il est semblable à cette belle glace faite de l'eau la plus pure , au travers de laquelle on voit tout : elle brille , elle est unie ; elle laisse appercevoir tous les défauts comme toutes les beautés. *Confucius* , au contraire , est comme une pierre précieuse qui n'a pas tout l'eclat de la glace , mais qui a plus de consistance & de solidité , &c.

Par ce que je viens de rapporter , on peut se former une idée suffisante du caractère de *Mong-tfée*. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans , sans jamais avoir possédé aucune de ces charges auxquelles sa naissance & son mérite personnel sembloient le destiner. Mais si pendant sa vie il ne fut pas honoré comme il le méritoit , il l'a été après sa mort autant qu'il pouvoit l'être ; & la postérité , en le comblant d'honneurs & de titres magnifiques , l'a vengé en quelque sorte de l'indifférence de ses contemporains. On a pour sa mémoire le même respect que pour celle du grand *Xu* , de *Tcheou-koung* & de *Confucius* ; on lui a erigé des monumens publics ; on a placé son portrait à côté de celui de *Yen-hoei* , dans la salle dite *Ouen-miao* ; on l'a élevé à la dignité de Prince ; & on a accordé à ses descendans toutes les prérogatives dont jouissent ceux qui appartiennent à la famille des Rois. Enfin , on l'a

honoré jusqu'à donner volontairement sa vie pour soutenir la gloire de son nom. Ce trait d'histoire terminera ce que j'ai à dire de ce Philosophe.

Le fondateur de la Dynastie des *Ming*, le grand *Kao-tsou*, connu autrement sous le nom de *Houng-ou*, qu'il donna aux années de son regne, lisant un jour *Mong-tsée*, tomba sur le passage où le Philosophe s'exprime ainsi : *le Prince regarde ses sujets comme la terre qu'il foule aux pieds, ou comme des grains de senevé dont il ne fait aucun cas : les sujets, à leur tour, regardent leur Prince comme un brigand, ou comme leur ennemi.* Ces expressions le choquerent. *Ce n'est point ainsi, dit-il, qu'on doit parler des Souverains. Celui qui tient un pareil langage, n'est pas digne de partager les honneurs qu'on rend au sage Confucius. Qu'on dégrade Mong-tsée, & qu'on ôte son portrait de la salle du Philosophe de la Nation. Quiconque sera assez hardi, pour me faire sur cela des représentations, sera traité comme criminel de leze-majesté. Qu'on ne me présente aucun placet sur cette affaire, qu'on n'ait percé d'une fleche celui qui voudra l'offrir.*

Un pareil ordre fut bientôt public. Tous les gens de lettres en furent consternés. Un d'entr'eux, nommé *Tsien-tang*, natif de la ville de *Hiang-chan-hien*, & qui étoit alors Président d'un des grands Tribunaux de l'Empire, plus courageux que tous les autres, voulut se sacrifier le premier pour l'honneur de *Mong-tsée*. Il composa sa requête, dans laquelle après avoir exposé le passage en entier, & expliqué le vrai sens qu'il renferme, il fait le portrait des différens petits Souverains qui régnoient alors dans les principales Provinces de l'Empire, sous le titre de Roi. *C'est de ces sortes de Souverains, & nullement du légitime fils du Ciel, que Mong-tsée a voulu parler,* dit-il en finissant ; *pourquoi donc, après tant de siècles révolus, voudroit-on lui faire un crime de ce que jusqu'à ce jour, on ne*

s'étoit pas encore avisé de regarder comme tel ? Je mourrai , puisque tel est l'ordre ; mais je mourrai content , en mourant pour l'honneur de Mong-tée , & ma mort sera certainement glorieuse aux yeux de la postérité. Sa requête ainsi préparée , T sien-tang prépare aussi son cercueil , & s'en va droit au Palais. Arrivé à la première enceinte ; c'est pour faire des représentations en faveur de Mong-tée que je viens , dit-il aux gardes , voilà ma requête ; & découvrant tout de suite sa poitrine , il continua ainsi : je fais quels sont vos ordres , frappez. A l'instant un des gardes lui décoche un trait , prend la requête , & la fait parvenir jusqu'à l'Empereur , à qui on raconta ce qui venoit d'arriver. L'Empereur lut attentivement l'écrit , l'approuva , ou fit semblant de l'approuver , & donna ses ordres pour faire traiter T sien-tang de sa blessure , & pour qu'on laissât la mémoire de Mong-tée en possession de tous les honneurs dont elle jouissoit.

X X I V.

HAN-KAO-TSOU, Empereur.

Après les sages Princes de la haute antiquité , le fondateur de la cinquième Dynastie , dite des *Han* , tient un des premiers rangs dans l'histoire. Le nom de sa famille étoit *Lieou* : il eut pour nom propre *Pang* , & pour surnom *Ki*. Il naquit dans le pays de *Pei*. Il ne dut son élévation qu'à son mérite. Né dans une famille obscure , élevé comme un particulier sans nom , il vint à bout d'assembler des gens de guerre & de s'en faire obéir. Il se mit à leur tête , les mena contre ceux des Royaumes de *Tsin* & de *Tchou* qui se disputoient l'Empire , les battit alternativement , les détruisit l'un après l'autre , & resta seul maître de l'Empire.

Parvenu à la dignité sublime de Fils du Ciel, c'est-à-dire, devenu Empereur, il prit *le feu* pour symbole, & fixa sa Cour à *Tchang-ngan*. Il n'étoit point lettré, parce que l'incendie de *Tsin-ché-hoang* avoit consumé tous les livres : c'est cependant de lui que descendent les restaurateurs des Lettres, & tant de grands hommes qui ont illustré la Chine. N'ayant pu lire les *King*, il ne lui a pas été possible de se conduire exactement suivant la doctrine qu'ils renferment ; & c'est par cette raison que son gouvernement ne sauroit être comparé à celui des anciens : mais, à cela près, on peut dire en général qu'il a très-bien gouverné ; & son mérite est d'autant plus grand, qu'il s'est frayé lui-même la route qu'il a suivie.

Il avoit la conception aisée, & le jugement sûr. Dans quelque affaire que ce fût, il voyoit du premier coup d'œil, comment on pouvoit l'entreprendre & la terminer. Il écoutoit volontiers ceux qui lui donnoient des avis. A un discernement exquis pour connoître & apprécier les talens, il joignoit l'art de les employer à propos. •

La bonté dont il usoit envers ses troupes, sa clémence envers ceux qu'il avoit vaincus, sa modestie dans les temps de ses plus glorieux succès, son courage & sa fermeté dans ses malheurs, ou dans ses défaites ; son respect pour la mémoire des Princes & des Généraux qui avoient péri sous l'effort de ses propres armes, & son attention à rendre à leurs dépouilles les devoirs funebres, d'une manière conforme au rang qu'ils occupoient, lui frayerent le chemin au trône, autant & plus que sa valeur & ses autres qualités guerrières. Il régna douze ans, & mourut dans la cinquante-troisième année de son âge, l'an avant J. C. 195. On lui donna après sa mort le titre de *Kao-tsou*, qui signifie *le premier de sa Race*.

XXV.

SIANG-OUANG, Empereur.

Le nom de sa maison étoit *Siang*, ou *Hiang*, en prononçant l'h d'une manière un peu forte, & il avoit pour nom propre *Yu*. Il étoit petit-fils du fameux *Hiang-leang*, Général des troupes de *Tchou*, & naquit à *Pang-tcheng*. On voulut lui faire apprendre les lettres ; mais indocile aux leçons de ses maîtres, & incapable de toute contrainte, il renonça à l'étude. On lui fit prendre le parti des armes ; son indocilité & son amour pour l'indépendance lui firent encore négliger ses devoirs dans ce nouveau genre de vie. Il ne fit pas plus de progrès dans cette partie, qu'il en avoit fait dans l'étude des lettres.

Le Général *Hiang-leang*, son grand-père, lui témoigna plusieurs fois son mécontentement. Un jour qu'il lui faisoit d'assez vifs reproches, il en eut la réponse suivante. *Si j'avois appris les lettres, elles ne m'auroient servi qu'à marquer les noms des gens de guerre que j'aurois eus sous moi : si j'apprenois actuellement les différens exercices des armes, ce ne seroit que pour m'en servir à combattre avec avantage dans les occasions. Qu'ai-je besoin de tout cela, si seul, & sans le secours de personne, je puis combattre avec avantage contre dix mille hommes ?*

Cette rodomontade fut assez bien reçue dans cette maison de guerriers. On n'inquiéta plus le jeune homme, & on le laissa suivre tranquillement son inclination, sans le contraindre en rien.

La seconde année de *Eulh-ché-hoang-ti*, de la Dynastie des *Tsin*, c'est-à-dire, l'an avant J. C. 208. *Hiang-yu* voyant

que la guerre étoit allumée dans toutes les parties de l'Empire , voulut aussi faire la guerre. Il ramassa des jeunes gens sans aveu , & il en composa une armée de huit mille hommes : quelques vieux soldats que lui donna son grand-pere servirent à les former. A la tête de cette troupe de déterminés , il passa le grand *Kiang* , & alla du côté de l'occident attaquer les troupes Impériales. Il les battit à plusieurs reprises , & commença à se faire un nom. Son armée , qui grossissoit chaque jour , le mit en état de faire des exploits si brillans , que le Roi de *Tchou* , son Souverain , lui donna le titre de Général de ses armées , & lui envoya des troupes réglées à commander. Avec ces nouvelles forces , *Hiang-yu* détruisit peu-à-peu les troupes de *Tsin* , qui étoient du côté de l'occident ; tandis que *Lieou-pang* , qui combattoit contre les mêmes *Tsin* , les détruisoit du côté de l'orient. En moins de trois années , les armées Impériales furent entièrement défaites par ces deux Conquérans , si l'on peut donner ce titre à des aventuriers , qui au fond n'étoient que des rebelles.

Lieou-pang entra dans la Capitale qui lui ouvrit ses portes , la livra au pillage ; mais défendit à ses soldats , sous les plus graves peines , de faire aucun mal aux habitans. Il traita l'Empereur , son prisonnier , avec tous les egards & tous les respects qui lui étoient dus. *Hiang-yu* n'en fit pas de même. Fâché d'avoir été prévenu par son compétiteur à l'Empire , il prit , à son arrivée , tout le contrepied de ce qu'avoit fait *Lieou-pang* ; & autant que celui-ci avoit montré de clémence & de modération à l'égard des vaincus , autant *Hiang-yu* montra-t-il de barbarie & de férocité. Il tua de sa propre main l'infortuné Prince qui venoit d'être dépouillé , fit faire main-basse sur toute sa famille , & allégua pour raison qu'il falloit prévenir les révoltes , & donner enfin la paix à l'Empire , ce qui ne pouvoit se faire tant que les *Tsin* subsisteroient ; enfin , après

avoir livré de nouveau la ville au pillage, il y fit mettre le feu, & prit sa route du côté de *Tchou*.

Le Roi de *Tchou* voulant faire honneur à son Général, sortit de la ville pour aller à sa rencontre. A peine parut-il, qu'il fut cruellement massacré par les ordres de ce barbare. *Lieou-pang* voulut tenir une conduite toute opposée à celle de *Hiang-yu*. Il témoigna la plus vive douleur de la mort du Roi de *Tchou*. A la première nouvelle qu'il en eut, il prit le deuil, & le fit prendre à son armée; il ordonna des cérémonies funèbres, qui se firent avec le plus grand appareil, & qui ne servirent pas peu à lui gagner les cœurs.

Ces deux hommes, qui vivoient également à l'Empire, ne pouvoient être long-temps d'accord. Après avoir détruit les *Tsin*, qui étoient leurs ennemis communs, ils songèrent à se détruire mutuellement. *Hiang-yu* prit le titre de *Pa-ouang*, qui signifie le premier des Rois, & se fit appeller *Tchou-pa-ouang*, c'est-à-dire, le premier des Rois assis actuellement sur le trône de *Tchou*. *Lieou-pang* se contenta du simple titre de Roi de *Han*.

La rupture eclata bientôt entre ces nouveaux Rois. Ils se battirent pendant l'espace de cinq ans; il y eut entr'eux jusqu'à dix-sept batailles rangées, où ils furent alternativement tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. La dernière qu'ils se livrerent, aux environs de *Ou-kiang*, fut gagnée par *Lieou-pang*; & *Hiang-yu* se voyant perdu sans ressources, se coupa la gorge, pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi. Ce fut à la douzième lune de l'an 202 avant J. C. Le Roi de *Han* se trouvant alors maître de tout, prit le titre d'Empereur; & ce titre lui fut confirmé par tous les Ordres de l'Etat, qui furent charmés d'obéir à un conquérant, dont ils admiroient depuis long-temps les qualités brillantes qui font le grand Souverain.

Après sa victoire , *Lieou-pang* fit chercher le corps de *Paouang* , & lui rendit tous les honneurs funebres qui étoient dus à sa dignité. Il n'envifagea dans son ennemi mort que le Roi & le grand Capitaine. *Hiang-yu* étoit l'un & l'autre. Il eût pu être quelque chose de plus encore , s'il avoit su mettre des bornes à son ambition , & un frein à la férocité de son naturelle. Le portrait qu'on fait de sa personne est assez singulier , pour l'enclaver ici.

Hiang-yu , disent les Historiens , avoit naturellement du talent pour la guerre , & fut dans l'occasion de le cultiver. Il étoit courageux jusqu'à l'intrépidité , se montrant toujours le premier au plus fort du péril. Il triomphoit presque toujours de ses ennemis , quand c'étoit à armes égales qu'ils combattoient ; incapable d'employer la ruse , il lui arriva quelquefois d'être la dupe de ceux qui l'employoient. *Il avoit une taille gigantesque , & une force de corps prodigieuse ; ses bras étoient inflexibles ; & l'on eût plutôt ébranlé une montagne , que de les lui faire plier malgré lui : il avoit huit pieds de haut (c'est-à-dire environ six de nos pieds modernes) ; & il pouvoit lever , sans s'incommoder , jusqu'à mille livres pesant. Il avoit le son de voix terrible ; par sa force & par sa valeur , il eût pu résister seul à une armée entière.*

X X V I.

T·C H A N G - L E A N G , Ministre.

Le nom de sa famille étoit *Tchang* , & son nom propre *Leang* ; il fut nommé ensuite *Tsée-sang*. Depuis le pere de son trisaïeul , tous ceux dont il descendoit avoient occupé les premières places dans le ministère sous les Rois de *Han*. Lorsque le Royaume de *Han* fut détruit par les *Tsin* , *Tchang-leang*

leang , étoit encore fort jeune , hors d'état par conséquent de rien entreprendre pour la défense de sa patrie ; mais dès-lors il forma la résolution de la venger.

Il se retira avec trois cens domestiques , ou personnes attachées au service de sa famille. Peu après il perdit son frere , & ne voulut faire aucune dépense pour les frais de ses obseques. Il amassoit alors tout l'argent qu'il pouvoit , pour l'employer à ses desseins contre les *Tsin*.

Bientôt il fut en état d'offrir une somme considérable à quiconque enleveroit , ou mettroit à mort le destructeur du Royaume de *Han* , que cinq de ses ancêtres avoient gouverné sous le nom de Ministres. Un homme qui se disoit d'un courage & d'une force extraordinaire , vint se présenter à lui. *Tchang-leang* lui fit faire une massue dont le poids étoit de cent vingt livres ; c'étoit la seule arme qu'il avoit demandée.

Ainsi armé , le brave se rend dans l'endroit où le Roi de *Tsin* faisoit son séjour , pour y épier l'occasion. Il crut l'avoir trouvée , un jour qu'il vit le char du Roi , avec une suite assez peu nombreuse. Il s'avance avec intrépidité , & frappe sur le char d'une manière si terrible , qu'il eût infailliblement écrasé le Roi ; mais c'étoit un char qui retournoit à vuide.

Tchang-leang voyant que son projet étoit manqué , & que les soupçons commençoient à s'élever contre lui , prit la fuite , & alla se cacher à *Hia-pi* , où il vécut confondu avec la plus vile populace. Un jour qu'il étoit à se promener le long des bords de la rivière , un vieillard , qui étoit sur le pont , laissa tomber dans l'eau un de ses souliers. *Tchang-leang* voyant son embarras , court après le soulier que le courant emportoit , & le rend au vieillard. Charmé de cet acte de générosité , le vieillard le remercie , & lui dit de revenir au même lieu dans cinq jours ; qu'alors peut-être ,

il lui donneroit quelque chose qui pourroit lui servir dans l'exécution de ses projets.

Tchang-leang craignit d'abord d'avoir été reconnu ; mais s'étant rassuré, & ayant pris toutes les précautions que la prudence exigeoit en pareil cas, il se rendit vers le milieu du cinquieme jour , dans l'endroit indiqué. Il y trouve le vieillard qui l'attendoit avec impatience , & qui lui dit en le voyant : *Vous m'avez fait trop attendre , pour que je vous donne si-tôt ce que je vous ai promis ; revenez dans cinq jours.* Ce délai ne fit que piquer davantage la curiosité de *Tchang-leang*. A peine le cinquieme jour commença à poindre , qu'il se mit en chemin pour aller chercher son vieillard. Il le trouva au rendez-vous , & n'obtint rien encore : *Pour exécuter les grands desseins que vous méditez , lui dit le vieillard , il faut plus de diligence que vous n'en montrez. Allez , je ne saurois vous donner encore ce que je vous ai promis : vous n'auriez pas dû me faire attendre ; revenez dans cinq jours. Qu'est-ce que tout cela , disoit en lui-même Tchang-leang ? Cet homme sait-il que je veux me venger des Tsin , & que je roule continuellement dans ma tête le projet de les exterminer ? S'il le sait , d'où le sait-il , & comment peut-il l'avoir appris ? Il faut voir.* Dès minuit , il part , & se met en devoir de prévenir l'arrivée de son homme dans le lieu & au jour indiqué. Les premiers rayons du soleil commençoient à peine à se répandre , qu'il apperçut le vénérable vieillard venir à lui avec un air de satisfaction : *Votre docilité , lui dit-il en l'abordant , votre constance , & la diligence que vous montrez aujourd'hui , me prouvent ce que vous êtes capable de faire. Tenez , mon fils , voilà un livre dont je vous fais présent : lisez-le avec attention ; pesez-en toutes les paroles ; faites-en le sujet ordinaire de vos réflexions ; il vous apprendra le grand art d'aider les Souverains à bien gouverner leurs états , & à dompter leurs ennemis.*

Tchang-leang prit le livre , l'étudia , & se mit en état de devenir le principal artisan de la fortune de *Han-kao-tsou*. C'est à ses conseils , c'est à sa valeur que *Lieou-pang* est en partie redevable de tout ce qu'il a fait de grand , en fondant une des plus glorieuses Dynasties qui aient occupé le trône Chinois. *Tchang-leang* , dans son cabinet , lui traçoit toute sa conduite ; à la tête des armées , il battoit ses ennemis. Ministre habile , grand Général , il montra dans l'un & l'autre genre la plus grande capacité ; & cette capacité , il la puisa , dit l'Historien , dans le fameux livre que lui donna *Hoang-ché-koung* (c'étoit le nom du vieillard).

Tchang-leang , après s'être bien rempli de toutes les maximes de *Hoang-ché-koung* , se crut en état de faire de nouvelles entreprises. Il ramassa tous les mécontents , ceux du moins qui , déplorant comme lui les malheurs arrivés à sa patrie , n'attendoient que l'occasion de la venger. Il se mit à leur tête , & se rendit à l'armée de *Lieou-pang* , pour lui offrir ses services & les leurs. Il devint bientôt le conseil & l'homme de confiance de son Général ; & si *Lieou-pang* parvint enfin à l'Empire , ce fut lui qui l'y conduisit , pour ainsi dire , par la main. Le trait que je vais rapporter en servira de preuve , & fera connoître en même temps de quoi *Tchang-leang* pouvoit être capable.

Intimidé par tant de batailles qu'il avoit perdues en combattant contre *Hiang-yu* , & craignant de tout perdre pour vouloir tout gagner , *Lieou-pang* avoit résolu d'éviter la rencontre de son ennemi , de lui céder la place , & de se retirer dans le *Sée-tchouen* , où il comptoit vivre en simple Roi de *Han* , après avoir augmenté ses Etats de tous les pays qui lui étoient actuellement soumis. Ce n'étoit pas là l'idée de *Tchang-leang*. Au chemin que prenoit *Hiang-yu* pour venir les attaquer , & par la disposition des deux armées , il comprit que tout étoit

favorable à *Lieou-pang*. Il vit d'un coup d'œil qu'en laissant avancer *Hiang-yu* jusqu'où il vouloit l'amener, ce Prince étoit perdu sans ressource: il exposa ses vues à *Lieou-pang*, & fit tous les efforts imaginables pour l'engager à tenir bon encore quelque temps ; mais ce fut en vain : *Lieou-pang* qui avoit pris son parti, s'obstinoit à vouloir décamper: *Du moins*, lui dit *Tchang-leang*, *envoyons en avant pour nous assurer des chemins ; de celui sur-tout qui est sur le côté de la montagne , le long du Kiang ; nous partirons après , si vous le voulez*. *Lieou-pang* consentit à ce délai ; & *Tchang-leang*, au lieu d'envoyer quelques corps de troupes , pour s'assurer des chemins , comme il le disoit , en envoya pour les rompre , & pour brûler les pieux & branches d'arbres , dont étoit construit le chemin sur la montagne , le long du Kiang , dans l'espace de quatre cens lys , ou de quarante de nos lieues. Deux ou trois jours après , quand il vit que ses ordres devoient avoir été exécutés , il dit à son Général : *Allez à présent dans le Sée-tchouen , si vous le pouvez ; mais comme la chose vous est impossible , parce que le chemin de la montagne n'est plus , l'Empire est à vous*.

En effet, *Hiang-yu* fit la fausse démarche que *Tchang-leang* avoit prévue , fut battu , mis en déroute , & se coupa la gorge de désespoir ; ce qui laissa *Lieou-pang* seul maître de tout.

Devenu Empereur , *Lieou-pang* continua à honorer de sa confiance & de sa familiarité ceux qui l'avoient aidé à monter sur le trône ; mais il distingua toujours *Tchang-leang*. Convaincu de son attachement à sa personne , de son zèle pour le bien de l'Empire , de son désintéressement , de son amour pour le peuple , & de son talent pour le gouverner ; il n'entreprit rien d'un peu considérable que par ses conseils. Il y eut cependant une occasion où il voulut agir malgré ses représentations ; mais la fermeté de *Tchang-leang* , & l'ascendant que la justice ,

la vérité & la vertu ont toujours sur les grands cœurs, fit plier le Souverain sous la volonté du Ministre fidele & vertueux. Il s'agissoit du Prince héritier présomptif de la Couronne, à qui l'Empereur vouloit substituer un autre de ses fils, qu'il avoit eu d'une Concubine. *Tchang-leang*, après avoir employé inutilement tout le crédit qu'il pouvoit avoir sur l'esprit de son maître, s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Il appella secrètement quatre personnages illustres, qui avoient refusé auparavant de se rendre à la Cour, pour y occuper les premières charges, & les pria, puisqu'ils étoient réputés dans tout l'Empire pour être des Sages du premier ordre, de vouloir bien lui donner des preuves de leur sagesse, en entrant dans ses vues pour l'intérêt des peuples & la gloire de son Souverain: *L'Empereur*, leur dit-il, *veut exclure du trône le Prince héritier; c'est l'amour qu'il a pour une de ses femmes du second ordre, & les vives instances de cette femme, qui lui ont fait prendre cette résolution. Il faut que vous acceptiez l'emploi que jè vous donne dès-à-présent, de Gouverneurs du Prince héritier. Allez chaque jour lui donner dans son appartement des leçons sur l'art de régner: affectez de vous montrer, afin que l'Empereur en soit bientôt instruit: je me charge du reste.* Les Sages comprirent l'intention du Ministre & s'y conformerent exactement.

Ils n'eurent pas été trois fois chez le Prince héritier, qu'on dit à l'Empereur que les quatre fameux Vieillards qui avoient fait tant de difficulté, quand il les avoit invités à venir auprès de sa personne, pour l'aider de leurs lumières & de leurs conseils, étoient venus d'eux-mêmes, quand on ne pensoit plus à eux, & ne dédaignoient pas de passer chaque jour un temps très-considérable auprès de son fils.

L'Empereur fut curieux de voir des hommes qui passaient déjà pour Sages du temps des *Tcheou*; il voulut les interroger

lui-même, & se transporta dans l'appartement de son fils. Il les trouva qui étoient en conférence : *Vous n'avez pas voulu venir à moi*, leur dit ce bon Prince, en entrant, *je viens à vous.*

Seigneur, lui répondit un d'entr'eux, *si nous ne nous sommes pas rendus à vos invitations, c'est parce que nous voyons bien que nous eussions été des hommes inutiles auprès de vous. Nourri dans le tumulte des armes, vous ne devez naturellement vous plaire qu'avec des guerriers, & nous ne sommes point tels : d'ailleurs, votre plan de gouvernement & de conduite étoit déjà pris, & vous ne l'eussiez pas réformé pour nous faire plaisir. Qu'eussions-nous fait autre chose que vous inquiéter, & vous être à charge par des représentations réitérées, auxquelles vous n'auriez point eu d'égard ? Il n'en est pas ainsi de votre fils : il est dans l'âge où on peut le former ; & si tout ce que votre Ministre, qui le connoît mieux que nous ne pouvons le faire encore, nous a dit de lui est vrai, comme nous n'en doutons point, il est tout propre à faire revivre les heureux temps de Yao, de Chun, de Yu, de Tcheng-tang, & de Ouen-ouang. Pourquoi n'emploierions-nous pas le peu qui nous reste encore de vie, pour concourir de notre mieux à cet important objet ?*

Mon fils est heureux, répondit l'Empereur, *puisque des Sages tels que vous veulent bien concourir à le former. Continuez lui vos soins, & n'oubliez rien pour le rendre digne de la place qu'il doit occuper ; je m'en décharge sur vous. Après ces mots, il sort, va chez sa Concubine bien aimée, & lui dit en l'abordant : Je viens, Madame, vous annoncer une nouvelle qui ne vous fera pas plaisir : renoncez à vouloir être la mère d'un Empereur ; le Prince héritier a déjà des ailes ; les Sages se rendent auprès de lui, ils l'instruisent ; & il les écoute avec plaisir : il est inutile de penser à lui ôter son titre ; cela ne se peut ; n'y pensez plus vous-même, & sur-tout ne m'en parlez jamais.*

Tchang-leang continua à jouir de tout son crédit , & n'en abusa jamais. Il s'en servit au contraire pour avancer les Sages , & pour placer tous ceux qui avoient quelque mérite , suivant la mesure de leurs talens. C'est à sa persuasion que le nouvel Empereur rétablit les anciennes Etudes , que les *Tsin* avoient abolies ; que l'illustre *Han-sin* , qui , de simple soldat étoit parvenu , par ses belles actions , aux premières charges de la Milice , & à commander les armées en qualité de Généralissime , fut élevé à la dignité de Prince , sous le titre de *Ouang* ; & que *Young-tché* fut honoré du titre de *Heou*. C'est encore par ses conseils & à sa persuasion que les six Royaumes qui partageoient l'Empire , & qui l'avoient si souvent déchiré par leurs guerres cruelles , furent entièrement abolis & réduits au rang de simples Provinces. C'est enfin par ses conseils que le peuple fut délivré de tous les impôts extraordinaires dont les *Tsin* l'avoient surchargé , & qu'il commença à jouir tranquillement du fruit de ses travaux.

En récompense de tout ce qu'il avoit fait pour le bien de l'Etat , l'Empereur lui avoit déjà donné la Principauté de *Lieou*. A ce premier bienfait , il voulut en ajouter un second , en lui donnant sur trente mille familles tous les droits de Souverain ; mais le désintéressement de *Tchang-leang* ne lui permit pas de profiter de la bonne volonté de son maître : *Je suis déjà trop récompensé* , lui dit-il , *du rang de Prince auquel vous avez bien voulu m'élever ; je n'en méritois pas tant : je vous ai servi du mieux qu'il m'a été possible ; & , en vous servant , j'ai servi l'Etat , & fait mon devoir. Je puis ajouter que j'ai suivi mon inclination , en m'attachant à votre personne. La confiance dont vous n'avez cessé de m'honorer jusqu'ici , est la seule récompense à laquelle j'osois prétendre ; toutes les autres sont également au-dessus & au-dessous de moi. Gratifiez-en ceux de vos anciens Officiers qui ont exposé si souvent leur vie pour*

vous, & laissez-moi jouir tranquillement auprès de votre personne des douceurs de l'amitié ; ce sont les seules que j'ambitionne.

Il paroît que *Tchang-leang* parloit sincèrement, en s'exprimant ainsi ; car après la mort de son maître, il quitta la Cour, s'exila volontairement, & ne voulut plus s'occuper des affaires du gouvernement. Dans ce nouveau genre de vie, il lui falloit quelque occupation qui fût digne de lui. Il crut l'avoir trouvée, en s'attachant à un homme qui passoit pour avoir une sagesse consommée, & qui s'appelloit *Tché-soung-tséc*. Ce Philosophe avoit, dit-on, le secret admirable de vivre sans manger, ce qui s'appelle en Chinois, *Pi-kou-tao-yn*. Ce secret consiste à se nourrir d'air, en respirant d'une certaine manière. *Tchang-leang* se fit son disciple, & eut la foiblesse de s'exercer sérieusement à se faire un aliment de sa propre respiration.

Il en étoit aux premiers essais, quand l'Impératrice *Lu-heou*, qui régnoit à la place de son fils, en fut instruite. La considération qu'elle avoit pour un homme qui avoit été le compagnon, le Ministre & l'ami du grand *Kao-tsou*, l'engagea à lui défendre d'exécuter son projet insensé : *Notre vie*, lui dit-elle, *passé comme une ombre ; pourquoi se la rendre amère, en s'imposant des loix contraires à celles de la nature ? Quand vous avez renoncé à la Cour, je ne m'y suis point opposée ; je vous ai laissé le maître de suivre votre inclination ; mais à présent que vous voulez renoncer à vivre, j'use de toute mon autorité pour m'y opposer. Vivez, je vous l'ordonne ; & puisque pour vivre il faut manger, faites comme les autres hommes, mangez.*

Tchang-leang obéit, & vécut encore huit ans. Il ordonna, en mourant, qu'on mettroit dans son cercueil le fameux livre qui lui avoit été donné par le vénérable vieillard *Hoang-ché-koung*. Ce livre, qu'il n'avoit communiqué à personne, de son vivant, fut trouvé, plus de cinq cens ans après sa mort, par un voleur qui, en fouillant dans les tombeaux, découvrit

ce trésor , plus précieux mille fois que l'or & l'argent qu'il cherchoit.

A la tête du livre étoient les paroles suivantes : *Si vous n'êtes pas un Sage du premier ordre , ou homme de la nature , pour ainsi dire , des Esprits , gardez-vous bien de lire ce qui suit , dans le dessein d'en faire usage , ou de le publier : si vous êtes un Sage , lisez hardiment ; mais que ce ne soit pas sans fruit. Si vous négligez ce conseil , vous vous préparerez à coup sûr les plus cuisans chagrins.* Sans être tel qu'on l'exige , & sans me croire du nombre des Sages , j'ai osé me procurer ce livre , & j'ai eu la hardiësse de le lire , parce qu'il est fort court ; il ne contient que mille trois cent six caractères , qui composent en tout six Chapitres , dont voici les titres.

Chapitre premier. Il faut fouiller jusques dans l'origine & le vrai principe de tout.

Chap. II. Il faut avoir une doctrine fondée sur le vrai , reconnu pour tel.

Chap. III. Il faut connoître le cœur de l'homme & s'affurer de ses intentions.

Chap. IV. Il faut tenir à la vertu par la racine , & au savoir par le sommet.

Chap. V. Il faut que la justice soit la regle universelle des actions.

Chap. VI. Il faut faire consister la tranquillité publique dans l'accomplissement des devoirs réciproques de la société.

Sous ces différens titres , on a mis le précis de la doctrine Chinoise sur le grand art de régner sur soi & sur les autres. On ne fauroit dire plus de choses en moins de mots , puisque , tant le texte que le commentaire , vont à peine , l'un joint à l'autre , à soixante-dix pages d'impression. Je crois que ce petit Ouvrage est plus fait pour être médité que pour être lu ; & il me paroît que certaines maximes de politique qui y sont répandues , ne sont

pas faites pour le grand nombre , qui en abuferoit peut-être , parce qu'il ne les prendroit pas dans leur vrai sens. Ainfi , l'avis qui est à la tête n'est pas inutile ; & s'il est de *Tchang-leang* , comme on l'affure , il suffiroit seul pour faire son éloge. Ce Philosophe , alternativement solitaire , homme d'état & guerrier , mourut la huitieme année de l'usurpation de *Lu-heou* , c'est-à-dire , l'an cent quatre-vingt avant J. C. Après sa mort , on lui donna le titre de *Ouen-tcheng-heou* , ce qui veut dire , *Prince qui possédoit la perfection de l'éloquence*.

Les Historiens lui reprochent comme une foiblesse , de s'être fait de la Secte des *Tao* ; comme un crime d'avoir été des premiers à secouer le joug des *Tsin* , & comme une lâcheté de n'avoir pas péri , plutôt que de laisser , comme il fit , l'Impératrice *Lu-heou* usurper l'Empire sur son fils.

Les Sectaires , qui l'ont mis au rang de leurs Immortels , le justifient sans peine sur ces trois articles. On comprend aisément ce qu'ils peuvent dire sur le premier. Pour ce qui est du second , ils conviennent que les *Tsin* étoient encore maîtres de l'Empire , quand *Tchang-leang* prit les armes ; mais ils ajoutent que , quoique maîtres de l'Empire , les *Tsin* ne pouvoient pas détruire , sans raison , comme ils le firent , le Royaume de *Han* ; & que le Souverain de ce Royaume étant Seigneur immédiat de *Tchang-leang* , celui-ci s'étoit conduit en sujet fidele , en prenant les armes , pour soutenir les intérêts de son maître contre des usurpateurs injustes , &c. Ils disent sur le troisieme article , que la crainte d'occasionner une guerre civile , fit que *Tchang-leang* abandonna la Cour , plutôt que d'être obligé d'y vivre , ou comme Chef de parti contre *Lu-heou* , ou comme Ministre sous cette ambitieuse femme. Ils ajoutent que la conduite de *Tchang-leang* , dans ces circonstances critiques , mérite les plus grands éloges , &c.

Pour moi , je crois que si *Tchang-leang* n'avoit pas eu la

foiblesse d'embrasser le genre de vie de ceux de la Secte des *Tao*, les Lettrés ne l'eussent pas jugé si rigoureusement sur le reste.

XXVII.

HAN-OUEN-TI, Empereur.

Il étoit fils du grand *Kao-tsou*, & d'une de ses femmes du second ordre, nommée *Po-ki*. Dès qu'il fut en âge, l'Empereur, son pere, le fit Prince de *Tay*, & l'envoya gouverner par lui-même son petit Etat. Le jeune Prince se montra digne du poste qui lui avoit été confié : il écoutoit les Sages, & ne faisoit rien que par leurs conseils.

Hoei-ti, son frere, étant mort sans enfans, il devoit, selon les loix, être son successeur ; mais l'Impératrice *Lu-heou* s'empara de l'autorité, & gouverna en Souveraine. Après la mort de cette Princesse, les Grands elurent, d'une commune voix, le Prince de *Tay*.

En montant sur le trône Impérial, *Ouen-ti* choisit pour ses Ministres, *Tcheou-po*, *Koan-yn* & *Tcheng-ping* ; & les autres emplois, charges & dignités, il ne les donna qu'à des personnages qui en étoient dignes par leurs vertus ou leur capacité.

Il étoit naturellement ennemi du luxe, qu'il regardoit comme la source de la plupart des malheurs de l'Empire : il fit des loix pour le réprimer. Il étoit né compatissant. Il abrogea certaines loix pénales, où il ne voyoit d'autre usage que celui de tourmenter inutilement les criminels. Il recevoit toutes les remontrances qu'on lui faisoit, sur-tout lorsqu'elles avoient pour objet le soulagement ou l'utilité du peuple. Vertueux par principe, attentif sur lui-même, humble dans ses manieres, modeste dans ses habits, il étoit sur-tout réservé dans ses paroles.

Quoiqu'il se fût donné d'excellens Ministres , il ne se crut pas pour cela dispensé de gouverner par lui-même. Il vouloit être instruit de tout. Il avoit chaque jour des heures réglées , pour conférer sur les affaires importantes avec ceux qui étoient en place , & il ne trouvoit jamais mauvais qu'on fût d'un avis opposé au sien. Il laissoit à chacun la liberté de dire ses raisons & de les faire valoir.

Dans les temps de sécheresse , ou d'inondation , & dans toutes les calamités publiques , il vouloit qu'on l'avertît de ses fautes , auxquelles seules , disoit-il , il falloit attribuer les malheurs de l'Etat. Quoiqu'il ne fût ni Guerrier ni Lettré , on vit les Lettres commencer à fleurir sous son regne , & les armes de l'Empire triompher de tous ceux qui les avoient provoquées. Plus d'une fois les Tartares furent repoussés bien avant dans leurs terres ; & les pertes qu'on leur fit essuyer , mirent un frein à leur inquiétude & à leur témérité. C'est sous ce sage Empereur qu'é l'auguste cérémonie du labourage de la terre fut rétablie ; & qu'après une interruption de bien des siècles , on vit reparaître le Fils du Ciel , à la queue d'une charrue , tracer lui-même un sillon , & y semer les grains qui sont destinés à la nourriture de l'homme. C'est encore sous lui qu'on trouva l'art de faire du papier ; que la monnoie de cuivre , qui ne se fabriquoit auparavant que dans l'enceinte du Palais , sous la direction des Officiers particuliers nommés par l'Etat , se fabriqua indifféremment par-tout , & devint par-là plus commune. C'est sous lui enfin que s'introduisit l'usage de donner un nom particulier aux années du regne ; usage qui a persévéré sans interruption jusqu'à nos jours. Cette dénomination se fit la seizième année de son regne , c'est-à-dire , l'an avant J. C. 164 ; & l'on compta , non , comme on auroit dû le faire , la seizième année de l'Empire de *Ouen-ti* , mais la première année de *Heou* , qui est le nom qu'il adopta.

On reproche à ce Prince de s'être laissé séduire par les prestiges d'un nommé *Sin-ouen-ping*, & d'avoir, à la persuasion de cet imposteur, élevé un temple en l'honneur des cinq Empereurs supérieurs, pour leur rendre un culte semblable à celui qu'on doit rendre au seul *Chang-ty*. Mais cette faute fut en quelque sorte réparée par sa déférence aux représentations des sages. Il permit que la Justice se fît de *Sin-ouen-ping*, qu'elle l'examinât, le jugeât, & le condamnât, s'il étoit coupable, comme on le disoit, d'avoir voulu renverser la doctrine de l'Empire ; ce qui fut exécuté avec une pleine & entière liberté de la part des Juges. *Sin-ouen-ping*, convaincu d'avoir abusé de la faveur du Prince, pour lui inspirer des sentimens indignes de la majesté du *Fils du Ciel*, fut puni du dernier supplice ; & le *Fils du Ciel*, dans cette occasion, comme dans toutes les autres, n'employa son autorité que pour faire observer les loix.

Ce vertueux Prince, disent les Historiens, eût été comparable à *Ouen-ouang*, si, comme celui-ci, il eût cultivé lui-même les Lettres, dont il ne fut que le protecteur. Son regne fut de vingt-trois ans, & sa vie de quarante-six. Après sa mort, qui arriva l'an avant J. C. 157, son corps fut déposé à *Pa-ling*.

X X V I I I.

HAN-KING-TI, Empereur.

King-ti, quatrième Empereur de la Dynastie des *Han*, monta sur le trône l'an avant J. C. 156. Il étoit fils de *Ouen-ti*, & se fit un point capital de marcher sur les traces de son père. Comme lui, il adoucit les châtimens dont on punissoit les coupables ; il abrogea la coutume de donner la bastonnade sur le dos, disant qu'elle pouvoit avoir des suites funestes pour celui qui la recevoit ainsi. Comme lui, ennemi du luxe, il le

proscrivit avec une rigueur excessive, jusqu'à défendre tout ouvrage en sculpture, disant, pour raison, qu'un tel art portoit dommage à la culture de la terre; & de même la broderie, parce qu'elle nuisoit aux soins domestiques qui sont du ressort des femmes : comme son pere, enfin, il voulut qu'il fût libre aux personnes en place de l'avertir de ses fautes personnelles, dont il n'avoit rien tant à cœur, disoit-il, que de se corriger. Il aimoit à s'entretenir de tout ce qui avoit rapport au gouvernement ; & , sur cet important objet, il entroit quelquefois dans des détails qui n'embarassoient pas peu ceux qui l'approchoient, ou qui devoient lui répondre.

Dès le commencement de son regne il avoit rétabli les droits sur les grains, que son pere avoit en partie abrogés. On en avoit murmuré ; mais les murmures cessèrent bientôt, & les eloges en prirent la place, dès qu'on fut convaincu qu'il y avoit été forcé par la nécessité. Ce bon Prince mourut dans la quarante-huitième année de son âge, qui étoit la seizième de son regne, & la cent quarante-unième avant J. C. Son corps fut déposé à *Yang-ling*.

X X I X.

TOUNG-FANG-CHOUO, Ministre.

Le nom de sa famille étoit *Toung-fang* ; il avoit pour nom propre *Chouo*, & pour surnom *Man-tsien*.

Han-ou-ti, en montant sur le trône, l'an 140 avant J. C. n'eut rien de plus à cœur que de faire revivre les Lettres. Il publia un Edit, par lequel il invitoit tous les Savans à se rendre dans la Capitale, & à se présenter aux Officiers qu'il nommoit pour les recevoir. Ces Officiers devoient les introduire auprès de l'Empereur, qui vouloit juger par lui-même de leur capacité.

Toung-fang-chouo fut du nombre des huit premiers qui furent choisis. Le Discours qu'il avoit composé, & qui le fit admettre, rouloit sur les qualités que doit avoir celui qui veut exercer l'emploi de grand Mandarin. Il disoit, entr'autres choses, que l'extérieur d'un Mandarin devoit être brillant & réglé, doux & majestueux ; & qu'il devoit être courageux comme *Mong-pen*, avoir l'esprit pénétrant comme *Tsing-ki*, être désintéressé comme *Pao-chou*, & fidele comme *Ouei-cheng*.

C'est proprement à ce peu de paroles que *Toung-fang-chouo* fut redevable de sa première fortune. L'Empereur le combla de caresses, & le retint auprès de sa personne. Il lui donna successivement plusieurs emplois, tels que ceux de *Tay-tchao*, & de *Ta-tchoung*, *Ta-fou*, qui étoient alors ce que peuvent être aujourd'hui ceux des Grands de la première Classe.

Dans l'exercice de ses charges, *Toung-fang-chouo* avoit occasion de voir l'Empereur très-souvent, & dans des circonstances, où se dépouillant, pour ainsi dire, de la majesté du trône, il permettoit à ceux qui l'environnoient, de se dépouiller à leur tour de la respectueuse contrainte qu'ils portoient en sa présence dans les autres momens. Par ses bons mots, ses faillies, & cette aimable liberté, qui plaît toujours quand elle est décente & jamais déplacée, il gagna le cœur de son maître, & le gagna au point, qu'il devint le favori de prédilection, l'homme nécessaire, & le bel-esprit, oracle de la Cour.

Un seul de ces titres suffisoit de reste pour lui susciter une foule d'ennemis ou de jaloux ; & cependant il n'eut que des panégyristes & des amis, parce qu'il n'offensa jamais par ses plaisanteries, & qu'il rendit souvent service par son crédit. Les traits que je vais rapporter, d'après les anecdotes historiques du temps, feront connoître cet homme, qu'on pourroit peut-être appeller unique en son genre.

La Cour de l'Empereur n'étoit pas alors des mieux réglées ; le

désordre s'étoit introduit dans l'intérieur même de son Palais. Sa propre fille entretenoit un commerce criminel avec un jeune homme de basse extraction; mais qui joignoit à la figure plusieurs des qualités brillantes qui tiennent souvent lieu de mérite. L'Empereur fut averti plus d'une fois, sans vouloir jamais le croire, du désordre de sa fille. Cependant les délateurs prirent si bien leurs mesures, qu'ils furent instruits de l'entrée du jeune homme dans l'appartement de la Princesse, & sur le champ ils en donnerent avis à l'Empereur. Sa Majesté ordonna qu'on fermât toutes les portes par où le coupable auroit pu s'échapper, & courut pour tâcher de le surprendre. *Toung-fang-chouo*, & quelques Officiers de service étoient seuls à sa suite. On cherche par-tout & l'on ne trouve rien. *Dis-moi donc où est ton amant*, dit l'Empereur à sa fille, d'un ton de douceur propre à la rassurer, *je veux le voir; je te promets que je n'abuserai pas de la confiance. Si c'est peu que de vous pardonner à l'un & à l'autre, j'y joindrai un autre bienfait. Tu es veuve, il te faut un mari; je te donnerai celui-là, puisqu'il est à ton goût; mais je veux être obéi sur le champ.*

La Princesse se prosterna aux pieds de son pere, avoua sa faute, versa des larmes, frappa plusieurs fois la terre de son front, & alla chercher aussi-tôt celui qu'elle avoit caché. L'Empereur fut charmé de sa bonne mine, & se mit en devoir de tenir la parole qu'il venoit de donner. Pour le faire avec quelque décence, il dit au jeune homme qu'il l'élevoit à la dignité de Grand du premier Ordre, & qu'il lui donnoit sa fille. A ces mots, *Toung-fang-chouo* s'approche de l'Empereur & lui dit: *Vous venez de prononcer l'arrêt de mort de celui à qui vous avez promis la vie, & vous vous déshonorez doublement. Ne voyez-vous pas que ce que vous voulez faire vous attirera une foule de représentations de la part de vos graves Magistrats? & ne vous connoissez-vous pas assez vous-même, pour comprendre*
dès-

dès-à-présent que, las de tant de remontrances, vous leur accorderez enfin ce qu'ils vous demanderont ? En s'insinuant furtivement dans l'intérieur du Palais ; en entrant dans l'appartement des femmes, sans ordre exprès de votre Majesté, & en pénétrant jusques dans celui de votre fille pour la déshonorer, ce jeune homme a commis trois crimes, dont le moindre est plus que suffisant pour le faire condamner à mort. Vous lui pardonnez ; cela est très-bien ; mais que ce ne soit pas pour y revenir. Laissez-le s'évader, & qu'il s'en aille loin d'ici. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut conserver sa vie ; & tout Souverain que vous êtes, vous n'avez pas d'autres moyens vous-même pour la lui conserver long-temps... L'Empereur baissa la tête, & ne répondit rien.

On raconte encore que la nourrice de l'Empereur s'étant rendue coupable d'un crime qui méritoit la mort, ou tout au moins l'exil, eut recours au crédit de *Toung-fang-chouo* pour obtenir sa grace, supposé qu'elle eût été accusée : Si vous n'êtes pas encore accusée, lui répondit *Toung-fang-chouo*, vous ne tarderez pas à l'être. Vos liaisons avec l'Impératrice & le Prince héritier vous ont rendue suspecte. L'Empereur est déjà comme persuadé de la réalité du complot qu'on lui a dit s'être formé contre lui, par son fils, l'Impératrice, & tous ceux qui sont dévoués à l'un ou à l'autre. J'ai oui dire que sa Majesté doit elle-même juger quelques Dames du Palais ; mais je ne fais pas encore leurs noms : si vous êtes du nombre, je tâcherai de dire deux mots pour vous. Ayez attention seulement à ne pas vouloir trop vous justifier. Parlez peu ; mais sanglotez & versez des larmes ; & lorsque sa Majesté vous chassera de sa présence, pour vous envoyer au supplice ou en exil, retirez-vous à pas lents, arrêtez-vous de temps en temps, & tournez la tête vers l'Empereur ; je me charge du reste..

La nourrice avoit véritablement été impliquée dans l'accusation, & l'on avoit fourni des preuves qui étoient plus que

suffisantes pour la convaincre. Elle comparut devant l'Empereur, qui la jugea & la condamna. Elle se conduisit suivant les instructions de *Toung-fang-chouo* : elle parla peu ; mais elle sanglota & pleura beaucoup. Elle n'oublia pas sur-tout de tourner souvent la tête en se retirant , & d'essuyer ses larmes , pour pouvoir fixer sur elle quelques regards de sa Majesté : *Que signifie tout ce manège*, lui dit alors *Toung-fang-chouo*, *voudriez-vous donner encore à tetter à l'Empereur ? Il y a long-temps qu'il est sevré : vous lui avez donné du lait pendant trois ans ; c'est bien assez : il n'a plus besoin de vous. Il vous condamne à l'exil, n'est-il pas le maître ? Retirez-vous sans tant de façon ; obéissez promptement.*

Cette faillie fit impression sur l'esprit de l'Empereur ; elle réveilla dans son cœur les sentimens de reconnoissance , & procura à la coupable le pardon entier de sa faute.

Quand on trouvoit dans les différentes Provinces de l'Empire quelque chose d'extraordinaire , de curieux , de rare , ou de précieux , les Mandarins en faisoient l'acquisition , & l'offroient à l'Empereur. On lui offrit un Nain , dont la taille n'excédoit pas la hauteur d'un pied. Ce Nain parloit fort bien , & étoit sur-tout très-instruit de ce qui regarde la doctrine des *Tao*. L'Empereur voulut que *Toung-fang-chouo* , qui étoit de cette Secte , interrogeât ce petit nouveau venu ; il le fit en ces termes. *Dites-moi , mon petit ami , la mere de Ku-ling est-elle de retour ou faut-il l'attendre encore ?* Le Nain , soit qu'il fût choqué , ou pour quelqu'autre raison , ne daigna pas répondre ; mais se tournant du côté où étoit l'Empereur : *Cet homme* , lui dit-il , en montrant du doigt *Toung-fang-chouo* , *a déjà tenté trois fois de voler les pêches de cet arbre merveilleux planté par Ouang-mou , qui a été trois mille ans avant que de donner ses fleurs , & trois autres mille ans avant que ses fruits fussent en état de maturité. Ces paroles du Nain furent regardées comme un éloge par quel-*

ques-uns, & comme une incartade par quelques autres : tous en rirent, à l'exception de *Toung-fang-chouo*, qui, contre son ordinaire, parut tout déconcerté & ne répliqua rien. C'est cependant à cette petite scène qu'il dut une partie de sa célébrité. Son nom, qui jusqu'alors avoit été concentré dans l'enceinte de la Capitale, franchit tout d'un coup les bornes au-delà desquelles il ne fût peut-être jamais parvenu. Il vola de bouche en bouche, & l'on dit par-tout, comme l'on dit encore aujourd'hui, *Toung-fang-chouo a volé les pêches*. Les pêches, dans la Secte des *Tao*, sont un des symboles de l'immortalité.

X X X.

TOUNG-TCHOUNG-CHOU, Savant & Minist.

Le nom de sa famille étoit *Toung*, & son nom propre *Tchoung-chou*. Il naquit à *Kouang-tchouan*. Le *Tchun-tsicou* de Confucius fut le livre qu'il étudia de préférence pendant sa jeunesse. Son application à l'étude étoit si grande, qu'il fut trois années de suite sans sortir de sa chambre, sans même jeter les yeux sur la cour de sa maison. Il eût voulu pouvoir se passer de nourriture & de sommeil, afin d'employer plus de temps à s'instruire.

Après qu'il eut passé par l'épreuve des examens, il se présenta pour être admis dans les postes qui pouvoient être de son ressort. Il obtint, pour premier grade, un Mandarinateur subalterne du titre de *Po-ché*. Il l'exerça avec tant de sagesse, & une supériorité si marquée, que ses Supérieurs dans le même Tribunal, crurent devoir le proposer à l'Empereur *Han-ou-ti*, comme une des lumières de l'Empire, & comme un Sage très-propre à remplir avec distinction les premières charges de l'Etat. L'Empereur voulut le voir & s'assurer par lui-

même de ce qu'on lui disoit. Il lui fit plusieurs questions relatives au gouvernement, & fut si satisfait de ses réponses, qu'il lui ordonna de les mettre par écrit, afin, disoit-il, de s'en rappeler souvent le souvenir, pour sa propre instruction & l'avantage de ses sujets.

Toung-tchoung-chou profita de cette occasion pour mettre dans tout son jour la doctrine des premiers Empereurs & des anciens Sages. Il avoit à sa disposition la plupart de ces monumens antiques que l'industrie des amateurs avoit soustraits à la proscription du barbare *Tsin-ché-hoang*; il en avoit calqué pour son usage propre, tout ce qui lui avoit paru mériter d'être conservé; il avoit fouillé dans toutes les Bibliothèques, dans tous les Cabinets où l'on déposoit les anciens Ecrits, à mesure qu'on en faisoit la découverte, & il en avoit fait des extraits détaillés qui pouvoient suppléer aux Ouvrages mêmes. Instruit à fond de tout ce qui s'étoit pratiqué de mieux sous les regnes précédens, il mit sa science à profit, & composa sur l'art de régner, trois Discours qui furent regardés comme autant de chefs-d'œuvre. Les Lettrés en firent d'autant plus de cas, qu'ils les trouverent exempts des taches qui souilloient la plupart des Ecrits qui paroissoient alors. La Secte des *Tao* étoit la dominante; l'Empereur la favorisoit ouvertement, & les Savans qui vouloient faire leur cour pour être placés, en adoptoient les principes, & en répandoient les maximes dans leurs ouvrages.

Les trois discours de *Toung-tchoung-chou* ne contenoient que la plus pure doctrine des anciens; & il la faisoit valoir avec tant d'éloquence, que l'Empereur le regarda dès-lors comme un homme auquel il pouvoit confier le gouvernement de l'Etat. Sa Majesté ne voulut pas le placer d'abord auprès de sa personne; mais pour lui faire acquérir par l'expérience ce qui pouvoit lui manquer, il le donna au Prince de *Kiang-tou*. Dans cette place importante, il fut gagner l'amitié & la con-

fiance de son maître, se fit aimer & estimer de tout le monde, & régla ce petit Etat avec tant de sagesse, que son gouvernement fut bientôt proposé pour modèle dans tout l'Empire.

Après avoir réglé le Royaume de *Kiang-tou*, il passa à celui de *Kiao-fi*, qu'il régla de même; & quand il crut qu'on pouvoit se passer de son secours dans ce qui regardoit le ministère, il se démit de son emploi, pour ne s'appliquer qu'à la culture des Lettres. Il composa quantité d'excellens ouvrages, qu'on réduisit en un corps, sous le titre de *Fan-lou*, qui revient à ce que nous appelons en françois *mélanges de Littérature*. Ses Commentaires sur le *Tchun-tsieou*, furent donnés à part, & servirent infiniment dans le renouvellement des Lettres, pour faciliter l'intelligence de cet excellent ouvrage de Confucius.

En général, on regarde *Toung-tchoung-chou* comme le Savant à qui la Littérature a le plus d'obligation, parmi ceux qui illustrent la Dynastie des *Han*. On ne sait sûrement ni l'année de sa naissance, ni celle de sa mort; mais comme il fleurissoit sous le regne de *Han-ou-ti*, on peut fixer le cours de sa vie littéraire entre l'an avant J. C. 140, & l'an 87.

XXXI.

SÉE-MA-TSIEN, Pere de l'Hist. chez les Chinois.

Sée-ma étoit le nom de sa famille; il avoit pour nom propre *Tsien*, & pour surnom *Tsée-tchang*. Il naquit à *Loung-men*, & eut l'avantage d'être élevé sous les yeux d'un père savant, plus riche en collections littéraires qu'en or & en argent. Dès l'âge de dix ans, il connut assez de caractères pour pouvoir lire couramment le *Kou-ouen*, ce livre utile, dans lequel, en se formant à l'éloquence & à la noble simplicité du style, on

peut prendre une connoissance exacte des mœurs, des coutumes & du gouvernement des anciens. Il montra dès-lors un goût décidé pour le genre d'occupation auquel sa naissance sembloit le destiner. Déjà il savoit interroger à propos, analyser ses lectures, & en rapprocher les différens morceaux, qui avoient rapport à un même objet. Il ne fut jamais nécessaire d'user d'artifice, d'employer les menaces ou les caresses pour l'engager à étudier ; il faisoit de lui-même bien au-delà de ce qu'on auroit pu lui prescrire.

Il continua ses études jusqu'à l'âge de vingt ans. L'ardeur avec laquelle il s'y étoit livré, son assiduité & son application constante à fouiller dans les archives recueillies par son père, en avoient déjà fait un savant & un critique. Bien des choses, dont il avoit lu le détail, lui paroissant difficiles à croire, il prit la résolution de vérifier celles dont il pouvoit s'assurer par ses propres yeux. Il se proposa de visiter ce qui pouvoit rester encore des travaux du grand *Yu* ; d'aller sur les neuf principales montagnes, qui étoient les termes des visites des anciens Empereurs, & sur lesquelles ils offroient des sacrifices en l'honneur du *Chang-ti* ; de s'informer sur-tout des traditions qui pouvoient s'être conservées parmi ces peuples indociles, qui, dès les commencemens de la Monarchie, s'étoient retirés dans les montagnes, pour y faire des nations à part ; & enfin de faire les perquisitions les plus exactes des monumens que le temps n'avoit point encore détruits.

Il prit sa route vers le midi, & se rendit à *Houi-ki* ; il parcourut tout le pays de *Hoai-chang*, examina tous ces lieux qui servoient comme de réservoirs, lors de l'écoulement des eaux du temps du grand *Yu* ; & après avoir satisfait sa curiosité dans cette portion de l'Empire, qui porte aujourd'hui le nom de Province de *Kiang-nan*, il s'embarqua, & suivit, dans tous

leurs tours & détours, les rivières de *Yuen* & de *Hiang*, faisant par-tout des remarques utiles, confirmant ou redressant ses idées sur ce qu'il avoit lu.

Des Provinces méridionales, il remonta à celles du nord. Il s'arrêta quelque temps dans le *Chan-tong*, pays fertile en grands hommes, lorsqu'il portoit le nom du Royaume de *Lou*, & qui a produit en particulier le célèbre Confucius, & la plupart des plus illustres Disciples de ce Philosophe. Il y révéra les traces de ces Sages; il y recueillit des inscriptions & des dates; il y fouilla jusques dans les masures & dans les tombeaux, & quand il eut acquis ainsi les connoissances dont il croyoit avoir besoin pour le grand objet qu'il méditoit, il revint, en côtoyant les rivières de *Ouen* & de *Séz*.

Dans ces circonstances, il apprit que son pere étoit dangereusement malade. La piété filiale, plus forte encore dans son cœur que la passion qu'il avoit de s'instruire, lui fit hâter son retour. Il eut le bonheur d'arriver à temps pour recevoir les dernières instructions de son pere & ses derniers soupirs. Il lui rendit un compte succinct de ses voyages, article vraiment intéressant pour lui, & qui par-là même ne pouvoit manquer de lui être agréable. A ce récit, ce bon pere, ranimant tout ce qu'il avoit de forces, prit une des mains de son fils, qu'il tint serrée entre les siennes, & il lui dit : *Je meurs content, ô mon fils, puisque je vous vois tel que je souhaitois que vous fussiez. Vos ancêtres, depuis le temps de la Dynastie des Tcheou jusqu'à moi inclusivement, ont été attachés au Tribunal de l'Histoire. Ils se sont acquittés des obligations que leur imposoit l'emploi dont ils étoient revêtus, en hommes sinceres, fideles, désintéressés. Si l'Empereur daigne vous confier la même charge, comme il est probable qu'il le fera, tâchez d'imiter leurs vertus; faites mieux que nous dans le reste. Qu'une basse flatterie, ou une crainte servile ne vous fasse jamais trahir votre devoir. Aimez votre*

Souverain , servez-le de toutes vos forces ; mais dites toujours le vrai.

J'ai trouvé dans la maison paternelle , quantité d'excellens matériaux que j'ai mis en ordre ; je leur en ai joint que vous arrangerez à votre tour. Je vous laisse le tout , en vous recommandant expressément de ne rien retrancher. Vous n'avez point à ôter ; il ne vous reste qu'à ajouter. Soutenez , mon fils , la réputation de vos ancêtres. L'estime publique est un héritage qu'ils se sont transmis : je l'ai reçu moi-même de mon pere ; je vous le laisse aujourd'hui ; qu'il ne se dissipe pas entre vos mains.

L'histoire des Tcheou , jusqu'à Yeou-ouang (c'est-à-dire depuis l'an 1122 , jusqu'à l'an 781 avant J. C.) , vous fournira d'excellens modeles de toutes les vertus. Faites-les valoir de votre mieux. Depuis Yeou-ouang , jusqu'à l'Empire des Han , (c'est-à-dire jusqu'à l'an 206 avant J. C.) , vous verrez la saine doctrine s'affoiblir insensiblement ; la musique , les cérémonies , & les mœurs changer presque entièrement sous des Princes foibles , lâches , vicieux ou cruels. Vous verrez l'Empire , rempli de troubles , devenir la proie de quantité de petits tyrans. Vous verrez la vertu proscrite , le crime couronné. Quels tableaux affreux ! Peignez-les au naturel : n'en adoucissez aucun trait : en un mot , dites le bien & le mal ; & en disant l'un ou l'autre , ayez toujours la vérité pour guide. Cherchez moins à briller qu'à instruire. Le Tchun-tsieou de Confucius vous sera d'un grand secours pour les faits historiques & les principales époques , pendant l'espace de deux cent quarante-deux ans ; vous y trouverez aussi un excellent modele , pour vous former à l'ordre , à la précision & au style.

Depuis l'apparition du Ki-lin , qui est le temps où finit le Tchun-tsieou , & où Confucius cessa d'écrire , jusqu'à l'année présente , il s'est écoulé plus de 400 ans. Tout cet espace est
très-

très-difficile à remplir. La manie de la guerre s'étoit emparée de tous les esprits ; on négligea les lettres , on se battit de tous côtés , on dévasta les villes , on ravagea les campagnes ; c'étoit une espece de brigandage universel. Il est inutile de vous dire quels sont les dommages que la Littérature & l'Histoire souffrirent alors. Par surcroît de malheur , ce qui avoit échappé à la fureur du soldat qui avoit abusé des droits de sa victoire , devint la proie des flammes sous le regne de Tsin-ché-hoang. Je vous laisse , sur tout cela , des Mémoires qui pourroient absolument vous suffire ; mais tâchez d'en augmenter le nombre , & ne les mettez en œuvre qu'après que vous aurez acquis de nouvelles connoissances.

Sous la Dynastie régnante , tout est rentré dans l'ordre. Il y a eu des Empereurs éclairés , des Ecrivains habiles , de bons Ministres , d'excellens Guerriers. Il ne vous sera pas difficile de rédiger tout ce qui s'est fait dans ces différens genres. Pour ce qui est des événemens qui se passeront sous vos yeux , marquez-les avec exactitude , & avec une fidélité à toute épreuve. Ne donnez rien à la flatterie , & ne vous laissez pas séduire par la passion. Soyez toujours en défiance , pour ne pas suivre le penchant de votre cœur ; & n'écrivez les choses présentes , que comme vous écririez celles des siècles les plus reculés. Voilà , mon fils , ce que j'avois à vous dire ; mettez-le à profit : c'est la seule marque de piété filiale que j'exige de vous.

A ces mots , Sée-ma-tsen se prosterna , frappa la terre du front , & , d'une voix entrecoupée de sanglots , il dit : Les moindres signes de votre volonté , ô mon pere , ont toujours été des ordres pour moi ; comment oserois-je ne pas exécuter à la lettre ce que vous venez de me recommander si expressément ? Vos dernières paroles ont pénétré mon cœur , elles sont déjà gravées dans ma mémoire , de maniere à ne jamais s'effacer. Jouissez de la douce satisfaction d'avoir un fils respectueux & obéissant ; car,

jusqu'au dernier soupir de ma vie, je me conformerai avec la dernière exactitude à ce que vous m'avez prescrit.

Ce petit détail a été écrit par *Sée-ma-tsien* lui-même. J'ai cru devoir le rapporter en entier, parce qu'il suffit seul pour donner une idée de l'état où étoit alors l'Histoire Chinoise, & qu'il nous instruit de ce qu'il faut que nous fassions pour apprécier au juste le mérite de celui qui l'a mise en ordre.

Après la mort de son père, *Sée-ma-tsien* fut trois années de suite dans la douleur & dans les cérémonies du deuil. Pendant cet espace de temps, il s'abstint de toute fonction publique, de toute visite, tant active que passive, & de toutes sortes de divertissemens. Il profita de son loisir pour rédiger ce qu'il avoit ramassé durant le cours de ses voyages, sur l'Histoire & les *King*, dans les pays de *Tsin* & de *Lou*; sur la Morale, la Musique & les Cérémonies, dans les pays de *Tcheou* & de *Y*, ainsi que dans les Royaumes de *Leang*, de *Han* & de *Tchou*.

Vers le milieu des années dénommées, *Tay-tchou*, c'est-à-dire, vers l'an 103 avant J. C., l'Empereur *Han-ou-ti* l'appella à la cour, & lui donna la charge de *Tay-ché-ling*, ou de principal Historien de l'Empire. Ce fut alors qu'il se mit en devoir de travailler efficacement à contenter les vœux de la Nation, qui, depuis plus d'un siècle, soupiroit après le recouvrement de ses fastes. Tout concouroit à hâter l'exécution de ce grand ouvrage; l'ardeur des Gens de lettres qui apportoit de tous côtés des matériaux utiles; la faveur du Prince qui munissoit du sceau de son autorité, tout ce qu'on lui disoit en avoir besoin pour la vérification des titres & des monumens dans les différens Tribunaux qui en étoient dépositaires; en un mot, des secours dans tous les genres, dont le nouvel Historien pouvoit profiter à son gré, & dont il profita pendant dix années de suite sans aucune interruption.

Il n'eût probablement pas tardé à fatiguer , du moins en partie , le juste empressement du public , si une funeste aventure , qui faillit à le faire périr , n'y eût mis encore pour quelque temps , un obstacle auquel il ne s'attendoit pas.

On étoit alors en guerre avec les Tartares *Hioung-nou*. Un des Généraux de l'Empire , nommé *Li-ling* , après avoir été battu , passa du côté de l'ennemi avec ce qui lui restoit de troupes. L'Empereur ayant appris cette nouvelle en fut consterné , & vouloit se porter aux dernières extrémités , en éteignant toute la famille du Général traître à sa patrie. L'étude & les voyages n'avoient pas fait un courtisan de *Sée-ma-tsien*. Il fut le seul de tous les Grands qui ne craignit pas de faire des représentations à son maître ; il osa même justifier la conduite du Général , & demander grâce pour une faute qui pouvoit n'en être pas une. Par-là , il se rendit coupable lui-même , & s'attira toute l'indignation du Prince , par les termes peu mesurés qu'il employa dans sa supplique :

Li-ling , y dit-il , a joui jusqu'à présent de la réputation la moins équivoque , tant du côté des vertus civiles , que de celui des qualités guerrières. Il s'est montré bon fils dans le sein de sa famille , bon citoyen dans l'enceinte des villes , bon Mandarin dans les différens emplois qu'on lui a confiés , bon soldat , grand Capitaine , excellent Général dans les armées & au milieu des camps. Daignez , Seigneur , interroger vous-même ceux qui peuvent vous rendre témoignage sur ces différens objets. Ils vous diront , si la crainte d'encourir votre disgrâce ne leur fait trahir la vérité , que loin d'avoir jamais désobéi à son pere ou à ses amis , il a toujours été au devant de ce qu'il croyoit devoir leur être agréable : ils vous diront que par la douceur de ses mœurs & de son commerce , il a fait les délices de ses amis & de tous ceux qui le fréquentoient : ils vous diront qu'il a toujours été fidèle observateur des loix & des usages établis ; qu'il a été attentif , exact , équitable , bienfaisant ; ils vous

diront , enfin , que les blessures dont son corps est couvert , & le plus haut degré des honneurs militaires , auquel vous avez cru devoir l'élever , sont une preuve , sans réplique , qu'il ne s'est pas épargné lorsqu'il a fallu combattre les ennemis de l'Etat , & qu'il les a combattus avec succès.

Maintenant il s'est rangé , dit-on , du côté des Tartares , & il a engagé ce qui restoit de troupes sous ses ordres à suivre son exemple. Examinez , Seigneur , dans quelles circonstances il s'est déterminé à une action de cette nature , & vous verrez qu'il ne lui a guère été possible de faire autrement. Il avoit combattu vos ennemis , il les avoit mis en déroute , il les avoit poursuivis jusque bien avant dans leur pays , & quand il n'eut plus ni vivres , ni fleches , ce fut alors seulement qu'il leur laissa le champ libre. Il revenoit pour vous rendre compte de ses succès , lorsqu'un déserteur perfide avertit les Hioung-nou du triste état où ses gens se trouvoient réduits. A cette nouvelle , les Hioung-nou reprennent courage , ramassent leurs forces , & détachent leur Cavalerie pour couper Li-ling , & empêcher son retour. L'épée à la main , Li-ling & les siens se défendent encore ; mais enfin , accablés par le nombre , & se voyant sans espoir d'être secourus , ils se rendent. Est-ce là un trait de lâcheté , de trahison , de perfidie ? ou plutôt n'est-ce pas un trait de prudence , qui conserve à l'Empire un grand Capitaine , & quantité de braves soldats ? Li - ling & ses compagnons sont prisonniers de guerre : envoyez , Seigneur , chez les Tartares , pour traiter de leur échange ou de leur rançon. Ce sera , de votre part , un trait de clémence , qui vous méritera les justes éloges de la postérité. Vouloir au contraire que la famille de Li-ling soit responsable d'un prétendu crime , auquel elle n'a pu avoir aucune part , c'est une injustice criante , qu'on ne doit jamais vous reprocher.

Ce Discours , qui ne renferme rien en apparence que de conforme à l'équité naturelle & à la raison , parut aux yeux de l'Empereur & de ses courtisans , contenir des maximes contraires

au bon ordre , & tendantes à autoriser les trahisons , les révoltes & la lâcheté. On en regarda l'auteur comme coupable lui-même , ou tout au moins comme complice du crime qu'il s'efforçoit de justifier ; & en conséquence on le condamna à mort.

Cet Arrêt rigoureux eût été exécuté , si tout ce qu'il y avoit alors de personnes en place , ne se fût intéressé pour l'infortuné qui en étoit l'objet. Les Grands de l'Empire , les Chefs des Tribunaux représentèrent au Souverain que *Sée-ma-tsien* étoit un homme essentiel , & que s'il venoit à manquer , il étoit à craindre que l'Histoire ne demeurât encore long-temps ensevelie dans les ténèbres , d'où il étoit sur le point de la tirer. Ils firent des instances si vives pour obtenir son pardon , que l'Empereur se laissa fléchir. Il lui laissa la vie ; mais il le condamna au supplice qui ôte la faculté de pouvoir la transmettre à d'autres. Il voulut , outre cela , qu'il fût relégué , après sa guérison , dans un lieu solitaire , où il ne fût pas permis à tout le monde de l'aller voir , & d'où il n'eût pas lui-même la liberté de sortir à son gré. Du reste , on devoit lui fournir tous les secours qu'il demanderoit relativement à ses études.

L'imprudence , ou si l'on veut , la témérité d'un homme de lettres , ne méritoit pas , ce semble , une pareille punition. Il eût été sans doute bien plus digne d'un Monarque , qui se dit le Fils du Ciel , si , réprimant le mouvement de sa colère , il avoit accordé la grace en entier : mais malheureusement pour *Sée-ma-tsien* , & peut-être heureusement pour les Lettres , l'Empereur voulut être obéi. Il le fut exactement ; & l'on mit hors du rang des hommes , un des plus grands hommes , sans contredit , qui fussent alors à la Chine.

Après sa guérison , *Sée-ma-tsien* , dans la solitude où il étoit confiné , trouva de quoi se consoler dans sa philosophie , & de quoi remplir agréablement tous ses momens , en variant ses

occupations littéraires. Suivons-le dans l'énumération qu'il fait lui-même des fruits de son loisir. Voici comment il s'exprime : .

L'outrage qu'on a fait à mon corps n'a point enervé mon esprit , ni affoibli les sentimens de mon cœur. J'aimois les Lettres , & je m'en occupois : je les aime encore , & je m'en occupe plus que je n'ai jamais fait. Déjà j'ai fixé les temps depuis l'année où Confucius cessa d'écrire , jusqu'à celui où Tao-tang commença son regne (c'est-à-dire , depuis l'an avant J. C. 480 , jusqu'à la 2357 en remontant). J'ai réduit dans les bornes de l'à-peu-près les années qui se sont écoulées entre Tao-tang & Hoang-ti , & j'ai extrait du cahos immense dans lequel les commencemens de notre Monarchie sont ensevelis , de quoi donner une idée de nos anciennes traditions. J'ai repris l'histoire où Confucius l'avoit laissée , & je l'ai continuée jusqu'au cinquième Empereur des Han. J'ai profité des livres de Ming-tang , du Ché-ché-kin-kouei , du Yu-pan , du Tou-ki : j'ai dépouillé le Lu-ling de Siao-ho , pour ce qui regarde les loix ; le Kur-fa de Han-sin , pour ce qui regarde le militaire ; le Tchang-tcheng de Tchang-tfang , pour ce qui a rapport aux sciences & à la littérature en général ; & le Li-y de Chou-fun-toung , pour tout ce qui concerne les grands usages & les cérémonies diverses. Je me suis servi des ouvrages de Tsao-tsan & de Kai-koung , dans ce que j'ai dit à l'occasion de Lao-tsé , ou de sa doctrine ; & pour tout le reste , j'ai puisé abondamment dans les écrits de Kia-y , de Coui-tso , de Koung-fun-houng , & dans le Koué-yu , & le Kou-ouen.

Séé-ma-tsen ne parle dans cette occasion que relativement au *Ché-ki* , qui est le titre de son Histoire , le seul de ses ouvrages qui ait eu une certaine publicité de son vivant. Ceux auxquels il n'eut pas le temps de mettre la dernière main , furent recueillis avec soin , plus de cinquante ans après , par *Yang-hoei* , & offerts à l'Empereur *Hiuen-ti* , qui les fit

imprimer. Ce *Yang-hoei*, fils d'une fille qu'avoit eu *Sée-ma-tfien* avant sa disgrâce, étoit décoré du titre de *Ping-toung-heou*, & un des plus habiles Lettrés de son temps. Il revit tous les Ecris de son aïeul, les rangea sous les différens titres qui leur convenoient, & en forma presque une bibliothèque, qui contient en détail tout ce qui peut intéresser dans les différentes parties qui constituent le genre historique. On en jugera par la simple liste que je vais en donner ici, & on conclura que celui qui a toutes les connoissances que supposent de pareils ouvrages, n'entreprend pas au-dessus de sa portée quand il écrit l'histoire.

Outre le *Ché-ki*, qui est l'histoire générale de la Monarchie Chinoise, *Sée-ma-tfien* a composé encore, 1°. l'histoire particulière de douze regnes, depuis le temps où finit le *Tchun-tfieou*, jusqu'à celui des *Han*; & cet ouvrage est intitulé *Ché-culh-pen-ki*; 2°. le *Ché-piao*, c'est-à-dire, les dix modèles d'un bon gouvernement; 3°. le *Lu-li-kai-y*, c'est-à-dire, livre sur la Musique & les Cérémonies; 4°. le *Toung-pien-pa-chou*, c'est-à-dire, les huit livres qui renferment en général ce qu'il y a de plus essentiel à savoir dans ce que les Anciens avoient écrit sur le civil & le militaire, sur les montagnes & les rivières, sur les Esprits supérieurs & inférieurs, sur le Ciel & l'Homme; 5°. *Eulh-ché-pa-sieou-hoan-pé-tchen*, ouvrage dans lequel il traite des vingt-huit constellations, & de l'ordre qu'elles gardent entr'elles & par rapport à la polaire; c'est une espèce de Roman astronomique, fait pour célébrer ces Généraux illustres, qui, en remplissant la terre du bruit de leurs hauts faits pendant leur vie, ont mérité de briller encore après leur mort, en donnant leurs noms aux globes qui rouleront jusqu'à la fin des siècles dans la voûte des cieux; 6°. *San-ché-ché-kia*, c'est l'histoire des trente familles qui se sont distinguées par leur attachement à leur Souverain, & par des services rendus à

la patrie ; 7^o. *Tsi-ché-lié-tchouan* , c'est-à-dire , explication en soixante-dix articles , de ce qu'il a trouvé de mieux dans les différens Mémoires rejettés , qui concernoient les *King* , l'Histoire , les Généalogies , la Littérature , &c. qu'on avoit pour servir à la restitution , ou réparation des livres brûlés sous *Tsin-ché-hoang*.

Telles sont les productions littéraires du fameux *Séema-t sien*. Elles furent ebauchées , pour la plupart , pendant le temps de sa disgrâce , pour charmer l'ennui de la solitude forcée , dans laquelle il comptoit devoir finir ses jours ; mais son mérite , en faveur duquel on lui avoit fait grace de la vie , après qu'il eut été condamné à la perdre , lui fit rendre de même la liberté , malgré l'arrêt sévère qui l'en privoit à jamais. L'Empereur fut si content , en particulier , des commencemens de l'histoire de sa Dynastie , qu'il en aima l'auteur , & voulut , en le comblant de bienfaits , réparer en quelque sorte , l'excessive rigueur dont il avoit usé à son égard. Il le rappella à la Cour , lui donna le titre de *Tchoung-chou-ling* , & lui confia cette partie du ministère qui a inspection sur la Littérature , & sur tous les Lettrés de l'Empire. Cette dignité , très-honorable par elle-même , est à la Chine la plus importante de toutes. C'est de celui qui en est revêtu que dépend en quelque sorte le bonheur des peuples , parce que c'est lui qui préside au choix de tous ceux qui doivent les gouverner en détail. Pendant tout le temps qu'il vécut encore , *Séema-t sien* continua à jouir de la faveur de son Prince & des honneurs du siècle ; mais il ne se servit de l'une , & n'employa le crédit que lui donnoient les autres , que pour le service de la patrie & la gloire des Lettres. On ne fait pas l'année précise de sa mort. A en juger par le nombre & la qualité de ses ouvrages , on peut croire qu'il a poussé sa carrière aussi loin qu'elle pouvoit aller. « Quoique ce grand homme ait si bien mérité de la
» nation ,

» nation, qui lui est en quelque forte redevable de ses fastes ;
 » de la Littérature, dont il est comme le restaurateur, & du
 » corps entier des Lettres, dont il contribua à fixer l'état &
 » assurer la fortune par la multitude des dignités, des charges,
 » des emplois & des secours de tous genres qu'il lui procura ;
 » on ne lui a cependant pas fait l'honneur de placer son portrait
 » dans la salle de Confucius. La seule raison qu'on apporte,
 » pour justifier cette espèce de mépris, est que *Sée-ma-tsien*
 » n'étoit pas complètement homme. *Lieou-hiang* & *Yang-hioug*,
 » deux écrivains célèbres, dont l'autorité est d'un très-grand
 » poids, lui donnent le titre d'excellent historien. Ils auroient
 » pu, ce semble, lui donner celui de *pere de l'Histoire* ».

X X X I I.

HAN-KOANG-OU-TI, Empereur.

Il étoit descendant de *King-ti*, quatrième Empereur de la Dynastie des *Han*. Son nom étoit *Lieou-sieou*, & son surnom *Ouen-chou*. Il naquit à *Nan-yang* ; mais son pere, quoique de la famille impériale, & très-proche parent de l'Empereur qui étoit alors sur le trône, fut contraint, à cause de sa pauvreté, de se retirer à la campagne, près d'un village nommé *Pé-choui*. C'est là que *Lieou-sieou* fut élevé, & qu'il apprit à connoître les différens besoins des hommes, beaucoup mieux sans doute qu'il n'eût pu faire à la Cour, ou dans la Capitale ; il les vit de près, & les éprouva lui-même.

Dès sa jeunesse, il se montra digne du sang dont il sortoit, & mérita, par ses belles qualités, plus encore que par sa naissance, d'être placé sur le trône de ses ancêtres, préférablement à plusieurs autres qui sembloient en être plus près que lui. Dans ce temps-là un Ministre perfide, nommé *Ouang-*

mang, fit périr par le poison l'Empereur *Ping-ti* son maître, & lui substitua *Jou-tsée-yng*, Prince de la famille impériale, âgé seulement de deux ans. Peu content de régner sous le nom de son pupille, *Ouang-mang* leva le masque, déposa *Jou-tsée-yng*, & se fit déclarer lui-même Empereur.

Tous ceux qui appartenoient aux *Han* ou leur étoient alliés, leverent l'étendard contre l'usurpateur, & se mirent en devoir de disputer un trône auquel la naissance leur donnoient droit. *Lieou-seou* fut celui de tous qui y travailla le plus efficacement. Il ramassa d'abord quelques troupes composées de ses anciens amis du village de *Pé-choui* & des environs. Il se mit à leur tête, & alla combattre quelques partis séparés des armées de *Ouang-mang*. Il se conduisit avec tant de bravoure & de prudence; qu'il ne livra jamais de combat qu'il n'en sortît victorieux, ou qu'il n'en retirât quelque avantage réel. Ses premiers succès lui gagnèrent la confiance de ses soldats, & lui attirèrent un grand nombre de braves, qui vinrent des différentes Provinces de l'Empire se ranger sous ses étendards. Avec ce nouveau renfort, il se trouva en état de faire la guerre dans les formes. Il battit dans plusieurs occasions les Généraux de l'usurpateur; & après la mort de ce tyran, il détruisit l'un après l'autre tous les chefs des rebelles, & fut enfin proclamé Empereur la vingt-cinquième année de l'ère Chrétienne. Il transporta la Cour, du *Chen-si* où elle étoit auparavant, dans la Province du *Ho-nan*, & choisit la Ville de *Lo-yang*.

Il s'étoit montré grand Capitaine dans les armées; il se montra grand Prince pendant la paix. Il fit revivre les loix, encouragea les Savans, donna du lustre à la vertu, & n'oublia rien de tout ce qu'il crut devoir contribuer à la gloire de l'Empire & au bonheur de ses sujets. Il étoit doux & compatissant, affable, jusqu'à se mettre, pour ainsi dire, de pair avec ses anciens amis; reconnoissant envers ceux qui l'avoient servi; équitable envers tout le monde; sans faste, n'employant que les étoffes les

plus simples pour ses habits, & usant d'économie dans tout ce qui n'étoit qu'à son usage; mais généreux envers les Officiers, les Magistrats & les Savans, auxquels il prodiguoit les récompenses & les dons, pour peu qu'ils se distinguassent du commun. Il multiplia les Ecoles publiques. Il proscrivit, comme contraires aux bonnes mœurs, la Musique des Royaumes de *Tchen* & de *Ouei*. Enfin, c'est un des plus grands Princes qu'ait eu la Dynastie des *Han*, dont il est regardé comme le second fondateur. C'est par lui que commencent les *Han* orientaux. Il mourut après un regne de trente-trois ans, dans la soixante-deuxième année de son âge: c'est l'an cinquante-sept de l'ère Chrétienne. Son corps repose à *Yuen-ling*.

X X X I I I.

YEN-TSÉE-LING, Philosophe.

Le nom de sa famille étoit *Yen*; son nom propre *Koang*, & son surnom *Tsée-ling*. Il s'acquit de la réputation dès l'âge le plus tendre, & pendant sa jeunesse, il passoit déjà pour un sage. Il fut condisciple de *Lieou-sieou*, qui fut ensuite Empereur sous le nom de *Han-koang-ou-ti*, & lia avec ce Prince une amitié très-étroite. Au sortir de l'enfance, les deux amis eurent des occupations bien différentes. Celles de *Lieou-sieou* le conduisirent jusqu'au faite des grandeurs humaines. Placé sur le trône, il ne dédaigna pas de penser à son camarade d'école, à son ancien ami *Yen-koang*. Il fit des perquisitions pour savoir ce qu'il étoit devenu. Il apprend que sa demeure est encore à *Pé-choui*, ou aux environs; que la pêche fait son occupation la plus ordinaire; qu'une peau de chevre est son habillement pendant l'hiver; que sa vie est des plus frugales, & qu'il continue à cultiver la sagesse.

Il n'en fallut pas davantage pour achever de déterminer l'Empereur à l'appeller auprès de sa personne. Le titre de Sage, dont *Yen-tsée-ling* jouissoit, étoit plus que suffisant pour autoriser un grand Prince à lui accorder sa confiance : il en prit occasion de faire voir à ses sujets, combien il faisoit cas de la vertu, en la relevant, à leurs yeux, par l'éclat d'une invitation solennelle, dont il voulut honorer un homme d'une naissance obscure, mais qui étoit vertueux. Il lui députa les plus illustres de ses courtisans, & lui envoya un char tendu en noir, tel qu'en avoient alors les Grands de l'Empire.

Lorsque les Députés furent sur le point de partir : *Allez*, leur dit l'Empereur, *exécuter une commission que je voudrois pouvoir faire moi-même. Saluez Yen-tsée-ling, de la part de son ancien ami Licou-sieou. Dites-lui que je l'invite à venir partager ma fortune & ma demeure. Nous cultiverons ensemble la sagesse, & il m'aidera à faire le bonheur de mes sujets, en la leur faisant cultiver aussi.*

Les Députés n'oublierent rien pour exécuter, au gré de leur maître, ce dont ils étoient chargés ; mais leur bonne volonté, & tous les soins qu'ils se donnerent furent inutiles. Ils eurent beau presser, prier, solliciter, *Yen-tsée-ling* fut inflexible. *Je suis infiniment flatté*, leur dit-il *du bon souvenir de Lieou-sieou, & je lui en suis très-obligé ; mais je ne saurois accepter ce qu'il m'offre comme Empereur. La grace que je lui demande, & que j'attends de son amitié, c'est de me laisser couler paisiblement mes jours, dans l'obscurité où j'ai vécu jusqu'à présent. Je respecte mon maître dans la personne de mon ancien ami. Il faut que tout soit dans l'ordre ; ma naissance & mon education m'éloignent également des dignités & des honneurs de la cour. Retournez vers celui qui vous a envoyés, & dites-lui de ma part, que si je n'écoulois que les sentimens de mon cœur, j'aurois du regret de le voir ce*

qu'il est. Emmenez ce char, & tout ce cortège dont je n'ai que faire ici.

L'Empereur s'étoit attendu à ce premier refus ; mais comme il demeura persuadé qu'il n'entroit dans le procédé de *Yen-tsé-ling*, ni vaine ostentation, ni âpreté de caractère, ni fierté dédaigneuse, ni mauvaise humeur, il insista, & renouvela jusqu'à trois fois les mêmes prières & les mêmes invitations. *Yen-tsé-ling* ne put y résister. Il se rend chez son ami, & sans s'astreindre à aucun cérémonial, il ose embrasser l'Empereur, de la même manière qu'il eût embrassé son cher *Lieou-sieou*, si, après quelques années d'absence, il fût revenu dans son village de *Pé-choui*.

L'Empereur, de son côté, ne craignit pas de manquer aux bien-séances, en se livrant aux doux transports de l'amitié. *Voilà*, dit-il, *deux cœurs qui aiment la vertu ; deux cœurs faits l'un pour l'autre, qui se trouvent enfin réunis. Jouissons, mon cher Yen, du bonheur de vivre ensemble ; mais il faut pour la décence, que vous ayez quelque titre qui vous attache à ma personne & au service de l'Empire. Je vous nomme Kien-y-ta-fou.* La charge de *Kien-y-ta-fou*, étoit une des plus considérables qu'il y eût alors. *Yen-tsé-ling* la refusa, avec menace de s'en retourner, si on le pressoit davantage. L'Empereur, qui ne vouloit pas le contraindre, le laissa libre sur le choix de ses occupations. Il lui assigna un appartement dans le palais, où il pût l'aller voir lui-même, & s'entretenir avec lui toutes les fois qu'il le jugeroit à propos, seul à seul, & sans être assujetti aux bien-séances du rang.

Ce sage Prince jouit pendant quelque temps de cette sorte de plaisir, qui n'approche guère du trône, je veux dire, de la satisfaction d'avoir un ami sincère, auquel il pût se confier, comme à un autre lui-même. Chaque soir, lorsque toutes les affaires qui regardoient le gouvernement de l'Empire étoient

expédiées , il appelloit *Yen-tfée-ling* , ou il se rendoit fans escorte & fans suite dans son appartement. C'étoit *Lieou-sieou* , & non pas l'Empereur , qui alloit le voir. Ils s'entrenoient avec la même cordialité , & de la même maniere que quand ils étoient ensemble au village. Souvent ils pouffoient la conversation jufque bien avant dans la nuit , & prenoient enfuite quelques heures de repos fur un même lit.

Les Courtifans , & tous ceux qui environnoient le trône , ne voyoient pas d'un œil indifférent les marques d'amitié que leur maître commun donnoit à ce favori d'une nouvelle efpece. Aucun d'eux cependant n'ofoit prendre fur foi de parler mal d'un homme qui ne donnoit priſe d'aucun côté. Toutes les voies de la calomnie leur etant fermées , ils eurent recours à celles de la ſuperſtition ; ils firent parler les aſtres.

Le Préſident d'Aſtronomie expoſa dans une ſupplication , qu'en contemplant le Ciel , il avoit vu l'étoile ſous laquelle *Yen-tfée-ling* étoit né , opprimer l'étoile de ſa Maſté , obſcurcir ſon éclat , & abſorber ſes influences les plus bénignes : il ajouta que , ſuivant les regles de ſon art , & le réſultat de tous ſes calculs , il étoit fort à craindre que ſa Maſté n'eſſuyât quelques grands déſaſtres , à l'occafion de *Yen-tfée-ling*.

Après avoir loué ſon zele ; *Soyez tranquille* , lui répondit l'Empereur , *voſre ſcience n'eſt point vaine ; car le malheur dont vous dites que les aſtres me menacent eſt déjà arrivé. Ce n'eſt auſſi qu'une bagatelle ; il faut que je vous en faſſe part. Une des nuits paſſées , mon ami Yen-tfée-ling m'a véritablement opprimé. Nous étions ſur un même lit , il dormoit profondément , & en dormant , il a mis un de ſes pieds ſur mon ventre , de maniere qu'il ſembloit vouloir me fouler. J'avoue que je faillis à perdre patience : car outre qu'il m'empêchoit de dormir , il m'ôtoit preſque la reſpiration : cependant je n'en ai point été incommodé. C'eſt une affaire ſuite , & je ſuis bien aïſé*

d'en avoir été quitte à si bon marché. Voilà ce que vouloient dire les astres ; n'y pensons plus.

Par cette réponse , tout le monde comprit qu'il seroit dangereux de tenter de nouvelles voies pour perdre *Yen-tsé-ling*, & qu'on ne viendrait pas à bout de tromper sur son compte un Prince, qui le connoissoit si bien, & qui lui étoit si fort attaché. Ce ne fut point ainsi qu'en jugea *Yen-tsé-ling* lui-même. Il vit bien qu'il succomberoit tôt ou tard , s'il ne prenoit pas son parti de bonne grace. Comme ce n'avoit été qu'à son corps défendant qu'il étoit venu à la Cour, il ne lui coûtoit pas beaucoup pour se déterminer à la quitter ; mais il lui coûtoit infiniment de se séparer de son ami. Il en prit néanmoins la résolution , & exécuta son dessein avec tant de secret , que l'Empereur n'en eut pas même le soupçon. Il alla se cacher dans les montagnes de *Fou-tchoung*, où il passa le reste de sa vie à cultiver la terre, & à faire le métier de pêcheur. Il se fit tellement estimer de ceux qui faisoient leur séjour aux environs de sa retraite , qu'ils en firent leur maître , leur conseiller , leur consolateur , leur oracle ; & qu'après sa mort voulant conserver la mémoire d'un homme qui leur avoit été si cher pendant sa vie , ils donnerent à ce canton le nom de *Yen-ling-lai*.

X X X I V.

HEOU-HANTCHO, TCHAO-LIÉ- HOANG-TI, Empereur.

Ce Prince étoit du sang des *Han*. Il avoit pour nom propre *Pei*, & pour surnom *Hiuen-té*. Il naquit à *Tcho-kiun*, dans le palais de *King-ouang*, Prince de *Tchoung-chan*. Il fut élevé d'une manière conforme à sa naissance, & cultiva ensuite de lui-même les excellentes qualités

dont la nature l'avoit abondamment pourvu. Il avoit le cœur bon , l'esprit juste , & une figure agréable. Sous l'Empire de *Hiuen-ti* il fut fait Gouverneur de *Y-tcheou* , poste important , qu'il remplit avec fidélité , & qui fut le premier degré qui le porta sur le trône.

Durant les premiers troubles qu'excita *Tsao-tsao* , sous prétexte de venger la mort de l'Empereur , que *Toung-tcho* , l'un de ses Ministres , avoit fait périr par le poison , *Licou-pei* se tint tranquille , en apparence , & ne servit que contre les brigands nommés *les bonnets jaunes* , qui désoloient alors les différentes Provinces de l'Empire ; mais quand il vit qu'il n'y avoit plus d'autorité légitime ; que l'Empereur étoit comme prisonnier dans son palais ; qu'il se formoit de tous côtés des partis , dont les chefs respectifs n'aspiroient à rien moins qu'à la souveraineté , il se mit lui-même sur les rangs , ou pour mieux dire , ses amis , & tous ceux qui avoient encore quelque attachement ou quelque considération pour la famille des *Han* , l'engagerent à défendre sa famille , qu'on opprimoit & qu'on étoit sur le point de détruire.

Les troupes de son Gouvernement suffisoient seules pour lui former une petite armée. Il l'augmenta de toutes celles qui se donnerent à lui , & fit la guerre en son nom , se joignant tantôt à l'un , tantôt à l'autre des différens partis , suivant qu'il y étoit forcé par les circonstances. Sa vie ne fut plus désormais qu'une chaîne continuelle d'actions militaires. Tantôt vainqueur , tantôt vaincu ; mais toujours courageux , soldat intrépide , & grand capitaine ; toujours affable , bienfaisant & généreux ; il ne s'enflloit point dans la prospérité , ni ne se laissoit point abattre dans la mauvaise fortune.

Il étoit difficile qu'un homme de ce mérite , qui avoit , outre cela , l'avantage de la naissance , ne vînt à bout d'exterminer tous les prétendans à la puissance suprême ; mais il ne vécut
pas

pas assez pour exécuter ce grand dessein. Apprenant que *Tsao-pi*, ayant enfin levé le masque, s'étoit fait déclarer Empereur, il se fit proclamer lui-même, & établit sa cour à *Tcho*, dans le *Sée-tchouen*. Le troisième des concurrens, nommé *Sun-tsiuen*, prit aussi le nom & tous les distinctifs de la dignité impériale; & la Chine eut alors trois Souverains, qui firent chacun un Royaume à part. Les Etats de *Licou-peï* sont appelés dans l'histoire le *Royaume de Chou*; ceux de *Tsao-pi*, le *Royaume de Ouei*; & ceux de *Sun-tsiuen*, le *Royaume de Ou*.

De ces trois Souverains, le seul *Licou-peï* est regardé comme légitime, & c'est à lui seul que l'histoire donne le nom d'Empereur. Un de ses premiers soins, après être monté sur le trône, fut de donner une nouvelle vigueur au gouvernement civil de l'Etat, & de faire revivre toutes les loix, que la foiblesse des derniers Empereurs & la licence des armes avoient, pour ainsi dire, abrogées. Aidé de *Tchou-ko-leang*, qu'il choisit pour son premier Ministre, il vint bientôt à bout, sinon de rendre ses sujets heureux, du moins d'adoucir leurs maux, & de leur faire concevoir l'espérance d'un avenir plus doux. Le long usage lui avoit fait connoître les hommes: il savoit les employer à propos, chacun suivant ses talens. Il donnoit des récompenses particulières à ceux qu'un mérite particulier distinguoit des autres, & personne n'en étoit jaloux, parce qu'il traitoit tout le monde avec bonté. Lorsqu'il n'étoit encore que simple citoyen, il s'étoit lié d'amitié avec *Tchou-ko-leang*; lorsqu'il fut sur le trône, il vécut encore avec lui comme avec son ami. Sans hauteur, sans caprice, sans défiance, sans soupçons, ils traitoient ensemble les plus grandes affaires, comme ils avoient coutume de traiter auparavant celles de l'armée, lorsqu'ils la commandoient ensemble comme égaux. Un si aimable Souverain n'a régné qu'un peu

plus de deux ans. Il mourut à la soixante-deuxième année de son âge , l'an de l'ère Chrétienne 222. Son corps fut déposé à *Hoei-ling*. On lui donna , après sa mort , le titre de *Heou-han-tcho-tchao-lié-hoang-ti* , c'est-à-dire , *Tchao-lié* , Empereur des *Han* postérieurs , tenant sa cour à *Tcho*.

Suivant le *Sée-fa* , livre où l'on rapporte tous les titres d'honneur qui ont été donnés aux Empereurs & aux grands hommes , on doit expliquer les deux caractères *Tchao* & *Lié* , qui font le titre de cet Empereur , de la manière suivante. *Tout homme qui pratique avec éclat les vertus pénibles , peut être appelé Tchao ; & l'on peut donner le nom de Lié à celui qui exerce les vertus civiles à l'avantage du peuple. Or , comme cet Empereur a excellé dans les unes & les autres , on l'a appelé Tchao-lié-hoang-ty.*

X X X V.

TCHOU-KO, OU-HEOU, Ministre.

Son nom propre étoit *Leang* , & son surnom *Koung-ming*. Il est très-célèbre dans l'histoire , sous le nom de *Tchou-ko-leang*. Il naquit à *Leang-yé* , & fut élevé à *Loung-tchoung* , près de *Nan-yang*. C'est là qu'on l'alla chercher pendant les troubles qui agiterent l'Empire , vers la fin de la Dynastie des *Han* , peu de temps avant l'établissement des trois Royaumes. *Koung-ming est un dragon couché* , dit *Soui-chou* à *Lieou-pei* , un des prétendants à l'Empire , & qui fut en effet Empereur dans la suite ; *il faut le faire lever , l'avoir à votre service & vous l'attacher , quoi qu'il puisse vous en coûter. Lieou-pei* profita de l'avis , & n'oublia rien pour gagner *Koung-ming*. Caresses , promesses , présens , tout fut employé. Il se transporta même plusieurs fois dans le logis de ce simple particulier ,

comme s'il n'eût été qu'un simple particulier lui-même. *Koung-ming*, qui avoit pris le parti de demeurer neutre, & de ne s'occuper que des lettres, tant que dureroit la guerre civile, ne put résister à tant d'avances de la part d'un Prince, qui, après tout, avoit plus de droit à l'Empire, qu'aucun de ceux qui vouloient le lui disputer. Il se rendit à ses pressantes sollicitations, se donna à lui, le suivit, & fut dès-lors son compagnon inséparable. C'est dans l'histoire qu'il faut lire cet enchaînement de belles actions & de bonne conduite, constamment soutenue, qui le firent briller dans le cabinet, dans les négociations & dans les armées, jusqu'à l'établissement de son maître dans une portion de l'héritage de ses peres. Si *Lieou-peï* monta sur le trône, c'est aux bons conseils & à la valeur de *Tchou-ko-leang* qu'il en est particulièrement redevable.

Ce Prince s'étoit trop bien trouvé d'avoir donné toute sa confiance à *Koung-ming*, lorsqu'il n'étoit encore que *Lieou-peï*, pour ne pas la lui continuer étant Empereur. Un de ses premiers soins, dès qu'il fut sur le trône, fut de le déclarer son premier Ministre, avec plein pouvoir de tout régler dans l'Empire, tant pour le militaire que pour le civil, de la manière qu'il le jugeroit à propos. Il est probable qu'un gouvernement aussi sage que celui d'un Souverain & d'un Ministre, qui, s'estimant réciproquement, se communiquoient leurs lumières, & agissoient toujours de concert, pour procurer, de tout leur pouvoir, la gloire de l'Etat & l'avantage des peuples, eut bientôt rendu à la Dynastie des *Han*, tout le lustre qu'elle avoit perdu sous les derniers Empereurs. Mais, après un peu plus de deux ans de regne, l'Empereur tomba malade, & sentit approcher sa fin. Etant sur le point de mourir, il voulut que tous ceux qui composoient son conseil, vinssent auprès de lui, avec son fils, pour entendre ses dernières

volontés. Quand il les vit tous assemblés , il recueillit tout ce qui lui restoit de forces , & dit : *Je laisse l'Empire à mon fils , à condition que Tchou-ko-leang gouvernera , sous son nom , jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge d'homme , & qu'il ait acquis les lumieres & l'expérience nécessaires pour pouvoir gouverner par lui-même : alors , si Tchou-ko-leang vit encore , j'ordonne à mon fils de ne rien faire que par ses conseils. S'il lui arrivoit de manquer de déférence pour ce grand homme , auquel je dois d'être ce que je suis , c'est à Tchou-ko-leang que je donne l'Empire , & le nomme dès-à-présent mon successeur. Vous , Grands , n'oubliez jamais quelles ont été les volontés de votre maître mourant , & faites-les exécuter , lorsqu'il en sera besoin.* Après la mort de l'Empereur , tout se fit ainsi qu'il l'avoit ordonné. Son fils monta sur le trône , & Tchou-ko-leang , comme Régent & Lieutenant-Général de l'Empire , pendant la minorité , gouverna avec une autorité absolue. Le jeune Prince avoit pour lui le même respect qu'un disciple a pour son maître , & les affaires continuèrent à être traitées comme elles l'étoient du vivant de Tchao-lié-ti.

Tchou-ko-leang ne perdit pas de vue le grand dessein qu'il avoit formé de réunir toute la Chine sous l'obéissance des Han , en détruisant les deux Royaumes qui concouroient avec celui de son pupille. Il n'oublia rien pour le faire réussir. Le plus redoutable étoit sans contredit le royaume de Ouei , tant à cause de sa situation , que parce qu'il avoit à la tête de ses troupes le fameux Sée-ma-y , si connu par sa valeur & par son habileté dans toutes les parties de l'art militaire. C'est par où Tchou-ko-leang voulut commencer.

Il assembla , à petit bruit , une armée nombreuse , composée de tous ces fameux guerriers qui avoient combattu , si souvent & avec tant de succès , sous ses étendards. Il se mit à leur tête , & dirigea sa marche , de manière à donner le change. Son

intention étoit de se rendre sur les frontières de *Ouei*, d'en réduire les places fortes, & de pénétrer ensuite dans le cœur du Royaume, avant que *Sée-ma-y* se fût mis en état de le repousser. Mais il avoit affaire à un rival trop expérimenté pour se laisser ainsi surprendre. A peine *Tchou-ko-leang* eut mis le pied dans les Etats de *Ouei* & se fut emparé de quelques postes, que *Sée-ma-y* vint à la tête d'une armée pour l'arrêter. Déjà même il avoit mis des garnisons dans toutes les villes qui étoient les plus exposées; & ne voulant pas risquer le sort d'une bataille, quelque artifice que pût employer son ennemi pour l'y engager, il s'enferma dans un camp, qu'il étendit le plus qu'il fut possible. En attendant l'occasion, *Tchou-ko-leang* se vit contraint de camper aussi; mais comme il étoit dans un pays où il ne lui étoit pas aisé d'avoir des vivres, il prit le parti de faire travailler ses soldats. Il fit publier, dans toutes les campagnes & les villages des environs, qu'on eût à s'y tenir tranquille, & à vaquer aux travaux ordinaires, comme en temps de paix; que son intention ne fut jamais de nuire à qui que ce soit; que, loin de vouloir se procurer par la force des armes, ce qui lui étoit nécessaire pour l'entretien de son armée, il alloit distribuer ses gens dans les différens quartiers, pour y travailler sous les ordres des propriétaires, aux ouvrages auxquels on les jugeroit propres; que le surplus de leur salaire seroit distribué à ceux de leurs camarades qui resteroient pour la garde du camp. Mais comme ce surplus ne pouvoit être suffisant pour l'entretien de tant d'hommes, il se proposoit d'acheter tout le reste des provisions, au prix qu'il se feroit vendu dans les temps les plus favorables pour les vendeurs. Cet expédient lui réussit, parce qu'il fut fidele à toutes ses promesses, & qu'il fit observer la discipline la plus exacte.

Cependant *Sée-ma-y* ne sortoit point de son camp, quoi que

pût faire *Tchou-ko-leang* pour l'y engager. Il attendoit que l'ennemi se consumât de lui-même dans le sien. Il espéroit que la disette des vivres , les désertions & les maladies l'ayant épuisé , il prendroit enfin le parti de se retirer. Ses soldats , accoutumés à combattre & à vaincre , se regardoient comme déshonorés , de ce que leur Général sembloit craindre *Tchou-ko-leang*, ils en murmuroient hautement ; mais *Sée-ma-y* fut inébranlable. Ce qu'il avoit prévu arriva en partie.

Après s'être long-temps fatigué dans des sieges de villes & dans des escarmouches , qui ne décidoient rien , *Tchou-ko-leang* tomba malade , & sentit qu'il n'en reviendrait pas. Il ordonna à celui qui devoit commander l'armée après lui , de se préparer à la retraite , aussi-tôt qu'il auroit fermé les yeux. *Je vais mourir*, lui dit-il , *vous ne sauriez tenir contre l'expérience de Sée-ma-y. Cachez ma mort , & décampez à petit bruit , le plus promptement qu'il vous sera possible. Tchou-ko-leang mourut.* Celui qui prit le commandement de l'armée , faisant défiler les troupes , mit à l'arrière-garde les étendards particuliers de *Tchou-ko-leang*, pour faire croire que ce Général étoit vivant. Cependant le bruit de sa mort se répandit , & *Sée-ma-y* ne fut pas des derniers à en être instruit. Alors il sortit de son camp pour harceler les ennemis , changer leur retraite en fuite , ou leur livrer bataille , s'ils vouloient l'accepter. Mais dès qu'il aperçut les étendards de *Tchou-ko-leang* , il crut avoir été la dupe d'un bruit que *Tchou-ko-leang* auroit fait courir lui-même pour l'engager à en venir aux mains. Dans cette persuasion , il retourna sur ses pas , & l'armée ennemie fit tranquillement sa retraite. Ce ne fut que le lendemain qu'il fut instruit de la vérité , mais il n'étoit plus temps de penser à la poursuite.

Délivré d'un ennemi si redoutable , il eut la curiosité d'aller visiter son camp. Il le trouva si bien disposé , qu'il ne put

s'empêcher de l'admirer & de rendre justice à son rival : mais ce qui fait encore plus à la gloire de *Tchou-ko-leang*, c'est une petite piece de poésie qui fut faite contre *Sée-ma-y*, & chantée par les soldats de *Sée-ma-y* lui-même. En voici à-peu-près le sens, que j'ose mettre en vers, qui n'auront, à la vérité, ni le sel ni l'agrément des vers Chinois, mais qui pourront en donner quelque idée.

Sée-ma-y, notre Général,
 Comptant n'avoir plus de rival,
 Camarades, dit-il, le chemin de la gloire
 Enfin nous est ouvert ; courons à la victoire :
 Aux armes : nous partons ; mais un revers fatal
 L'oblige tout-à-coup à changer de grimoire,
 Et du retour il donne le signal.
 Une ombre lui fit peur. O vous ! qui dans l'histoire,
 Des grands événemens consacrez la mémoire,
 De celui-ci ne parlez point en mal.
Sée-ma-y fut toujours, vous pouvez nous en croire,
 Un très-illustre Général ;
 En prudence sur-tout, il n'eut pas son égal.
 Du grand *Tchou-ko-leang*, il crut voir l'ombre errante
 Le menacer : or l'ombre menaçante
 D'un héros qu'il craignit si fort
 Avant qu'il ne fût mort,
 A dû le glacer d'épouvante.
 Gardez-vous bien de dire qu'il eut tort
 D'avoir voulu se tapir dans sa tente,
 Plutôt que de tenter le fort ;
 Sa conduite fut très-prudente.

Si, par cet échantillon, on ne juge pas tout-à-fait du mérite de *Tchou-ko-leang*, on voit du moins combien il étoit estimé d'un des plus grands hommes de guerre qui fût alors.

Dès que l'Empereur *Heou-tchou* eut appris la mort de ce

grand homme , il donna des marques publiques de sa douleur, & ordonna un deuil général pour tout l'Empire. Il ne se contenta pas de ces marques passageres d'une reconnoissance qu'il vouloit faire passer jusqu'à la postérité la plus reculée , il décora l'illustre mort du titre de *Tchoung-ou-heou* , & lui fit elever un *Miao* dans le pays de *Tchou*, qui est ce qu'on appelle aujourd'hui le *Sée-tchoung*. (La mort de *Tchou-ko-leang* arriva l'an de J. C. 234).

X X X V I.

OUEI, OU-TI, Ministre.

Il est fameux dans l'histoire sous le nom de *Tsao-tsao*. Ce fut lui qui contribua plus que personne à l'établissement des trois Royaumes, & à la destruction de la Dynastie des *Han*. Il étoit fils de *Tsao-foung*, qu'un Eunuque, nommé *Tsao-teng*, avoit adopté ; mais le véritable nom de sa famille étoit *Hia-heou*. Il ajouta au nom de *Tsao*, que portoit son pere, celui de *Tsao*, & s'appella *Tsao-tsao*. Il donna, dès sa plus tendre enfance, des marques d'un discernement exquis. Il étoit né heureusement, & perfectionna ses qualités naturelles par l'étude. Il devint politique habile, grand guerrier, homme à ressources, sachant prendre son parti, & se tirer avec honneur dans les circonstances, où tout autre auroit perdu sa gloire. Il étoit affable pour le soldat, courtisan avec le Prince, complaisant envers les grands, se déclarant pour les malheureux, & protégeant ouvertement ceux qu'il voyoit opprimés. Il commença sa grande fortune par les plus petits emplois, qu'il remplit successivement, de maniere à en mériter de plus distingués.

Il ne vint à la Cour qu'après avoir été fait Gouverneur de *Yen-tcheou*. Il s'y fit d'abord connoître par le service le plus signalé

signalé qu'un sujet puisse rendre à son maître ; il lui rendit la liberté , en le délivrant d'un traître , nommé *Toung-tcho* , qui l'oppressoit sous sa tyrannie. Ce fut après cette action d'éclat , que *Tsao-tiao* employa tous les ressorts de son génie , & toute sa souplesse , pour obtenir d'être placé dans le ministère ; il en vint à bout. Dans ce poste élevé , qui le rendoit le distributeur des grâces & des emplois , il ne travailla qu'à se faire des créatures , en plaçant ceux qui lui paroissent dévoués à ses intérêts , & en destituant quiconque n'adhéroit pas aveuglément à toutes ses volontés. Son ambition sembla éteindre en lui toutes ses belles qualités. Il avoit délivré son maître d'un tyran qui le persécutoit ; mais ce fut pour le faire gémir sous une autre tyrannie , moins cruelle sans doute , mais qui n'en étoit pas moins réelle. Il ne lui laissa que le vain titre d'Empereur , & il gouverna lui-même avec toute l'autorité du monarque le plus absolu. Il devint fourbe , vindicatif , cruel , perfide , & ne garda pas même l'extérieur de ce qu'on appelloit ses anciennes vertus. S'il ne fut pas assez hardi pour se faire proclamer Fils du Ciel , il en prit au moins tous les distinctifs , avec le titre de Roi de *Ouei*. Son fils *Tsao-pi* , plus hardi que lui , fit ce qu'il n'avoit osé faire , & n'eut pas honte de s'asseoir sur un trône , que *Han-hien-li* , qui l'occupoit légitimement , eut la lâcheté de lui céder , par la seule crainte qu'on ne l'en fit descendre malgré lui.

Tsao-tiao mourut l'an de J. C. 220 , emportant avec lui la haine d'une nation , dont il auroit pu être l'idole , s'il s'étoit contenté d'être le premier des sujets de son légitime Souverain. Peu de temps auparavant , il avoit associé dans le ministère , & l'avoit nommé son fils aîné , la Princesse de *Ouei*. Les Grands , qui étoient tous ou créatures , ou amis du père , s'attachèrent au fils , & reconnurent leur Empereur dans le fils.

de *Hien-ti*, qui abdiqua en faveur de *Tsao-pi*. Celui-ci donna à *Tsao-tsao*, son pere, le titre de *Hoang-ti*, comme s'il eût été Empereur, & voulut qu'on l'appellât *Ouei-ou-hoang-ti*. Les mots *Hoang* & *ti* étant synonymes, on l'appelle simplement *Ouei-ou-ti*.

X X X V I I.

SÉE-MA, HIUEN-OUANG, Général d'Armée.

Le nom de sa famille étoit *Sée-ma* : il avoit pour nom propre *Y*, & pour surnom *Tchoung-ta* ; il naquit à *Ho-nei*, & se distingua de bonne heure dans le métier des armes. Sur sa réputation, *Tsao-tsao* voulut l'attirer à son service ; il lui offrit de l'emploi dans ses armées. *Sée-ma-y* s'en excusa d'abord, alléguant des infirmités. *Tsao-tsao* ne se rebuta point. *Je vous attends quand vous serez guéri*, lui répondit-il : *je vous réserve un emploi qui ne peut être bien rempli que par un homme tel que vous ; venez au plutôt. L'air que vous respirerez dans un camp entouré de braves guerriers, dont vous avez l'estime, vous vaudra mieux que toutes les médecines du monde.*

Sée-ma-y fit ses réflexions ; il comprit qu'il n'étoit pas sûr pour lui de se faire ennemi de celui devant qui tout plioit dans l'Empire. Il craignit les artifices, plus encore que l'autorité de *Tsao-tsao* ; & pour ne pas lui donner à soupçonner qu'il eût des vues contraires aux siennes, peu de temps après avoir reçu cette lettre, il fit semblant d'être guéri, & se rendit auprès du Prince.

L'acquisition de ce grand Capitaine valut à *Tsao-tsao* les plus brillans succès, & à *Tsao-pi*, son fils, de conserver & d'augmenter même le degré de puissance où il étoit parvenu ; car *Sée-ma-y* étoit l'homme de son siècle qui entendoit le mieux à faire la guerre, à suivre un système dans le cours de ses opé-

rations, & à tirer parti de tous les événemens, quels qu'ils fussent. Il étoit actif, vigilant, sobre, dur à lui-même & aux autres; exigeant des Officiers, tant généraux que subalternes, la même exactitude qu'il exigeoit du plus bas soldat, & n'épargnant pas plus les uns que les autres, si l'un s'écartoit de leur devoir. Dans une bataille, il jugeoit, au premier choc, s'il seroit vainqueur ou vaincu, & se conduisoit si bien, que sa défaite n'étoit jamais entière, & que sa victoire étoit toujours complète. Dans un siège, il avoit un terme fixe, au-delà duquel, si la place n'étoit point prise, il ne s'obstinoit pas à faire périr inutilement ses soldats; mais, sous quelque prétexte plausible, il alloit tout-à-coup ou assiéger quelque autre place, ou faire du dégât, ou brûler des magasins, ou faire reposer ses troupes, pour donner le change à l'ennemi.

Les grands Généraux, contre lesquels il avoit eu à combattre, lui avoient appris à être sur ses gardes & à éviter les pièges. Il pouvoit quelquefois si loin la défiance à cet égard, qu'on l'eût prise pour pusillanimité dans tout autre que lui; & quand il avoit entrepris quelque chose, s'il étoit sûr de réussir en suivant un certain plan, il n'en formoit point d'autre, quoi qu'on pût faire pour l'y engager. C'est ainsi qu'ayant résolu de laisser l'armée que commandoit *Tchou-ko-leang*, se consumer d'elle-même dans un pays qu'elle devoit bientôt épuiser, il evita toujours d'en venir aux mains, malgré l'ardeur dont les siens étoient animés pour combattre; malgré les reproches & les chansons satyriques qu'on faisoit courir contre lui dans son propre camp; malgré toutes les ruses de *Tchou-ko-leang*, qui le provoqua, qui l'insulta, jusqu'à lui envoyer des habits de femmes en grand deuil, parce qu'en ce temps elles ne se montrent jamais. Tout cela fut inutile; il ne voulut pas, pour un point d'honneur mal entendu, sacrifier les intérêts de son Prince, ni perdre de vue la véritable gloire attachée au succès.

Sée-ma-y s'emportoit quelquefois , & alors il devenoit cruel ; mais il savoit mettre un frein à sa colère , lorsqu'il n'étoit pas de son intérêt de se venger , ou de punir. Il fut très-piqué des insultes de *Tchou-ko-leang* ; il fut très-sensible aux sarcasmes des soldats ; mais il sut dissimuler. Il répondit au premier , en lui faisant rendre les habits de femmes qu'il lui avoit envoyés , qu'il étoit bien fâché de le laisser mourir de faim , lui & toute son armée ; mais qu'il avoit ordre de son Souverain de garder le pays , & non pas de livrer bataille ; & lorsqu'on lui fit voir les vers dans lesquels on disoit que l'ombre de *Tchou-ko-leang* lui avoit fait peur , il se contenta de sourire & de répondre ce peu de mots : *Ils ont tort : si j'ai eu peur , ce n'est pas de Tchou-ko-leang mort ; c'est Tchou-ko-leang que je croyois encore en vie.* Je n'en dirai pas davantage sur un Général qui fit la gloire de son parti pendant la division de l'Empire en trois Royaumes. Si , au lieu de s'attacher à *Tsao-tsao* , comme il fit , il eût suivi les étendards de *Lieou-péi* , l'Histoire en eût fait un demi-Dieu ; mais il est regardé comme un rebelle , & cette tache suffit , aux yeux des Chinois , pour ternir toutes les belles qualités qu'il pouvoit avoir d'ailleurs. Il fut toujours fidele à *Tsao-tsao* , & ensuite à *Tsao-pi* , son fils , quoiqu'il sût que l'un & l'autre se défioient de lui , & le faisoient observer de mille manieres. *La Maison de Sée-ma-y* , dit un jour *Tsao-tsao* à son fils *Tsao-pi* , *m'a tout l'air de s'élever sur les ruines de celle de Tsao : soyez sur vos gardes , quand je ne serai plus.* Son pronostic se vérifia , mais pas si-tôt qu'il le craignoit. Ce ne fut que *Sée-ma-yen* , petit-fils de *Sée-ma-y* , qui usurpa l'Empire , & qui l'enleva aux descendants de *Tsao-tsao* , qui , au fond , n'étoient que des usurpateurs. *Sée-ma-yen* commença par subjuguier les *Ouei* , & détruisit leur Royaume ; forma une nouvelle Dy-

nastie , qui prit le nom de *Tsin* , & se fit proclamer Empereur. Dès qu'il fut sur le trône , il donna à *Sée-ma-y* , son grand-pere , le titre de *Sée-ma-hiuen-ouang* , titre honorable que la postérité lui a conservé , parce que les *Tsin* ont été reconnus pour légitimes Empereurs , depuis l'époque où ils n'eurent plus de concurrens. Ce grand Capitaine mourut l'an de l'Ere Chrétienne 251. Ses descendans , depuis *Sée-ma-yen* , son petit-fils , connus dans l'Histoire sous le nom de *Tsin-ou-ti* , jusqu'à *Koung-ti* , ont gouverné successivement l'Empire pendant l'espace de cent cinquante - quatre ans , d'abord sous le nom de *Tsin occidentaux* , & ensuite sous celui de *Tsin orientaux*. Ils furent éteints par les *Soung* , l'an de Jesus-Christ 419 , après avoir donné quinze Empereurs de leur race.

X X X V I I I.

TOUNGTSIN, YUEN-TI, Empereur.

Ce Prince , petit-fils de *Sée-ma-y* , avoit pour nom propre *Joui* , & pour surnom *King*. Sa mere , *Hia-heou-ché* , une des épouses de *Sée-ma-king* , Prince de *Lang-yè* , ayant eu commerce avec un des fils de son mari nommé *Nieou-king* , en eut ce fils , dont elle n'eut garde de nommer le véritable pere. Elle l'attribua à son mari , le fit élever comme s'il eût été légitime , & travailla à sa fortune avec la plus vive ardeur.

Joui-king seconda en tout les vues de sa mere : son mérite personnel fit le reste. Il se distingua sur-tout par sa valeur & sa bonne conduite. Etant grand Général des troupes de *Ngan-toung* , il fut si bien gagner l'estime & l'affection de tous ceux qui étoient sous ses ordres , que rien ne leur

paroissoit impossible quand il s'agissoit de lui obéir ; mais il étoit lent dans ses délibérations , & paroissoit indécis dans des circonstances où il auroit fallu de prompts résolutions.

Cette lenteur ou prudence excessive lui fit manquer plus d'une fois l'occasion de servir efficacement & l'Etat & son Prince. Il eût pu même, vu les dispositions favorables où étoient alors les Peuples pour la famille des *Tsin* , réunir tout l'Empire sous la domination des siens , ou faire pour lui-même ce que les Fondateurs des plus illustres Dynasties ont fait avec tant de succès & de gloire dans des circonstances semblables à celles où il s'est trouvé plus d'une fois.

L'Empereur *Ming-ti* étant assiégé dans sa Capitale par le Roi de *Han* , écrivit à *Joui-king* de venir promptement à son secours. Avant que d'obéir , *Joui-king* voulut s'assurer de la fidélité des Peuples de la Province qu'il commandoit , afin de ménager à son maître une retraite sûre , en cas de malheur. Ce délai perdit tout : la ville fut prise , & l'Empereur fut emmené prisonnier dans les Etats de *Han*. Ce Prince infortuné , qui savoit que *Joui-king* ne s'étoit conduit ainsi que par un excès de prévoyance & avec une intention droite , & qui étoit persuadé d'ailleurs qu'il n'y avoit que lui qui pût rétablir ses affaires , le nomma Régent de l'Empire pour tout le tems qu'il seroit en captivité. *Joui-king* n'accepta cet emploi qu'après que les Grands eurent tenté jusqu'à trois fois de lui donner le titre même d'Empereur. Pour empêcher les cabales , il prit alors le timon du Gouvernement , & ne voulut être appelé que Prince de *Tsin* , laissant à son légitime Souverain tout l'honneur d'un nom qu'il se fût rendu à jamais indigne de porter lui-même , s'il l'avoit accepté.

L'année d'après, le Roi de *Han* ayant fait mourir le Prince infortuné, qui étoit son prisonnier, les Grands de l'Empire forcèrent *Joui-king* à monter sur le trône. Tous ceux qui étoient affectionnés à la Dynastie régnante crurent son rétablissement prochain, quand ils apprirent que celui vers lequel tous les cœurs étoient tournés, étoit enfin revêtu de la sublime dignité de *Fils du Ciel*. Ils eussent voulu que le nouvel Empereur se mît incessamment à la tête de ses troupes, & allât attaquer le Roi de *Han*, lui enlever tout ce qu'il avoit usurpé sur les *Tsin*, & le traiter comme il avoit traité les Empereurs *Hoai-ti* & *Ming-ti*, prédecesseurs de *Joui-king*. Les Gens de guerre venoient de tous côtés offrir leurs services; les villes secouoient le joug étranger, pour rentrer sous celui auquel on les avoit attachées; le Roi de *Han* avoit des dissensions domestiques à terminer, & étoit actuellement en guerre contre quelques Tartares ses voisins; tout paroissoit favorable, tout annonçoit un retour de fortune tel qu'on pouvoit le desirer. Mais l'Empereur ne voulut rien précipiter; il attendit, il perdit l'occasion, & cette occasion ne revint plus. L'ardeur des siens se ralentit; il y eut des traîtres qui se révolterent, des lâches qui se laissèrent séduire, ou qui se rendirent sans coup férir, & des perfides qui, manquant tout-à-la-fois au Prince, à la patrie, à la fidélité, à la reconnoissance & à tous leurs devoirs, s'éleverent insolemment contre celui qui les avoit comblés d'honneurs & de bienfaits de tous les genres. Du nombre de ces derniers, fut un nommé *Ouang-tun*, que l'Empereur aimoit, estimoit, & avoit élevé aux premières dignités de l'Empire. Ce *Ouang-tun* ajouta l'insulte à la trahison: il eut l'audace d'écrire à son maître qu'il eût à faire mourir quelques Grands qu'il lui désignoit, & à changer de conduite. Il lui rappella, à cette occasion, que *Y-yn*, ce sage Ministre

de *Tay-kia*, second Empereur de la Dynastie des *Chang*, pour engager son maître à se réformer, l'avoit relégué dans le lieu de la sépulture de ses peres, afin qu'il s'y occupât à méditer sur leurs vertus. Il ajouta qu'il prenoit les armes pour tâcher de rendre à l'Empire sa première splendeur, en détruisant ceux qui l'obscurcissoient par leurs mauvais exemples & encore plus par leur mauvaise conduite.

L'Empereur, qui étoit un Prince modéré, sage, réglé dans ses dépenses, cherchant en tout les intérêts du peuple, préférablement aux siens propres; qui n'avoit rien oublié de tout ce qui dépendoit de lui pour rendre ses sujets heureux; qui avoit entretenu l'abondance, rétabli la plupart des villes ruinées; qui avoit sacrifié à la tranquillité publique la gloire qu'il pouvoit acquies par les armes, fut pénétré de la plus vive douleur en attendant faire des reproches qu'il avoit si peu mérités: il en tomba malade, & mourut quelques mois après, dans la quarante-sixième année de son âge, l'an de l'Ere Chrétienne 322: il ne régna que six ans.

Il est appelé, dans l'Histoire, *Toung-tsin-yuen-ti*, c'est-à-dire *Yuen-ti*, des *Tsin* orientaux, parce qu'on divise les *Tsin* en orientaux & occidentaux, à cause du lieu où ils tenoient leur Cour. Les quatre premiers Empereurs, du nom de *Sée-ma*, sont appelés les *Tsin* occidentaux, parce que la Cour étoit à *Tchang-ngan*, qui est à l'occident du *Kiang*; & les onze derniers sont appelés orientaux, parce que la Cour étoit à *Kien-kang*, ville située à l'orient du même fleuve *Kiang*.

X X X I X.

S O U N G - O U - T I, Empereur.

Son nom propre étoit *Lieou-yu*, & son surnom *Te-hing*. Il descendoit d'un des freres de *Han-kao-tsou*, que ce Fondateur

dateur de la grande Dynastie des *Han* avoit élevé à la dignité de Prince de *Tchou-yuen*.

Lieou-yu naquit à *Pong-tcheng*. Il étoit d'une taille majestueuse, robuste, courageux, aimant les grandes entreprises, & ne se rebutant jamais des difficultés qu'il pouvoit y rencontrer. La réputation qu'il s'étoit acquise d'avoir le respect de ses parens gravé dans le cœur, le fit estimer comme particulier; son attention & son exactitude à remplir jusqu'aux moindres de ses devoirs, lui gagnèrent tout-à-la-fois l'affection de ses supérieurs & celle du public; & ses vertus guerrières le firent regarder comme le héros de son siècle. Il fut long-tems à la tête des troupes sous le titre de grand Général; & c'est en cette qualité qu'il détruisit peu-à-peu tous ceux qui vouloient enlever l'Empire à la Dynastie des *Tsin*.

En récompense de ses grands services, l'Empereur le nomma Prince de *Soung*. Il continua à servir comme auparavant, & remporta encore plusieurs victoires sur les ennemis de l'Etat. Il se dispoisoit à aller contre le Prince de *Hia*, qui menaçoit *Tchang-ngan* & tout le pays de *Koan-tchoung*; mais ce projet, qui eût mis le comble à sa gloire, échoua par la mauvaise conduite de ceux qui étoient alors en place, & par la foiblesse de l'Empereur.

Lieou-yu en fut si indigné, qu'il conçut le dessein de se défaire de l'Empereur, & de lui substituer *See-ma-té-ouen*, son frere. Les Eunuques furent les instrumens du crime, & étranglèrent l'infortuné Prince avec sa propre ceinture. Dès que *Lieou-yu* en eut appris la nouvelle, il supposa un écrit de l'Empereur mort, dans lequel ce Prince désignoit pour son successeur *See-ma-té-ouen*, son frere, qui fut aussi-tôt reconnu, proclamé & installé.

Ce nouvel Empereur, qui est appelé dans l'Histoire *Koung-ti*, ne jouit pas long-temps d'une dignité à laquelle

il avoit été élevé à son insçu , & peut-être même contre son gré. La crainte d'un sort semblable à celui de son prédécesseur le rendit inquiet , sombre , défiant , & empoisonnoit tous les instans de sa vie. Il crut que le seul moyen de se tranquilliser étoit de descendre volontairement d'un trône pour lequel il sentoît qu'il n'étoit pas fait. Il proposa à *Lieou-yu* d'y monter à sa place , & fit , en sa faveur , son abdication solennelle.

Lieou-yu prit aussi-tôt les rênes du Gouvernement , appella la Dynastie dont il devenoit le Fondateur , du nom de la Principauté de *Soung* , qu'il avoit déjà pour appanage , & mit toute son application à faire fleurir les loix , les mœurs & la discipline , & à faire revivre ceux des anciens usages que les troubles précédens & la foiblesse des derniers Empereurs avoit laissé mettre en oubli. Il donna à *Koung-ti* , qui venoit de lui céder l'Empire , le titre de Prince du premier ordre , & lui assigna pour demeure un palais assez vaste , situé aux environs de la Capitale , où il lui permit tout , excepté de se mêler des affaires , sous quelque prétexte que ce pût être. Ceux qu'il mit à son service étoient tous gens affidés , qui devoient répondre de sa personne & de sa conduite.

Quelque précaution que prit *Lieou-yu* , les soupçons s'emparèrent de son ame ; & dès qu'il soupçonna , il ne fut plus tranquille. Il crut que tant que celui dépossédé vivoit , il y avoit tout à craindre pour celui qui étoit sur le trône , & une cruelle politique lui persuada de se défaire de celui qui , même sans le vouloir , pouvoit donner occasion ou servir de prétexte à des cabales ou à des révoltes. L'infortuné Prince , qui ne pensoit qu'à végéter dans la solitude , fut empoisonné.

Si ce Fondateur des premiers *Soung* ne s'étoit pas souillé de ces deux taches ineffaçables , en faisant périr l'un après

l'autre deux Empereurs dont il étoit & avoit été le sujet , sa réputation eût pu aller de pair avec celle des plus illustres Souverains. Il possédoit dans un degré eminent toutes les qualités qui rendent un homme digne de commander aux autres. A la tête des troupes , il se montroit tout-à-la-fois bon soldat & habile Général : dans le cabinet , il étoit politique éclairé , profond , & fertile en moyens pour faire réussir les plus vastes projets : dans sa vie privée , il avoit la modestie , la réserve & toutes les vertus d'un particulier qui feroit son étude de la sagesse. Sans faste , sans ostentation , sans orgueil , il occupa le trône avec cette noblesse , cette majesté , cette grandeur d'ame qui distinguent le grand Monarque , en même temps que , par sa générosité , sa douceur , sa bienfaisance & son attention à faire le bonheur de ses sujets , il tâchoit de se rendre digne de l'auguste titre de Pere du peuple. Peut-être même eût-il fait oublier le double crime qui le conduisit à la dignité suprême , si le cours de sa vie n'avoit pas été si-tôt terminé : mais , après environ deux ans de regne , il mourut à *Kien-kang* , où il tenoit sa Cour , dans la soixante-septieme année de son âge. Son corps fut déposé à *Tsou-ning-ling*.

Ce Prince fut le Fondateur de la premiere des cinq petites Dynasties antérieures , nommées par les Chinois *Tsien-ou-tay* : il fut reconnu & proclamé Empereur l'an de l'Ere Chrétienne 420 , & mourut en 422. Avant que de mourir , il écrivit lui-même le nom de son successeur , qui étoit encore fort jeune , & ceux des quatre Ministres qui devoient gouverner conjointement pendant la minorité , à l'exclusion de l'Impératrice , mere du jeune Prince. Il eut cette précaution nécessaire , pour empêcher les troubles qui , à la Chine , plus que par-tout ailleurs , naissent comme nécessairement sous la régence d'une femme. Cette femme Régente a des parens

qui l'obsèdent & des Eunuques qui ont sa confiance. Les uns & les autres veulent être élevés, & partagent, pour l'ordinaire, le Gouvernement. Les Grands & tous ceux qui sont en place ne manquent pas de s'élever contre les abus qui s'introduisent : ils font leurs représentations, & l'on n'en fait aucun cas ; ils reviennent à la charge, & on les punit : ce qui occasionne des dissensions intestines, des cabales, des intrigues, des accusations mutuelles, & une foule de maux qui déchirent l'Empire & le mettent à deux doigts de sa perte. On en trouve plus d'un exemple dans l'Histoire.

X L.

TAO-YUEN-MING, Poète.

Tao est le nom de sa famille : il avoit pour nom propre *Tsien*, & pour furnom *Yuen-leang*. On l'appella, par distinction, *Yuen-ming*, pour signifier qu'il étoit *brillant & uni comme des eaux qui ne coulent point*, dit l'Auteur que j'ai sous les yeux. Il étoit petit-fils de *Tao-kan*, fameux Général qui servit sous le regne de *Min-ti*, quatrième & dernier Empereur des *Tsin* occidentaux, qui régna depuis l'an de J. C. 314 jusqu'à l'an 318.

Tao-yuen-ming naquit à *Hiun-yang*. Ses parens l'élevèrent avec soin, & voulurent le pousser aux honneurs. Il entra en effet dans la carrière, mais il n'y resta que quatre-vingts jours. Il étoit Mandarin de *Pong-tsé*, lorsque le Visiteur-général de la Province arriva dans la ville dont dépendoit *Pong-tsé*. *Tao-yuen-ming* ne se pressoit pas de lui aller rendre ses devoirs ; il sembloit même qu'il l'avoit oublié. Ses amis l'en avertirent, ou l'en firent ressouvenir, & lui persuaderent, quoiqu'avec peine, qu'il ne devoit ni ne pouvoit s'en dis-

penfer. Il étoit fur le point de fe rendre à leurs follicitations & de fe mettre en chemin , lorsque quelqu'un s'avifa de lui demander s'il portoit avec lui fes habits de cérémonie : *Quoi* , répondit *Tao-yuen-ming* , *il faut encore que je prenne fur moi cet embarras & que je me charge de tout ce fatras d'habits ? Non , il n'en fera rien ; il n'en fera rien , vous dis-je. Il eft honteux pour un honnête homme , pour un homme fur-tout qui travaille à acquérir la fageffe , d'être ainfi l'esclave des bienséances.* Il s'en tint à fon idée & ne partit pas : il prit le prétexte de la mort d'une de fes fœurs pour fe dispenser de la vifite & pour abdiquer le Mandarinat.

Rendu à lui-même , fon premier foin fut de chanter , en beaux vers , les avantages de la liberté , mis en parallele avec les follicitudes qu'entraînent après elles les grandeurs humaines. Il fixa fon féjour à *Tchai-fang* , & passa fa vie à etudier , compofer & boire.

Il avoit planté cinq faules qui ombrageoient le devant de fa maifon : c'étoit là fon lycée ; il s'y promenoit & y donnoit fes leçons. On l'appella , pour cette raifon , *le Maître* ou *le Docteur des cinq faules* , *Ou-licou-lien-cheng*.

Il avoit pour tout bien cent arpens de terre : il ne voulut leur faire produire que cette efpece de grain qui eft plus particulièrement employé à être mis en ferment pour la production du vin : il avoit foin , en vendant fa denrée , de fpecifier l'ufage qu'il vouloit qu'on en fit.

Il aimoit les fleurs ; mais il lui en eût trop coûté de peines pour les cultiver , & c'est ce qu'il vouloit éviter. Il fe contenta d'avoir des matricaires , fleurs qui font affez de plaifir à voir , & qui ne demandent ni culture ni foins. C'étoit véritablement un homme fans fouci. Il compofa de très-belles pieces de Poëfie , & s'acquit une grande réputation. La fingularité de la vie qu'il menoit , à l'ombre de fes cinq faules ,

ne servit pas moins que ses Ouvrages à la célébrité de son nom. On lui donna , après sa mort , le nom de *Tsing-kié-sien-cheng* , nom qui désigne en général qu'il étoit exempt de ce qui inquiète pour l'ordinaire les autres hommes. Il florissoit sur la fin de la Dynastie des *Tsin*.

X L I.

SOUNG-FEI-TI, Empereur.

C'est ici un de ces monstres que la nature semble avoir produit , dans son indignation , pour la honte de l'espece humaine. Ce monstre , fils d'un pere qui avoit souillé le trône par toutes sortes de débauches , surpassa de beaucoup son modele , & se distingua par des excès qui l'ont rendu tout-à-la-fois le Néron & le Caligula de la Chine.

Il n'avoit que quinze ans , quand il succéda à son pere *Hiao-ou-ty* , quatriemè Empereur de la petite Dynastie des *Soung* ; & dans le peu de mois qu'il resta sur le trône , il remplit toute la Cour & même tout l'Empire de carnage & d'horreur. La crainte de l'Impératrice sa mere & un reste de respect pour *Tay-fa-hing* , son Précepteur , furent , pendant quelque temps , une espece de digue qui arrêtoit les premiers efforts de sa cruauté ; mais cette digue fut bientôt rompue elle-même par la mort de l'Impératrice , qui arriva prématurément , environ quatre-vingts jours après l'installation de son fils.

Ce Prince barbare , délivré de sa mere , voulut se délivrer aussi de son Précepteur , qui seul pouvoit encore le gêner. Il le fit massacrer en sa présence , sous le prétexte qu'ayant quelque crédit dans l'Empire , il pouvoit lui venir en pensée de travailler à lui donner un autre Empereur. Il

ne s'en tint pas là : ceux qui étoient à la tête des affaires , ou qui avoient quelque autorité , pouvoient aussi vouloir le trahir ; il prit la résolution de s'en défaire , & il l'exécuta de la manière la plus horrible. Il se transporta chez l'un des Ministres , sans faire part de son dessein à qui que ce fût , & le fit égorger en sa présence , lui & toute sa famille. En même temps , il envoya ordre à *Lieou-yuen-king* , qui étoit aussi Ministre , de se rendre incessamment au Palais avec ses enfans & ses freres. Ces infortunés s'étant mis en devoir d'obéir avec toute la célérité qui dépendoit d'eux , arriverent au palais aussi-tôt que l'Empereur lui-même , & furent à l'instant massacrés. Un troisième Ministre fut aussi mis à mort le même jour , avec six enfans qu'il avoit.

Ce n'étoit là que le prélude d'une pièce qui devoit finir par la mort des oncles , des freres , des cousins , & de tous ceux qui étoient parens ou alliés de l'Empereur , non pas parce que ces Princes s'étoient mis à la tête de quelques factieux , ou avoient tramé quelque révolte ; ils n'étoient accusés d'aucun de ces crimes ; ils n'avoient pas même donné lieu , par leur conduite , au plus léger soupçon qu'ils voulussent envahir l'autorité , ou s'y soustraire : mais il étoit possible que la pensée leur en vînt ; il pouvoit se faire que les Grands voulussent avoir pour leur Empereur quelqu'un d'entr'eux. Cette raison parut suffisante au tyran pour se croire en droit de leur arracher la vie. Il en donna l'ordre cruel , & voulut commencer par *Lieou-tsé-hiun* , le troisième de ses freres , auquel il crut faire une grande faveur , en ne lui envoyant qu'un breuvage empoisonné pour l'enlever de ce monde. Un Lettré , nommé *Teng-ouan* , à qui l'Empereur défunt avoit confié l'éducation de *Lieou-tsé-hiun* , sauva la vie à ce jeune Prince. Il l'empêcha d'obéir , fit doubler sa garde de crainte de surprise , assembla des troupes , & com-

posa une espece de manifeste qu'il eut soin d'envoyer dans toutes les Provinces de l'Empire. Ce manifeste n'étoit autre chose qu'un exposé des cruautés de l'Empereur : il exhortoit les Grands & le Peuple à secouer le joug d'un monstre ennemi du genre humain. Il est à remarquer que , suivant l'usage de ces temps-là , chaque Prince avoit un appanage d'une , ou de plusieurs villes , ou même d'une province entiere , qui portoit quelquefois le nom de Royaume ; & ceux qui en avoient l'investiture y faisoient pour l'ordinaire leur séjour ; ce qui , souvent , donnoit occasion à des révoltes qu'il n'étoit pas aisé d'eteindre.

Lieou-tsé-hiun étoit dans sa Principauté , & il la gouvernoit sous la direction de ses tuteurs ; car il étoit à peine à la onzieme année de son âge. L'écrit publié par son Maître eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé : tout l'Empire fut en rumeur. Ceux qui gémissaient sous la tyrannie , sans oser se plaindre , prirent courage , s'animerent mutuellement , & volerent au secours de tous ceux dont les jours étoient menacés. L'Empereur , instruit de ces troubles , se mit aussi-tôt en devoir de les dissiper. Il n'eût pas tardé d'en venir à bout , si la haine qu'on avoit contre lui n'eût pas été si universelle. Ses propres domestiques , ceux mêmes en qui il paroissoit avoir le plus de confiance & auxquels il se livroit sans réserve , comploterent entre eux pour l'assassiner.

Rien n'étoit plus révoltant , je ne dis pas pour la pudeur naturelle à tout être raisonnable , mais pour la débauche même la plus dissolue , que ce qui se passoit au palais , lorsque le jeune Empereur prenoit , ainsi qu'il les appelloit , ses heures de divertissement. Il se rendoit dans ses jardins ou ses parcs , suivi d'un nombreux cortège de jeunes garçons & de jeunes filles. Malheur à toute jeune personne qui se refusoit à ses horreurs ; on la mettoit à mort sur-le-champ.

Tant

Tant de crimes crièrent vengeance : l'infâme Prince commença par devenir lui-même son propre bourreau. *Il ne pouvoit être un moment seul*, dit un Auteur Chinois, *qu'il ne crût voir à ses côtés les Esprits vengeurs, envoyés par le Chang-ti, réunis aux ombres des victimes qu'il avoit immolées : c'étoit sur-tout pendant la nuit que ces pensées effrayantes le tourmentent* : il se levoit, faisoit lever tout le monde, & ordonnoit que, par des cérémonies & des conjurations, on donnât la chasse à ces Kouei téméraires, qui osoient troubler son repos & infecter les lieux qu'il habitoit. Ce qui se faisoit dans ces circonstances tranquillisoit pour quelques momens son imagination ; mais le lendemain, c'étoit à recommencer. Enfin, ayant ouï dire que certains Bonzes, Taô-sée, avoient un talent pour se faire obéir des Esprits, de quelque ordre qu'ils fussent, il les fit venir au palais, pour y exercer leur prétendu empire.

La maniere dont ces Bonzes opéroient dans leurs prestiges parut assez singulière pour mériter la curiosité du tyran. Il se transporta dans l'appartement où se faisoient ces opérations magiques, suivi seulement de quelques-unes de ses femmes, qui eurent la même curiosité que lui, & de quelques Eunuques, parmi lesquels étoit un nommé *Cheou-tsi-tché*. Ce *Cheou-tsi-tché* avoit été gagné par les conjurés. L'occasion étoit favorable, il en profita. Dans le moment où l'Empereur, tourné du côté des Bonzes, n'étoit occupé que de ce qu'il voyoit, il tira son sabre & lui fendit le crâne.

Ainsi périt, à l'âge de quinze ans, un Prince qui sembloit devoir être un des fléaux du genre humain, s'il eût assez vécu pour donner une libre carrière à toute la féroce de son naturel. Le nombre des crimes qu'il a commis, pendant l'espace de moins d'un an qu'il a été sur le trône, surpasse tout ce qu'on a dit de ces fameux scélérats qui ont

joui de la plus longue vie. Sa mémoire est si fort en exécration, que la plupart des Historiens ne daignent pas le mettre au nombre des Empereurs. L'année de son regne est ajoutée à celle de son prédécesseur. La noirceur de son ame étoit peinte sur sa physionomie : il avoit plutôt la figure d'un satyre que celle d'un homme. Dès l'âge de dix ans, il eut l'investiture de la Principauté de *Tsang-ou* ; à l'âge de quinze ans, il monta sur le trône impérial, & sur la fin de la même année, il fut massacré, sans que personne se mît en devoir de venger sa mort. Au lieu du deuil public qui se pratique à la mort des Empereurs, on ne vit de tous côtés que festins & réjouissances. La mort de *Fei-ti* arriva l'an de J. C. 464.

X L I I.

SIÉ-LING-YUN, Homme de Lettres.

• *Sié* étoit le nom de sa famille, & *Ling-yun* son nom propre. Son pere, Comte de *Kan-lo*, donna tous ses soins à l'éducation de son fils, dont les dispositions naturelles n'attendoient qu'un peu de culture pour se développer. *Sié-ling-yun*, né avec beaucoup d'esprit, aimoit l'étude & s'y appliqua tellement, qu'il réussit également dans l'Eloquence & dans la Poésie. Il composa, dans l'un & dans l'autre genre, des Ouvrages qui lui acquirent une très-grande réputation, & qui ne sont point inférieurs à ceux du fameux *Yen-yen-tché*.

Par sa naissance, il étoit destiné aux plus grands emplois ; mais, comme il étoit sans ambition, il regarda toujours comme indigne de lui d'en briguer aucun. L'Empereur *Quen-ti*, des premiers *Soung*, lui donna néanmoins le gouvernement d'une ville assez considérable. Non loin de la ville,

etoient des montagnes & des collines d'où couloient des eaux vives , qui , se réunissant dans la plaine , y formoient des rivières & des ruisseaux , & rendoient tout le pays d'alentour toujours couvert d'une agréable verdure.

Sie-ling-yun fut enchanté d'un séjour si propre à favoriser son goût particulier pour la solitude. Il alloit dans ces beaux lieux jouir de lui-même & du spectacle de la nature , au moins une fois chaque jour. La vue de la campagne & de tout ce qui l'embellissoit lui montoient l'imagination : alors , s'arrêtant ou au pied d'une colline , ou sur le bord d'un ruisseau , il composoit ces vers agréables , ces chansons pleines de sel , ces discours touchans qui attirent les cœurs vers les objets qu'il se proposoit de faire aimer.

D'autres fois , emporté par une espèce de fureur poétique dont il n'étoit pas le maître , il grimpoit par des sentiers escarpés , à travers les buissons & les épines , jusqu'aux lieux les plus inaccessibles ; il descendoit ensuite dans les vallons , jusqu'à ce que , fatigué de sa course , il s'arrêtât au pied de quelque rocher , ou à l'ombre de quelque arbre touffu : alors il jettoit sur le papier ses idées & les traits principaux de ce qu'il avoit imaginé , qu'il digéroit ensuite & employoit dans son cabinet.

Un genre de vie si singulier pour un homme en place , lui attira plus d'une fois des représentations de la part de ses amis. Cette espèce de gens que le prétendu zèle du bon ordre dévore , lorsqu'ils voient faire quelque chose qui n'est pas de leur goût , se mit aussi de la partie pour blâmer sa conduite. *Sie-ling-yun* les laissa dire , & ne changea pas de conduite. On s'accoutuma peu-à-peu à sa manière , & on en vint jusqu'à la respecter. On vint lui annoncer la mort de son père ; alors il quitta son Gouvernement pour lui aller rendre les derniers devoirs , recueillir sa succession , & le rem-

placer dans le Comté de *Kan-lo*, dont l'Empereur lui donna l'investiture. Il florissoit sous *Ouen-ti*, qui régna l'an de J. C. 424 jusqu'en 453 inclusivement. On ne dit rien des Ouvrages qu'il fit après qu'il eut quitté son agréable séjour de *Yun-kia*.

X L I I I.

T S I - K A O - T I , Empereur.

Le nom de sa famille étoit *Siao* ou *Hiao*, & son nom propre *Tchao-tcheng*. Il prit pour surnom *Tchao-po*. Il étoit descendant à la vingt-quatrième génération du fameux *Siao-ho*. Il avoit un esprit sublime, disent ses Panégyristes, & une force de corps extraordinaire. L'éclat du dragon brilloit sur son visage, sa voix imitoit le son de la cloche : il avoit sur son corps des marques qu'on eût pris pour des écailles ; elles en avoient l'arrangement. Deux taches rouges de différentes grandeurs, qu'il avoit sur les épaules, étoient comme la représentation du soleil & de la lune. Tout en lui annonçoit un homme extraordinaire, & il l'étoit en effet.

Siao-tao-tcheng étoit déjà à la tête des troupes dans le temps que *Fei-ti* monta sur le trône. Ce Prince barbare, dans la crainte qu'un personnage de ce mérite ne favorisât le parti de quelqu'un des Princes ses frères, à son préjudice, avoit résolu de le faire mourir ; mais, comme cela ne lui étoit pas aisé sans quelques raisons apparentes ou quelques prétextes plausibles, il voulut employer la ruse & manqua son coup. La même chose arriva à *Ming-ti*, son successeur. Des Courtisans jaloux firent entendre à ce Prince, à qui tout faisoit ombrage, que *Siao-tao-tcheng*, ayant l'estime & la confiance de tous les gens de guerre, pourroit aisément abuser de son crédit & exciter des troubles dans l'Empire. Il n'en fallut pas davantage pour que le soupçonneux *Ming-ti*

rappellât le Général. Pour sauver les apparences de disgrâce , il le nomma premier Capitaine de ses Gardes & Gouverneur du jeune Prince qu'il destinoit à être son successeur. *Siao-tao-tcheng* n'en fut pas la dupe ; il pénétra les véritables intentions de l'Empereur , & comprit qu'il étoit perdu sans ressource , s'il faisoit tant que de se rendre auprès de lui. Il écrivit à Sa Majesté pour le remercier du bienfait dont il venoit de le gratifier ; bienfait , disoit - il , auquel il n'auroit jamais osé prétendre. Il ajouta qu'après avoir mis ordre à ses affaires dans le pays où il étoit (ce qu'il tâcheroit de faire avec toute la diligence qui dépendroit de lui) , il se mettroit en chemin pour aller admirer un Prince dont la seule présence étoit capable de faire son bonheur. Mais en même temps qu'il donnoit à l'extérieur toutes les marques d'une obéissance prompte & d'une très-grande satisfaction , en disposant tout pour son prétendu voyage , il travailla sous main à se maintenir dans son poste , en se rendant nécessaire contre les excursions des Tartares du Royaume de *Ouei* , dont il gardoit actuellement les frontières. Ces Tartares étoient en paix depuis quelque temps avec l'Empire. *Siao-tao-tcheng* chercha à les irriter : il donna ordre à quelques Officiers de Cavalerie , en qui il avoit une entière confiance , d'entrer sur les terres de *Ouei* , sous prétexte de mener leurs chevaux à l'engrais , & d'y faire le plus de dégât qu'il leur seroit possible. Il leur fit entendre en même temps qu'il n'avoit pas d'autre moyen de se tirer d'affaire contre les artifices de la Cour. Ces Officiers , qui aimoient leur Général & qui auroient dédaigné de servir sous tout autre , exécuterent l'ordre avec tout le succès possible , & sans qu'il y parût du dessein de leur part.

Il y eut des terres endommagées , des bestiaux enlevés , des mauvais traitemens faits aux gens de la campagne , qui ,

à leur tour , massacrerent quelques soldats , que leurs camarades vengerent par le fer & par le feu. Les Tartares crurent alors que les Chinois vouloient la guerre , puisqu'ils commençoient à faire des actes d'hostilités , & ils envoyèrent , à leur tour , quelques corps de troupes ravager les terres chinoises. Bientôt tout fut en mouvement sur les frontieres , sans qu'on sût presque ce qui y avoit donné occasion. Chacun croyoit avoir la raison & la justice de son côté , & ne manquoit pas de donner le tort à son voisin. L'Empereur , informé de ces troubles , prit l'alarme : il imagina le mal beaucoup plus grand qu'il n'étoit , & n'y vit d'autre remède que celui d'opposer aux Tartares le brave *Siao-tao-tcheng*. Il lui envoya ordre de continuer à commander les troupes contre les ennemis de l'Etat.

Siao-tao-tcheng obéit , & se distingua , à son ordinaire , contre les Tartares , en les contenant dans leur devoir ; ce qui augmenta encore sa réputation , & lui acquit un nouveau degré d'estime dans l'esprit de son maître.

Cependant l'Empereur *Ming-ti* continuoit à faire mourir , sous diverses prétextes , les Princes & les Grands qui lui faisoient ombrage , ou qu'il croyoit ne devoir pas être favorables à celui qu'il avoit adopté pour son fils , & qu'il avoit nommé son successeur. Déjà tous ceux de sa famille , qui pouvoient aspirer au trône , avoient péri par le lacet ou par le poison , à l'exception d'un seul , à qui son imbécillité sauva la vie. Déjà tous ceux qui étoient recommandables par leur vertu , leur mérite , ou leurs belles qualités , avoient éprouvé un pareil sort. Il ne restoit plus que *Siao-tao-tcheng* , & deux ou trois autres , qui , en vertu de leur crédit sur l'esprit des soldats ou du peuple , eussent pu entreprendre quelque chose. Le cruel Empereur eût bien voulu les faire périr aussi ; mais il se voyoit infirme , & menacé d'une fin prochaine. D'un autre côté , celui à qui il

laissoit l'Empire étoit hors d'état de le gouverner; jeune encore, & foible, il paroissoit incapable de toute application. Il lui falloit quelqu'un pour porter, en son nom, le pesant fardeau dont il alloit être chargé. Sia-tao-tcheng fut celui sur qui l'Empereur jeta les yeux, comme étant le plus propre à instruire le jeune Prince dans l'art de régner, & à le défendre contre tous ses ennemis du dedans ou du dehors. Il eut ordre de se rendre à la Cour. Ses amis voulurent lui persuader de chercher quelque prétexte pour se dispenser de faire ce voyage : *Les grands emplois dont on vous décore, toutes les belles promesses dont on vous amuse, ne sont que des artifices pour vous attirer; quand une fois vous serez à la Cour, vous n'en sortirez probablement que pour être conduit au tombeau. Croyez-en notre amitié, ne partez pas. Je partirai,* leur répondit Siao-tao-tcheng, *& cela le plutôt qu'il me sera possible. Il n'en est pas aujourd'hui, comme l'année dernière; les choses ont bien changé de face; fiez-vous-en à mon expérience & à ma bonne fortune. Je compte que vous ne me manquerez pas dans l'occasion.*

Il partit en effet, & l'Empereur lui confia à son arrivée la place la plus importante du palais, celle qui le mettoit à la tête de sa maison, & l'approchoit le plus près de sa personne. Peu de mois après, le mal de ce Prince empira, & les Médecins lui ayant fait entendre qu'il ne lui restoit plus que quelques jours à vivre, il fit ses dernières dispositions pour le gouvernement de l'Empire, pendant la minorité de son successeur, le jeune Lieou-yo, qu'il désigna de nouveau. C'étoit le premier de ses fils adoptifs (car il n'avoit jamais eu d'enfant), & il le recommanda en particulier aux soins de Sia-tao-tcheng, qu'il revêtit de la dignité de grand Général de tous ses États, & de celle de Ministre principal pour la partie de la guerre. Ces deux dignités réunies le rendirent puissant, & lui frayerent le chemin vers le trône. Après la mort de l'Empereur, tout

s'exécuta de la part des Grands, suivant les intentions de ce Prince. Tout le monde parut content, à l'exception de *Lieou-sieou-fan*, qui, en qualité de frere unique de l'Empereur mort, prétendit avoir droit à la régence, exclusivement à tout autre. Celui qui étoit à la tête du Conseil étoit dans ses intérêts, & l'encouragea, sous main, dans ses prétentions. Il lui persuada même qu'il pouvoit viser à quelque chose de plus haut. Quelques autres se joignirent à lui, & il se forma un complot secret pour détrôner *Lieou-yo*, qui n'étoit pas du sang impérial, & mettre à sa place *Lieou-sieou-fan*, qui étoit fils & frere d'Empereur, & le seul qui pût perpétuer la race. Le Prince, trop crédule, s'appliqua à se faire des créatures; il leva des troupes, & se prépara à la guerre; tout cela avec tant de secret & si promptement, que la Capitale alloit être investie & peut-être prise, avant qu'on se fût mis en état de défense.

Siao-tao-tcheng, à la tête d'environ trois mille hommes, qui étoient les seules troupes qu'il eût pour lors à sa portée, vint s'opposer à une armée composée de vingt mille. Mais les rebelles ne lui donnerent pas le temps de se fortifier dans un poste, d'où il prétendoit rompre toutes leurs mesures. Ils marcherent droit à la Capitale; & malgré la mort de leur Chef, que des traîtres venoient de massacrer dans son propre camp, ils étoient déjà maîtres de l'une des portes & assiégeoient le Palais. *Siao-tao-tcheng* arrive au moment où ils étoient près de le forcer, fait main-basse sur tout ce qu'il rencontre, &, par des prodiges de valeur, délivre le palais & la ville, & remet par-tout l'ordre & la tranquillité. Après une action de cet éclat tout plia devant lui, & il devint l'arbitre de l'Empire. Pour avoir une autorité plus absolue encore & moins traversée, il fit déclarer majeur le jeune *Lieou-yo*, âgé seulement de douze ans. Mais ce Prince donna occasion à de nouveaux troubles, par la bassesse de ses inclinations, & par une conduite qui
fit

fit penser les Grands à se choisir un autre maître. On proposa *Lieou-king-sou*, le seul Prince qui restât de la famille impériale; l'affaire échoua, parce que ceux qui avoient le plus de crédit à la Cour, craignirent de perdre par autorité, s'ils venoient à changer de maître; & , pour s'ôter toute inquiétude de ce côté-là, ils firent dégrader *Lieou-king-sou* de sa qualité de Prince, & le reduisirent au rang du peuple.

Lieou-king-sou, outré de l'affront qu'il venoit de recevoir, ne pensa qu'aux moyens de s'en venger. Son malheur lui attira de nouveaux amis, parmi lesquels se trouverent quantité de gens de guerre. Il se fit un parti, s'empara d'une ville assez considérable, dont il prétendoit faire sa place d'armes, dans l'espérance où il étoit que le nombre de ses partisans grossiroit de jour en jour. L'activité de *Siao-tao-tcheng* fit échouer ces projets. Il envoya deux habiles Généraux à la tête des troupes qu'on put ramasser aux environs de sa Capitale, avec ordre de brusquer l'attaque, quoi qu'il en dût arriver, prenant sur lui l'événement. Cette diligence eut tout le succès qu'il s'en étoit promis. *Lieou-king-sou* qui s'étoit renfermé dans le lieu de sa conquête, y fut assiégé; & au bout de quelques jours la ville ayant été emportée, il fut pris, & mis à mort sur le champ. Cette seconde révolte ainsi éteinte, *Siao-tao-tcheng* n'en eut que plus d'autorité; car pour *Lieou-yo*, qui avoit le titre d'Empereur, tout lui étoit égal: il disoit lui-même qu'il n'étoit pas fait pour régner. Il sortoit chaque jour de son palais, sans vouloir être accompagné; il alloit dans les cabarets boire & manger avec tous ceux qui s'y rencontroient; il s'enivroit, se querelloit, se couchoit sur un banc, ou à plate-terre dans le milieu des rues, jusqu'à ce qu'il eût cuvé son vin, & s'en revenoit ensuite au palais, content, disoit-il, de sa journée.

De pareilles infamies indignoient la nation; mais personne n'osoit y mettre ordre, ni même faire aucune représentation,

depuis , sur-tout, que ce Prince avoit menacé l'Impératrice de la faire mourir, si elle s'avisait de trouver à redire à sa conduite. Ceux des Grands qui étoient à la tête des affaires , craignoient de se perdre en faisant des remontrances, dont ils prévoyaient d'ailleurs l'inutilité; les Tribunaux, qui avoient déjà fait les leurs, n'en reçurent que des insultes & des traitemens indignes. Le seul *Siao-tao-tcheng* étoit en état de se faire écouter; mais il eût fallu employer la force, ce qu'il ne vouloit pas, de peur de paroître rébelle. Toutefois il y fut déterminé par une circonstance imprévue. Un jour d'été, étant dans une des allées du jardin du palais, il s'y endormit, ayant l'estomac & le ventre découverts. L'Empereur se rendit par hasard dans la même allée, accompagné de quelques Eunuques de sa présence. *Siao-tao-tcheng* se réveilla en sursaut. L'Empereur le voyant déconcerté, se prit à rire, & lui dit que son ventre ressembloit au but où on vise en s'exerçant à tirer de la fleche; qu'il vouloit essayer s'il pourroit l'atteindre, & lui ordonna de rester dans le même état où il étoit : alors il demanda son arc & une fleche; & après avoir reculé quelques pas, il tire, & auroit infailliblement percé son Ministre, si celui-ci n'eût paré le coup avec quelque chose, qu'il trouva heureusement sous sa main.

Cet événement fit penser *Siao-tao-tcheng* à ôter l'Empire à un homme qui méritoit si peu de le posséder. Jusqu'alors, il s'étoit opposé aux délibérations des Grands, qui vouloient déclarer l'Empire vacant; mais le danger auquel il venoit d'être exposé, joint aux différens crimes dont *Lieou-yo* se fouilloit chaque jour, l'indisposèrent tellement, qu'il donna les mains à tout ce qu'on voulut, & promit de défendre quiconque délivrerait l'Empire. Cette promesse fut un arrêt de mort contre l'Empereur.

Ce jeune Prince s'étant enivré hors du palais, à son ordi-

naire, les Eunuques, entre les mains de qui il fut remis, lui couperent la tête, & sur le champ en donnerent avis à *Siao-tao-tcheng*. *Siao-tao-tcheng* donna ordre aux troupes de se rendre le lendemain, à la pointe du jour, devant son hôtel, & invita en même temps les Grands à se rendre au palais, à la même heure, pour délibérer sur un point des plus importants au bien de l'Etat. Quand l'assemblée fut formée, *Siao-tao-tcheng* leur dit : *l'Empereur est mort, voilà sa tête, que les Eunuques, qui la lui ont coupée, viennent de m'apporter. Il s'agit de nous donner un maître ; tâchons de bien choisir.*

A ces mots, tous s'écrierent, comme de concert : *nous ne voulons pas d'autre maître que Siao-tao-tcheng ; c'est lui qui doit être notre Empereur.*

Siao-tao-tcheng étoit trop bon politique pour accepter un trône ainsi offert. Il refusa d'abord avec modestie, en disant qu'il n'en étoit pas digne. On insista ; il refusa encore. On lui dit des raisons ; il les combattit. Enfin, voyant qu'on s'obstinoit à vouloir l'élire, sous prétexte qu'il n'y avoit que lui qui, dans l'état où étoient actuellement les choses, pût rendre à l'Empire tout son lustre, il se leva brusquement, fit appeller le troisième des fils adoptifs de *Ming-hoang-ty*, jeune Prince qui n'étoit encore que dans la dixième année de son âge, le produisit devant l'assemblée & le fit proclamer.

Cette générosité, qui n'étoit dans le fond qu'un simple délai qu'il mettoit à l'accomplissement de ses desirs, lui fit un honneur infini, & le rendit encore plus digne d'un Empire qu'il paroïssoit refuser de bonne foi, quand tout concouroit à le lui assurer. Il continua à gouverner sous le nouvel Empereur, comme il l'avoit fait sous le précédent ; mais avec une autorité bien plus grande encore, puisqu'il ne la partageoit qu'avec ceux qu'il se choisissoit lui-même pour adjoints. Il donna tous les postes, tant militaires que civils, à des personnes qu'il

crut être dans ses intérêts ; & quand il n'eut plus rien à craindre de ses ennemis , ou de ses envieux , il se fit nommer Prince de *Tsi*.

Cependant un double orage grondoit sur sa tête , sans qu'il s'en apperçût. Un nommé *Chen-yu-tché* avoit levé une armée , pour venger , disoit-il , la mort de *Lieou-yo* ; & cette armée étoit déjà composée de plus de cent mille hommes. D'un autre côté , on prenoit à la Cour des mesures pour le faire périr ; & plusieurs de ceux sur lesquels il comptoit , étoient du nombre des conjurés. Aux cabales de la Cour , il opposa une intrépidité qui fit trembler les plus hardis , & une prudence qui rompit toutes leurs mesures , avant qu'ils fussent qu'ils avoient été découverts. Il fit mourir les uns , en punition de quelques crimes vrais ou supposés ; & il donna aux plus irréprochables , des emplois au dehors , sous prétexte de leur faire honneur & de les récompenser.

A l'armée de *Chen-yu-tché* , il opposa une autre armée , à la tête de laquelle il mit des Généraux expérimentés , qui eurent bientôt dissipé tous les rebelles. Un de ces Généraux , nommé *Hoang-hoei* , que *Siao-tao-tcheng* honoroit de sa confiance la plus intime , étoit entré dans la conjuration qui s'étoit faite à la Cour , contre son ami & son bienfaiteur. La manière dont celui-ci continua de se conduire à son égard , lui donna lieu de croire qu'il n'avoit pas été découvert. Dans cette persuasion , après avoir vaincu & dissipé les rebelles , il écrivit à son cher ami , pour obtenir une récompense proportionnée au dernier service qu'il venoit de rendre à l'Etat.

Siao-tao-tcheng , qui savoit mieux que tout autre , combien , dans un temps de troubles , un homme qui est à la tête d'une armée peut être redoutable , avoit toujours dissimulé la trahison de *Hoang-hoei* , & avoit continué à le traiter comme son ami. Il fut charmé de la sécurité avec laquelle il se livroit

lui-même , & lui répondit ce peu de mots : *Vos prétentions , mon cher , sont très-justes , & personne n'est plus porté que moi à y avoir egard. Venez : nous délibérerons ensemble sur ce qu'il faudra faire. Ne perdez point de temps ; car le nombre des demandeurs m'accable. Je sens bien qu'il me sera impossible de contenter tout le monde ; mais je fais ce que je dois à mes amis. Je vous attends.* Flatté d'une réponse si obligeante , *Hoang-Hoei* se rendit à la Cour avec empressement ; mais le jour de son arrivée , il fut arrêté , interrogé sur ses liaisons , atteint & convaincu d'avoir trempé dans la conjuration , condamné & exécuté à mort.

Siao-tao-tcheng ne voyant plus personne qui pût lui résister , pensa tout de bon à se faire Empereur. Ses amis , sous prétexte du bien public , l'en sollicitèrent plus vivement que jamais , & composèrent une formule d'abdication , par laquelle le jeune Prince qui étoit actuellement sur le trône , déclaroit que n'étant pas en état d'être à la tête de l'Empire , il le cédoit à *Siao-tao-tcheng* , celui de tous ses sujets qui étoit le plus capable de le bien gouverner : ils la portèrent au jeune Empereur , qui la signa de bonne grace , de crainte qu'on ne l'y forçât.

L'infortuné Prince se laissa conduire dans le palais qu'on lui avoit préparé à quelque distance de la ville , où , sous prétexte de lui faire honneur , on lui donna un grand nombre de gens de guerre pour le garder , & veiller sur sa conduite. *Siao-tao-tcheng* fut reconnu & proclamé seul & légitime Empereur du Royaume du milieu. Il donna à son prédécesseur le titre de Prince du premier ordre , & appella la Dynastie dont il devenoit le fondateur , du nom de sa Principauté de *Tsi*.

Il y avoit à peine un mois que *Siao-tao-tcheng* étoit sur le trône , quand une troupe de scélérats pénétra jusque dans l'intérieur du palais de l'Empereur dépossédé , sans que la

garde parût en avoir été instruite, & massacra ce malheureux Prince, ainsi que tous ceux de sa famille, hommes, femmes & enfans. Il est difficile de croire qu'on eût pu commettre un pareil crime, s'il n'y avoit pas eu de la connivence entre les assassins & les Officiers de la garde; & que ceux-ci auroient osé y donner les mains, s'il n'y avoit pas eu des ordres supérieurs.

C'est dommage qu'on ait à reprocher la mort de deux Empereurs à un homme qui eût régné avec tant de gloire, si la naissance l'avoit appelé au trône. *Siao-tao-tcheng* avoit toutes les qualités qui font le parfait Souverain. Il étoit doux, modeste, affable, compatissant; il n'alla jamais par les voies de rigueur, que quand toutes les autres lui étoient fermées. Il étoit naturellement grave, ennemi du luxe. Jamais il ne se trouva dans ce qu'on appelle parties de débauches ou de plaisirs. Toujours appliqué à ses devoirs dans les différens postes qu'il occupa, avant d'être parvenu à la dignité suprême, il les remplit avec une supériorité qui le faisoit admirer même de ses rivaux. En un mot, il avoit une grandeur d'âme qui le mettoit au-dessus des passions ordinaires. S'il n'eût jamais été Empereur, on pourroit lui donner un place distinguée parmi les grands Généraux, les Ministres habiles, & les Savans du premier ordre; car il fut tout cela. Etant Empereur, il travailla sans relâche à rendre ses sujets heureux. Il ne régna qu'un peu plus de trois ans, & mourut à la cinquante-quatrième année de son âge, l'an de J. C. 482. Son corps fut déposé à *Tay-ngan-ling*. Il est le fondateur de la seconde des cinq petites Dynasties antérieures, dite la *Dynastie des Tsi*. On lui donna le titre de *Tsi-kao-ling-ti*. Celui de ses fils, qu'il avoit nommé Prince héritier, dès la première année qu'il fut sur le trône, lui succéda.

XLIV.

LEANG-OU-TI, Empereur.

La nom de sa famille étoit *Siao* ; il descendoit , ainsi que le fondateur de la Dynastie des *Tsi* , du fameux *Siao-ho* , qui fut le compagnon fidele du fondateur de la grande Dynastie des *Han* , & un de ceux qui contribuerent le plus à lui assurer l'Empire. Il avoit pour nom propre *Yen* , & pour furnom *Chou-ta*. Il naquit à *Lan-ling*. On dit qu'au moment de sa naissance , une lumiere extraordinaire brilla tout-à-coup ; ce qui fut regardé dès-lors comme un présage de sa future grandeur. On ajoute qu'il avoit l'eclat du soleil dans ses yeux , & la majesté du dragon sur son visage : que sur sa langue étoit empreinte la lettre *Pa* , qui signifie huit , & que sur sa main droite on voyoit distinctement les deux caracteres *Ou-ty*. On continue le merveilleux de son portrait , en disant qu'il avoit le cou luisant & uni comme une glace ; que dans son enfance il pouvoit marcher sans appuyer les pieds contre terre ; que son corps ne faisoit aucune ombre , quand il étoit exposé au soleil ; & que personne ne pouvoit l'envifager , sans être pénétré d'une crainte respectueuse.

Devenu grand , il donna dans toutes les occasions des marques d'un esprit supérieur. Il savoit les lettres , beaucoup mieux que le commun de ceux qui s'y appliquent , & s'étoit rendu habile dans les sciences , comme s'il eût voulu leur être redevable de son élévation.

Sous le regne de *Tchou-pao-kiuen* , autrement dit , *Toung-houen-heou* , c'est-à-dire , *Prince des troubles de l'Orient* , quatrième Empereur de la Dynastie des *Tsi* , *Siao-yen* fut fait Général de *Hiang-yang*. A la tête des gens de guerre , il

s'appliqua à les mettre sur le meilleur pied. Il faisoit faire de fréquens exercices, qu'il commandoit lui-même, récompensoit ceux qui s'y distinguoient, encourageoit les autres, & se rendoit affable envers tous. Outre les troupes ordinaires qui étoient sous sa dépendance, il forma un nouveau corps de dix mille hommes, tous Chinois, pour s'en servir, disoit-il, contre les ennemis dont l'Etat étoit menacé. Ces ennemis n'étoient autres que les six Ministres que l'Empereur avoit mis à la tête des affaires, sans mettre entre eux aucune différence pour l'autorité, ni pour le genre d'affaires qu'ils devoient traiter. Une pareille politique, ajoutoit *Siao-yen*, jointe à la cruauté de l'Empereur qui le fait haïr, à son peu de talent & à ses débauches qui le font mépriser, ne sauroient manquer de mettre bientôt tout l'Empire en feu. Il ne se trompoit pas; les Ministres se brouillèrent, & chacun d'eux leva successivement l'étendard de la révolte. Les Princes & les Grands ne se contentoient pas d'être simples spectateurs, ils entroient dans les cabales, se mettoient à la tête des troupes, que celui des Ministres dont ils avoient embrassé le parti leur confioit, ou qu'ils levoient eux-mêmes, & ils faisoient la guerre. Mais comme la plupart étoient sans expérience, ils étoient bientôt vaincus par les armées impériales, & périssoient les armes à la main, ou par le supplice des criminels.

Siao-yen ne se déclaroit ouvertement pour aucuns des partis. Il se contentoit d'employer ses armes contre les ennemis étrangers, & se dispoisoit insensiblement à donner bientôt la loi à tous les partis, qu'il vouloit auparavant laisser s'affoiblir les uns par les autres, pour les détruire avec plus de facilité, quand le temps en seroit venu.

L'Empereur devenant de jour en jour plus cruel, se portoit à des excès inouis. Il ne lui falloit qu'un simple soupçon, pour le déterminer à faire mourir ses proches. Plusieurs d'entre

eux

eux périrent , fans avoir jamais donné par leur conduite , ou par leurs discours , le moindre sujet de les soupçonner d'avoir voulu s'écarter de leurs devoirs. *Siao-y* , frere de *Siao-yen* , fut de ce nombre. Sa valeur , dont il avoit donné si souvent des preuves contre les ennemis de l'Etat , & son mérite personnel , le rendirent suspect ; la maniere eclatante dont il délivra l'Empereur lui-même , de tous les rebelles qui alloient l'assiéger dans sa capitale , en remportant sur eux la victoire la plus complete , le fit redouter par ce Prince barbare. Il lui envoya du poison pour toute récompense.

Siao-yen n'avoit pas encore séché ses larmes sur la mort de son frere , qu'il apprit par les amis qu'il avoit à la Cour , qu'on lui préparoit un sort pareil , ainsi qu'au Prince de *Nan-kang* , qui étoit propre frere de l'Empereur. On entra avec lui dans des détails qui ne lui laisserent aucun doute. On lui nomma l'Officier qui avoit ordre de l'aller examiner , & celui qui devoit aller à *King-nang* , pour ôter le commandement des troupes au Prince de *Nan-kang*. Il prit ses mesures pour n'être pas surpris : il avertit le Prince de tout ce qui se tramait contre lui , & lui proposa de joindre ses troupes aux siennes. En attendant , il s'assura de la fidélité de ses Officiers , qui tous jurèrent de suivre sa fortune , bonne ou mauvaise , jusqu'à l'effusion de tout leur sang.

Non content de cela , *Siao-yen* fit un manifeste , dans lequel il invita tous les bons sujets de l'Empire à venir se joindre à lui , pour l'aider à exterminer le tyran , qui ne cessoit d'ensanglanter le trône par ses cruautés , & de le déshonorer par ses débauches. Il protestoit , en finissant , que la nécessité seule lui mettoit les armes à la main ; convaincu , comme tout le monde devoit l'être , qu'il n'avoit pas d'autre moyen , pour mettre sa vie en sûreté , & pour conserver l'Empire dans la famille des *Tsi* , dont il étoit lui-même.

Ce manifeste eut tout l'effet qu'il s'en étoit promis. Plusieurs Princes , & quantité de personnes distinguées par leur rang ou par les emplois qu'elles occupoient , vinrent se joindre à lui , à la tête de différens corps de troupes , & grossirent tellement sa petite armée , qu'elle se trouva en état de tout entreprendre. Le Prince de *Nan-kang* lui-même , qui avoit d'abord manqué de résolution , prit tout-à-coup son parti , quand il fut , à n'en pouvoir douter , que celui qui venoit prendre sa place , étoit en chemin pour exécuter les ordres de l'Empereur. Il le fit assassiner à quelques journées de la ville , & se mit en devoir d'aller renforcer le parti de *Siao-yen*.

Quand tous ces Chefs furent réunis , ils procédèrent par voie de fait à la déposition de l'Empereur , & ayant nommé un de ses freres à sa place , ils lui assignèrent des Ministres & des Officiers pour sa Cour , & donnerent à *Siao-yen* le commandement de toutes les troupes. Ces dispositions faites , ils se mirent en marche , prirent des villes , battirent , en diverses rencontres , les troupes de l'Empereur dépossédé , l'allèrent assiéger jusque dans sa capitale , qui leur fut livrée par des traîtres , avec la tête de l'Empereur qu'ils venoient d'assassiner , pour mettre fin à tout. Le nouvel Empereur fut reconnu du plus grand nombre. *Siao-yen* ne bornoit pas là ses vues ; il vouloit monter sur le trône , & se croyoit d'autant mieux fondé dans ses prétentions , que tous les freres de l'Empereur lui-même , n'étoient point du sang de *Tsi-kao-hoang-ti*. Ils n'étoient que fils adoptifs de *Ming-hoang-ti* , & par conséquent intrus dans la famille des *Siao*.

Avant que de faire eclater ouvertement ses desseins , *Siao-yen* voulut se défaire de tous ces Princes ; il en vint à bout. Le nouvel Empereur sentit où l'on en vouloit venir ; & dans l'espérance de conserver au moins ses jours , il sacrifia la suprême dignité. Il envoya les sceaux de l'Empire à *Siao-yen* ,

qui les reçut comme une chose qui lui étoit due. Pour adoucir à l'Empereur détrôné l'amertume de son abdication , il le nomma Prince de *Pa-ling* ; mais pour se délivrer de toute inquiétude , il le fit étrangler quelque temps après.

Ainsi commença la troisième des cinq petites Dynasties antérieures , dite la Dynastie des *Leang* , à cause de la Principauté de *Leang* , dont *Siao-yen* étoit en possession lorsqu'il monta sur le trône impérial. Ce Prince , en prenant en main les rênes du gouvernement , entreprit de rendre à l'Empire son premier lustre. Il rétablit l'usage d'offrir un sacrifice solennel en l'honneur du *Chang-ti* : il fit placer un tambour à l'une des portes du palais , pour être averti par ceux qui avoient des affaires essentielles à lui communiquer ; il mit en honneur les Lettres , & ceux qui les cultivoient , en ne donnant les charges de la Magistrature & les autres emplois civils , que comme une récompense due aux différens degrés de mérite en ce genre. Convaincu que Confucius , en éclaircissant dans ses Ecrits tout ce qui concernoit les loix , les mœurs , & les usages des anciens , avoit rendu à la nation le service le plus important , il voulut que la nation lui en témoignât solennellement sa reconnaissance. Pour cela , il fit construire une salle , dans laquelle on plaça le portrait de ce grand homme ; & il détermina que chaque année , en des temps marqués , ceux qui étoient à la tête du Gouvernement & de la Littérature viendroient lui rendre hommage , comme au maître par excellence , dont la doctrine étoit comme un flambeau capable d'éclairer l'univers (c'est-à-dire la Chine). Il établit , outre cela , des Colleges publics dans toutes les Villes , & en particulier dans la Capitale , où il rassembla tout ce qu'il put trouver de plus habile , pour y donner chaque jour des leçons sur l'Histoire & sur les *King*. Il ordonna aux Princes & aux Grands qui avoient des enfans

en état d'étudier , de les envoyer faire leur cours d'étude sous ces maîtres choisis ; & il ne dédaigna pas d'envoyer lui-même celui de ses fils qu'il avoit déjà désigné pour être l'héritier du trône.

Les lettres avoient fait autrefois ses plus chères délices ; & il n'auroit jamais cessé de les cultiver , si les circonstances n'eussent exigé de lui qu'il se livrât tout entier à d'autres affaires. Rendu , en quelque sorte , à lui-même , depuis que son ambition étoit parvenue au plus haut point où il pouvoit aspirer , il rappella dans son esprit le souvenir de ses premières occupations , & il suivit le penchant de son cœur qui l'y entraînoit malgré le pesant fardeau dont il étoit chargé. On le voyoit passer alternativement du cabinet des affaires au Musée ; & , après avoir réglé avec les Ministres , les Magistrats & les Généraux d'armée , tout ce qu'il y avoit d'essentiel dans le gouvernement , tant pour le militaire que pour le civil , s'entretenir familièrement avec les gens de lettres , souffrir avec bonté qu'ils l'éclairassent de leurs lumières , & leur communiquer les siennes , avec la même réserve , & la même modestie qu'auroit pu le faire le moindre d'entre eux. Ce n'étoit point le Souverain qui intimoit des ordres , ou mendoit des adulations ; c'étoit le savant qui instruisoit , ou qui proposoit ses doutes , pour être instruit à son tour. De temps à autre , dans l'espace d'une même année , il se transportoit , par manière de délassement , dans les lieux où l'on instruisoit *les Fils de l'Empire* ; il honoroit de sa présence leurs exercices littéraires , les interrogeoit , jugeoit de leurs progrès , donnoit des récompenses aux plus distingués , faisoit inscrire leurs noms dans le catalogue de ceux qu'il devoit elever dans la suite aux dignités ou aux charges , encourageoit les maîtres par des éloges ou des bienfaits ; & ne se retiroit jamais qu'il n'eût jeté dans le cœur des uns & des autres , des nouvelles

semences d'emulation , qui y produisoient sans contrainte l'amour de l'étude & du devoir.

Ce qu'il faisoit pour l'honneur des lettres , il le pratiquoit , avec le même zele & les mêmes soins , pour toutes les parties du gouvernement. Aussi l'Empire , de dégradé qu'il étoit , devint tout-à-coup florissant ; tout lui annonçoit le renouvellement de son ancienne splendeur : il s'y formoit des Savans du premier ordre , des Magistrats integres , des Guerriers intrépides ; les loix reprenoient leur vigueur , les Cérémonies & la Musique toute leur majesté ; & le peuple , déchargé d'une foule d'impôts , sous le poids desquels il gémissoit depuis tant d'années , oublioit , dans le sein de l'abondance , tous ses maux , & ne regardoit son Prince que comme son libérateur & son pere.

Tant de belles qualités que *Leang-ou-ti* avoit portées sur le trône , auroient dû , ce semble , faire oublier la maniere dont il y étoit monté ; mais quelques Princes & plusieurs Grands n'en jugerent pas de même ; ils cabalerent , susciterent des troubles. L'Empereur , attentif à tout , appaisa les troubles , eteignit les révoltes ; & par sa grandeur d'ame , & la sagesse de sa conduite , il convainquit ses ennemis , ses envieux mêmes , qu'il étoit véritablement digne de la place qu'il occupoit. Heureux , si satisfait d'avoir acquis tant de gloire dans les différens genres , il ne s'étoit pas livré , lorsqu'il commença à être sur le retour de l'âge , dans une carrière qui ne peut être courue , sans danger , que par des hommes isolés. Il médita comme les Bonzes , il jeûna comme eux , & avec beaucoup plus d'austérité que la plupart d'entre eux. Au lieu de ces conférences utiles qu'il avoit autrefois avec les hommes d'Etat & les gens de lettres , il n'admit plus dans son intimité qu'une troupe de Sectaires , qui lui faisoient avaler à longs traits tout le venin de leur doctrine , & qui , par

leurs insinuations & leurs prestiges , vinrent enfin à bout de lui faire transporter à leur *Fo* , le culte que les sages Empereurs de l'antiquité n'avoient rendu qu'au *Chang-ti*. Le nombre des temples élevés en l'honneur de cette idole étrangère , tout exorbitant qu'il étoit déjà , lui parut encore trop petit ; il en fit construire de nouveaux , avec une magnificence qui n'avoit point eu d'exemple. Ces sommes d'argent , qu'il employoit ci-devant , avec tant d'utilité , pour faire fleurir toutes les branches du gouvernement , pour le soulagement du peuple , pour l'entretien des Guerriers & des Magistrats qui s'étoient distingués , pour récompenser les sages & les savans , & pour assurer d'honnêtes asyles aux orphelins & aux vieillards , changèrent peu-à-peu de destination : elle servirent à engraisser & à entretenir , dans des edifices superbement bâtis , une foule d'hommes inutiles , sans talens , comme sans vertu , qui ne favent s'occuper que du soin de brûler des parfums.

La plus faine partie de la nation gémissoit en secret d'un changement si préjudiciable à l'Etat ; mais elle eclata en murmures , quand elle vit qu'il méprisoit toutes les remontrances qu'on ne cessoit de lui faire à ce sujet.

Un événement , qui eût pu réunir sous sa domination tout ce qu'avoient possédé les anciens Empereurs , & dont il ne voulut pas profiter , précipita sa perte. Il étoit en guerre avec ceux du Royaume de *Ouei* , qui étoient maîtres des Provinces septentrionales de l'Empire ; ses Généraux les avoient battus dans plusieurs rencontres ; leur Souverain étoit mort , & la division s'étoit mise parmi ceux qui devoient lui succéder. Un des prétendans s'offrit à se faire son vassal , & à lui remettre , par avance , toutes les places , dont il étoit déjà en possession , s'il vouloit lui donner du secours pour conquérir les autres. L'Empereur , mal conseillé , ne voulut point entendre à ces propositions ; il fit la paix , dans le temps même que son armée

etoit sur le point de se couvrir de gloire. Celui qui la commandoit, fut très-sensible à ce coup imprévu : il fit des représentations, & ne fut point écouté ; il eut ordre de se rendre à la Cour, où l'on suspectoit déjà sa fidélité. Au lieu d'obéir, il fit un manifeste, dans lequel, après avoir invectivé contre la conduite de l'Empereur, & en particulier contre son attachement à la secte des Bonzes, il invite tous les bons sujets de l'Empire à venir se joindre à lui, pour l'aider à faire rentrer dans leur devoir ceux qui s'en étoient écartés. En attendant, il commença par se saisir de quelques places, dans lesquelles il mit garnison.

L'Empereur, qui reçut une copie de cet insolent manifeste, ne fit d'abord qu'en rire, & regarda *Hao-king* comme un insensé (*Hao-king* est le nom de ce Général rebelle). Il donna ses ordres pour éteindre promptement une rébellion, dont il n'appréhendoit encore les suites, que comme un mal possible & très-éloigné. Celui qu'il nomma pour être à la tête de ses troupes, étoit un traître qui favorisoit *Hao-king*. Celui-ci, devenu, par ses succès, de jour en jour plus insolent, força plusieurs villes, entra, sans coup férir, dans quelques autres, qui lui furent livrées par trahison ou par lâcheté ; & quand il se vit maître d'une certaine étendue de pays, il alla droit à *Kien-kang*, pour y assiéger l'Empereur lui-même.

A ces tristes nouvelles, *Leang-ou-ti*, poussant un profond soupir, dit à ceux qui les lui annonçoient : *C'est moi qui ai élevé ma famille ; c'est moi qui la précipite. Ainsi l'a voulu le Tien ; soumettons-nous à ses ordres.* *Heou-king* ne fut pas long-temps devant la ville, on lui en ouvrit les portes ; & il y entra, non pas toutefois en conquérant, mais comme un maître qui, après une longue absence, se rendroit dans son domaine pour en régler les affaires. Suivi de ses amis les plus affidés, & d'une nombreuse garde, il osa se présenter

devant l'Empereur , comme il l'auroit pu faire dans les temps qu'il lui étoit le plus fidele. Ce fut alors que , pour la dernière fois de sa vie , *Leang-ou-ti* se montra avec une magnanimité digne de ses plus beaux jours. *Vous voilà donc* , Heou-king , dit-il , sans paroître le moins du monde ému , *je ne vous attendois pas si-tôt. Retirez-vous ; je vous ferai tantôt savoir mes ordres. Je vous avoue que je suis bien las de la guerre.*

En entendant ce peu de paroles , le rébelle *Heou-king* fut glacé d'effroi , & il ne lui fut pas possible de répondre un seul mot. Une sueur froide découla de toutes les parties de son corps ; & la seule pensée qui lui vînt alors , fût de se jeter au pied de son maître , & de le saluer respectueusement , en frappant la terre du front. Les soldats , dont il s'étoit fait accompagner , se retirèrent , & il ne resta auprès de lui que deux de ses amis. Il n'est pas douteux que si , dans ce moment , l'Empereur avoit eu la présence d'esprit d'ordonner qu'on l'arrêât , il n'eût été obéi ; car rien dans le palais n'avoit encore été changé.

Revenu de cette terreur subite , *Heou-king* reprit son audace , changea la garde de l'Empereur , changea toute sa maison ; & sans se porter lui-même pour Souverain , il commença à en faire toutes les fonctions , sans que personne osât y apporter le moindre obstacle.

Leang-ou-ti , âgé de plus de 80 ans , soutint sa disgrâce avec une fermeté véritablement héroïque ; mais la violence continuelle qu'il étoit obligé de se faire , pour ne laisser échapper aucune marque de foiblesse , hâta la fin de ses jours. Il tomba malade , se vit abandonné de tout le monde , & mourut après quelques jours de langueur , dans la quarante-huitième année de son regne , l'an de J. C. 549. Son corps fut déposé à *Sieou-ling*.

Trois sortes d'Ecrivains ont tracé le portrait de ce Prince ;
les

les Bonzes , qui en font un homme extraordinaire , & un de leurs saints ; les Politiques , qui font valoir sur-tout l'eclat de ses actions guerrieres , & la sagesse de son gouvernement ; & les Savants de profession , qui le regardent comme le protecteur déclaré des Lettres , & un bienfaiteur éclairé , qui en etablissant , pour la premiere fois , des cérémonies en l'honneur de Confucius , & voulant que ces cérémonies fussent pratiquées dans des salles particulieres , uniquement destinées à cet usage , mérite une reconnoissance éternelle de la part du corps de la Magistrature & de celui des Lettrés. Les Bonzes ne lui trouvent aucuns défauts ; les Lettrés & les Politiques lui trouvent des vertus & des vices. J'ai ramassé , en substance , ce qu'en disent les uns & les autres. On le connoîtra suffisamment pour apprécier son mérite.

X L V.

TCHAO-MING, TAY-TSÉE.

Il étoit fils de *Leang-ou-ti* , fondateur de la troisieme des cinq petites Dynasties antérieures : il est regardé comme le premier des génies prématurés , & comme le chef des enfans illustres. A l'âge de cinq ans , il savoit déjà tous les *King* par cœur : c'est à-peu-près comme si l'on disoit chez nous , qu'un enfant de cinq ans a retenu toute la Bible , & est en état de la réciter. Jusques-là , sa science ne différoit guere de celle d'un perroquet ; mais cinq ans après , il fut rendre raison de tout , & expliquer même les endroits difficiles de l'*Y-king* , du *Ché-king* , & du *Chou-king*. Il s'appliqua ensuite à l'Histoire , & s'y rendit très-habile. Nul fait un peu important , nulle circonstance , nulle loi , etablie ou abrogée , rien ne lui échappa. Il savoit en quel temps , tel grand homme avoit

vécu , en quoi il s'étoit particulièrement distingué ; en un mot, on pouvoit l'interroger sur tout, il répondoit pertinemment à tout.

Dès qu'il eut atteint la quinzième année de son âge , l'Empereur *Leang-ou-ti* , son pere , le déclara son successeur , & lui fit une Maison , suivant l'usage du temps. Nommé *Prince héritier* , il lui fallut quitter la Cour , & aller demeurer dans un Palais particulier nommé *Toung-koung* , ou *Palais du Soleil levant*. Au lieu de se livrer aux divertissemens & aux plaisirs , comme ne font que trop souvent ceux qui commencent à jouir de leur liberté , sur-tout quand ils ont l'honneur d'être Princes , il ne profita de celle qu'on lui donnoit que pour se donner tout entier à l'étude. Il composa plusieurs Ouvrages ; mais sa grande application & son assiduité au travail le consumèrent peu-à-peu. Il n'avoit pas vingt-cinq ans accomplis , quand il mourut.

On lui donna , après sa mort , le titre honorable de *Tchao-ming* , qu'on pourroit rendre par ces trois mots : *qui a brillé*. Le titre de *Tay-tsée* est celui que portent tous les héritiers présomptifs de la couronne : c'est comme en France celui de Dauphin. *Tchao-ming* , *Tay-tsée* , florissoit entre l'an de J. C. 520 & l'an 540.

X L V I.

T C H E N - O U - T I , Empereur.

Son nom propre étoit *Pa-sien* , son surnom *Tchen* , & son titre *Hing-koué*. Il descendoit de *Tchen-ché* , Mandarin du titre de *Tay-kieou-tchang* , sous les *Han* , & naquit à *Ouhing*.

Dans sa jeunesse , il se distingua par sa gravité & ses

manieres nobles ; mais il ne s'appliqua sérieusement à l'étude que lorsqu'il fut dans un âge où les autres veulent cesser d'étudier. Son goût décidé étoit la guerre : il ne laissa pas de s'exercer aux Lettres , mais en dirigeant ses travaux vers son objet principal. On le mit à la tête des troupes qui gardoient les frontieres du côté de la Cochinchine & du *Tong-king*. Il survint quelques troubles parmi les *Tong-kinois* ; *Tchen-pa-sien* mit les rebelles à la raison. Sa conduite lui valut le commandement général de la province de Canton , où il continua de se distinguer par sa prudence & par sa valeur.

Quand la mort de *Leang-ou-ti* arriva , il ne se trouvoit pas des forces suffisantes pour s'opposer à *Heou-king* : il attendit que quelqu'un se fût déclaré en faveur de la famille Impériale : bientôt il ne fut plus embarrassé que du choix. Les Princes du Sang se diviserent entre eux , au lieu de se réunir contre leur ennemi commun.

Tchen-pa-sien se déclara pour *Siao-y* , l'aîné des enfans de *Leang-ou-ti* , celui , par conséquent , à qui l'Empire appartenoit de droit. Il s'agissoit d'aller le joindre , & les chemins étoient longs , difficiles & bien gardés : *Tchen-pa-sien* vainquit tous les obstacles. A la tête de ce qu'il avoit de vieux soldats , il s'avance du côté de la fameuse montagne *Ta-yu-ling* , en force les passages , poursuit l'ennemi jusqu'à la ville de *Nan-kang* , & s'en rend maître au nom de *Siao-y*. Ce Prince , encouragé par des commencemens si heureux , & plus encore par l'acquisition d'un Capitaine tel que *Tchen-pa-sien* , pensa tout de bon à se faire Empereur. Il en prit le titre , fit un manifeste contre *Heou-king* , & invita tous les bons sujets de l'Empire à venir se joindre à lui.

Tchen-pa-sien continua à gagner des batailles & à prendre des villes ; il se couvrit d'une gloire immortelle par la grande

viétoire qu'il remporta sur *Heou-king*, & par la prise de la ville de *Ché-teou*, qui en fut le fruit.

De toute cette formidable armée de *Heou-king*, il ne resta plus que quelques amis de cet usurpateur, qui chercherent leur salut dans la fuite; tout le reste fut tué, ou fait prisonnier, ou se rangea du côté de *Tchen-pa-sien*. Peu de jours après, *Heou-king* lui-même fut atteint dans une barque où il s'étoit jetté, & coupé en pieces.

Après la mort du rebelle, *Siao-y* prit les marques de la dignité impériale, & se fit reconnoître solennellement : mais il n'avoit pas les qualités requises pour conserver l'Empire dans des temps si orageux. Il prit d'abord un air de hauteur & affecta une sécurité qui furent la cause de sa perte. Un de ses freres, nommé *Siao-ki*, s'étoit réfugié chez les Tartares, & faisoit son séjour dans le pays de *Chou*. Ayant appris la mort de *Heou-king*, il crut qu'il n'avoit qu'à se présenter en force, pour se faire déclarer Empereur : il obtint du secours des Tartares. *Siao-y*, quoique déjà reconnu pour légitime Empereur, ne dédaigna pas d'entrer en négociation avec lui, & lui offrit un appanage considérable, s'il vouloit rester tranquille dans les Etats de *Chou*. *Siao-ki* y consentit d'abord ; mais de mauvais conseils le firent manquer à sa promesse. Il fut vaincu par les troupes impériales & massacré par le Général *Fan-mong*, qui l'avoit fait prisonnier.

Après ce succès, l'Empereur crut qu'il n'avoit plus rien à craindre. Il envoya *Tchen-pa-sien*, avec ses troupes d'élite, à *King-keou*, qui étoit regardé comme un poste très-important, & *Ouang-cheng-pien*, autre grand Capitaine, alla fortifier la garnison de *Kien-kang*. Cependant les Tartares qui avoient donné du secours à *Siao-ki*, apprirent avec douleur qu'il avoit péri. Le Roi de *Ouei* avoit, outre cela,

une insulte personnelle à venger : l'Empereur , en parlant de lui , s'étoit servi d'expressions de mépris , & n'avoit pas eu pour ses Ambassadeurs toute la considération qui leur étoit due : il n'en fallut pas davantage pour l'engager à faire la guerre , il s'y prépara sans bruit. On ne fut instruit de son véritable objet , que lorsqu'il fit défilér son armée vers *Kiang-ling*. L'Empereur , qui étoit dans cette place , en sortit à la tête d'une petite armée , qu'il voulut opposer à celle de l'ennemi ; mais il fut obligé de fuir & de rentrer dans la ville , où il espéroit se défendre jusqu'à l'arrivée de *Ouang-cheng-pien* , auquel il avoit envoyé l'ordre de venir au plutôt le délivrer. Ce Général étant trop éloigné , la ville fut prise , saccagée , & l'Empereur mis à mort avant même qu'on eût fait les préparatifs nécessaires pour la défense.

Le Roi de *Ouei* , satisfait de sa vengeance , nomma pour Empereur *Piao-tcha* , Prince de la famille des *Leang* ; il lui donna les pays dont il s'étoit emparé en venant à *Kiang-ling* , avec de bonnes troupes , pour l'aider , disoit-il , à conquérir le reste de son Empire : ensuite il se retira , avec le reste de son armée , dans ses propres Etats. Ce fantôme d'Empereur ne servit pas même d'épouvantail au-delà de la province de *King-tcheou* , dont les *Ouei* l'avoient mis en possession. Les Grands , assemblés à *Kien-kang* , placèrent sur le trône celui à qui il appartenoit de droit , quoiqu'il n'eût encore que treize ans. Il s'appelloit *Siao-fang-tché* , & étoit le seul des fils de *Siao-yuen-ti* qui eût échappé à la fureur des *Ouei* , lors de la prise de *Kiang-ling*.

Ouang-cheng-pien trouva que ce Prince étoit trop jeune pour être à la tête de l'Empire : il osa entreprendre de le détrôner , pour mettre à sa place *Siao-yuen-ming* , fils de *Ouen-ti* & oncle du jeune Empereur. Comme il avoit sous

ses ordres la plus grande partie des gens de guerre , il ne lui fut pas difficile d'exécuter son projet.

Tchen-pa-sien , quoiqu'intime ami de *Ouang-cheng-pien* , désapprouva hautement sa conduite. La fidélité qu'il devoit à son légitime Souverain exigeoit de lui , dans le poste où il étoit , qu'il fit tous ses efforts pour le maintenir sur le trône. Il écrivit à son ami , pour lui représenter son devoir ; il lui rappella les marques de confiance que l'Empereur dernier mort lui avoit données , en lui recommandant sa famille & en particulier ses enfans ; il pria ; il sollicita en faveur du jeune Prince qui étoit déjà reconnu , & mit tout en œuvre. Mais *Ouang-cheng-pien* inflexible , persista à vouloir que *Siao-yuen-ming* fût Empereur , il crut faire beaucoup en donnant au Prince qu'il dépossédoit le titre de Prince héritier ; ce qui irrita tellement *Tchen-pa-sien* , qu'il ne vit plus dans la personne de celui qu'il regardoit auparavant comme son ami , qu'un traître & un rebelle qui méritoit les plus rigoureux châtimens. Il avoit à ses ordres de bonnes troupes ; il se mit à leur tête , & marcha droit à *Ché-teou* , pour y assiéger *Ouang-cheng-pien*. Celui-ci , qui étoit brave & de plus grand homme de guerre , ne crut pas devoir l'attendre : il marcha avec ce qu'il avoit de mieux dans la garnison , alla au-devant de *Tchen-pa-sien* pour le combattre ; mais il fut vaincu , pris , & mis à mort ; alors le vainqueur , après avoir déposé *Siao-yuen-ming* , remit sur le trône le jeune Empereur qu'on en avoit fait injustement descendre.

Jusques-là , *Tchen-pa-sien* ne s'étoit montré qu'en grand homme dans tous les genres. Fidele envers ses maîtres , il les avoit défendus avec succès contre les ennemis du dehors & les traîtres du dedans : bon citoyen , il avoit toujours observé avec une exactitude scrupuleuse toutes les loix & les coutumes de son pays ; aimant les Lettres , & protégeant ceux qui les

cultivoient ; grave dans son maintien , modeste dans ses manieres , simple dans ses ameublemens , frugal dans ses repas , on ne l'avoit jamais vu différent de lui-même ; terrible les armes à la main , il étoit le plus doux des hommes dans sa vie privée , & ne se déclaroit jamais que pour les voies de douceur , quand il jugeoit qu'elles pouvoient suffire pour conduire au but.

Tant de belles qualités réunies lui avoient attiré l'estime universelle & une espece de vénération dans tout l'Empire. On parloit de lui comme il est très-rare qu'on parle des autres hommes ; on n'en disoit que du bien. Mais , après le dernier service qu'il venoit de rendre à son maître , l'ambition entra dans son cœur ; il voulut dominer. Il se mit à la tête des troupes , sous le titre de Généralissime , & du Gouvernement , sous le titre de premier Ministre. Il donna les principaux emplois civils & militaires à ceux de sa famille , à ses amis , & à ceux qui l'avoient servi ou qui le servoient actuellement. Pour le jeune Empereur , content de vivre dans son palais , au milieu des plaisirs de son âge ; il se reposoit sur lui , & le laissoit maître de disposer de tout à son gré.

L'envie ne s'étoit pas encore élevée contre *Tchen-pa-sien* ; elle sembloit comme assoupie à son égard ; mais elle s'éveilla & lui suscita tout-à-coup deux puissans ennemis , sous lesquels tout autre qu'un aussi grand homme auroit infailliblement succombé. Le premier , qui s'appelloit *Siao-pou* , commandoit en chef toutes les troupes de la province de *Koang-icheou* ; & le second étoit un fameux Général nommé *Ouang-lin* , actuellement à la tête d'une armée du côté de *Tchang-cha*.

Siao-pou , de la famille Impériale , crut être en droit de blâmer hautement ce qui s'étoit fait à la Cour. Il trouva mauvais qu'on eût fait descendre du trône *Siao-ming* , qui étoit en état , disoit-il , de le remplir avec dignité ; pour y placer un

enfant qui étoit hors d'état de rien faire par lui-même. Sans vouloir faire attention que celui qu'il appelloit un enfant avoit d'abord été reconnu pour légitime Empereur , & qu'il l'étoit en effet par les droits de sa naissance , il se mit en tête de le dépousséder , pour rétablir *Siao-yuèn-ming*. Il rassembla des troupes , & se mit en campagne. Il se rendit maître d'un grand nombre de villes , alla mettre le siège devant *Ché-teou* , qu'il emporta avec assez de facilité , quoi que ce fût une place très-forte ; il prenoit déjà le chemin de la Capitale , lorsque *Tchen-pa-sien* crut qu'il étoit temps de sortir.

Il avoit mandé tous ses vieux corps de troupes accoutumés à vaincre sous lui , & qui étoient en garnison dans différentes places. Quoique leur nombre fût fort inférieur à celui des troupes dont l'armée de *Siao-pou* étoit composée , *Tchen-pa-sien* n'hésita point à les mener au combat , & remporta une pleine victoire.

Le vainqueur usa de la victoire en grand homme : il pardonna aux vaincus , leur laissa la liberté , leur donna même des emplois & des charges. Une telle conduite lui gagna tous les cœurs , & eût suffi pour rendre sa gloire immortelle , s'il s'étoit contenté , pour toute récompense , d'avoir assuré l'Empire à son maître une seconde fois ; mais l'ambition ne dit jamais c'est assez. Il étoit Généralissime , premier Ministre ; rien ne se faisoit que par son canal ; il avoit une autorité sans bornes ; tout cela ne lui suffisoit pas. Il voulut avoir le titre de Prince de *Tchen* , & il l'obtint. Le jeune Empereur lui donna l'investiture de cette dignité avec les cérémonies accoutumées & en présence de toute sa Cour.

Il restoit au nouveau Prince de *Tchen* un ennemi redoutable dans la personne de *Quang-lin* , dont j'ai parlé. Mais comme ce Général étoit fort éloigné , *Tchen-pa-sien* ne jugea pas à propos d'aller lui-même le mettre à la raison. Il se
déchargea

déchargea de ce soin sur deux Généraux expérimentés dont la bravoure & la fidélité lui étoient connues. Quand ils furent partis , il ne pensa plus qu'à l'exécution de son grand projet.

La Principauté qu'il avoit demandée n'étoit qu'un acheminement au trône impérial. Il n'osoit en faire descendre de force celui qui y étoit assis , & qu'il y avoit placé lui-même ; il lui persuada de le lui céder volontairement : ce à quoi le jeune Empereur parut consentir sans aucune répugnance , dans la crainte peut-être qu'on ne lui préparât un sort plus rigoureux encore , s'il faisoit mine de vouloir résister. Ainsi l'amour de la vie , dont , par cette lâcheté , il ne fit que prolonger le cours de quelques mois , l'engagea à faire publiquement son acte de renonciation en faveur de *Tchen-pa-sien* , qui fut aussi-tôt reconnu avec les formalités qui sont d'usage dans ces sortes d'occasions.

Ainsi finit la Dynastie des *Leang* , pour faire place à celle des *Tchen* , dont *Tchen-pa-sien* devoit le Fondateur. A la Cour , tout se passa avec beaucoup de tranquillité. L'ancien Empereur alla , avec une suite nombreuse , dans le nouveau palais qu'on lui avoit préparé. Sous prétexte de lui faire honneur , on lui donna une petite armée pour le garder ; & celui qui venoit d'être proclamé , se rendit avec pompe dans le lieu destiné pour être la demeure du Fils du Ciel.

Dans les Provinces , les choses ne se passèrent pas si paisiblement. Plusieurs des Grands , qui y exerçoient des emplois considérables , refusèrent d'obéir & se déclarèrent ouvertement contre *Tchen-pa-sien* , qu'ils regardoient comme un usurpateur. Ils leverent des troupes , dans le dessein , disoient-ils , de rétablir le légitime Empereur , qu'on avoit forcé d'abdiquer , & se mirent en campagne. *Tchen-pa-sien* ne s'endormit point : il envoya ses vieux soldats , & mit à leur tête des Officiers connus & expérimentés. Ces petites

révoltes n'eurent pas de suite ; elles furent éteintes dès leur naissance , & n'eurent d'autre effet que celui de hâter la mort de l'Empereur *King-ti* , que *Tchen-pa-sien* jugea nécessaire à la tranquillité de l'Etat. Ce fut là le dernier crime que son ambition lui fit commettre. Après l'extinction de la famille des *Leang* , il crut n'avoir plus rien à craindre , & ne s'occupa plus désormais que du soin de faire revivre ses vertus & de bien gouverner. Il fit la paix avec tous ceux qui voulurent l'accepter , pardonna aux rebelles & à tous ceux qu'il avoit vaincus , fit fleurir les Lettres , employa les Sages , récompensa le mérite , & se conduisit en tout avec tant de discernement , de prudence , de douceur & d'équité , qu'il regagna l'estime universelle , & que ses envieux même n'eurent plus de fautes à lui reprocher. Au bout de deux ans de regne , il tomba dangereusement malade , & vit bien qu'il n'en reviendrait pas. Il prit ses mesures pour se donner un successeur qui fût en état de soutenir la gloire de son nom & de perpétuer l'Empire dans sa famille. Il n'avoit point d'enfant ; il choisit un de ses neveux , fils de son frère aîné , qui étoit âgé d'environ quarante ans , & le nomma Prince héritier en présence de tous ses Grands. Peu de jours après il mourut , dans la cinquante-neuvième année de son âge , la troisième de son regne , l'an de J. C. 559. Son corps fut déposé à *Ouan-ngan-ling*.

L X V I I.

SOUI, OUEN-TI, Empereur.

Le nom de sa famille étoit *Yang* , son nom propre *Kien* , & son surnom , pendant tout le temps de sa jeunesse , *Na-yen-ta*. Il descendoit de *Yang-tchen* , qui avoit occupé les premières

dignités de l'Empire sous la Dynastie des *Han*, & qui s'étoit acquis une très-grande réputation par ses talens & par ses vertus. Son pere fut fait Comte de *Soui* & garda ce titre jusqu'à sa mort. *Yang-kien* lui succéda ; & le Prince de *Tcheou*, dont il étoit sujet , lui confirma ce titre , & continua à l'honorer des mêmes bontés dont il avoit déjà honoré tous ceux de sa famille. Ce Prince de *Tcheou* étoit maître de la partie septentrionale de la Chine , & se donnoit le titre d'Empereur : ainsi tous les Comtes de ses Etats (qui s'étendoient depuis le *Kiang* jusqu'à la grande muraille) étoient réputés Comtes de l'Empire ; ils en faisoient les fonctions & en avoient toutes les prérogatives.

En vertu de son titre , le Comte de *Soui* étoit souvent employé pour le cérémonial de la Cour. Sa gravité , son exactitude à remplir ses devoirs , son attention à mesurer tous ses discours & à ne parler que rarement ; tout cela , joint à quelque chose de sombre qu'il portoit dans sa physionomie , ne prévenoit point en sa faveur des courtisans amis de la frivolité , beaux parleurs pour la plupart , & dont l'humeur enjouée échouoit sans cesse contre le sérieux d'un homme dont le caractère ne se laissoit point pénétrer. Ils en conçurent de l'ombrage , & le déservirent auprès de leur maître. Ils dirent au Prince que le Comte de *Soui* étoit un homme dangereux , qui sembloit rouler dans sa tête les plus vastes projets : ils ajouterent que la prudence exigeoit qu'on ne confiât point des emplois importans à un homme de cette espece , & que l'expérience n'avoit convaincu que trop souvent qu'on ne sauroit prendre trop de précautions avec de pareils sujets.

Le Comte fut instruit de tout ; il fut , en détail , ce qu'on avoit dit de lui ; mais il dissimula. Au lieu de se plaindre , ou de chercher à se venger , il mit tous ses soins à cacher

ses profonds desseins , & à ôter tout sujet d'ombrage. Il avoit une fille , dont la beauté & la vertu furent admirées , dès la premiere fois qu'on la produisit au service des Dames du Palais. Le Prince de *Tcheou* , ou , si l'on veut , l'Empereur du Nord en entendit faire l'eloge , & voulut la mettre au nombre de ses epouses. Il la demanda au Comte ; & le Comte la lui accorda.

Devenu beau-pere de l'Empereur , *Yang-kien* commença à jetter des fondemens solides de la grandeur qu'il méditoit. Il commença par faire eriger son Comté de *Soui* en Principauté. Sa fille ayant eu le bonheur de plaire à son epoux , & d'en avoir eu un fils , elle fut déclarée Impératrice , & le fils qu'elle avoit eu devint Prince héritier. Depuis cette epoque , le crédit de *Yang-kien* augmenta de jour en jour. Il eut différens emplois , dont il s'acquitta avec tant de prudence & de capacité , qu'on le choisit enfin pour le placer à la tête du gouvernement , en qualité de premier Ministre.

Dans ce nouveau poste , le Prince de *Soui* s'attira l'estime universelle , par la sagesse avec laquelle il régloit toutes les affaires. Il avoit un génie vaste , une politique profonde , un discernement exquis. Habile à pénétrer le secret des autres , il ne laissa jamais transpirer le sien. Il alloit à son but avec lenteur , mais avec sûreté ; sourdement , mais efficacement. Il étoit , outre cela , equitable , désintéressé , amateur du bien public , sobre , modeste , ennemi du luxe & des plaisirs bruyans. Comme il avoit négligé l'étude pendant sa jeunesse , il n'avoit point , dans le caractère , cette aménité que la littérature inspire , pour l'ordinaire , à ceux qui la cultivent. Il se faisoit facilement emporter aux mouvemens d'une indignation , qu'il portoit quelquefois jusqu'à la colere ; mais , quand ses esprits étoient un peu calmés , il ne rougissoit pas d'avouer son tort ; & il le faisoit de maniere que ceux-mêmes contre lesquels il

s'étoit emporté , étoient pleinement satisfaits , soit qu'il leur accordât , ou qu'il leur refusât ce qu'ils sollicitoient auprès de lui. C'est ainsi que tout , jusqu'à ses défauts , tournoit insensiblement à son avantage. D'un autre côté , l'Empereur déshonorait le trône par son orgueil , ses débauches , & sur-tout par ses cruautés. Ses vices , mis en contraste avec les vertus , vraies ou apparentes , de *Yang-kien* , qui se déclaroit toujours pour l'innocent opprimé , ou pour le coupable malheureux , rendoit au Ministre tous les cœurs qu'il enlevait au Souverain.

Cependant l'envie , qui avoit toujours l'œil ouvert , n'enviesageoit , qu'avec dépit , l'autorité , presque sans bornes , d'un homme qu'elle avoit vu croître malgré elle , & s'élever au-dessus des autres , à-peu-près comme un grand chêne , qui , après quelques années , surpasse tous les buissons parmi lesquels il est né. Elle répandit son venin dans le cœur des Grands & de quelques Princes de la famille régnante , & leur inspira les plus noirs projets. Après bien des intrigues & des cabales , la mort de *Yang-kien* fut résolue ; l'Empereur lui-même y donna les mains. Il ne s'agissoit plus que d'en venir à l'exécution , & la chose n'étoit pas aisée. *Yang-kien* jouissoit de l'estime générale , & sa conduite ne donnoit aucune prise. Tous les Tribunaux lui étoient dévoués , & tous les gens de guerre étoient à ses ordres. L'attaquer dans les formes judiciaires , ou à force ouverte , c'étoit s'exposer évidemment à manquer son but. On choisit la voie de la trahison , comme étant la plus courte & la plus sûre pour réussir.

Ces arrangemens pris , l'Empereur indiqua une assemblée générale de tous ses Grands , pour traiter avec eux d'une affaire de la dernière importance. C'étoit dans cette assemblée que *Yang-kien* devoit être jugé , condamné & exécuté , sans qu'il pût , en aucune manière , travailler à sa défense , ou pourvoir à sa sûreté. Mais , par un de ces accidens dont la vraie cause est

toujours impénétrable , il arriva tout l'opposé de ce qu'on avoit projeté. En se rendant au lieu de l'assemblée , l'Empereur se sentit tout-à-coup défaillir ; on l'emporte , & il meurt. Le fils qu'il avoit eu de *Yang-ché* , fille de *Yang-kien* , est reconnu Empereur , sous le nom de *Tcheou-tsin-ti* ; & comme ce nouvel Empereur n'étoit encore qu'un enfant , on donna à sa mere la régence de l'Empire , & à *Yang-kien* , son grand-pere maternel , outre tous les titres dont il étoit déjà décoré , celui d'instituteur du Prince , avec une inspection générale sur toutes les branches du gouvernement.

Avant que de publier la mort de l'Empereur , & tout ce qui s'étoit fait en conséquence , *Yang-kien* dépêcha des couriers à tous les Princes du sang qui avoient des emplois considérables hors de la Capitale , & leur enjoignit de se rendre incessamment à la Cour , pour des affaires qu'on ne pouvoit leur communiquer qu'en présence. Ces Princes n'ayant aucun lieu de se défier , obéirent exactement ; mais quand , après leur arrivée , ils eurent appris le sujet pour lequel ils avoient été appelés , & qu'ils se virent dépouiller de leurs charges du dehors , pour ne recevoir à la place que de vains titres , auprès de la personne du jeune Empereur , ils comprirent que la Régente & *Yang-kien* vouloient dominer avec une entière sécurité , & ne laisser aucun pouvoir à ceux de la famille , qui seuls pouvoient leur faire ombrage , ou traverser leurs projets. Comme il n'y avoit plus moyen de reculer , ils prirent le seul parti qu'ils avoient à prendre , celui de la dissimulation. Par la maniere dont ils se conduisirent d'abord , on eût cru qu'ils étoient pénétrés de la plus vive reconnoissance , & qu'ils regardoient comme une faveur insigne leur rappel à la Cour. Cependant ils consulterent entre eux sur les moyens de se venger. La Régence entre les mains d'une femme , qui ne se conduisoit que par les conseils du premier Ministre , & ent

elle étoit fille, leur parut blesser ouvertement les droits de leur naissance. Demander qu'on changeât quelque chose aux arrangemens qui avoient été pris sans eux, c'étoit une démarche dont les suites pouvoient leur être funestes. Ils favoient trop bien que *Yang-kien* n'étoit pas homme à reculer : ils résolurent sa mort. L'un d'entre eux, nommé *Yu-ouen-tchao*, se chargea de le faire assassiner.

Après avoir pris toutes les mesures qu'il crut nécessaires, pour ne pas manquer son coup, *Yu-ouen-tchao* invita *Yang-kien* à venir chez lui, prendre, disoit-il, un repas d'amis. *Yang-kien* s'y rendit, accompagné seulement d'un de ses Officiers, homme d'une bravoure & d'une fidélité à toute épreuve.

Cet Officier, plus défiant que son maître, avoit pris la précaution de se bien armer. Il s'aperçut, en entrant, de quelques signes qu'on faisoit à des gens qui se retirèrent dans les appartemens reculés. Il ne lui en fallut pas davantage pour confirmer ses soupçons, & l'en empêcha de se tenir sur ses gardes. Comme il faisoit attention à tout, il remarqua un empressement extraordinaire à faire boire coup sur coup dès les commencemens du repas, il vit que *Yu-ouen-tchao* portoit de temps en temps sa main sur son estomac & sur sa poitrine, avec un air de distraction qui ne lui parut pas naturel. Il observa de plus près, & il crut appercevoir une sorte d'arme, qui ne pouvoit avoir été placée là qu'avec mauvaise intention. Sans attendre d'autres preuves, il prend *Yang-kien* par le bras, & lui dit brusquement : *Sortez d'ici, Seigneur, on vous attend au palais ; & tout de suite mettant le sabre à la main : c'est moi, continua-t-il, qui dois vuider cette affaire.*

Yang-kien comprit sur le champ toute la grandeur du péril où il étoit exposé : il se leve, & sort, sans que personne se mit

en devoir de l'arrêter. L'action de l'Officier avoit suspendu toutes les réflexions , & attiré tous les regards sur sa personne. D'ailleurs , ceux des conjurés qui devoient massacrer *Yang-kien* , n'avoient ordre de venir faire leur coup que vers la fin du repas , lorsque les fumées du vin l'auroient mis hors d'état de pouvoir se sauver ou se défendre.

Au sortir de-là , *Yang-kien* se rendit en droiture au palais , où il avoit son logement ; & après avoir instruit la Régente , il envoya des satellites pour se saisir de la personne de *Yu-ouen-tchao* , & de tous ceux qui se trouveroient dans son hôtel. En même temps , la Régente donna ses ordres aux Tribunaux , pour les autoriser à connoître de cette affaire & la juger définitivement. Le procès fut bientôt instruit , les coupables avouèrent leur crime ; ils furent condamnés à mort , & exécutés sans délai.

Outre les Princes qui faisoient leur séjour dans la Capitale & au centre de la Cour , *Yang-kien* avoit dans les Provinces un ennemi plus redoutable que tous les autres , parce qu'il étoit à la tête d'une armée de plus de quatre cens mille hommes , avec lesquels il prenoit des villes & foumettoit les peuples. Il s'agissoit de gagner cet adversaire , ou de le subjuguier ; le premier parti n'étoit pas possible dans les circonstances : *Yang-kien* tenta le second , & il y réussit , au-delà de ses espérances. Il envoya des troupes choisies , commandées par de bons Généraux , avec ordre de livrer bataille , sans s'amuser à former des sieges , pour lesquels , disoit-il , il ne négligeroit rien , quand il en seroit temps.

L'armée de *Yang-kien* rencontra celle de *Yu-tché-kioung* ; on livra bataille ; l'armée de *Yu-tché-kioung* fut battue , taillée en pièces ; & sans avoir le temps d'en ramasser quelques débris , *Yu-tché-kioung* alla se renfermer presque seul dans une ville , où , se voyant hors d'état de défense , & sans espoir de

de secours, il se coupa la gorge, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

- Les Princes du sang qui restoient encore, & le nombre n'en étoit pas petit, loin d'être découragés de tant de malheurs qui arrivoient à leur famille, n'en devinrent que plus téméraires; leur haine contre *Yang-kien* les avoit tellement aveuglés, qu'ils ne se cachoient presque plus pour cabaler. Las de tant de complots, & voulant pourvoir à la sûreté de ses jours, *Yang-kien* se résolut enfin à faire le dernier pas pour arriver à la souveraineté. Il engagea la Régente & le jeune Empereur à se décharger entièrement sur lui du fardeau du gouvernement, qu'ils étoient hors d'état de porter, & à faire, en sa faveur, une abdication dans les formes: ce qui fut exécuté, du consentement unanime de tous les Grands. *Yang-kien* fut reconnu solennellement comme seul & légitime Empereur des Etats de *Tcheou*, qui comprenoient, comme je l'ai déjà dit, toute la partie septentrionale de la Chine, jusqu'au fleuve *Kiang*.

Placé sur le trône, le nouvel Empereur voulut prendre des mesures efficaces pour s'y maintenir, en ôtant, autant qu'il seroit en lui, toutes les occasions de révoltes. Il assembla ses Grands, & leur demanda comment il devoit se conduire envers les Princes de la famille à laquelle il venoit de succéder. Tout le monde fut d'avis qu'il falloit les exterminer, & éteindre toute leur race, parce qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de pouvoir jouir des douceurs de la paix.

Quelque violent que fût ce parti, *Yang-kien* s'y détermina, & l'exécution ne tarda pas à suivre. Ainsi, après vingt-six ans de regne, la famille des Princes de *Tcheou* fut entièrement détruite, ayant donné jusqu'à cinq Empereurs pendant ce court espace de temps. Celle des Princes de *Sou* prit sa place, & l'occupa d'abord avec une majesté dont on n'avoit

point vu d'exemple depuis l'établissement de l'Empire Septentrional. *Yang-kien* n'ayant plus rien à craindre, mit tous ses soins à bien gouverner, en rendant ses sujets heureux. Il commença par abroger toutes les loix tyranniques qui avoient été établies par quelques-uns de ses prédécesseurs ; il en fit de nouvelles, qui furent toutes en faveur du peuple ; & ménagea si bien les intérêts des différens corps de l'Etat, qu'il se les attacha tous d'une manière indissoluble. Ce qui lui gagna en particulier les cœurs des vrais Chinois, ce fut son attention à faire revivre les anciens rits, & à travailler au recouvrement des livres égarés ou perdus. Deux exemples, que je vais citer, suffiront pour faire connoître de quoi il étoit capable en ce genre.

Suen-ti, Empereur des *Tchen*, venoit de mourir. Son successeur *Heou-tchou* dépêcha un courier à *Yang-kien*, Empereur de *Souï*, pour lui faire part de cette nouvelle, lui annoncer son avènement au trône, & lui demander son amitié. *Yang-kien*, qui avoit déjà formé son plan pour la réunion des deux Empires, avoit une armée qu'il destinoit à cette grande entreprise. Les circonstances lui parurent favorables. Cependant, comme il vouloit avoir le mérite de ne rien faire que de l'avis de son Conseil, il mit l'affaire en délibération, bien persuadé que tous les avis seroient conformes au sien. Il se trompa. A peine eut-il proposé ce qu'il avoit envie de faire, qu'un des Grands se leva, & prit la liberté de lui représenter que, puisqu'il étoit dans la résolution de rendre à l'Empire sa première splendeur, il falloit commencer par suivre l'exemple des grands Princes qui l'avoient illustré : que ces sages personnages ayant pour maxime de respecter les affligés, ils ne faisoient jamais la guerre à un Prince actuellement en deuil : que *Heou-tchou*, Empereur des *Tchen*, par le malheur qu'il avoit eu de perdre son pere, étoit devenu un objet respectable

pour quiconque fait profession de suivre les anciens rits, & qu'ainsi il falloit lui accorder la paix.

Je suis grand partisan des anciens rits , repartit sur le champ Yang-kien , & je n'oublierai rien pour m'y conformer exactement. Qu'on fasse revenir l'armée : j'accorde volontiers la paix & mon amitié à un Prince affligé. Son courrier peut partir quand il voudra , pour porter ces bonnes paroles à son maître. Puissent-elles adoucir sa juste douleur , & lui servir en quelque sorte de consolation.

On ne sauroit se figurer combien ce peu de mots , & la conduite qu'il tint en conséquence , le rendirent agréable aux yeux de ses Grands. Ils se féliciterent mutuellement , comme si chacun d'eux en particulier avoit obtenu quelque faveur insigne de la part de son maître. Ils ne répandoient que des discours avantageux au Prince ; ils le louoient jusques dans les moindres de ses actions , pour lesquelles ils lui prêtoient toujours des vues supérieures ; & le peuple , qui s'étoit déjà ressenti , dans plusieurs occasions , de la douceur de son gouvernement , se repaissoit de la flatteuse espérance de voir bientôt renaître les beaux jours de *Yao* , de *Chun* , de *Tchen-tang* , & de *Ouen-ouang*.

Charmé des dispositions favorables où tous ses sujets étoient à son égard , *Yang-kien* voulut profiter du loisir que lui laissoit la paix , pour se bâtir une ville , dont la situation fût plus saine & plus avantageuse que celle de *Tchang-ngan* , où il faisoit sa résidence , à l'exemple de ses prédécesseurs. A dix lys environ de distance , en tirant vers le nord , étoit une colline , du nom de *Loung-cheou-chan*. L'air y étoit très-sain , les eaux excellentes , & l'aspect en fut trouvé de très-bon augure par les Astrologues qui y furent envoyés pour en tirer l'horoscope. Ce fut là qu'on jeta les fondemens de la nouvelle Capitale de l'Empire du Nord , pour l'être bientôt après

de toute la Chine. Malgré la répugnance que les Chinois ont toujours eue pour le changement , tout le monde se porta avec tant d'empressement & d'ardeur à satisfaire le Prince , que dans l'espace de moins d'un an la ville fut achevée ; la Cour s'y transporta , les familles s'y rendirent en foule , & la transmigration fut complète.

Tous les Corps de l'Etat féliciterent séparément l'Empereur ; l'éloge de ce grand Prince retentissoit de toutes parts. Les flatteurs ne s'oublièrent pas dans cette occasion. Les expressions les plus brillantes , les comparaisons les plus relevées , tous les ornemens que peut fournir l'éloquence furent employés. Mais , en croyant faire leur cour par des placets ainsi travaillés , ils déplurent , & occasionnerent une défense , dont l'effet fut le renouvellement du bon goût. *Yang-kien* n'étoit pas lettré ; mais il avoit l'esprit bon , droit & juste , & il aimoit le vrai. Il voyoit dans une affaire ce qu'il falloit y voir ; il savoit apprécier les belles actions , même les siennes , ce qu'elles valaient ; & si quelqu'un s'avisait de le louer , dans ce qui ne le méritoit pas , ou de le louer trop dans ce qui le méritoit , loin d'en être flatté , il en témoignoit quelquefois son ressentiment. Il étoit alors d'usage , comme il l'est encore aujourd'hui , de ne s'adresser au Prince que par écrit , à moins qu'on ne fût d'un rang à pouvoir s'entretenir familièrement avec lui. L'abus des titres pompeux , des termes flatteurs , un style verbeux & plein d'affectation , s'étoit introduit & avoit prévalu. Les Lettrés du premier ordre n'avoient d'autre emulation que celle d'exceller en ce genre : il paroissoit impossible de ramener ce bon goût , cet amour du simple & du vrai , qui avoient distingué les grands hommes du temps des *Tcheou* & des *Han*. *Yang-kien* l'entreprit , & en vint à bout. Il défendit qu'on lui présentât jamais des placets ou autres écrits , s'ils n'étoient conçus d'une

maniere claire, nette & précise, dépouillés de tous les faux ornemens, & de tous les hors-d'œuvre qui absorbent l'objet principal; & cela, sous peine, pour ceux qui avoient des dignités, ou des charges, d'en être privés; & pour les aspirans, d'être rayés de la liste de ceux qui en devoient être pourvus. Il n'en fallut pas davantage pour guérir un mal qui paroissoit incurable.

Ce grand Prince ayant promis une somme considérable pour chaque volume des ouvrages, qu'on savoit avoir existé sous les *Tcheou* & sous les *Han*, & dont cependant on n'entendoit plus parler de son temps; on lui en apportoit de tous côtés, parmi lesquels il s'en trouva de très-précieux. Les Princes de *Tcheou*, ses prédécesseurs, en avoient ramassé jusqu'à dix mille; il y ajouta les cinq mille qui se trouverent dans le Royaume de *Tsi*, lorsqu'on en fit la conquête. Ce nombre grossit chaque jour, aux dépens des bibliotheques particulieres ou des cabinets des curieux, que les possesseurs dépouilloient avec plaisir, pour enrichir le trésor public.

Les trois années de deuil, à l'occasion de la mort de *Siu-en-ti*, Empereur de *Tchen*, s'étoient insensiblement écoulées, sans que *Yang-kien*, Empereur des *Soui*, eût donné le moindre signe de vouloir rompre la paix qu'il avoit accordée. Il n'avoit point, pour cela, perdu de vue son grand projet. Il y travailloit efficacement, en gagnant les cœurs de ses propres sujets, & en s'attirant l'estime des étrangers. L'observation exacte des loix, de la justice, des rites, & des cérémonies anciennes, la protection qu'il accordoit aux Lettres, & à ceux qui les cultivoient, le rendoient l'idole des Chinois; tandis que sa droiture, son désintéressement, & son impartialité envers les différens Princes Tartares ses voisins, qui étoient divisés entre eux, le rendoient leur arbitre commun. C'étoit

à qui pourroit se ranger plutôt sous son obéissance, en se reconnoissant son sujet ou son vassal.

L'Empereur des *Tchen* étoit précisément le contraire de celui des *Soui*. Autant celui-ci faisoit briller sur le trône de ces qualités éminentes, qui font qu'un homme mérite d'être placé au-dessus des autres hommes, & de leur commander; autant celui-là montrait de vices, & de ces vices odieux, qui rendent indigne de toute prééminence, & qui dégradent en quelque sorte l'humanité. Il étoit débauché, cruel, voluptueux, ennemi du bon ordre, ne gardant aucune décence, & se déchargeant des soins du gouvernement, sur de vils Eunuques qui abusoient de son autorité, qui en faisoient un trafic indigne pour perdre les Sages, & quiconque auroit les yeux sur leurs malversations & leurs brigandages.

Tout le monde gémissoit d'un pareil désordre : le Prince & ses flatteurs traitoient en criminels d'Etat, ceux qui avoient assez de courage pour faire des représentations. Il ne manquoit à *Yang-kien* qu'une raison plausible de rompre la paix, pour faire la conquête d'un pays, dont les habitans lui tendoient les bras, comme à celui qui devoit être leur libérateur. Au lieu d'une raison plausible qu'il cherchoit, il en eut bientôt une réelle qu'il ne cherchoit pas, & à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre.

Les descendants de la Dynastie des *Leang*, après avoir possédé l'Empire, jouissoient de la Principauté de leur nom, sous la protection des Empereurs du Nord. Comme leur petit Etat étoit situé de façon, qu'ils pouvoient se soumettre également aux Empereurs du Sud, *Yang-kien*, pour leur en ôter l'envie, jugea à propos de s'assurer de la personne du Prince de *Leang*, & de *Kiang-ling*, ville forte, où il faisoit sa résidence. Il invita ce Prince à venir à la Cour, & envoya en même temps de

bonnes troupes pour garder ses Etats. Le Prince ne fit aucune difficulté de se rendre où on l'appelloit, ne sachant point encore quel étoit le dessein de *Yang-kien*. Mais à peine fut-il arrivé qu'on l'instruisit de tout, en lui protestant qu'on n'avoit nulle envie de le dépouiller, & que tout ce qu'on faisoit, n'étoit que pure précaution. Il fut satisfait, ou parut l'être.

Il n'en fut pas de même de *Siao-yen* son oncle, & de *Siao-ouen* son frère, qu'il avoit laissés à *Kiang-ling* pour gouverner pendant son absence. Dès qu'ils apprirent que l'Empereur de *Soui* envoyoit chez eux des troupes, la peur les prit, & ils s'imaginèrent que l'intention de *Yang-kien* étoit d'exterminer entièrement leur race, après s'être emparé de leur Principauté. Cette terreur panique leur fit faire une fausse démarche, qui autorisa en quelque sorte, celui dont ils se défioient, à tout entreprendre contre eux. Ils écrivirent au Gouverneur de la plus prochaine ville de la domination de l'Empereur des *Tchen*, pour lui dire qu'ils se soumettoient à son maître, & qu'ils le prioient d'envoyer à *Kiang-ling*, qu'ils lui cédoient dès-à-présent le plus de troupes qu'il pourroit, afin d'empêcher que celles de *Yang-ling*, qui étoient déjà en chemin pour s'y rendre, ne pussent s'en emparer.

Le Gouverneur, qui savoit de quelle importance étoit le poste qu'on lui offroit, usa de diligence, se rendit maître de la place, & y mit une forte garnison, avant que la petite armée de *Yang-kien* pût y arriver. Les Princes de *Leang*, avec toute leur famille, y vécurent en simples courtisans de *Heou-tchou*.

Lorsque *Yang-kien* apprit ce qui s'étoit passé, il en fut outré de colere, & résolut de ne plus différer l'exécution de son grand dessein. Il fit un manifeste, dans lequel, après avoir exposé le sujet qui l'engageoit à recommencer la guerre, il

détaille , fort au long , les débauches , les vexations , les cruautés , & tous les autres crimes dont *Heou-tchou* se rendoit chaque jour plus coupable , au mépris du Ciel , dont il ne suivoit aucune loi : il ajoute , en finissant , que le *Chang-ti* l'avoit choisi pour être , & l'instrument de ses vengeances , & le libérateur d'un peuple opprimé , qu'il vouloit faire rentrer dans ses anciens droits.

Ce manifeste répandu dans les deux Empires , y fit tout l'effet qu'on en pouvoit attendre. Les esprits , qui n'étoient déjà que trop indisposés contre les *Tchen* , se tournèrent vers les *Soui*. Pour ne pas y revenir à deux fois , *Yang-kien* assembla le plus de troupes qu'il lui fut possible , les divisa en cinq corps , dont chacun en particulier , formant une armée très-forte , auroit pu suffire pour la conquête qu'il méditoit ; il choisit des Généraux parmi ses freres , ses fils , & les Grands qui lui étoient le plus attachés , & les fit partir par cinq chemins différens , pour attaquer par cinq côtés à la fois. Jamais torrent n'eut un effet plus prompt. Tout plia , tout se rendit , tout fut enlevé dans une seule campagne. L'Empereur *Heou-tchou* , pris avec toute sa famille , fut emmené à *Tchang-ngan* , où *Yang-kien* le reçut , non comme son prisonnier , mais comme un Prince malheureux , à qui sa foiblesse , ses vices , & les flatteries de ses courtisans avoient creusé l'abyme dans lequel il étoit tombé. Il le traita bien ; & , à l'exception des hommages qu'on ne rend qu'au propre Souverain , il lui fit rendre , dans sa Cour , tous les honneurs qui pouvoient en quelque sorte adoucir son infortune , & le dédommager de ceux qu'il avoit perdus.

Ce n'est pas faire un petit éloge du fondateur de la Dynastie des *Soui* , que de dire que sa politique ne fut point cruelle. L'exemple de ses prédécesseurs , dans la même carrière , ne fut point contagieux pour lui , & il ne crut pas que la mort
de

de son prisonnier fût une chose nécessaire à la tranquillité de l'Etat. Il le laissa jouir en paix de la vie, sans jamais lui occasionner volontairement le moindre affront, ou la mortification la plus légère, dans le temps même qu'il avoit des prétextes assez plausibles, pour se porter envers lui jusqu'aux dernières extrémités.

Après avoir été divisé pendant l'espace d'environ trois cens ans, l'Empire se trouvant ainsi réuni sous sa domination, *Yang-kien* mit tous ses soins à lui rendre son ancienne forme de gouvernement, dont il ne restoit plus, sur-tout dans les Provinces méridionales, qu'une image fort défigurée. Il commença par se faire reconnoître solennellement, avec toutes les cérémonies qui avoient été pratiquées par les anciens, & prit le feu pour symbole. Il fit un nouveau Code, qui n'étoit nouveau, qu'en ce qu'il rétablissoit les loix qui avoient été en vigueur sous les grandes Dynasties, & que les quatre petites Dynasties, qui avoient précédé la sienne, avoient insensiblement abrogées. Il réforma l'Astronomie, la Musique & les Cérémonies; & ayant remis l'ordre dans les Tribunaux, il n'y plaça que des Magistrats integres & éclairés, & porta un Edit, qui condamnoit à mort quiconque d'entre eux seroit convaincu d'avoir reçu des présens, sous quelque prétexte que ce pût être.

Instruit que les descendans des *Tsi*, des *Leang*, & des *Tchen* négligeoient de faire, chaque année, les cérémonies en l'honneur de leurs ancêtres, dans des lieux uniquement destinés à cet usage, il leur bâtit, à ses frais, des salles particulières, où il voulut que les Princes de ces trois familles se rendissent, dans les temps accoutumés, pour y donner, du moins extérieurement, toutes les preuves de piété filiale déterminées par le *Li-ki*. Croyant voir un abus, ou tout au moins une indécence, en ce que toutes les conditions

paroissoient confonduës , par la liberté qu'avoit chacun de travailler à se procurer des dignités , ou des charges , tant dans le militaire que dans le civil ; il statua que le fils suivroit , désormais , la condition du pere , c'est-à-dire , que le fils d'un marchand feroit le négoce , celui d'un laboureur travailleroit à la terre , celui d'un artisan apprendroit un métier , & celui d'un Magistrat , ou d'un Officier , feroit indifféremment Mandarin d'armes , ou de lettres , suivant ses dispositions naturelles ; ou son goût particulier.

Les etudes , & les lieux où elles devoient se faire , attirerent une attention particuliere de sa part. Il fut surpris du grand nombre de Colleges entretenus aux dépens du public , & de la quantité prodigieuse de ces petits Lettrés subalternes dont l'Empire fourmilloit. A l'exception du College de la Capitale , qu'il conserva , il supprima ceux des autres villes , dont il destina les bâtimens à servir de greniers publics ; & il détermina que les revenus dont ils jouissoient , seroient employés désormais à acheter des grains , pour être distribués , gratis , dans les temps de disette. Il fixa , à soixante-dix , le nombre de ceux qui seroient admis à faire leurs etudes dans son college , & ordonna qu'ils seroient choisis parmi les fils des Mandarins & des Grands qui estoient de service à la Cour.

Un tel réglemeut jetta l'alarme parmi tous les Lettrés de l'Empire , & chacun d'eux l'envisagea comme une offense personnelle , qu'il crut être de son devoir de prévenir ou de repousser. Ils eurent recours à leurs armes ordinaires , je veux dire , aux remontrances , aux placets , aux suppliques , & aux pieces d'éloquence. A les entendre , ils estoient l'ame de l'Etat , & on ne pouvoit les affoiblir , sans que l'Etat tombât dans une langueur , d'où s'ensuivroit bientôt son entier dépérissement. Tous leurs efforts furent inutiles : l'Empereur fut inexorable. Il daigna , cependant , leur faire une espece

de réponse générale, laquelle, sans les satisfaire, leur ferma la bouche, & arrêta leur pinceau.

Dans ce que j'ai fait, leur dis-je, je n'ai envisagé que le bien de l'Etat & la gloire des Lettres. En supprimant les Colleges, je lui rends des laboureurs, des ouvriers & des commerçans que la facilité de faire des études gratis lui enlevait chaque année; & au lieu de ces demi-lettrés, qui n'étoient pour la plupart que des fainéans orgueilleux, & des frondeurs perpétuels, devenus dangereux par leur grand nombre, je lui substitue des hommes, qui le serviront dorénavant par des travaux utiles. Je laisse un College dans la Capitale; & j'ai donné mes ordres pour qu'il n'y ait jamais que des maîtres habiles, & en état de remplir avec honneur les places qui leur seront confiées. J'ai fixé à soixante-dix, le nombre des ecoliers qui seront reçus chaque année; voilà sept cens Lettrés que je donne à l'Empire dans l'espace de dix ans. J'ai voulu que ces ecoliers fussent choisis parmi les enfans des Mandarins & des Grands, actuellement de service à la Cour, & qu'on eût soin de préférer ceux que l'on jugeroit plus capables de réussir: c'est, ce me semble, préparer des hommes éclairés, pour le service le plus essentiel de l'Etat; c'est préparer des soutiens à la Littérature; c'est l'ennoblir, c'est l'illustrer, par l'alliance nécessaire qu'elle aura désormais avec tout ce qu'il y aura de plus distingué dans l'Empire; c'est faire ensorte qu'il n'y ait plus que le génie & les vrais talens qui puissent entrer dans la carrière, & la fournir avec succès. D'ailleurs, cette multiplicité de Colleges entretenus aux dépens du public, ne remonte son origine qu'au temps des Han. Les grands Princes qui les ont successivement fondés, avoient alors leurs raisons; j'ai aujourd'hui les miennes pour détruire ce qu'ils ont fait. Il s'agissoit, sous les Han, de retirer les Lettres du milieu des cendres qui les couvroient depuis l'incendie de

Tsin-ché-hoang. *Pour hâter l'ouvrage, on crut devoir multiplier les ouvriers. Aujourd'hui, que l'ouvrage est fini, je vois que des ouvriers en si grand nombre ne peuvent que se nuire les uns aux autres, & c'est cet abus que j'ai voulu corriger. Au surplus, je n'empêche personne de se livrer à l'étude, suivant que son génie, son goût & ses facultés pourront le lui permettre. Chacun peut se faire le disciple de tel maître qu'il voudra se choisir. C'est sous ces maîtres de choix libre, que se sont formés les grands hommes qui ont paru sous les trois premières Dynasties, Hia, Chang & Tcheou. J'espère qu'il en sera de même dans la suite. Qu'on ne revienne plus sur ce sujet. Les représentations répétées ne me feroient pas changer de sentiment, & pourroient avoir des suites pour ceux qui en seroient les auteurs.*

Dans le temps qu'il faisoit peu-à-peu prendre une nouvelle forme à l'Empire, les Provinces méridionales n'étoient pas tranquilles. Quelques articles d'un Edit nouvellement promulgué, firent croire aux anciens sujets des *Tchen*, qu'on vouloit changer toutes leurs coutumes, pour leur substituer celles qui avoient lieu dans les Provinces du nord; le bruit se répandit même parmi la populace, qu'on alloit la transplanter au-delà du *Kiang*. Ce bruit, qui tendoit à fomentier le mécontentement général, fut reçu comme une vérité. Les esprits s'irriterent, on courut aux armes, on massacra les Officiers & les Mandarins, & la révolte fut presque générale. On ne vouloit point, disoit-on, de ces Empereurs du nord, on vouloit un Prince de la maison des *Tchen*; & comme *Heou-tchou* vivoit encore, on demandoit qu'il fût remis sur le trône de ses ancêtres.

Si jamais *Yang-kien* s'est montré digne de l'auguste titre de Fils du Ciel, c'est dans cette occasion. Il ne se servit point de cette révolte, comme d'un prétexte spécieux, pour se croire en droit d'exterminer les tristes restes d'une famille infortunée. Il continua à traiter l'Empereur détrôné, avec les

mêmes egards qu'il avoit eus pour lui jusqu'alors. Il combattit les rebelles , & les dompta ; mais il épargna leur sang & leur donna la paix. Il fit plus ; il sacrifia ses intérêts & son amour-propre à leur vaine terreur , ou plutôt à leur fantaisie. Il supprima de son Edit tous les articles qui leur avoient fait prendre l'alarme , & les combla de graces & de bienfaits , comme s'ils avoient toujours été fideles à leurs devoirs.

Rien ne s'opposa plus désormais à la grandeur de ses vues. Maître absolu de tout ce qui est entre les quatre mers , pour me servir de l'expression chinoise , il étoit encore l'arbitre & le pacificateur des petits Royaumes voisins. Les Tartares , cette nation inquiète , qui , n'ayant rien à perdre , cherche toujours à gagner , ne venoient plus faire des excursions sur les frontieres de l'Empire : c'étoit parmi eux à qui se soumettroit au grand maître de la Chine , pour jouir du précieux avantage de sa puissante protection. Mais tel est le destin de l'homme ; il ne sauroit jouir sur la terre d'aucune espèce de bonheur , qui ne soit contrebalancé par quelque disgrâce.

Tandis que ce grand Prince s'attiroit l'admiration des étrangers , l'amour de ses propres sujets , & l'estime des uns & des autres ; tandis que tout plioit sous ses loix , & qu'il se proposoit de profiter dans le sein de la douce paix du fruit de ses travaux , des intrigues domestiques versèrent à grands flots l'amertume dans son cœur. Le second de ses fils , nommé *Yang-koang* , Prince ambitieux , impudique & cruel , outré de voir , entre le trône & lui , une barrière insurmontable dans la personne de son frere aîné , qui jouissoit du titre de Prince héritier , & de toutes les prérogatives qui y sont attachées , résolut de la renverser , ou tout au moins de la franchir. Il s'y prit d'abord comme font tous les fourbes , à

qui les faux rapports & la calomnie ne coûtent rien. Il accusa son frere , premièrement auprès de l'Impératrice leur mere commune , & ensuite auprès de l'Empereur ; & dans ses accusations , il fut si bien garder les vraisemblances , en prenant l'un & l'autre par leur foible , qu'il réussit au-delà de ses espérances.

L'Impératrice avoit donné pour epouse au Prince héritier , une jeune personne qu'elle aimoit tendrement , & dont elle vouloit assurer la fortune. Cette jeune Princesse mourut peu de temps après son mariage. Il n'en fallut pas davantage à *Yang-koang* pour commencer à ourdir la trame qu'il méditoit. Il insinua , par mille discours adroitement ménagés , que cette mort n'étoit pas naturelle , & vint à bout de le persuader. Il ajouta que le Prince héritier n'avoit donné que trop de preuves qu'il n'aimoit point cette femme , & qu'il s'en étoit expliqué assez clairement , en disant que s'il l'avoit prise pour epouse , ce n'avoit été que par complaisance pour sa mere , & qu'il trouveroit bien le moyen de s'en défaire quand il voudroit. On le crut encore sur tout cela. L'Impératrice , indisposée contre son fils aîné , donna toute sa confiance à *Yang-koang* & à *Yang-sou* , ses deux autres fils , & concerta avec eux , comment on pourroit s'y prendre pour engager l'Empereur à dégrader son Prince héritier. La chose n'étoit pas aisée ; mais que ne peuvent pas la vengeance d'une femme irritée , & l'ambition d'un homme qui a le trône pour objet !

On supposa le plus grand des crimes à celui qu'on vouloit perdre. On le peignit aux yeux de son pere comme un ambitieux , qui s'ennuyoit d'être si long-temps sujet ; on lui fit tenir des discours qu'il n'avoit pas tenus ; on interpréta en mal toutes ses paroles , toutes ses actions , toute sa conduite ; enfin , on l'accusa de vouloir régner à quelque prix que ce fût.

L'Empereur , naturellement soupçonneux , ecouta ces dis-

cours, qu'on lui répétoit sans cesse & à tout propos. Il se délia de son fils, le fit épier, & mit à son service, des Officiers qui devoient lui rendre compte de toutes ses démarches. Malheureusement pour le Prince héritier, ces Officiers étoient des âmes basses qui se laisserent corrompre. Par leurs rapports indifférents & calomnieux, ils aigrirent si fort l'esprit de l'Empereur, que ce Prince prit enfin le parti d'en venir aux dernières extrémités. Contre l'avis de son conseil, & malgré les représentations de la plupart des Grands & des Chefs des Tribunaux, il déclara l'aîné de ses enfans déchu de tous ses droits, & indigne de lui succéder; nomma *Yang-koang* à sa place, en lui accordant dès-lors toutes les prérogatives dont il dépouilloit son frere; & fit publier dans tout l'Empire, que, pour des raisons très-graves, il avoit jugé à propos de faire un changement, au moyen duquel il faisoit la gloire de l'Empire & la félicité de ses sujets.

Il ne fut pas long-temps sans se repentir d'une démarche que tous les Ordres de l'Etat désapprouvoient. *Yang-koang*, devenu l'héritier présomptif du trône, se fit des créatures & s'empara peu-à-peu de l'autorité. C'étoit par son canal que couloient toutes les graces : malheur à quiconque auroit pris une autre voie pour en obtenir. L'Empereur, tout clairvoyant qu'il étoit, ne s'aperçut du mal que lorsqu'il étoit presque sans remède. A l'exception du Prince qu'il avoit dégradé, tous ses autres enfans étoient d'accord entre eux & avec l'Impératrice leur mere. Le chagrin le mina insensiblement, & il tomba malade. Dans ces circonstances, une de ses femmes, du second ordre, que sa jeunesse, sa beauté, son esprit & son bon naturel lui rendoient infiniment chère, se trouvant par hasard seule dans un appartement près de l'endroit où reposoit l'Empereur, fut vue par *Yang-koang*, qui alla droit à elle, & qui porta l'insolence jusqu'à vouloir

attenter à son honneur. La Dame , pleine d'indignation , s'échappa promptement , & alla chez l'Empereur , & lui fit part du péril qu'elle venoit d'éviter. A ce récit , l'Empereur ne put retenir sa colère ; & ce dernier trait le détermina enfin à exécuter ce que , depuis quelque temps , il avoit résolu de faire , je veux dire , de se nommer un autre successeur. Il manda deux de ses Ministres les plus affidés , leur ordonna d'écrire à *Yang-young* , son fils aîné , ancien Prince héritier , qu'il eût à se rendre auprès de sa personne le plutôt possible. Si la chose avoit pu se faire secrètement , *Yang-koang* étoit perdu ; mais il fut averti assez à temps pour pouvoir , dans un même jour , partir à tout & monter sur un trône vers lequel il ne s'étoit frayé le chemin que par des noirceurs & des crimes. Il se fît de la lettre qu'on écrivoit au nom de l'Empereur , & tira de la personne des deux Ministres qui l'avoient écrite , fit garder à vue *Yang-young* , son aîné , & le soir même l'Empereur mourut. On le soupçonne d'avoir été parricide , & ces soupçons paroissent assez bien fondés. Quoique personne ne lui ait vu commettre ce crime , disent les Historiens , tout le monde savoit qu'à l'exception de quelques satellites entièrement dévoués à ses intérêts , il ecarta tous ceux qui servoient son pere , lorsqu'il l'alla voir pour la dernière fois ; que la maladie de l'Empereur n'étoit pas mortelle , & que , quand même elle l'eût été , elle n'étoit pas de nature à rétrécir si-tôt ses jours. D'ailleurs , ajoutent-ils , la manière cruelle dont *Yang-koang* en usa envers son frere ne prouve que trop qu'il étoit capable du plus grand des crimes : car , non content de lui avoir enlevé l'Empire , auquel la naissance & la volonté de leur pere commun l'avoit d'abord destiné , il l'obligea encore à se donner la mort , en produisant , par une fourberie infâme , un ordre supposé qu'il prétendoit

prétendoit avoir reçu de l'Empereur lui-même, un peu avant qu'il n'expirât.

De quelque maniere que la chose soit arrivée, le Fondateur de la dernière des cinq petites Dynasties antérieures, auquel l'Histoire donne le nom de *Soui-ouen-ti*, après avoir régné vingt-quatre ans, les neuf premières années, comme Empereur des Provinces du nord depuis le *Kiang* jusqu'à la grande muraille, & les quinze dernières, comme Empereur unique de toute la Chine, dont il conquit les Provinces méridionales sur les *Tchen*, qui y dominoient, périt misérablement dans la soixante-quatrième année de son âge, ou suffoqué par un accès de colere, ou étranglé par son propre fils, l'an 604 de notre ere vulgaire. Son corps fut porté à *Tay-ning-ling*. Treize ans après sa mort, sa famille fut entièrement éteinte, & celle des *Li* prit sa place, pour fonder la grande Dynastie des *Tang*.

XLVIII.

OUENTCHOUNG-TSÉE, Philosophe.

Le nom de sa famille étoit *Ouang*, son nom propre *Toung*, & son surnom *Tchoung-yen*. Il naquit à *Loung-men*, de parens qui n'étoient pas trop accommodés des biens de la fortune. Mais, au défaut des richesses, il trouva dans la maison paternelle tous les secours nécessaires pour se former aux sciences & à la vertu. Doué tout-à-la-fois d'un esprit juste & subtil, & d'un naturel des plus heureux, il cultiva le premier par une étude constante, & fit des progrès immenses dans la carrière des Lettres; il profita du second pour acquérir la sagesse, en ne s'écartant jamais de ce qu'il croyoit être de son devoir. La maniere dont il s'est montré dans l'un & l'autre

genre l'ont fait mettre au nombre des Philosophes les plus distingués. Il est un des cinq principaux qu'on a décorés du titre de *Tsée*.

Un des premiers fruits de ses études fut un Ouvrage sur le Gouvernement , dans lequel , sous douze Chapitres , il renfermoit tout l'art de faire fleurir l'Empire , de le maintenir toujours en paix & de rendre les peuples heureux. Prévenu en faveur de cette production de son génie , ainsi que le sont pour l'ordinaire les jeunes Auteurs , il crût que les moyens qu'il proposoit étoient infaillibles , & qu'il n'avoit qu'à se produire à la Cour avec son livre , pour y être employé dans les premières charges de l'Etat. Il chercha des protecteurs , & il en trouva. On présenta son livre à *Souï-ouen-ti* , qui étoit alors sur le trône , en lui faisant un grand éloge de ce qu'il renfermoit. Mais l'Empereur , sans daigner le recevoir , répondit froidement que la science qui apprend à gouverner les hommes n'étoit pas le fait d'un Lettré , & qu'en ce genre il en savoit plus lui seul que tous les Lettrés de l'Empire ensemble.

L'Homme de Lettres , qui ne s'étoit attendu à rien moins qu'à un pareil accueil , fut très-sensible à cet affront ; mais sa philosophie l'en consola bientôt. Il mit son humiliation à profit pour acquérir de nouvelles connoissances. Il renonça à la Cour & à toutes les graces qu'il pouvoit en espérer , & se retira à *Ho-foung* , lieu agréable , situé entre les rivières de *Hoang-ho* & de *Fen-choui*. Là il n'eut plus d'autres occupations que celles de l'étude & de l'enseignement.

Sa manière d'instruire , les explications lumineuses qu'il donnoit sur les endroits les plus difficiles des *King* , & la régularité de ses mœurs , lui firent bientôt un nom. Les Mandarins & tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Province envoyoient leurs enfans prendre de ses leçons. Les

Savans mêmes ne dédaignoient pas d'aller écouter un homme qui , de leur propre aveu , les surpasseoit tous. Sa réputation perça enfin jusqu'à la Cour , où plusieurs de ceux qui la composoient , & en particulier *Yang-sou* , troisieme fils de l'Empereur , voulurent l'attirer. *Yang-sou* étoit alors à la tête des affaires. Il aimoit les Lettres & étoit plein d'estime pour ceux qui en faisoient leur principale occupation. Il crut qu'un Philosophe-Lettre , dont tout le monde s'accordoit à dire du bien , l'éclaireroit de ses lumieres & l'aideroit de ses conseils. Il en parla à l'Empereur , & sollicita la permission de le faire venir , pour lui donner d'abord une place de subalterne dans le ministère , en attendant que ses talens fussent mieux connus.

L'Empereur , qui n'étoit pas prévenu si favorablement en faveur des Gens de Lettres , montra d'abord quelque répugnance à accorder ce qu'on lui demandoit ; mais enfin , pour ne pas déobliger son fils , il lui permit de faire venir celui pour qui il s'intéressoit , en l'assurant qu'il ne seroit pas longtemps à se convaincre par sa propre expérience que les maximes des Spéculatifs , toujours avantageuses par la maniere dont ils les proposent & les font valoir , sont toujours pleines des plus grands inconvéniens , qui les rendent inadmissibles dans la pratique.

Yang-sou , profitant de la permission qu'il venoit de recevoir , fit écrire au Philosophe de se rendre auprès de sa personne , avec promesse de l'employer dans les affaires du Gouvernement & de l'élever aux charges de l'administration publique. Il en reçut cette réponse :

« Je suis né dans une famille obscure ; je n'ai point l'ambition de vouloir m'élever au dessus de mon état : nourri
 » par la pauvreté , dans une maison ouverte aux quatre vents ,
 » j'ai appris à me contenter de peu , à me passer même quel-

» quefois du nécessaire , & à souffrir les injures de l'air. Je
 » n'ai point le desir d'acquérir des richesses qui me seroient
 » inutiles & qui pourroient me devenir très - préjudiciables.
 » Je suis très - satisfait du genre de vie que je mene ici ;
 » pourquoi le changerois - je contre un autre pour lequel
 » je ne me sens aucun attrait ? C'est pour servir l'Etat , me
 » direz-vous , ou en aidant de mes conseils ceux qui le gou-
 » vernent , ou en remplissant moi-même quelque poste impor-
 » tant. Je fais que tout particulier se doit à l'Etat ; aussi je n'ou-
 » blie rien pour le servir suivant mes foibles talens. Je lui
 » prépare , dans les Disciples que je forme , des hommes
 » savans , vertueux & attachés à leurs devoirs. En cela , je lui
 » suis infiniment plus utile que je ne pourrois l'être dans toute
 » autre position. Ainsi , Prince , ne pensez plus à moi ; c'est
 » une faveur que j'ose espérer de la bonté dont vous voulez
 » bien m'honorer ».

Yang-sou ne fut point rebuté de cette réponse ; il revint
 plusieurs fois à la charge , mais ce fut toujours inutilement.
 Le Philosophe persista toujours dans son refus ; ce qui fit
 dire à l'Empereur , en présence de toute sa Cour : *Que tous*
ces prétendus Philosophes étoient des orgueilleux , qui , pleins
d'eux-mêmes , n'avoient que du mépris pour le reste du genre
humain ; & quand je dis pour le reste du genre humain , ajouta-
it-il , en adressant la parole à son fils , je ne prétends pas vous
excepter. Tous ceux qui étoient presens applaudirent ; mais
Yang-sou n'en resta que plus ferme dans sa première
 résolution. Il fit une dernière tentative auprès du Philosophe ,
 & lui écrivit de sa propre main à-peu-près en ces termes.

« On dit que le mépris que vous avez pour moi est une
 » des principales raisons qui vous empêche de venir à la Cour.
 » Je serai persuadé qu'on dit vrai , si vous persistez à me refu-
 » ser ce que je vous demande. Venez , c'est le seul moyen
 » que vous ayez de réparer mon honneur ».

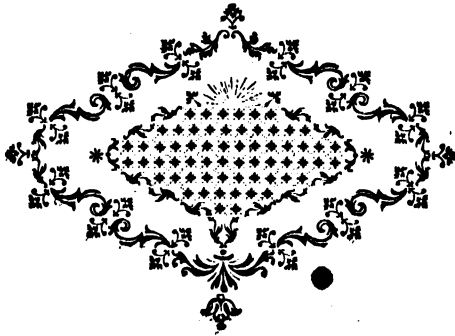
Cette lettre n'eut pas plus d'effet que celles qui l'avoient précédée. Le Philosophe , content de son sort , attaché à ses études , à ses Disciples & au genre de vie qu'il menoit , ne fut pas la dupe des artifices qu'on employoit pour l'en arracher. Il se contenta de faire la réponse suivante.

« On vous en a imposé , Prince , quand on vous a dit que
 » j'avois du mépris pour vous ; je ne méprise personne : mais ,
 » dans la supposition qu'on vous eût dit vrai , je ne vois pas
 » comment votre honneur en pourroit être blessé. Si je mé-
 » prisois dans vous quelque chose qui fût véritablement digne
 » de mépris , en cela , je donnerois des preuves de ma droi-
 » ture & de mon discernement : si , au contraire , je mépri-
 » fois ce qui n'est point digne de mépris , je me rendrois
 » moi-même méprisable par mon peu de discernement , ou
 » par mon aveugle prévention. De quelque maniere que ce
 » fût , vous n'en seriez pas moins ce que vous êtes : la gloire
 » ou la honte de mon mépris ne rejailliroit que sur moi. Qu'im-
 » porte , après tout , à un grand Prince , qu'un simple particu-
 » lier pense bien ou mal de lui ? Ayez , Seigneur , un cœur droit
 » & sincere , ne cherchez que le bien dans tout ce que vous
 » ferez , & soyez sûr qu'avec mon estime , vous aurez celle
 » de tout l'univers. ●

« Pour ce qui est de me rendre auprès de vous , je ne
 » saurois m'y résoudre , & vous êtes trop raisonnable pour
 » vouloir m'y forcer. J'ose espérer de votre bonté que vous
 » me laisserez désormais tranquille , & que vous ne penserez
 » plus à un homme qui ne pourroit vous être d'aucune utilité là
 » où vous êtes , & qui peut former de bons sujets à l'Etat , en
 » faisant ce qu'il fait ».

Yang-fou ne s'offensa point de cette lettre ; il n'en conçut que plus d'estime pour le Philosophe & le laissa maître de ses occupations & de son sort , ainsi qu'il le souhaitoit.

Ouang-toung (car c'est ainsi qu'on l'appelloit , en joignant son nom propre à celui de sa famille) continua à cultiver les Lettres & la Philosophie , & à instruire quiconque se présenteroit pour recevoir ses leçons. Il eut plus de mille Disciples , parmi lesquels on compte les plus fameux Mandarins de son siècle , tels que *Toung-tchang* , *Tcheng-yuen* , *Fang-hiuen-ling* , *Tou-jou-mei* , *Ouang-kouei* & *Ouei-tcheng*. C'est en faveur de tous ces grands hommes qu'il composa les excellens Ouvrages *Yuen-king* & *Tchoung-choue*. C'est encore pour eux qu'il commenta les *King* & qu'il accompagna ses Commentaires de ces notes savantes & lumineuses qui en facilitent l'intelligence.



Memoires sur les Chinois.



TSIN - CHÉ - HOANG - TY. Incendiaire des Livres.

X L I X.

Histoire de TSIN-CHÉ-HOANG-TI, Empereur,
Incendiaire des Livres (*).

On a remarqué en Chine, comme ailleurs, que parmi les hommes extraordinaires, ceux qui doivent leur naissance à un crime, ou qui ne sont pas le fruit d'un légitime mariage, se distinguoient presque toujours par l'héroïsme de leurs vertus, ou par l'excès de leurs vices. Si cette remarque a besoin d'être confirmée par quelque exemple frappant, on peut choisir, parmi cent autres, celui du trop célèbre *Tsin-ché-hoang-ti*, le plus terrible de tous les fléaux que la Littérature ait jamais éprouvés.

Ce Prince, réputé fils de *Tchoang-siang-ouang*, Roi de *Tsin*, étoit réellement fils d'un nommé *Liu-pou-ouei*, riche marchand du Royaume de *Tchao*, & d'une fille que ce même marchand avoit achetée, non pour en faire sa légitime épouse, mais pour être sa concubine.

Cette généalogie mérite, par sa singularité, d'être rapportée. Mais, auparavant, je dois donner, en peu de mots, l'idée de l'état où la Chine se trouvoit réduite, dans le temps que vint au monde celui qui devoit achever de la désoler en la subjuguant. J'abrègerai l'ennui, en ne disant que ce que je croirai nécessaire.

Sur la fin des *Tcheou*, lorsque les Princes de cette Race s'étoient laissés amollir par le luxe, ou abrutir par la débauche,

(*) Les quatre morceaux qui suivent, envoyés en 1772, semblent avoir été faits sur un autre plan que les précédens; ce sont des Vies plutôt que des Portraits: raison de plus pour les placer selon l'ordre des envois. On a même laissé à celui qui regarde *Tsin-ché-hoang-ti* le titre d'Histoire que l'Auteur lui a donné.

l'Empire n'étoit plus qu'un corps informe , dont les membres vouloient faire , chacun à part , la fonction du chef. Sept Royaumes , indépendans l'un de l'autre , s'étoient formés dans son sein , qu'ils déchiroient , en se déchirant entre eux par des guerres cruelles. Les deux Souverainetés , des *Tcheou* à l'Orient , & des *Tcheou* à l'Occident , étoient proprement & exclusivement ce qu'on appelloit alors l'Empire. Mais cet Empire , ainsi divisé , ainsi démembré , loin de donner des loix à ceux qu'on nommoit encore ses vassaux , en recevoit lui-même de ces vassaux trop puissans ; trop heureux qu'on ne le dépouillât pas du titre stérile , dans lequel seul consistoit sa prétendue prééminence sur les autres Etats.

De ces neuf Souverains , le plus puissant étoit , sans contredit , le Roi de *Tsin*. Ses possessions consistoient en ce qui constitue aujourd'hui la Province de *Chen-si* , en y ajoutant quelque chose de celles du *Chan-si* , du *Hou-koang* & du *Sec-tchouen*. *Le Royaume de Tsin* , dit un Historien , occupoit , en étendue , la cinquième partie de la Chine , & le nombre de ses habitans étoit , à-peu-près , un dixième du total des hommes qu'elle renfermoit.

Après le Roi de *Tsin* venoit celui de *Tchou* , dont les Etats étoient dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Province du *Hou-koang*. Les Rois de *Yen* , de *Ouei* , de *Tchao* , de *Han* & de *Tsi* , occupoient le *Tché-li* , le *Chan-tong* , le *Chan-si* , & les autres Provinces qui n'étoient pas immédiatement sous la domination des restes languissans de la Dynastie des *Tcheou* , lesquels , pour arriver plutôt au terme de leur destruction totale , avoient eu , ainsi que je l'ai dit plus haut , la fausse politique de se diviser entre eux.

Dans les guerres que , sous le plus léger prétexte , les Souverains de ces différens Royaumes se faisoient souvent les uns aux autres , le plus fort opprimoit le plus foible ; & celui-ci ,

celui-ci , pour n'être pas entièrement dépouillé , se dépouilloit lui-même en partie , & achetoit la paix , en cédant à son vainqueur , ou quelques-unès de ses villes , ou quelques terres qui étoient le plus à sa bienfiance.

Le dernier traité qui s'étoit conclu entre les Rois de *Tsin* , & de *Tchao* , étoit à-peu-près dans ce genre ; mais , pour se prémunir contre l'infraction , ces deux Princes , en preuve de leur bonne foi , s'étoient donné mutuellement des otages. Le Roi de *Tsin* avoit envoyé , à la Cour de *Tchao* , un de ses petits-fils , nommé *Y-jin* , jeune Prince , dont l'esprit & le caractère faisoient augurer qu'il s'eleveroit un jour à quelque chose de grand , pour peu que la fortune concourût à son élévation. Par son affabilité , par ses manieres douces & insinuanes , *Y-jin* , dans cette Cour étrangere , trouva le secret de se faire aimer.

Le marchand *Liu-pou-ouei* , qui eut occasion de le voir , en lui vendant quelques meubles , ou quelques bijoux (car il y a apparence que c'étoit là l'objet de son commerce) fonda sur lui les plus magnifiques espérances. Il crut qu'en lui frayant quelque sentier vers le trône , ou par ses conseils , ou avec son argent , il en retireroit pour lui-même , un profit d'une toute autre nature que celui qu'il pouvoit espérer de son industrie , dans l'exercice ordinaire de sa profession. Plein de cette magnifique idée , il s'insinua auprès du jeune Prince , en portant souvent chez lui des choses rares , & propres à exciter sa curiosité ; & quand il en fut assez connu pour pouvoir lui parler librement & sans témoin , il lui dit : « Seigneur , le Roi » de *Tsin* , votre aïeul , est déjà parvenu à un âge fort avancé ; » le Prince héritier (1) , son fils , & votre pere , a une vingtaine » d'enfans de ses différentes femmes. Vous êtes du nombre ;

(1) *Prince héritier* est le nom l'Empereur qui est désigné pour lui qu'on donne à celui des fils de succéder.

» mais l'ordre de la naissance ne vous place qu'environ au
» milieu d'eux tous : pouvez-vous espérer raisonnablement que
» vous aurez la préférence sur tous vos freres pour la succession
» au trône ? Vous ne devez pas vous en flatter. Vous avez ,
» personne n'en doute , & j'en suis même plus convaincu que
» qui que ce soit , vous avez toutes les qualités qu'il faut pour
» faire un grand Roi ; mais quand le temps en fera venu , votre
» pere en jugera-t-il ainsi , pour faire tomber sur vous un choix
» qu'il peut faire tomber sur tant d'autres , sans vous faire
» tort ?

» J'ai imaginé un expédient qui m'a paru tout propre à
» vous assurer ce que votre naissance , postérieure à celle de
» près de dix de vos freres , semble vous avoir refusé. Jusqu'à
» présent , votre pere n'a eu de fils que de ses concubines :
» devenez le fils de la légitime épouse , & vous régnerez. Vous
» n'ignorez pas que cette Princesse , quoique tendrement chérie
» de votre pere , son epoux , ne lui a point encore donné d'en-
» fant , pour continuer la légitime succession. Son cœur est
» noyé dans l'amertume & pénétré de la plus vive douleur , à
» la vue de tant de rivales qu'elle croit être en droit d'insulter
» à sa stérilité. Elle ne soupire qu'après l'heureux moment qui
» la rendroit mere d'un fils ; mais on croit être fondé à dire
» que ce moment n'arrivera jamais. Mon dessein seroit de faire
» enforte qu'elle vous adoptât. Je connois particulièrement
» plusieurs personnes attachées au service de sa sœur : en les
» employant à propos , je puis me flatter d'un heureux succès.
» Voici comment je compte m'y prendre. J'ai consacré mille
» onces d'argent , dont la moitié sera employée à acheter des
» bijoux rares , pour être offerts , en votre nom , à la Princesse ,
» & l'autre moitié sera distribuée aux personnes de sa suite , ou
» à celles qui ont le plus de part à sa confiance. J'irai moi-
» même à la Cour ; je me présenterai à la sœur de la Princesse ,

» comme un marchand du Royaume de *Tchao* que vous lui
 » adressez , pour qu'elle ait la bonté d'offrir en votre nom ,
 » à sa sœur , les bijoux que je lui remettrai de votre part , en
 » lui témoignant ma surprise de ce que n'ayant pas l'honneur
 » d'être son fils , vous l'aimez & la respectez comme si elle
 » étoit votre propre mere. J'ajouterai que sans cesse vous
 » faites l'éloge de ses vertus & de ses belles qualités , &
 » qu'en conséquence elle est un objet d'estime & de vénération
 » pour tout le pays de *Tchao* , dont vous savez qu'elle est
 » originaire. Je distribuerai de l'argent pour que plusieurs
 » bouches lui répètent souvent les mêmes paroles. Je serai
 » bien peu fortuné , ou bien mal-adepte , si je ne lui fais naître
 » l'envie de vous adopter pour son fils ».

Y-jin approuva le projet du marchand , & le laissa libre pour l'exécution , l'assurant qu'il ratifieroit tout , & qu'il ne seroit point ingrat du service important qu'il lui rendroit , ou qu'il prétendoit lui rendre.

Ayant le consentement du Prince , *Liu-pou-ouei* partit pour le pays de *Tsin*. Il s'y conduisit avec tant de prudence & de dextérité , que non-seulement il remplit son objet principal , avec tout le succès possible , mais qu'il s'acquitt l'estime de tous ceux avec qui il eut à traiter. Le vieux Roi , *Tchao-siang-ouang* , grand-pere d'*Y-jin* , voulut le voir & l'entretenir ; il lui fit mille questions sur le jeune Prince son petit-fils , sur le Royaume de *Tchao* , sur la maniere dont on y vivoit , & sur quantité d'autres choses qu'il savoit déjà , mais qu'il fut bien aise d'entendre encore de la bouche de cet étranger. Le Prince héritier , & *Hoa-yang* , sa légitime épouse , ne furent pas les moins empressés à faire parler *Liu-pou-ouei*. Celui-ci parla avec tant d'agrément , & fut si bien faire valoir tout ce qu'il disoit , qu'on le regarda dès-lors , comme un homme sur lequel on pouvoit , en toute sûreté , se décharger du soin de

veiller sur la conduite du jeune Prince , tant qu'il resteroit en otage à la Cour de *Tchao*. On lui donna , pour cela , un titre , qui , en l'élevant au-dessus de sa condition , lui donnoit en même temps sur *Y-jin* , une autorité suffisante pour s'en faire respecter ; & la Princesse *Hoa-yang* , qui , du consentement de son epoux , venoit d'adopter *Y-jin* pour son fils , voulut que dans l'écrit qu'elle lui envoya , pour constater l'authenticité de son adoption (2), on ajoutât ces propres paroles : *En vous adoptant pour mon fils , je vous donne Liou-pou-ouei pour maître.*

Muni du certificat de son zèle , *Liu-pou-ouei* se hâta de retourner à *Han-tan* (3) pour annoncer son succès. Il remit au jeune Prince l'écrit dont il étoit chargé pour lui , de la part de la Princesse *Hoa-yang* , & lui rendit un compte exact de tout ce qui s'étoit fait à son occasion. *Y-jin* lui donna dès-lors toute sa confiance , & n'entreprit désormais plus rien qu'il ne l'eût auparavant consulté. Il voulut qu'il logeât , lui & toute sa famille , dans quelque endroit peu éloigné de son palais , afin qu'ils fussent libres l'un & l'autre de se visiter mutuellement , sans que cela parût trop au dehors ; car dans cette Cour étrangère , *Y-jin* avoit de grands ménagemens à garder , pour ne pas donner lieu à la défiance & aux soupçons.

C'étoit déjà beaucoup pour l'ambition de *Liu-pou-ouei* ; mais il porta ses vues plus haut , & forma le hardi projet de donner au Royaume de *Tsin* un Roi qui fût de son sang , du moins il en voulut faire la tentative. Il ne s'avisa pas pour cela de lever des troupes , de tramer des cabales & des révoltes ,

(2) Les adoptions ont eu lieu en Chine de temps immémorial ; les fils adoptifs entrent dans tous les droits des fils légitimes , quand l'adoption s'est faite avec la solennité requise.

(3) *Han-tan* étoit la capitale du Royaume de *Tchao* , où le Prince *Y-jin* étoit en otage : elle étoit dans le district de la Province de *Pé-tché-li*.

ni de se mettre à la tête de quelque parti ; il s'y prit plus simplement , à n'en juger que par les apparences , plus soudainement , mais plus sûrement.

Il se transporta chez le plus accrédité Andrapodocapele qu'il y eût alors à *Han-tan* , & lui demanda une fille , qui eût tout-à-la-fois de la jeunesse , de la beauté , de l'esprit & des talens , ajoutant qu'il lui en donneroit tout le prix qu'il exigeroit , pourvu qu'il fût sûr de n'être pas trompé. L'Andrapodocapele lui en fit voir une , qu'il lui assura être exactement telle qu'il la souhaitoit. *Liu-pou-ouei* en fut satisfait , l'emmena dans sa maison , & la mit au nombre de ses femmes. Il en fit pendant quelque temps sa femme de prédilection , la traita avec tous les egards possibles , & quand il fut sûr qu'elle étoit enceinte , il lui dit qu'une personne de son mérite & de de sa beauté , n'étoit pas faite pour être la simple concubine d'un marchand parvenu , tel qu'il étoit lui-même ; que son dessein étoit de faire en sorte qu'elle fût un jour Reine , ou tout au moins la mere d'un Roi , si l'enfant qu'elle portoit dans son sein étoit un garçon ; mais qu'il falloit pour cela qu'elle entrât dans ses vues , & n'oubliât rien pour se faire aimer de *Y-jin* , lorsque ce jeune Prince la verroit pour la première fois : *Y-jin* , ajouta-t-il , est reconnu pour légitime successeur du trône de *Tsin* : si vous devenez son épouse , vous serez un jour Reine , & l'enfant que vous portez dans le sein , si c'est un garçon , passant pour être le fils de *Y-jin* , succédera à son prétendu pere & sera Roi. Vous comprenez que ce qui se passe aujourd'hui entre nous , ne doit jamais être su de qui que ce soit au monde. Votre honneur , votre intérêt , & peut-être votre vie & la mienne , dépendent de votre secret.

La jeune personne , qui avoit beaucoup d'esprit , ne demanda pas de plus longues explications ; elle comprit parfaitement toute l'étendue & l'importance du rôle qu'elle devoit jouer ,

& affura *Liu-pou-ouei* que , dans quelque etat qu'elle pût se trouver dans la suite , elle n'oublieroit jamais ce qu'elle lui avoit eté & ce qu'elle lui devoit ; qu'il n'avoit qu'à faire tout ce qu'il jugeroit à propos , qu'elle le seconderoit de son mieux , dès qu'elle sauroit ses intentions.

Quelques jours après , *Y-jin* etant allé , selon sa coutume , dans la maison de *Liu-pou-ouei* , y vit , comme par un effet du hazard , celle qu'on desiroit qu'il vît. Il en fut frappé , & demanda qui elle etoit. C'est , lui répondit froidement *Liu-pou-ouei* , une jeune esclave qui partagera bientôt mon lit. Je l'ai achetée fort cher , parce qu'elle a une foule de talens qui la rendent une très-aimable personne. *Y-jin* le pria de la lui céder. *Liu-pou-ouei* refusa , & fit semblant de se fâcher ; rien ne fut conclu pour cette fois ; mais le Prince revint si souvent à la charge , que *Liu-pou-ouei* , comme s'il avoit eté vaincu par ses importunités , lui dit enfin : *Je vois bien , Seigneur , qu'il faut absolument vous satisfaire. Vous voulez la jeune esclave , je vous la donne ; c'est le présent le plus précieux que je puisse vous faire. Puisse-t-elle faire long-temps votre bonheur. Par ce dernier trait sur-tout , vous devez connoître jusqu'à quel point Liu-pou-ouei vous est attaché.*

Y-jin , transporté de joie , remercia son prétendu bienfaiteur , fit conduire dans son hôtel la jeune esclave , & vécut avec elle dans l'union la plus intime. Après une grossesse de douze mois révolus , elle accoucha d'un garçon , qui etoit fils de *Liu-pou-ouei* , & que le Prince crut , ou fit semblant de croire être le sien.

Cet enfant , d'une origine tout au moins douteuse , naquit le premier jour de la première lune de la quarante-huitième année du regne des *Tchao-siang-ouang* , Roi de *Tsin* , c'est-à-dire , l'an 259 avant J. C. *Han-tan* , du district de la Province de *Pe-tché-li* d'aujourd'hui , & qui etoit alors la capitale du

Royaume de *Tchao* , fut le lieu où il vint au monde , parce que c'est là que le Prince *Y-jin* , son prétendu pere , faisoit son séjour , étant encore dans le terme de son otage. On lui donna le nom de *Tcheng* , & le surnom de *Yng* , qui étoit celui de la famille des Rois des *Tsin*. Son véritable nom , dit l'Historien Chinois , est *Liu*. Il prit lui-même celui de *Ché-Hoang-ti* , quand il fut maître de toute la Chine.

Y-jin , quoique déjà marié depuis plusieurs années , n'avoit point encore eu d'enfant. Il fut si charmé de la naissance de celui-ci , qu'il prit dès-lors la résolution d'en faire son héritier , & d'élever au rang de sa principale & légitime épouse , celle qui le lui avoit donné : mais cette femme qui n'avoit point oublié les leçons de *Liu-pou-ouei* , pria le Prince de ne rien précipiter dans une affaire de cette importance. Elle lui représenta tous les inconvéniens qui s'ensuivroient , si , sans la participation de la Cour de *Tsin* , il osoit élever une femme comme elle , à un rang dont elle favoit très-bien elle-même qu'elle n'étoit pas digne.

Cette feinte modestie , que le Prince affecta de publier avec de grands eloges , lui attira l'estime de tout le monde , sans en excepter ses rivales. Elle ne changea rien dans ses occupations domestiques ; elle voulut nourrir son fils de son propre lait ; & l'honneur qu'elle avoit d'être mere , honneur dont ses compagnes étoient privées , loin de lui inspirer du mépris pour elles , ne la rendit que plus douce & plus circonspecte à leur égard ; elle sembloit partager leurs regrets. C'est ainsi que , par une route sûre , elle alloit directement à son but.

Deux ans après (257 avant J. C.) le vieux Roi de *Tsin* , *Tchao-siang-ouang* , voulant , malgré l'otage qu'il avoit donné , faire la guerre au Roi de *Tchao* , fit avertir secrètement son petit-fils *Y-jin* , d'avoir à se mettre en sûreté , le plutôt qu'il lui seroit possible. *Y-jin* comprit de quoi il s'agissoit , & se

sauva du Royaume de *Tchao*, laissant à *Liu-pou-ouei* le soin de conserver son fils & celle qui le lui avoit donné. Il arriva bientôt sur les terres de *Tsin*, où il trouva déjà plusieurs corps de troupes, qui n'attendoient que leurs derniers ordres pour marcher contre les Rois de *Tchao* & de *Han*. Ces ordres ne tarderent pas d'arriver, & les troupes s'avancerent jusqu'aux environs de *Han-tan*.

Tandis que le Prince *Y-jin* étoit en chemin pour se rendre à la Cour de son grand-pere, *Liu-pou-ouei*, à qui il avoit confié ce qu'il avoit de plus précieux, faillit à être exterminé, lui & toute sa race. Ses liaisons avec *Y-jin* ne pouvant être si secrètes, que bien des gens n'en fussent instruits, elles le rendirent suspect. On mit des gardes à sa porte, en attendant qu'on fût mieux informé de sa conduite; & il auroit infailliblement péri, si son adresse & son argent ne l'eussent tiré d'affaire.

Il corrompit ses gardes, sortit de la ville avec le dépôt dont il étoit chargé; & après avoir marché une partie de la nuit, il arriva au lieu où les troupes de *Tsin* avoient formé leur camp. Arrivé à la Cour, il fut reçu avec toutes les distinctions que méritoit le service qu'il venoit de rendre. Le Prince héritier, & *Hoa-yang*, son épouse, qui avoit adopté *Y-jin* pour son fils, demanderent au Roi des emplois honorables pour *Liu-pou-ouei*, & les obtinrent.

Cependant les armées de *Tchao-siang-ouang* combattirent avec succès. Elles prirent sur les *Han*, le pays de *Yang-tcheng* & de *Fou-chou*, & y firent couper 40 mille têtes. Elles s'emparerent de plus de vingt villes du troisieme ordre, ayant le titre de *Hien*, de la dépendanc du Roi de *Tchao*, & y firent couper 90 mille têtes; tant de têtes abattues souleverent tout l'Empire contre les *Tsin*. L'Empereur des *Tcheou* ordonna à tous ses prétendus vassaux de leur courir sus; mais bientôt, craignant
de

de devenir lui-même la victime de cette imprudence, il prit le parti d'aller se mettre à la discrétion du Roi de *Tsin*. Ce lâche Empereur, à la tête de trente mille hommes, va trouver son vassal, lui demande humblement d'oublier le passé, lui remet les trente-six villes, en quoi consistoient alors toutes ses possessions, & attend que la clémence ou la colère de *Tchao-siang-ouang* décide de son sort.

Content de voir l'Empereur à ses pieds lui céder volontairement la dignité suprême, *Tchao-siang-ouang* le reçut avec honneur, lui pardonna sa faute, le renvoya dans sa Capitale, avec promesse de l'y laisser vivre tranquillement, pourvu que, par sa conduite, il ne se rendît pas indigne de la bonté dont il vouloit bien user à son égard.

Le lâche Empereur ne jouit pas long-temps de cette tranquillité, achetée aux dépens de ses Etats & de sa gloire. Il mourut en chemin, sans laisser de postérité qui pût hériter de ses prétentions & disputer un jour l'Empire; car pour ce *Tcheou-kian*, qu'on veut bien mettre encore au nombre des Empereurs, parce qu'il avoit l'honneur d'être du sang des *Tcheou*, il n'avoit pas même un village en propre. Ainsi, c'est à la cinquante-neuvième année du règne de *Nan-quang*, c'est-à-dire, l'an avant J. C. 256, que la Dynastie des *Tcheou* fut entièrement éteinte. Le Roi de *Tsin*, *Tchao-siang-ouang*, n'en prit pas pour cela le titre d'Empereur. Ce vain nom, qui n'eût rien ajouté à sa puissance; lui eût suscité une foule d'ennemis, auxquels il n'auroit peut-être pas pu résister seul. Il vouloit attendre des occasions plus favorables, &, en attendant, il poussa la guerre contre les Rois de *Han* & de *Tchao*. Il les affoiblit tellement, qu'il ne laissa presque plus rien à faire à ses successeurs. Il mourut la cinquante-sixième année de son règne, l'an avant J. C. 251. Son Prince héritier lui succéda. C'est lui que l'histoire appelle du nom de *Hiaò-ouen-ouang*.

Peu de jours après qu'il eut pris possession du trône, il tomba malade & fut hors d'état de gouverner. Il fit reconnoître son fils *Y-jin* pour son légitime successeur, & expira.

Y-jin, qui, à son retour de la Cour de *Tchao* où il étoit en otage, avoit changé son nom en celui de *Tchou*, monta enfin sur un trône, dont l'adresse de *Liu-pou-ouei* avoit su de longue main lui applanir toutes les voies. Il prit le titre d'Empereur, & donna celui d'Impératrice mère à *Hia-ki* dont il tenoit la vie, & à *Hoa-yang* dont il n'étoit fils que par adoption. Il n'oublia pas *Liu-pou-ouei* son bienfaiteur : il l'éleva au rang de Prince, & lui confia les emplois les plus importants du Gouvernement.

La guerre que son grand-pere *Tchao-siang-ouang* avoit entreprise contre les Rois de *Han* & de *Tchao* étoit trop avancée, pour qu'il ne la continuât pas. Il la poussa avec vigueur, & eut d'abord les plus heureux succès : il gagna plusieurs batailles sur ceux du Royaume de *Han*, & leur enleva les villes de *Joung-yang* & de *Tcheng-kao* : il battit les troupes du Royaume de *Tchao*, les défit entièrement, prit trente-sept villes, & força le Roi de *Tchou*, un des alliés de ses ennemis, à fortir de sa Capitale où il alloit être assiégé.

Après avoir remporté tant d'avantages sur trois de ses principaux ennemis, il voulut en aller attaquer un quatrième. Il tourna ses armes contre ceux du Royaume de *Oueï*. Mais ce fut là que ses prospérités trouverent un terme. Ses succès avoient jetté l'effroi parmi tous les Princes qui partageoient l'Empire. Cinq d'entre eux se liguerent, & toutes leurs troupes réunies sous l'autorité d'un habile Général, nommé *Koung-ssé-ou-ki*, lui livrerent bataille, la gagnèrent, mirent son armée en déroute, & la poursuivirent jusqu'au défilé de *Han-kou*.

Ce Prince conçut un si violent chagrin d'un revers de fortune si peu attendu, qu'il en tomba malade, & mourut à la cin-

quieme lune de la troisieme année de son regne, l'an avant J. C. 247. L'histoire lui donne le nom de *Tchoang-siang-ouang*, & le met sans difficulté à la tête de la Dynastie des *Tsin*, parce que, de son temps, il ne restoit plus personne de la Race des *Tcheou*. Le titre de *Tchoang-siang*, qu'on donne à ce premier Empereur des *Tsin*; est expliqué par les Glossateurs d'une maniere qui lui est très-honorable. *Tchoang*, disent-ils, désigne un homme qui a la force, & la puissance de se faire obéir; & *Siang* désigne celui qui, par son mérite & ses qualités personnelles, est en état d'étendre ses possessions bien au-delà de leurs anciennes limites. Tel étoit en effet le Prince *Y-jin*, ce pere prétendu du fameux *Tsin-ché-hoang-ti*, auquel, en mourant, il laissa le Royaume de *Tsin* dans un état très-florissant (malgré la bataille qu'il venoit de perdre) & l'Empire plus qu'à demi conquis.

Tsin-ché-hoang, âgé de treize ans, monta sur le trône; mais, par le conseil de *Liu-pou-oueï*, il ne prit point le titre d'Empereur. Ne voulant pas s'exposer si-tôt à l'envie des autres Souverains, il se contenta du titre de Roi de *Tsin*, & se fit appeller tout simplement du nom qu'il avoit porté jusqu'alors; qui est celui de *Ouang-tcheng* (4). Il déclara *Liu-pou-oueï* son premier Ministre, & lui conféra la dignité de *Siang-koué-koung*, la plus honorable qu'il y eût alors (5), parce qu'elle rendoit celui qui en étoit revêtu le supérieur né de tous les

(4) Le nom de *Tsin-ché-hoang*, avant qu'il n'eût pris le titre d'Empereur, étoit *Ouang-tcheng*, & non pas *Tchen-ouang*, comme l'ont écrit quelques Européens. Je fais cette remarque, parce qu'il y a eu un Empereur du nom de *Tcheng-ouang*, avec lequel on pourroit le confondre. *Tcheng-ouang* étoit fils du célèbre *Ou-ouang*, fondateur de la dynastie des *Tcheou*; & *Ouang-tcheng* étoit cru fils de *Tchouang-siang-ouang*, premier Empereur de la dynastie des *Tsin*.

(5) *Siang-koué-kouang* signifie, disent les Glossateurs, Comte soutien de l'Empire, parce que c'étoit sur celui qui étoit revêtu de cette dignité, que rouloient toutes les affaires du Royaume.

Ordres de l'Etat. Ainsi *Liu-pou-ouei* se trouva tout-à-la-fois le tuteur, l'instituteur, le maître & le premier sujet de son propre fils : rien ne se faisoit que de son consentement, ou par ses ordres. Il fut si bien manier les esprits, & traiter les affaires, qu'il se fit craindre au dehors, & aimer au dedans ; il donna la loi à tous les autres Souverains, après les avoir battus l'un après l'autre dans plusieurs occasions ; il maintint toujours la paix, la tranquillité & le bon ordre dans les Etats de *Tsin* ; & il mit les choses en si bon train, en faisant naître adroitement des sujets de division entre ceux qui gouvernoient les autres Etats, qu'on peut dire qu'il assura sans retour la grandeur suprême sur la tête de son cher fils. Heureux, si la mere du jeune Roi avoit été plus sage, ou qu'il eût oublié lui-même ce qu'elle lui avoit été !

La facilité qu'ils avoient de se voir & de s'entretenir souvent ensemble, pour consulter sur les affaires d'Etat, réveilla leur passion, & ils ne furent pas long-temps sans se donner des preuves de leur affection mutuelle.

Leur commerce criminel ne put si bien se cacher, qu'il ne vînt à la connoissance de plusieurs personnes de la Cour. On en murmuroit ; mais personne n'osoit en avertir celui-là seul qui eût pu y mettre ordre. *Liu-pou-ouei*, de son côté, n'étoit pas sans inquiétude : il prévoyoit bien que le mystere d'iniquité, quelque soin qu'il prît pour le tenir secret, seroit tôt ou tard révélé ; mais comme il étoit fertile en expédiens, il en trouva un, au moyen duquel il crut se mettre à couvert. Il imagina d'introduire auprès de la Reine douairiere, un jeune homme d'une figure agréable, qui devoit la servir en qualité d'eunuque, comme si réellement il eût été tel. Cette Princesse, qui n'étoit alors âgée que d'environ trente ans, & qui n'avoit ni la vertu, ni la décence qui doivent être l'appanage des personnes de son rang & de son sexe, après

sur-tout qu'elles ont eu le malheur de perdre leurs epoux , fut charmée de l'expédient. Elle prit à son service l'eunuque prétendu , dont elle ne tarda pas à faire son favori. Elle en eut deux enfans , qu'elle fit elever avec beaucoup de soin & dans le plus grand secret.

C'eût été une espece de prodige , qu'au milieu de tant de véritables eunuques , le faux eunuque n'eût pas été découvert. Il le fut enfin par ceux à qui la faveur faisoit ombrage. D'abord ils en parlerent entr'eux comme d'une chose douteuse , en se communiquant mutuellement leurs soupçons : ils se hazarderent ensuite à en avertir ceux des Grands qui avoient inspection sur les affaires de l'intérieur du Palais , afin qu'en vertu de leurs emplois , ils eussent à s'informer de tout ce qui concernoit cet être ambigu , dont il ne leur étoit pas aisé de constater l'état : ils dirent que ce n'étoit pas sans sujet , qu'on leur avoit laissé ignorer avec tant d'affectation , la généalogie , & tout le reste des détails qui auroient pu leur faire connoître ; qu'il étoit visible qu'il y avoit du dessein dans cette conduite , & qu'après tout , on ne risquoit rien à vouloir éclaircir ce qui avoit besoin d'éclaircissement ; pourvu , toutefois , qu'on se conduisît dans cette affaire , avec toute la discrétion qu'elle exigeoit. Les Grands ne firent pas grand cas de cet avis , & aucun d'eux n'osa prendre sur soi d'examiner ce qui touchoit de si près la personne du Souverain. Les eunuques ne se rebuterent point. Ils s'adresserent à un Mandarin de lettres , homme intègre , & tout plein des maximes de la vertueuse antiquité , auquel ils firent les mêmes représentations qu'ils avoient faites aux Grands , avec si peu de fruit. Celui-ci , plus versé dans la connoissance des ouvrages d'esprit , que dans celle de la politique , & plus philosophe que courtisan , crut qu'il étoit de son devoir d'avertir le Prince. Il le fit avec cette franchise & cette noble liberté qu'inspire la vertu ,

à ceux qui ne se conduisent que par ses principes. Il obtint qu'on feroit au moins des perquisitions pour s'assurer de la vérité.

Le Roi, qui avoit alors vingt-deux ans, en savoit peut-être plus, sur la conduite de sa mere, qu'on n'osoit lui en dire. Il profita de cette occasion pour mettre fin aux désordres qui régnoient dans l'intérieur de son palais, en nommant des Mandarins pour connoître de cette affaire, l'examiner à fond, & la terminer, suivant qu'ils le jugeroient à propos. A la premiere nouvelle qui se répandit de cette commission, le faux eunuque prit la fuite, emportant avec lui le sceau du Prince, dont il se servit pour lever des troupes dans tous les lieux par où il passa. Il répandit le bruit que le jeune Roi n'avoit pas trouvé de meilleur expédient pour se délivrer de la tyrannie de ses Ministres, que celui de confier son sceau à un homme de sa maison, sur la fidélité duquel il comptoit, afin que ses fideles sujets pussent prendre les armes & venir à son secours.

Cette fable lui fit bientôt un nombreux parti. Il forma une armée assez considérable pour tenir long-temps la campagne, pour peu qu'il eût eu d'expérience ou de talent. Mais, de quoi pouvoit être capable un jeune homme élevé parmi des femmes & des eunuques, dans une honteuse oisiveté, & dans une mollesse plus honteuse encore? Aussi fut-il bientôt vaincu : & le premier Capitaine qui marcha contre lui, par ordre de la Cour, défit aisément une armée qui n'étoit composée que de gens ramassés sans choix : il la dissipa entièrement, & fit prisonnier celui qui la conduisoit. Tout le crédit de la Reine mere, joint à l'industrie de *Liu-pou-ouei*, ne purent le garantir du dernier supplice. Il fut condamné à être coupé en pieces, pour avoir déshonoré la famille royale, & levé l'étendard de la révolte. Les deux enfans qu'il avoit eus de la mere du Roi, furent découverts par les Mandarins Commissaires, & subirent

le même sort ; on les mit impitoyablement en pieces , en punition du crime de leur pere , dont , par d'autres supplices , on eteignit aussi toute la famille.

Cette cruelle exécution ne suffit pas pour appaiser la colere du Roi. Les Juges n'avoient osé , par respect , prononcer la condamnation de sa mere , non plus que celle de *Liu-pou-ouei* ; qu'ils croyoient n'avoir commis d'autre faute que celle d'avoir introduit , sans examen , pour le service du dedans , un homme qui se disoit eunuque , quoiqu'il ne le fût pas. Ils supplierent le Roi de déterminer lui-même ce qu'il convenoit de faire à l'égard de ces deux personnes. Le Roi condamna sa mere à l'exil dans le pays de *Young* , où on devoit la garder à vue , & ne lui fournir que ce qu'il lui falloit précisément pour vivre.

Pour ce qui est de *Liu-pou-ouei* , comme sa faute ne passoit encore que pour une pure négligence & un défaut d'attention , quoiqu'en matiere de la derniere importance , on voulut bien avoir egard à ses services passés. On lui laissa la vie ; mais on le bannit des Etats de *Tsin* , après lui avoir ôté tous les emplois , dignités & titres dont il etoit pourvu. Rentré dans son premier etat , *Liu-pou-ouei* ne se laissa point abattre. Il se retira dans une ville du pays de *Chou* , où il vécut assez tranquillement pendant environ deux ans. Il ne noua aucune intrigue pour obtenir son rétablissement ; & à juger de son caractère par la conduite qu'il tenoit alors , on l'eût pris pour un homme des plus ordinaires , sans ambition comme sans talens. Il est néanmoins très-vraisemblable qu'il répandit des bruits sourds , pour persuader au public que l'histoire du faux eunuque n'étoit qu'une fable imaginée par ses envieux , dans le dessein de le perdre , lui & la Reine mere , dont le crédit leur faisoit ombrage.

Quoi qu'il en soit , la seconde année après sa disgrâce , le

Roi parut avoir oublié sa faute , pour ne se souvenir que des services qu'il avoit rendus à l'Etat , pendant qu'il l'avoit gouverné en qualité de premier Ministre , qu'il lui avoit rendus à lui-même depuis sa plus tendre enfance , & à *Tchoang-siang-ouang* , son prétendu pere , quand il n'étoit encore que le Prince *Y-jin* ; peut-être même favoit-il quelque chose du grand secret de sa filiation , & que la nature fit renaître ; ou réveilla dans son cœur des sentimens qu'il lui étoit difficile d'étouffer. Il lui écrivit une lettre pleine des sentimens les plus affectueux , pour l'inviter à revenir à sa Cour , l'assurant d'un pardon entier & absolu , du retour de ses bonnes grâces , & de la continuation de ses bienfaits.

En voyant cet écrit , *Liu-pou-oueï* crut que tous ses crimes étoient découverts ; car , à en croire *Hou-ché* , il avoit accéléré la mort du vieux Roi *Tchao-siang* , & plus que contribué à celle de *Tchoang-ouang* , par la crainte où il étoit de mourir lui-même , sans avoir la consolation de voir son fils sur le trône. Dans cette persuasion , il ne vit qu'artifice où il n'y avoit peut-être que sincérité , & ne regarda les promesses flatteuses dont on l'accabloit , que comme un appât pour l'attirer plus sûrement. Pour ne pas s'exposer à recevoir la mort de la main de celui à qui il avoit donné la vie , il prit une forte dose de poison , & ferma les yeux pour toujours.

Si , sur un fait dont toute une nation atteste l'existence & assure l'authenticité , il étoit permis de s'élever contre le sentiment unanime , je dirois que la généalogie de *Tsin-ché-hoang* , telle qu'on vient de la donner d'après les Historiens , a plus l'air d'un conte fait à plaisir , que d'un récit fidele fondé sur la vérité ; & les raisons que j'en apporterois , feroient :

1°. Qu'il est très-probable que les Lettrés , ennemis , par état , d'un Prince qui extermina tous ceux de leur profession , & qui fit tout son possible pour anéantir les lettres , ont voulu ,

en

en lui donnant cette origine, le rendre méprisable à la postérité, du côté même de la naissance.

2°. Qu'il n'est pas vraisemblable que ce Prince ait été une année entière dans le sein de sa mère ; ce qu'on est obligé de dire , en le faisant fils de *Liu-pou-ouei*. Pourquoi recourir au prodige , quand une chose peut s'expliquer tout simplement, suivant les règles ordinaires de la nature ? *Tsin-ché-hoang* vint au monde dix mois après que sa mère eut passé chez le Prince *Y-jin* : donc il est véritablement fils de ce Prince. Voilà la conséquence la plus naturelle qu'on puisse tirer.

3°. Comment , & de qui a-t-on su que *Liu-pou-ouei* ne donna sa jeune esclave au Prince de *Tsin*, qu'après qu'il se fut assuré qu'elle étoit enceinte de son fait ? Ce ne peut être que par *Liu-pou-ouei* lui-même ou par sa complice. Est-il croyable , est-il même vraisemblable qu'un tel aveu soit sorti ainsi indiscretement de la bouche de l'un ou de l'autre ? N'est-il pas à présumer au contraire que, par vengeance , ou tel autre motif semblable , on aura fait courir ce bruit injurieux à *Tsin-ché-hoang*, dans quelqu'un des Royaumes détruits par ce Prince, & que ce bruit ayant été adopté & recueilli par des gens intéressés à le faire valoir, aura été transmis, comme une vérité constante, dans des archives publiques ? Je suis d'autant plus porté à croire que c'est ainsi que la chose s'est passée , qu'on ne peut pas soupçonner *Sée-ma-tsien* & les autres Historiens , qui , les premiers , ont écrit après l'incendie , d'avoir voulu en imposer à la postérité sur la naissance de *Tsin-ché-hoang*, tandis qu'ils lui rendent justice sur tant d'autres choses, qu'ils auroient pu altérer ou entièrement supprimer , si la haine ou la vengeance avoient conduit leurs pinceaux (6).

(6) Je me sers toujours du mot les Chinois ne se servent que d'un
de *pinceau*, au lieu de celui de *plume*
que nous employons , parce que
pinceau pour écrire.

Dans les mémoires que ces Historiens ont eus entre les mains, & qu'ils ont rédigés, ils ont trouvé que *Tsin-ché-hoang-ti* étoit fils de *Liu-pou-ouei*, & ils l'ont ainsi dit dans leur histoire. *Tsin-ché-hoang*, dit *Sée-ma-tfien*, s'appelloit *Tcheng*; mais son véritable nom auroit dû être *Liu*, qui est celui de sa famille.

Quoi qu'il en soit, je ne donne ce que je dis ici, que comme des conjectures & des probabilités. Ce point est assez peu intéressant pour l'Europe, & j'aurois peut-être bien fait de n'en pas faire mention. Je reviens à *Tsin-ché-hoang-ti*, qui ne prenoit encore que le titre de Roi de *Tsin*, sous le nom de *Ouang-tcheng*.

Ouang-tcheng étoit déjà parvenu à l'onzième année de son règne, & avoit atteint la vingt-quatrième de son âge, lorsque celui qu'on lui donne pour père mourut de la manière que l'ai dit (7). Jusques-là il ne s'étoit guère conduit que par le conseil de ses Ministres, excepté lorsqu'il avoit fallu régler l'intérieur de son palais, dont un Mandarin lettré lui dévoila les désordres.

J'ai dit, à cette occasion, qu'il fit faire les recherches les plus exactes, & qu'ayant trouvé sa mère coupable, & coupable peut-être de beaucoup plus de crimes qu'il n'en auroit pu soupçonner, il s'étoit porté contre elle aux dernières extrémités, en la reléguant dans un lieu où elle manquoit du nécessaire. Cette conduite envers celle qui lui avoit donné le jour, parut outrée à la plupart des gens de lettres, qui en

(7) Le titre de *Liu-pou-ouei*, cru père de *Tsin-ché-hoang*, étoit *Ouen-sin-heou*, c'est-à-dire, *Prince de Ouen-sin*. En montant sur le trône, *Tcheng* (c'est le même que *Tsin-ché-hoang*) donna à *Liu-pou-ouei*, qui avoit déjà le titre de *Comte soutien de l'Empire* (*Siang-koué-koung*), le titre de *Prince de Ouen-sin* (*Ouen-*

sin-heou). Je fais cette remarque assez inutile par elle-même, parce que j'ai lu dans l'histoire manuscrite du P. de Mailla, que *Ouen-sin* étoit un *Prince de la maison de Tsin*. Ce Père, dans cette occasion, s'est trompé; en général, il a fort altéré l'histoire de *Liu-pou-ouei*.

ignoroient probablement les véritables causes , ou qui n'en étoient qu'à demi instruits ; car il n'est pas naturel que le Prince eût rendu publique l'ignominie de sa maison , en dévoilant des crimes qu'il étoit de son honneur d'envelopper des plus épaisses ténèbres. Ce fut cependant sur cette dureté apparente envers sa mere , que les Lettrés firent & réitérèrent leurs représentations. Ils citoient dans toutes leurs suppliques les exemples des vertueux Princes de l'antiquité ; ils disoient sans cesse que *'la piété filiale* est la première des vertus ; que c'est par elle que l'homme se distingue de la brute , & que c'est se dégrader que de ne pas la pratiquer. Ils poussèrent si loin leur opiniâtreté , à vouloir que le Roi réparât ce qu'ils appelloient une faute énorme ; ils employèrent des termes si peu mesurés , que le Roi , ennuyé tout-à-la-fois & transporté de colere , défendit , par un Edit , sous peine de mort , de lui faire aucune remontrance sur ce qui regardoit sa mere ; & pour inspirer plus de terreur à ceux qui l'approchoient , il ne s'affit plus sur son trône sans avoir l'épée nue à la main.

Vingt-sept Lettrés eurent le courage de s'exposer à une mort certaine , en allant contre une défense qu'ils regardoient comme injuste. Ils présentèrent leurs suppliques , & furent impitoyablement massacrés. Le Roi , non content de les avoir fait mettre à mort , leur fit couper à tous , les mains & les pieds , pour être exposés à la vue du peuple , dans le lieu le plus fréquenté des environs du Palais. Cette barbarie , loin de ralentir l'ardeur de ceux qui , par leur état ou leur naissance , pouvoient courir le risque d'en être les victimes , ne fit que les animer davantage à ne pas trahir ce qu'ils appelloient leur devoir.

L'un d'entre eux , nommé *Mao-tfiao* , natif du Royaume de *Tsi* , se distingua par une hardiesse qui triompha de la férocité du Prince. Il se présenta pour avoir audience , sans

cacher le sujet sur lequel il vouloit faire ses représentations. Il fut admis. Il entra dans la salle avec une contenance assurée, mais modeste, & s'avança gravement jusqu'au pied du trône. Sans faire attention au fer qu'on faisoit briller à ses yeux, il se prosterna à plusieurs reprises, suivant l'usage de ceux qui, pour la première fois, avoient l'honneur d'être admis en présence de leur Souverain, & fit, avec la même gravité, toutes les cérémonies usitées en pareille occasion, après s'être relevé & s'être rangé un peu sur le côté, il dit :

« Un homme qui vit, comme s'il ignoroit qu'il peut mourir
 » bientôt ; un Prince qui gouverne ses Etats, comme s'il ne
 » pouvoit jamais les perdre, ne jouiront pas long-temps, le
 » premier, d'une vie dont il ignore le prix, & le second, d'un
 » Royaume qu'il n'aura pas su conserver. Vivre, ou mourir ;
 » conserver ou perdre son Royaume, sont deux points essentiels
 » qui méritent toute l'attention d'un Souverain. Pouvez-vous
 » bien prendre sur vous, Seigneur, de m'écouter un moment,
 » sur ce que j'ai à vous dire de particulier là-dessus ? »

Le Roi, dont la colère avoit été suspendue par le sang-froid, le courage & la gravité du Philosophe, & frappé sans doute, par un préambule où il étoit question de perdre ou de conserver le Royaume & la vie, voulut savoir à quoi se termineroit un discours qui sembloit ne lui annoncer que des vérités dures : *Je veux bien vous entendre jusqu'au bout*, dit-il au harangueur ; *continuez*. Mao-tfiao reprit ainsi :

« Votre conduite, Seigneur, est celle d'un Prince qui
 » ignore les plus sacrés de ses devoirs, & d'un homme qui
 » s'oublie soi-même. Par vos ordres cruels, on a mis en
 » pièces celui que vous feigniez de croire être le père de
 » deux enfans qui n'étoient pas de son sang ; & ces deux
 » enfans, qui, après tout, eussent été vos frères, s'il étoit
 » vrai que votre mère les eût mis au monde, vous les avez

» fait barbarement massacrer : vous avez relégué celle à qui
 » vous devez la vie , dans un lieu qu'il suffit de nommer pour
 . » en connoître toute l'indécence , je veux dire , dans le pays
 » de *Young*. Fût-elle en effet coupable des crimes qu'on lui
 » impute , c'est ce que je n'examine point ici , est-ce à son fils ,
 » est-ce à celui qu'elle a porté dans son sein , à lui faire subir
 » la rigueur des loix ? Vous avez porté la cruauté jusqu'à
 » faire périr , par d'affreux supplices , des Sages , dont vous
 » auriez dû récompenser le zèle pour le bien de l'Etat , &
 » l'attachement sincère à vos intérêts & à votre personne ;
 » attachement dont ils vous donnoient des preuves non equi-
 » voques , en tâchant de vous faire rentrer en vous-même.
 » Tels sont , Seigneur , les excès où vous vous êtes livré. Les
 » infames Empereurs qui ont perdu les Dynasties , *Hia* &
 » *Chang* ; le barbare & voluptueux *Kié* , le féroce *Tcheou* ,
 » ont-ils commis des horreurs auxquelles on ne puisse comparer
 » celles dont vous vous êtes rendu coupable ? Quand j'y pense ,
 » je tremble pour votre Empire ; je tremble pour vos jours ,
 » si vous ne vous hâtez de vous corriger. Voilà , Seigneur ,
 » tout ce que j'avois à vous dire : faites-e votre profit , &
 » je mourrai content ».

En finissant ces mots , il ôte ses habits , & se met en posture d'un criminel qu'on va punir du dernier supplice. Le Roi , frappé d'un discours prononcé avec tant de fermeté , & d'un spectacle auquel il ne s'étoit nullement attendu , tendit les mains à *Mao-tfiao* , & lui dit : *Vous êtes véritablement un Sage. Ce sont des hommes tels que vous , qu'il faut à la Cour des Souverains. Je vous pardonne d'avoir transgressé mes ordres. Je vous pardonne aussi la dureté avec laquelle vous venez de m'instruire , & je vous assigne une place dans mon Conseil. Mes sujets auront tout lieu désormais d'être satisfaits de moi ; je changerai de conduite. Je ne puis pas rappeler à la vie ceux*

•

que j'ai fait périr ; mais je puis réparer l'insulte faite à ma mere. Je la fais rentrer dans tous ses droits. Je veux l'aller chercher moi-même , & la ramener à la Cour : vous viendrez avec moi ; je vous présenterai à elle , afin qu'elle sache à qui elle doit sa liberté , & à qui je suis redevable moi-même du retour de la piété filiale dans mon cœur.

Tout cela fut exécuté. Le Roi alla au-devant de sa mere , monté sur un char , dans lequel il plaça *Mao-tsfiao* à côté de lui , la ramena dans son ancien palais , & lui rendit tous les devoirs d'un fils respectueux. Il y a grande apparence que la crainte de perdre ses Etats , & peut-être la vie même , ou tout au moins de manquer le but auquel il visoit , de réunir sous sa domination tous les Royaumes qui partageoient alors l'Empire , s'il se rendoit odieux à ses propres sujets , lui inspira une modération qui en imposa pour quelque temps à tout le monde , & qui lui eût infailliblement gagné tous les cœurs , si elle avoit été de plus longue durée : mais , comme elle n'étoit rien moins que sincère , la première occasion la fit évanouir.

Si , au dehors , il montra tant de déférence pour le Sage qui l'avoit fait rentrer en lui-même , il n'en fut que plus irrité , dans le fond de son cœur , contre cette sorte d'hommes qu'il regardoit comme des censeurs odieux , dont l'intrépidité le faisoit trembler lui-même jusques sur le trône : il entreprit , sinon de leur imposer silence , chose qu'il savoit bien qu'il lui étoit impossible d'obtenir , du - moins de les écarter sous différens prétextes. C'étoit assez l'usage , dans ce temps-là , que ceux qui avoient quelque mérite parcourussent les différens Royaumes , pour tâcher de faire quelque fortune , lorsqu'ils se croyoient méprisés ou négligés dans leur propre patrie. Sous le regne du grand-pere de *Tsin-ché-hoang* , il en étoit venu un assez grand nombre , qui avoient reçu de ce Prince l'accueil

le plus favorable. Plusieurs avoient obtenu des dignités & des emplois honorables , & il en restoit encore qui occupoient actuellement des places distinguées , soit dans la Magistrature , soit dans le Gouvernement. Comme ils étoient irréprochables dans leur conduite & qu'ils remplissoient très-bien leurs obligations , il étoit difficile de leur imposer des crimes , sans se déclarer trop ouvertement calomniateur. On se contenta de les attaquer comme étrangers.

Les Princes du Sang , les Grands & les principaux Mandarins représentèrent au Roi , dans un écrit qu'on eut soin de rendre public , que les Etats de *Tsin* étoient remplis d'étrangers ; que , dans les circonstances présentes , ces étrangers ne pouvoient être qu'à charge ; qu'il y en avoit parmi eux qui étoient pourvus d'emplois honorables ou lucratifs , au détriment des sujets naturels de Sa Majesté , & qu'il étoit à craindre qu'ils ne fussent les espions de leurs Rois respectifs , plutôt que les serviteurs fideles du Prince qui les employoit avec tant de sécurité. Ils finissoient en demandant qu'on les renvoyât dans leur patrie.

Le Roi appointa une requête qu'on ne lui présentoit que par ses propres ordres. En conséquence , on fit les informations les plus exactes , & tous ceux qui furent reconnus être nés sujets d'un Prince étranger eurent ordre de vider le Royaume de *Tsin*. Parmi plusieurs étrangers d'un mérite distingué , il se trouva un Lettré du premier ordre , nommé *Li-sée* , lequel étoit actuellement en place & avoit le titre de *Grand*. Ce *Li-sée* , que je dois faire connoître par ses bons comme par ses mauvais côtés , parce que c'est lui qui contribua le plus à la destruction de la Littérature & à l'incendie des livres ; ce *Li-sée* , dis-je , ne voulut pas partir sans faire ses adieux au Roi. Il lui présenta un écrit dont voici à-peu-près le contenu.

« Je pars, Seigneur, & c'est par les ordres qu'on m'a
 » intimés de votre part, que je dois retourner dans le Royaume
 » de *Tchou*, ma patrie. Ce qui m'afflige, en quittant les
 » Etats de *Tsin*, n'est pas, comme on pourroit peut-être
 » le croire, d'être obligé à renoncer aux emplois honorables
 » qu'on avoit jugé à propos d'accorder à mes services. Je
 » puis espérer d'en obtenir ailleurs qui ne seroient pas au-dessous
 » de ceux dont je vais être dépouillé. Ce n'est pas non plus
 » la triste nécessité de rompre cette foule de liens qui, for-
 » més insensiblement par l'habitude d'un grand nombre d'an-
 » nées, sembloient devoir m'attacher pour toujours à un pays
 » que je préférois déjà à celui où j'ai pris naissance. Quel-
 » ques réflexions sur l'instabilité des choses humaines suffi-
 » roient pour me consoler d'une disgrâce qui pouvoit m'ar-
 » river à chaque instant. Ce qui m'afflige, oui, Seigneur, ce
 » qui m'afflige uniquement, c'est de voir que, sans avoir
 » egard à votre propre gloire & au plus cher de vos inté-
 » rêts, vous sacrifiez à l'ambition particulière de quelques
 » courtisans mal intentionnés & de quelques Princes de votre
 » sang assez peu instruits, les personnes qui vous ont servi
 » avec le plus de zèle & avec des succès presque toujours
 » heureux. La crainte où je suis que votre Majesté, se
 » trouvant privée désormais du secours de tant d'hommes
 » qui l'éclairaient de leurs lumières, ne manque le grand
 » objet qu'elle se propose, de réunir tout l'Empire sous sa
 » domination, m'accable de tristesse, & me fait trembler pour
 » le sort à venir d'un Royaume aujourd'hui si florissant.

» Il est à présumer, Seigneur, que vous n'avez pas prévu
 » les conséquences funestes que peut avoir pour vous l'éloigne-
 » ment de tous ces étrangers, dont les services, pour ne
 » rien dire de plus, n'étoient point inférieurs à ceux que
 » peuvent vous rendre les plus zélés de vos sujets naturels.

Permettez,

» Permettez-moi de vous rappeler , à cette occasion , quelques
 » traits d'histoire qui peuvent servir à vous faire connoître
 » toute l'importance de la démarche que vous avez faite.

» Le grand *Mou-koung* n'oublia rien , autrefois , pour atti-
 » rer les étrangers dans ses Etats : il fit venir *Yeou-yu* , du
 » pays de *Si-joung* ; il appella *Pé-li-hi* , qui étoit dans le
 » pays de *Ouan* ; il invita *Kien-chou* à quitter le Royaume
 » de *Soung* ; il engagea *Pi-pao* & *Koung-sun-tché* , qui
 » étoient du Royaume de *Tchen* , à venir auprès de lui ,
 » pour y remplir les premiers emplois. C'est au moyen de
 » tous ces étrangers qu'il vint à bout de réunir vingt petits
 » Royaumes , & d'en former le grand Etat de *Si-joung* ,
 » qu'il gouverna avec tant d'éclat. Le sage *Hiao-koung* ,
 » profitant des conseils de *Chang-yang* , qui étoit étranger
 » à sa Cour , fit rentrer dans le devoir les Gouverneurs de
 » Province & les Grands qui s'en étoient écartés ; il rétablit
 » le bon ordre & remit par-tout la tranquillité , qui durent
 » encore de nos jours.

» L'illustre *Hoei-ouang* ne vint à bout de diviser les six
 » Royaumes qui s'étoient ligués contre lui qu'en écoutant
 » les conseils & en employant les services de *Tchang-y* , qui
 » n'étoit pas son sujet. C'est cet étranger qui le rendit redou-
 » table à tout l'Empire , & lui attira les hommages de six
 » Princes qui avoient entrepris de le détruire.

» Ce ne fut qu'après que *Fan-kiu* se fut retiré chez *Tchao-*
 » *ouang* , que ce Prince rendit son Royaume florissant , &
 » lui donna un état de consistance qu'il n'avoit point eu jus-
 » qu'alors. Pour vous , Seigneur , qui êtes , sans contredit ,
 » le plus grand comme le plus puissant des Princes qui par-
 » tagent aujourd'hui l'Empire , vous croyez devoir agir dif-
 » féremment des illustres Souverains que je viens de nommer.
 » Non-seulement vous n'invitez pas les étrangers à venir s'éta-

» blir chez vous , mais vous chassez ceux qui y avoient leurs
 » établissemens tout formés ; ceux mêmes que vous ou vos
 » prédécesseurs y avoient autrefois appelés.

» Il ne m'appartient pas d'approuver ou d'improver en
 » cela votre conduite : sans doute que vous avez vos raisons
 » pour faire ce que vous faites & pour vouloir ce que vous
 » voulez. Sans chercher à les éclaircir ou à les deviner, c'est
 » à nous à nous conformer à vos volontés ; notre devoir est
 » d'obéir sans murmure. Je dirai cependant en général, qu'un
 » Prince qui chasse de ses Etats des étrangers dont il n'a reçu
 » aucun sujet de mécontentement, & contre lesquels on n'a
 » aucune plainte légitime à former , agit autant contre ses
 » intérêts , que si , durant la guerre , il approvisionnoit lui-
 » même le camp de ceux contre lesquels il a à combattre ;
 » que si , pendant la paix , il fournilloit des armes à des mal-
 » faicteurs disposés à lui nuire.

» J'ai toujours ouï dire que la montagne de *Tay-chan* n'étoit
 » une des plus grandes & des plus belles de l'univers que
 » parce qu'elle n'a jamais rejeté ni laissé perdre aucun des
 » monceaux de terre qui , peu-à-peu , se sont accumulés dans
 » son sein ; & que le fleuve *Kiang* n'avoit un cours si rapide
 » & un lit si profond que parce qu'il recevoit indifféremment
 » toutes les eaux étrangères , soit qu'elles lui fussent tran-
 » mises par les rivières , ou par les plus petits d'entre les
 » ruisseaux. Un Roi qui ne rejette & ne dédaigne personne ,
 » acquiert nécessairement tout ce qu'il lui faut de lumières
 » pour connoître & discerner les talens , pour les apprécier
 » & les employer à propos. C'est en cela principalement que
 » *Fou-hi* , *Chen-naung* , *Hoang-ti* , *Yao* & *Chun* ont fait
 » consister la première des qualités que doit avoir un Sou-
 » verain , & c'est parce qu'ils l'ont possédée , cette qualité , &
 » qu'ils l'ont constamment mise en pratique , que la postérité

» les appelle , par distinction , *les cinq Ti* , ou Empereurs
 » supérieurs , comme s'ils étoient les seuls qui eussent été
 » véritablement Empereurs. *Yu* , *Tcheng-tang* & *Ou-ouang* ,
 » Fondateurs des trois premières Dynasties , ont marché sur
 » les traces des cinq *Ti* ; & la postérité les appelle de même ,
 » par distinction , les trois *Ouang* , c'est-à-dire *les trois Rois* ,
 » comme s'ils étoient les seuls Princes qui eussent gouverné
 » les hommes après les cinq *Ti*. Voilà , Seigneur , ce qu'a-
 » vant mon départ j'ai cru devoir vous dire. Je prie Votre
 » Majesté de vouloir bien en conserver le souvenir , & en
 » faire quelquefois le sujet de ses réflexions les plus sérieuses.
 » Je vais partir ».

Le Roi , loin de s'offenser de la liberté de *Li-sée* , lui fut
 gré des avis qu'il lui donnoit , & en profita. Il cassa l'Edit
 par lequel il étoit ordonné que tous les étrangers eussent à
 vider le Royaume , laissa leurs emplois à ceux d'entr'eux
 qui en étoient pourvus , retint *Li-sée* auprès de sa personne ,
 l'honora de sa confiance la plus intime , & , après l'avoir fait
 passer par toutes les charges subalternes du Gouvernement ,
 il le fit son premier Ministre.

Il semble que ces deux hommes étoient faits l'un pour
 l'autre : leur manière d'envisager une affaire , de la traiter ,
 de la conduire à sa fin , étoit exactement la même ; & lorsque
 l'un proposoit quelque chose , l'autre croyoit avoir été péné-
 tré , ou avoir déjà parlé de ce dont il étoit question. Aussi
 ils étoient toujours d'accord , & la réunion de tout l'Empire
 sous l'autorité d'un seul & unique Souverain n'est pas moins
 l'ouvrage du Ministre que de celui qui l'employoit. Cette
 révolution , la plus terrible qu'ait éprouvée la Chine , à cause
 des circonstances qui l'accompagnèrent & des conséquences
 funestes qu'elle a eues , doit être attribuée à *Li-sée* tout aussi
 bien qu'à *Tsin-ché-hoang* : ils la préparèrent ensemble ; ils

prirent ensemble des mesures efficaces pour la faire réussir. C'est ce que l'on va voir, à mesure que les événemens se développeront.

Le premier de leurs soins fut de faire un grand amas d'argent, afin d'en servir, partie à soudoyer des troupes, & le reste à acheter des traîtres. Ils mirent de nombreuses armées sur pied, & les distribuerent de maniere qu'ils se trouverent toujours en état d'attaquer ou de se défendre, suivant que le besoin & les circonstances pouvoient l'exiger.

Au moyen des sommes considérables qu'ils firent passer chez tous ceux qui, en vertu de leur crédit ou de leurs emplois, pouvoient influencer dans les affaires des six Royaumes qui existoient alors, indépendamment de celui de *Tsin*, ils devinrent bientôt les arbitres de toutes les Cours, l'ame de leurs conseils & le mobile universel de toutes leurs opérations. Au moyen de leurs nombreuses troupes, ils combattirent avec avantage, tantôt pour eux-mêmes, directement & sans autre prétexte; tantôt indirectement, comme alliés, ou comme auxiliaires.

Les Rois de *Tchao* & de *Yen*, comme plus puissans que les autres, furent les premières victimes qu'ils immolerent à leur ambition. Ils les animerent adroitement l'un contre l'autre, en promettant des secours d'hommes & d'argent à chacun en particulier; mais, quand une fois le feu de la guerre fut allumé, ils ne prirent parti pour aucun, attendant l'événement pour se déclarer.

Les troupes de *Tchao* battirent celles de *Yen*, & s'emparèrent de tout le pays dépendant de *Li-yang*, après en avoir détruit la principale forteresse. Le Roi de *Tsin* crut alors qu'il étoit temps de prendre parti : il se déclara pour les *Yen*, contre les *Tchao*, & prit sur ceux-ci neuf villes, qu'il réunit à son domaine.

Le Roi de *Tchao* , qui étoit alors un vieillard presque décrépité , ayant appris ce qui se passoit , en mourut de chagrin , & laissa ses Etats en proie aux factions , parce qu'il avoit substitué au *Prince héritier* un autre de ses fils , qui , suivant les loix , ne pouvoit pas être son successeur. Sa mere avoit été Comédienne : il déplaisoit à la Nation , & n'avoit pas d'ailleurs les qualités nécessaires pour bien gouverner ; mais , ayant de bons Généraux & des Ministres habiles , il crut n'avoir rien à craindre. Il voulut néanmoins qu'on s'abstînt au dehors de toute opération militaire pendant toute l'année du grand deuil. Le Roi de *Tsin* fit semblant de n'avoir en vue que de respecter sa douleur , en le laissant tranquille ; mais , au fond , il ne vouloit que se donner le temps de voir le tour que prendroient les affaires. Il comptoit autant sur ses intrigues que sur ses armes , & il espéroit que dans un pays où tout étoit en fermentation , les guerres intestines ne tarderoient pas d'avoir lieu. En attendant , il se porta d'un autre côté.

Les Rois de *Ouei* & de *Tchou* étoient en guerre au sujet des limites de leurs Etats respectifs. Le premier , plus aguerri que l'autre , ayant sous ses ordres de meilleures troupes , & maître d'un pays où les hommes naissent , pour l'ordinaire , plus robustes que dans le reste de l'Empire , eût infailliblement mis tout l'avantage de son côté ; mais le Roi de *Tsin* s'étant mis de la partie , fit pencher tout autrement la balance , & la victoire se déclara pour les alliés. Les *Ouei* , battus par-tout , furent contraints de recevoir la loi.

Après cette expédition , le Roi de *Tsin* jugea qu'il étoit temps de revenir sur les *Tchao*. Il les battit , prit leur Général *Hou-iché* , & eut la cruauté de lui faire couper la tête. Cette action barbare lui coûta cher ; plusieurs de ceux qui , dans le conseil de la Cour de *Tchao* , lui étoient entièrement

dévoués , ne voulurent plus avoir de correspondance avec un Prince qui ne respectoit ni l'âge , ni les dignités , ni la valeur , ni les vertus. Les sentimens de la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain se réveillèrent dans les cœurs : on redoubla d'effort pour réprimer l'insolence des *Tsin* ; on leur opposa le Général *Li-mou* , dont la valeur & l'expérience étoient connues ; on recueillit les débris de l'armée battue , on leva de nouvelles troupes , & *Li-mou* fut élevé à la dignité de grand Général , avec plein pouvoir de disposer de tous les emplois militaires & de toutes les opérations , sans avoir besoin de recevoir de nouveaux ordres. *Li-mou* marche au-devant de l'armée des *Tsin* , leur livre bataille près de *Y-ngan* , dans la province du *Pé-tché-ti* d'aujourd'hui , & remporte une victoire des plus complètes.

Le Roi de *Tsin* , humilié , eut recours à l'artifice , expédient qui lui réussissoit toujours le mieux. Il entreprit de rendre suspecte la fidélité du Général *Li-mou*. Il répandit sur son compte de faux bruits , qu'il eut soin de faire parvenir jusqu'à la Cour de *Tchao*. Il envoya , outre cela , une somme d'argent considérable à un certain *Kou-kai* , qui étoit un de ces courtisans vils dont le crédit & la personne sont toujours au plus offrant , & l'engagea à perdre *Li-mou* dans l'esprit de son maître. Après avoir dressé cette batterie , il assembla secrètement ses troupes , les envoya dans le même lieu où il avoit été battu l'année d'auparavant , prit *Y-ngan* , *Ping-yang* & *Ou-tcheng* , trois villes fortes dont la possession lui assura tout le pays de *Lang-meng* & de *Pou-ou* , deux des principales Provinces du Royaume de *Tchao*. Le Général *Li-mou* , qui ne s'étoit point attendu que les *Tsin* se fussent mis si-tôt en état de tenir la campagne , & qui soupçonnoit encore moins qu'ils eussent formé le dessein de venir l'attaquer , s'étoit retiré avec le gros de son armée , & n'arriva

au secours des places assiégées qu'après leur reddition. Il rencontra l'armée des *Tsin* & lui présenta la bataille, qu'elle refusa; suivant l'ordre exprès qu'elle en avoit reçu du Roi.

La prise de ces trois villes jetta l'alarme dans tout le Royaume de *Tchao*, & fournit à *Kou-kai* l'occasion d'exécuter son projet & de perdre *Li-mou*. Ce traître accusa le Général d'être d'intelligence avec les ennemis, & fit tellement valoir les apparences, qu'il persuada le Roi. Ce Prince mal avisé se porta aux dernières extrémités contre le seul homme de son Royaume qui pouvoit le soutenir sur le penchant de sa ruine. Il le rappella, & envoya, pour commander ses troupes, *Tchao-tsoung* & *Yen-kiu*, deux hommes sans expérience, plus propres à gâter les affaires qu'à les rétablir. Il les chargea de faire mourir *Li-mou*, si, sous quelque prétexte, il faisoit difficulté de céder sur-le-champ le commandement: ce qui ne manqua pas d'arriver; car le Général, d'un côté, ne se sentant coupable d'aucun crime, pour croire sa disgrâce; & de l'autre, se voyant sur le point de forcer les ennemis à accepter une bataille, seul moyen qu'il y eût de sauver le Royaume, refusa d'obéir, disant qu'il vouloit auparavant instruire le Roi de l'état des choses, sauf à se conduire ensuite conformément aux ordres qu'il en recevrait. Pour nous, lui repliquèrent *Tchao-tsoung* & *Yen-kiu*, nous n'avons pas besoin de nouveaux ordres: nous avons reçu, en partant, celui de vous mettre à mort, puisque, par votre désobéissance, vous confirmez le crime de rebellion dont vous êtes accusé; & à l'instant ils le firent assommer par ceux de leur suite.

Tandis que, par les intrigues du Roi de *Tsin*, tout cela se tramait & préparait une révolution prochaine dans le Royaume de *Tchao*, les *Han* n'étoient point plus tranquilles.

chez eux : ils trembloient au seul nom de *Tsin*. Leur Roi, *Ngan-ouang*, Prince foible & plongé dans la mollesse, voulut, en cédant quelques villes, acheter un repos dont il prévoyoit bien qu'on ne le laisseroit pas jouir long-temps. Il envoya des Ambassadeurs à la Cour de *Tsin*, d'abord pour rendre hommage au Roi, dont il se déclaroit volontairement vassal & tributaire, & ensuite pour lui offrir en pur don la ville de *Nan-yang*, avec ses dépendances.

Le Roi de *Tsin*, peu content de ces offres, renvoya les Ambassadeurs sans réponse ; & peu après, il fit entrer ses troupes dans les terres de *Han*, sans y trouver nulle part la moindre résistance. Par-tout on se soumettoit, les villes ouvroient leurs portes ; enfin le Général parvint, presque sans coup férir, jusques dans la Capitale, où il prit le Roi *Ngan-ouang*, qu'il emmena avec lui & qu'il présenta au Roi de *Tsin*, en lui rendant compte de son expédition.

Le Roi de *Tsin* mit le Royaume de *Han* au nombre de ses Provinces, & l'appella *Yng-tchoan-kiun*. Il dédaigna de faire mourir son prisonnier, qu'il regarda comme un Prince lâche dont il n'avoit rien à craindre. Ce fut à peu-près vers ce temps-là qu'il apprit le succès de ses intrigues contre le Général *Li-mou*. Il se regarda dès-lors comme maître du Royaume de *Tchao*. Cet infortuné Royaume ne pouvoit se trouver dans des circonstances plus fâcheuses ; sans Généraux, sans provisions, parce qu'une disette générale l'affligoit depuis près d'un an ; agité par les dissensions domestiques, qui rendoient une partie de la Nation ennemie de l'autre ; abandonné de ses anciens alliés, parce qu'il avoit eu la mal-adresse d'offenser les uns & de négliger les autres, il devoit s'attendre à être accablé. Il le fut en effet. L'armée de *Tsin* s'avance à grands pas vers ces deux courlisans que la faveur, ou plutôt que l'imprudence & la mauvaise fortune

tune du Roi de *Tchao* avoient mis à la tête de ses troupes, les attaque, les bat, les met en fuite, &, sans se mettre en peine de poursuivre les fuyards, ni perdre son temps à prendre des villes, elle va droit mettre le siege devant la Capitale, qui étoit *Han-tan*, comme on l'a dit plus haut.

Ce siege ne fut pas long. Les intelligences secretes que le Roi de *Tsin* entretenoit dans cette ville ne contribuerent pas moins à lui en assurer la conquête que la force & l'activité de ses guerriers, qui la serrerent de si près & lui donnerent coup-sur-coup des assauts si violens, qu'ils l'emporterent au bout de quelques jours. Le Roi, toute la famille royale, les principaux d'entre les Grands & ceux qui occupoient les premiers emplois dans le Gouvernement, furent pris & envoyés au Roi de *Tsin*. Ce Prince barbare fit massacrer son prisonnier & toute sa race, afin, disoit-il, qu'il ne restât plus d'étincelle qui pût rallumer quelque grand feu. Au milieu de cette cruelle exécution, peu s'en fallut qu'il ne rougît la scene de son propre sang, par la vengeance d'un Prince étranger qui avoit entrepris de le faire assassiner. Ce Prince s'appelloit *Tan* & étoit fils du Roi de *Yen*, actuellement régnant. Il avoit été autrefois en otage à la Cour de *Tchao* en même temps que le Roi de *Tsin* y étoit aussi en la même qualité, n'étant encore que le prétendu fils du Prince *Y-jin*.

Ces deux jeunes Princes s'étoient liés d'une amitié très-étroite & avoient vécu ensemble comme s'ils avoient été freres. Les affaires ayant changé de face, les otages s'étoient retirés dans leurs Cours respectives. Le Prince de *Tsin* ne fut pas long-temps sans être placé sur le trône; mais le Prince de *Yen* restoit toujours avec le seul titre de *Prince héritier*.

Après bien des années , il arriva que , pour la garantie d'un traité de paix entre les deux Royaumes (de *Tsin* & de *Yen*) , il fallut se donner mutuellement des otages. Le Prince *Tan* , qui s'ennuyoit à la Cour de son pere , desira d'être envoyé chez le Roi de *Tsin* , son ancien ami , & l'obtint. Il s'attendoit à l'accueil le plus favorable de la part d'un Prince dont il avoit été l'egal & le compagnon ; mais il se trompa. *Tcheng* , sur le trône , n'avoit plus d'amis. L'orgueil , l'ambition , l'intérêt , occupoient toute l'étendue de son cœur. L'air d'indifférence & même de mépris avec lequel il en fut reçu fut un coup de foudre pour le Prince de *Tan*. Les mortifications qu'il essuyoit chaque jour de la part de celui dont il n'avoit attendu que des caresses & des bienfaits , allumerent dans son cœur une haine implacable. Il prit la fuite , & se rendit à la Cour de son pere.

Il y étoit à peine arrivé , qu'un des Généraux de *Tsin* , du nom de *Fan-yu-ki* , vint s'y réfugier , pour éviter la colere de son maître. Le Prince *Tan* le reçut avec les démonstrations de la bienveillance la plus sincere. Il lui fit assigner un logement & des revenus conformes à sa condition & à son état. Mais ce n'étoit qu'une victime qu'il engraissoit pour l'immoler & en faire un moyen de vengeance. Il fit venir , des États de *Ouei* , un certain *King-kou* , qui passoit pour être un homme de résolution , & qui avoit , outre cela , des raisons particulieres pour détester le Roi de *Tsin*. Il n'eut pas de peine à le faire entrer dans ses vues. Il ne s'agissoit que de lui fournir un moyen de s'insinuer à la Cour de *Tsin* & de pouvoir approcher de la personne du Roi.

Celui qu'il regardoit comme le plus sûr & peut-être le plus infailible , étoit de lui donner à porter la tête du Général *Fan-yu-ki* , pour laquelle le Roi de *Tsin* promettoit mille livres d'or & la Seigneurie d'une ville de dix mille habitans.

Mais le Roi de *Yen* ne vouloit point permettre qu'on violât l'hospitalité envers un étranger qui s'étoit réfugié dans ses Etats , comme dans un lieu d'asyle où il se croyoit en sûreté.

King-kou se chargea d'engager le Général à se donner la mort lui-même. Il se rendit chez lui , lui représenta , avec toute l'énergie dont il étoit capable , la cruauté dont en avoit usé celui qu'il appelloit le tyran *Tcheng* , envers toute sa famille , qu'il avoit fait inhumainement massacrer ; lui fit entendre que tôt ou tard il seroit livré au tyran , ou qu'il seroit misérablement assassiné par quelqu'un qui voudroit avoir les mille livres d'or & la Seigneurie promises , & que , puisqu'il étoit moralement impossible qu'il pût échapper , il lui conseilloit de s'exécuter lui-même : *Si vous vous donnez la mort* , lui dit-il , *je porterai votre tête au tyran , & , en la lui remettant , je lui enfoncerai le poignard dans le sein. Par là , votre mort , celle de ceux à qui vous devez la vie & de tout le reste de votre famille sera vengée ; & tout l'Empire , qui est sur le point d'être réduit à un honteux esclavage , vous sera redevable de la liberté.*

Fan-yu-ki poussant un grand soupir : *Je vois bien* , dit-il , *que je ne saurois vivre. Exécutez votre projet : je meurs content , dans l'espérance qu'il réussira.* A ces mots , il tire son sabre , se coupe la gorge , & tombe mort aux pieds de *King-kou*. Celui-ci lui coupe la tête , la met dans une boîte & la porte à *Hien-yang* , où le Roi de *Tsin* tenoit sa Cour. Il s'annonce pour ce qu'il est , & dit qu'il ne veut remettre qu'au Roi lui-même le dépôt dont il est chargé. Le Roi ne fait aucune difficulté de l'admettre , & veut le recevoir dans la salle d'audience , avec les cérémonies qui sont d'usage lorsqu'on reçoit les Ambassadeurs.

King-kou , après s'être prosterné , se relève , ouvre la boîte ,

en tire la tête de *Fan-yu-ki* , & s'avance pour la montrer au Roi. Tandis que le Roi est attentif à examiner si on ne le trompoit point , il tire son poignard pour le lui plonger dans le sein. Le Roi s'en apperçoit & n'a que le temps de sauter à bas de son trône , pour se sauver. *King-kou* le suit , & l'eût infailliblement atteint , si le Roi , s'étant mis en défense , ne lui eût coupé une jambe , d'un coup de sabre qu'il lui porta au hasard. Au désespoir d'avoir manqué son coup , l'assassin lui lance son poignard , qui n'effleure que ses habits.

Le Roi , revenu de sa frayeur , fit saisir le coupable , & voulut savoir quels étoient les motifs qui l'avoient engagé à vouloir lui ôter la vie. Il apprit que le Prince *Tan* l'y avoit sollicité , & lui avoit fait les plus magnifiques promesses en cas de réussite. Il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire prendre la résolution de tourner une partie de ses forces contre le Royaume de *Yen* , qu'il vouloit réduire en Province , comme il venoit de faire tout récemment du Royaume de *Tchao*.

Tandis que son armée s'avançoit à grands pas , pour aller combattre les *Yen* , il lui prit envie d'aller lui-même à *Hantan*. Il s'y rendit avec un nombreux cortège , & revit avec plaisir des lieux où *Y-jin* , son prétendu pere , avoit passé une partie de sa jeunesse , où sa mere avoit été élevée , & où il avoit pris lui-même naissance. Mais ces lieux , qui devoient lui être chers à tant de titres , il les ensanglanta de la manière la plus cruelle , en faisant mourir sans distinction tous ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire pendant le séjour qu'il y avoit fait , & ceux encore qui lui furent désignés comme ennemis de la famille de sa mere.

Pendant *Ouang-pen* , Général qu'il avoit envoyé contre les *Yen* , rencontra les ennemis près de la rivière *Y-choui*. Les deux armées ne furent pas long-temps en présence , sans

en venir aux mains. On se battit avec un acharnement qui tenoit de la fureur ; mais enfin les *Yen* plierent , & les *Tsin* , après en avoir fait un carnage horrible & dispersé ceux qui avoient échappé au fer , allèrent mettre le siege devant la célèbre ville de *Ki* , où le Roi de *Yen* étoit enfermé.

Ce Prince , ne voulant pas s'exposer à subir un sort pareil à celui des Rois de *Han* & de *Tchao* , dont l'exemple étoit encore trop récent , sortit de sa Capitale & se refugia , avec toute sa famille , dans le *Leao-toung* , d'où il écrivit au Roi de *Tsin* , pour le prier d'oublier le passé ; d'être persuadé qu'il n'avoit eu aucune part à ce que le Prince *Tan* , son fils , avoit tramé contre ses jours ; qu'il avoit désapprouvé & abhorré sa conduite aussi-tôt qu'il en avoit été instruit ; que , pour preuve de la sincérité avec laquelle il lui parloit & du desir qu'il avoit de le satisfaire en tout ce qui dépendroit de lui , il avoit coupé la tête au malheureux qui avoit formé le dessein de le faire périr , & qu'il lui envoyoit la tête de ce perfide , qu'il a honte de nommer son fils. Il le supplioit , en finissant , d'avoir la bonté de retirer ses troupes des Etats de *Yen* , & de lui accorder la paix.

Le Roi de *Tsin* , qui avoit d'autres ennemis à combattre , fit semblant d'être satisfait : il retira ses troupes ; mais ce ne fut qu'après la prise de la ville de *Ki* , qui fut livrée au pillage & renversée de fond en comble. Il ordonna au Général *Ouang-pen* , qui les commandoit , d'aller à leur tête faire le siege de la Capitale du Royaume de *Ouei* , de la prendre ; quoi qu'il dût en coûter , & d'empêcher que le Roi ne se sauvât par la fuite , comme avoit fait celui de *Yen*.

Avec des ordres si précis , *Ouang-pen* entre dans les Etats de *Ouei* , va droit à la Capitale , & l'assiège. Cette ville , une des plus fortes places qu'il y eût alors , se fût défendue

long-temps & n'eût peut-être pas été prise, sans le stratagème qu'employèrent les assiégés. Ils détournèrent le cours du *Hoang-ho*, & en firent entrer les eaux dans la ville en si grande abondance & avec tant de rapidité, qu'elle fut bientôt inondée. Le Roi, dans la crainte de périr avec tous les habitans, se rendit à discrétion. Le Général fit rentrer le *Hoang-ho* dans son lit, livra la ville au pillage, & fit conduire à *Hien-yang* le Roi, la famille royale, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Cour de cet infortuné Prince.

Des succès si prompts & si heureux enflèrent tellement le cœur du Roi de *Tsin*, qu'il ne douta plus de la haute destinée qu'il s'étoit promise. Il ordonna à son Général d'achever promptement la conquête du Royaume de *Ouei*, qu'il réunissoit dès-lors à son domaine, & d'entrer tout de suite dans les Etats de *Tchou*. En attendant, pour se mettre, disoit-il, l'esprit en repos du côté des pays déjà conquis, il fit mourir le Roi de *Ouei*, toute sa famille, & ceux d'entre les autres prisonniers qui pouvoient lui faire quelque ombrage.

Ouang-pen ayant fini son expédition, se mettoit en devoir d'exécuter la seconde partie des ordres qu'il avoit reçus : il alloit entrer dans le *Tchou* ; mais les tristes nouvelles qui vinrent de ce pays-là, lui firent suspendre sa marche & rebrousser chemin. Les Généraux *Li-sin* & *Mong-tien*, que le Roi de *Tsin* y avoit envoyés avec une nombreuse armée, avoient été battus, & laissé sur la place sept de leurs Officiers généraux, la plupart des Officiers subalternes, & plus de quarante mille soldats, sans compter ceux qui avoient péri dans une fuite qui dura trois jours.

Consterné d'un échec auquel il ne s'attendoit pas, le Roi de *Tsin* ne perdit pas courage : il se détermina, par le conseil de *Li-sée*, à donner le commandement de ses troupes à un de

ses anciens Généraux, nommé *Ouang-tsien*, qu'il avoit disgracié depuis quelques années. C'étoit un vieillard plus que sexagénaire. Le Roi s'étant transporté chez lui : *C'est vous*, lui dit-il, *que j'ai choisi pour remettre nos armes en honneur. Allez combattre, & revenez victorieux, comme vous l'avez fait si souvent. Oubliez les sujets de mécontentement que je puis vous avoir donnés. La démarche que je fais aujourd'hui, doit vous convaincre de mon estime, & de la confiance que j'ai en vous.*

Je ne demande pas mieux, lui répondit *Ouang-tsien*, *que d'employer ce qui me reste de vie pour le service de votre Majesté. J'irai me mettre à la tête de ses troupes ; mais si vous voulez, Seigneur, que je réussisse de manière à ne vous laisser rien à désirer pour la suite, il me faut une armée de six cens mille hommes. Le seul Roi de Tchou peut mettre obstacle à votre bonne fortune ; il faut l'écraser. Il n'y a point à balancer ; dussiez-vous vous épuiser, il me faut six cens mille hommes. C'est ici l'occasion où il faut risquer le tout pour le tout ; si vous la laissez échapper, vos grands desseins s'en iront en fumée ; tout ce que vous avez fait jusqu'ici sera perdu pour vous ; & peut-être serez-vous vous-même bientôt perdu sans ressources.*

Le Roi, qui voyoit de quelle importance il étoit d'arrêter promptement le cours des prospérités du plus redoutable de tous ses ennemis, promit à *Ouang-tsien* tout ce qu'il voulut, & lui tint parole. Il assembla promptement les six cens mille hommes, & partit lui-même, & accompagna son Général pendant plusieurs jours, jusqu'à un lieu qu'on appelloit alors *Pachang*, près de *Si-ngan-fou* d'aujourd'hui. Chemin faisant, le Général lui parut pensif ; il lui en demanda la raison. *Je vous la dirai tout naturellement*, lui répondit *Ouang-tsien* ; *jé pense aux moyens d'avoir toujours des vivres, pour substantier tant d'hommes, dont la vie & la mort vont désormais dépendre de moi, & la chose ne me paroît pas aisée. Que cela ne vous*

inquiète point , lui dit le Roi , *j'ai pourvu à tout ; & je vous promets que les vivres manqueront plutôt dans mon propre palais que dans votre camp.* Sur votre parole , repliqua le Général , *je n'ai plus de souci : soyez en repos de votre côté ; je vous rendrai bon compte de tout le reste.* Satisfaits l'un de l'autre , & comptant sur leur mutuelle vigilance , le Roi & le Général se séparèrent. Le Roi reprit le chemin de sa Capitale ; & *Ouang-tsien* , à la tête de sa formidable armée , entra dans les terres ennemies , & établit son camp à *Ping-yu* , près de la ville qu'on appelle aujourd'hui *Jou-ning-fou* , dans le *Ho-nan*.

Le Roi de *Tchou* , qui avoit prévu que les *Tsin* reviendroient à la charge , & voudroient réparer leur honneur , ne s'étoit point endormi sur ses victoires passées. Il avoit été instruit des grands préparatifs qui se faisoient chez l'ennemi ; & dans la persuasion qu'il ne tarderoit pas à être attaqué , il avoit pris toutes les mesures nécessaires , non-seulement pour n'être pas pris au dépourvu , mais encore pour s'assurer des succès pareils à ceux qu'il avoit eus ci-devant. Il avoit mis sur pied une armée aussi forte , pour le moins , que celle de son ennemi , & l'avoit donnée à commander à *Hiang-yen* , un des plus habiles Généraux qu'il y eût alors dans l'Empire. *Hiang-yen* s'avança en bon ordre dans le dessein de livrer bataille ; mais *Ouang-tsien* resta dans son camp. Comme ses provisions étoient abondantes , & qu'il ne craignoit pas de manquer de vivres , il voulut laisser morfondre les ennemis , & leur donner le temps d'affamer le pays , qui n'étoit pas en état de fournir des vivres à une si nombreuse armée. Il espéroit le reste , du temps & des circonstances. *Hiang-yen* étoit obligé d'envoyer de gros détachemens pour escorter les convois qui lui venoient de fort loin. *Ouang-tsien* , qui étoit instruit de tout par ses espions , lui en enlevoit la plus grande partie , & le battoit en détail. Un jour qu'un convoi plus considérable qu'à l'ordinaire alloit ravitailler

ravitailler le camp des ennemis, il fit sortir un corps de troupes assez fort pour enlever ce convoi. *Hiang-yen* crut que c'étoit l'armée entière qui sortoit du camp pour lui livrer bataille. Comme il ne s'attendoit pas à combattre, il donna de si mauvais ordres, que *Ouang-tsien* voyant sa faute, pensa à effectuer ce qui n'étoit encore que dans l'idée de son ennemi: il va à lui brusquement, mais en bon ordre; il l'enfonce, & le met en déroute, sans répandre presque de sang. *Hiang-yen*, revenu de sa surprise, rallia ses troupes, & les conduisit aux environs de *Ki-nan*, où l'armée de *Tsin* le suivit. Ce fut là qu'il y eut bataille dans les formes, & une bataille des plus sanglantes. Le Général de *Tchou* déploya, dans cette occasion, toute son habileté, & fit usage de toutes les ressources de l'art. Il étoit sur le point de fixer la victoire de son côté, lorsqu'il eut le malheur d'être pris. Les siens, qui n'étoient plus excités par son exemple & dirigés par ses ordres, perdirent courage, se débandèrent, & s'enfuirent comme si tout avoit été perdu sans ressources.

Ouang-tsien, défendit de poursuivre les fuyards; & après avoir laissé reposer ses troupes, il vint mettre le siège devant *Ki-nan*.

Cette ville, où régnoit une consternation générale, se rendit à discrétion. Elle éprouva la clémence du vainqueur, qui la sauva du pillage, & laissa tous leurs privilèges à ses habitans. Mais ce même vainqueur fouilla sa générosité, sa victoire, & toutes les belles actions de sa vie, en faisant mourir *Hiang-yen*, son rival de gloire & de bravoure (8).

Après avoir assuré la conquête de *Ki-nan*, *Ouang-sien*

(8) Je dois dire ici pour l'honneur du Général *Ouang-tsien*, que quelques Auteurs qui croient être bien fondés, assurent que *Hiang-*

yen fut tué dans la mêlée, en combattant en héros dans le lieu où étoit le plus fort du danger.

fit défilér ses troupes du côté de *Cheou-tcheou*, où le Roi de *Tchou* tenoit alors sa Cour. La terreur l'avoit devancé. On fit peu de résistance à un ennemi, dont la valeur & la bonne fortune n'étoient pas encore à l'abri du revers. On se foumettoit à l'envi, on ouvroit les portes des villes; on recevoit la loi du vainqueur, avant même qu'il se fût présenté, & on lui applanissoit ainsi toutes les voies, pour la conquête d'un Royaume qui eût pu lui-même conquérir celui des *Tsin*. En moins d'un mois, après la bataille de *Ki-nan*, *Ouang-tfien* se vit maître de *Cheou-tcheou*.

Le Roi de *Tchou* n'avoit pas eu le temps de mettre ses jours en sûreté. Il s'étoit flatté que les villes que les ennemis avoient à forcer, avant que d'en venir à sa Capitale, auroient fait du moins quelque résistance, & lui auroient laissé le loisir de rassembler une armée. Mais la chose ayant tourné tout autrement, il se vit abandonné des siens, & contraint de se livrer lui-même, avec le reste de ses Etats, qui ne consistoient plus que dans quelques places mal pourvues.

Ouang-tfien envoya tous les prisonniers de marque à la Cour de *Hien-yang*, d'où il reçut ordre de réduire ce qui restoit du *Kiang-nan*, & tout le pays qu'on appelloit alors *Pé-yué*. Pendant qu'il travailloit à cette expédition, le Général *Ouang-pen* recommença la guerre contre les *Yen*, s'empara de leur Royaume, & alla jusques dans le *Leao-toung* y chercher leur Roi, qui s'y étoit réfugié avec toute sa famille, & le peu de forces qu'il avoit pu rassembler pendant sa fuite. N'étant pas en état de résister seul à un ennemi si puissant; & ceux du *Leao-toung*, qui avoient voulu embrasser sa défense, ayant été vaincus dans plusieurs occasions, cet infortuné Prince fut bientôt forcé dans le lieu de sa retraite. Il fut pris avec toute sa famille, & envoyé au Roi de *Tsin*, qui le fit périr, & éteignit sa race, pour se venger, disoit-il, de l'attentat du perfide *Tan*.

Déjà les Royaumes de *Han*, de *Tchao*, de *Ouei*, de *Tchou*, de *Yen*, & tout ce qui dans le *Kiang-nan* étoit ci-devant le foible appanage de la maison impériale des *Tchou*, avoient été réunis aux domaines du Roi de *Tsin*, & formoient des Provinces dans ses Etats. Les choses étoient trop avancées & en trop bon train, pour ne pas les pousser jusqu'au terme. Les Royaumes de *Tay* & de *Tsi* n'étoient pas encore subjugués. Ils pouvoient se liguier, rassembler chez eux tous les mécontents, qui, dispersés chez les différens peuples vaincus, n'attendoient qu'une occasion favorable pour aboutir à un centre commun de réunion, & disputer, au moins pour quelque temps, l'empire du monde. Il étoit essentiel de les prévenir, & de ne pas leur laisser le temps dont ils avoient besoin pour travailler à leur sûreté commune. C'est ce que fit le Roi de *Tsin*.

Il fit marcher le Général *Ouang-pen*, avec toute la célérité possible, à la conquête de ces deux Royaumes, qui, vivant tranquilles sur la foi des traités, & n'ayant d'ailleurs rien fait qui pût mécontenter la Cour de *Tsin*, ne s'attendoient à rien moins qu'à être attaqués. Des Etats de *Yen*, où il étoit avec son armée victorieuse, *Ouang-pen* fondit tout-à-coup dans ceux de *Tay*, & s'en empara, sans presque tirer l'épée. De là il passa, avec la même rapidité, dans le Royaume de *Tsi*, dont les principales places lui ayant été livrées par la trahison de ceux qui y commandoient, le Souverain lui livra le reste avec sa propre personne.

Le malheur de ce Prince vint de sa trop grande sécurité. Il n'avoit jamais rien entrepris contre les intérêts du Roi de *Tsin*, malgré les sollicitations pressantes qu'on lui en avoit faites de tous côtés. Il avoit même résisté aux plus zélés de son Conseil, qui vouloient qu'il se mît du moins en état de défense; &, sous prétexte de ne pas donner de l'ombrage à

celui qu'on lui disoit être l'ennemi commun , il n'avoit pas voulu mettre ses frontieres à couvert , comme on a coutume de le faire dans les temps les plus tranquilles. Il comprit enfin , mais trop tard , que le trop de sécurité dans un Souverain , n'est pas moins contraire aux maximes d'un bon gouvernement , qu'une défiance qui s'alarme de tout. Il crut qu'il n'avoit rien à craindre d'un Roi qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'ecrafer , s'il eût voulu joindre ses propres forces à celles de ses voisins opprimés , qui firent tout ce qu'ils purent pour l'y engager , & qui lui pronostiquerent le plus grand des malheurs en cas de refus. Il ne fut convaincu de cette vérité , que lorsqu'il se vit traiter de la maniere la plus indigne.

Il livra son Royaume au Général *Ouang-pen* , de la maniere la plus solemnelle. Revêtu de ses habits de cérémonie , à la tête de ses Grands & des principaux Magistrats de sa Capitale , il alla au-devant de lui , déposa à ses pieds toutes les marques de la Royauté , & se déclara librement & volontairement le vassal & le fidele sujet du grand Roi de *Tsin*.

Ouang-pen le reçut avec toutes les distinctions dues à son rang ; mais il lui dit qu'il auroit l'honneur de le conduire à la Cour de son maître , où on ne manqueroit pas de le traiter en Roi , & d'où , probablement , on le renverroit bientôt gouverner ces mêmes Etats dont il faisoit hommage. N'y ayant plus de moyens de reculer , il fallut en passer par tout ce que voulut le Général , & obéir de bonne grace.

Après avoir mis garnison dans la Capitale , & avoir pourvu à la sûreté des autres places , *Ouang-pen* conduisit à *Hien-yang* le nouveau vassal de son maître , dans la persuasion qu'on l'y traiteroit d'une maniere conforme à ce qu'il avoit fait lui-même jusqu'alors. Mais le Roi de *Tsin* , qui avoit de tout autres vues , ne pensa pas comme son Général. Il reçut le Roi de *Tsi* , non comme un vassal qui venoit lui rendre

hommage , mais cômme un prisonnier de guerre qui venoit attendre la décision de son sort. Il lui fit assigner un logement des plus communs , & ne lui donna pour le service ordinaire de sa personne , qu'un petit nombre d'esclaves , sous la dépendance de quelques Officiers principaux , qui étoient préposés à sa garde , & devoient répondre de sa conduite.

Un traitement si dur , si indigne , & si peu attendu , pénétra jusqu'au vif l'infortuné Roi de *Tsi* : mais la crainte qu'on ne le fit périr par le poison , ou par quelque supplice infamant , le porta à dissimuler son chagrin. Il ne se plaignit point ; il fit semblant au contraire d'être persuadé qu'on ne le traitoit ainsi que par épreuve , & qu'on changeroit bientôt de conduite à son égard. Il trompa si bien ses gardes , qu'il sortit sans en être apperçu , & prit la fuite , déguisé en esclave. N'ayant pris aucunes mesures , n'ayant personne avec lui , & ne sachant de quel côté tourner ses pas , il marchoit au hazard par les chemins les plus détournés. Il ne vécut pendant plusieurs jours que de ce qu'il pouvoit trouver dans les champs , jusqu'à ce qu'enfin , accablé de lassitude , épuisé de forces , & surmonté par le chagrin , il s'assit au pied d'un cyprès & y expira de douleur.

C'est ainsi que périt misérablement le dernier des sept Souverains qui partageoient l'Empire Chinois. Le fils naturel d'un simple marchand les détruisit l'un après l'autre ; & , après avoir tout rempli de sang & de carnage , il s'assit tranquillement sur le trône impérial , la vingt-sixième année depuis qu'il étoit Roi de *Tsin* , la trente-neuvième de son âge , & la deux cent vingt-unième avant l'ère Chrétienne. *Si les Tsin , disent les Auteurs Chinois , restèrent seuls maîtres de tout , ce n'est pas qu'il y eût chez eux plus de vertu , plus de valeur , & une meilleure manière de gouverner que chez les autres : de plus grands crimes , beaucoup plus de trahisons , de brigandages & de meurtres conduits plus adroitement , & soutenus par un peu*

plus de politique , les distinguèrent uniquement. Trois mille livres d'or, distribuées aux Ministres & aux principaux Officiers des Princes qu'ils vouloient soumettre , leur assurèrent un plein succès ; mais ils ne furent pas long-temps sans tomber eux-mêmes dans le précipice.

Le Roi de *Tsin* , qui s'étoit contenté jusqu'alors du titre de *Ouang* , tel que le portoient les autres Rois , & que l'avoient porté les Empereurs des *Tcheou* eux-mêmes, voulut en prendre un nouveau qui le mît au-dessus de tout ce qu'il y avoit jamais eu de plus illustres Souverains ; & , pour le faire avec toute la solemnité possible , il tint une assemblée générale de ses Grands , auxquels il manifesta sa volonté en ces termes :

« Ma vertu & ma puissance égalent , sans contredit , celles
 » des trois *Hoang* : ma valeur & le mérite que j'ai acquis par
 » mes belles actions , & par mes succès , surpassent de beau-
 » coup tout ce qu'ont jamais fait les cinq *Ti*. Les titres de
 » *Hoang* & de *Ti* (qui signifient, l'un Souverain des Souverains,
 » & l'autre Roi par excellence , ou Empereur suprême) in'étant
 » dus plus légitimement qu'aux Princes auxquels , par une
 » distinction flatteuse , on ne les a donnés , que parce qu'on a
 » cru qu'ils étoient les plus illustres qu'ait eus la nation , je dois ,
 » par egard pour moi-même , les porter l'un & l'autre , & en
 » être décoré , comme d'un distinctif dont je me suis rendu
 » digne le premier : mais afin que la postérité sache que c'est à
 » moi qu'a commencé une distinction si glorieuse & si bien
 » méritée , au double titre de *Hoang* & de *Ti* , j'ajoute celui
 » de *Ché* (qui signifie origine , principe) , & l'on m'appellera
 » *Ché-hoang-ti* , c'est-à-dire , *premier Souverain des Souverains* ,
 » ou *premier Chef des Empereurs suprêmes*.

» Pour ce qui est de l'usage où l'on est de donner aux Empereurs
 » morts des noms , qui désignent , comme on l'a prétendu , les
 » vertus , ou les qualités qui les ont particulièrement distingués

« de leur vivant, je l'abroge pour toujours; & je prétends qu'on
 » n'y ait pas plus d'égard dans la suite, que s'il n'avoit jamais
 » existé. Ainsi, dans l'histoire & autres ecrits publics qui
 » doivent passer à la postérité, l'on dira, en parlant de moi :
 » *Le premier Chef des Empereurs suprêmes*; & dans la suite,
 » lorsqu'il sera question de mes successeurs, on dira de
 » même, le second Chef des Empereurs suprêmes, le
 » troisième, le quatrième, le cinquième, & ainsi des autres
 » jusqu'à la fin des siècles. La coutume de donner des noms
 » aux Empereurs morts, n'étoit qu'un abus introduit par la
 » flatterie, ou la reconnoissance. C'étoit des fils respectueux
 » qui vouloient honorer la mémoire de leurs peres, & la
 » rendre précieuse dans l'esprit des descendans : c'étoient des
 » Grands & des Magistrats qu'une prévention aveugle dispo-
 » soit nécessairement en faveur de celui à qui ils devoient leur
 » élévation, & peut-être même tous les autres biens dont
 » ils jouissoient alors. Il seroit absurde, & souverainement
 » ridicule, de vouloir se persuader que l'impartialité pût
 » guider les uns & les autres dans le choix d'un nom qui
 » devoit désigner les vertus & les vices de ceux à qui ils
 » étoient redevables, ceux-là de la vie, & ceux-ci de tout
 » ce qu'ils étoient dans l'ordre civil. Par l'usage que je viens
 » d'introduire, & que je veux fixer sans retour, cet incon-
 » vénient n'aura plus lieu ».

Tel fut l'Edit que porta *Ché-hoang-ti*, pour s'exalter lui-même aux yeux de ses sujets, & pour se mettre, sans pudeur, au-dessus de tous les Souverains qui avoient gouverné l'Empire avant lui. *Aveuglé par son orgueil*, dit un Glossateur, *il ne vit pas qu'en se préférant ainsi aux grands Princes qui, les premiers, ont donné des loix à notre Monarchie, au lieu du tribut d'eloges, & de l'estime sans bornes qu'il croyoit mériter de la part de ses contemporains & de la postérité, il ne se rendit, par*

une prétention si folle, qu'un objet de mépris & d'exécration.

La raison pour laquelle les fondateurs des trois premières Dynasties, & avant eux, Fou-hi, Chen-noung, Hoang-ti, Yao & Chun ont joui de l'estime universelle, c'est, sur-tout, ainsi que s'exprime Mong-tée, parce que l'humanité fut le principe de toutes leurs actions, & le fondement solide sur lequel ils appuyerent le grand edifice des loix & du gouvernement.

Qu'ont donc fait Ché-hoang-ti, & toute la race des Tsin, qui puisse être comparé à ces grands hommes de l'antiquité, qu'ils prétendent avoir surpassés? Est-ce en ravageant les Provinces, en détruisant les Royaumes, en renversant les villes, en profanant les tombeaux, & en eteignant les familles, qu'ils ont donné des preuves de leur humanité? A compter depuis la bataille de Ché-men, jusqu'à l'extinction des Tcheou (9), le nombre des têtes qu'ils firent abattre de sang-froid, est au-dessus d'un million quatre cent mille, sans compter ceux qui périrent en attaquant ou en se défendant dans des combats en regle.

Ce que j'avance ici, je l'ai exactement supputé d'après les mémoires historiques les plus dignes de foi. Quant aux années qui se sont écoulées depuis Nan-ouang, jusqu'au temps où Ché-hoang-ti réunit tout l'Empire sous sa puissance, quelque soin que je me sois donné, quelque diligence que j'aie pu faire pour savoir combien d'hommes ont péri par les mains seules des barbares ministres des cruautés des Tsin, il ne m'a pas été possible de me satisfaire là-dessus. Je n'ai trouvé que des lambeaux

(9) La bataille de Ché-men se donna la cinquième année du règne de Hien-ouang, pénultième Empereur de la dynastie des Tcheou; & cette année répond à l'an avant J. C. 364.

L'extinction des Tcheou arriva

cinquante-neuvième année du règne de Nan-ouang, laquelle répond à la deux cent cinquante-sixième avant J. C. Après la bataille de Ché-men, les Tsin firent couper soixante mille têtes, dit l'Historien.

informes

informes sur tout ce qui n'étoit pas à la louange des tyrans. Mais est-il bien difficile de se figurer à-peu-près combien horrible a dû être la plaie qu'ils ont faite au genre humain, par tant de guerres injustes qu'ils ont suscitées, par le renversement de tant de villes qu'ils ont détruites, & dont ceux des habitans qui avoient échappé au fer & au feu périrent ensuite, pour la plupart, de faim, de misère ou de désespoir, & enfin par les fréquentes dévastations des villages & des campagnes, qu'ils transformèrent en de stériles déserts ?

Est-ce par de telles voies que les trois Hoang & les cinq Ti parvinrent au faite des honneurs ? Est-ce par des actions pareilles qu'ils se rendirent dignes d'être placés au-dessus des autres hommes, & de les gouverner ? Qu'on lise ce qui nous reste de leur histoire ; l'on y verra qu'ils étoient maîtres de tous les cœurs ; que d'une voix unanime, les grands comme les petits, les choisirent pour leurs Souverains, & leur tenir lieu de père commun ; & qu'enfin toute leur conduite ne fut qu'un tissu d'actions vertueuses & pleines de bienfaisance & d'humanité. Que Ché-hoang-ti (puisqu'il faut l'appeller ainsi) ait osé se comparer à ces grands personnages, c'est de sa part un excès d'orgueil qui mérite toute notre indignation : qu'il ait prétendu les avoir surpassés, ce n'est plus qu'une folie digne d'un souverain mépris. Son orgueil & sa folie lui avoient persuadé que, jusqu'à la fin des siècles, ses descendans porteroient les fastueux titres de Hoang & de Ti, dont il avoit eu l'audace de se décorer le premier : mais, dès la seconde génération, tous les Tin disparurent de la scène du monde, avec beaucoup plus de rapidité qu'ils n'y étoient entrés ; & après avoir été dégradés aussi ignominieusement qu'ils avoient dégradé les autres, ils furent exterminés de dessus la surface de la terre, ne laissant après eux que le souvenir le plus odieux de leur tyrannique domination, & des traces profondes de leur cruauté.

Telle est à-peu-près la manière de s'exprimer de tous ceux qui ont occasion de parler de *Ché-hoang-ti*, en rappelant l'époque de son élévation. Nous verrons bientôt comment ils le traitent, à l'occasion des changemens qu'il fit dans tout l'Empire, dont il prétendit être le nouveau fondateur. Il ne comptoit pour rien tout ce qui avoit été fait avant lui ; & , au moyen de quelques additions & abrogations d'articles peu essentiels , il s'imagina faire oublier cette législation fameuse, dont il n'étoit que le copiste infidèle.

Après avoir décoré sa propre personne du titre de *Ché-hoang-ti* , il voulut également désigner son règne par quelque chose qui lui fût propre.

Les Tcheou, dit-il dans l'Edit qu'il publia à ce sujet, *avoient pris le feu pour emblème ; parce que , de même que le feu consume tout ce à quoi il s'attache , ainsi l'effort de leurs armes avoit renversé & entièrement détruit tout ce que les Chang , leurs prédécesseurs , avoient établi pendant leur domination. Je veux , à mon tour , choisir un emblème qui exprime ce que j'ai fait pour parvenir à l'Empire. L'eau éteint le feu ; elle délaye & dissout peu-à-peu ce qui n'a pas une certaine consistance. J'ai éteint les Tcheou ; j'ai dissous les différens Royaumes qui s'étoient établis de leur temps. L'eau est donc ce qui me convient : je la prends pour le symbole de mon Empire.*

Parmi les nombres naturels , le nombre six est un de ceux que les Astrologues assignent à Mercure , qui est la planète de l'eau , & que les Arithmomanciens fixent pour celui des *Koa* , de *Fou-hi* , qui signifie l'eau , lorsqu'ils pronostiquent les événemens par le calcul. *Ché-hoang-ti* en fit examiner toutes les propriétés , & voulut qu'il servît désormais de base à tout ce qui , dans l'usage ordinaire , pouvoit être soumis aux règles qui combinent , assignent , & déduisent les différens rapports.

On composa , par ses ordres , une espèce d'arithmétique

sextile, si je puis m'exprimer ainsi, qui fut employée dans l'Astronomie, pour les révolutions périodiques des astres & des saisons; dans la Géographie, pour les mesures itinéraires, la position & la distance réciproque des lieux; dans la Géométrie, pour l'arpentage; dans l'Arithmomancie, pour le fondement sur lequel devoit s'appuyer l'art de la divination; dans la Musique des grandes cérémonies, pour les tons primitifs qui devoient en régler les modes; dans le Commerce & les Arts, pour les différentes mesures de dimension & de poids. Il détermina que six pouces seroient la mesure du pied, & six pieds celle du pas géométrique. Il voulut que son propre char fût long de six pieds; qu'il fût traîné par six chevaux, & que tout le reste de l'équipage fût réglé de même par six. Il voulut encore que le bonnet qu'il portoit, lorsqu'il étoit assis sur son trône, eût six pouces de haut, & que ses habits extérieurs fussent en proportion de son bonnet. Enfin, le produit de six, multiplié par lui-même, fut le nombre diviseur de l'Empire, qu'il partagea dès-lors en trente-six Provinces, qu'il se proposa de visiter en personne, dans des temps dont on fixeroit l'époque par six.

Les Empereurs avoient toujours adopté pour la livrée de leur maison, & pour tout ce qui devoit être employé dans les cérémonies publiques, une couleur particulière, à l'exclusion de toute autre, pour désigner le trône & tout ce qui l'environnoit. *Ché-hoang-ti* ne dédaigna pas de les imiter en cela.

(10) Dans les livres que j'ai à ma disposition, je ne trouve pas d'explication plus détaillée sur ce qui concerne le nombre six, que celle que j'en donne ici. Il me faudroit faire des recherches longues & ennuyeuses qui n'aboutiroient peut-être à rien; comme la chose

n'en vaut pas la peine, je me dispense d'un travail qui me feroit perdre un temps que je puis mieux employer ailleurs. Les exemples que je cite suffisent de reste pour donner une idée de ce que prétendit *Ché-Hoang-ti* dans le choix qu'il fit du nombre six.

Il choisit le noir. L'habillement de ses courtisans & de ses Officiers, les distinctifs des Magistrats & des autres Mandarins, les drapeaux & les étendards, les instrumens & les ustensiles qu'on employoit dans les sacrifices, ce qui lui appartenoit en propre, ce qui l'approchoit, tout prit une teinture noire; & nul homme en place ne pouvoit être admis en sa présence, s'il n'étoit vêtu de noir.

Il jugea que l'Astronomie étoit un article sur lequel il devoit encore se distinguer. Il réforma le calendrier, & fit commencer l'année deux lunes plutôt qu'elle ne commençoit sous les *Tcheou*. Ainsi la dixième lune de cette année fut comptée pour la première de l'année suivante; & , au premier jour de cette même lune, on fit toutes les cérémonies du nouvel an. Le soleil & la lune se trouvoient alors en conjonction dans le sagittaire.

Au terme de *Yu*, que les Souverains employoient par modestie, lorsqu'ils parloient d'eux-mêmes, il substitua celui de *Tchen*, & voulut qu'il n'y eût désormais que l'Empereur seul qui pût s'en servir. Depuis la fondation de la Monarchie jusqu'à *Ché-hoang-ti*, les plus grands Princes disoient : *Yu-jin*, c'est-à-dire, *moi homme d'un entendement borné* : depuis *Ché-hoang-ti* jusqu'au temps où nous vivons, les Empereurs n'ont plus dit que *Tchen*, c'est-à-dire, *moi qui suis hors de rang* (11).

Les ordres qui émanoient de l'autorité suprême, n'avoient point auparavant de termes exclusifs qui les désignassent; & quand on intimoit ou promulguoit ces mêmes ordres, on

(11) Il ne faut pas confondre ce *Tchen*, dont se servent les Empereurs en parlant d'eux-mêmes, avec le *Tchen* qu'emploient les Grands & autres en parlant à l'Empereur.

Le premier signifie ce qu'il y a de plus élevé, ce qui n'a pas son semblable, ce qui est hors de rang. Le second qui s'écrit autrement, signifie vassal, sujet, &c.

n'employoit que les termes ordinaires d'*intimer* & de *promulguer*. *Ché-hoang-ti* consacra les mots de *Tché* & de *Tchao* ; le premier, pour désigner les ordres ; & le second, pour en exprimer la promulgation & l'intimation : les deux, joints ensemble, devoient signifier, selon lui, *instruction sur ce qui a été fait* ; par la raison, disoit-il, que la volonté & les paroles d'un Souverain doivent être confondues avec l'action même qu'elles ont pour objet : mais, comme un Souverain ne doit vouloir qu'enseigner & instruire, la promulgation de toutes ses paroles doit porter le nom d'*instruction*.

Tous ces nouveaux réglemens ayant été fixés, il les fit publier dans toute l'étendue de ses Etats ; & , pour donner à ses sujets des preuves non équivoques de la confiance qu'il avoit en leur fidélité, il leur fit savoir que son dessein étoit de mettre en pièces les armes & tous les instrumens dont on se servoit pendant la guerre ; armes & instrumens qui devenoient désormais inutiles, puisqu'il n'avoit plus d'ennemis à combattre. Il ordonna que tout ce qu'on trouveroit en ce genre, feroit envoyé dans la Capitale, où il fixa la demeure de la plupart des militaires qui s'étoient acquis quelque réputation : par-là il remplit *Hien-yang* d'armes & de guerriers. On compte que, par la transmigration de ceux-ci, *Hien-yang*, qui étoit une ville déjà très-peuplée, vit augmenter de cent mille familles le nombre de ses habitans. Cent mille familles, suivant le calcul chinois, font à-peu-près sept cent vingt mille bouches ; car on compte ici six personnes au moins pour chaque famille, quand il s'agit sur-tout des gens au-dessus du commun.

Une ville, ainsi peuplée, méritoit des distinctions qui la rendissent célèbre dans tout l'Empire & dans tous les siècles à venir. *Ché-hoang-ti* se mit en tête de la décorer de la manière la plus brillante & la plus propre à flatter son orgueil. Il crut

voir en songe , disent quelques-uns , douze personnages de figure colossale , qui s'étant approchés de lui , lui firent entendre ces paroles : *Si tu fais bien , ton Empire durera ; si tu fais mal , des étrangers qui portent des habits , tels que ceux dont tu nous vois revêtus , viendront bientôt te l'enlever. N'oublie jamais l'avis que nous te donnons.* Ces personnages , qui paroissoient avoir cinquante pieds de haut , ajoutent les mêmes Auteurs , étoient habillés comme l'étoient alors les Tartares *Y-ti*.

Ce songe , vrai ou feint , donna occasion à *Ché-hoang-ti* de faire apporter à *Hien-yang* , toutes les clockes , & autres instrumens de musique , faits de métal , qui se trouverent dans les Palais & les *Miao* des Royaumes qu'il avoit conquis. Après avoir prélevé ce qui étoit d'un travail plus recherché , il ordonna qu'on mît le reste en fonte , & que l'on en fit douze statues , qui devoient représenter les douze personnages qu'il disoit avoir vus. Le poids de chacune des statues étoit de douze mille livres. Elles furent placées , six d'un côté , & six de l'autre , dans la salle d'audience du Palais Impérial.

Non loin de *Hien-yang* couloit la riviere *Ouei-choui*. Au midi de cette riviere , étoient quantité de *Miao* , & plusieurs maisons de plaisance , qui en embellissoient les bords & présentoient un spectacle des plus gracieux. C'est-là que le Souverain , suivi de toute sa Cour , se rendoit en des temps déterminés , ou pour des cérémonies religieuses , ou pour son divertissement.

Au nord de la même riviere , quelques jardins , & une colline assez nue , n'offroient pas , à beaucoup près , des objets aussi agréables à voir. *Ché-hoang-ti* , qui eût voulu renouveler toute la surface de la terre , s'il eût été en son pouvoir de le faire , résolut de changer cette campagne en un lieu de délices & comme d'enchantement. Il avoit eu soin , ci-devant , de faire lever le plan de toutes les maisons Royales des Princes qu'il

avoit subjugués : il avoit mis à part tout ce qui s'étoit trouvé de plus précieux dans leurs différens Palais, ainsi que dans les Hôtels des principaux Seigneurs de leurs Cours, & avoit fait transporter le tout à *Hien-yang*, en même temps qu'il y faisoit conduire cette multitude brillante de femmes à talens qui servoient à leurs plaisirs.

Plein de l'idée de sa grandeur, il voulut avoir sans cesse sous les yeux, de quoi lui rappeler le souvenir agréable d'une élévation qu'il ne croyoit devoir qu'à son mérite. Pour cela, il fit construire, sur le modele des plans qu'il en avoit, tous les palais & maisons de plaisance des Rois dont il avoit envahi les Etats. Il ordonna que les meubles précieux qui les décoreoient autrefois, en feroient de nouveau l'ornement, & que les personnes (femmes & eunuques) qui y faisoient leur séjour pour le service & les plaisirs de leurs Souverains respectifs, les habiteroient désormais, sous le bon plaisir & l'autorité du *Chef-souverain des Souverains*.

Ces bâtimens, d'un goût si varié, occupoient d'orient en occident, le long des bords septentrionaux de la rivière *Ouei-choui*, un espace de terrain immense. On communiquoit de l'un à l'autre, au moyen d'un magnifique péristère qui s'étendoit sur tous, les embrassoit tous, & formoit, tant en dessus qu'en dessous, une vaste & superbe galerie, où l'on étoit à couvert en tout temps, & qui étoit elle-même un objet des plus agréables à voir.

Tandis qu'en travailloit à embellir ainsi les environs de sa Capitale, il se disposa à la visite solennelle du reste de l'Empire : mais avant que de se mettre en route pour la commencer, il assembla son Conseil, & invita tous ceux qui le composoient, à ne pas craindre de lui dire sans détours, ce qu'ils croyoient qu'il seroit le plus à propos de faire, pour maintenir le bon ordre, augmenter de plus en plus la splendeur de l'Etat, & assurer la félicité de ses sujets.

Ouang-koang, l'un de ses Ministres, prit le premier la parole, & dit :

« Il me paroît, Seigneur, que le plus sûr moyen de contenir
 » les peuples dans le devoir, de faire observer exactement
 » toutes les loix que vous avez etablies avec tant de sagesse,
 » de rendre l'Empire de jour en jour plus florissant, & de fixer
 » le bonheur de vos sujets, feroit, si cela étoit possible, que
 » vous fussiez vous-même par-tout ; mais, en particulier, dans
 » celles de vos Provinces qui formoient ci-devant les Royaumes
 » de *Yen*, de *Tsi* & de *Tchou*. Leur situation, leur éloigne-
 » ment, le génie des peuples qui les habitent, tout cela
 » réuni, semble exiger la présence d'un Souverain qui en fasse
 » l'objet immédiat de tous ses soins. Sans aller fixer votre
 » séjour dans aucun de ces lieux, vous pouvez, Seigneur,
 » vous y rendre, en quelque sorte, sans cesse présent. Donnez-
 » les en appanage aux Princes qui ont l'honneur d'être du
 » même sang que vous. Animés d'un même esprit, agissant par
 » les mêmes principes, soumis à tous vos ordres, ils feront
 » tout ce que vous feriez vous-même, ou plutôt, c'est vous-
 » même qui ferez tout ; ils ne feront que les instrumens dont
 » vous vous servirez pour agir : ils feront vos yeux, pour voir
 » tout ce qui se passe ; vos oreilles, pour tout entendre ; votre
 » bouche, pour commander ; votre puissance & votre justice,
 » pour faire obéir, ou pour châtier ; enfin, l'ombre de votre
 » Majesté, ou sa vive image, pour vous représenter en tout
 » & pour tout. Voilà, Seigneur, ce qui me paroît devoir
 » le plus contribuer à vous affermir sur un trône, qui ne doit
 » plus être occupé que par l'auguste race des *Tsin*. Je m'ima-
 » gine que tous ceux qui sont ici présens, animés d'un zèle
 » pareil au mien, sont en cela du même sentiment que moi ».

« N'en déplaise à *Ouang-koan*, reprit alors *Li-fée*, ce n'est
 » point ainsi que je pense, & que doivent penser les fideles
 » sujets

» sujets de votre Majesté, ceux du moins qu'elle a mis à la
 » tête du gouvernement pour l'aider à en porter le pesant
 » fardeau. Je crois, au contraire, & je suis très-convaincu
 » que ce qu'on vient de proposer pour affermir l'Empire des
 » *Tsin*, est précisément ce qui l'affoiblirait d'abord, le mineroit
 » ensuite insensiblement, & le détruirait enfin sans ressource.

» Sans aller sonder les profondeurs de l'antiquité, nous
 » avons sous les yeux l'exemple tout récent des *Tcheou*. Le
 » grand *Ou-ouang*, leur illustre fondateur, conquit sur les *Chang*
 » un Empire, qu'ils n'étoient plus en état de gouverner ; &
 » après l'avoir conquis, croyant sans doute bien faire, il le
 » partagea en plusieurs Royaumes, dont il donna l'investiture
 » à ses parens, & à ceux de ses Capitaines & de ses amis,
 » dont il vouloit récompenser le mérite ou la fidélité à son
 » service. Tant qu'il vécut, tous ces petits Souverains, soumis,
 » il est vrai, à tous ses ordres, & jusqu'aux moindres de ses
 » volontés, ne s'écarterent jamais du plus essentiel de leurs
 » devoirs. Ils sembloient, j'en conviens, ne composer entre
 » eux qu'une même famille, dont *Ou-ouang* étoit regardé
 » comme le pere : mais peu-à-peu l'intérêt propre les divisa.
 » Les haines implacables, les basses jalousies prirent la
 » place de la confiance & de la sincère amitié. Ils se firent
 » des guerres cruelles, ils n'écouterent plus la voix du chef
 » commun, ils ne voulurent plus de maître, & chercherent,
 » chacun en son particulier, à s'élever au-dessus des autres, &
 » à les exterminer. La force ouverte, les fourberies, les tra-
 » hisons, les moyens les plus iniques furent employés pour en
 » venir à bout. Les uns & les autres se trouvant épuisés, se
 » trouverent hors d'état de résister au premier venu, qui voulût
 » lever contre eux l'étendard de la révolte. Ils virent de
 » nouveaux Etats se former chaque jour sur les débris des leurs ;
 » & leur famille, la plus puissante, dans ses commencemens,

» qui ait jamais existé , après avoir traîné , pour ainsi dire ,
» pendant plusieurs siècles , une domination des plus lan-
» guissantes , vient enfin d'être renversée , pour ne se relever
» jamais.

» Héritier de leur antique splendeur , comme vous l'êtes
» de leur Empire , vous êtes seul maître de tous les vastes
» États qu'ils eurent la fausse politique de partager entre eux.
» C'est sous les auspices les plus heureux que vous possédez
» une domination si étendue , à laquelle vous venez de
» redonner toute sa vigueur ; que dis-je ? à laquelle , par la
» sagesse de vos nouveaux réglemens , vous venez de donner
» une vigueur & un état de consistance qu'elle n'eut jamais.
» Iriez-vous abattre d'une main , ce que vous avez élevé de
» l'autre ? Vous avez détruit des Rois ; iriez-vous en créer de
» nouveaux , qui feroient bientôt plus redoutables pour vous ,
» que ne le furent jamais ceux que vous avez anéantis ?

» Il faut , vous dit-on , des honneurs & des richesses à ceux
» de votre sang ; il faut des récompenses à ceux qui vous ont
» bien servi. Rien de plus juste , rien de plus conforme à
» la raison , rien de plus digne d'un grand Prince : mais
» ne sauroit-on donner des dignités aux premiers ; ne sauroit-on
» les combler d'honneurs & de richesses , sans eriger des
» Royaumes ou des Principautés en leur faveur ? Ne sauroit-
» on récompenser dignement les seconds , sans les élever à un
» rang où la naissance ne les a point appelés , & auquel aucune
» espèce de mérite , quelque grand qu'il puisse être , ne doit
» jamais les faire monter ?

» Vous venez , Seigneur , de partager l'Empire en trente-six
» Provinces ; nommez trente-six Gouverneurs pour les tenir
» en respect & y faire observer les lois : que ces trente-six
» Gouverneurs aient sous eux un certain nombre d'Officiers ,
» pour les aider dans l'administration des affaires , en même tems

» qu'ils feront leurs surveillans pour eclairer leur conduite ,
 » & vous donner avis de tout. Voilà pour vos parens , vos
 » amis , & ceux de vos Capitaines qui ont eu le plus de
 » part à vos conquêtes , ou qui se sont distingués du commun.

» Pour placer ceux d'un mérite inférieur , & auxquels cepen-
 » dant vous devez de la reconnoissance , combien d'emplois
 » également lucratifs & honorables ne pouvez-vous pas leur
 » distribuer ? l'intendance sur les ouvrages publics , la per-
 » ception du tribut annuel , les douanes , toutes les charges
 » militaires & civiles , & cent autres encore dont vous gratifiez
 » chaque jour qui il vous plaît. Ces emplois , ces charges , ces
 » commissions pourront servir , pour le passé , le présent &
 » l'avenir , à vous acquitter envers ceux qui , par leurs belles
 » actions & leur bonne conduite , se sont déjà rendus , ou se
 » rendront dans la suite dignes de vos bienfaits.

» Voilà , Seigneur , ce qu'il me semble que vous pouvez
 » faire de plus avantageux pour tout l'Empire en général , &
 » pour toute votre auguste famille en particulier. Vos possessions
 » n'ont plus aujourd'hui que la mer pour bornes : ceux qui les
 » habitent ne reconnoissent que vous pour maître. N'allez pas ,
 » en voulant les soumettre à des Rois particuliers ou à des
 » Seigneurs immédiats , qui auroient toute autorité sur eux ,
 » les accoutumer peu-à-peu à un joug , qui ne seroit bientôt
 » plus celui que vous leur auriez imposé.

» Je ne dis qu'un mot , & je me tais. Les *Tcheou* créèrent
 » des Rois ; ils créèrent des Princes sous différens titres ,
 » plus ou moins relevés , mais toujours avec les prérogatives
 » de la souveraineté. Ces Rois & ces Princes , oubliant ensuite
 » ce qu'ils devoient au sang , à l'amitié & à la reconnoissance , se
 » diviserent d'intérêts ; de cette division , ils passerent bientôt à la
 » haine ; de la haine résulterent les plus sanglantes guerres ; ne
 » se soutenant plus mutuellement , ils ne tarderent pas à être

» renversés : leurs propres sujets se révolterent, les firent descendre
 » des trônes qu'ils occupoient si mal , s'y placèrent eux-mêmes,
 » & s'y soutiendroient peut-être encore , si votre Majesté , par
 » la force de ses armes & la sagesse avec laquelle elle s'est
 » conduite , ne les avoit tous fait rentrer dans le néant d'où ils
 » étoient sortis »

Ché-hoang-ti , avec qui *Li-sée* avoit probablement concerté ce qu'il venoit de dire , se rangea de son avis , & fit favoir ses intentions en ces termes :

« Tout bon gouvernement exclut la multiplicité des maîtres.
 » Si j'erigeois des Principautés & des Royaumes , pour les
 » donner en appanage à ceux de mes parens , amis , ou sujets
 » fideles qui méritent des récompenses , ou des distinctions ,
 » je travaillerois à coup sûr à la ruine de ma maison , & à
 » la perte de ceux que j'eleverois ainsi. Toutes les guerres
 » qui ont défolé l'Empire , pendant un si long espace de
 » temps , n'ont-elles pas été suscitées , fomentées , & poussées
 » jusqu'où elles pouvoient aller , par les Princes feudataires ,
 » qui en partageoient entre eux l'étendue , & qui en possé-
 » doient quelque portion à titre de souveraineté ?

» Maintenant que , par le bienfait du Ciel , & la bonne
 » fortune de mes ancêtres , j'ai réuni tous ces petits Etats sous
 » la domination d'un seul & unique maître , & qu'il n'y a plus ,
 » dans cette vaste étendue de pays que je possède , qu'une
 » même forme de gouvernement , puis-je vouloir détruire
 » mon propre ouvrage , & rendre inutiles tous les travaux
 » que j'ai effuyés pour le conduire à une heureuse fin ? Après
 » avoir brisé les armes , m'exposerois-je à la dure nécessité
 » d'en faire forger de nouvelles , pour réprimer l'insolence ,
 » ou contenir dans le devoir ?

» J'ai licentié mes guerriers ; puissent-ils , dans le sein de
 » leurs familles , continuer à jouir des fruits de la douce paix

» que je leur ai procurée , & couler tranquillement des jours
 » heureux ! Je n'aurai garde de troubler leur repos, en
 » les rappelant à un genre de vie que je veux qu'ils oublient.
 » Dans l'intention où je suis de travailler sans relâche au
 » bonheur de tous mes fideles fujets , je ne dois rien oublier
 » pour ecarter loin d'eux ce qui les mettroit dans l'occasion de
 » se nuire à eux-mêmes.

» C'est moi seul qu'ils ont tous pour Souverain ; c'est de
 » moi seul , par conséquent , qu'ils doivent recevoir des loix ,
 » & c'est moi seul dont l'autorité immédiate doit suffire
 » pour les bien gouverner. Cependant , comme , à raison de
 » l'éloignement plus ou moins considérable où ils sont placés
 » par rapport à moi , ils ne fauroient recevoir mes ordres ,
 » d'une maniere aussi prompte & aussi directe les uns que les
 » autres , je nommerai , pour chaque Province , des Officiers
 » de différens titres qui les gouverneront , & qui traiteront ,
 » sous mon autorité , toutes les affaires de leurs ressorts
 » respectifs. Qu'on soit tranquille sur tout le reste ; j'aurai
 » soin de faire un bon choix ».

En finissant ces derniers mots , il se leva , & renvoya l'assemblée.

C'est par ce dernier règlement que *Ché-hoang-ti* termina la premiere année de son regne comme Empereur. C'etoit la vingt-sixieme année depuis qu'il etoit monté sur le trône de *Tsin*.

L'année suivante , il commença la visite de l'Empire par la Province de *Chen-si*. La montagne *Ki-teou-chan* , ou tête de coq , ainsi appelée à cause de sa figure qui a quelque ressemblance avec la tête d'un coq , fut choisie pour premier terme. Il s'y rendit par le pays de *Loung-si* & de *Pé-ti*. Ce détour lui donna occasion de connoître par lui-même des lieux , dont la situation avantageuse pour leur propre défense

les rend très-difficiles à conquérir , quand ceux qui les habitent ont une fois secoué le joug. Il les examina , non en simple curieux , qui n'a d'autre objet dans ses recherches que celui d'acquérir une science stérile , mais en Prince éclairé , qui veut faire servir ses connoissances à l'avantage de ceux qu'il gouverne ; il examina la nature du terrain qu'il parcouroit , le genre de productions qui lui étoit propre , la situation , la quantité de ses eaux , le nombre de ses montagnes & de ses rivières , la température de l'air qu'on y respiroit ; il s'informa , en détail , des mœurs & des différentes coutumes de ceux qui , y ayant pris naissance , avoient pu conserver encore la maniere de vivre de leurs ancêtres , ou pouvoient avoir su d'eux , par tradition , ce qui se pratiquoit , avant le tumulte & la licence des guerres. En un mot , il fit toutes les perquisitions nécessaires , pour se mettre au fait de tout ce qu'il lui importoit de savoir , relativement à la réforme qu'il méditoit pour la garde des frontieres & la culture des terres.

De la montagne , il descendit au pays de *Houi-tchoung* , qui faisoit alors une partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la Province du *Sée-tchouen* ; il alla à *Kan-tsiuen* , où il s'arrêta quelque temps , pour se donner le loisir de vérifier par lui-même , si ce qu'on racontoit de la bonté de ses eaux étoit fondé sur la vérité , ou si ce n'étoit point un tissu d'exagérations outrées. Il but à longs traits , pendant plusieurs jours , de ces eaux fameuses , dans le lieu même où elles prennent leur source ; & ayant trouvé , par sa propre expérience , que la renommée ne l'avoit point trompé , il les laissa jouir de toute leur réputation. Il se proposa d'y revenir de temps en temps , & d'y attirer le plus qu'il pourroit d'étrangers & de voyageurs. Pour cela , il s'y fit bâtir un magnifique palais , auquel il donna le nom de *Sin-koung* , qui veut dire , *Palais de la bonne-foi* , & établit , pour le public , une vaste auberge ,

qu'il appella tout simplement, *auberge de la source douce* (*Kan-tsiuen-tien*). Tous les Mandarins des lieux par où il passoit, faisoient leur possible pour le recevoir avec cette pompe brillante qui ne pût convenir qu'au *premier Chef des Empereurs suprêmes*. Un de leurs soins, ou, pour mieux dire, le premier de leurs soins fut de lui rendre la route aussi agréable qu'elle pouvoit l'être, en l'embellissant de toutes les curiosités naturelles, propres au pays; de telle sorte que, sans être obligé de se détourner, l'illustre voyageur pouvoit voir de ses propres yeux, tout ce qui méritoit d'être vu dans le canton qu'il parcouroit.

Des chemins spacieux & commodes, sur un sol qu'on avoit eu soin d'applanir, & aux deux côtés desquels on avoit transplanté des arbres, qui avoient déjà toute leur crue, & qui étoient dans toute leur beauté, frappèrent sur-tout ses yeux. Ses idées de grandeur & de puissance se réveillèrent, & il forma le dessein d'un monument utile, qui pût sans cesse attester l'une & l'autre, jusqu'à la postérité la plus reculée. *Ces chemins, dit-il, ont été faits pour moi; j'en suis très-satisfait: ils ont tous les avantages qu'on peut désirer. Il n'est pas juste que je profite seul d'une commodité dont mes sujets ont plus besoin que moi, & que je puis leur procurer. Que dans toute l'étendue de mes Etats, on fasse des grands chemins, pour communiquer d'une ville à l'autre, & que ces chemins soient exactement semblables à ceux que j'ai parcourus.* Dès l'année même, cet ordre commença à s'exécuter.

L'année suivante, vingt-huitième de son règne, & la deux cent dix-neuvième avant J. C. après avoir fait dans sa Capitale les cérémonies du nouvel an, *Ché-hoang-ti* reprit le cours de ses voyages, & dirigea sa route vers l'orient. Il se rendit à *Kiun-hien*, ville du Royaume de *Lou*, fameuse par le grand nombre de Lettrés qui y ont pris naissance, ou qui y ont

acquis la science qui les a distingués. Il y vit , avec grand plaisir , en apparence , tous les monumens littéraires qu'on y conservoit. Il y fit composer un magnifique éloge de ses vertus , de ses talens , de ses exploits militaires , & de tout ce qu'il croyoit avoir fait de propre à immortaliser son nom. Les gens de lettres , auxquels , par politique , il crut devoir faire honneur , abusèrent de la liberté qu'il leur donna de lui faire des représentations sur ce qui pouvoit contribuer à la gloire de l'Empire , ou au bonheur des peuples. Ils ne lui parlèrent que des anciens temps , que des anciens usages , que des anciens Empereurs ; & c'est sur-tout ce que n'auroit pas voulu *Ché-hoang-ti*. Il prit d'abord le parti de dissimuler , & de leur répondre , en général , que ce qu'ils proposoient n'étoit pas propre au temps présent , ni conforme aux circonstances ; mais les Lettrés ne se rebuterent point : ils revenoient souvent à la charge , & lui proposoient , chaque fois , quelque ancienne loi , ou quelque ancienne cérémonie à faire revivre. Ils poussèrent , enfin , sa patience jusqu'où elle pouvoit aller , par les représentations qu'ils lui firent , lorsqu'il se disposoit à son voyage de la montagne : *Seigneur , lui dirent - ils , l'action que vous allez faire est des plus importantes ; elle mérite les plus grandes attentions de votre part. Lorsque les sages Empereurs de la vertueuse antiquité alloient offrir des sacrifices sur quelqu'une des fameuses montagnes de leurs Provinces , ils s'y préparoient de longue main , & avec tout le soin dont ils étoient capables. Pénétrés du plus profond respect pour des lieux qui devoient être les témoins de leur culte , ils eussent regardé comme un crime de ne pas donner , à l'extérieur , des marques de leur vénération. Modestes , attentifs , recueillis en eux-mêmes , tout ce qui les environnoit sembloit être animé des mêmes sentimens.*

Le char , sur lequel ils étoient montés , étoit sans ornement :

on

on en enveloppoit les roues avec des joncs , ou d'autres herbes aquatiques , afin de ne fouler qu'avec décence une terre , dès pierres , & des plantes qui estoient des objets comme sacrés à leurs yeux.

Arrivés à l'endroit désigné , ils en secouoient la poussiere , en balayoient proprement la terre , & sans qu'il fût besoin de rien couper , de rien arracher , ils dispofoient tout le reste de la maniere la plus convenable à ce qu'ils se propofoient.

Ils drefsoient ensuite un autel avec quelques pierres , ou simplement avec de la terre , dont ils faisoient un monceau , & placés eux-mêmes sur un couffin couvert de plantes , d'herbes , & de feuilles d'arbres , ils offroient respectueusement leur sacrifice. Nous ne voyons pas , Seigneur , que vous vous disposiez à rien faire de pareil. Nous voyons au contraire

Ché-hoang-ti ne leur permit pas de pousser plus loin un discours qui auroit provoqué sa colere : il les ménageoit encore , & le temps d'eclater n'étoit pas encore arrivé. Ce que vous proposez là , leur répondit-il , seroit aujourd'hui de trop difficile exécution. J'agis plus simplement encore que ces anciens , dont vous vantez tant la simplicité. Je dois aller à la montagne de Tseou-y-chan. J'ai donné mes ordres pour qu'on fit un chemin d'ici jusqu'au sommet de cette même montagne , & que ce chemin fût aussi commode que le lieu peut le comporter , afin que je puisse le parcourir aisément avec tous ceux de ma suite. Pour le rendre tel , on coupera des arbres , on brûlera des broussailles , on arrachera des plantes , on abattra , s'il le faut , des quartiers de rocher. L'autel , les offrandes , la victime , tout sera prêt quand j'arriverai , & je n'aurai plus qu'à faire moi-même ce qui sera l'objet de mon voyage. Cette maniere de procéder , n'est-elle pas plus naturelle & plus simple que tout ce que vous m'avez dit de celle dont y procédoient les anciens ? Du reste , comme vous n'avez plus rien à faire auprès de moi , vous pouvez vous retirer ,

pour aller vaquer à l'étude , ou à vos emplois , si vous en avez. Quand j'aurai besoin de vous , je vous ferai savoir mes ordres.

Les Lettrés , qui s'étoient promis des merveilles , furent fort humiliés d'être ainsi congédiés ; & *Ché-hoang-ti* regarda comme une grande victoire qu'il avoit remportée sur lui-même , de n'avoir pas donné à ces importuns donneurs d'avis , de plus grandes marques de son indignation. Peut-être qu'il eut egard au zele qu'ils avoient montré , pour lui composer un magnifique éloge , & qu'il ne voulut pas s'exposer à la triste nécessité de se venger d'une palinodie. Quelles que fussent ses intentions , il n'en étoit pas moins indisposé dans le fond du cœur , contre une profession qui lui faisoit autant de censeurs de sa conduite , qu'il y avoit d'hommes qui l'exerçoient.

Tous les préparatifs étant finis , & les derniers ordres donnés , *Ché-hoang-ti* s'avança vers la montagne avec son nombreux cortège. Il monta jusqu'à la cime par le côté qui regarde le midi , y offrit son sacrifice , & y eleva le monument qu'il avoit fait graver , sous ses yeux , dans la ville même qu'il venoit de quitter. C'étoit une pierre , haute & large , en quarré long : son contour , sculpté en relief , formoit comme un cadre , sur lequel se voyoient les différentes figures que l'on prenoit alors pour symboles , quand on vouloit représenter la force , le courage , la valeur , la sagesse , la puissance , la majesté , & tous les attributs d'une autorité sans bornes : l'éloge du Prince , composé par tout ce qu'il y avoit de plus habile en fait de littérature , occupoit le reste de la surface : pour le mettre à l'abri des injures du grand air , & pour donner aux curieux l'avantage de pouvoir l'examiner à loisir , sans être incommodés par le soleil , la pluie , ou les vents , on construisit à l'entour une espèce de pavillon , qui fut embelli , tant en dedans qu'en dehors , par différens ouvrages faits au burin & au ciseau.

Ché-hoang-ti , ainsi que je viens de le dire , étoit monté sur

le sommet de cette montagne , par le côté qui regarde le midi , il en descendit par le côté du nord , continua son voyage dans la Province du *Chan-tong* , y visita les principales villes , & se rendit successivement sur les montagnes *Tai-chan* , *Leang-fou* , & *Long-yé* , qui passoient alors pour les plus célèbres de l'Empire. Il y offrit des sacrifices , & y éleva des monumens en pierre , qui n'étoient que la répétition de celui de *Tseou-y-chan*. *Les sacrifices qu'il avoit offerts jusqu'alors* , dit un Glossateur , *n'avoient été que pour honorer les huit sortes d'esprits qui président , en particulier , aux montagnes & aux rivières. Il ne voulut pas frustrer les esprits qui président aux grandes eaux , d'un honneur qui leur étoit également dû. C'est pour cela qu'il ne craignit pas de pousser sa route jusqu'aux bords de la mer orientale , pour s'acquitter d'un devoir qu'il regardoit comme indispensable.*

Quand il fut arrivé aux confins de ses Etats , du côté où le soleil se leve , ceux qui étoient au fait de ce qui pouvoit lui être agréable , & qui avoient quelque intérêt à entretenir sa bonne humeur , lui présentèrent un nommé *Sin-ché* , & quelques autres personnes qu'on assuroit avoir des communications très-intimes avec les esprits. Il les vit avec plaisir , & les reçut d'une manière distinguée. Il leur fit quantité de questions sur la nature , la manière d'agir , & le pouvoir de ces êtres invisibles , pour lesquels il disoit avoir un très-profond respect.

Entre plusieurs autres particularités , *Sin-ché* lui répondit que dans le Royaume de *Yen* , qui est la Province de *Pé-tché-lé* d'aujourd'hui , il y avoit eu un *Soung-ou-ki* , un *Sien-men-tsée-kao* , & plusieurs autres , qui avoient le don de pouvoir évoquer à leur gré , les esprits , de leur faire prendre une forme visible , & d'obtenir d'eux des réponses sur tout ce qu'ils demandoient. Il ajouta que , non loin de l'endroit où il avoit l'honneur d'entretenir sa Majesté , au milieu de la mer dite de *Po-hai* , il y avoit

trois fameuses îles , favoir , *Peng-laï* , *Fang-tchang* & *Yng-tcheou* , qu'on appelloit par distinction les montagnes des trois esprits , *San-chen-chan* ; que dans ces trois îles , ou montagnes , placées au milieu de la mer , étoit le précieux remède de l'immortalité , dont les esprits qui les habitent , étoient les dépositaires & les distributeurs ; que *Tchap-ouang* , Roi de *Yen* , que les Rois de *Tsi* , *Oueï-ouang* , & *Siuen-ouang* , voulant se procurer ce merveilleux remède , avoient envoyé des gens pour le chercher & en faire l'acquisition ; mais qu'à la vue de l'une de ces îles , le vaisseau qui les portoit avoit été écarté par un orage subit , excité par les esprits gardiens de ce trésor , & les avoit empêchés d'y aborder. Il ajouta , qu'à raison de quelque qualité qui lui étoit propre , il espéroit de pouvoir appaiser ces esprits , se les rendre favorables , & aborder , sans danger , à leurs îles , pourvu qu'on lui donnât un certain nombre de jeunes garçons & de jeunes filles , qui , après s'être purifiés , voulussent l'accompagner , de leur plein gré , dans un voyage de si grande importance , & demeurer ensuite pour perpétuer leur race dans ces lieux isolés , & se consacrer , pour toujours , au service des êtres invisibles qui y président. Il assura que ces îles n'étant pas fort éloignées , il ne tarderoit pas à être de retour.

Ché-hoang-ti , qui se plaisoit à tout ce qui étoit extraordinaire , n'eut pas de peine à se laisser persuader. Il fit choisir plusieurs mille , tant garçons que filles , les donna à *Sin-ché* , fréta des barques & les fit partir. *Sin-ché* ne voulut pas qu'on suivît de route déterminée. Il prétendit qu'en se laissant aller au gré des vents , on aborderoit bientôt au lieu désiré. En effet , dans l'espace de peu de jours , les barques se trouverent à la vue des îles : mais une terrible tempête , qui s'éleva alors , les repoussa avec violence vers les lieux d'où elles étoient parties. L'Empereur ne s'en étoit pas écarté , dans l'espérance

d'apprendre au plutôt des nouvelles de ses envoyés. Il fut instruit par la bouche de *Sin-ché* lui-même , du peu de succès d'une entreprise qu'on avoit tentée si souvent en vain.

Une autre entreprise , non moins insensée que celle où il venoit d'échouer , & qui par conséquent ne lui réussit pas mieux , l'occupa encore quelque temps , dans le cours de ses visites des Provinces orientales de son Empire.

Depuis le temps du grand *Yu* , on avoit la coutume d'avoir la description , la topographie , & les bornes de chaque Province , gravées sur un grand vase d'airain nommé *Ting* , avec un état des productions propres de chaque pays , & l'espèce de tribut que le Souverain pouvoit en retirer. C'est à ce *Ting* qu'on attachoit la fortune de la Dynastie régnante ; & un Empereur n'étoit pas tranquille sur le trône , s'il n'avoit en son pouvoir ce trésor : c'étoit comme le *Palladium* des Chinois. *Ché-hoang-ti* , malgré les perquisitions les plus exactes , n'avoit pu se procurer encore le *Ting* des *Tcheou*. Quand il fut arrivé près les bords de la rivière *Sée-choui* , on lui dit , pour lui ôter tout sujet d'inquiétude sur cet article , que ce *Ting* n'étoit entre les mains de personne , parce qu'un des derniers Princes de la Dynastie qu'il venoit d'éteindre , l'avoit fait jetter dans cette rivière , vers l'endroit à-peu-près qu'on lui désignoit. On lui assura que c'étoit là le bruit commun , & que ceux du pays le regardoient comme une vérité des mieux constatées.

Charmé de ce qu'il entendoit , l'Empereur crut presque tenir ce dont il desiroit la possession depuis bien des années. Il donna ses ordres pour qu'on fit venir tous les plongeurs qui se trouveroient à portée d'être mandés. Il s'en présenta mille , qui furent employés à plonger dans le fond de la rivière. Après une quinzaine de jours d'un travail très-pénible , & toujours stérile , on fit entendre au Prince qu'il n'étoit pas impossible que le courant des eaux n'eût entraîné

ce qu'on avoit cherché inutilement jusqu'alors , dans quelque gouffre inconnu , bien loin au-dessous de l'endroit indiqué. Cette conjecture parut bien fondée , & les plongeurs furent renvoyés.

N'ayant plus rien qui l'arrêtât dans ces lieux , *Ché-hoang-ti* quitta les bords de *Sée-choui* , côtoya ceux de la riviere de *Hoai* , & vint s'embarquer sur le *Kiang* , pour se rendre à la montagne de *Siang-chan* , sur laquelle il prétendoit faire tout ce qu'il avoit fait sur les autres.

Il étoit prêt d'arriver , lorsque le vent fraîchit & souffla bientôt avec tant de violence , qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il faillit même à faire naufrage , & ne put gagner qu'avec beaucoup de peine le côté du fleuve opposé à son objet.

Lorsqu'il fut un peu revenu de sa frayeur & qu'il se vit hors de danger , il demanda ce que c'étoit que cet esprit *Siang - kiun* qui faisoit , disoit-on , son séjour sur *Siang-chan*. Un des Officiers de sa suite , versé dans l'Histoire de l'Antiquité , lui répondit que tout ce qu'on savoit de certain sur cela se réduisoit à bien peu de chose : *Nous lisons que celle de ses filles que le grand Empereur Yao donna à Chun , pour être sa principale épouse , fut enterrée , après sa mort , sur la montagne de Siang - chan ; & voilà tout.*

A ces mots , *Ché-hoang-ti* se mit en fureur , dégrada cette montagne de tous les titres dont elle jouissoit , y fit mettre le feu , & n'en quitta le voisinage qu'après qu'il eut vu de ses propres yeux réduits en cendre les arbres , plantes , herbes , & tout ce qui l'embellissoit auparavant.

Il ne m'a pas été possible de démêler dans l'Histoire quelle fut la véritable cause de la colere de ce Prince , & pourquoi il n'en fit tomber les effets que sur la montagne. Peut-être que les seuls noms de *Yao* & de *Chun* suffirent pour l'enflammer ; peut-être aussi ne prétendoit-il que se venger

de l'esprit auquel il attribuoit l'intention de le faire périr dans le *Kiang*, en excitant l'orage qui avoit failli à l'y submerger. Quoi qu'il en soit, le danger qu'il courut alors n'étoit qu'un prélude de celui qui le menaçoit à *Po-lang-cha*.

La vingt-neuvième année de son règne, dit l'Histoire, & la quatrième depuis qu'il étoit Empereur, *Ché-hoang-ti* se trouvant à *Yang-ou*, dans le pays de *Po-lang-cha*, un simple particulier du Royaume de *Han* entreprit de le faire assassiner. Ce particulier se nommoit *Tchang-leang*, le même qui, peu après, se rendit si fameux à la suite de *Lieou-pang*, Fondateur de la grande & illustre Dynastie des *Han*.

Les ancêtres de *Tchang-leang*, en remontant jusqu'au père de son trisaïeul, avoient été Ministres à la Cour des Rois de *Han*, pour lesquels ils avoient toujours eu une fidélité & un attachement à toute épreuve. L'argent que les *Tsin* distribuoient alors à pleines mains aux différens Ministres & aux principaux Officiers des Princes qu'ils vouloient subjuguier, n'entra jamais dans leurs coffres. C'est en vain qu'on l'avoit fait briller à leurs yeux de mille manières. Les sollicitations les plus pressantes, les offres les plus avantageuses, les promesses les plus magnifiques, ne furent pas même capables de les ébranler. Toujours fidèles à leurs maîtres, ils les servirent jusqu'à la fin, & eussent répandu jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour empêcher leur ruine, & la destruction dont ils étoient menacés.

Héritier de leurs vertus, *Tchang-leang* l'étoit aussi de leur zèle pour les intérêts de son Roi & de tout le Royaume de *Han*. Il eut la douleur de voir périr son maître, & fut témoin du renversement de sa patrie, dans un âge où il ne pouvoit rien encore pour la défense de l'un & de l'autre. Mais il étoit capable d'une haine vigoureuse & d'une vengeance proportionnée. Celles qu'il conçut contre toute la race

des *Tsin*, & en particulier contre *Ché-hoang-ti*, en font une preuve. Mais la haine & la vengeance ne lui étoient plus permises, depuis, sur-tout, que *Ché-hoang-ti* étoit possesseur paisible de tout l'Empire, & reconnu universellement pour légitime Souverain. Très-jeune alors, la fureur, plutôt que la vengeance, le dirigea dans une entreprise qui a imprimé à son nom une tache que toutes les belles actions qu'il fit dans la suite n'ont jamais pu entièrement effacer. *Il n'étoit pas du sang royal*, ajoute un Glossateur; *il n'avoit, par les droits de sa naissance, aucune prétention à la couronne de Han; de quoi s'avisoit-il de vouloir s'ériger en vengeur public?*

Si la vengeance fut un crime dans *Tchang-leang*, la manière dont il voulut l'affouvir en fut un plus grand encore. Il consacra son argent, ses terres, ses meubles & toute sa fortune à se faire des complices; il souffla le feu de la rébellion tant qu'il put & par-tout où il put. Cette voie ne pouvoit manquer de le conduire tôt ou tard à sa perte. Il en vit tous les dangers, & il la quitta, pour en suivre une autre qui lui parut plus courte, plus sûre, & le conduire plus directement à son but. Il en a été parlé ci-dessus; voyez pag. 57.

L'histoire de ce funeste événement fut gravée sur une pierre, que *Ché-hoang-ti* fit placer lui-même sur la montagne *Tché-fou-chan*, où il se rendit avant son départ pour la Capitale.

J'ai déjà dit qu'en parcourant, d'occident en orient, les Provinces septentrionales de son Empire, il faisoit des remarques sur la qualité du terrain, sur ce qu'il produisoit, suivant sa position, & sur ce qui le distinguoit plus particulièrement. Ces remarques lui firent naître l'idée d'une description générale de tous ses Etats, dans laquelle on feroit entrer la notice
détaillée

détaillée de toutes les productions de chaque canton.

De retour à *Hien-yang*, il donna ses ordres pour cette entreprise, & en pressa tellement l'exécution, que, dans moins d'une année, il eut une connoissance exacte de tout ce que la terre offroit d'elle-même, ou rendoit à ses cultivateurs, dans les différens pays où il donnoit des loix. Cette connoissance ne fut rien moins que stérile pour lui, & fut très-utile à ses sujets. Elle servit à régler, comme il fit, la quantité & la qualité des impôts, la maniere & le temps de les percevoir, & tout ce qui avoit rapport aux différentes manieres de cultiver la terre. Les coffres & les magasins du Prince se remplirent dans la suite plus constamment, plus sûrement & avec plus d'abondance; le peuple fut beaucoup moins grévé qu'il ne l'avoit été depuis bien des années; & une juste répartition des denrées en assura désormais le débit, à un prix qui fut presque le même par-tout.

Ces occupations, dignes d'un grand Prince, lui faisoient passer les journées entieres avec ses Ministres : il travailloit constamment avec eux & comme l'un d'entre eux; & lorsque l'ennui ou la fatigue l'obligeoit d'interrompre un travail que son inquiétude naturelle devoit lui rendre très-pénible, il cherchoit son divertissement dans des promenades solitaires, qu'il pouffoit souvent un peu plus loin qu'il n'auroit dû, & qu'il faisoit toujours d'une maniere que sembloit lui interdire sa dignité. Il alloit à pied, & quatre Officiers, dont il connoissoit le mérite & l'attachement à sa personne, formoient tout son cortège.

Ainsi accompagné, il ne craignoit point de parcourir, *incognito*, les villages & les campagnes, pour ne revenir que bien avant dans la nuit. Il lui arriva une fois d'être attaqué par des brigands, contre lesquels il fut obligé de défendre sa vie. Sa valeur & le secours de ses quatre braves le tirèrent

d'affaire. Il en fut quitte pour quelques légères contusions , qui n'eurent aucune suite pour sa santé , mais qui ne contribuèrent pas peu à la résolution qu'il prit de ne plus s'exposer ainsi.

Cependant , comme les edifices publics , pour l'ornement de la Capitale & les autres qui devoient être pour son usage particulier , n'avançoient pas aussi vite qu'il l'eût souhaité , il recommença le cours de ses voyages , pour n'être pas témoin de ce qu'il appelloit lenteur & paresse dans ceux qui travailloient ou faisoient travailler avec toute l'activité & la diligence possibles. Il alla , comme auparavant , vers les Provinces orientales , pour y examiner de plus près ce qu'il n'avoit vu , pour ainsi dire , qu'en passant , & pour s'instruire par lui-même de la maniere dont les ordres qu'il avoit donnés commençoient à s'exécuter. De l'orient , il poussa vers le nord , & se rendit au pied de la montagne *Kié-ché-chan* dont il voulut voir toutes les gorges & les différentes issues , & dont il visita avec soin toutes les sources , afin d'y découvrir l'origine des ravages que leurs eaux caufoient si souvent par leur crûe subite. Satisfait de ses recherches , il revint sur ses pas , & entra dans la ville *Kié - ché - men* , ainsi appelée , parce qu'elle est comme la porte par où l'on pénètre dans la montagne de *Kié-ché* , dont elle n'est éloignée que de dix à quinze lys. Cette ville étoit dans le même endroit à-peu-près où est aujourd'hui *Tchang-li-hien* , du district de *Yong-ping-fou* , de la Province de *Pé-tché-li*. Elle venoit d'être inondée , & presque entièrement détruite. *Ché-hoang-ti* la fit réparer ; & pour empêcher qu'un pareil désastre n'arrivât dans la suite il fit creuser de profonds canaux , qui devoient servir de décharge à la principale rivière , lorsqu'elle seroit trop enflée par les torrens qui s'y précipitent ; donna ses ordres pour la construction d'une haute & forte digue , & n'oublia rien

pour obvier à tous les inconvéniens auxquels sont exposés ceux qui font leur séjour au voisinage des montagnes & des grandes eaux. Il ne manqua pas de profiter de cette occasion pour faire graver de nouveau sur la pierre, l'histoire abrégée de ce qu'il croyoit avoir fait de plus remarquable, & fit elever avec pompe ce monument, pour l'instruction, disoit-il, de la postérité.

Du Royaume de *Yen*, ou, si l'on veut, de la Province de *Pé-tché-li*, il descendit sur les confins du *Hô-nan*, où il y avoit quelques commencemens de troubles, qu'il croyoit pouvoir appaiser par sa seule présence. Il changea d'avis, & n'entra point dans cette Province. Un aventurier, nommé *Lou-cheng*, qui avoit été du voyage de *Sin-ché*, pour la découverte des îles de l'immortalité, & qui avoit suivi une autre route que celle de son Chef, lui fournit l'occasion de craindre du côté des Tartares. Il se présenta à lui, & lui dit :

« J'ai parcouru la mer, pour chercher, suivant les ordres
 » que vous en aviez donnés, la précieuse recette de l'im-
 » mortalité. J'ai découvert une île que j'ai cru être celle que
 » je cherchois : je l'ai abordée, non sans beaucoup de peine ;
 » j'y suis descendu, je l'ai parcourue, & je n'y ai point
 » trouvé le remède qui rend immortel. Mes recherches n'ont
 » cependant pas été tout-à-fait stériles : un manuscrit curieux
 » & plein de choses extraordinaires, de la composition, appa-
 » remment, des esprits, s'est offert à mes yeux. Je m'en suis
 » emparé, & je vous l'apporte. Vous jugerez s'il mérite de
 » vous être offert, en lisant seulement les premières lignes.
 » Parmi une foule de choses qui m'ont paru dignes de remarque,
 » j'y ai lu moi-même quelques mots qui regardent particu-
 » lièrement Votre Majesté. Les voici, sans y rien changer,
 » tels qu'ils sont écrits : *L'Empire des Tsin doit finir par un*

» *Hou*. Vous êtes plus en état que moi , Seigneur , de
 » pénétrer le véritable sens de ces paroles mystérieuses ».

Ché-hoang-ti prit le livre , devint pensif ; & , au lieu d'entrer dans le *Ho-nan* , comme il l'avoit projeté d'abord , il revint dans sa Capitale , pour y travailler incessamment à l'exécution du grand projet qu'il méditoit.

Pour comprendre le sens de ces paroles : *L'Empire des Tsin doit finir par un Hou* , il est à remarquer que *Hou* étoit un des noms du second des fils de *Ché-hoang-ti*. Il s'appelloit *Hou-hai* , le même qui succéda à son père , & qui est connu dans l'Histoire sous le nom de *Eulh-ché-hoang-ti* ; & c'est par lui , en effet , que finit la Dynastie des *Tsin*. Mais l'Empereur , qui n'avoit aucun sujet de se défier de son fils , & qui étoit persuadé que la Dynastie durerait autant que les siècles , n'eut garde d'appliquer à *Hou-hai* le sens de l'oracle ambigu.

Les Tartares *Hioung-nou* , parmi les différens noms qu'on leur donnoit alors , portoient aussi celui de *Hou*. Ce fut de leur côté que se tournèrent toutes les pensées de *Ché-hoang-ti*. Il n'est pas hors de vraisemblance que l'aventure du manuscrit & du prétendu oracle qu'il renfermoit n'ait été qu'un stratagème de sa part , pour s'autoriser à lever des troupes , après les avoir licenciées si solennellement. Il avoit promis à ses sujets de les faire jouir des douceurs d'une longue paix ; il lui falloit du moins un prétexte pour faire si-tôt la guerre. Il y avoit long-temps que les *Hioung-nou* lui faisoient ombrage. Il savoit que cette Nation inquiète venoit , lorsqu'on s'y attendoit le moins , faire des excursions sur les terres de l'Empire & les désoler par ses rapines & ses brigandages ; il voulut le prévenir & l'accabler , s'il le pouvoit , avant qu'elle pût avoir le temps de se reconnoître.

Pour cet effet , il leva promptement une armée de trois

cens mille hommes, dont il donna le commandement à *Mong-tien*, & l'envoya, par différens chemins, contre les *Hioung-hou*. Ces infortunés Tartares, qui n'étoient alors occupés que du soin de leurs haras & de leurs troupeaux, & qui étoient dispersés & sans défiance, furent aisément détruits, ou mis en fuite par les troupes Chinoises. *Mong-tien* avoit ordre de les exterminer : il l'exécuta à la rigueur. Ceux d'entre ces malheureux qui purent échapper au carnage, se retirèrent au-delà des montagnes les plus reculées de leur pays. *Mong-tien* revint triomphant, & fut aussi-tôt envoyé contre ceux du *Ho-nan*, dont la révolte avoit enfin éclaté, peu après son départ pour la Tartarie.

Ce Général, que la fortune ne se laissoit point de favoriser, dompta les rebelles avec encore plus de facilité qu'il n'en avoit eu à exterminer les *Hioung-nou*. Tout plia devant lui, tout se rendit. Maître de toute cette Province, il y augmenta le nombre des forteresses. Il mit dans chacune un Gouverneur particulier, avec un nombre de troupes proportionné à l'importance du poste & à la soumission présumée plus ou moins sincère de ceux qu'on vouloit contenir.

La paix & la tranquillité rétablies au dedans ; les Tartares chassés bien au-delà des frontières, hors d'état de nuire de long-temps au dehors ; *Ché-hoang*, n'ayant plus d'ennemis à combattre, ni de rebelles à dompter, pensa à se soumettre de nouveaux Peuples. Les pays de *Nan-yué*, de *Siang-kiun* & de *Nan-hai* étoient habités par des hommes indociles & à demi-sauvages, qui n'avoient jamais voulu se soumettre. Défendus par des fleuves & des rivières, & par un grand nombre de très-hautes montagnes, il n'étoit pas aisé de les forcer dans de pareils retranchemens ; & les Empereurs de la Chine, proprement dite, n'avoient pas osé le tenter jusqu'a-

lors. Plus hardi que tous ses prédécesseurs , *Ché-hoang-ti* l'entreprit , & ne désespéra pas d'en venir à bout.

Il lui falloit , pour cela , de nombreuses armées ; il les mit sur pied , enrôlant parmi les gens de guerre tous ceux qui n'avoient pas de profession fixe , tous les marchands qui n'avoient pour objet de commerce que des choses qui servent à entretenir le luxe , & tous ceux encore qui , parmi les ouvriers , les gens de la campagne & le petit peuple , étoient doués d'une force de corps plus qu'ordinaire. Il en forma plusieurs corps , qu'il fit exercer pendant quelque temps à la discipline & aux travaux militaires ; & quand il les crut assez instruits , il les envoya , par différentes routes , à la conquête de ce qu'on appelle aujourd'hui le *Koang-si* & toutes ses dépendances , la province de Canton & tout ce qui est de son district.

• Ces hommes , dont il étoit naturel de croire qu'on ne pourroit pas faire si-tôt des soldats , firent par-tout des merveilles , & se conduisirent comme l'auroient pu faire les guerriers les plus consommés. Dans l'espace de dix à douze mois , ils étendirent la domination de leur maître , du côté du midi , jusqu'à la grande mer , c'est-à-dire jusqu'où il étoit possible de l'étendre. Ainsi l'Empire des *Tsin* , que , par corruption , on a appelé dans la suite des temps l'Empire de la Chine , embrassa dès-lors , du midi au septentrion , tout ce qui est entre l'île de *Hai-nan* & les déserts de la grande Tartarie , & d'orient en occident , depuis la presque île de Corée jusqu'au Royaume d'Ava. Une si vaste étendue de pays n'étoit pas facile à garder : il n'étoit pas aisé de contenir long-temps dans le devoir tant de peuples , si différens de génie , de mœurs & d'inclinations. *Ché-hoang-ti* , convaincu de cette vérité , prit des mesures efficaces pour s'assurer de leur fidélité & pour empêcher que les Tartares

ne renouvellaient leurs irruptions. Il lui fallut de nouvelles troupes , non plus pour se battre , mais pour garder. Il les leva , non parmi ceux qui composoient le corps des citoyens , ou parmi le petit peuple , les artisans & les campagnards , mais parmi cette foule de vagabonds que la licence des guerres précédentes avoit formés , & parmi cette multitude d'hommes qui , étant morts civilement , expioient leurs crimes dans les prisons ou dans les différens lieux de leur bannissement. Par le catalogue exact qu'on lui en présenta , il s'en trouva environ cinq cens mille en état d'être employés. Il les rangea sous cinq Gouvernemens , dont il plaça les chefs-lieux ou principales forteresses à *Ta-yu* , *Ché-ngan* , *Lin-ho* , *Kouiyang* & *Kié-yang*. Par ce moyen , il avoit rassemblé tous ceux que le libertinage , la misère , le mécontentement ou l'esprit de vengeance auroient pu porter à quelque entreprise dangereuse : il les avoit à ses ordres & pour ainsi dire sous ses yeux ; que pouvoit-il craindre du reste de ses sujets ? Il ne lui restoit plus qu'à se mettre à couvert des incursions des Tartares , en leur bouchant tous les passages par où ils auroient pu s'introduire dans les terres de sa domination.

Il y avoit déjà plusieurs siècles qu'on en avoit formé le dessein ; & les différens Princes qui avoient dépouillé les *Tcheou* des Provinces qui occupent , d'est à ouest , la partie septentrionale de l'Empire , avoient commencé à l'exécuter. *Tcheou-wang* , Roi de *Tsin* , avoit déjà mis son Royaume à couvert de toute surprise , en construisant une muraille haute & épaisse qui prenoit à *Loung-si* , se prolongeoit le long de ce qu'on appelle aujourd'hui le *Chen-si* , & se terminoit à *Chang-kiun*. Les Rois de *Tchao* & de *Yen* avoient garanti pareillement les frontieres de leurs Etats en élevant des murailles ; le premier , depuis le pays de *Tay* jusqu'à *Yn-chan-kao-kiué* , & le second , depuis *Hien-yang* jusqu'à *Siang-tchoung* ; ce

qui embrassoit une grande partie du *Pe-tché-li* & du *Chan-fi* de nos jours. Mais , par le peu de soin qu'on en avoit eu & par le laps de temps , ces murailles , qu'on n'avoit apparemment construites que comme les murailles ordinaires , se trouvoient fort endommagées. Outre qu'elles ne faisoient pas une suite exactement continue , on y voyoit quantité de brèches qui laissoient une entrée libre dans l'intérieur de l'Empire.

Ché-hoang-ti entreprit de les réparer , ou plutôt il entreprit de construire de nouveau une seule & unique muraille , qui devoit commencer à *Lin-tao* , dans les extrémités occidentales du *Chen-fi* , & se terminer aux montagnes du *Leao-toung* ; ce qui faisoit , en tout , plus de dix mille *lys* de distance itinéraire , à cause des hauts & des bas , des tours & détours , & de tous les circuits qu'on fut obligé de lui faire prendre pour s'accommoder à la nature du sol sur lequel on devoit bâtir.

Le Général *Mong-tien* fut chargé de présider à l'ouvrage , & de distribuer des troupes pour veiller sur les ouvriers , & maintenir le bon ordre parmi quelques millions d'hommes , pris indifféremment de toutes les Provinces de l'Empire. Ce ne fut qu'après dix années d'un travail opiniâtre , qu'on put finir ce monument éternel de la puissance des Chinois ; monument qui , après les travaux du grand *Yu* , seroit digne des plus grands éloges , si son utilité avoit pu compenser les peines de tout genre & les dépenses immenses qu'il occasionna.

Ché-hoang-ti étoit dans la trente-troisième année de son règne , quand il en jeta les premiers fondemens. C'étoit l'année deux cent quatorze avant l'ère chrétienne. On ne cessa d'y travailler que dix ans après , c'est-à-dire , la deuxième année après l'usurpation de *Tchou-pa-ouang* (l'an de J. C. deux cent cinq) ; par conséquent , ni *Ché-hoang-ti* , ni aucun de
fa

sa race n'eut la satisfaction de le ~~v~~ achevé : mais la gloire , s'il peut y avoir de la gloire dans une entreprise qui mit inutilement tout l'Empire en rumeur , en rejaillit toute entiere sur les *Tsin* , qu'on s'est accoutumé à en regarder comme les premiers auteurs.

Fier d'une puissance dont il croyoit avoir poussé les bornes jusqu'où elles pouvoient s'étendre ; tranquille au dedans ; à couvert des insultes de cette Nation inquiète & belliqueuse , la seule , à proprement parler , que les Chinois aient jamais eu à redouter , rassasié des alimens grossiers d'une vanité sans pudeur , & enivré des vapeurs de la flatterie , *Ché-hoang-ti* n'avoit plus rien à desirer , ce semble , pour l'entiere satisfaction de son orgueil. Il crut néanmoins qu'il lui manquoit encore quelque chose , c'étoit l'étalage public de sa gloire dans une cérémonie qui pût en relever l'éclat.

A l'imitation des célèbres Fondateurs des premieres Dynasties , il crut qu'il étoit de sa dignité d'inviter à un festin solennel les Princes , les Grands , les Gouverneurs des Provinces & les principaux Mandarins de l'Empire. Il les convoqua à cet effet ; & le jour qu'il avoit fixé pour cette brillante cérémonie étant arrivé , il n'oublia rien pour effacer tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors en ce genre. Il fit dresser des tentes , ranger des tables & disposer tout le reste de la même maniere que le grand *Yu* , le sage *Tcheng-tang* & l'illustre *Ou-ouang* l'avoient autrefois pratiqué , les premieres années de leur législation. Il fit lui-même les invitations d'étiquette pour le manger & pour le boire ; la musique eut ses neuf parties , le repas ses huit services ; une modeste & décente joie brilloit dans tous les yeux : on donnoit gravement le signal pour commencer & finir chaque cérémonie.

A voir cet auguste appareil , on eût presque dit que les beaux jours des sages Princes de la haute antiquité alloient

se reproduire, & que l'Empire alloit briller encore de l'éclat le plus pur.

Le repas fini, *Ché-hoang-ti*, assis sur son trône, invita tous ceux qui y avoient assisté à lui dire librement ce qu'ils pensoient de sa manière de gouverner & des nouvelles loix qu'il avoit établies, les assurant qu'il recevroit de bonne grace tous les avis qu'ils voudroient bien lui donner, & qu'il tâcheroit même d'en profiter. C'étoit les inviter à se répandre en éloges. Un nommé *T'cheou - tsing - tchen*, Mandarin de *Pou-yé*, prit le premier la parole, & dit : • .

« Si l'Empire jouit aujourd'hui de la paix la plus profonde
 » au dedans, après avoir été exposé pendant tant d'années
 » à toutes les horreurs de la guerre ; si, au dehors, les
 » limites sont assurées contre les invasions des Tartares, obli-
 » gés de se retirer dans des pays très-éloignés, c'est, Sei-
 » gneur, l'effet de votre valeur, de votre prévoyance, de
 » votre sagesse & de votre bon gouvernement. Que pour-
 » roit-on ajouter à ce que vous avez déjà fait ? Tout ce
 » qu'on rapporte des plus illustres Princes des trois Dynasties
 » qui ont précédé la vôtre n'approche pas de ce que nous
 » voyons. Vous surpassez, sans contredit, tout ce qu'il y
 » a jamais eu de plus grand depuis l'antiquité la plus recu-
 » lée jusqu'à nos jours ».

L'applaudissement presque unanime avec lequel ce discours fut reçu, fit à *Ché-hoang-ti* un plaisir des plus sensibles qu'il eût encore goûté. Mais sa joie fut tempérée par le discours suivant, que fit un Mandarin de Lettres, du titre de *ché*. Ce Mandarin, dont l'Histoire nous a conservé le nom s'appelloit *Chun-yu-yué*. Indigné de ce qu'il venoit d'entendre & ne pouvant souffrir qu'on osât rabaisser la vénérable antiquité, jusqu'à lui préférer un Prince qui n'avoit pas même, selon lui, les qualités qui font le grand homme, il ne craignit

point de s'exposer au courroux de ce même Prince , dont il connoissoit la manie , en relevant avec force les paroles de *Tcheou-tsing-tchen*. Au risque de se voir accablé du poids d'une colere dont les effets estoient toujours terribles , il dit :
 « Cet homme , qui vient de vous louer avec tant d'impudence , ne mérite pas , Seigneur , le nom de Grand de
 » l'Empire , dont il est décoré. Ce n'est qu'un lâche courtisan , qu'un vil flatteur , qui , bassement attaché à une
 » fortune dont il ne mérite pas de jouir , n'a d'autre
 » vue que celle de vous plaire , aux dépens du bien public
 » & de votre propre gloire. Je ne l'imiterai point ; & , en
 » profitant de la bonté que vous avez eue d'inviter tous ceux
 » qui ont l'honneur aujourd'hui d'être admis en votre présence ,
 » à vous faire part des vues qu'ils pourroient avoir sur la
 » maniere de bien gouverner l'Empire , je vous dirai librement
 » ce que je pense.

» Les Dynasties *Yn* & *Tcheou* ont donné des loix pendant plus de mille quatre cens ans : elles ont produit des
 » Princes dont les noms ne mourront jamais , parce que leur
 » sagesse , leurs vertus & leurs belles actions passeront de
 » génération en génération , de bouche en bouche , jusqu'à
 » la postérité la plus reculée. Vous n'avez rien de mieux à
 » faire , que de les prendre pour modeles de votre conduite.
 » C'est en marchant sur leurs traces , que votre nom , con-
 » signé dans l'Histoire , peut devenir immortel comme les
 » leurs , à côté desquels on le placera.

» *Tcheng-tang* & *Ou-ouang* , en fondant leurs Dynasties ,
 » ne crurent pas qu'elles dussent durer toujours. Ils cher-
 » rent , non à les rendre éternelles , ce qui eût été chimé-
 » rique , mais à prolonger la durée de leurs regnes aussi loin
 » que la vicissitude qu'éprouvent nécessairement les choses
 » humaines pouvoit la leur faire espérer. Un de leurs pre-

» miers soins fut de se faire des appuis pour etayer un trône
 » qu'il eussent regardé, sans cela, comme toujours chance-
 » lant ; & ces appuis, ils les trouverent dans les personnes
 » qui avoient l'honneur d'être de leur sang. Ils leur firent
 » des appanages ; ils erigerent en leur faveur des Principau-
 » tés & des Royaumes ; ils les eleverent au rang des Sou-
 » verains, en conservant toutefois sur eux toutes les préro-
 » gatives que les Seigneurs primitifs indépendans ont sur
 » des vassaux qui tiennent d'eux les privileges dont ils jouis-
 » sent. Ils les convoquoient quand les besoins de l'Empire
 » sembloient l'exiger ; ils prescrivoient à chacun d'eux le
 » genre de secours qu'ils en attendoient, ils les taxoient,
 » ils leur donnoient des loix, ils leur intimoient des ordres,
 » ils ne les distinguoient de leurs autres sujets que par la
 » confiance intime qu'ils leur témoignoit, & par les hon-
 » neurs qu'ils leur faisoient rendre, lorsqu'ils étoient à la
 » Cour. Voilà, Seigneur, ce qu'il me paroît que vous
 » devriez faire pour assurer l'Empire à vos descendans,
 » pour....

Ché-hoang-ti, craignant que ce Lettré ne poussât trop loin des représentations auxquelles il étoit bien résolu de n'avoir aucun egard, ou qu'il ne s'échappât en termes injurieux ou trop cruds, l'interrompit brusquement, mais avec modération : *Ce point*, dit-il, *a déjà été discuté ; on n'auroit pas dû y revenir. Cependant, comme il est d'une très-grande importance, je veux bien qu'on l'examine de nouveau, & qu'on me dise les raisons pour & contre, afin que je puisse prendre ensuite tel parti que je jugerai à propos. Parlez, Li-see.*

Li-see, comme on l'a vu plus haut, avoit déjà réfuté, par d'excellentes raisons, le sentiment de ceux qui prétendoient eriger des Royaumes & des Principautés. N'ayant rien dit alors qui n'eût été concerté avec son maître, & l'un &

l'autre n'ayant point changé d'avis , il s'éleva de nouveau avec force contre le Mandarin de Lettres , & , à son occasion , contre tous les Lettrés , auxquels , par un discours préparé peut-être de longue main , il porta le dernier coup , en excitant contre eux toute l'indignation d'un Prince qui les haïssoit déjà , & qui n'attendoit que le moment favorable , pour les accabler du poids de sa haine.

« *Il faut avouer* , dit-il , *que les Gens de Lettres* sont , en » général , bien peu au fait de ce qui concerne le gouverne- » ment , non ce gouvernement de pure spéculation , qui n'est » proprement qu'un fantôme qu'on voit disparaître quand on » l'approche , mais ce gouvernement de pratique qui consiste à » contenir les hommes dans les bornes de leurs devoirs réci- » proques. Avec toute leur prétendue science , ils ne sont , » en ce genre , que des ignorans : ils savent par cœur tout » ce qui s'est pratiqué dans les temps les plus reculés , & ils » ignorent , ou ils font semblant d'ignorer ce qui se pratique » de leurs jours , ce qui se passe même sous leurs yeux.

» Prévenus en faveur de l'antiquité , dont ils admirent jus- » qu'aux sottises , s'il m'est permis de parler ainsi , ils sont » pleins de mépris pour tout ce qui n'est pas exactement cal- » qué sur des modèles que le temps a presque entièrement » effacés de la mémoire des hommes. Sans cesse ils ont dans » leurs bouches , ou au bout de leurs pinceaux , les trois *Huang* » & les cinq *Ti*.

» Incapables de discerner ce qui étoit expédient autrefois , » avec ce qui ne convient nullement aujourd'hui ; ce qui » étoit alors utile & peut-être même nécessaire , d'avec ce » qui seroit à coup sûr préjudiciable dans le temps où nous » vivons , ils voudroient que tout se fit conformément à ce » qu'ils lisent dans leurs livres. Mais dans leurs livres mêmes , » dans ces livres qu'ils nous citent à tout propos , ont - ils

» trouvé que les trois *Hoang* s'étoient tellement modelés l'un
 » sur l'autre , que le second n'ajoutât rien , ne changeât rien à
 » ce qu'avoit fait le premier ; que le troisieme s'attacha servi-
 » lement à suivre tous les usages etablis par ses prédécesseurs ?
 » Y ont-ils lu que les cinq *Ti* n'avoient été dans tout & pour
 » tout que les stériles imitateurs des trois *Hoang* ?

» Si cela étoit ainsi , quels eloges pourroit-on donner à des
 » Princes qu'on regarde comme les fondateurs de la Monar-
 » chie , comme les inventeurs & les *perfectionneurs* des loix ,
 » comme les Législateurs de la Nation ? En quoi consisteroit
 » donc cette législation fameuse que ces Gens de Lettres
 » nous vantent tant , & qui , à certains egards , est digne
 » de nos eloges ? Seroit-ce seulement dans ce qui fut etabli
 » par *Fou - hi* , pour contenir des hommes qui étoient plus
 » qu'à demi-sauvages ? Nos Lettrés s'abusent étrangement ,
 » s'ils le pensent ainsi. Ils veulent nous tromper , après s'être
 » trompés eux-mêmes les premiers , quand ils disent que les
 » trois *Hoang-ti* n'ont observé qu'une même forme de gou-
 » vernement , n'ont suivi que les mêmes usages.

» Ce qu'il y a de vrai , ce qui est hors de tout doute ,
 » c'est que chacun d'eux , conservant celles des anciennes loix
 » qu'il a cru être bonnes & utiles pour le temps où il vivoit ,
 » a abrogé celles qui lui ont paru ne devoir être d'aucune
 » utilité , qu'il en a etabli de nouvelles , & s'est conduit , non en
 » imitateur servile de ce qui s'étoit pratiqué avant lui , mais
 » en Législateur éclairé qui se regle sur le besoin des temps.

» Comme c'est en cela sur-tout que ces grands hommes
 » sont imitables , c'est en cela principalement que Votre
 » Majesté les a imités. Comme eux , Seigneur , vous avez
 » presque fondé de nouveau , l'Empire ; oui , à plus juste titre
 » qu'eux encore , vous pouvez vous en dire le fondateur , parce
 » que vous avez conquis des pays qui l'ont considérablement

» agrandi , & qui ne furent jamais sous leur puissance. Comme
 » eux vous avez laissé subsister les loix & les usages qui pou-
 » voient s'accommoder avec les mœurs présentes ; vous avez
 » abrogé ce qui vous a paru ne plus convenir , & vous avez
 » établi tout ce que vous avez cru nécessaire pour le grand
 » objet que vous vous proposez , lequel n'est autre , comme
 » tout le monde le fait , que l'établissement solide d'une domi-
 » nation qui doit faire éternellement le bonheur des Peuples.
 » Que prétendent donc ces insolens Lettrés , en décriant ,
 » comme ils le font à tout propos , un gouvernement qu'ils
 » devoient admirer , & qu'ils admireroient sans doute , s'ils
 » étoient plus solidement instruits ? Pourquoi affectent-ils tant
 » de louer les Anciens , & de blâmer tout ce que vous faites ?
 » N'est-ce pas pour indisposer peu-à-peu les esprits , & pour
 » porter ensuite les peuples à une révolte ouverte ? Prenez-y
 » garde , Seigneur , ces fortes de gens sont plus à craindre
 » que vous ne le croyez. Pour moi , qui éclaire depuis si
 » long-temps leur conduite , qui suis au fait de leur manège ,
 » & qui les connois à fond , je les regarde comme vos plus
 » grands ennemis. On les voit à toute heure du jour traîner
 » leur oisiveté de maison en maison , d'un endroit public
 » dans un autre , & répandre par - tout les bruits les plus
 » injurieux à Votre Majesté.

» A les entendre , on ne doit vous regarder que comme
 » un Prince bouffi d'orgueil , qui se préfère , sans pudeur , à
 » tout ce que l'antiquité a eu de plus respectable ; que comme
 » un Prince d'un esprit futile , d'un caractère inquiet &
 » remuant , qui bouleverse tout , qui renverse tout dans l'Em-
 » pire. Si vous publiez quelque Edit , ils croient y découvrir
 » de l'injustice , ou , tout au moins , de l'inutilité ; si vous
 » donnez quelque ordre , ils l'éludent , ils en critiquent jus-
 » qu'aux termes dans lesquels il est conçu , ils font tous leurs

» efforts pour le rendre méprisable ; si vous faites travailler
 » à quelque ouvrage public , vous grevez , disent - ils , le
 » peuple , vous opprimez vos sujets , vous en faites les mal-
 » heureuses victimes de vos caprices. La discrétion , où plu-
 » tôt le respect que je vous dois , me défend d'entrer dans
 » un plus grand détail. Ce peu de mots vous fera tout entendre.
 » Rien de ce que vous faites , rien de ce que vous dites
 » n'est à leur gré ; & leur refrain ordinaire est toujours que
 » ce n'est pas ainsi que se conduisoient les sages Empereurs
 » des Dynasties qui ont précédé la vôtre.

» De pareils discours , répétés sans cesse , eteignent dans
 » le cœur de vos sujets toute affection pour vous. Ce sont
 » des semences de révolte qui germent insensiblement , qui
 » poussent de profondes racines , & qui ne tarderont pas ,
 » si vous n'y mettez ordre , de prendre tout leur accroisse-
 » ment au dehors.

» Les Lettrés forment dans l'Empire une classe d'hommes
 » à part. Pleins d'eux - mêmes & infatués de leur prétendu
 » mérite , ils ne voient du bon que dans ce qui se fait con-
 » formément à leurs idées ; ils ne voient du beau que dans
 » des usages surannés , que dans des cérémonies antiques ,
 » qui ne sauroient avoir lieu de nos jours ; ils ne trouvent de
 » véritablement utile que cette vaine science qui les eleve si
 » fort à leurs propres yeux , & qui , dans la réalité , les rend
 » inutiles à tout le reste du genre humain.

» Oserois - je , Seigneur , vous proposer ici sans détour ce
 » qu'il me paroît que vous devriez faire ? Les voies de dou-
 » ceur & de condescendance n'ont rien pu produire , jus-
 » qu'ici , sur l'esprit de ces hommes impatientés du joug :
 » tous les egards que l'on a eus pour eux leur ayant per-
 » suadé qu'ils étoient redoutables , ils n'en sont devenus que
 plus insolens. Essayons d'autres moyens , ou plutôt , pre-
 nons,

» nous , de tous les moyens , celui qui est le seul efficace ,
» pour couper jusqu'à sa racine un mal qui seroit bientôt incu-
» rable , si on ne se hâtoit d'y remédier.

» C'est sont les livres qui inspirent à nos orgueilleux
» Lettrés les sentimens dont ils se glorifient ; ôtons-leur les
» livres. C'est en les privant pour toujours de l'aliment qui
» nourrit leur orgueil , que nous pouvons espérer de tarir la
» source féconde de leur indocilité. A l'exception des livres
» qui traitent de Médecine & d'Agriculture , de ceux qui
» expliquent la Divination par les *Koa* , ou lignes de *Fou-hi* ,
» & des Mémoires historiques de votre glorieuse Dynastie ,
» depuis qu'elle a commencé à régner dans les Etats de *Tsin* ,
» ordonnez , Seigneur , qu'on brûle généralement tout ce
» fatras d'écrits pernicioeux , ou tout au moins inutiles , dont
» nous sommes inondés ; ceux , sur-tout , où les mœurs , les
» actions & les coutumes des anciens sont exposées en détail.
» N'ayant plus sous les yeux ces livres de Morale & d'Histoire ,
» qui leur représentent avec emphase les hommes des siècles
» passés , ils ne seront plus tentés d'être leurs imitateurs serviles ;
» ils ne nous feront plus un crime de ne pas suivre leur exemple
» en tout ; ils ne feront plus cette comparaison , toujours odieuse
» pour nous dans leur bouche , du gouvernement de votre
» Majesté , avec celui des premiers Empereurs de notre
» Monarchie.

» Il est temps , ou jamais , de fermer la bouche à ces
» mécontents , de mettre un frein à leur audace. Qu'ils sachent
» que votre puissance n'a de bornes , que celles que vous voulez
» bien lui prescrire. Qu'ils éprouvent enfin , qu'un châtement
» long-temps différé , n'en est que plus terrible envers ceux
» qui n'ont pas tâché de s'y soustraire en se corrigeant.

» N'achetez pas , Seigneur , un repentir inutile , par une
» bonté & une condescendance hors de saison. Le mal presse ;

» il est des plus violents : le remède doit être proportionné ;
 » il ne fauroit être appliqué trop tôt. Commencez par ceux
 » de vos Mandarins qui président à l'Histoire : ordonnez-leur
 » de réduire en cendres tous ces monumens inutiles , dont ils
 » conservent si précieusement le dépôt. Donnez un ordre pareil
 » aux Magistrats dépositaires des loix : celles qui sont émanées
 » de votre autorité suprême , auxquelles on peut joindre toutes
 » les Ordonnances particulieres que vous avez faites , suffiront
 » de reste pour leur instruction. Qu'ils en fassent un recueil
 » complet : il en résultera un code particulier , qui les dirigera
 » sûrement dans l'administration de la justice. Pour ce qui est des
 » autres branches du gouvernement , votre Majesté , dont l'esprit
 » brille des plus vives lumieres , dont l'entendement pénètre
 » tout , dont la sagesse fait tout prévoir , y suppléera sans
 » peine , à mesure que les circonstances l'exigeront. Le *Chou-*
 » *king* , & les autres livres , dans lesquels on cherchoit ci-
 » devant des regles de conduite , devenus désormais inutiles ,
 » doivent être oubliés pour toujours ; qu'ils deviennent la
 » proie des flammes.

» Ce projet , me dira-t-on peut-être , est facile à former ;
 » on conçoit aisément de quelle utilité il seroit à tout l'Empire
 » de pouvoir le mettre en exécution ; mais comment en venir
 » à bout ? Comment s'assurer que ceux qui possèdent ces
 » livres , qu'ils regardent comme des trésors , ou les brûleront
 » eux-mêmes , ou les livreront avec fidélité à ceux qui les
 » leur demanderont pour les brûler ? Les Lettrés sont trop
 » opiniâtres , trop répandus , trop amateurs des anciens ou-
 » vrages , pour pouvoir espérer quelque docilité de leur part.
 » Ils feindront , ils tromperont , ils se cacheront ; & , au lieu
 » des avantages qu'on se propose , on ne retirera , pour fruit
 » de tant de peines , que le plus amer de tous , celui d'avoir
 » mis inutilement tout l'Empire en rumeur. Ne vaut-il pas mieux

» dissimuler, & laisser les choses aller leur train ordinaire, que de
 » faire un éclat qui n'aboutiroit à rien? Toutes ces difficultés,
 » & bien d'autres encore, que l'on pourroit alléguer, ne sont
 » pas capables de me faire changer d'avis : elles disparaissent
 » vis-à-vis des mesures que l'on peut prendre pour assurer un
 » plein succès à l'entreprise que je propose.

» Défendez, Seigneur, à tous vos sujets, de conserver,
 » sous quelque prétexte que ce puisse être, aucun des livres
 » proscrits; portez une loi rigoureuse, qui les oblige à remettre
 » aux Mandarins, dont ils dépendent immédiatement, tous
 » ceux dont ils étoient possesseurs avant la défense; obligez
 » les Mandarins eux-mêmes, à faire les perquisitions les plus
 » exactes, pour s'assurer de l'obéissance de ceux qu'ils gou-
 » vernent; soumettez-les à subir les mêmes peines que les
 » infractions, en cas de collusion ou de simple négligence de
 » leur part; assignez des récompenses pour les délateurs sin-
 » ceres, & décernez des châtimens pour ceux qui, connoissant
 » les infractions de vos ordres, ne les déferent pas aux Man-
 » darins. Je serois d'avis, outre cela, qu'on fit mourir irrémissi-
 » blement, quiconque, dans la suite, sera assez téméraire,
 » pour blâmer, par des discours injurieux, ou pour désa-
 » prouver, par des paroles indiscretes, la conduite de votre
 » Majesté. Des sujets qui s'émancipent ainsi, méritent les châ-
 » timens dont on punit les rebelles; puisqu'en en effet des
 » discours injurieux, ou des paroles indiscretes, qui blâment
 » la conduite du Souverain, sont des discours & des paroles
 » qui tendent à la rébellion.

» Quant à ceux qui, sans blâmer à découvert, le gouver-
 » nement présent, s'aviseront de vouloir le comparer au gou-
 » vernement des anciens, on peut se contenter d'imprimer sur
 » leur visage, une marque d'ignominie, avec un fer rougi
 » au feu.

» On peut assigner l'espace de trente jours , pour la publication de vos ordres dans tout l'Empire. Si , après les trente jours révolus , on découvre quelqu'un qui soit réfractaire , ou négligent , on le punira à la rigueur ; dans le premier cas , en lui ôtant la vie , par le supplice des criminels de leze-Majesté ; & dans le second , en le marquant avec un fer rouge , tant pour lui faire expier une négligence coupable , que pour l'instruction des autres.

» Je finis , en répondant d'avance à quelques difficultés que l'on pourroit encore faire , pour empêcher votre Majesté d'adhérer à ce que je propose.

» Les livres, dira-t-on peut-être , sont des instituteurs muets , qui , par les préceptes & les exemples qu'ils renferment , enseignent aux hommes ce qu'ils se doivent réciproquement ; leur apprennent à régler leurs mœurs , & leur fournissent des modes d'une conduite irréprochable. Otez-leur le *Chou-king* , le *Ché-king* , les livres de Morale , l'Histoire , & les autres monumens de l'antiquité , où trouveront-ils à s'instruire ? N'est-il pas à craindre qu'ils ne retombent bientôt dans une ignorance entière de leurs obligations mutuelles ; dans cette barbarie d'où les trois *Hoang* & les cinq *Ti* ne les ont tirés que peu-à-peu , & avec tant de peine ?

» Voilà , à-peu-près , tout ce qu'on peut dire de plus spécieux , pour la conservation de ce que je fais regarder ici comme préjudiciable à l'Etat , & comme inutile , de tout point , dans le reste. Votre Majesté pourvoira , par sa sagesse , à ce que ses sujets soient toujours instruits de ce qu'ils doivent savoir : elle rappellera les Mandarins à la charge de leur première institution , qui vouloit qu'ils fussent comme des livres vivans , toujours ouverts pour quiconque chercheroit à s'instruire ; qu'ils fussent tout-à-la-fois les pères , les maîtres & les juges du peuple. Rappelez-les Seigneur , à des fon-

» Etions si nobles ; donnez des ordres très-rigoureux pour qu'ils
 » les remplissent avec désintéressement , exactitude & fidélité.
 » S'ils s'acquittent de leur devoir , comme il y a tout lieu de
 » l'espérer , il n'y aura plus bientôt dans tout l'Empire qu'une
 » même façon de penser & de s'exprimer ; bientôt les terres
 » seront cultivées avec soin , les arts exercés avec adresse ,
 » tous vos sujets ne formeront plus que comme une même
 » famille , dont vous ne ferez pas moins le pere que le Souverain.
 » Voilà ce que mon zele , pour la grandeur de votre
 » maison , la gloire particuliere de votre regne , & le bonheur
 » des peuples , m'a engagé à vous représenter aujourd'hui.
 » Je supplie votre Majesté de vouloir bien faire sur cela les
 » réflexions les plus sérieuses , & de donner ensuite ses ordres.
 » La qualité de Ministre principal à laquelle vous avez daigné
 » m'élever , tout indigne que j'en suis , vous répond d'avance
 » de mon ardeur & de mon exactitude à les faire observer ,
 » quels qu'ils puissent être ».

La terreur & l'effroi s'étoient emparés de tous les esprits ,
 dès que *Li-sée* eut commencé son discours : la crainte ferma
 toutes les bouches , après qu'il l'eut fini. On étoit convaincu
 que le coup étoit déjà porté , & que le Ministre n'avoit été
 que l'organe du Prince dans ce qu'il venoit de dire , & dans la
 maniere dont il l'avoit dit. *Ché-hoang-ti* prenant alors la parole ,
 répondit par ce peu de mots : *Mes réflexions sont toutes faites.*
Il n'y a rien dans tout ce que vous venez de dire , qui ne soit
très-conforme à la raison , & à ce que j'avois déjà pensé moi-
même plus d'une fois. Je me décharge sur vous du soin de l'exé-
cution. Que tout se fasse ainsi que vous l'avez dit , & le plus
promptement qu'il sera possible. Il se leva en prononçant ces
 dernières paroles , & se retira , laissant toute l'assemblée dans
 une consternation qu'il seroit difficile d'exprimer.

C'est ainsi que fut décidée cette fameuse proscription dont

on parle depuis tant de siècles , & dont on parlera , tant qu'il y aura sur la terre des hommes qui cultiveront les lettres. Je n'ai rien oublié pour la mettre dans tout son jour , en l'exposant revêtue de toutes les circonstances. Le lecteur y découvrira les véritables motifs qui l'ont suggérée ; il déposera les doutes qu'il pouvoit avoir formés sur la réalité du fait ; & il sera convaincu de la possibilité de l'exécution , en considérant le caractère du Ministre qui l'a proposée , & du Prince , dont l'autorité , toujours efficace , vouloit absolument qu'elle eût lieu ; rien n'est plus certain. Mais eut-elle tout l'effet qu'on s'étoit proposé ? C'est ce qui ne paroît pas vraisemblable. *Ché-hoang-ti* étoit à la trente-quatrième année de son regne quand elle commença ; c'étoit l'an avant J. C. 213. Trois ans après , ce Prince mourut. Son fils , *Euth-ché-huang-ti* , qui lui succéda immédiatement , ne fut que trois ans sur le trône , & ces trois années , il les passa dans l'agitation , le trouble. Il n'est pas à présumer que ce Prince , & *Li-sée* lui-même , qui continua , sous lui , à exercer les fonctions de premier Ministre , s'occupassent de la recherche des livres avec la même ardeur qu'auparavant. Combien de familles , parmi celles , sur-tout , qui faisoient leur séjour dans les Provinces reculées , n'ont-elles pas pu en conserver , soit en les cachant avec soin , soit par collusion avec les Mandarins , dont plusieurs étant lettrés , ne demandoient pas mieux que d'être trompés sur ce point ? Et , après l'extinction des *Tsin* , il ne fut plus question d'inquiéter personne à ce sujet. Ainsi les livres , la littérature & les Lettrés , n'ont proprement eu de guerre ouverte à soutenir , que les trois années que vécut encore *Ché-hoang-ti* , après les avoir proscrits ; qu'on juge si ce court espace a pu suffire pour opérer leur destruction totale. On me pardonnera cette digression , qui , après tout n'est pas hors de mon sujet ; je reprends le fil de l'histoire.

Pendant que *Li-sée* prenoit des mesures efficaces pour l'extirpation de ce qui méritoit le plus d'être conservé, *Ché-hoang-ti* conçut un autre projet, plus digne d'un grand Prince, que celui dont il venoit de confier l'exécution à son Ministre. La multitude des mécontents, le grand nombre de ceux que la proscription des livres alloit plonger dans l'oïveté, lui firent appréhender des cabales & des révoltes, d'autant plus redoutables, que le prétexte en auroit paru plausible à la plus grande partie de la nation. Il ne laissa aux uns & aux autres, ni le temps, ni les occasions de les tramer. Il voulut les occuper utilement, en les faisant travailler à des ouvrages publics; &, pour s'assurer d'une obéissance prompte, il manda le Général *Mong-tien*, lequel, comme on l'a vu plus haut, étoit à la tête de trois cens mille hommes de troupes réglées, pour contenir ceux qui travailloient à la construction de la grande muraille. Il lui ordonna de détacher une partie de ses troupes, & de les conduire aux environs de *Kieou-yuen*, d'où il les distribuerait ensuite dans tous les lieux où il croiroit leur présence nécessaire, pour contenir les nouveaux ouvriers qu'il avoit dessein d'employer.

Il s'agissoit de faire un grand chemin, droit, large & uni; depuis la ville de *Kieou-yuen*, qui étoit alors où est actuellement *Tcho-tcheou*, environ à douze lieues de la ville de *Pé-king*, jusqu'à *Yun-yang*, du district de *King-tcheou* d'aujourd'hui; ce qui faisoit un espace de mille huit cens lys, ou, à-peu-près, cent quatre-vingts de nos lieues communes de France. Pour faire ce chemin, tel que le vouloit l'Empereur, il falloit percer des montagnes, combler des vallées, jeter un grand nombre de ponts sur des torrents & sur des rivières, dessécher des lieux marécageux, & planter tout le long des arbres de chacun des deux côtés : il devoit être comme l'allée principale d'un grand jardin, pour les gens de pied, & avoir,

outre cela, toutes les commodités nécessaires pour les équipages de toutes les sortes. On conçoit aisément la multitude d'hommes qu'il étoit nécessaire d'employer pour un ouvrage de cette nature.

Ce nombre d'ouvriers, tout grand qu'il dût être, ne lui parut pas suffisant encore pour occuper tous ceux dont il croyoit avoir lieu de se défier. Il entreprit de nouveaux édifices, pour l'embellissement, disoit-il, de sa Capitale, en renouvelant toute la surface de la région de *Koan-tchoung*, sur laquelle elle étoit bâtie. *Hien-hiang*, comme on l'a déjà vu, étoit le lieu où il tenoit sa Cour. Les maisons royales qu'il avoit déjà fait construire au nord & au sud de la rivière de *Ouei*, qui en baignoit les murs, étoient de la dernière magnificence. Il voulut en augmenter le nombre, & ordonna qu'on travailleroit incessamment à en bâtir trois cens, dans l'enceinte même de *Koan-tchoung*, & quatre cens hors de cette enceinte.

Tous ces édifices, qu'il se proposa de rendre les plus brillans qu'il seroit possible, devoient être tellement placés, les uns par rapport aux autres, qu'ils présentassent sur la surface de la terre un coup d'œil, semblable à celui que la voie lactée, ou le *fleuve céleste*, les constellations qui l'avoisinent, présentent dans la voûte des Cieux.

C'est du fleuve céleste, & des constellations qui l'avoisinent, que *On-hiang-ti* croyoit avoir reçu ces bénignes influences, qui l'avoient rendu assez heureux jusqu'alors, pour avoir pu triompher de tous ses ennemis, échapper à tous les dangers, & réussir dans toutes ses entreprises. Il fallut un monument pour consacrer la mémoire de tant de bienfaits réunis, & ce monument devoit être digne de la grandeur & de la puissance du premier Potentat de l'univers, ou, comme il s'appelloit lui-même, du *Chef souverain des Souverains*.

Entre la voie lactée, & les différentes constellations qui l'avoisinent,

- l'avoisinent , il y a différens groupes d'étoiles de la moindre grandeur , dont la lumière n'est pas assez vive pour fixer les yeux : entre les constellations elles-mêmes , & dans l'espace qu'elles embrassent , il y a des vuides qui forment , par intervalles , comme autant de plages destinées , ce semble , à relever , par leur obscurité , l'éclat des corps lumineux qui les environnent. La représentation de ces vuides , & de ces groupes de petites étoiles , devoit entrer dans le nouveau projet ; mais y entrer de manière à ne pas laisser stérile le vaste espace de terrain qu'il exigeoit.

Des villages & des champs labourables parurent à *Ché-hoang-ti* , ce qu'il y avoit de plus propre à remplir toutes ses vues. Il falloit des habitans à ces villages , & des cultivateurs à ces champs. Il ordonna qu'on feroit choix de soixante-dix mille familles , dont trente mille seroient envoyées à *Li-chan* , & quarante mille à *Yun-yang* , d'où on devoit ensuite les distribuer dans les terres , après qu'on en auroit fait la répartition. C'est en transformant ainsi , en une espèce de ciel , cette partie de la terre qu'il habitoit , qu'il crut se distinguer , plus qu'il n'avoit encore fait , de tous les Souverains qui l'avoient précédé.

Tant d'entreprises , faites coup sur coup , exciterent bien des rumeurs , & donnerent sujet à une foule de discours satiriques contre le gouvernement. Malheureusement pour les gens de lettres , ils s'en trouva plusieurs d'entre eux qui crièrent plus que les autres , & qui témoignèrent un mécontentement qu'ils auroient dû renfermer en eux-mêmes. Les seules règles d'une prudence ordinaire auroient dû leur dicter , qu'ils ne pouvoient être trop sur leurs gardes dans un temps , où on ne cherchoit que des prétextes pour les opprimer , & dans les circonstances fâcheuses , où le moindre mot échappé pouvoit avoir les suites les plus funestes pour tous ceux de leur profession.

Un *Heou-cheng* , un *Lou-cheng* , & plusieurs autres du pre-

mier rang , n'en jugerent pas ainsi. Ils s'emanciperent , jusqu'à blâmer ouvertement l'Empereur. Non contents de mal parler de sa conduite , & d'accompagner ce qu'ils en disoient des sarcasmes les plus outrageans , ils composerent un écrit , dans lequel ils le peignirent sous les plus affreuses couleurs. Ils firent plusieurs copies de cette sanglante satire , les distribuerent , & mirent leurs jours en sûreté par une prompte fuite.

Ché-hoang-ti , instruit de tout , entra en fureur , non-seulement contre les coupables , mais encore contre tous ceux qui avoient assez de talent pour le devenir dans le même genre. *Quel mal* , dit-il , dans l'excès de sa colère , *ai-je fait à Lou-cheng ; ou plutôt , de quel bien ne l'ai-je pas comblé ? Je l'ai élevé aux honneurs , je lui ai procuré des richesses ; je l'avois mis dans un emploi qui l'approchoit de ma personne , & il se déchaîne en furieux contre moi. Malgré tous mes bienfaits , c'est celui de tous ceux qui parlent mal de moi , qui le fait avec le plus d'impudence & d'animosité. C'est un monstre d'ingratitude , dont je saurai bien me venger. Il étoit lié d'amitié avec presque tous les gens de lettres qui sont à Hien-yang : c'étoit un de leurs oracles , & le plus accrédité de leurs protecteurs ; il n'est que trop vraisemblable que c'est de concert avec eux qu'il aura fabriqué cet insolent libelle , dont il veut prendre tout l'odieux sur lui , en s'en déclarant l'auteur. Il faut que je m'en éclaircisse. Que les Censeurs parcourent la ville , se répandent dans les maisons , & interrogent ceux qui les habitent , sur le gouvernement présent. S'il s'en trouve d'assez téméraires , pour s'exprimer conformément à ce qui est dit dans le libelle , pour blâmer ma conduite , ou désapprouver les loix que j'ai faites , qu'ils soient livrés aux Magistrats , auxquels je prescrirai moi-même ce qu'ils doivent faire à leur égard.*

Les Censeurs obéirent , & , dans la seule ville de *Hien-yang* , ils trouverent quatre cens soixante & quelques Lettrés qui

eurent assez de courage pour ne pas trahir leurs sentimens. *Ché-hoang-ti* les fit condamner à mort , & la sentence fut exécutée avec une barbarie qui révolta jusqu'à son propre fils , héritier présomptif de la couronne. *Quel si grand crime ont donc commis les gens de lettres* , dit ce Prince humain à son pere , *pour porter votre Majesté à de si cruels excès contre eux ? Occupés de l'étude & de la lecture , en particulier , des ouvrages de Confucius , ils n'avoient d'autre ambition que celle d'apprendre à régner sur eux-mêmes , & d'enseigner aux autres les différens sentiers qui conduisent à la vertu. Vous leur avez ôté la seule consolation qu'ils eussent , en leur ôtant leurs livres : est-il étonnant que quelques-uns d'entr'eux en aient murmuré ? Cette faute , si c'en est une , mérite-t-elle d'être punie aussi rigoureusement que vous le faites ? Ne craignez-vous point , en vous conduisant ainsi , de faire détester votre regne , d'aliéner les esprits , & de vous faire autant d'ennemis qu'il y a de sujets dans l'Empire ? Pour moi , je vous l'avoue avec franchise , je crains que des revers fâcheux ne vous fassent repentir trop tard , d'une conduite qui n'a pas encore eu d'exemple.*

Cette juste représentation , prononcée d'un ton modeste , ne laissa pas de lui attirer toute l'indignation de son pere. Je vois bien , lui répondit *Ché-hoang-ti* , que vous êtes ici trop à votre aise. Vous ignorez ce qu'il en coûte de travaux & de peines pour conquérir un Empire , & pour le conserver après l'avoir conquis. Il est temps que vous l'appreniez , en vous formant aux fatigues d'un camp & à la conduite des troupes. L'oisiveté & les délices de la Cour vous deviendroient funestes. Le Général *Mong-tien* est aujourd'hui à la tête de plus de trois cens mille hommes ; il sera charmé d'en partager le commandement avec vous : allez le joindre. Partez demain pour le pays de *Chang-kiun* , où est un de ses camps. Je lui donnerai mes

ordres , pour qu'il ait à vous occuper d'une maniere conforme à votre naissance & à mes intentions.

Le Prince ne repliqua point , & partit le lendemain. Son nom , qui est conservé avec eloge dans les fastes de la littérature chinoise , à cause de l'intérêt qu'il voulut bien prendre à ses malheurs , mérite de passer chez tous ceux qui cultivent les lettres , & d'être célébré par-tout : il s'appelloit *Fou-sou*.

Jusques-là *Ché-hoang-ti* avoit usé de ménagement envers ceux qui approchoient de sa personne ; il commença alors à ne les pas épargner plus que les autres , & à entrer dans une défiance générale , à l'occasion que je vais raconter.

Il étoit sur la terrassé la plus élevée de son Palais , occupé à promener sa vue sur tous les lieux qu'elle dominoit. Il apperçut un char magnifiquement orné , & un grand nombre de gens à cheval qui étoient à sa suite. Il reconnut , à certaines marques , que c'étoit l'équipage & le train d'un de ses Ministres. Il en fut frappé. *Voilà* , dit-il à ceux qui étoient alors en sa présence , *un equipage des plus brillans que j'aie vu ; il est digne d'être celui d'un Roi : que fait-on ?*

Ces paroles furent exactement recueillies & rapportées à celui qui y avoit donné occasion. Elles eurent tout l'effet qu'il étoit naturel d'en attendre ; mais cet effet fut un peu trop prompt. Le Ministre réforma sur le champ son train , & se tint sur ses gardes. Ce changement de conduite fut rapporté à l'Empereur , par des gens qui en ignoroient probablement la véritable raison , ou qui n'auroient pas voulu la dire quand même ils l'auroient sue ; mais *Ché-hoang-ti* la devina sans peine. Il en conçut du chagrin , & prit une résolution des plus violentes. Ce ne fut pas toutefois sur son Ministre qu'il déchargea sa colere. Tous ceux qu'il pouvoit soupçonner d'avoir répété ses paroles , furent les victimes de l'indiscrétion d'un

seul, peut-être, d'entre eux. Les eunuques, les gardes, les favoris, les courtisans, qui étoient ce jour-là avec lui sur la terrasse, furent interrogés séparément l'un après l'autre ; & comme aucun ne s'avoua coupable, il les fit tous mettre à mort. *Celui, ou ceux qui le font*, dit-il en les condamnant, *se trouvent nécessairement dans le nombre. Si ceux que j'honore de ma confiance, ou qui sont témoins de mes actions, font passer au-dehors, ce que je crois être enseveli dans le secret, que ne feront pas les autres ? à qui puis-je désormais me fier ?*

Un autre événement lui donna occasion de déployer toute la férocité de son caractère. On vint lui dire que dans le pays de *Toung-kiun* (12) il étoit tombé du Ciel une pierre, sur laquelle étoient gravés ces mots : *Ché-hoang-ti n'a plus longtemps à vivre ; & , après sa mort, ses Etats seront partagés.* Quelque crédule qu'il fût pour les augures qui étoient à son avantage, il ne le fut pas assez pour s'imaginer que cette pierre eût été gravée dans le Ciel. Il fit faire des perquisitions pour en découvrir les auteurs ; mais les voyant inutiles, il fit placer, au milieu d'un vaste champ, la pierre, prétendue tombée du Ciel ; assembla tous les habitans de l'endroit où on l'avoit trouvée ; & en leur présence, il fit allumer autour de la pierre un feu des plus violents, qui l'eut bientôt calcinée. Quand il ne vit plus que des cendres, il donna ordre à ses soldats de massacrer tous ceux qu'il avoit mandés à ce spectacle, *pour servir d'exemple*, disoit-il, *à ces esprits téméraires, qui pourroient être tentés de vouloir encore en imposer au Ciel.*

(12) Les mots de *Toung-kiun* désignent en général les Provinces orientales de l'Empire, comme ceux de *Chang-kiun* désignent les Provinces du nord ; mais par *Toung-kiun*, on entend plus particulière-

ment le pays qui est le plus à l'orient de l'Empire, ou les extrémités orientales ; & par *Chang-kiun*, le pays qui est le plus au nord, ou les limites septentrionales.

Tant de cruautés lui aliénoient de plus en plus les cœurs. Il le favoit ; mais il ne s'en mettoit nullement en peine. Il n'étoit en garde que contre les complots qui pouvoient se former contre sa personne. Jamais, le jour précédent, il ne disoit ce qu'il vouloit faire, ni où il devoit aller le lendemain ; on ne favoit pas même dans lequel de ses palais il passeroit la nuit suivante : tout étoit si bien disposé que, quelle que fût sa détermination, il trouvoit par-tout également ce qui lui étoit nécessaire pour les repas, le repos, & les autres choses d'usage.

Un tel genre de vie ne fournissoit que trop d'alimens à une humeur noire, dont les moindres effets étoient redoutables, & souvent funestes aux personnes mêmes auxquelles il paroissoit le plus attaché.

Vers la fin de la trente-sixième année de son regne, un événement singulier redoubla ses craintes. Un courier qu'on lui envoyoit de la Province la plus orientale de l'Empire, étant sur le chemin de *Ping-chou* à *Hoa-yn*, fut abordé par un homme d'une figure vénérable & majestueuse : il tenoit entre ses mains une pierre de *Yu*, ou d'agate, sur laquelle étoit gravée cette espèce de testacée qui est assez semblable à la tortue que les Chinois appellent *Pi* (13) : il la présente au courier, en lui disant : *Voilà qui appartient à votre maître. Quand vous serez arrivé à Hien-yang, ne manquez pas de le lui remettre, & de lui répéter fidèlement ce peu de paroles : Dans l'espace de moins d'une année, le Tsou-loung (ou l'ancêtre dragon) ne sera*

(13) Le *Pi* est une espèce de testacée qui porte sa maison comme la tortue. Il étoit anciennement d'un très-grand usage à la Chine, sur-tout pour la divination ; on lui attribuoit, outre cela, des vertus merveilleuses, quand on le portoit sur soi en relief ou en simple figure. C'étoit comme une espèce de talif-

man pour attirer le bonheur & écarter la mauvaise fortune. Les Princes & l'Empereur lui-même, en avoient à leur usage qui étoient faits de pierre de *yu* ou d'autres pierres précieuses : ils le portoit comme on porte chez nous les médailles, ou comme les Chevaliers de Malthe portent leurs croix.

plus au nombre des vivans. Le courier, en recevant le *Pi*, voulut faire quelques interrogations ; mais l'inconnu ne lui en laissa pas le temps. Il disparut tout-à-coup , sans qu'on ait jamais pu savoir , ni qui il étoit , ni d'où il étoit , ni de qui , ni comment il avoit reçu ce funeste présent.

Une aventure si extraordinaire jetta le courier dans la plus grande perplexité. Il ne savoit ni ce qu'il devoit faire , ni à quoi se déterminer. Il continua cependant sa route , & dès qu'il fut arrivé dans la Capitale , il se transporta chez les Ministres , pour savoir d'eux comment il devoit se conduire. Ils furent d'avis qu'il falloit tout dire à l'Empereur. Sur leur parole , il va au palais , demande audience , remet d'abord le paquet dont il étoit chargé , & présentant ensuite le *Pi*, il raconte , avec fidélité & exactitude , tout ce qui lui étoit arrivé.

Ché-hoang-ti prit la pierre , la tourna & retourna plusieurs fois entre ses mains , l'envisagea dans tous ses sens , & crut la reconnoître : il changea de couleur. Les pensées qui s'éleverent alors dans son esprit , durent être des plus tristes. Il savoit que le dragon étoit alors , comme il l'a été de tout temps à la Chine , le symbole sous lequel on désigne les Empereurs ; il se regardoit & vouloit qu'on le regardât comme le Chef de tous les Empereurs qui devoient , dans la suite des temps , donner des loix au monde , lesquels , selon lui , seroient tous de sa race ; il étoit donc leur ancêtre ; & c'est précisément ce que signifie le mot chinois de *Tsou*. Il étoit naturel qu'il s'appliquât la prédiction.

Après quelques momens de trouble , il tâcha de remettre ses esprits. *Le Tsou-loung* , dit-il , *est l'ancêtre de tous les hommes ; les paroles qui annoncent sa mort n'ont aucun sens ; elles ne méritent pas qu'on y fasse attention. D'ailleurs , comment les Esprits des montagnes peuvent-ils savoir ce qui*

se passera aans un an ? Qu'on fasse voir ce Py à tous les Lapidaires , & qu'on sache si quelqu'un d'entre eux se souvient de l'avoir travaillé. On me rapportera avec fidélité ce qu'on aura découvert sur cela.

On ne fut pas long-temps fans être éclairci. On vint lui dire , peu de jours après , que la pierre avoit été reconnue pour être celle qu'on avoit travaillée , par ses ordres , en forme de *Pi* , & que rien n'étoit plus certain. L'on ajouta que c'étoit la même qui avoit été jettée dans le *Kiang* , pour appaiser la tempête que sa Majesté y avoit essuyée la vingt-huitième année de son regne.

Ché-hoang-ti n'étoit que trop convaincu de la vérité de ce qu'on lui disoit ; mais il eût souhaité qu'on le trompât , afin de pouvoir se tromper lui-même , ou , tout au moins , se donner le change. Ne pouvant en venir à bout , il chercha à se tranquilliser , en faisant consulter les sorts. Les plus habiles dans l'art de la divination furent mandés : ils opérèrent , & leur réponse fut que le seul moyen qu'il y eût , pour le présent , d'enchaîner la bonne fortune , étoit de voyager ; & que , supposé que sa Majesté fût menacée de quelque malheur , elle le détourneroit de dessus sa tête , en parcourant les Provinces de l'Empire.

Les Devins ne pouvoient mieux rencontrer , pour faire plaisir à l'Empereur. Il reçut leur réponse avec de grandes démonstrations de joie , & décida le voyage.

Après que tout eut été disposé , il prit sa route du côté de l'orient. Il étoit accompagné de *Hou-hai* son jeune fils , de *Li-sée* son premier Ministre , de *Tchao-kao* son eunuque favori , & de la plupart de ceux qui avoient sa confiance , ou sur lesquels il comptoit le plus.

Arrivé à *Yun-men* , il se transporta sur la montagne de *Kio-y* , qui n'en est pas éloignée , & y offrit un sacrifice en
l'honneur

l'honneur de *Chun*, ce sage Empereur, à qui *Yao* crut devoir transmettre l'Empire, au préjudice de ses propres fils. Il revint ensuite sur ses pas, & s'embarqua sur le *Kiang*. Il descendit ce fleuve jusqu'à *Hai-tchou*, d'où il passa à *Tan-yang*, & à *Tsien-tang-kiang*. Il entra dans l'intérieur du *Tché-kiang*, en visita les principaux endroits, & se rendit à la montagne de *Koui-ki*, sur laquelle il sacrifia en l'honneur du grand *Yu*.

La beauté du pays qu'il parcouroit, l'invita à aller jusqu'aux bords de la mer du midi, qu'il n'avoit point encore vue. Il en côtoya pendant quelque temps le rivage, & y eleva un monument en pierre, sur lequel il fit graver son éloge, ainsi qu'il l'avoit pratiqué jusqu'alors, toutes les fois qu'il avoit fait elever de semblables monumens.

Satisfait de sa course, il retourna sur ses pas, vint à *Lang-yé*, & se transporta sur la montagne de *Tché-fou*, où il rendit hommage aux Esprits qui l'habitent, par des sacrifices qu'il offrit en leur honneur. De-là il vint à *Ping-yuen-tsin*, & y passa le pont. C'est en passant sur ce pont, qu'il sentit les premières atteintes de la maladie qui le conduisit au tombeau. Il s'en plaignit dès qu'il se sentit frappé; mais de manière à faire croire que ce n'étoit presque rien, & que son mal n'auroit point de suite. Il négligea les secours & les précautions nécessaires en pareil cas. Ce ne fut qu'après quelques jours qu'il eut recours aux remèdes; il n'étoit plus temps: sa guérison étoit déjà désespérée. Cependant, comme on savoit qu'il craignoit la mort, jusqu'à ne vouloir pas souffrir qu'on proférât, en sa présence, le moindre mot qui pût lui en faire naître l'idée, jusqu'à ne vouloir pas qu'on le dit malade, aucun de ceux qui l'approchoient n'osa l'avertir du danger où il étoit. Il fut bientôt à l'extrémité.

Quoiqu'il eût exilé *Fou-fou* son fils aîné, à l'occasion que j'ai dite plus haut, il ne l'avoit point dégradé de son titre de

Prince héritier présomptif de la couronne. Il avoit attendu , pour en venir là , de pouvoir lui reprocher quelque faute , ou lui imputer quelque crime ; car la dégradation , pour avoir lieu , devoit être faite juridiquement , & avec les mêmes formalités qui étoient requises pour la nomination , c'est-à-dire , que l'une & l'autre devoient être faites en plein Conseil , & entérinées dans tous les Tribunaux.

L'eunuque *Tchao-kao* , qui savoit les intentions de son maître , & qui d'ailleurs étoit très-attaché au Prince *Hou-hai* , le second des fils de *Ché-hoang-ti* , se mit en tête de faire , de lui-même & au nom de l'Empereur , tout ce qu'il croyoit que ce Prince auroit fait , sans les circonstances imprévues de sa maladie. Pour exécuter un dessein de cette importance , il lui falloit nécessairement le consentement de *Li-sée* , ou , pour mieux dire , il falloit que *Li-sée* , comme premier Ministre , se chargeât seul de l'exécution : il s'ouvrit à lui , & lui dit : *L'Empereur n'a plus que quelques momens à vivre ; peut-être expire-t-il dans le moment où je vous parle. Il s'agit de lui donner un successeur , qui soit tel que nous ne nous appercevions pas du changement de maître. Fou-sou est aux extrémités de l'Empire. Vous savez que la maniere dont ce Prince envisage les choses , est tout-à-fait opposée à celle dont son pere les envisageoit. Il n'est pas douteux que sous son gouvernement tout ne changeât de face. Que deviendrions-nous , vous & moi , qui avons eu tant de part à ce qu'a fait Ché-hoang-ti ? Mon dessein seroit donc de casser , au nom de l'Empereur , le titre d'héritier présomptif du Prince Fou-sou , & de lui substituer son frere Hou-hai , avec lequel je suis déjà convenu de tout. Ce n'est pas assez de casser le Prince héritier ; il faut qu'il meure , ainsi que le Général Mong-tien , sur lequel il s'appuieroit infailliblement pour disputer l'Empire.*

Li-sée hésita , exposa toutes les difficultés qu'il prévoyoit

dans une entreprise si hardie , & demanda jusqu'au lendemain pour se déterminer.

Sur ces entrefaites , *Ché-hoang-ti* mourut. C'etoit le jour *Ping-yn* de la septieme lune de la trente-septieme année de son regne, la cinquantieme de son âge, & la deux cent dixieme avant J. C.

Le Prince *Hou-hai* , le premier Ministre *Li-sée* , l'eunuque *Tchao-kao* , & un petit nombre d'autres eunuques de service , furent seuls instruits d'une mort , qu'on cacha avec grand soin à tout le reste de l'Empire , jusqu'à la conclusion de l'affaire importante de la succession au trône.

Voyant qu'il n'y avoit plus à reculer , *Li-sée* entra dans toutes les vues de *Tchao-kao*. Il assembla le Conseil dans l'antichambre de l'Empereur mort , que les eunuques , qui estoient dans le secret , continuoient à servir comme s'il eût été encore vivant ; déclara que sa Majesté castoit *Fou-sou* , & qu'elle elevoit son second fils *Hou-hai* à la dignité de Prince héritier successeur à la couronne : il en dressa l'acte en présence de tout le monde , le lut publiquement , alla jusqu'au pied du lit de l'Empereur , où il le lut de nouveau , d'un ton de voix assez fort , pour être entendu de toute l'assemblée , & l'eunuque *Tchao-kao* qui étoit dépositaire des sceaux , les apposa à cette piece , que le premier Ministre fit reconnoître comme authentique , dans une assemblée générale de tous les Tribunaux , qui se tint le lendemain par ses ordres.

En attendant qu'elle fût revêtue de toutes les formalités requises , *Li-sée* répandoit des bruits sur le rétablissement prochain de la santé de l'Empereur , & continuoit à traiter les affaires comme il l'avoit toujours fait.

Il ne s'agissoit plus que de prendre des mesures efficaces pour empêcher le véritable Prince héritier de venir disputer ses droits. Il étoit avec le Général *Mong-tien* ; & ce Général

etoit à la tête de plus de trois cens mille hommes. Les mander l'un & l'autre à la Cour , où l'on pourroit éclairer de près leur conduite , étoit bien le parti le plus doux , mais il n'étoit pas le plus sûr ; les faire mourir dans l'endroit même où ils étoient , ce n'étoit pas une chose aisée ; & il étoit à craindre qu'ils refusassent de souscrire à leur condamnation : c'est cependant à quoi se détermina *Li-sée*. La vertu des deux illustres proscrits , leur soumission , & le respect dont il savoit qu'ils étoient pénétrés pour tout ce qui venoit de *Ché-hoang-ti* , le rassurèrent. Il écrivit leur double condamnation : elle étoit conçue à-peu-près en ces termes :

« Le Chef souverain des Souverains , au Prince *Fou-sou* ,
 » & au Général *Mong-tien*.

« Vous , *Fou-sou* , car je n'oserois vous donner ici le nom de
 » mon fils , dont vous vous êtes rendu indigne par votre conduite à mon égard , rappelez dans votre esprit le souvenir de
 » toutes ces critiques injustes & peu mesurées , que vous faisiez
 » sans cesse sur les différentes parties d'un gouvernement , que ,
 » tout au moins , vous auriez dû respecter , comme étant celui
 » de votre pere ; de toutes ces représentations amères , dont
 » vous accompagniez indiscrettement ceux de mes Edits qui
 » étoient les plus utiles à la tranquillité de mes Etats ; jetez un
 » coup d'œil sur toute votre conduite passée , & jugez-vous
 » vous-même , ou plutôt ayez la bonne foi de convenir que
 » vous êtes indigne d'être mon successeur.

« C'est à *Hou-hai* , votre frere , que je transmets les droits de
 » la succession au trône. J'ai tout lieu de croire , qu'après ma
 » mort il l'occupera avec honneur , & me fera pour ainsi dire
 » revivre.

« Pour empêcher les funestes effets que votre mécontentement ,
 » ou les pernicioeux conseils de ceux à qui vous donnez votre
 » confiance pourroient produire , ou dès-à-présent , ou après

» que je ne serai plus , il est de mon devoir de ne pas vous
 » laisser vivre. Ainsi, cette lettre reçue, vous ne tarderez pas
 » à vous exécuter vous-même. Je vous laisse le choix pour
 » la manière.

» Et vous , *Mong-tien* , que j'avois honoré de ma confiance
 » la plus intime , à qui je n'avois pas craint de confier le
 » commandement de toutes les troupes de mon Empire ; vous
 » à qui j'avois expressément recommandé de veiller sur la
 » conduite du Prince qui devoit hériter de ma couronne ,
 » quel abus n'avez-vous pas fait de tant de faveurs ? Puisque
 » mon fils , auquel vous auriez dû inspirer des sentimens
 » dignes de sa naissance , continue d'être coupable , vous
 » êtes coupable aussi. Comme lui , vous êtes indigne de
 » vivre. Donnez-vous la mort à vous-même. Une main autre
 » que la vôtre devoit trancher le fil de vos jours , mais le
 » souvenir de vos services passés & de mon ancienne affection
 » pour vous m'arrachent cette dernière grace ».

Cet écrit , qui contenoit les prétendus ordres de *Ché-hoang-ti* , fut confié à un homme sûr , qui ne devoit le remettre au Prince *Fou-sou* qu'en présence du Général *Mong-tien* , auquel on en adressa pareillement un tout semblable , pour qu'il n'eût aucun prétexte de s'y soustraire ou de l'éluder.

Après avoir ainsi pourvu à ce qu'il croyoit de plus essentiel dans sa téméraire entreprise , *Li-sée* fit proclamer *Hou-hai* , comme Prince héritier. Il ne divulgua la mort de l'Empereur que plusieurs jours après , quand il fut sûr qu'il pouvoit le faire sans danger.

Le courier qu'il avoit envoyé au Prince *Fou-sou* & au Général *Mong-tien* , faisant une extrême diligence , arriva intimement persuadé que *Ché-hoang-ti* vivoit encore , & qu'il étoit porteur d'un ordre de sa part. Il rassembla les deux illustres proscrits , & leur remit , en présence l'un de l'autre ,

les dépêches dont il étoit chargé. A la lecture de cet ordre cruel , le Prince poussa un profond soupir & laissa couler quelques larmes ; puis , se rassurant : *Je mourrai donc* , dit-il , *puisque mon pere le veut.*

Il alloit s'exécuter sur-le-champ , quand *Mong-tien* l'arrêta & lui dit : *Ce n'est point ainsi , Seigneur , qu'on en agit , quand on veut se défaire de deux hommes tels que vous & moi ; vous , héritier présomptif de la couronne ; moi , Généralissime des troupes de l'Empire. Il y a là du mal entendu , ou , tout au moins , quelque chose d'inexplicable. J'ai actuellement trois cens mille hommes sous mes ordres ; on ne m'en ôte point le commandement , on ne nomme personne à ma place , & l'on veut que je me fasse mourir. Nous nous donnerons toujours assez tôt la mort , si telle est véritablement la volonté de votre pere ; mais , auparavant , il faut s'en éclaircir.*

Cet ordre , qu'on nous apporte de sa part , est ou un ordre faux ou un ordre subreptice , sur quelques faits calomnieux qu'il nous sera aisé de détruire. Ne nous pressons point tant , attendons d'être mieux instruits.

Pourquoi attendre & nous informer de nouveau , répondit le Prince ? L'ordre qu'on vient de nous remettre est visiblement de l'Empereur : j'y vois l'empreinte de son sceau ; il ne m'en faut pas davantage. Un fils doit , par-dessus tout , obéir à son pere , & un sujet à son maître. L'Empereur , mon pere & mon maître , veut que je meure ; je lui rends ce qu'il m'a donné , je lui donne ce que je lui dois. A ces mots , il s'enfonça un poignard dans le sein , & tombe mort aux pieds de Mong-tien.

Ce Général ne crut pas devoir l'imiter. Convaincu de sa propre innocence , il se persuada qu'en allant à la Cour , où il croyoit que *Ché-hoang-ti* étoit encore plein de vie , il lui seroit aisé de se justifier des crimes qu'on pouvoit lui avoir

imputés. Il partit en effet ; mais , à peine fut-il arrivé à *Yang-tcheou* , de la province du *Chen-si* d'aujourd'hui , que des satellites apostés par ceux qui avoient été envoyés par *Li-sée* , immédiatement après le départ du courier , l'arrêterent & le chargerent de fers.

Mong-tien avoit un frere nommé *Mong-y*. Ce *Mong-y* occupoit une des premieres charges de l'Empire , & jouissoit de l'estime générale. Il falloit s'assurer de sa personne & le sacrifier. L'eunuque *Tchao-kao* avoit des raisons particulieres pour le haïr & le craindre , & *Li-sée* ne voyoit en lui qu'un fâcheux concurrent dont le mérite lui faisoit ombrage , & qui , tôt ou tard , pouvoit le supplanter.

Mong-y étoit actuellement en route , pour se rendre dans la Capitale : il venoit d'exécuter une commission importante dont *Ché-hoang-ti* l'avoit chargé un peu avant sa dernière maladie. Il fut arrêté sur son chemin , & mis aux fers comme son frere. En attendant qu'on décidât du sort de l'un & de l'autre , *Hou-hai* prit solennellement possession de l'Empire , & se fit nommer *Eulh-ché-hoang-ti* , ou le second des Chefs souverains des Souverains , suivant que son pere l'avoit déterminé , lorsqu'il prit pour lui-même le titre fastueux de *Ché-hoang-ti*.

Son premier soin , après être monté sur le trône , fut d'ordonner un deuil général & de pourvoir aux funérailles de l'Empereur mort. La pompe de cette cérémonie devoit surpasser tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors en ce genre. Il fit transporter le corps du palais de *Hien-yang* , & , à la neuvieme lune , on fit les obseques. La montagne de *Li-chan* fut choisie pour être le lieu de la sépulture. Le jeune Empereur y fit construire un magnifique tombeau , qu'il enrichit de tout ce qu'il trouva de plus précieux parmi les trésors de son pere. Il ordonna que toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe ,

qui avoient servi aux plaisirs ou aux amusemens de celui qu'il pleuroit , eussent à accompagner le convoi. Arrivé à *Li-chan* , il fit ranger cette troupe de femmes , d'eunuques & de jeunes efféminés autour du sépulcre , & , après que le corps y eut été déposé , il ordonna aux soldats de la suite de percer de leurs traits ces infortunées victimes , pour les envoyer servir encore son pere dans le séjour des morts.

Cette sanglante scene ne fut que le prologue de la tragédie qui se joua sur le théâtre de l'Empire , jusqu'à l'extinction totale de la race des *Tsin*. Le jeune Empereur , entièrement dévoué à l'eunuque *Tchao-kao* , qu'il avoit eu pour maître dans l'étude des loix , & auquel , en particulier , il étoit redevable de son élévation , ne faisoit rien que par ses conseils. Cet eunuque , naturellement cruel , & voulant se maintenir dans ce haut degré de faveur & de fortune où il se voyoit placé , répandit dans le cœur de son maître une partie de l'humeur sanguinaire qui le dominoit. Il l'engagea à sacrifier à la prétendue sûreté de sa personne les plus illustres têtes de l'Empire , & tous ceux qui pouvoient , de près ou de loin , lui faire quelque ombrage.

Il commença par exiger la mort du Général *Mong-tien* & de son frere *Mong-y* , l'un & l'autre détenus dans les fers , comme ce qu'il y avoit de plus nécessaire à la tranquillité de l'Etat. Il exigea , sous le même prétexte , qu'on ne laisseroit la vie à aucun des Princes de la famille impériale , dans lesquels on reconnoissoit quelques-unes des qualités qui pouvoient les rendre dignes du trône. Il sacrifia à son ressentiment particulier & à son ambition tous ceux d'entre les Grands qui ne lui étoient pas servilement attachés. Le foible Empereur , qui ne vouloit que se plonger dans les plaisirs , consentit à tout.

Le premier usage d'une autorité si mal placée fut donc la
condamnation

condamnation des deux freres *Mong-tien & Mong-y*. Tout ce qu'il y avoit à la Cour de plus distingué sollicita en vain une grace qu'on étoit résolu de ne point accorder. On fit regarder comme une faveur insigne de ne les faire périr que par le poison.

Quand on présenta à *Mong-tien* le breuvage empoisonné , il le prit entre ses mains , & le regardant d'un œil fixe : *Voilà donc , dit-il , la récompense de tous les succès qui ont couronné mes travaux , au service de trois Rois de la Maison de Tsin. J'ai été l'instrument principal de toutes leurs conquêtes , & , par mes dernières victoires , j'ai réuni tout l'Empire sous la domination du grand Ché - hoang - ti. J'étois à la tête de trois cens mille hommes , quand on me donna , de sa part , le faux ordre de me faire mourir. Aimé des soldats , chéri des Officiers , un mot de ma part suffisoit pour faire repentir les auteurs de cet ordre injuste , donné si imprudemment. La pensée m'en vint , mais je la rejettai bien loin : j'aimai mieux aller , seul & désarmé , me jeter aux pieds d'un maître que j'étois sûr de n'avoir point offensé , que de rien entreprendre contre mon devoir. Je n'ai rien fait , jusqu'ici , qui puisse mériter de justes reproches. On connoît mes exploits , qu'on sache encore que je meurs avec toute ma vertu. A ces mots , rappelant toute sa fermeté , il avale le poison.*

La mort de ce grand homme , celle de son frere & de quantité d'autres , tant Princes que Grands , furent comme une espece de tocsin , qui sonna l'alarme dans l'Empire. L'on vit des partis se former de tous côtés , & bientôt des révoltes. Le Gouvernement étoit trop foible pour y remédier. *Li-sée* n'étoit plus Ministre que de nom ; c'étoit l'eunuque *Tchao-kao* qui dispoisoit de tout & qui terminoit à son gré toutes les affaires. Il les termina si mal , qu'avant l'année révolue , on avoit déjà erigé cinq Royaumes des démembrements de

ces mêmes Etats que *Ché-hoang-ti* avoit eu tant de peine à réunir sous sa domination.

Dans la crainte que son maître n'ouvrît enfin les yeux & ne le rendît responsable de tous ces désordres , dont en effet il étoit l'unique cause , il forma le projet de le détrôner , pour lui substituer *Tsée-ying*, fils aîné de *Fou-sou*, comme s'il eût voulu rendre l'Empire à celui auquel il l'avoit injustement enlevé. Il se flatta que celui qu'il vouloit faire Empereur lui laisseroit toute l'autorité dont il étoit déjà en possession.

Li-sée étoit le seul concurrent qu'il eût à redouter ; car enfin il étoit premier Ministre , & avoit un de ses fils à la tête des armées. Il résolut de se défaire de lui : mais , comme il n'avoit rien de réel à lui reprocher , il eut recours à la calomnie. Il l'accusa d'être de concert avec les rebelles , & de les favoriser ; de chercher , par le moyen de ses créatures , qui n'étoient pas en petit nombre , à s'élever à un rang beaucoup plus haut que celui qu'il avoit occupé dans les jours les plus brillans de sa faveur , sous *Ché-hoang-ti*. C'étoit dire , ou à-peu-près , qu'il n'aspiroit à rien moins qu'à démembrer quelque Province , pour s'en faire Roi.

L'Empereur ne se donna pas la peine d'examiner sur quoi une pareille accusation pouvoit être fondée. *Li-sée* étoit accusé ; il le crut coupable , & le donna à juger à celui-là même qui l'accusoit. L'eunuque le condamna à être coupé en pièces , & le fit exécuter publiquement.

Ainsi périt , en punition d'un crime supposé , celui qui en avoit fait périr tant d'autres en leur supposant des crimes. Vil instrument de l'ambition & de la cruauté de *Ché-hoang-ti* , il avoit toujours été l'agent principal de toutes ses fourberies , il l'avoit toujours fidèlement servi dans toutes ses fureurs. Sa profonde politique , l'étendue de ses lumières , sa prévoyance avant que d'entreprendre , son activité dans l'exé-

cution , sa fermeté & sa constance à toute épreuve dans la poursuite de ses desseins , en eussent fait un grand homme , sous un Prince vertueux.

Après la mort de *Li-sée* , l'eunuque *Tchao-kao* se fit nommer premier Ministre. Il lui falloit ce titre , pour agir sans obstacle au dehors. Il continua à remplir tout l'Empire de sang & de carnage ; il acheva de révolter les esprits ; & lorsqu'il vit que les affaires étoient entièrement désespérées , il mit la main à l'exécution de son noir projet.

Le Gouverneur de la ville étoit sa créature ; il l'avoit placé de sa main : tous les eunuques , tant du dedans que du dehors , lui étoient entièrement dévoués , comme à leur Chef. Il chargea le premier d'envoyer , pendant la nuit , des troupes au palais , dont il prenoit sur lui de faire ouvrir les portes ; il convint , avec les eunuques de l'intérieur , que dès qu'ils entendraient le bruit des gens de guerre , ils donneroient aussi-tôt l'alarme , & diroient à l'Empereur que les ennemis étoient maîtres de la ville & du palais ; que si ce Prince , en entendant cette nouvelle , avoit la lâcheté de ne pas s'exécuter lui-même , plutôt que de tomber vivant entre les mains des rebelles , ils lui plongeroient un poignard dans le sein. Tout cela s'exécuta & réussit suivant les desirs de *Tchao-kao*. Le Gouverneur de la ville envoya des troupes qui furent introduites dans le palais , les eunuques jouèrent leur rôle , & l'Empereur se donna la mort.

Tsé-yng monta sur le trône , persuadé qu'il ne tarderoit pas d'en descendre , s'il n'adhéroit pas aveuglément à toutes les volontés de celui qui venoit de l'y placer. Il n'ignoroit pas les artifices de ce traître ; il étoit au fait du noir complot qu'il avoit tramé pour faire périr son prédécesseur , & il ne doutoit point qu'il ne fût le principal auteur de l'ordre cruel donné au nom de *Ché-hoang-ti* , contre le Prince *Fou-*

sou, son pere. Il craignit pour lui-même un fort pareil; il chercha à s'y soustraire, en tuant le monstre qui le faisoit trembler.

Il eût pu, comme Souverain, condamner l'infâme eunuque aux plus affreux supplices, en punition de tous ses crimes; mais cet eunuque étoit premier ministre, & revêtu d'une autorité sans bornes; mais cet eunuque avoit à sa disposition tous les Officiers tant du dedans que du dehors; c'étoit courir à sa propre perte, que d'entreprendre de le faire juger, ou de le juger lui-même. Il ne l'entreprit pas; il n'osa pas même tenter de le faire assassiner. Il ne s'en fia qu'à ses propres mains, pour lui arracher une vie qu'il n'auroit dû livrer qu'aux bourreaux, s'il lui avoit été possible de le faire.

Le troisieme jour après sa proclamation, le Conseil étant assemblé, *Tsée-yng* feignit de se trouver mal, & ne s'y rendit point. Ne sachant ce que ce pouvoit être qu'une indisposition si subite & survenue si hors de propos, *Tchao-kao* entra dans l'appartement du prétendu malade, s'approcha de son lit pour lui parler; & comme il se baissoit pour lui faire la révérence d'étiquette, le Prince saisit le moment & lui perça le cœur d'un coup de poignard. En même temps que cet Eunuque rendoit les derniers soupirs, *Tsée-yng* appella ses gardes, se leva, alla droit à la salle du Conseil, & raconta, avec toutes les circonstances qu'il lui plut d'ajouter, ce qui venoit de se passer entre l'eunuque & lui.

Tout le monde approuva ou fit semblant d'approuver une action qui délivroit l'Empire de son plus cruel ennemi; & tout fut tranquille au dedans. Il n'en étoit pas de même au dehors: les rebelles faisoient chaque jour de nouvelles conquêtes. *Lieou-pang* & *Tchou-pa-ouang*, à la tête chacun d'une nombreuse armée, s'avançoient à grands pas vers la Capitale. *Lieou-pang* y arriva le premier. *Tsée-yng*, se voyant hors d'état de résister, sortit de la ville & alla se mettre à la discrétion de ce Général. Il n'y avoit que quarante-cinq

jours qu'il étoit sur le trône ; il en descendit de lui-même , & céda volontairement un Empire qu'on n'eût pas manqué de lui arracher malgré lui. Il remit à *Lieou-pang* les sceaux & tout l'appareil de la dignité suprême. *Lieou-pang* parut touché du sort de cet infortuné Prince. Il le reçut avec honneur & le traita avec respect.

Peu de jours après , l'autre Général parut à la tête de son armée. Au désespoir d'avoir été prévenu par un concurrent dont il se regardoit comme le supérieur , quoiqu'ils fussent indépendans l'un de l'autre , il voulut , en se conduisant en maître , se mettre en droit de lui faire la guerre , s'il résistoit , ou s'enrichir par le pillage du palais & de la ville , s'il le laissoit faire.

Lieou-pang , qui ne vouloit point en venir à une rupture ouverte , après avoir tenté de porter à la douceur un homme qu'il favoit être résolu à tourner ses armes contre lui , pour peu qu'il fit mine de vouloir traverser ses desseins , lui laissa faire ce qu'il voulut. Le barbare *Tchou-pa-ouang* , qui ne portoit encore que le nom de *Hiang-yu* , entra dans la ville comme un tigre furieux , fit tout mettre à feu & à sang , renversa le palais , après en avoir pillé toutes les richesses , tua *Tsée-yng* de sa propre main , extermina toute la race des *Tsin* , fouilla même dans leurs tombeaux , & dispersa leurs cendres.

Telle fut la fin d'une Dynastie qui eut le brillant de l'éclair , les terribles effets du tonnerre , & dont les vapeurs infestent encore les airs long-temps après que l'orage est dissipé (14).

(14) J'ai supprimé bien des choses qu'on trouve dans quelques livres Chinois sur le compte de *Tsin-ché-hoang-ti* , parce qu'il m'a paru qu'elles n'étoient pas appuyées sur des fondemens assez solides. Tout ce qui a rapport en particu-

lier au luxe qu'on lui reproche , m'a paru fort exagéré. Je n'ai rien dit de lui que d'après l'histoire & d'après ceux qui l'ont commentée ou expliquée , & ce que j'ai dit suffit de reste pour le faire connoître tel qu'il est.

L.

FOU-CHENG, Lettré.

Pendant que *Tsin-ché-hoang-ti* poursuivoit avec fureur l'extinction des monumens littéraires, de ceux sur-tout qui expliquoient la Morale & détailloient les usages de la vénérable Antiquité, un Lettré, actuellement en place & Mandarin du titre de *Po-ché*, ne craignit point de s'exposer à toute la rigueur des loix, pour préserver de l'incendie un exemplaire du *Chou-king* & de quelques autres livres, dont il faisoit plus de cas que de sa propre vie. Cet Homme de Lettres, qui étoit en même temps un Savant du premier ordre, un Magistrat integre & un Sage, se nommoit *Fou-cheng*. A ce nom, qui est celui qu'il portoit dans sa famille, on ajoute celui de *Tsée-kien*, qui signifie *vil disciple qui n'est digne que de mépris*. Ce nom, qu'il prit lui-même par modestie, lorsqu'il n'étoit encore qu'écolier, & dont il se glorifia le reste de ses jours, lui valut de n'être point inquiété, comme le furent quantité d'autres de la même profession que lui.

Il naquit de parens pauvres, dans un village qui est à dix-huit ly au nord-est de *Tcheou-ping-hien*, de la province de *Chan-tong*. Ce village, qui est considérablement agrandi aujourd'hui, n'est connu que sous le nom de village de *Fou-cheng* (*Fou-cheng-hiang*). Les Lettrés du voisinage s'y rendent de temps en temps pour honorer la mémoire de ce Savant, qu'ils respectent à l'égal de leurs ancêtres.

Fou-cheng s'éleva, par son mérite, jusqu'aux premiers emplois de la Littérature, & ne fut pas jugé indigne d'occuper ceux qui donnent inspection sur le peuple. Il s'acquitta des uns & des autres en homme éclairé & en sage. L'étude de l'antiquité avoit fait ses plus chères délices pendant ses pre-



FOU - CHENG .

mieres années , & le souvenir de ce qu'il en avoit appris fit sa consolation pendant toute sa vie.

Aussi-tôt qu'il vit le feu de la persécution s'allumer contre les livres , il renonça à tous les emplois , & se retira dans son village. Il avoit trouvé le moyen de mettre à couvert un exemplaire du *Chou-king* , & quelques autres livres qu'il crut mériter le plus d'être conservés ; il les cacha dans l'épaisseur d'un mur , pour les en tirer ensuite , quand le temps auroit amené des circonstances plus favorables. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici que les livres , quant à leur forme , n'étoient pas alors comme ils sont aujourd'hui. L'art de faire le papier & celui d'ajuster les pinceaux à écrire n'étoient point encore trouvés. On gravoit avec un poinçon de fer , ou d'un bois dur , sur des feuilles de cette espece de palmier dont les Indiens & d'autres Peuples de l'Asie se servent encore aujourd'hui pour le même usage , ou sur des planchettes d'un bois lisse & très-uni , ou simplement sur des tablettes de bambou ; on gravoit , dis-je , les caracteres du haut en bas , on comptoit les lignes de droite à gauche , & l'on rangeoit les feuilles , planches ou tablettes , exactement suivant l'ordre des numeros.

Ces livres étoient , à la vérité , plus volumineux que ceux d'aujourd'hui ; mais ils avoient l'avantage de se conserver plus long-temps , de résister , pendant un grand nombre d'années , à la moisissure & à l'humidité , & sur-tout d'être à l'abri de la voracité de certains insectes qui ne font grace à aucune sorte de papier , particulièrement dans les climats où regne une chaleur humide.

Fou-cheng , ainsi que je l'ai dit , cacha dans une muraille de sa propre maison ce qu'il avoit de plus précieux dans sa bibliotheque , & se tint tranquille dans l'obscurité de son village. Quelques arpens de terre qu'il possédoit aux environs

lui donnoient abondamment de quoi vivre. Uniquement occupé du souvenir de ses anciennes études , il en parloit sans cesse avec ceux de ses compatriotes & de ses voisins qu'il avoit choisis pour amis.

Il étoit narrateur d'office , mais un narrateur instructif , qui , sans prendre le titre de maître , en remplissoit exactement toutes les fonctions. Quoiqu'il fût comme un livre vivant , & qu'il étoit libre à tout le monde de consulter, il s'attachoit plus particulièrement aux jeunes gens dans lesquels il appercevoit des dispositions pour apprendre , & assez de mémoire pour retenir. Il leur parloit en détail de la manière dont se faisoient les études , lorsqu'il étoit libre à un chacun de s'y appliquer , & qu'elles étoient regardées comme un des points les plus essentiels de l'éducation publique. Il leur expliquoit les raisons qui avoient porté les Anciens à établir des écoles; il leur nommoit les principaux livres qu'on y enseignoit , & leur en indiquoit le contenu.

Il me semble le voir, ce bon Lettré, réciter de longues tirades du *Chou-king* & des pièces entières du *Kou-ouen* , citer les principaux traits de l'ancienne Histoire ; entrer dans des discussions chronologiques sur la durée des regnes des premiers Empereurs ; parler avec transport des vertus des Princes de la haute antiquité , de la sagesse de leur gouvernement , de l'utilité de ce qu'ils avoient établi , & de tout ce qu'ils avoient fait pour assurer le bonheur des peuples ; & finir par dire à ses disciples, la larme à l'œil : Voilà ce que j'ai appris autrefois dans ces écoles dont il ne reste plus que le souvenir ; voilà ce que nous enseignoient ceux que nous nommions nos maîtres , lorsqu'il nous étoit permis de recevoir leurs instructions. Cet heureux temps n'est plus. La lumière qui brilloit alors s'est éclipcée ; elle pourra reparoître un jour. Je n'espère plus la revoir. Peut-être vous est-il réservé
de

de jouir de ce bonheur ; n'oubliez rien pour vous en rendre dignes.

Cette instruction verbale , la seule que *Fou-cheng* osât se permettre dans son exil volontaire , fut la plus douce comme la plus chere de ses occupations pendant tout le temps que les *Tsin* furent encore sur le trône. Mais , sur la fin du regne de *Eulh-ché-hoang-ti* , lorsque les révoltes éclatoient de tous côtés , il fut obligé d'y renoncer , de quitter sa patrie , & d'abandonner le seul trésor qu'il eût , je veux dire les livres qu'il avoit cachés dans un mur. Il prit la fuite , pour mettre ses jours à couvert de la fureur des gens de guerre , qui , s'étant emparés des lieux circonvoisins , y mettoient tout à feu & à sang. Il erra , pendant environ une dizaine d'années , dans le *Tsi* & dans le *Lou* , c'est-à-dire , dans le pays qui forme la province du *Chan-tong* d'aujourd'hui , logeant tantôt chez un ami , tantôt chez un autre , & faisant par-tout des disciples.

Le grand *Lieou-pang* ayant mis fin aux troubles , & réuni tout l'Empire sous sa domination , les Lettres recommencerent à germer : il fut libre à chacun de les cultiver. *Fou-cheng* se ressouvint des livres qu'il avoit cachés , & retourna dans son pays. Il apprit , en chemin faisant , que son village avoit été renversé de fond en comble , & qu'il n'y restoit plus que quelques masures abandonnées. Il ne laissa pas de s'y transporter ; il fouilla dans les décombres , & , à force de travail & de patience , il vint à bout de retrouver une partie de ce qu'il cherchoit. Le reste avoit probablement été dispersé ou jetté au feu. Avec ce secours , & à l'aide de sa mémoire , il mit en ordre vingt-neuf articles du *Chang-chou* , autrement dit le *Chou-king*.

Ceux de ses compatriotes qui cultivoient la terre aux environs , ou qui avoient établi leur domicile dans des endroits

peu éloignés , étoient venus se ranger auprès de lui : ils l'aiderent dans ses recherches.

Mais quelques années s'étant écoulées , *Fou-cheng* comprit qu'il ne lui étoit pas possible de perfectionner son ouvrage , ni même de le rendre plus complet qu'il n'étoit , tant qu'il vivoit ainsi retiré dans sa solitude. Il résolut de parcourir de nouveau le *Tsi* & le *Lou* , pour tâcher d'acquérir des lumières nouvelles , ou tout au moins pour se procurer quelques secours. Il revit ses anciens disciples , & en fit un grand nombre de nouveaux. On compte en particulier , parmi ces derniers , *Tchang-cheng* , *Ngneou-yang-cheng* & *Ni-koan*. C'est par ces trois savans que le pays littéraire fut d'abord défriché , & c'est de leur Ecole que sont sortis ceux qui l'ont rendu si fertile sous la Dynastie des *Han*.

Cette Ecole est sans contredit la plus ancienne de toutes celles qui se sont formées après l'incendie des livres ; elle a fait une étude plus particulière de l'antiquité , & a arraché une partie des épines qui couvroient les anciens caractères , dont l'intelligence étoit presque anéantie du temps de *Fou-cheng*. N'eût-elle enseigné qu'à connoître & à expliquer les lettres , dites *Ko-teou* , la postérité Chinoise lui seroit redevable de ce qu'elle fait de plus certain sur les commencemens de sa Monarchie , parce que c'est en lettres *Ko-teou* qu'étoient écrits & le *Chou-king* , & les fragmens du *Kou-ouen* , & la plupart des autres livres classiques qui furent retrouvés dans la suite. Les savans qu'elle a produits ont toujours eu pour maximes inviolables , de ne jamais se louer entre eux , de ne jamais blâmer les autres , de ne jamais disputer. Ils recevoient avec une égale indifférence les louanges & les critiques , sans jamais répondre ni aux unes ni aux autres. *Ne jamais combattre , soit pour attaquer , ou pour se défendre , est une maxime qu'ils ont pratiquée constamment , & dont on n'a point d'exemple*

qu'ils se soient jamais départis. On leur en fait encore honneur aujourd'hui , & on disoit , par proverbe : *Ceux de l'Ecole de Fou-cheng ne combattent point* : maxime excellente , qui devoit être , à certains egards , la devise de toutes les Compagnies littéraires , même en Europe.

On a dit que *Fou-cheng* fit un grand nombre de nouveaux disciples dans les pays de *Tsi* & de *Lou*. Comme ce n'étoit plus à la dérobée & en cachette qu'il donnoit ses leçons , il se faisoit apporter sans crainte tous les fragmens des anciens livres qu'on découvroit tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre. Il fut assez heureux pour recouvrer , parmi ce qui lui manquoit du *Chou-king* , douze articles entiers , qu'il ajouta aux vingt-neuf qu'il avoit déjà mis en ordre. Il fit transcrire le tout par ses disciples , & leur en donna l'explication en détail.

Il eut occasion de demeurer quelque temps dans la maison même qui avoit appartenu à Confucius. Il profita du séjour qu'il y fit , pour jeter dans l'esprit d'un jeune homme , descendant de ce Philosophe à la onzième génération , les premières semences de cette erudition profonde qui a immortalisé son nom. Ce jeune homme , qui ne pouvoit être pour lors que dans la quatorzième ou la quinzième année de son âge , est le fameux *Koung-ngan-koué* , qui fut une des plus brillantes lumières de la Littérature , & auquel on est redevable des morceaux les plus précieux qui nous restent de la vénérable antiquité.

Koung-ngan-koué , dit l'histoire , apprit la poésie sous *Chen-koung* , & l'antiquité sous *Fou-cheng*. Ce fut à lui que *Koung-ouang* , Roi de *Lou* , fit remettre tous les Ecrits qui furent trouvés dans les murailles de l'ancienne maison de Confucius , lorsque ce Prince la fit abattre , pour bâtir , sur le terrain qu'elle occupoit , un Palais qui fût digne de sa magnificence &

du Philosophe de la nation, dont il vouloit honorer la mémoire par ce monument de sa reconnoissance & de son respect.

Ces Ecrits, qui consistoient en des Mémoires sur le grand *Yu*, sur les trois premières Dynasties, *Hia*, *Chang* & *Tcheou*, & sur plusieurs autres sujets importants, furent livrés à *Koung-ngan-koué*, qui, avec l'aide de ses disciples, vint à bout de les déchiffrer & de les mettre en ordre. Il les rangea par articles, & les divisa en cinquante-neuf livres ou chapitres, sous le titre de *Chang-chou-kou-ouen*. L'ouvrage fini, il le présenta à l'Empereur *Han-ou-ti* qui étoit alors sur le trône. Ce grand Prince le reçut avec plaisir, & ne dédaigna pas d'y mettre lui-même une préface de sa façon. Ceux d'entre les Ecrivains d'alors qui eurent occasion de parler de l'antiquité, l'insérèrent par lambeaux dans leurs différens Ecrits; & s'il eût été perdu, comme on le crut dans la suite pendant quelque temps, on auroit pu le reproduire dans sa première forme, en réunissant les citations, & en les joignant entre elles. Mais ce qu'on croyoit perdu, n'étoit qu'enseveli dans le fond d'une bibliothèque, & a reparu au grand jour, lorsqu'on s'y attendoit le moins, environ cinq cens ans après qu'il eût été composé. Ce fut sous le regne de *Ming-ti*, troisième Empereur de la petite Dynastie des *Tsi*, que deux Savans, dont l'un s'appelloit *Ou-yao-hing*, & l'autre *Fang-yü*, le trouverent exposé en vente dans une foire, & en firent l'acquisition. Ils l'offrirent à l'Empereur, & ce Prince, après l'avoir fait examiner, le fit placer avec honneur dans sa bibliothèque.

Ce fut encore à *Koung-ngan-koué* que *Sée-ma-tsien* eut recours pour avoir une explication détaillée de plusieurs articles essentiels concernant l'antiquité, & sur les articles du *Chou-king* en particulier, qui portent les titres de *Houng-fan*, de *Yao-tien*, de *Yu-koung*, de *Ouei-tsée*, & de *Kin-teng*. Il avoue lui-même que c'est aux lumières de ce grand homme,

& de quelques-uns de ses disciples , qu'il est redevable d'une partie de ce qu'il a dit des commencemens de la Monarchie ; depuis sur-tout qu'elle fut gouvernée par des loix fixes , jusqu'à la Dynastie des *Tcheou*.

A *Tchang-cheng* , *Ngneou-yang-cheng* , *Koung-ngan-koué* , & aux autres , qui furent instruits par *Fou-cheng* lui-même , on doit en ajouter un autre , qui , pour n'avoir reçu que les derniers soupirs , pour ainsi dire , de l'érudition du vieillard , n'en mérite pas moins l'estime & la reconnoissance de la postérité. Ce savant s'appelloit *Tchao-tsouo*. Il étoit attaché au Tribunal de l'Histoire , lorsque *Ouen-ti* , troisième Empereur de la Dynastie des *Han* , travailla à remettre la Littérature sur l'ancien pied. Ce Prince avoit donné ses ordres pour que tous les monumens & anciens mémoires qu'on découvroit dans les différens endroits de sa domination , fussent apportés à la Capitale , où il avoit déjà rassemblé ce qu'il avoit pu , de Savans en état de les débrouiller & de les mettre en ordre : mais tous ces Savans réunis , n'en savoient pas assez pour trouver un sens & donner une suite à certains morceaux , dont les uns étoient tronqués , les autres plus qu'à demi effacés , & le plus grand nombre écrits en caractères *Ko-teou*.

L'Empereur apprit alors que dans la Province orientale , ou du *Chan-tong* , il y avoit un vieux Lettré qui avoit vu les *Tcheou* sur le trône ; que ce Lettré étoit une espèce de bibliothèque vivante , qu'on ne consultoit jamais en vain. On ajouta que , quoiqu'il fût retiré dans son village , où il vouloit finir tranquillement ses jours , si sa Majesté lui faisoit l'honneur de l'inviter à venir se joindre aux Savans qui étoient à la Cour , il n'étoit pas douteux qu'il ne sacrifiât son inclination particulière à l'envie de plaire à son Souverain.

Ouen-ti fit choix de *Tchao-tsouo* , & l'envoya à *Fou-cheng* , avec un nombre de gens de lettres , qui furent tous flattés

de l'honneur qu'on faisoit à celui qu'ils regardoient comme leur chef, & dont ils vouloient devenir les disciples. Ils trouverent le vieillard, âgé de plus de 90 ans, jouissant encore d'un reste de vigueur, mais qu'ils ne crurent pas en état d'entreprendre un si long voyage, la Cour étant alors dans le *Chen-si*, c'est-à-dire, à l'autre extrémité de l'Empire. Ils conclurent entre eux, qu'il seroit mieux de profiter du peu de temps que *Fou-cheng* avoit encore à vivre, & d'apprendre de lui tout ce qu'il pouvoit leur enseigner, que de l'exposer aux fatigues & aux autres désagrémens d'une longue route, qui eussent mis sa vie en danger. *Tchao-tsouo* demanda le consentement de l'Empereur pour lui & pour tous ceux de sa suite, & l'obtint.

Cette petite compagnie de Savans ne trouvant rien dans le village de *Fou-cheng* qui pût la distraire, employa tous ses momens au profit des Lettres. Chacun faisoit ses interrogations, & demandoit des éclaircissémens sur ce qui faisoit l'objet particulier de son genre, & les réponses qu'il recevoit étoient écrites sur le champ. Par ce moyen, on acquit la connoissance d'un grand nombre d'anciens caractères, dont on ignoroit auparavant le vrai sens & l'usage.

L'histoire ne nous dit point combien *Fou-cheng* vécut encore après cette époque. On peut croire qu'il poussa sa carrière jusqu'au-delà de cent ans, puisqu'il eut, dit-on, la consolation de voir refleurir les Lettres, au rétablissement desquelles il avoit tant contribué. On fait mention d'un *Fou-li*, son petit-fils, qui fut un excellent poète. L'Empereur *Tcheng-ti* le prit pour son maître dans l'art de faire des vers, & le décora du titre de *Tai-fou*. *Fou-tchan*, fils de *Fou-li*, fut aussi poète, & forma un grand nombre d'illustres disciples. Il fut Mandarin du titre de *Po-ché*, puis Censeur de l'Empire, & enfin Gouverneur de *Ping-yuen*, sous le regne de l'usurpateur *Ouang-*

mang, & de son successeur immédiat. C'est dans l'exercice de ce dernier emploi, qu'il s'acquit cette réputation de sagesse qui rendit son nom célèbre dans tout l'Empire. Le seul trait que je vais rapporter de lui, suffira pour le faire connoître.

Les fureurs de la guerre civile étoient alors à leur plus haut point. Il n'y avoit point de campagne qui ne fût couverte de soldats; il n'y avoit point de ville où le citoyen ne fût armé contre le citoyen. *Ouang-mang* avoit par-tout des créatures & des partisans; & par-tout aussi il y avoit de fideles sujets attachés inviolablement à la famille des *Han*, leurs maîtres. La ville de *Ping-yuen* jouissoit seule de toutes les douceurs d'une profonde paix, par l'attention extrême qu'avoit le Gouverneur d'écarter de son district tout ce qui pouvoit la troubler ou l'altérer.

Ignorant, ou faisant semblant d'ignorer ce qui se passoit ailleurs, *Fou-tchan* continuoit à rendre la justice & à remplir ses autres devoirs, comme il l'avoit toujours fait dans les temps les plus tranquilles; & ce qu'il appelloit ses momens de loisir, il les employoit à donner des leçons de poésie & d'éloquence à tous ceux qui vouloient bien se faire ses disciples.

Cette conduite, si opposée à celle qu'on tenoit par-tout ailleurs, n'étoit pas du goût de la plupart des Officiers de son Gouvernement. Les militaires sur-tout envisageoient comme ignominieuse, cette espece d'inertie dans laquelle ils étoient contraints de vivre, sous un chef ennemi du bruit, & que les mots seuls de guerre & de combats épouvantoient. Ils se persuaderent qu'ils pouvoient très-bien accorder leurs inclinations guerrieres, avec les inclinations pacifiques de leur Gouverneur; qu'ils pouvoient agir sans lui, & laisser à ses amusemens poétiques ce bon homme de Lettré (ainsi qu'ils l'appelloient), qui, de son côté, les laisseroit en liberté pour le reste.

Dans cette persuasion, ils leverent secrètement des troupe dans la ville & dans les campagnes d'alentour , & n'avertiren le Gouverneur de ce qu'ils avoient fait , qu'en l'invitant comme s'ils n'avoient rien fait que par ses ordres , à se montrer à la nouvelle milice , dont il etoit déclaré le Général. *Fou-tchan*, sans donner aucun signe qui pût leur faire connoître qu'il approuvoit ou désapprouvoit une démarche si irrégulière , leur demanda quel etoit le principal auteur d'un projet qui n'avoit été formé sans doute que pour pourvoir à la sûreté commune. Le chef de cette entreprise n'attendit pas qu'on le nommât. Il se présenta de lui-même , comptant peut-être sur des remerciemens & des eloges , parce qu'ayant à sa disposition tous les gens de guerre , il ne s'imaginait pas que le Gouverneur , qui n'etoit qu'homme de lettres , osât blâmer sa conduite , encore moins le punir de sa témérité.

C'est donc vous , lui dit froidement le Gouverneur *qui avez mis sur pied cette petite armée dont vous me déclarez le Général ? Il est juste qu'elle connoisse celui qui doit la commander : allons la voir.* Ils sortirent de la ville , & se rendirent à l'endroit de la revue. Il y etoient à peine arrivés , que *Fou-tchan* adressant la parole à ces soldats nouvellement enrôlés , qu'il voyoit devant lui , leur dit : *Mes amis , on m'assure que c'est de votre plein gré que vous voilà transformés en guerriers , & que vous êtes tous bien aises que je sois votre Général : cela est-il vrai ?* Des acclamations répétées lui confirmèrent que c'etoit la pure vérité. *Cela étant* , poursuivit-il , *il faut commencer par m'obéir dans ce que je vais vous commander. Vous qui formez le premier rang , avancez jusqu'à moi.* Il fut obéi. Alors prenant la main de celui qui s'etoit déclaré pour être le principal auteur du projet de lever des troupes , il le leur présenta , & leur dit : *Abattez sur le champ la tête de ce perfide qui ne mérite pas de vivre. C'est le perturbateur du*
repos

repos public ; c'est un traître qui a abusé de l'autorité que lui donne son emploi, pour me trahir & vous perdre : obéissez.

A l'instant, plusieurs coups de sabre, déchargés sur l'Officier téméraire, le firent tomber mort aux pieds du Gouverneur. *C'en est assez, reprit-il, je pardonne aux autres coupables. J'espere qu'ils seront sages à l'avenir. Pour vous, mes amis, qui n'avez d'autre faute que de vous être laissés séduire, retournez dans le sein de vos familles, pour y jouir, comme ci-devant, de toutes les douceurs de la paix. Des hommes inquiets, des esprits turbulens & brouillons, jaloux sans doute de votre bonheur, vous en avoient arrachés, pour vous faire éprouver toutes les calamités de la guerre ; pour vous faire essuyer ce qu'ont de plus affreux la misere & la faim ; pour plonger vos peres & vos meres, vos femmes & vos enfans dans le gouffre de la pauvreté, de la désolation & de l'infamie. Vous étiez des citoyens paisibles, des cultivateurs laborieux, d'industriels artisans ; vous n'eussiez été bientôt que des brigands & des scélérats.*

Allez, mes enfans, allez, c'est votre pere qui vous l'ordonne ; allez essuyer les larmes de ceux à qui vous devez la vie. Ils croyoient avoir perdu le seul appui de leurs vieux jours ; quelle joie pour eux de vous revoir encore ! Allez consoler vos femmes, qui se regardoient déjà comme veuves ; vos enfans, qui se croyoient orphelins. Vous, artisans, retournez au travail de vos mains ; vous, laboureurs, retournez à la culture de la terre ; allez, tous tant que vous êtes, reprendre promptement l'exercice de vos professions.

Si quelqu'un a contracté des dettes, je me fais sa caution pour les acquitter : si quelqu'un manque du nécessaire, je tâcherai de le lui procurer. Exposez-moi sincèrement tous vos besoins, je ferai mon possible pour y pourvoir. Mes occupations de devoir, celles auxquelles je me livre par goût, ne me laisseroient peut-

être pas le temps d'entrer avec vous dans une foule de détails ; qu'il seroit nécessaire que je fusse pour pouvoir travailler efficacement à votre bien-être. J'ai paré d'avance à cet inconvénient , en vous renvoyant à mon épouse. C'est sur elle que je me décharge du soin de pourvoir à tout. Elle entend très-bien tout ce qui concerne les affaires d'economie ; elle est douce , elle est affable , elle a de la bonne volonté ; elle fera , n'en doutez point , pour chacun de vous , tout ce que pourroit faire une tendre mere pour ses enfans. Soyez persuadés que tant qu'il y aura chez moi une mesure de riz à manger , je la partagerai avec celui d'entre vous que je saurai n'en point avoir. Mes appointemens , mes revenus , tout ce que j'ai est autant à vous qu'à moi.

Mes amis , laissons disputer l'Empire à ceux qui y prétendent ; contentons-nous , pour le présent , d'obéir aux loix. Nous ne manquerons jamais de maîtres pour nous gouverner. Qui que ce soit qui se charge dans la suite de ce pesant fardeau , nous lui obéirons de même avec tout le respect , toute la soumission & toute la fidélité possibles. Fût-il le plus cruel des hommes , fût-il un monstre , il ne cherchera pas à nous nuire , quand il saura que nous avons toujours été attachés à nos devoirs , & que nous n'avons jamais cessé de les remplir , même dans ces temps de licence où tous les crimes sembloient être permis.

Allez , encore une fois , mes amis , allez faire revivre la joie dans vos familles. Ces casques , ces boucliers , ces vêtemens , ces armes ne sont pour vous qu'un poids inutile , dont on vous a mal-à-propos surchargés. Vous vouliez en faire les instrumens de vos victoires ; supposez qu'ils aient été tels , & que vous voilà enfin rendus à vous-mêmes. Quittez toutes ces marques d'une profession qui ne fut jamais la vôtre. Ce lieu sera votre dernier champ de bataille. Vous y aurez remporté la plus utile de toutes les victoires ; celle qui vous rappellera à la pratique de vos devoirs , dont vous aviez interrompu l'exercice , plus

par surprise que par aucun mauvais motif, qui vous rendra à vous-mêmes, à la patrie, à vos parens & à vos amis, & qui vous procurera enfin, sans aucun péril, ni effort de votre part, toutes ces avantages que vous vouliez acheter au prix de votre sang.

S'il vous reste quelque peu de considération pour un Gouverneur qui vous aimoit comme ses propres enfans, & qui se flattoit d'être aimé de vous, donnez-lui en aujourd'hui la seule preuve qu'il ose exiger. Déposez ici tout cet appareil militaire, dans lequel je ne saurois vous voir, sans être pénétré de la plus vive douleur; & que chacun se retire paisiblement chez soi. Je vous l'ordonne.

A ces mots, un cri général de joie & d'applaudissement fit retentir les airs. Dans le moment même, Officiers & soldats, tous se dépouillerent de leurs armes, & se retirèrent sans tumulte chacun chez soi.

Le bruit de cet événement se répandit bientôt dans toute la Province, & de-là dans tout l'Empire. *Fou-tchan* devint le sujet de toutes les conversations. L'on n'eût favoit qui méritoit le plus d'être admiré, ou la sagesse du Gouverneur, ou la conduite de cette multitude, si docile à des ordres qui ne devoient pas être de son goût & qui devoient la surprendre. Des lieux habités par des hommes si vertueux, devinrent sacrés à tous les partis. Aucun n'osa les inquiéter; au contraire, ils contribuèrent tous à y faire régner l'abondance & toutes les douceurs de la paix.

Un rejetton de la famille des *Han* l'ayant enfin emporté sur tous ceux qui se disputoient l'Empire, régna sous le nom de *Koang-ou-ti*. Il avoit oui parler de *Fou-tchan*; il l'appella à la Cour, l'y fixa par des emplois honorables, & lui donna sa confiance, avec le titre de Ministre, & celui de Prince de *Yang-tou*.

Fou-tchan vécut treize ans à la Cour de *Koang-ou-ti*, & y

fit les délices de son maître. Il avoit un fils nommé *Fou-ho* ; qui fut l'héritier de son savoir & de ses dignités.

L'arriere-petit-fils de *Fou-ho* prit le nom de *Fou-ki*. De *Fou-ki* naquit *Fou-tché* , qui fut Mandarin du titre de *Ta-tsée-noung*. Son fils *Fou-ouan* eut l'honneur de s'allier à la famille impériale , en épousant *Yang-ngan* , fille de l'Empereur *Houen-ti*. De ce mariage vint une fille , qui fut ensuite donnée à l'Empereur *Hiuen-ti* , pour être la première de ses épouses. Elle eut le titre d'Impératrice. Elle périt avec son mari , pendant les guerres civiles qui désolèrent l'Empire avant l'érection des trois Royaumes ; & *Tsao-tsao* , qui se trouva maître de cette partie de la Chine où étoit alors la Cour , fit main-basse sur toute la famille de cette infortunée Princesse , & éteignit jusqu'à la dernière étincelle de la famille de *Fou-cheng* (1).

(1) Ce que j'ai dit de *Fou-cheng*, *yo-toung*, du *Kiut-li-tché*, du *Tsang*, de son école & de sa famille, est *chou*, &c.
tiré de l'histoire du *Cheng-men*, *Li*.





SOU - TSÉE - KING ou SOU - OU .

L I.

SOU-TSÉE-KING, Homme d'État.

Sou-tsée-king, autrement dit *Sou-ou*, étoit fils de *Sou-kien*, un des grands Mandarins de l'Empire, sous le regne de *Hiao-ou-ti*, cinquième Empereur de la Dynastie des *Han*. En considération de son père, on le fit entrer de bonne heure dans la carrière des honneurs. Son urbanité, sa sagesse, son attention à remplir ses devoirs, son désintéressement, sa droiture & beaucoup d'autres vertus, le firent aimer de tous ceux qui lui étoient soumis, & estimer de tous ceux qui étoient au-dessus de lui. La quarantième année du regne de *Hiao-ou-ti*, c'est-à-dire la cent-unième avant l'Ère Chrétienne, *Sou-ou* étant Mandarin du titre de *Tchoung-lang-tsiang*, on vit arriver des Ambassadeurs des Tartares *Hioung-nou*. Il y avoit long-temps que ces Barbares se conduisoient plutôt ennemis qu'en vassaux de l'Empire. Ils désoloient les frontières par leurs fréquentes incursions & leurs brigandages : ils en étoient enfin venus à ce point d'insolence, qu'il falloit traiter avec eux comme d'égal à égal. De part & d'autre, on envoyoit des Ambassadeurs pour traiter des affaires, & des otages pour servir de garants aux traités.

La bonne foi étoit exactement observée de la part des Chinois ; la ruse & l'infidélité distinguoient en toute occasion les Tartares ; ne vivant que de rapines, ils se servoient du plus léger prétexte pour violer les conventions les plus sacrées ; ils faisoient le dégât dans les campagnes, venoient piller jusqu'aux portes des villes, se retiroient chargés de butin, pour revenir ensuite à la première occasion. Les Chinois eussent bien pu les châtier de leur insolence ; mais leur Prince, naturellement pacifique, crut devoir préférer la voie de la

négociation à celle des armes. *Hiao-ou-ti* leur envoya une ambassade solemnelle , composée de dix personnes , dont les chefs étoient *Kouo-ki* & *Lou-tchoung-koué*. L'objet de cette ambassade étoit d'engager les Tartares à restituer aux Chinois ce qu'ils leur avoient enlevé , & à ne plus venir désoler les frontieres par leurs excursions. Les *Hioung-nou* , sans aucun respect pour le droit des gens , retinrent les Ambassadeurs , & firent tous leurs efforts pour les engager à prendre parti chez eux. L'Empereur , de son côté , fit arrêter tous les Tartares qui étoient dans ses Etats.

Les choses en étoient là , lorsque *Hiu-li-hou*, *Tchan-yu* , ou Roi des *Hioung-nou*, vint à mourir. Son frere *Kiu-ti-heou* monta sur le trône. Ce nouveau *Tchan-yu* , dans les commencemens de sa domination , crut avoir beaucoup à craindre de la part des Chinois , auxquels son prédécesseur avoit fait pour dernière injure , celle de retenir leurs Ambassadeurs. Il voulut les avoir pour amis , ou tout au moins empêcher qu'ils ne se joignissent à ceux d'entre les Tartares qui s'étoient déclarés ses ennemis. La soumission lui parut un moyen infailible pour venir à bout de ce qu'il souhaitoit. Il choisit parmi les Grands de sa Cour , ceux qui étoient le plus capables de représenter , les chargea de reconduire en Chine *Kouo-ki* & *Lou-tchoung-koué* , que son prédécesseur avoit détenus malgré eux , & plusieurs autres Chinois de marque , qui avoient été pris en guerre , ou enlevés sur les frontieres : & il les nomma ses Ambassadeurs auprès du grand Empereur de la Chine , auquel , disoit-il , il vouloit être soumis désormais , comme un fils l'est à son pere , ou à ceux de ses parens qui sont plus âgés que lui.

Ces Ambassadeurs arriverent à la Cour , la quarantieme année du regne de *Hiao-ou-ti*. Ils offrirent le tribut dont ils étoient chargés , présenterent leurs lettres de créance , & déclarerent , au nom du Roi leur maître , que les *Hioung-nou*,

loin d'inquiéter désormais les Chinois, tâcheroient, au contraire, par leur conduite, de faire oublier les justes sujets de plainte qu'ils pouvoient avoir donnés ci-devant. Ils ajouterent, en finissant, que le retour des Ambassadeurs *Kouo-ki*, *Lou-ichoung-koué*, & des autres Chinois, qui avoient bien voulu se mettre à leur suite, étoit une preuve non equivoque de la sincérité de cette protestation.

Charmé d'un procédé si honnête, l'Empereur ne voulut pas se laisser vaincre en générosité. Il donna ses ordres pour que les Ambassadeurs Tartares fussent traités avec toute la distinction possible. Il prépara une ambassade & des présents magnifiques pour le Roi Tartare, & choisit pour chef de cette ambassade *Sou-ou*, comme celui de toute sa Cour qui étoit le plus en état de soutenir les droits de l'Empire, & de le représenter avec la dignité convenable. *Sou-ou* partit à la tête de l'ambassade, la troisième lune de la première des années que *Hiao-ou-ti* dénomina *Tien-han* (c'est la centième année avant l'ère Chrétienne).

Arrivés en Tartarie, nos Ambassadeurs trouverent des difficultés auxquelles ils ne s'attendoient pas. Ils demanderent avec instance au *Tchan-yu* le renvoi des Chinois qui s'étoient établis dans son Royaume; mais ce fut en vain: *Kiu-ti-heou*, loin de renvoyer des hommes qui lui étoient nécessaires, pensa à débaucher ceux-ci, & en particulier *Sou-ou*, leur chef, dont le mérite l'avoit frappé. Il lui envoya quelques-uns de ses compatriotes pour le sonder, & lui faire, de sa part, les offres les plus avantageuses.

Sou-ou étoit trop attaché à son devoir, pour ne pas rejeter avec indignation tout ce qui pouvoit tendre à l'en écarter. Il n'en devint que plus ardent à presser le renvoi des Chinois transfuges. Il avoit su si bien ménager l'esprit du Roi Tartare, qu'il l'avoit enfin disposé à le satisfaire sur presque tous les points qui

faisoient l'objet de son ambassade. Il alloit demander son audience de congé, lorsqu'une affaire imprévue, dans laquelle il fut injustement compliqué, fit évanouir ses espérances, & faillit à lui faire perdre la vie dans les supplices.

Tchang-cheng, le second de l'ambassade, avoit été autrefois l'ami d'un certain *Yu-tchang*, qui, depuis quelques années, s'étoit retiré chez les Tartares. Ennuyé de cette espèce d'exil, qui le tenoit éloigné de tout ce qu'il avoit de plus cher au monde, *Yu-tchang* pensa aux moyens de mériter sa grace auprès de l'Empereur. Il crut qu'en lui portant la tête d'un nommé *Ouei-liu*, autre Chinois transfuge, qui étoit actuellement au comble des honneurs, & avoit toute la confiance de *Kiu-ti-heou*, il se rendroit digne d'un pardon dont il n'osoit se flatter, sans avoir auparavant expié son crime par quelque action d'éclat. Avant que de rien entreprendre, il voulut avoir l'avis de l'un des Ambassadeurs: il confia son secret à *Tchang-cheng*, & obtint son consentement, non-seulement pour l'assassinat de *Ouei-liu*, mais encore pour l'enlèvement de *Yen-tché*, mere du Roi des *Hioung-nou*. L'enlèvement de cette Princesse parut aux conjurés un moyen infaillible, pour obtenir dans la suite le renvoi de tous les transfuges qu'on demanderoit en échange.

Ce projet, pour être mis à exécution, devoit être communiqué à plusieurs personnes. Le secret ne fut pas gardé, & *Yu-tchang* fut arrêté. On l'interrogea, il confessa son crime, & ne laissa pas ignorer qu'il avoit fait part de son dessein au second des Ambassadeurs Chinois. *Tchang-cheng*, instruit de la détention de son ami, craignit pour lui-même. Il s'ouvrit à *Sou-ou*, & lui avoua sincèrement qu'il étoit entré dans le complot de *Yu-tchang*, persuadé qu'il feroit en cela le bien de l'Empire, & qu'il se rendroit agréable à l'Empereur son maître, si la chose réussissoit. A ces mots, *Sou-ou* ne put
retenir

retenir son indignation. *Malheureux !* lui dit-il, *est-ce pour commettre des crimes que notre maître t'a envoyé dans ces lieux ? Est-ce pour avilir notre nation aux yeux des barbares qui les habitent , qu'il t'a décoré de l'auguste titre de son Ambassadeur ? Je suis coupable moi-même d'avoir contribué au choix qu'il a fait d'un homme tel que toi , d'un perfide qui le déshonore. De quel front oserois-je me présenter devant lui ? Non : je ne saurois souffrir désormais ses regards : mourons.* Il tira son sabre , & alloit s'arracher la vie , si *Tchang-cheng* , en se jettant sur lui , ne l'en eût empêché.

Dans le même moment entrèrent des satellites qui venoient s'assurer de la personne des Ambassadeurs. Ils les conduisirent chez le Chinois *Ouei-liu* , auquel le Roi Tartare avoit donné cette affaire à examiner & à juger en dernier ressort. *Ouei-liu* avoit déjà pris ses informations & étoit au fait de tout. Quoiqu'il n'ignorât pas que *Sou-ou* n'avoit aucune part au complot qui s'étoit tramé contre lui , il fit d'abord semblant de l'en croire coupable , afin de pouvoir lui offrir la vie , avec une entière abolition de son prétendu crime , s'il vouloit se fixer chez les *Hioung-nou*. Il lui promit , de la part du Roi , les emplois les plus honorables & les distinctions les plus flatteuses ; mais *Sou-ou* ne lui répondit que par les plus sanglans reproches ; indigné de ce qu'après avoir eu la bassesse de venir se soumettre à un Roi barbare , il avoit encore l'audace de le solliciter au même crime. Le transfuge tâcha d'excuser sa conduite , & ajouta , pour dernière conclusion , que , malgré son crédit , il ne pourroit empêcher qu'on ne le fît mourir , s'il n'adhéroit aux propositions qu'il venoit de lui faire. *Traître* , lui répondit *Sou-ou* , *ce n'est pas la mort que je crains , c'est l'ignominie : je vais te convaincre que je ne cherche pas à vivre. Ce fer ,* ajouta-t-il , *en tirant son sabre , va me délivrer de l'horreur de te voir contribuer à un nouveau crime. Ce ne sera point par les*

ordres d'un Roi barbare , ni par ceux d'aucun de ses esclaves , tel que tu n'as pas eu honte de devenir , que le sang d'un Ambassadeur Chinois sera versé.....Puisse l'Empereur , mon auguste maître , être instruit un jour de la vérité !

Le coup qu'il se porta , en prononçant ces derniers mots , le fit tomber sans connoissance aux pieds de Ouei-liu. Celui-ci , effrayé d'un spectacle auquel il ne s'étoit pas attendu , court au Palais pour en informer le Roi. *Est-il mort* , demanda ce Prince ? *Je n'en fais rien* , répondit Ouei-liu ; *tout ce que je fais , c'est que je l'ai laissé nageant dans son sang....Retournez* , repliqua le Roi , *s'il a encore quelque reste de sentiment , prenez soin de sa vie , & n'oubliez rien pour lui procurer une entière guérison. Dites-lui qu'il est parfaitement justifié dans mon esprit , & que ne le soupçonnant pas même d'avoir été instruit de l'affreux complot dans lequel est entré son second , j'aurai toujours pour sa personne , pour le caractère dont il est revêtu , & pour le grand Prince qui l'a envoyé , tous les egards qu'ils méritent Assurez - le sur - tout de toute mon estime ; faites en sorte qu'il n'ait d'autre souci que de rétablir sa santé. Je tâcherai de le satisfaire sur les différens objets de son ambassade. Qu'il se tienne tranquille.*

Ouei-liu retourna sur ses pas , pour exécuter les ordres qu'il venoit de recevoir. Il trouva que *Sou-ou* respiroit encore , fit bander sa plaie , & lui procura tous les secours nécessaires en pareilles occasions. Il n'oublia pas , dès que le malade fut en état de l'entendre , de lui répéter plus d'une fois ce que le Roi avoit dit de flateur à son sujet.

L'assurance que l'on donna à *Sou-ou* , de le satisfaire sur les principaux articles qui faisoient l'objet de son ambassade , jointe aux soins extrêmes qu'on eut de lui , le mit bientôt en voie de guérison. Un mois s'étoit à peine écoulé , qu'il se trouva en état de se rendre à la Cour , pour remercier le Roi

des bontés dont il avoit bieu voulu l'honorer. *La douleur dans laquelle je fus plongé, en apprenant l'odieux complot qui s'étoit tramé à mon insu par quelques-uns des miens, lui dit-il ; l'horreur de me voir compliqué dans un crime qui eût déshonoré tout-à-la-fois ma personne, mon caractère, ma Nation & mon auguste Maître, me persuaderent que je n'étois pas digne de vivre. Je voulus me donner la mort. Un Ambassadeur dont les gens sont coupables, ne sauroit être cru innocent. C'est ainsi, du moins, que pense le commun des hommes. Il n'en a pas été de même de vous, Seigneur. Les lumieres de votre esprit vous ont fait découvrir le vrai, & la droiture de votre cœur ne vous a pas permis de me laisser ignorer que vous l'aviez découvert. Les paroles que Ouei-liu m'a dites de votre part, plus efficaces encore que tous les remèdes qu'on m'a administrés par vos ordres, m'ont rappelé à la vie : pour celles-là, plus encore que pour ceux-ci, je vous dois toute ma reconnaissance. Ce n'est point ici le lieu de vous la témoigner. Je m'acquitterai de ce devoir lorsque je serai de retour dans ma patrie. Là, en présence de mon auguste maître, je ferai le récit fidele de ce qui s'est passé sous mes yeux dans votre Cour. Ces Si-joung, dirai-je, qui nous ont manqué si souvent de parole, qui tant de fois se sont fait un jeu cruel de dévaster nos frontieres, de nous enlever hommes & bestiaux, ces Si-joung sont aujourd'hui pleins de droiture & de bonne foi. Gouvernés par un Prince qui fait honorer la vertu, en même temps qu'il punit les crimes, ils sont eux-mêmes vertueux & justes. J'en suis tout-à-la-fois le témoin & la preuve. Un perfide que j'ai eu le malheur d'avoir pour compagnon dans mon ambassade, avoit tramé des complots à mon insu. Il fut découvert ; on l'arrêta.*

En réclamant le droit des gens contre l'insulte faite à son caractère, caractère qu'il déshonorait par son crime, & dont parla même il étoit déchu, il lui échappa de me nommer. Ne pouvant

éviter d'être soupçonné , je me regardai comme indigne de vivre , je voulus me donner la mort. Le fer dont j'étois armé , ne trancha pas entièrement le fil de mes jours. Il fit couler mon sang à gros bouillons , par une large & profonde blessure ; je tombai évanoui ; mais je respirois encore. Instruit de la vérité , le sage Roi des Hioung-nou me fit donner tous les secours qui dépendoient de lui ; & ces secours furent si efficaces , qu'après avoir revu la lumière du jour , je ne fus pas long-temps sans être entièrement guéri.

A ces bienfaits particuliers , ajouterai-je en parlant à mon Maître , il a joint un profond respect pour votre auguste personne ; & une condescendance sans bornes pour toutes vos volontés. Tout ce que j'ai demandé en votre nom , m'a été accordé sans réserve , sans condition , par le seul motif de se rendre agréable à vos yeux , en se conformant aussi à ce qu'exigent tout-à-la-fois la justice & l'honnêteté. C'est avec de tels Souverains que le Royaume du Milieu doit faire des alliances éternelles ; c'est à leurs fils , c'est aux fils de leurs Princes & de leurs Grands , que les filles de nos Empereurs , que les filles de nos Princes & de nos Grands doivent être données pour épouses. Les deux peuples doivent vivre entre eux , comme s'ils n'étoient que les peuples des différentes Provinces d'une même nation , comme s'ils étoient les sujets d'un même Souverain. Ordonnez , Seigneur , & les Hioung-nou vous obéiront : que les Hioung-nou demandent , & votre Majesté leur accordera. La Tartarie ne sera plus désormais un asyle pour les malfaiteurs & les mécontents , & vos Mandarins ne commettront plus de crimes , dans l'espérance d'y aller chercher l'impunité. Ceux de vos sujets fugitifs que j'ai réclamés , qu'on m'a livrés , & que je vous ramene , serviront de préservatifs pour ceux qui seroient tentés de vouloir les imiter.

Ce discours fit sur l'esprit du Roi Tartare , un effet tout opposé à celui que Sou-ou s'en étoit promis. Charmé de l'air

de dignité avec lequel l'Ambassadeur Chinois s'étoit exprimé , il conçut pour lui une estime beaucoup au-dessus de celle qu'il avoit pour les autres Chinois qui étoient à son service , & dont il faisoit plus de cas que de ses propres sujets Tartares. Il forma le dessein de le retenir dans ses Etats , & de se l'attacher , si cela étoit possible , par les richesses , les honneurs & les dignités. Il n'osa rien tenter par lui-même ; mais il employa le ministère de *Ouei-liu* , pour tâcher de venir à bout de ce qu'il projettoit.

Celui-ci s'acquitta de sa commission en homme qui vouloit réussir. Il n'oublia ni promesses , ni menaces pour en venir à bout : *Si vous adhérez à ce que je vous propose*, dit-il enfin à *Sou-ou* , en lui parlant pour la dernière fois , *vous ferez dans peu aussi riche & aussi puissant que je le suis moi-même aujourd'hui. J'ai sous mes ordres plusieurs milliers d'hommes qui m'obéissent comme à leur Souverain ; j'ai des haras bien fournis , des troupeaux nombreux , de gras pâturages , de fertiles campagnes ; en un mot , je suis au comble des honneurs , & j'abonde en toutes sortes de richesses. Croyez-moi , fixez ici votre séjour. Si vous ne vous rendez pas aux offres que je vous fais , moi par les ordres & de la part du Roi , ne comptez pas revoir jamais votre patrie ; ne comptez pas que je m'intéresse pour vous en quoi que ce soit ; j'éviterai même de vous voir.*

Eh ! que m'importe , répondit *Sou-ou* , *qu'un traître ne veuille plus s'intéresser pour moi , qu'il ne veuille plus me voir ? J'éviterai moi-même ta présence autant qu'il me sera possible ; mais auparavant je te représenterai ton devoir. Tu étois revêtu d'un emploi considérable dans ta patrie , lorsque tu l'abandonnas lâchement ; ton Souverain s'étoit déchargé sur toi d'une portion de son autorité , lorsque tu vins bassément te soumettre à un joug étranger , que tu ne rougis pas de porter encore. Pour te soustraire à un*

châtiment que tu ne méritois que trop , mais auquel tu aurois peut-être échappé , tu vins chercher ta sûreté chez un Roi barbare , plutôt que d'avoir recours à la clémence d'un maître toujours prêt à pardonner. Ce dernier crime ne pourroit s'expier que par les plus affreux supplices : cependant tu peux le réparer encore en quelque sorte. Crois-moi ; abandonne les Tartares ; profite de mon retour , pour venir te jeter aux pieds de ton véritable & légitime maître , lui avouer ta faute , & mourir ensuite du regret de l'avoir commise.

Ouei-liu fit encore quelques instances ; mais Sou-ou , toujours inflexible , ne lui répondit qu'en le rappelant à ses devoirs. Il lui échappa même dans son mouvement d'indignation , quelques expressions dont on abusa pour le perdre. Les noms de *Roi barbare* , de *peuples sauvages* , dont il qualifia *Kiu-ti-heou* , & les *Hioung-nou* , ses sujets , fournirent à Ouei-liu l'occasion de satisfaire sa haine , & de venger ses propres injures. Il quitta brusquement l'Ambassadeur , & alla l'accuser auprès du Roi , d'avoir parlé avec insolence de sa personne , de son gouvernement & de ses sujets.

Kiu - ti - heou , sans perdre l'estime qu'il avoit conçue pour *Sou-ou* , frémit en apprenant que non-seulement il avoit refusé toutes les offres qui lui avoient été faites de sa part , mais qu'il avoit ajouté l'insulte au mépris. S'il avoit suivi ses premiers mouvemens de colere , il l'eût fait mettre à mort sur le champ. Il préféra de lui faire endurer une mort lente , dans l'espérance qu'il pourroit enfin le fléchir , en lui accordant , avec la vie , les autres avantages qu'il lui avoit déjà fait offrir. Il le condamna à être jetté dans une fosse profonde , où on devoit le laisser mourir de faim , à moins qu'il ne demandât humblement sa grace , & ne s'engageât au service des Tartares.

Cet arrêt fut exécuté. L'intrépide *Sou-ou* descend dans la

fosse , n'emportant pour vêtemens que quelques méchans • haillons de laine , & pour toute marque de sa dignité, qu'un simple bâton, au bout duquel étoient quelques flocons de poil de vache, qu'on lui avoit donné par dérision. Le sage fait tirer parti de tout, & se détermine suivant les circonstances. Quand il crut qu'on pouvoit le soupçonner avec quelque fondement d'avoir commis un crime, dont l'infamie eût rejailli sur son Prince & sur sa nation, *Sou-ou* se regardant comme indigne de vivre, voulut se donner la mort. Quand il fut persuadé que personne ne doutoit de son innocence, il se laissa rappeler à la vie, & n'oublia rien pour la conserver. Il s'agissoit ici de donner des preuves authentiques de son inébranlable vertu; il employa toutes les ressources de l'industrie humaine pour en venir à bout. Il se servit de ses haillons même, pour tâcher de prolonger des jours, qu'il ne désespéroit pas de pouvoir employer encore au service de son maître. Il en déchira une partie, qu'il mit par petites parcelles, & avec la neige qui tomboit en abondance, & dont il entra une assez grande quantité dans la fosse, pour lui fournir de quoi faire sa petite provision, il se fit un mets d'un nouveau genre, au moyen duquel il se soutint pendant plusieurs jours. Ses gardes, & ceux qui alloient de temps en temps pour s'assurer de sa mort, ou pour lui demander s'il ne vouloit pas vivre aux conditions qu'on lui avoit proposées, ennuyés de le trouver toujours vivant, & toujours plus ferme dans la résolution de mourir fidele à son devoir; sachant d'ailleurs que personne n'avoit pu lui apporter de quoi manger, & que les forces de la nature ont des bornes au-delà desquelles elles ne sauroient aller, ils commencerent à regarder comme un prodige, ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir se faire naturellement. Ils attendirent encore quelques jours, après lesquels ils allerent dire au Roi, que ce Chinois qu'il avoit condamné à mourir de faim, n'étoit pas un homme de la nature des hommes ordinaires ;

qu'il étoit infailliblement ou un esprit, ou le favori de quelque esprit, qui lui fournissoit, d'une manière invisible, sa nourriture de chaque jour. Eh bien, répondit le Roi, puisque c'est un homme extraordinaire, il faut le mettre dans le cas de faire des choses extraordinaires. Qu'on le tire du lieu où il est, & qu'on le conduise jusques sur les bords de la mer. Là, on lui donnera des moutons à garder, sans mélange d'aucune brebis, & on lui promettra, de ma part, qu'aussi-tôt que ces moutons auront mis bas des petits, & auront du lait pour les nourrir, il sera renvoyé dans sa patrie avec toutes sortes d'honneurs.

On tira l'illustre Chinois de sa fosse, & on lui intima, pour la dernière fois, que s'il vouloit se soustraire aux maux de toutes especes qui l'attendoient dans son exil, il n'avoit qu'à profiter des bontés du Roi, qui ne demandoit qu'à le combler de biens & d'honneurs; que du reste, puisqu'il étoit forcé de vivre sous une domination étrangère, il étoit absurde d'aimer mieux y vivre dans la misère, & y être traité en criminel, que d'y vivre heureux & dans l'abondance. *Je n'ai pas craint de mourir, répondit Sou-ou, je ne crains pas de vivre. Qu'on m'accable sous le poids des travaux; qu'on me fasse ressentir tous les effets de la plus cruelle tyrannie, je suis prêt à tout. Fidele jusqu'à présent à remplir le plus essentiel de mes devoirs, j'ai assez de courage, je me sens assez de force, pour ne me démentir jamais. Conduisez-moi où il faut que j'aille.*

Des soldats eurent ordre de le conduire à sa destination. Après plusieurs jours de marche, ils le livrerent à un petit Officier garde-côte, qui faisoit son séjour ordinaire près du rivage de la mer du nord. Celui-ci, suivant les ordres qu'il reçut, fit donner à son prisonnier, quelques moutons sans mélange d'aucune brebis, lui assigna les différens endroits où il devoit les mener paître, & lui fit entendre qu'il n'auroit de nourriture pour lui-même, que celle qu'on ne peut refuser aux plus vils d'entre les esclaves.

esclaves. *Il ne tiendra qu'à vous, ajouta-t-il, d'abrèger le temps de votre captivité, & de mettre bientôt fin aux maux dont vous allez être assailli dans des lieux où vous n'aurez pas même de témoins de vos miseres. On viendra par intervalle vous apporter ce que le Roi vous assigne pour que vous ne mouriez pas de faim. Si vous m'en croyez, vous profiterez de l'occasion de ceux qui viendront vous visiter, pour vous soumettre à ce qu'on exige de vous. Un seul mot peut vous placer au faite des honneurs. Dites que vous voulez servir le Roi, & vous serez vous-même comme un second Roi de ce vaste pays des Hioung-nou. L'Ambassadeur Chinois, en montrant à l'Officier le bâton d'où pendoient quelques flocons de poils de vache, teints en rouge, lui répondit ce peu de mots : Cette marque de ma dignité sera toujours pour moi un préservatif contre tout ce que vous ou vos semblables pourront me dire pour me faire oublier mon devoir. Je suis Chinois ; je ne reconnoîtrai jamais d'autre maître que l'Empereur de la Chine. En finissant, il chassa devant lui les moutons, & se mit à les conduire sur la premiere pelouse qu'il découvrit.*

Il n'accusa point le Ciel, il ne se plaignit pas du sort, il ne murmura point contre l'injustice des hommes : mais avec cette résignation absolue & cette égalité d'ame qui font l'appanage du vrai sage, ou de celui qui, connoissant & aimant la vertu, réduit en pratique ce qu'elle commande, il commença ce nouveau genre de vie, comme si c'eût été la profession de ses peres, à laquelle il eût été destiné en naissant. Les cinq ou six premieres années furent pour lui la plus terrible epreuve à laquelle il eût jamais pu s'attendre. Dans un désert sablonneux, où il ne croissoit tout au plus que quelques herbes, ceux qui devoient lui apporter sa petite provision, ou ne venoient pas au temps marqué, ou ne venoient pas du tout. N'ayant bientôt plus de vêtemens pour se couvrir, plus de

grains , ni autres choses semblables pour se nourrir , il ne lui resta que sa fermeté pour toute consolation , & son industrie pour tout secours.

A quelque distance des lieux qu'on lui avoit assignés , étoit une langue de terre couverte d'un bois epais. C'étoit là qu'il se rendoit pour y chercher quelques racines qui pussent servir de supplément à la nourriture , dont on le laissoit manquer. Cette petite forêt devint bientôt sa ressource pour tout ce qu'il ne pouvoit pas se procurer d'ailleurs. Il y trouva de quoi faire des arcs & des fleches pour la chasse , & des filets pour la pêche ; il mit tout à profit. En adoucissant ainsi les rigueurs de sa solitude , il se fortifia de plus en plus contre les assauts que lui livroit sans cesse le desir du bien-être , qui est si naturel à l'homme , & qu'il pouvoit se procurer d'un seul mot.

La vertu , dit un ancien proverbe , ne sauroit être absolument ignorée. Fût-elle ensevelie sous la neuvieme terre , elle enverra des éclats de lumiere qui frapperont toujours les yeux de quelqu'un. Il y avoit déjà plus de cinq ans que *Sou-ou* étoit dans le lieu de son exil. Le soin de son troupeau , celui de pourvoir à sa propre subsistance occupoient tous ses momens. Il ne s'attendoit plus à aucun secours de la part des hommes , du souvenir desquels il croyoit presque être entièrement effacé : mais il avoit des surveillans , qui éclairant sa conduite , sans qu'il s'en apperçût , rendoient un compte exact de tout ce qu'ils lui voyoient faire.

Un des freres du Roi , que l'histoire appelle du nom de *Yu-kan-ouang* , frappé de ce qu'il entendoit dire de la constance de *Sou-ou* , voulut le voir. Les terres de son appanage s'étendoient de ce côté-là jusqu'aux bords de la mer. Il y avoit des haras & des bergeries qui faisoient une grande partie de ses revenus. Sous prétexte de faire la visite de ses domaines , il engagea une partie de chasse qui pût favoriser son projet ;

car ce n'étoit qu'en chassant que les Princes Tartares visitoient alors leurs Etats, c'est-à-dire, les différentes petites hordes dont ils comptoient les chefs pour vassaux. Arrivé près de la mer, il en côtoya le rivage, & se rendit avec très-peu de monde, dans les lieux où il soupçonnoit qu'il pourroit trouver l'illustre pasteur. Il le trouva en effet, lui parla, l'admira, & conçut pour lui une estime qui tenoit de la vénération. *Je ne saurois, lui dit-il en le quittant, vous protéger trop à découvert, sans encourir la disgrâce du Roi mon frere, qui se vengeroit peut-être sur vous, de ce que je suis plus equitable que lui. Ne désespérez de rien : peut-être qu'un jour je pourrai faire en sorte qu'on vous renvoie avec honneur dans votre pays. En attendant, je n'oublierai rien pour tâcher d'adoucir votre captivité.*

Yu-kan-ouang tint parole. Il prit sous sa protection celui que toute la terre sembloit avoir abandonné, & lui procura une honnête abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, sans que le Roi en fût instruit, sans même qu'il en eût le plus léger soupçon. Comme tous les déserts des environs lui appartenoient, il y établit des haras, il y fit conduire quelques-uns de ses troupeaux; & sous le nom de *gardes pour veiller à la sûreté des siens*, il plaça, de distance en distance, plusieurs de ses gens les plus affidés, par lesquels il faisoit passer à *Sou-ou* les secours qu'il lui envoyoit.

Jusqu'au dernier moment de sa vie, c'est-à-dire, pendant l'espace de trois années qu'il vécut encore, ce Prince humain continua à répandre ses bienfaits sur l'étranger malheureux. Lorsqu'il se vit sur le point de mourir, il le recommanda à tous ceux qui étoient autour de lui; il ordonna à ses enfans de lui fournir de quoi former un troupeau nombreux, qu'il posséderoit en toute propriété, & fit demander au Roi son frere, pour dernière grace, de vouloir bien ne pas désapprouver ce qu'il venoit de faire en faveur du sage Chinois qu'on persé-

cutoit si injustement. Tout s'exécuta après sa mort suivant ses intentions ; & *Sou-ou* se trouva tout-à-coup dans un état d'opulence pastorale , qui le mit de pair avec les principaux du canton.

Cependant le Roi n'avoit point perdu de vue son ancien projet. Il voulut bien , par considération pour son frere mort , dissimuler pendant quelque temps ; mais l'année n'étoit pas révolue , qu'il se servit encore d'*Ouei-liu* pour de nouvelles tentatives.

Ouei-liu , qu'on appelloit alors le Prince de *Ting-ling* , convaincu qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit de son compatriote , va porter le ravage dans tout ce qu'il savoit lui appartenir. Il lui enleve ses tentes & ses bestiaux , à l'exception d'une cinquantaine de moutons , sans mélange d'aucune brebis , qu'il lui laissa par dérision , en lui répétant ce qui lui avoit été dit autrefois ; *qu'aussi-tôt que ces moutons auroient mis bas des petits , & auroient du lait pour les nourrir , on le renverroit avec honneur dans sa patrie ;* il chassa de tous les lieux circonvoisins ceux qui s'y étoient établis par ordre du frere du Roi , & rendit *Sou-ou* plus misérable encore qu'il ne l'avoit été auparavant. *Pour n'avoir rien à me reprocher* , lui dit-il en se séparant de lui , *je dois vous parler en ami pour la dernière fois. Otez-vous de la tête qu'il soit possible que vous retourniez jamais dans votre patrie. C'est bien en pure perte que vous vous obstinez à vous rendre malheureux. Votre prétendue vertu , cette fidélité à toute épreuve , dont vous vous faites un point d'honneur , & tous ces beaux discours que vous avez tenus dans plusieurs occasions , seront ignorés de tout le monde ; on croira même que vous avez prévariqué , & que si vous êtes resté parmi les Tartares , c'est que vous l'avez bien voulu. Nous serons les maîtres d'en faire courir le bruit jusques chez vous , & je prendrai sur moi ce soin. Croyez-moi ; faites de vous-même & de bonne grace ,*

ce qu'on publiera que vous avez fait ; & dès ce moment j'assure votre bonheur. Si vous résistez à cette dernière invitation , il est inutile que vous viviez encore ; je vais vous trancher la tête.

Je ne saurois mourir pour une plus belle cause , répondit Souou. Mourir fidele à son Prince , est un devoir commun à tous les sujets ; mourir précisément parce qu'on persiste à lui être fidele , est un devoir indispensable pour ceux qui sont dépositaires de sa confiance. Je suis l'Ambassadeur du grand Empereur des Han ; comment pourrois-je vouloir manquer tout-à-la-fois à mon Souverain , à ma Patrie , à la dignité dont je suis revêtu , & à moi-même ? Tu as la force en main , je ne saurois te résister. Voilà ma tête ; tranche-la , si tu l'oses ; mais pense à tous les malheurs que tu vas accumuler sur celui que tu ne rougis pas d'appeller ton maître.

Tu es assez instruit de notre histoire , pour que je puisse t'en rappeler ici quelques traits. Ceux de Nan-yue , pour avoir mis à mort un Ambassadeur Chinois , ont vu éteindre leur Royaume , lequel n'est plus aujourd'hui qu'une des Provinces de notre Empire. Le Roi de Ouan fit tuer un de nos Ambassadeurs ; peu après il fut tué lui-même , & sa tête a été longtemps exposée au-dessus de la porte du nord de notre Capitale. Le Roi de Tchao-hien fit périr de même un des Envoyés de l'Empereur ; mais il ne porta pas loin la peine de son crime. De nombreuses armées l'allerent chercher jusques dans la ville la plus reculée de ses Etats ; éteignirent son Royaume & sa famille , après l'avoir massacré lui-même impitoyablement.

Tu sais que je ne veux pas changer de maître. Si pour cette raison je suis mis à mort , il n'est pas douteux que notre grand Empereur ne veuille tirer vengeance d'un affront qui rejaillit sur lui.... Que va devenir le Royaume des Hioung-nou ? Que de sang répandu pour ce peu qui sortiroit de mes veines !

A ce discours , Ouei-liu demeura tellement interdit , qu'il

remit son fabre dans le fourreau , se retira avec les siens , & abandonna sans retour un homme dont il désespéra d'abattre l'inflexible vertu.

Cependant l'Empereur *Ou-ti* n'avoit pas oublié son Ministre. Instruit par quelques transfuges , de sa fidélité , & de la manière dont il avoit été traité chez les Tartares , il avoit écrit , & envoyé à plusieurs reprises pour redemander ses sujets ; & en particulier son Ambassadeur & ceux de sa suite ; mais on ne lui avoit répondu que par de nouveaux outrages. Les voies de la négociation étant inutiles , il employa les armes. Ses troupes eurent d'abord des succès : mais la disette des vivres les empêcha de pousser plus loin leur entreprise dans la première campagne. L'année suivante , une nouvelle armée , commandée par *Li-koang-li* , sortit des frontières de la Chine. Un des neveux du Général , nommé *Li-ling* , fâché de n'avoir d'autre emploi que celui de veiller sur le bagage , s'en plaignit hautement , & ses plaintes parvinrent jusqu'au pied du trône. L'Empereur voulut le voir & l'interroger. *Li-ling* avoit des talens militaires ; mais un peu trop plein de lui-même , il n'hésitoit pas assez quand il s'agissoit de prendre un parti. Il parut devant l'Empereur. *J'ai fort oui parler de vous* , lui dit le Prince ; *j'ai appris que vous marchiez sur les traces de Li-koang-li. L'on m'a dit que vous faisiez tous vos exercices adroitement & avec beaucoup de grace ; que vous aviez de l'humanité , & que vous fréquentiez les Gens de bien , parmi lesquels vous choisissiez vos amis : mais on a ajouré que vous étiez mécontent de l'emploi qu'on vous a donné de veiller sur le bagage. De quel autre emploi vous croyez-vous capable ?*

Seigneur , répondit *Li-ling* , *je puis commander une troupe , me battre contre vos ennemis. J'ai fait voir à ceux qui habitent le King-tchou , ce que je savois faire les armes à la main ;*

ils ont été témoins que j'ai la main sûre pour lancer un trait ; que lorsque j'étois sans armes , je pouvois terrasser les tigres par la seule force de mes bras. Maintenant , on m'envoie à l'armée pour y conduire les provisions & le bagage ? Si votre Majesté veut me donner un corps de troupes séparé , j'irai chercher le Roi des Hioung-nou jusque dans le centre de ses Etats.

Mais , dit l'Empereur , la plus grande partie de mes troupes , & presque tous mes chevaux sont déjà en campagne ; je ne faurois vous donner des cavaliers.....*Cavaliers ou fantassins* , reprit *Li-ling* , peu m'importe. Je ne demande que cinq mille hommes. Mon intention est d'obliger le *Tchan-yu* à faire une diversion & à partager ses forces. L'Empereur lui accorda sa demande.

Li-ling partit aussi-tôt , & arriva en peu de temps à la montagne de *Siuen-ki-chan*. A peine eut-il campé , qu'un corps de trente mille Tartares se présenta pour le combattre. La petite armée Chinoise , qui n'étoit composée que de cinq mille fantassins , comme on l'a dit , fit face à l'ennemi , & lui tua quelques mille hommes , dont il eut soin de réserver les chevaux. Le *Tchan-yu* qui étoit lui-même Général de son armée , composée de quatre-vingts mille cavaliers , vint avec toutes ses forces pour envelopper *Li-ling*. Celui-ci se défendit encore en héros , & les Tartares eurent encore trois mille hommes tués sur la place , sans compter les blessés & les prisonniers. Cette résistance inattendue fit perdre courage au *Tchan-yu*. Il craignit que ce petit corps de troupes Chinoises , qu'il croyoit n'avoir été envoyé que pour préparer les voies , ne fût bientôt suivi de l'armée entière. Il prit le parti de décamper , & de se contenter de garder les passages , pour ne pas s'exposer au hasard d'une bataille.

Il avoit à peine fait quelques lieues , quand un déserteur Chi-

nois l'affura que le corps de troupes que commandoit *Li-ling* n'étoit point soutenu , & qu'il n'avoit plus d'armes pour se défendre, ni de provisions pour se nourrir. Sur cet avis, le *Tchan-yu* partagea son armée, qui ne consistoit qu'en Cavalerie, comme sont toutes celles des Tartares; il en envoya une partie pour couper *Li-ling*, & se mit lui-même à la tête de l'autre, pour le charger en queue & le mettre entre deux feux.

Li-ling, qui ne s'étoit point attendu à être poursuivi, n'avoit point forcé sa marche; il fut bientôt atteint. Il se voyoit sans vivres, sans armes, & sans espoir d'être secouru; ainsi après avoir décoché le peu de fleches qui lui restoit, il se rendit. Des cinq mille hommes qui étoient entrés avec lui en Tartarie, il n'en revint que quatre cens sur les frontieres; tous les autres furent massacrés, ou prirent parti chez les Tartares.

Charmé d'avoir à sa discrétion un brave tel que *Li-ling*, le Roi des *Hioung-nou* lui proposa d'accepter le commandement d'une de ses armées; mais *Li-ling* ayant refusé de combattre contre les Chinois ses compatriotes, ce Prince le loua de son refus, & l'en estima davantage. Il l'admit dans son Conseil, & en fit un de ses plus intimes confidens.

Li-ling avoit cru d'abord que son retour à la Chine n'étoit pas impossible. Il se flattoit qu'il ne passeroit que pour un prisonnier de guerre, & qu'en conséquence l'Empereur le racheteroit, ou le demanderoit en échange pour des Tartares de marque qu'il avoit à sa Cour. Mais, quand il eut appris qu'on le regardoit comme un transfuge & un traître, & qu'en punition du crime dont on le croyoit coupable, on avoit fait périr toute sa famille, & fait subir l'infâme supplice de la castration à son illustre ami *Sée-ma-tsien*, uniquement parce qu'il avoit voulu le justifier, il reconnut le *Tchan-yu* pour son Souverain, & accepta, sans restriction, tous les emplois qu'il vouloit bien lui donner. Il ne s'attendoit pas à la triste commission de travailler

à corrompre la fidélité de *Sou-ou*. Il en fut chargé néanmoins, parce que le Roi de *Hioung-nou* avoit appris qu'ils avoient été autrefois Mandarins l'un & l'autre dans un même Tribunal, & liés ensemble par les nœuds d'une étroite amitié. Il fallut obéir.

Li-ling se transporta sur les bords de la mer du Nord, vit son ancien ami, lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & finit par lui avouer franchement la raison pour laquelle il étoit venu le trouver. *C'est par l'ordre du Tchan-yu, lui dit-il, que je viens vers vous: il a su que nous étions autrefois très-bien ensemble. Il a voulu me procurer la plus grande satisfaction dont je puisse jouir dans ses Etats, celle de vous voir. Mais il m'a chargé en même temps de faire tous mes efforts pour vous engager à accepter ses bienfaits. Il vous estime jusqu'à la vénération, & n'a rien tant à cœur que de pouvoir vous compter au nombre de ses sujets. Dès le moment que vous l'aurez reconnu pour votre Souverain, il n'est sorte de biens, il n'est sorte d'honneurs dont il ne vous comble. Quoi qu'il puisse arriver, il est résolu de ne jamais vous laisser retourner à la Chine: ainsi tâchez d'oublier votre patrie; & puisque vous êtes forcé de demeurer en ces lieux, ne soyez pas assez ennemi de vous-même, pour vouloir y demeurer en esclave plutôt qu'en grand Seigneur. Quels sont les hommes assez équitables qui rendront justice à votre vertu? Qui saura jamais quels sont les motifs qui vous font agir? Croyez-moi; prenez votre parti en homme sage, & faites comme j'ai fait.*

Les malheurs arrivés coup sur coup à votre famille, ne doivent pas vous faire regretter votre pays. Vos deux frères se sont défaits eux-mêmes, pour ne pas s'exposer à la honte de quelque supplice infamant, quoiqu'ils ne fussent coupables d'aucun crime qui méritât la mort. Votre vieille mere est sans appui & sans secours; l'Empereur n'a pas seulement daigné se souvenir d'elle. Votre épouse n'entendant plus parler de vous, a passé dans un autre lit. Il ne vous restoit plus, quand j'ai appris ce que je viens de

vous rapporter, que votre sœur cadette, un fils & une fille : peut-être même qu'au moment où je vous parle ils ne sont déjà plus.

Notre vie est comme la rosée qui tombe le matin, & que les premiers rayons du soleil font disparaître ; pourquoi nous la rendre volontairement amère, quand il ne tient qu'à nous de l'avoir agréable & douce ? L'Empereur est sur le retour de l'âge ; il n'est plus tel qu'il étoit ci-devant. Il n'y a plus rien de fixe dans sa manière de gouverner ; il n'a plus d'égard au mérite, & les récompenses sont plutôt l'effet de son caprice que de son équité. Il est quelquefois sévère jusqu'à la cruauté ; & il a éteint plus de cinquante familles, pour des fautes dont les coupables ne méritoient personnellement qu'une légère punition. Pour l'amour de qui voulez-vous souffrir tant de maux ?

Ami, répondit Sou-ou, mon pere n'avoit pas rendu de grands services à l'Etat ; j'en avois encore moins rendu que lui ; cependant nous avons été comblés l'un & l'autre des bienfaits de l'Empereur. Les titres de Général d'armée & de Comte de l'Empire dont mon pere a joui ; celui d'Ambassadeur dont j'ai l'honneur de jouir moi-même, sans compter ceux dont j'ai été décoré précédemment, en sont une preuve, & m'imposent le devoir d'une reconnoissance éternelle. Fallût-il donner ma vie & me la laisser arracher par les plus affreux supplices, j'y consentirois volontiers, plutôt que d'oublier ce que je dois à mon Souverain. Les devoirs d'un sujet envers son Prince, sont les mêmes que ceux d'un fils envers son pere. Quel est le fils bien né qui ne mourroit pas volontiers pour celui qui lui a donné le jour ? Si vous voulez que je continue à vous regarder comme mon ami, ne vous avisez plus de me parler comme vous venez de le faire.

Parlons donc d'autre chose, repliqua Li-ling. Celui qui m'envoie, veut que je vous traite avec une splendeur royale. Il m'a chargé de ce qu'il a dans sa Cour de plus exquis en fait de mets & de vins ; il m'a fait suivre par une troupe de Musiciens ;

ce sont de vrais festins de cérémonie que je dois vous donner de sa part. — A la bonne heure , dit Sou-ou ; il me traite en Ambassadeur : j'accepte avec plaisir tout ce que vous m'offrez en son nom. Mettons-nous à table ; faites commencer la Musique : je soutiendrai mon rang jusqu'au bout.

En entendant ces mots , *Li-ling* laissa couler quelques larmes , & dit en sanglotant : *O vertu , vertu , que vous êtes aimable ! Mon cher Tsée-king vous êtes un vrai sage (Tsée-king est un des noms de Sou-ou).* Les deux amis commencèrent leur repas avec la même gravité que s'ils avoient été à la Cour de quelque grand Prince & en la présence du Souverain. La salle du festin n'étoit cependant qu'une petite hutte que *Sou-ou* s'étoit faite avec des branches d'arbre , qu'il avoit enduites d'un peu de terre délayée : ils n'avoient pour toute table qu'une grosse pierre , sur laquelle on posa le manger royal. Leur entretien ne roula que sur la Chine ; car *Sou-ou* vouloit savoir dans le plus grand détail , tout ce qui s'y étoit passé depuis son départ. Il fut fort touché en particulier de l'aventure de *Sée-ma-sien* dont il étoit l'ami , & de la disgrâce de quelques Grands dont il connoissoit le mérite. Il affecta de ne rien demander sur le sort de ses parens ou de ses alliés ; & quand *Li-ling* vouloit toucher quelque chose de ce qui le regardoit , il ne lui donnoit pas le temps d'achever , en lui disant : *Vous m'avez déjà mis au fait de tout cela.*

Cette fête , unique en son genre , dura plusieurs jours , après lesquels *Li-ling* pensa à se retirer : mais auparavant il voulut faire une nouvelle tentative pour tâcher de déterminer *Sou-ou* à contenter enfin le Roi. Sur la fin du dernier repas qu'ils prirent ensemble : *Mon cher Tsée-king , lui dit-il , pouvez-vous bien prendre sur vous de m'écouter encore une fois , sur ce que le Roi m'a chargé de vous représenter ?*

Sur cela , répondit Sou-ou , il y a long-temps que je suis

comme un homme mort ; on ne peut plus rien me faire entendre. Epargnez-vous la peine d'un discours tout au moins superflu. Si le Roi vous a ordonné de m'arracher la vie , au cas que je ne veuille pas le reconnoître , vous pouvez terminer votre visite par l'effusion de tout mon sang. Je vous avoue que c'est avec un sensible plaisir que je le verrois couler jusqu'à la dernière goutte.

Convaincu de la sincérité & de la grandeur d'ame de son ami, *Li-ling*, loin d'insister davantage sur l'objet de sa commission , dit en soupirant : *O mon cher Tée-king ! vous êtes un vrai sage. Mon crime est comme celui de Ouei-liu ; il a pénétré jusques dans le Ciel.* En finissant ces mots, les sanglots lui couperent la voix, & un torrent de larmes inonda son visage. Après qu'il se fut un peu remis, il fit ses derniers adieux & partit le lendemain.

Quelques années après (l'an 87 avant J. C.) l'Empereur *Hiao-ou-ti* étant mort, la nouvelle en fut portée chez les *Hioung-nou*. *Li-ling* profita de la circonstance pour demander au Roi des *Hioung-nou* la permission d'aller voir *Sou-ou*. Il l'obtint, à condition qu'il feroit de nouveaux efforts pour engager son ancien ami à suivre son exemple.

Sou-ou, qui neattoit pas à recevoir encore une fois dans son désert la visite de *Li-ling*, témoigna, en le voyant, une surprise mêlée d'inquiétude. *Rassurez-vous*, lui dit *Li-ling*, *ce qui m'amene ici n'est pas ce que vous pouvez vous imaginer. Je viens vous annoncer une nouvelle, dont vous serez sans doute affligé. L'Empereur Hiao-ou-ti est mort. Voyez ce que vous avez à faire ; je suis prêt à vous seconder en tout ce qui dépendra de moi.*

Sou-ou, sans rien répondre, se tourna du côté du Midi, se prosterna à trois reprises différentes, frappa neuf fois la terre du front, & fit les autres cérémonies funebres, avec la même gravité & les mêmes démonstrations de douleur que s'il eût été devant le cercueil qui renfermoit le corps de son maître. Pen-

dant plusieurs mois de suite , chaque jour il recommença ce lugubre exercice , une fois le matin & une fois le soir.

Un des premiers soins du Ministère sous *Tchao-ti* , qui n'étoit que dans la huitième année de son âge quand il succéda à son pere *Hiao-ou-ti* , fut d'avoir un catalogue exact de tous ceux qui avoient un mérite ou des services au-dessus du commun , afin de pouvoir les employer ou les récompenser suivant les occasions. Dans ce catalogue , on fit une mention honorable de *Sou-ou* ; mais on ajouta que son sort étoit fort incertain. *N'importe* , dit le jeune Empereur , à qui l'on avoit raconté une partie de l'histoire de ce grand homme : *il faut faire les perquisitions les plus exactes pour tâcher de découvrir la vérité. Qu'on envoie chez les Hioung-nou , pour redemander nos Ambassadeurs & les autres Chinois qu'ils retiennent chez eux contre le droit des gens.* Les *Hioung-nou* ne répondirent que par des paroles vagues & des défaites. *Tchao-ti* ne se rebuta pas. Ceux de ses sujets qui étoient chez les Tartares , n'étoient pas gardés de si près , qu'il ne s'en échappât de temps en temps quelques-uns ; & ceux qui restoient trouvoient plus d'une occasion d'écrire à leurs parens ou à leurs amis. Ainsi l'on étoit instruit à-peu-près de ce qu'il y avoit de plus intéressant à savoir. On n'ignoroit pas que le *Tchan-yu*, *Kiu-ti-heou* étoit mort depuis plusieurs années, ainsi que son successeur , & que le trône étoit occupé par un enfant. L'occasion parut favorable. De nouveaux Ambassadeurs allèrent offrir la paix ou la guerre , suivant qu'on accepteroit , ou qu'on rejetteroit les propositions qu'ils étoient chargés de faire. La principale étoit qu'on rendroit *Sou-ou* & tous les autres Chinois qui voudroient revenir dans leur patrie.

Les *Hioung-nou* consentirent à tout ce qu'on voulut ; mais ils persistèrent à assurer que *Sou-ou* étoit mort. Toutefois trop de gens étoient instruits de ce qui regardoit *Sou-ou*, pour le laisser ignorer à ceux qui étoient venus le chercher. Un Chinois alla trouver

secrètement les Ambassadeurs , leur nomma le lieu où étoit celui qu'on disoit mort, & leur suggéra un moyen pour l'obtenir : *Dites au Roi que l'Empereur, quelques jours avant votre départ, s'amusant dans un de ses jardins, à tirer des hirondelles, en tua une qui avoit un billet attaché à son pied; que ce billet étoit écrit de la main de Sou-ou, & contenoit en peu de mots son histoire : ainsi, ajouterez-vous, l'Empereur sait tout; mais il veut bien tout oublier, pourvu que vous lui rendiez enfin Sou-ou & les autres.* L'expédient réussit.

Li-ling, qu'un reste de honte avoit empêché jusqu'alors de se montrer devant les Envoyés de l'Empereur, ne put résister au desir qu'il avoit de voir encore une fois son illustre ami. Dès qu'il le fut en liberté chez ceux qui devoient le ramener, il s'y transporta lui-même pour lui faire ses derniers adieux.

Mon cher Tsée-king, lui dit-il, *votre nom est déjà célèbre chez les Hioung-nou; votre mérite & votre vertu vont être couronnés dans votre patrie. Vous serez cité dans tous les siècles à venir, comme le modèle d'une fidélité inviolable. Ce qu'on a vu de vous ici, surpasse en effet tout ce que la vénérable antiquité nous a laissé gravé sur les tables, ou écrit sur la soie. Le nom de Li-ling passera aussi, je n'en doute point, chez les descendants; mais il n'y passera qu'en compagnie de celui de Ouei-liu, & l'on ne nous nommera l'un & l'autre qu'en opposition avec vous, pour désigner des traîtres & des scélérats. Ah! si la calomnie avoit pu m'épargner; si elle ne m'avoit pas noirci dans l'esprit de l'Empereur Hiao-ou-ti d'une manière si indigne; si ce Prince avoit pu ne pas porter de moi un jugement si précipité, ou qu'il eût au moins épargné ma famille, qu'avec plaisir je me joindrois aujourd'hui à vous pour retourner dans ma patrie! N'y pensons plus; j'ai perdu toute espérance de la revoir. Les bienfaits du Roi des Hioung-nou, mon alliance avec Ouei-liu, dont j'ai épousé la fille, m'attachent ici sans retour, en même temps que tout contribue à m'éloigner de la*

Chine... Cher ami , je viens de vous ouvrir mon cœur ; daignez me rappeler quelquefois dans votre souvenir , & rendez justice à mes sentimens. Adieu ; je ne vous oublierai jamais. .

Je n'ai pas cru m'écarter de mon sujet , en parlant un peu au long de l'infortuné *Li-ling*. Cet epifode , fi c'en est un , m'a donné occasion de faire connoître un guerrier qui mérite d'être plaiſt ; parce que s'il fut infidele , il ne le devint , pour ainſi dire , que malgré lui. Tous ſes biens conſiſqués , ſa famille eteinte , & ſa mere même miſe à mort impitoyablement , en punition d'un crime dont il étoit encore innocent , le portèrent à le commettre. Ce que j'ai rapporté dans le portrait hiſtorique de *Séc-ma-tſien* , du diſcours qui occasionna ſa diſgrace , achevera de peindre *Li-ling* ; j'y renvoie le lecteur. *Voyez ci-deſſus , page 83.*

Après que tout eut été réglé pour le départ , *Sou-ou* , ayant à ſa ſuite neuf Mandarins , prit le chemin de la Chine. On lui donna pour compagnon , un nommé *Ma-houng* , autre Chinois de marque , lequel , ayant été envoyé en ambaffade auprès du Chef d'une horde voiſine , avoit été arrêté par les *Hioung-nou* , avec toute ſa ſuite. Il étoit auſſi demeuré pluſieurs années dans leur pays , ſans vouloir jamais accepter aucun emploi , ni reconnoître leur Roi pour ſon Souverain.

On ne ſauroit exprimer quelle fut la joie qu'on témoigna dans la Capitale de l'Empire , lorsqu'on y apprit l'arrivée de *Sou-ou*. Sa réputation l'y avoit devancé , & depuis qu'on avoit appris qu'il vivoit encore , & que les Tartares alloient lui donner la liberté , il étoit devenu l'objet le plus cher de l'attente publique. Il n'y eut perſonne qui ne voulût ſe procurer la ſatisfaction de le voir. A la premiere nouvelle qui ſe répandit de ſon entrée dans la ville , les rues ſe trouverent bordées d'hommes de tous les âges & de tous les etats ; & les femmes , retenues dans leurs maiſons par les loix d'une bienséance qui leur parut trop

rigoureuse pour cette fois , pratiquerent sur les portes quelques petites fentes , pour se mettre en état de voir sans être vues , & d'admirer à leur tour celui que tout le monde admiroit.

Revêtu de ces mêmes habits sur lesquels étoient les marques de sa dignité , mais qui , par la longueur du temps & les injures de l'air , n'étoient plus que d'honorables haillons ; tenant en main ce même bâton qu'on lui donna lorsqu'il partit pour son ambassade , en signe de son authenticité , mais dont tout l'ornement ne consistoit plus qu'en quelques restes des anciens flocons d'un poil plus qu'à demi-rongé , & sans couleur distincte (1) ; le grand *Sou-ou* traversa la ville aux acclamations du peuple , depuis la porte par où il étoit entré , jusqu'à celle du Palais où il étoit attendu pour être conduit en cérémonie à la salle d'audience. Le jeune Empereur , environné de ses Ministres & de toute sa Cour , le reçut avec les démonstrations d'une joie parfaite. *On m'a souvent parlé de vous* , lui dit-il , *& on ne m'en a jamais parlé que comme d'un sujet qui doit servir de modele à tous les autres. J'attendois votre retour avec le plus grand empressement. Je veux qu'on sache dans tout l'Empire que je fais cas de la vertu & que je fais l'honorer. Allez , respectable Sou-ou , allez de ce pas dans le lieu où reposent les cendres de Hiao-ou-ti mon pere. Immolez la victime ; faites les libations & les autres cérémonies qu'un Empereur seul peut faire sur le tombeau d'un Empereur. A un homme extraordinaire , il faut des distinctions qui soient extraordinaires ; aussi je n'oublierai rien pour vous*

(1) Le bâton qu'on donnoit du temps des *Han* aux Ambassadeurs , étoit tel qu'on le voit dans le Portrait de *Sou-ou*. Je l'appelle bâton , faute d'un terme plus propre ; celui d'étendard auroit peut-être mieux convenu ,

Les marques des différens degrés de Mandarinat & autres dignités , étoient peintes ou brodées sur la partie de l'habit qui couvre la poitrine , ainsi qu'on l'apperçoit dans le Portrait.

procurer le glorieux repos que votre fidélité & vos autres vertus vous ont mérité à si juste titre.

Dès-à-présent je vous eleve à la dignité de Prince, pour assister, en cette qualité, à toutes les cérémonies qui se feront dans l'intérieur de mon Palais, & vous exercerez désormais la charge d'Inspecteur général des peuples étrangers. Il s'adresseront à vous avec plus de confiance qu'à qui que ce soit, pour faire parvenir leurs demandes ou leurs plaintes jusqu'à moi. Je vous assigne pour revenu, deux mille mesures de grains, & trois millions de pieces de monnoie. Vous aurez dans la ville un hôtel conforme à votre rang, & à la campagne, deux cens arpens de terre pour une maison de plaifance & y cultiver des jardins (2). Puissiez-vous jouir long-temps de tout le bonheur dont vous êtes digne !

A un discours si affectueux & si honorable en même temps de la part de son maître, Sou-ou ne répondit que ce peu de mots.

La bonté avec laquelle vous daignez vous abaisser jusqu'à moi, les titres dont vous me décorez, les biens dont vous m'enrichissez, m'imposent, Seigneur, l'obligation d'une reconnoissance eternelle. Les dix-huit années d'une fidélité mise aux plus rudes epreuves chez les Hioung-nou, ne sont qu'une foible image de ce que je voudrois pouvoir faire pour vous la témoigner. Commandez-moi & vous serez obéi. A ces mots, il s'inclina avec respect, & fit ses remerciemens, en frappant la terre du front, à la maniere accoutumée. Il se transporta ensuite à la sépulture de Hiao-ou-ti, & lui rendit tous les devoirs funebres, comme eût fait l'Empereur lui-même; s'il s'en etoit acquitté en personne.

Il etoit juste qu'un glorieux repos le dédommageât de toutes les peines qu'il avoit effuyées pour la gloire de sa patrie & de

(2) J'appelle arpent de terre ce que les Chinois appellent *mou*. Un *mou* est une étendue de terrain de 240 pas de long sur un pas de large, & un pas est la longueur de cinq pieds.

son Souverain, & pour l'honneur du nom Chinois. Par les bienfaits de *Tchao-ti*, il se vit tout-à-coup au faite des grandeurs & de la prospérité. Il étoit aimé de son maître, considéré des Grands, consulté par les Ministres, & respecté de tout le monde; rien ne manquoit, ce semble, à son bonheur. Mais sa mauvaise fortune le replongea bientôt dans les malheurs. Il étoit de sa destinée, s'il faut ainsi parler, de souffrir pour les crimes d'autrui. Le complot tramé chez les *Hioung-nou* par son compagnon d'ambassade, fut le premier prétexte dont on se servit pour l'arrêter : les brigues qui se firent à la Cour contre l'Empereur, en faveur du Prince de *Yen*, furent cause de sa disgrâce, & faillirent à lui faire perdre la vie dans les supplices.

Le Prince de *Yen*, nommé *Lieou-tan*, étoit frere de l'Empereur *Tchao-ti*, & avoit sur lui l'avantage d'être son aîné & d'avoir pour mere une Princesse d'un rang supérieur à celui qu'occupoit la mere de *Tchao-ti*. Malgré cette double prérogative, qui sembloit devoir lui assurer le trône, son pere *Hiao-ou-ti* avoit choisi le plus jeune de ses fils pour être son successeur, & lui avoit donné un Conseil composé de tout ce qu'il y avoit de plus habile, en fait de gouvernement, parmi les Princes & les Grands du premier ordre. Indigné d'une préférence qu'il croyoit lui être injurieuse, le Prince de *Yen* eût bien souhaité faire valoir son droit par les armes. Mais il avoit ~~à~~ à trop forte partie, & il étoit observé de trop près, pour pouvoir pratiquer les gens de guerre sans qu'on s'en apperçût à la Cour. Il commença par se faire secrètement un parti parmi ceux qui étoient revêtus de quelque emploi. *Sou-yuen* se trouva malheureusement du nombre de ceux qui se laisserent gagner.

Le Ministère & le Conseil du jeune Empereur, auxquels rien n'échappoit, ne furent pas long-temps sans découvrir le complot. Tous ceux qui s'y trouverent compliqués, subirent la peine due à leur crime, & leurs familles furent éteintes.

L'illustre *Sou-ou* eût été mis à mort , en conséquence d'une loi qui rend les peres responsables des fautes des enfans , quand ces fautes sont de nature à intéresser l'autorité légitime , ou le bien public , si *Ho-koang* , alors Général des troupes de l'Empire , ne s'y fût opposé : *Si jamais* , dit-il en plein Conseil , & en présence de l'Empereur , *il y a eu quelqu'un en faveur de qui on dût suspendre l'exécution d'une loi pénale , c'est sans contredit le respectable Sou-ou. Sa fidélité mise aux plus rudes épreuves , pendant l'espace de dix-huit ans , est une preuve convaincante que ce n'est ni par ses leçons , ni par son exemple , que Sou-yuen a été entraîné dans le crime de rébellion qu'on lui reproche ; je dis qu'on lui reproche , parce qu'il n'en est coupable qu'à demi , s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Son attachement au Prince de Yen , & à quelques amis particuliers , l'a empêché de trahir un secret qu'on lui avoit confié. Que Sou-yuen périsse ; il le mérite ; je ne m'y oppose pas : mais qu'en laissant vivre Sou-ou , son pere , on respecte des jours que les barbares Hioung-nou ont cru devoir respecter eux-mêmes. Cependant , pour accomplir en quelque sorte la loi , on peut le priver de ses charges ; il sera comme mort pour l'Etat.*

Tout le monde applaudit à ce discours ; *Sou-ou* perdit tous ses emplois ; mais on le laissa jouir de la vie & de tous ses biens. Ce grand homme étoit trop au-dessus des coups de la fortune , pour se laisser abattre par celui qu'elle venoit de lui porter. Il se retira dans un de ses jardins , qu'il prit soin de cultiver lui-même , & vécut ainsi dans la solitude pendant tout le temps que dura encore le regne de *Tchao-ti* , c'est-à-dire environ six ans.

La mort de cet Empereur laissa le trône vuide , faute d'enfant mâle qui pût lui succéder. L'ambition des Princes du sang auroit infailliblement causé des guerres civiles , sans les mesures efficaces que prit *Ho-koang* pour les prévenir. Comme , en sa qualité de grand Général de l'Empire , il avoit toutes les troupes à sa disposition , il s'en servit pour maintenir la paix. Il indiqua , de

concert avec les Ministres, sous le nom de l'Impératrice régente, l'assemblée des Grands, & voulut que *Sou-ou* vînt y prendre sa place, en qualité d'ancien membre du Conseil. Tout se fit ainsi qu'il le souhaitoit. Il fut conclu, à la pluralité des voix, que *Lieou-ho*, Prince de *Tchang-y*, & oncle de l'Empereur mort, monteroit sur le trône. Le grand Général alla au devant du Prince, & l'amena avec pompe dans la Capitale, où il le fit reconnoître par tous les Ordres de l'Etat, pour vrai & légitime successeur de *Tchao-ti*.

La cérémonie étoit à peine finie, qu'on eut lieu de se repentir d'un choix qui alloit mettre tout l'Empire en désordre. *Lieou-ho* donna toute sa confiance à quelques vils courtisans qu'il avoit amenés de sa Principauté de *Tchang-y*; il commit les injustices les plus criantes, se livra à toutes sortes d'excès, & ne garda pas même les bienséances les plus ordinaires de son rang. La même main qui l'avoit placé sur le trône, fut forcée de l'en faire descendre le second mois de son regne. Les Grands, les Ministres & les principaux Mandarins des grands Tribunaux, dont les représentations n'étoient plus écoutées, s'adressèrent secrètement à l'Impératrice, ci-devant Régente, & la supplièrent de vouloir bien leur ordonner de s'assembler, sous la sauve-garde du grand Général *Ho-koang*.

Avant que de s'engager à une démarche de cette importance, *Ho-koang* voulut savoir le sentiment de son ami *Sou-ou*. Il se transporta chez lui, lui exposa tout le plan de l'entreprise, & le pria de lui tracer la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion.

Ami, lui dit *Sou-ou*, ce que vous exigez de moi, demanderoit de ma part les plus sérieuses réflexions, si dès le premier jour de l'élévation du Prince *Chang-y*, je n'avois déjà prévu la démarche pour laquelle vous venez me consulter. J'y ai souvent pensé, & il m'a toujours paru qu'elle étoit nécessaire. Les Grands,

sous l'autorité de l'Impératrice Régente, ont choisi Lieou-ho pour Empereur ; & en le choisissant , ils ont cru sans doute qu'il étoit en état de bien gouverner. Ils se sont trompés ; tout l'Empire en convient. Les cruautés , les débauches , les folies même dont il nous rend témoins chaque jour , ne prouvent que trop qu'il n'est rien moins que le Fils du Ciel. Les mêmes Grands peuvent , sous la même autorité , réparer une faute dont ils se sont rendus coupables sans le vouloir : mais qu'ils prennent bien garde , en voulant la réparer , d'en commettre une plus considérable encore , celle de répandre le sang. Cet article vous regarde particulièrement. Vous avez tous les gens de guerre à votre disposition. Ils vous estiment , ils vous aiment ; ils ne feront que ce que vous leur prescrirez , & de la manière dont vous le leur prescrirez.

Lieou-ho ne pensoit point à l'Empire quand on l'a nommé pour venir en prendre le gouvernement. Il ne l'a accepté , que parce qu'on le lui a offert : il y renoncera parce qu'on le lui ôte. Qu'on le laisse vivre , & qu'on le renvoie dans sa principauté : on ne lui fera aucun tort dont il puisse raisonnablement se plaindre. En lui ôtant ce qui ne lui appartenoit point , parce qu'il n'a pas rempli les conditions sous lesquelles on le lui avoit donné , on lui rend ce qui étoit à lui : de quoi se plaindrait-il ? du reste, vous n'avez point à vous mettre en garde contre les cabales qui pourroient se tramer en sa faveur. Il est trop lâche pour oser rien entreprendre de lui-même ; il est trop détesté pour trouver des partisans.

Pour ce qui est de celui que vous devez choisir pour remplir un trône qui va devenir vacant , il faut pour première qualité , qu'il ait celle d'être homme , & de sentir qu'il est tel. Celui à qui la fortune a toujours ri , qui n'a jamais rien éprouvé des misères humaines , si par les droits de sa naissance , ou par l'effet de quelque heureux hasard , il se trouve enfin placé au-dessus des

autres hommes, il se croit presque d'une nature différente de la leur ; il ne prend aucun intérêt à leur sort. Ne pouvant se former qu'une idée fort superficielle de ce que c'est que souffrir la faim, la soif, les douleurs aiguës que causent les différens maux, les injures, les affronts, les injustices, l'indigence honteuse & la pauvreté, comment pourroit-il s'attendrir sur les malheureux, prendre des mesures efficaces pour leur procurer du soulagement, & ne rien oublier pour en diminuer le nombre ; car il est impossible d'empêcher absolument qu'il ne s'en trouve toujours quelques-uns ?

Les plus grands de nos Empereurs sont ceux qui n'étant encore que simples particuliers, ont ressenti leur part des calamités publiques, ont été en proie aux soucis rongeurs, & ont essuyé des travaux & des peines de plus d'un genre. Il est un jeune Prince, arrière petit-fils de Hiao-ou-ti, qui, nourri presque en naissant dans les horreurs d'une prison, où, pour des crimes supposés, l'on avoit enfermé sa mere, a mené jusqu'à présent la vie d'un simple particulier. Vous connoissez Ping-ki ; vous savez qu'il est grand homme d'Etat & un savant du premier ordre : c'est chez lui que vous trouverez le jeune Prince que je vous indique. Ping-ki, après l'avoir sauvé de la proscription qui devoit le faire périr, l'a élevé dans sa propre maison & l'a instruit avec soin de ce qu'il importe le plus à tout homme de savoir. A en juger par tout le bien qu'il m'a dit, en différentes occasions, de son illustre eleve, je ne vois personne dans la famille Impériale qu'on puisse lui comparer & qui soit plus en état de gouverner l'Empire. Allez vous-même chez Ping-ki, informez-vous exactement de tout, & faites ensuite ce que vous croirez devoir contribuer le plus à la majesté de l'Empire, au bien des peuples & à la guerre particulière de la maison des Han. Voilà, cher ami, ce que sans intérêt, comme sans préjugés, j'ai cru pouvoir vous dire avec une entière effusion de cœur.

Le grand Général qui l'avoit écouté avec une extrême

attention, & qui le regardoit comme l'homme le plus sage de son siècle, se détermina sans peine à faire ce qu'il venoit de lui suggérer. Il se transporta chez *Ping-ki*, & le pria de l'instruire avec sincérité de tout ce qu'il savoit en bien ou en mal sur le compte du jeune Prince. Voici quelle fut en gros la réponse de *Ping-ki*.

L'Empereur Hiao-ou-ti eut plusieurs enfans, comme tout le monde le sait. Celui d'entr'eux qu'il appella du nom de Ouci, lui donna un petit-fils qui porta le nom de Ché-hoang-sun. C'est de Ché-hoang-sun que vient le jeune Prince auquel j'ai eu l'honneur de donner mes soins. On l'appelle indifféremment Hoang-tseng-sun, & Ping-ki. Ce dernier nom lui fut donné dès la première année de son âge, à raison des fréquentes maladies auxquelles il étoit sujet (3).

Des désordres de plus d'un genre, occasionnés dans le Palais par quelques prétendues magiciennes qui y étoient admises, firent soupçonner Ché-hoang-sun & la Princesse son épouse, d'y avoir eu part. Dans les premiers mouvemens de sa colère, l'Empereur les fit enfermer l'un & l'autre, & ordonna des informations juridiques pour pouvoir les convaincre de leur prétendu crime. Ping-ki, encore à la mamelle, suivit le sort de sa mère, & fut enfermé dans la même prison.

Après plusieurs mois de recherches, l'Empereur les crut coupables, & les condamna à être mis à mort avec toute leur famille. Je fus chargé moi-même d'aller leur intimer le cruel arrêt. Le sort de cette auguste famille que je croyois n'avoir pas mérité d'être traitée avec tant de rigueur, me fit verser des larmes. Je m'attendris en particulier sur le petit enfant qu'on alloit égorger pour des crimes auxquels il ne pouvoit pas avoir eu part, & dont il

(3) Le nom de *Ping-ki* que portoit le jeune Prince, est tout différent du nom de *Ping-ki* que portoit l'illustre Magistrat qui lui sauva la vie : ils s'écrivent différemment.

n'étoit pas même sûr que ses parens fussent coupables. Je le pris, je le cachai, je le fis élever secrètement jusqu'à ce qu'il fût en âge de recevoir des instructions. Je me fis alors son instituteur & son maître, & j'ose vous assurer que je n'ai pas travaillé en vain.

Il est à présent dans la dix-neuvième année de son âge. Il a l'ame élevée, le cœur droit & bon ; il est grave dans son maintien, décent dans ses manières, ouvert & plein d'enjouement avec ses amis, affable envers tout le monde. Sensible aux maux d'autrui, il est toujours prêt à procurer du soulagement à ceux qui souffrent. Il a lu tous les King, il en a pénétré le sens, & s'est mis en état de se conduire suivant les maximes qu'ils renferment : voilà ses bonnes qualités. Pour ce qui est de ses défauts, je serois fort en peine de vous les dire. Soyez persuadé que si je lui en connoissois, je vous en ferois l'énumération avec la même franchise que je viens de vous parler de ses vertus.

Le grand Général n'en demanda pas davantage. Cependant il ne voulut rien faire sans avoir consulté *Tien-yen-nien*, Grand du premier ordre, qui avoit été long-tems à la tête des affaires, & qui, par son intégrité & ses autres vertus, s'étoit acquis le droit de parler sans détours au Souverain lui-même. Il alla le trouver, & lui exposa son projet :

Tien-yen-nien l'approuva : le Conseil de la Nation s'assembla chez l'Impératrice, & le Grand-Général s'adressant à cette Princesse, il dit : *Lieou-ho, Prince de Tchang-y, s'est rendu indigne de faire les cérémonies dans la salle des ancêtres ; comment pourroit-il être Empereur ? C'est de vous, qui êtes la mere de l'Empire, que je dois recevoir l'ordre de vous l'amener, pour entendre l'arrêt de sa condamnation. L'Impératrice qui étoit prévenue, répondit : Faites tout ce qui convient ; je me décharge de tout sur vous.*

Le Grand-Général se rendit aussi-tôt à l'appartement du Prince, dont il avoit fait garder les avenues, se saisit des

sceaux

sceaux de l'Empire & des ornemens impériaux , conduisit le Prince lui-même dans la salle du Conseil , & en présence de toute l'assemblée. Un des Ministres lut à haute voix l'ecrit qui contenoit l'énumération des crimes qu'on lui imputoit , & l'arrêt de l'Impératrice qui le dépouilloit de la dignité suprême. Cette lecture achevée , le Grand-Général se fit apporter la cassette dans laquelle étoient les sceaux , en prit la clef , & porta l'un & l'autre à l'Impératrice , en lui demandant ses ordres au sujet de *Lieou-ho* : *La clémence* , répondit cette Princesse , *est la première vertu des Souverains. Je fais grâce à Lieou-ho : qu'il vive. Faites-le reconduire dans sa Principauté de Chang-y* , & que la triste expérience qu'il vient de faire le rende sage pour l'avenir. A l'instant le Prince fut conduit jusques sur les frontières du petit Etat dont on lui laissoit le gouvernement , sans que personne parût s'intéresser à son sort.

Après avoir dépouillé *Lieou-ho* , on pensa à faire reconnoître le jeune Prince *Ping-ki*. Le Grand-Général convoqua chez l'ancienne Impératrice , une assemblée générale des Princes , des Grands & des premiers Magistrats de l'Empire. Il s'y rendit lui-même , & adressa ces paroles à l'Impératrice : *Comme mere de l'Empire , c'est à vous qu'il appartient de faire choix d'un Prince pour le gouverner. Il en est un qui a toutes les qualités requises pour faire un digne Empereur. Il est arrière-petit-fils de Hiao-ou-ti ; il a à peine accompli la dix-huitième année de son âge , & il a déjà appris le Ché-king , le Lun-yu & le Hiao-king. Il a les mœurs douces , & sa conduite est sans reproche. Il est humain & compatissant ; je crois qu'il peut être le digne successeur de Tchao-ti : il se nomme Ping-ki. Tous ceux qui sont censés représenter les ordres de l'Etat , sont de même avis que moi.... Je le choisis* , répondit l'Impératrice , *qu'il monte sur le trône.*

Ce fut ainsi qu'un Prince condamné à périr presque en naissant , contraint de passer les premières années de sa vie

dans l'obscurité d'une prison , puis chez une nourrice mercenaire , & ensuite dans la maison d'un simple particulier ; toujours agité par la crainte d'être reconnu , toujours attentif sur lui-même , pour ne pas donner lieu à des mécontentemens ou à des soupçons , uniquement occupé de l'étude des livres , des hommes & de son propre cœur , fut porté au faite des grandeurs , sans s'y être attendu , sans le vouloir , même sans y avoir pensé.

Un des premiers soins de *Ping-ki* , dès qu'il fut sur le trône , (qu'il a illustré sous le nom de *Tchoung-tsong* , *Hiao-siven-hoang-ti* , ou simplement de *Siven-ti*) fut de témoigner sa reconnaissance à tous ceux qui avoient contribué à son élévation. Comme *Sou-ou* étoit de ce nombre , il eut part aux bienfaits du Prince. L'Empereur lui rendit tous les titres , dignités & revenus dont on l'avoit dépouillé à l'occasion du crime de son fils ; l'appella auprès de sa personne , & le mit au rang de ceux qui pouvoient lui présenter des Requêtes , entrer avec lui dans le détail de l'administration , lui faire des représentations sur les objets du gouvernement , & lui parler directement & par eux-mêmes , de vive voix ou par écrit , dans toutes les circonstances où ils le jugeroient à propos ; faveur insigne qu'il n'accorda qu'à un petit nombre d'hommes choisis.

Cette distinction ne fut pas la seule dont ce grand Prince voulut bien honorer *Sou-ou*. Par respect pour sa vertu , il ne l'appelloit que par le nom de sa principale dignité , & jamais par son nom propre , comme c'est la coutume des Empereurs à l'égard de leurs sujets. Par respect pour son âge , il l'exempta du cérémonial , & le laissa libre de venir à la Cour , ou de s'en dispenser. Mais par retour , lui-dit ce bon Prince , *je vous demande aussi une grace qu'il faut que vous m'accordiez ; c'est de ne pas me priver de la satisfaction de vous voir , au moins le premier & le quinzième jour de chaque mois.*

Pénétré de tant de marques de bonté, *Sou-ou* fit chaque jour de nouveaux efforts pour s'en rendre plus digne. Il ne s'occupoit que des moyens d'augmenter la gloire de son maître & celle de l'Empire. S'il présentoit des suppliques (il en présentoit fréquemment), elles avoient pour objet d'obtenir, tantôt la suppression de quelque droit onéreux, tantôt quelques gratifications extraordinaires envers ceux qui avoient bien mérité de l'Etat. S'il parloit confidemment au Prince, & c'étoit presque tous les jours, & souvent plus d'une fois par jour, il ne l'entretenoit que pour lui faire connoître les différens besoins de ses sujets dans les circonstances actuelles, que pour l'engager à tirer de l'obscurité le mérite modeste, mais oublié; les talens vrais, mais peu connus; la vertu éprouvée, mais sans patron pour la faire valoir.

Loin de se rendre à charge par tant de demandes, il n'en devint que plus aimable aux yeux d'un maître bienfaisant, qui ne cherchoit de son côté qu'à bien mériter des hommes au-dessus desquels la fortune l'avoit placé. L'estime & l'affection que l'Empereur conçut pour *Sou-ou*, alla si loin, que, ne pouvant plus rien ajouter aux preuves qu'il lui en avoit déjà données, il chercha s'il n'y auroit pas encore quelqu'un de son sang & de son nom sur qui il pût répandre de nouveaux bienfaits.

Quel dommage! dit-il à ses Grands, un jour qu'ils lui annoncerent une légère indisposition de *Sou-ou*, *quel dommage qu'un tel homme n'ait eu qu'un fils, & que ce fils se soit rendu coupable d'un crime qui a mérité la mort! Cherchez, vous qui êtes ses amis, informez-vous, tâchez de découvrir s'il ne resteroit pas encore quelque rejetton d'une race si vertueuse. Ce qu'on a fait pour moi, on peut l'avoir fait pour d'autres.*

Après un pareil ordre, tout le monde fit des recherches, tant pour plaire au Souverain que par affection pour celui qui

en étoit l'objet. Le Prince *Ping-nguen-heou* fut plus heureux que tous les autres ; il étoit beau-pere de l'Empereur & ami particulier de *Sou-ou*. Il s'adressa à *Sou-ou* lui-même : *Mon cher Sou-ou*, lui dit-il , *l'Empereur veut absolument qu'on vous trouve quelque fils ou quelque petit-fils. Il croit qu'il peut être arrivé dans votre famille , à l'égard de quelqu'un des vôtres , ce qui est arrivé dans la sienne à l'égard de lui-même. Ping-ki ne craignit pas de lui sauver la vie , malgré les ordres d'un Prince irrité : ne se seroit-il pas trouvé quelque imitateur de Ping-ki , lorsqu'on exécuta l'arrêt qui condamnoit toute votre famille à périr ? Dites-moi ce que vous en savez.*

Ce que je fais , répondit Sou-ou , c'est qu'après le crime de mon indigne fils , tout ce qui lui appartenoit fut impitoyablement massacré. J'aurois moi-même été mis à mort , si le grand Général Ho-koang ne s'y fût opposé de tout son crédit. Du reste , je ne connois personne ici qui puisse perpétuer mon nom.

Je vous avouerai néanmoins que je ne crois pas impossible qu'un fils que j'ai eu d'une femme Tartare , lorsque j'étois chez les Hioung-nou , soit encore vivant. S'il vit , il ne peut être que parmi les vassaux , sujets ou esclaves du traître Ouei-liu , parce que c'est par les gens de Ouei-liu que lui & sa mere me furent enlevés , après la mort du Prince Yu-kan-ouang.

Ce Prince humain , quoique frère du Roi , mon persécuteur & mon tyran , osa me prendre sous sa protection. Il me fit tout le bien qui fut en son pouvoir , & voulut que je prisse une épouse qu'il me donna de sa main , afin , disoit-il , d'avoir au moins quelqu'un qui pût me fermer les yeux & faire les cérémonies après ma mort. J'ai vécu avec cette femme un peu plus de deux ans ; j'en eus un fils auquel je donnai le nom de Sou-toung-koué.

Je jouissois des bienfaits de mon protecteur avec toute la satisfaction que j'étois capable de goûter sous une domination étrangère , quand une mort prématurée me l'enleva. Le perfide Ouei-

liu qui étoit instruit de tout, mais qui n'avoit osé me nuire du vivant de *Yu-kan-ouang*, n'eut pas plutôt appris sa mort, qu'il vint fondre sur mes possessions, ravagea tout, m'enleva tout, & après avoir détruit toutes les habitations qui s'étoient formées aux environs de l'endroit où je demeurois moi-même, il me laissa aussi seul & aussi dénué de tout, que je l'avois été les premières années de mon exil. Depuis ce temps, je n'ai point entendu parler de mon fils, non plus que de sa mere. J'ignore quel est leur sort. — Nous en serons bientôt instruits, répliqua le beau-pere de l'Empereur, qui aussi-tôt annonça à l'Empereur la découverte qu'il venoit de faire. L'Empereur charmé de cette nouvelle, fit partir sur le champ un Mandarin pour faire les perquisitions les plus exactes chez les Tartares, & tâcher de découvrir si *Sou-toung-koué* vivoit encore; il vivoit : le Mandarin le racheta, & obtint la permission de l'emmener en Chine, où il fut reçu avec toutes sortes de distinctions. L'Empereur l'admit en sa présence, le combla de caresses & le rendit à son pere, en lui adressant ces paroles: *Je ne vous le confie que comme un dépôt; car je prétends qu'il soit autant à moi qu'à vous. Je prends sur moi tout ce qui regarde sa fortune; mais je veux partager avec vous le soin de le former à nos manieres.* Ce Prince ne dédaigna pas d'entrer dans le détail des graces particulieres qu'il vouloit lui accorder. Il lui donna des maîtres pour la langue Chinoise & pour les cérémonies. Il le dispensa pour quelque temps de garder l'étiquette quand il viendrait à la Cour. Il lui fit une maison, lui assigna des revenus, & l'éleva au grade de *Lang-koan*, Mandarinat de guerre, dont les prérogatives étoient dans ce temps-là à la Chine ce que peuvent être aujourd'hui chez nous celles d'un Brigadier des armées, ou d'un Maréchal de camp.

Après l'arrivée de son fils, *Sou-ou* coula le reste de ses jours dans une tranquillité inaltérable. L'Empereur le regardoit comme

son ami, & le peuple ne voyoit dans sa personne qu'un protecteur sincere & désintéressé. Sans envieux, parce qu'il ne faisoit ombrage à personne; sans ennemis, parce qu'il faisoit du bien à tous; il goûtoit en paix tous les fruits de la gloire, de la bienfaisance & de la vertu. Tout ce que la fortune peut faire sentir de plus rigoureux étoit venu fondre sur lui, & ne l'avoit point accablé; tout ce qu'elle peut accorder de plus flatteur & de plus séduisant, se rassembla sur lui & ne l'éblouit jamais. Toujours lui-même dans les différens états de sa vie, il mourut regretté de sa Nation, après avoir poussé sa carrière au-delà de la quatre-vingtième année de son âge, l'an 60 avant l'ère chrétienne, la quatorzième année du regne de *Hiao-siven-ti*, & la seconde de *Chen-kio*. L'Empereur parut véritablement affligé quand on lui annonça sa mort. Il députa les plus distingués de sa Cour, pour aller en son nom faire les cérémonies funebres sur son cercueil, & fit prendre dans son trésor de quoi fournir aux frais de ses funérailles. L'histoire de ce sage fut pendant long-temps le sujet de tous les entretiens. Les Ecrivains la consignerent dans leurs ouvrages, les Poètes la célébrèrent dans leurs vers; & pour ne pas priver la postérité d'une partie de ce grand homme, les Peintres reproduisirent son image dans une infinité de Portraits. Mais de tous les honneurs qu'on rendit à sa mémoire, le plus flatteur est sans contredit celui que lui accorda le Prince, environ neuf mois après sa mort. En voici l'occasion & l'époque.

La troisième année de *Kan-lou*, dit l'histoire, c'est-à-dire la vingt-troisième du regne de *Siven-ti*, & la cinquante-unième avant J. C. *Ye-tchan-yu*, Roi des *Hioung-nou*, vint en personne rendre hommage à l'Empereur. Cet exemple inspira à tous les Rois Tartares le plus grand respect pour l'Empire. L'Empereur en conçut une si grande joie, qu'il résolut de faire de son côté quelque chose d'extraordinaire. Il n'est pas de mon sujet de

décrire ici la magnifique réception dont il honora le *Ko-han* ; je ne dois parler que de ce qui peut avoir quelque rapport à *Sou-ou*. Après avoir fait à ce Prince étranger tous les honneurs possibles , l'Empereur lui permit de s'en retourner : *Ce n'est point à moi*, dit-il à son occasion , *qu'on doit attribuer les glorieux événemens de mon regne. C'est à la valeur de mes guerriers , c'est à la sagesse & à l'expérience de ceux qui composent mon Conseil, que l'Empereur est redevable de la gloire dont il brille au-dehors & de la tranquillité dont il jouit au-dedans. Il est juste que ces grands hommes qui ont le plus concouru , par leurs lumieres ou par leurs actions , à illustrer mon regne , soient illustrés à leur tour par quelque monument qui puisse les faire connoître jusqu'à nos derniers descendans. Voici ce que j'ai imaginé :*

Le Ki-lin est un animal extraordinaire qui ne se montre que rarement ; de tels hommes ne se montrent pas moins rarement , & ne sont pas moins extraordinaires. Je veux faire placer les Portraits des principaux d'entr'eux dans une salle particuliere que l'on appellera la salle supérieure des Ki-lin. On mettra sous chaque Portrait le nom de celui qu'il représente , avec quelque inscription ou quelque emblème qui désigne le genre de mérite qui l'aura distingué. Je vous laisse le choix de ceux que vous jugerez dignes de cet honneur. Consultez entre vous , & qu'une exacte impartialité soit votre guide. Rendons aux illustres morts la justice qui leur est due : ceux qui viendront après nous en useront de même à notre egard.

Ce projet fut approuvé d'une commune voix , & on le mit à exécution. Tous les suffrages réunis tombèrent sur onze personnages , qu'on choisit par préférence à tous les autres , comme les *Ki-lin* du regne de *Siven-ti*. Notre *Sou-ou* fut du nombre : on mit son Portrait dans la salle , & l'Empereur fit lui-même son inscription par ces trois caractères , *Tien-choué-koué* , qu'il ajouta au nom de *Sou-ou*. Cette inscription est simple , mais

sublime : elle désigne tout-à-la-fois le nom de la magistrature ou de la dignité dont étoit revêtu celui qui en est l'objet , & cette haute vertu qui le rendit un spectacle digne d'être admiré de tout l'univers , & imité par tous ceux qui sont nés sujets. Il ne feroit pas aisé de l'expliquer en François avec cette noble simplicité qu'elle a dans la langue Chinoise. En voici le double sens : *Sou-ou , Instruëteur de tous les Royaumes*. C'est le nom de la dignité ou magistrature que l'Empereur créa en sa faveur, en lui donnant le soin d'instruire ceux des Royaumes étrangers qui vouloient avoir quelque rapport avec la Chine. *Doëtrine immuable transmise à tous les Royaumes par Sou-ou* : c'est le sens littéral dont on peut faire l'application aux vertus de ce grand homme , & en particulier , à son invincible fermeté , à sa constance inaltérable & à sa fidélité à toute épreuve. Un Poëte des temps postérieurs l'a comparé dans une espece d'épitaphe avec *Ouei-liu & Ly-ling* ; en voici la traduction.

Traître à son Prince , à sa patrie ,
Ouei-liu combla son infamie
 En renonçant à ses aïeux (1) :
Ly-ling , pour conserver sa vie ,
 Consentit à l'ignominie
 De porter un joug odieux (2).
 Mais , plutôt que d'être infidèle ,
Sou-ou , notre digne modele ,
 S'expose à tous les coups du fort :
 Quand c'est le devoir qui l'appelle ,
 Il ne craint ni la soif cruelle ,
 Ni l'affreuse faim , ni la mort.

(1) Renoncer à ses aïeux , c'est en style Chinois , aller vivre sous une domination étrangère.

(2) Ce ne fut , pour ainsi dire , que malgré lui que *Ly-ling* se soumit aux Tartares , après avoir perdu l'espérance de rentrer en grace auprès de son légitime Souverain.

Memoires sur les Chinois.



PAN - HOEI - PAN . Savante .

L I I.

P A N - H O E I - P A N , Savante.

Pan-hoei-pan, fille de *Pàn-piao*, sœur de l'historien *Pàn-kou*, & épouse de *Tsao-ché-chou*, mérite sans contredit un des premiers rangs parmi les personnes du sexe qui ont honoré leur patrie & leur siècle.

Elle naquit à *Fou-fong-hien*, ville du troisième ordre de la Province du *Chen-si*. Sa famille qui, depuis plusieurs générations, donnoit à l'Etat, des Mandarins de lettres & d'armes, jouissoit d'une fortune honnête & d'une réputation d'intégrité & de bonnes mœurs qui la faisoit aller de pair avec ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les citoyens. Son pere lui donna une education digne de sa naissance, & elle en profita: elle joignoit à toutes les graces de son sexe un esprit des plus pénétrants, une application des plus constantes, & une docilité à toute épreuve. Les différens noms qu'elle porta avant même qu'elle quittât la maison paternelle, sont autant de titres honorifiques qui ne sont pas moins l'éloge de sa personne que de son caractère & de son esprit.

On lui donna d'abord le nom de *Tchao*, qui signifie proprement la *splendeur du soleil*, mais dont la signification s'étend par analogie à *ce qui se manifeste par soi-même*, & qui, en se manifestant, frappe toujours par quelque endroit agréable. Ses reparties vives, fines, mais toujours dans la modestie convenable à son sexe & à son âge, donnerent lieu à cette première dénomination. La maniere claire, brillante, & cependant précise, dont elle s'enonçoit quand elle rendoit compte de ses études; sa propreté dans ses habillemens même les plus simples; sa bonne grace dans sa parure & dans son maintien, lui en attirèrent bientôt une seconde. Ce fut celle de *Hoei-pan*,

qu'on peut rendre en François par ces mots : *Qui embellit la vérité par les agrémens , & dispose tout avec ordre.* On l'appella encore du nom de *Ki* , pour signifier qu'elle joignoit la sagesse à la beauté.

Elle etudia les mêmes livres qu'on faisoit etudier à ses freres ; mais ce fut , pour ainsi dire , à la dérobee. Elle travailloit à ses ouvrages particuliers ; elle cousoit , brodoit , & en même temps elle ecoutoit les leçons qu'on donnoit à ses freres dans la chambre voisine , sur les *King* & sur le *Kou-ouen*. Elle connoissoit déjà un assez grand nombre de caracteres ; elle pouvoit expliquer les passages les plus difficiles du *Chang-chou* , avant qu'on se fût apperçu qu'elle savoit lire. Ce fut ce qui engagea *Pan-piao* , son pere , à ne pas laisser inutile un talent qui le manifestoit d'une façon si marquée. Il lui donna une personne de son sexe qui pût l'instruire tout-à-la-fois & dans les lettres & dans les devoirs de son etat.

Cependant , comme l'intention de *Pan-piao* n'etoit pas de faire de sa fille une lettrée , il pensa à lui procurer un etablissement digne de sa naissance & de son mérite. Dès qu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans , il la maria à un jeune homme nommé *Tsao-ché-chou* , fils d'un des Mandarins du lieu , qui etoit dans le cas d'obtenir bientôt par lui-même quelque emploi distingué.

En entrant dans cette maison etrangere , *Pan-hoei-pan* n'eut rien de plus à cœur que de s'y faire aimer ; elle se regarda comme la très-humble servante de sa belle-mere , & voulut en faire les fonctions : elle fut la fidelle compagne de celui qu'on lui avoit donné pour epoux , mais compagne docile & toujours soumise. Le soin du ménage fut le premier de ses soins ; & si elle donna quelques momens aux lettres , ce ne fut que pour complaire à son mari qui l'exigea d'elle , afin de profiter de ses lumieres , dont il avoit usé dans plus d'une occasion. Devenue mere ,

elle ne voulut se décharger sur personne de la tâche que la nature impose à celles qui sont revêtues de cette qualité. Elle nourrit elle-même ses enfans ; elle les instruisit , & se donna toute entière à leur education. Elle avoit fait , étant fille , les délices de ses parens ; elle eut , étant femme , toute la tendresse de son epoux.

Un troisieme etat auquel elle ne s'attendoit pas d'être réduite si-tôt , acheva de faire briller sa vertu & lui fournit l'occasion de mettre au grand jour ses talens littéraires. Une mort prématurée lui enleva son mari ; elle le pleura , & après lui avoir rendu les devoirs funebres avec toute la décence & les marques de douleur requises en pareil cas , elle se retira chez *Pan-kou* , son frere , pour y passer ses jours dans une austere viduité , & se consoler dans le sein des lettres , d'une perte qu'elle étoit bien résolue de ne jamais réparer.

Pan-kou étoit historiographe de l'Empire , & s'occupoit alors à revoir les annales de *Sée-ma-tsien* , & à y ajouter une suite , sous le nom de *Han-chou* , ou de *Livre des Han*. Il travailloit encore à deux autres ouvrages , dont l'un portoit le titre de *Pa-piao* , c'est-à-dire des *Huit Modeles* , & l'autre , celui de *Tien-ouen-tché* , ou d'*Instructions sur l'Astronomie*. Des ouvrages de cette nature demandoient , de la part de celui qui les entreprenoit , une lecture immense , du goût , de la critique , & une application presque sans relâche. Il trouva que sa sœur réunissoit dans sa personne toutes ces qualités , & qu'elle étoit très-disposée à en faire usage. Il n'hésita pas à partager avec elle un travail dont il étoit à présumer qu'il recueilleroit seul les fruits : il ne prétendit pas cependant la priver de sa part de la gloire. Il ne laissoit échapper aucune occasion de faire l'eloge de sa sœur ; & lorsqu'il lisoit devant l'Empereur , ou en présence de quelques amis , des lambeaux des ouvrages auxquels il avoit eu ordre de travailler , il ne manquoit jamais

de dire : *Cet article est de Pan-kou , cet autre est de Pan-hoei-pan.* Heureux ! si la gloire littéraire eût été le seul terme de son ambition.

L'accès qu'il avoit auprès des Grands fut cause de sa perte. Un ancien Général nommé *Teou-hien* , frere d'une des Impératrices , l'honora d'une amitié très - particuliere. Ce *Teou-hien* avoit été tout-puissant sous le regne de *Tchang-ti*. Son crédit se soutint encore les trois premieres années de *Ho-ti* , successeur immédiat de *Tchang-ti* ; mais il se forma à la Cour un parti contre lui : on fit entendre au Prince qu'il n'étoit pas en sûreté sur le trône , s'il ne se hâtoit de réprimer l'audace de *Teou-hien* & de ses créatures.

Le jeune Empereur qui se croyoit en état de gouverner par lui-même , quoiqu'il ne fût encore que dans la quatorzieme année de son âge , ne fut pas fâché qu'on lui fournît un prétexte d'ecarter tous ceux qui s'étoient emparés de l'autorité. Il donna ses ordres à *Tcheng-tchoung* , & lui laissa le choix des mesures qu'il y avoit à prendre pour exécuter un projet qui pouvoit avoir des suites funestes , supposé qu'on ne réussît pas. *Tcheng-tchoung* disposa les choses avec tant de secret qu'en moins de trois jours il s'affura de *Teou-hien* , de tous ses parens , de tous ses amis , & des plus accrédités d'entre ceux qui lui devoient leur fortune. *Pan-kou* , comme ami particulier du grand Général , y fut compris. En considération des services importans que son frere *Pan-tchao* avoit rendus à l'Etat par les victoires qu'il avoit remportées sur les *Hioung-nou* , & par egard pour son mérite personnel , on l'eût vraisemblablement soustrait à la rigueur des loix ; mais il n'en jugea pas ainsi lui-même. La crainte de finir ses jours dans les supplices , fit une si forte impression sur lui , qu'il mourut dans sa prison peu de jours après y avoir été renfermé.

L'Empereur parut surpris quand on lui annonça cette mort ;

il en témoigna même un regret peu ordinaire aux Princes. Il étoit fâché, disoit-il, d'avoir perdu un savant dont les ouvrages devoient faire passer la gloire des *Han* jusqu'à la postérité la plus reculée. On lui répondit que cette perte n'étoit point irréparable, & que ce savant laissoit une sœur héritière de sa science comme de ses écrits. Le Prince à qui on avoit déjà lu quelques morceaux de la composition de *Pan-hoei-pan*, & qui les avoit goûtés, fut charmé de cette nouvelle. Il chargea la sœur de revoir les ouvrages de son frere, & d'y mettre la dernière main. Il lui assigna des revenus, & lui donna même un appartement dans le Palais, près de celui de ses bibliothèques, où on conservoit les manuscrits & les livres rares, & dans l'intérieur duquel étoit une espèce de galerie qui tenoit lieu de cabinet. Ce fut dans ce cabinet que *Pan-hoei-pan* fit porter les manuscrits de son frere, & qu'elle les mit en état d'être donnés au public; elle les présenta à l'Empereur qui les fit imprimer.

Ces ouvrages, quoique donnés sous le nom de *Pan-kou*, son frere, la rendirent célèbre dans tout l'Empire, parce qu'on n'ignoroit pas la part qu'elle y avoit eu. Le *Han-chou* lui fit sur-tout un honneur infini. Ce livre, un des meilleurs & des plus curieux qui soient sortis des presses Chinoises, contenoit l'histoire de douze Empereurs, depuis *Kao-tsou*, fondateur de la Dynastie, jusqu'à la mort de l'usurpateur *Ouang-mang*, c'est-à-dire, l'histoire de tout ce qui étoit arrivé de plus intéressant dans l'Empire pendant l'espace de deux cens trente ans.

La publication de cet ouvrage acheva de lui gagner l'estime de l'Empereur. *Ho-ti* avoit eu d'excellens maîtres & savoit de la littérature tout ce qu'il est permis à un grand Prince d'en savoir. Des intrigues d'eunuques l'engagerent à répudier l'Impératrice. Celle qui la remplaça joignoit aux vertus de son sexe beaucoup d'amour pour les lettres: elle s'en étoit occupée

dès sa plus tendre enfance ; elle en faisoit ses délices , quand on la fit passer de la maison de son pere au Palais de l'Empereur , où elle ne fut pas long-temps sans faire connoître son goût dominant. Parmi les pierreries & les bijoux qu'on lui offrit , il se trouva du papier d'une nouvelle invention & quelques pinceaux : elle prit les pinceaux & le papier , & laissa tout le reste. Ce qui eût occasionné peut-être la disgrâce d'une autre , fut précisément ce qui lui attacha le cœur de celui dont elle devenoit l'épouse. L'Empereur fut charmé d'avoir auprès de sa personne quelqu'un avec qui il pût s'entretenir. Mais , comme l'Impératrice étoit encore trop jeune pour avoir beaucoup d'acquis , il lui donna *Pan-hoei-pan* pour maîtresse de poésie , d'éloquence & d'histoire.

En chargeant *Pan-hoei-pan* de cette fonction , Sa Majesté la décora d'un titre dont aucune personne de son sexe n'avoit joui avant elle. Elle portoit le nom de *Tsao* , qui étoit celui du mari dont elle étoit veuve. A ce nom de *Tsao* , l'Empereur ajouta le surnom de *Ta-kia* , qui signifie , selon les Interpretes , *la grande Dame* , & on ne l'appella plus désormais que *Tsao-ta-kia* , c'est-à-dire , *Tsao la grande Dame*.

Maîtresse de l'Impératrice régnante , elle le fut bientôt aussi de presque toutes les Dames de sa suite ; & ces lieux où l'on ne s'occupoit auparavant que de parures & de bijoux , où l'on ne s'entretenoit que de petites intrigues de femmes & d'eunuques , se trouverent changés en une espece d'Académie. Il ne se passoit point de jour qu'on n'y discutât quelque matiere de littérature , ou qu'on n'y produisît quelque petite piece d'éloquence ou de poésie. L'Empereur & l'Impératrice donnoient l'exemple , & *la grande Dame* jugeoit en dernier ressort.

Devenue l'oracle de la littérature , *Pan-hoei-pan* n'en conçut pas plus d'opinion d'elle-même. Loin de s'en orgueillir , elle n'en devint que plus modeste , & prouva par cela seul qu'elle

etoit digne de la haute réputation dont elle jouissoit. Elle avoit une erudition peu commune ; elle écrivoit avec un agrément & un goût exquis ; elle brilloit dans l'art des poètes ; elle possédoit, en un mot, tout ce qui est requis pour faire un Auteur du premier ordre dans les différens genres. Malgré des talens si supérieurs, elle aima mieux employer son temps, & faire usage de ses lumieres & de son savoir pour faire valoir les ouvrages des autres, que pour en composer de nouveaux.

Elle ne dédaigna pas cependant de donner sous son nom un ouvrage particulier pour l'instruction des personnes de son sexe, où elle n'eut en vue que l'utilité publique & nullement sa propre gloire.

« Quoique je sois d'un esprit borné, & que mes connoissances
 » ne soient pas fort étendues, dit-elle dans son humble Préface,
 » cependant, comme mon pere n'a rien oublié pour me faire
 » instruire dans les lettres & dans les sciences, & que ma mere
 » m'a inspiré de bonne heure l'amour de mes devoirs, je ne me
 » crois pas tout-à-fait hors d'état de dire quelque chose d'utile
 » pour les personnes de mon sexe.

» A l'âge de quatorze ans je passai de la maison paternelle
 » dans celle de *Tsao-ché-chou*, que mes parens m'avoient choisi
 » pour epoux. Il y a de cette époque environ quarante ans. Je
 » ne suis pas parvenue à l'âge où je suis, sans avoir acquis l'ex-
 » périence de bien des choses, & sans avoir vu en quoi con-
 » sistent les principales obligations de cette moitié du genre
 » humain qui doit être soumise à l'autre.

» Lorsque j'étois chez mon pere, docile à tous les avis que
 » je recevois, de quelque part qu'ils me vinssent, je n'avois
 » rien plus à cœur que de mettre à profit les instructions de ceux
 » à qui je devois la vie, parce que j'étois convaincue qu'elles
 » n'avoient que mon avantage particulier pour but. Devenue
 » femme, je me fus un gré infini d'avoir rempli avec exactitude

» jusqu'aux moindres de mes devoirs , & je compris que pour
 » trouver son propre bonheur , en faisant le bonheur de celui
 » auquel on s'unit par les liens du mariage , il falloit avoir exercé ,
 » dans l'état de fille , l'obéissance , la docilité , la retenue ,
 » l'amour de la retraite , la modestie & cette foule de vertus que
 » les hommes font en droit d'exiger de celles qui doivent leur
 » donner des enfans & partager les soins domestiques.

» Que les jeunes filles ne s'y trompent point : elles ne fau-
 » roient devenir dans la suite de bonnes meres de famille ; elles
 » ne fauroient plaire long-temps à des epoux , qui ne trouvent
 » que trop souvent des prétextes pour s'autoriser à les priver de
 » leurs droits , si , lorsqu'elles sont encore dans la maison pater-
 » nelle , elles ne mettent tous leurs soins à s'instruire de leurs
 » devoirs & à les pratiquer avec exactitude. C'est pour les y
 » engager , que j'ai composé le petit ouvrage que je leur offre.
 » Je l'ai intitulé *Niu-kié-tsi-pien* , les sept articles sous lesquels
 » sont compris les principaux devoirs des personnes du sexe ».

Comme cet ouvrage n'est pas bien long , & qu'il renferme
 des maximes qui peuvent être utiles , je crois qu'on ne fera pas
 fâché de le trouver ici.

L E S S E P T A R T I C L E S .

*ART. 1. L'état d'une personne du sexe est un état d'abjection
 & de faiblesse.*

« Nous tenons le dernier rang dans l'espèce humaine ; nous
 » sommes la partie faible du genre humain : les fonctions les
 » moins relevées doivent être & sont en effet notre partage.
 » C'est une vérité dont il nous importe d'être pénétrées , parce
 » qu'elle doit influencer sur toute notre conduite , & devenir la
 » source de notre bonheur , si nous agissons en conséquence.
 » N'attendons pas qu'une funeste expérience nous apprenne ,

» malgré nous , ce que nous sommes. Tâchons de nous en
 » convaincre le plutôt qu'il sera possible, afin de nous régler en
 » tout sur ce qu'elle nous prescrira.

» Anciennement , lorsqu'une fille venoit au monde , on étoit
 » trois jours entiers sans daigner presque penser à elle. On la
 » couchoit à terre sur quelques vieux lambeaux, près du lit de la
 » mere , & on continuoit à agir dans l'intérieur de la famille ,
 » de la même manière que s'il n'y étoit rien arrivé de nouveau ,
 » & que le nombre de ceux qui la composoient n'en fût point
 » augmenté. Le troisième jour, on s'apercevoit que le pere &
 » la mere avoient un enfant de plus. On commençoit à se
 » donner quelques mouvemens ; on visitoit l'accouchée , on
 » prenoit soin de la petite fille ; on se transportoit à la salle
 » destinée au culte des ancêtres. Le pere tenant sa fille entre
 » ses bras , ceux de sa suite , ayant en main quelques briques ou
 » quelques tuiles , restoient de bout pendant quelque temps
 » devant la représentation des aïeux , auxquels ils offroient en
 » silence , celui-là la nouvelle née , ceux-ci les tuiles & les
 » briques dont ils étoient chargés.

» Tout étoit expressif dans un pareil usage , tout y étoit
 » leçon pour les personnes du sexe. Cette différence dans la
 » manière de recevoir un garçon & une fille , au moment de leur
 » naissance : la joie que l'on faisoit éclater en voyant le garçon ;
 » le mépris qu'on affectoit en voyant la fille , signifioient com-
 » celle-ci étoit censée inférieure à celui-là. La fille qui venoit
 » de naître , mise à terre , sur de simples lambeaux , donnoit à
 » entendre que le lieu le plus bas étoit celui qu'elle devoit
 » occuper dans la maison paternelle ; cette espèce de dédain
 » avec lequel elle étoit reçue , & qu'on continuo pendant trois
 » jours , étoit le symbole du mépris auquel elle devoit s'attendre ,
 » à moins que par ses belles qualités , & la pratique constante
 » de toutes les vertus propres à son sexe , elle ne forçât ceux

» qui auroient à vivre avec elle à l'honorer de leur estime ; les
 » briques & les tuiles qu'on offroit avec elle aux ancêtres ,
 » signifioient que l'abjection & les souffrances devoient être
 » ses compagnes & son partage dans la maison. Les briques
 » sont faites pour enfermer un espace & être foulées aux pieds ;
 » les tuiles n'ont d'usage que lorsqu'elles sont exposées aux
 » injures de l'air.

» Je conjure les jeunes filles de faire quelques réflexions sur
 » ce que je viens de dire , de tâcher de pénétrer le sens de
 » l'ancien usage dont je leur ai rappelé le souvenir , & de régler
 » leur conduite sur ce qu'il leur enseigne. Si elles viennent à
 » bout de se croire telles qu'elles sont en effet , elles n'auront
 » garde de s'enorgueillir ; elles se tiendront humblement dans la
 » place qui leur a été assignée par la nature ; elles sauront que
 » leur état étant un état de foiblesse , elles ne peuvent rien sans
 » le secours d'autrui. Dans cette persuasion , elles rempliront
 » avec exactitude jusqu'au moindre de leurs devoirs ; elles ne
 » trouveront rien de pénible dans ce qu'on exigera d'elles. J'ose
 » les assurer qu'alors elle goûteront au-dedans d'elles-mêmes ,
 » une satisfaction dont aucun mélange d'amertume n'empoisonnera la douceur , & qu'au-dehors , elles jouiront de cette
 » réputation sans tache que tout le monde est forcé de respecter ,
 » & que la médisance & la noire calomnie n'oseront jamais
 » ternir ».

ART. II. *Devoirs généraux des personnes du sexe , quand elles
 sont sous la puissance d'un mari.*

» Une fille n'est pas pour être toujours fille. Quand elle a
 » atteint l'âge compétent , on la livre à une famille étrangère ,
 » pour continuer la race de celui à qui on la donne pour épouse.
 » Dans ce nouvel état , elle a de nouveaux devoirs à remplir ; &

» ces devoirs ne consistent pas tant à faire tout ce qu'on exige
 » d'elle, qu'à prévenir tout ce qu'on seroit en droit d'en exiger.
 » Les maris sages paroissent contens, quand leurs femmes,
 » dociles à leurs ordres, reconnoissent, en les exécutant, qu'elles
 » leur sont soumises; quand elles ne cherchent point à s'ingérer
 » dans les affaires étrangères à leur ménage; quand elles con-
 » servent toujours, en leur présence, cet air de politesse &
 » de réserve que la trop grande familiarité ne fait que trop
 » souvent disparoître; quand, enfin, toujours equitables &
 » sans aucune partialité tant à l'égard de leurs propres enfans,
 » que des autres enfans de la maison, dont elles ne seroient
 » pas les meres, elles ne donnent jamais de marques de jalousie
 » envers celles qui pourroient leur faire quelque ombrage.

» Je comprends fort bien comment des maris qui ne sont
 » guere dans l'enceinte de leurs familles que pour y prendre la
 » nourriture & le repos, ou s'y délasser des fatigues de leurs
 » emplois, peuvent être satisfaits de leurs femmes, s'ils leur
 » trouvent en gros ces qualités les plus essentielles de leur état.

» Mais je ne comprends pas comment des femmes qui n'au-
 » roient que ces qualités, peuvent être contentes d'elles-mêmes,
 » & ne pas se démentir bientôt, par une conduite entièrement
 » opposée à celles qu'elles tenoient d'abord. Fieres du suffrage
 » de leurs epoux, auxquels elles en imposeront par un extérieur
 » tel qu'ils le souhaitent, elles se croiront bientôt en droit
 » de mépriser tout le reste. Elles feront murmurer contre
 » elles; elles donneront sujet à des plaintes; plaintes qui seront
 » infailliblement suivies de petites dissensions domestiques &
 » occasionneront bientôt des haines personnelles qui peuvent
 » avoir les plus funestes effets.

» Pour obvier à des inconvéniens qui ne sont que trop ordi-
 » naires, & auxquels néanmoins on semble ne pas faire attention
 » aujourd'hui, il faut attaquer le mal dans sa source; il faut

» l'empêcher de naître ; il faut commencer par étouffer un
 » préjugé qui est presque universel : *Il suffit*, dit-on, *qu'une fille*
 » *soit docile aux avis qu'elle reçoit dans la maison paternelle* ,
 » *& qu'elle règle sa conduite sur ce qui lui sera prescrit*. Je
 » dis moi , que cela ne suffit pas. Les peres & meres n'ont ,
 » ce semble , des yeux que pour leurs fils. Ils s'empressent à
 » leur donner des maîtres , dès qu'ils les croient en état de
 » recevoir des leçons. Leurs fils , leurs chers fils , sont l'objet
 » de toute leur tendresse , de tous leurs soins ; à peine daignent-
 » ils penser à leurs filles. Pourquoi refuser à celles-ci ce qu'ils
 » prodiguent à ceux-là , puisque les uns & les autres ont éga-
 » lement des passions à vaincre , des devoirs à remplir , des
 » défauts à corriger , des vertus à acquérir , des règles de bien-
 » séance & de mœurs à apprendre & à garder ? Il semble que
 » tout se ligue pour concourir à l'imperfection d'un sexe , qui ,
 » de sa nature , n'est déjà que trop imparfait. Faute d'autre
 » secours , ce petit écrit que je lui consacre , lui tiendra lieu de
 » plus longues instructions ».

**ART. III. Du respect sans bornes que la femme doit à son mari ,
 & de l'attention continuelle qu'elle doit avoir sur elle-même.**

» *Il vous naît un garçon* , dit le proverbe , *vous croyez voir en*
 » *lui un loup que rien ne sera capable d'effrayer ; il ne sera peut-*
 » *être qu'un vil insecte , qui se laissera écraser par le premier*
 » *venu : il vous naît une fille ; vous ne voyez en elle qu'une timide*
 » *souris ; peut-être sera-t-elle une horrible tigresse , répandant*
 » *par-tout la terreur*. Des deux membres de ce proverbe , je
 » ne m'attache ici qu'au second.


» *Une timide souris peut devenir une horrible tigresse*. Peres ,
 » meres , maris , c'est vous que regarde en partie le soin d'em-
 » pêcher une pareille métamorphose. Faites tous vos efforts

» pour contenir la fouris dans son état de fouris : mais comme
 » tous vos efforts , s'ils étoient seuls , ne sauroient en venir à
 » bout , il faut que la fouris travaille elle-même , & vous
 » seconde de tout son pouvoir. Mon objet n'étant ici que
 » d'instruire les personnes de mon sexe , c'est à elles seules que
 » j'adresse ce que je dois dire.

» Vous qu'on est en droit de regarder comme une fouris ,
 » voulez-vous ne point devenir tigresse ? conservez constam-
 » ment la timidité qui vous est naturelle. Si de la maison pa-
 » ternelle vous avez passé dans celle d'un époux , quoi que ce
 » soit qui puisse vous arriver , dans quelque situation que vous
 » puissiez être , ne vous relâchez jamais sur la pratique des deux
 » vertus , que je regarde comme le fondement de toutes les
 » autres , & qui doivent être votre plus brillante parure : ces
 » deux vertus principales sont un respect sans bornes pour celui
 » dont vous portez le nom , & une attention continuelle sur
 » vous-même.

» Le respect attire le respect ; un respect sans bornes fait
 » naître l'estime , & de l'estime il se forme une affection durable ,
 » à l'épreuve de tous les événemens. L'attention sur soi-même
 » fait éviter les fautes ; une attention continuelle est comme
 » le correctif des défauts auxquels nous ne sommes que trop
 » sujettes.

» Voulez-vous que votre mari vous respecte ? ayez pour lui
 » un respect sans bornes. Voulez-vous qu'il vous honore de son
 » estime , & qu'il ait pour vous une affection constante ? veillez
 » continuellement sur vous-même , pour ne pas lui laisser apper-
 » cevoir vos défauts , & pour tâcher de vous en corriger. Une
 » femme qui ne fait pas cas de ces deux vertus , ou qui n'en fait
 » pas la base sur laquelle doit appuyer toute la tranquillité de
 » ses jours , tombera bientôt dans les vices opposés , & sera la
 » plus malheureuse des femmes.

» Son epoux, dépouillant dans le sein de sa famille cet exté-
» rieur grave dont ils s'enveloppe par-tout ailleurs, en usera avec
» cette franchise & cette cordialité qui n'exigent aucune préé-
» minence. Flattée d'une familiarité à laquelle elle n'avoit peut-
» être pas lieu de s'attendre, elle ne manquera pas d'en abuser, 
» ou pour se répandre en paroles tout-au-moins superflues, ou
» pour faire ce qu'il ne feroit nullement à propos qu'elle fît. Ce
» seroit bien pis encore, si, à la familiarité, son epoux joignoit
» une trop grande complaisance : elle ne tarderoit sûrement pas
» à avoir des fantaisies & des caprices : elle voudroit tantôt une
» chose, & tantôt une autre : elle auroit envie de travailler
» quand il faudroit se reposer, & de se reposer quand elle
» devroit travailler : elle prendroit indifféremment des affections
» ou des haines, sans savoir pourquoi ; & elle témoigneroit
» inconsidérément les unes & les autres, sans rien prévoir ni
» s'embarrasser des suites. Comme il seroit impossible qu'on
» la satisfît toujours sur ce qu'elle pourroit souhaiter, elle
» prendroit les refus pour des affronts ; son orgueil s'en irriteroit ;
» elle ne verroit qu'injustice dans ce qu'il y a de plus equitable,
» elle prendroit de l'humeur, elle murmurerait, elle se plain-
» droit, elle s'emanciperoit en des paroles peu décentes,
» auxquelles le mari répondroit sur le même ton ; des paroles
» on en passeroit aux injures réciproques ; & si les mêmes scènes
» reviennent souvent, comme il est très-difficile que cela
» n'arrive, ce mari, fût-il des plus doux, ne voudra plus exposer
» son autorité au hasard d'être méprisée. Honteux de ses complai-
» sances passées, envers une épouse qui en a abusé, il voudra
» changer de ton avec elle, & au lieu de celui de compagnon
» & d'ami qu'il prenoit ci-devant, il ne prendra plus que celui
» de maître : la froideur, l'indifférence, le dédain, & un mépris
» marqué le vengeront d'une étourdie, qui, par ses mauvaises
» manières, l'a rebuté pour toujours.

» C'est alors que tout va changer de face dans le ménage.
 » L'orgueil de la femme sera révolté d'un changement où elle
 » trouve si peu son compte. Elle fera de vains efforts pour se
 » relever & se soutenir encore, & achevera de tout perdre. Peu
 » accoutumée à régner sur soi, elle ne sauroit se mettre au-dessus
 » d'une humiliation qu'elle s'est attirée ; elle ne sauroit souffrir
 » patiemment les déboires & les dégoûts dont on la rassasiera
 » malgré elle. Son humeur s'en aigrit chaque jour davantage :
 » elle fera tout de mauvaise grace : elle deviendra pointilleuse,
 » querelleuse & acariâtre pour tous ceux qui l'approcheront ;
 » impérieuse & dure pour les enfans & les domestiques ; insup-
 » portable à son mari, lequel ne voyant plus dans celle qu'on
 » lui avoit donné pour épouse, que *la souris changée en tigresse*,
 » cherchera à s'en débarrasser le plus promptement qu'il lui
 » sera possible. Après bien des avertissemens, des menaces &
 » des corrections inutiles, il en viendra au dernier des remèdes
 » que lui permet la loi ; il la répudiera dans les formes. Si elle
 » a encore des parens, il la leur renverra, pour en disposer
 » comme ils jugeront à propos ; & si elle n'en a plus, il la
 » confinera dans quelqu'un des froids appartemens de l'endroit
 » le plus reculé de sa maison, où, pour les vêtemens & la nourri-
 » ture, il ne lui accordera que ce qu'il n'oseroit refuser au plus
 » vil des esclaves. Pour ne pas vous exposer à subir un sort si
 » affreux, soyez toujours respectueuses, veillez continuelle-
 » ment sur vous-mêmes ».

ART. IV. *Des qualités qui rendent une femme aimable.*

» Ces qualités se réduisent à quatre ; à savoir la vertu, la
 » parole, la figure & les actions.

» La vertu d'une femme doit être solide, entière, constante,
 » à l'abri de tout soupçon. Elle ne doit avoir rien de farouche,

» rien de rude ni de rebutant , rien de puérile ni de trop minuetieux. Ses paroles doivent être toujours honnêtes , douces , mesurées , & jamais hors de propos. Elle ne doit pas être taciturne ; mais elle ne doit pas non plus étourdir toute une compagnie par un babil sans fin. Elle ne doit rien dire de trivial ni de bas ; mais elle ne doit pas pour cela chercher ses expressions , ni n'en employer que de peu communes , & vouloir paroître bel-esprit. Si elle est assez instruite dans les lettres pour en parler pertinemment , elle ne doit point faire parade de son erudition. En général , on n'aime point qu'une femme cite à tout moment l'Histoire ou les *King* , les Poètes ou le *Kou-ouen* ; mais on sera pénétré d'estime pour elle , si , sachant qu'elle est savante , on ne lui entend tenir que des propos ordinaires ; si on ne l'entend jamais parler de sciences ou de littérature , qu'en très-peu de mots , & par pure condescendance pour ceux qui l'en prioient.

» La vanité est , je crois , la passion la plus commune au deux sexes ; c'est celle du moins qui a le plus d'empire sur le nôtre. Rien par conséquent ne nous déplaît tant dans les autres qu'une vanité qui blesse la nôtre. Une femme se rendroit haïssable , si par ses discours , par son ton , & toute la manière dont elle s'exprime , elle donnoit à entendre qu'elle exige pour ce qu'elle dit , une déférence trop grande ; si elle cherchoit toujours à l'emporter sur les autres ; si elle s'échappoit en paroles piquantes ou en railleries indiscrettes , ou qui pis est encore , si elle témoignoit de la colère , du dépit ou de l'emportement. Tous ces défauts , & une foule d'autres qui en dérivent , doivent être soigneusement évités , & ils le seront , à coup sûr , par une femme qui parlera peu , & qui sera convaincue qu'elle ne doit jamais ouvrir la bouche pour déplaire ou pour offenser.

» Aux agrémens de la parole elle doit joindre ceux de la figure. La régularité des traits , la finesse du teint , la justesse
» de

» de la taille, la proportion des membres, & tout ce qui, dans
 » l'opinion commune, constitue ce qu'on appelle la beauté,
 » contribuent sans doute à rendre une femme aimable; mais ce
 » n'est pas ce que j'entends par les agrémens de la figure dont
 » elle doit tirer parti pour se faire aimer. Il ne dépend pas de
 » nous d'être belles, & je demande d'une femme une qualité
 » qu'elle puisse acquérir, & des agrémens qu'elle puisse se
 » donner, si elle ne les a pas. Une femme est toujours assez
 » belle aux yeux de son mari, quand elle a constamment de la
 » douceur dans le regard & dans le son de voix, de la propreté
 » sur sa personne & dans ses habits, du choix & de l'arrange-
 » ment dans sa parure, de la modestie dans ses discours & dans
 » tout son maintien.

» Pour ce qui est de ses actions, elle n'en doit jamais faire
 » aucune qui ne soit dans l'ordre & dans la décence pour
 » l'honnête satisfaction d'un mari sage, & le bon exemple des
 » enfans & des domestiques. Elle n'en doit faire aucune qui n'ait
 » directement le soin de sa maison pour objet: elle doit les faire
 » toutes dans des temps réglés; de telle sorte néanmoins qu'elle
 » ne soit point esclave du moment précis; elle doit les faire
 » sans empressement comme sans lenteur; avec application,
 » mais sans inquiétude; avec grace, mais sans affectation».

ART. V. *De l'attachement inviolable que la femme doit avoir
 pour son mari.*

« Quand une fille passe de la maison paternelle dans celle de
 » son mari, elle perd tout, jusqu'à son nom: elle n'a plus rien
 » en propre; ce qu'elle porte, ce qu'elle est, sa personne, tout
 » appartient à celui qu'on lui donne pour epoux. C'est vers son
 » epoux que désormais doivent tendre toutes ses vues; c'est
 » uniquement à son epoux qu'elle doit chercher à plaire; vif ou
 » mort, c'est à son epoux qu'elle doit son cœur.

» Par les statuts consacrés dans notre cérémonial , un
 » homme , après la mort de sa femme , a le pouvoir de
 » se remarier ; il a le même pouvoir du vivant même de
 » sa femme , pour des raisons qui sont très-bien détaillées
 » ailleurs ; mais une femme , pour quelque raison que ce
 » puisse être , ni du vivant , ni après la mort de son mari ,
 » ne peut passer à de secondes noces , sans enfreindre les règles
 » du cérémonial , & sans se déshonorer. *L'époux est le ciel de*
 » *l'épouse* , dit une Sentence contre laquelle on n'a jamais ré-
 » clamé : y a-t-il quelque endroit sur la terre où l'on puisse ne
 » pas être sous le ciel ? c'est donc pour tout le temps qu'elle
 » sera sur la terre , c'est-à-dire , pendant toute sa vie , qu'une
 » femme est sous le ciel de son mari. C'est pour cette raison que
 » le *Livre des loix pour le sexe* (*Niu-hien-chou*) s'exprime en
 » ces termes : *Si une femme a un mari selon son cœur , c'est pour*
 » *toute sa vie ; si elle a un mari contre son cœur , c'est pour*
 » *toute sa vie*. Dans le premier cas , une femme est heureuse ,
 » & l'est pour toujours ; dans le second cas , elle est malheu-
 » reuse , & son malheur ne finira que lorsqu'elle cessera de
 » vivre.

» Tant que par une répudiation dans les formes , un mari
 » n'aura pas rejeté loin de lui une femme dont les défauts
 » n'auront pu être corrigés , il conserve tous ses droits sur elle ;
 » il peut & il doit en exiger l'attachement le plus inviolable :
 » tant qu'une femme sera sous l'autorité du mari , son cœur n'est
 » pas un bien dont elle puisse disposer , puisqu'il appartient
 » tout entier à l'homme dont elle porte le nom. Que cet homme
 » ait des qualités qui le rendent aimable , ou des défauts diffi-
 » ciles à supporter , il est également son mari , c'est-à-dire , son
 » chef , son maître , son compagnon , son unique , son tout ,
 » hors de la sphere duquel elle n'est rien , loin duquel elle ne
 » peut rencontrer que misères , peines , angoisses , & toutes les

» especes de chagrins. Quelle est la femme assez peu raison-
 » nable , assez ennemie d'elle-même , pour ne pas s'attacher
 » de tout son cœur à celui-là seul qui peut la mettre à couvert
 » de la misere , lui donner du soulagement dans ses peines , des
 » remedes à ses maux, qui peut lui adoucir ses chagrins & lui
 » procurer tous les avantages de sa condition ? Si la raison , la
 » loi, la justice & la nature elle-même n'obtiennent pas de vous
 » cet attachement affectueux que vous devez à celui dont vous
 » êtes l'epouse ; que votre intérêt propre vous arrache au moins
 » des efforts pour tâcher de devenir telle que vous devez être ».

ART. VI. *De l'obéissance que doit une femme à son mari , au
 pere & à la mere de son mari.*

« Une obéissance qui, sans exception de temps , ni de cir-
 » constances, sans egard aux difficultés, ni aux averfions que
 » l'on pourroit avoir , s'étend à tout & s'exerce sur tout , dans
 » l'enceinte d'une famille , pour les affaires purement dome-
 » stiques , est l'obéissance dont je veux parler ici. C'est cette
 » sorte d'obéissance qu'un mari a droit d'exiger de sa femme ,
 » qu'un beau-pere & une belle-mere ont droit d'exiger de leur
 » bru. Une femme qui n'auroit pas cette vertu dans sa totalité ,
 » seroit indigne du beau nom d'epouse ; une femme qui ne
 » l'auroit qu'en partie , n'auroit point à se plaindre , si l'on agis-
 » soit envers elle dans toute la rigueur de la loi.

» Il n'est aucune chose sur la terre qui ne puisse être unie à
 » une autre ; il n'en est point de si fortement unies qu'on ne
 » puisse diviser. Il y en a qui s'unissent facilement , & comme
 » d'elles-mêmes ; il y en a d'autres qu'on unit ensemble par
 » artifice , pour se procurer quelque avantage , ou à raison de
 » quelque convenance. Celles qui s'unissent facilement & qui se
 » joignent comme d'elles-mêmes , se désunissent avec la même
 » facilité , & se séparent quelquefois d'elles-mêmes aussi. Celles

» qu'on unit ensemble par artifice , pour se procurer quelques
 » avantages ou à raison de quelques convenances , on les fé-
 » pare aussi quelquefois , lorsque ces avantages qu'on s'étoit
 » promis manquent , ou que les convenances ne sont pas
 » telles qu'on les croyoit.

» Une femme qui aime son mari , & qui en est aimée ,
 » lui obéit sans peine , tant parce qu'elle suit en cela son incli-
 » nation , que parce qu'elle est comme sûre qu'elle ne fera
 » après tout , que ce qu'elle voudra , & que , quoi qu'elle fasse ,
 » elle saura bien extorquer l'approbation de celui à qui elle
 » plaît. Une femme ainsi obéissante n'a pas même fait la moitié
 » de sa tâche : son obéissance aisée ne durera qu'autant de
 » tems qu'elle sera parfaitement d'accord avec son epoux :
 » mais que cet accord tient à peu de choses ! Un rien peut
 » le rompre & le faire évanouir pour toujours. Fût-il d'éter-
 » nelle durée , il s'ensuivroit seulement qu'une femme feroit
 » toujours sa propre volonté , sous le spécieux prétexte de
 » faire celle de son epoux. Par une pareille conduite , elle
 » pourra bien en imposer à son mari ; mais son beau-pere
 » & sa belle-mere verront-ils les choses du même œil que
 » leur fils ? Elle ne doit pas s'en flatter. Si elle ne leur est pas
 » parfaitement soumise , si elle n'exécute pas avec exactitude
 » ce qu'ils exigeront d'elle , ils donneront des avertissemens ,
 » ils emploieront les menaces ; ils feront des corrections ,
 » ils ordonneront à son mari de la corriger lui-même ; &
 » si , après tout cela , ils ne voient aucun amendement , s'ils
 » ne sont ni obéis , ni écoutés , ils feront ce que leur permet
 » la loi : ils ôteront à leur fils une femme désobéissante , qui
 » est pour lui d'un très-mauvais exemple , & un obstacle
 » à ce qu'il exerce la piété filiale (1) dans les points les

(1) On verra les droits & les devoirs de la *Piété filiale* dans le
 tome suivant.

» plus essentiels. Quoique ce ne soit là que ce qu'on appelle
 » *séparation par justice*, elle n'est ni moins réelle, ni moins
 » odieuse qu'une répudiation proprement dite. Une obéissance
 » absolue, tant envers son mari, qu'envers son beau-pere
 » & sa belle-mere, peut seule mettre à couvert de tout
 » reproche une femme qui remplira d'ailleurs toutes ses
 » autres obligations. *Une femme*, dit le Niu-hien-chou, *doit*
 » *être dans la maison comme une pure ombre & un simple*
 » *echo*. L'ombre n'a de forme apparente que celle que lui
 » donne le corps : l'echo ne dit précisément que ce qu'on
 » veut qu'il dise.

ART. VII. *De la bonne intelligence qu'une femme doit toujours
 entretenir avec ses beau-freres & belle-sœurs.*

» Je finis les courtes instructions que j'ai cru devoir don-
 » ner aux personnes de mon sexe par un article qui ne
 » paroît pas, au premier coup d'œil, fort essentiel, & qui
 » est pourtant de la dernière importance. Le mari n'est pas
 » toujours à la maison : il en sort pour vaquer à ses affaires, &
 » n'y rentre le plus souvent que pour prendre ses repas &
 » du repos. Mais à la maison (quand le mari n'est pas fils
 » unique) il y a toujours quelque beau-frere ou quelque
 » belle-sœur ; par conséquent il y a toujours quelqu'un
 » avec qui une femme peut avoir quelques petites alterca-
 » tions, quelques disputes ; quelqu'un qui la peut contrarier
 » ou l'irriter par des actions ou des paroles ; quelqu'un
 » pour qui elle ait de l'aversion, ou qui ait de l'aversion
 » pour elle ; quelqu'un, en un mot, dont l'humeur ne sym-
 » pathisant pas avec la sienne, lui fournira plusieurs fois
 » chaque jour l'occasion d'exercer sa patience. Une femme
 » qui a du bon sens, & qui veut vivre tranquille, doit
 » commencer par se mettre au-dessus de toutes les petites

» peines inféparables de sa condition ; elle doit tâcher de se
 » convaincre que , quoi qu'elle puisse faire , elle aura tou-
 » jours quelque chose à souffrir de la part de ceux avec qui
 » elle a à vivre ; elle doit se convaincre que sa tranquillité
 » au dedans & sa réputation au dehors dépendent unique-
 » ment de l'estime qu'elle aura su se concilier de la part de
 » son beau-pere & de sa belle-mere , de ses beaux-freres
 » & de ses belles-sœurs. Or le moyen de se concilier cette
 » estime est tout-à-fait simple : qu'elle ne contrarie jamais
 » les autres ; qu'elle souffre en paix d'être contrariée ; qu'elle
 » ne réponde jamais aux paroles dures ou piquantes qu'on
 » pourroit lui dire ; qu'elle ne s'en plaigne jamais à son
 » mari ; qu'elle ne désapprouve jamais ce qu'elle voit , ni ce
 » qu'elle entend , à moins que ce ne soient des choses évi-
 » demment mauvaises ; qu'elle soit pleine de déférence pour
 » les volontés d'autrui dans tout ce qui ne sera pas contraire
 » à l'honnêteté , ou à son devoir. Son beau-pere & sa belle-
 » mere , ses beaux-freres & ses belles-sœurs , fussent-ils des
 » tigres & des tigresses , ne pourront pas n'être pas pénétrés
 » d'estime pour une femme qui se conduira si bien à l'égard
 » d'eux tous. Ils feront en tout temps & en tous lieux l'éloge
 » de sa vertu & de son bon caractere. Un tel éloge , sou-
 » vent répété , ne sauroit manquer de lui gagner le cœur
 » de son mari , de la faire respecter de toute la parenté , &
 » d'établir si bien sa réputation dans toute la ville , qu'elle
 » deviendra l'objet de l'estime universelle , on la citera pour
 » exemple aux autres femmes , & on la leur proposera sans
 » cesse comme le modele sur lequel elles doivent se former.

» Jeunes filles , qui coulez encore vos jours sous les yeux
 » d'un pere & d'une mere , mettez à profit le tems qui vous
 » reste pour vous instruire à fond de vos devoirs présents &
 » à venir : Jeunes femmes , qui de la maison paternelle avez

» déjà passé dans celle d'un epoux, si vous aviez négligé
 » ci-devant d'acquiescer les connoissances nécessaires pour rem-
 » plir les obligations de votre etat présent, tâchez de réparer
 » une faute dont les suites seroient très-funestes pour vous. La
 » lecture de ces *sept articles*, si elle est réfléchie & faite avec soin,
 » suffira pour vous mettre au fait de ce que vous devez faire &
 » de ce que vous devez éviter: la pratique de ce qu'ils ensei-
 » gnent, si elle est exacte & constamment suivie, suffira pour
 » assurer votre tranquillité de chaque jour, & pour vous dispo-
 » ser à être dans la suite de bonnes meres de famille. Vous aurez
 » des enfans auxquels le bon exemple que vous leur donnerez,
 » plus efficace, sans comparaison, que tous les préceptes
 » qu'ils pourront recevoir d'ailleurs, inspirera de bonne heure
 » l'amour du devoir & de la vertu; & la *Piété filiale*, qui
 » entrera dans leurs cœurs, en même tems que l'amour du
 » devoir & de la vertu, ne vous laissera rien à désirer, le
 » reste de vos jours, pour le dédommagement de toutes
 » les peines que vous aurez prises, de toutes les humilia-
 » tions que vous aurez essuyées, de tous les chagrins que
 » vous aurez eu à dévorer, & de toutes les victoires que
 » vous aurez eu à remporter sur vous-mêmes, pour vous
 » être rendues telles que vous deviez être ».

Avant que d'exposer au grand jour un ouvrage qu'elle
 croyoit devoir être utile, *Pan-hoei-pan* voulut avoir le senti-
 ment de quelque personnage grave, qui, par ses lumieres
 & son expérience, fût en état de prononcer sur les matieres
 importantes qu'elle traitoit. Elle le donna à examiner à *Ma-*
young, lequel, comme on l'a dit plus haut, étoit à la tête
 de ces Savans qui venoient chaque jour travailler à la Biblio-
 theque Impériale, au bas de la galerie où elle travailloit
 elle-même, de concert avec eux.

Ma-young lut les sept articles, les approuva, & les trouva
 si utiles, que, sans vouloir attendre qu'il fussent imprimés,

il en fit une copie de sa propre main, & ordonna à sa femme d'apprendre par cœur cet ouvrage, fait, disoit-il, pour la perfection des personnes du sexe. Les autres Lettrés, les Mandarins en firent de même; & bientôt tous les maris, animés d'un même zèle, suivirent un exemple dont ils se promettoient les plus grands avantages pour la réformation des mœurs.

Parvenue à l'âge de 70 ans, cette femme illustre mourut, & fut pleurée de tous ceux qui avoient eu l'avantage de la connoître. L'Impératrice, dont elle avoit été la maîtresse, porta le deuil de sa mort. L'Empereur envoya des Mandarins faire en son nom les cérémonies funebres devant son cercueil; il fit les frais de ses funérailles, & les régla lui-même avec une magnificence extraordinaire, en lui confirmant le glorieux titre de *grande-Dame*, dont il l'avoit décoré de son vivant: il lui en donna d'autres qui avoient trait à la beauté de son génie & à la vaste étendue de son érudition.

Les Lettrés la célébrèrent en vers & en prose, & de cent manières différentes. Les eloges funebres, les discours, les epitaphes & les vers de toutes les sortes remplirent des volumes entiers.

Parmi tant de Pièces qui méritoient sans doute d'être conservées, il ne nous reste que l'Inscription lapidaire que la fameuse *Ting-che*, épouse d'un des fils de *Pan-hoei-pan*, avoit composée pour en décorer le tombeau de son illustre belle-mère. Cette Inscription, ou, pour mieux dire, cette Epitaphe dit tout: la voici:

Pan-hoei-pan, surnommée Tsao la grande-Dame, femme de Tsao, fille de Pang-che, sœur de Pan-kou, a mis la dernière main aux ouvrages de son pere & de son frere, qu'elle a expliqués & embellis.

Elle a été maîtresse de l'Impératrice & des Dames du Palais.

En

En donnant à ses illustres Eleves des leçons sur la poésie, l'éloquence & l'histoire, elle leur apprit à parer l'érudition des ornemens de la littérature, & à enrichir la littérature des trésors de l'érudition.

Par un bienfait, dont aucune femme n'avoit encore joui, l'Empereur lui donna la Surintendance de celle de ses bibliothèques qui renfermoit le dépôt précieux des Manuscrits anciens & modernes, non encore débrouillés.

A la tête d'un nombre de Savants choisis, elle travailla dans cette bibliothèque avec un succès qui fit l'admiration de tous les Lettrés, & qui surpassa ses propres espérances. Elle tira du profond oubli, dans lequel elles étoient ensevelies, quelques productions utiles des Savans des siècles passés; elle expliqua avec une clarté qui ne laissa rien à desirer, quelques bons ouvrages des Savans modernes, qu'une trop grande obscurité & un goût tout-à-fait bizarre rendoient presque inintelligibles.

Elle s'éleva, sans y prétendre, au rang des plus sublimes Auteurs, parmi lesquels la finesse de son goût, la beauté de son style, la profondeur de son erudition, & la justesse de sa critique lui firent décerner une place distinguée. Elle s'abaisa, le voulant bien, jusqu'au niveau des femmes les plus ordinaires, auxquelles, par la simplicité de ses mœurs, par son assiduité à vaquer aux affaires domestiques, & par son attention scrupuleuse à ne négliger aucun des menus détails du ménage, elle ne dédaigna pas de se rendre semblable, pour leur apprendre que, dans quelque poste qu'elles puissent se trouver, quel que soit le rang qu'elles occupent, les devoirs particuliers du sexe doivent toujours être remplis par préférence, & être regardés comme les plus essentiels & les premiers de leurs devoirs.

Jouissant de tous les honneurs qu'on accorde aux talens

386 PORTRAITS DES CHINOIS CELEBRES.

& au vrai mérite , quand ils sont reconnus ; estimée des gens de Lettres , dont elle étoit regardée comme l'oracle ; respectée des personnes de son sexe , auxquelles néanmoins elle n'avoit pas craint de dire les plus humiliantes vérités , elle vécut jusqu'à une extrême vieillesse , dans le sein du travail & de la vertu , toujours en paix avec elle-même & avec les autres. •

Puisse le précieux souvenir de ses vertus & de son mérite la faire vivre dans les siècles à venir , jusques chez les plus reculés de nos descendans !

Ting-che ne se contenta pas de donner à sa belle-mère les éloges dont elle la croyoit digne : elle n'omit ni peines , ni soins , ni dépenses pour acquérir tout ce qui étoit sorti de son pinceau , depuis qu'elle avoit commencé à écrire dans la maison paternelle , jusqu'à sa mort. Elle en fit plusieurs volumes , qu'elle donna au public sous le titre de *Recueil des Œuvres de Pan-hoei-pan* , surnommée *Tsao la grande-Dame*. Ce Recueil étoit divisé en seize livres , sous chacun desquels elle avoit placé les pièces d'un même genre. Il y avoit des discours , des inaugurations , des inscriptions , des élégies , des éloges funebres , des descriptions de choses extraordinaires apportées des Pays étrangers , des questions littéraires , avec leurs réponses , des complimens de félicitation , des complimens de condoléance , des préfaces pour être mises à la tête des Ouvrages des autres , qu'elle avoit publiés ; des épitaphes , des suppliques pour être présentées à l'Empereur , des notices & indications d'ouvrages non publiés , des remerciemens faits aux noms de différentes personnes pour des bienfaits reçus , des dialogues sur différens sujets , des explications & des commentaires.

La suite des Vies ou Portraits se trouvera dans les volumes suivans.



*LETTRE du P. Amiot, Missionnaire de la Chine,
sur la Réduction des Miao-tée, en 1775.*

M.

Je crois que vous ne me ferez pas mauvais gré de la liberté que je prends de vous entretenir d'autres choses que de mes travaux littéraires. La relation que j'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui, n'a été puisée que dans les Gazettes que la Cour fait passer aux Bannieres, ou dans ce que l'on publie par ordre du Souverain.

Voici une troisième Nation que l'Empereur de la Chine vient de confondre pour toujours avec celle de ses anciens Etats. Les Eleuths subjugués & dispersés ne sont plus un peuple à part; les Tourgouths venus d'eux-mêmes, se sont soumis à tout ce qu'on a exigé d'eux, & ont consenti à vivre sous les Bannieres, comme les autres Tartares; & cette année, les *Miao-tée* du petit & du grand *Kin-tchouen* ont été relégués par pelotons dans les différentes Provinces de l'Empire, pour y travailler aux ouvrages publics, ou pour y vivre en esclaves. C'est de cette dernière conquête des Mantchous que je dois vous rendre compte aujourd'hui.

- Les confins de la province de *See-tchouen* sont bornés par une chaîne de montagnes liées à d'autres montagnes, tant du dehors, que de l'intérieur de l'Empire. Cette chaîne de montagnes a été habitée de tout temps par un peuple demi-fauve, ainsi que s'expriment les Chinois, qui, préférant la liberté à tous les autres avantages, a mieux aimé vivre

toujours séparé du reste de la Nation, que de se soumettre à des loix, dont l'observation eût fait sa félicité. Ce peuple avoit deux Chefs indépendans l'un de l'autre. Le premier dominoit sur le grand *Kin-tchouen*, & l'autre sur les montagnes du petit *Kin-tchouen*; ce qui formoit deux petits Etats soumis chacun à un Souverain particulier. Ces deux Souverains, quoique réellement indépendans, étoient soumis en apparence à l'autorité suprême de l'Empereur; ils en recevoient des dons, des Mandarinats & des dignités, & c'étoit l'Empereur qui les confirmoit dans leur Souveraineté, en leur envoyant des Patentes à chaque changement de regne.

Ces deux petits Souverains, toujours étroitement unis, quand il s'agissoit de défendre leur liberté, & de s'opposer aux forces Chinoises, avoient quelquefois des démêlés entr'eux, & se faisoient la guerre. C'est ce qui leur arriva les années dernières. Le *Tsong-tou* du *See-tchouen* leur ordonna de mettre bas les armes, & de vivre en paix, parce que leurs troupes, apparemment peu disciplinées, venoient faire des excursions sur les terres de l'Empire, & y exerçoient des brigandages, dont il étoit contraint de punir les auteurs. Les *Miao-tsee* (car c'est de ce nom qu'on appelle ceux du *Kin-tchouen*), loin de donner quelque satisfaction au *Tsong-tou*, n'en devinrent que plus insolens. Ils firent la paix entr'eux, & se liguerent contre les Chinois. L'expérience leur avoit appris qu'en se tenant simplement sur la défensive, & en gardant exactement quelques gorges, il n'étoit guere possible de les aller forcer dans leurs montagnes. Dans cette confiance, ils continuerent leurs brigandages. Le *Tfoung-tou* sentant qu'avec les seules troupes de la Province qu'il gouvernoit, il ne pouvoit s'opposer à ces barbares, avertit l'Empereur, & demanda du secours.

Sa Majesté voulut tenter d'abord les voies de douceur.

Deux Officiers allèrent porter ses ordres aux petits Princes du *Kin-tchouen*, & les exhorter à rentrer dans leur devoir. Les Princes *Miao-tsé* maltraitèrent les Envoyés, & déchirèrent en leur présence l'ordre de l'Empereur ; crime horrible qui ne peut s'expier, suivant la maniere de penser des Chinois, que par les supplices les plus affreux. L'Empereur prit alors la résolution de les exterminer ; & se fiant sur sa bonne fortune, il ne douta point qu'il ne vînt à bout d'exécuter un projet, qu'on avoit de tout tems regardé comme chimérique.

Son premier soin fut de choisir un Général : il jetta les yeux sur *Akoui*, qui s'étoit déjà distingué, sous *Fouté*, lors de la guerre contre les Eleuths. L'événement a prouvé qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix. Il est bon de faire connoître en peu de mots ce grand homme.

Akoui est d'une maison distinguée parmi les Mantchoux : il a une Compagnie héréditaire dans la Bannière *rouge-simple*. Il a passé sa jeunesse à étudier les Sciences Chinoises, & y a fait de si grands progrès, qu'il n'est presque aucun livre d'un certain ordre, dont il ne puisse rendre compte. Après la mort de son pere, il vécut à Péking confondu avec la foule, n'ayant d'autre ambition que de remplir ses devoirs, & d'employer ses momens de loisir à cultiver les lettres. Le vrai mérite se fait jour tôt ou tard. Il eut occasion de traiter avec le Comte - Ministre *Fouheng* une affaire assez difficile. La maniere claire, nette & précise avec laquelle il exposa sa pensée, enchantait le Ministre. Il se souvint de lui, lors de la guerre contre les Eleuths, & l'envoya servir sous *Fouté*, avec ordre de ne laisser passer aucune occasion, sans l'instruire de l'état des affaires dans le lieu où il se trouveroit. *Akoui* exécuta ponctuellement les ordres du Ministre ; & le Ministre, de son côté, instruisoit exactement l'Empereur,

fans lui laisser ignorer le nom de l'Officier, dont il recevoit des relations si exactes. L'Empereur ne l'oublia pas dans l'occasion : plus de dix ans après, lorsqu'il envoya son premier Ministre, en qualité de Généralissime, contre le Royaume de *Mien* & leurs alliés, il voulut qu'*Akoui* l'accompagnât, & fût du nombre des Officiers généraux de son Conseil.

Dans cette seconde guerre, *Akoui* ne se distingua pas moins que dans la première par sa prudence & par sa valeur. Cette guerre finie, *Akoui* fut nommé l'un des grands de sa Bannière, & mis successivement à la tête de plusieurs Tribunaux. Il y a grande apparence qu'il ne seroit pas monté plus haut, sans la révolte des *Miao-tsée*. L'Empereur ayant pris la résolution d'exterminer ces barbares : *C'est seconder les intentions du Ciel*, dit-il dans l'un des écrits publics qu'il fit paroître dans le temps, *que de faire périr des scélérats qui ne cessent de l'irriter de jour en jour par les plus horribles forfaits* : son Conseil assemblé fut de son avis. Cependant, ajouterent les Princes & les Grands, *la chose ne paroît guere possible. On a bien forcé les Miao-tsée dans quelques-unes de leurs villes ; on les a battus lorsqu'ils ont opposé des troupes à nos efforts ; mais étant vaincus, ils s'enfonçoient dans leurs montagnes, où il étoit impossible de les aller chercher, & d'où ils sortoient ensuite, lorsqu'on s'y attendoit le moins, &c.*

L'Empereur persista dans son dessein, & dit qu'il en viendrait à bout au moyen du Général qu'il avoit choisi : *C'est sur Akoui*, ajouta-t-il, *que j'ai jeté les yeux pour l'exécution de cette entreprise. Si quelqu'un de vous trouve que je n'ai pas bien choisi, qu'il parle ; je suis prêt à l'écouter, & j'aurai égard à ses raisons, si elles sont bonnes.* Personne ne s'attendoit à entendre sortir ce nom de la bouche de l'Empereur. On ne regardoit *Akoui* que comme un Officier ordinaire qui pouvoit tout au plus servir en second, & on fut d'autant plus surpris de ce choix,

qu'il y avoit à la Cour & dans les Provinces un grand nombre d'Officiers généraux d'un rang supérieur à celui d'*Akoui*, qui s'étoient déjà distingués dans les guerres passées, & qui ayant commandé des armées en chef, étoient censés avoir plus d'expérience que lui. Cependant aucun ne désapprouva ce choix, soit qu'on n'eût rien à objecter, soit parce qu'il venoit directement du Souverain.

A cette marque d'estime pour la personne & le mérite d'*Akoui*, l'Empereur en ajouta une autre non moins flatteuse. Il permit au nouveau Général de choisir dans les huit bannières, celles des troupes qu'il jugeroit les plus propres à le seconder, & le laissa maître du plan & de toutes les opérations de la campagne. *Akoui* disposa tout, fit son plan, l'expliqua à son maître, & le lui fit approuver, en se conservant néanmoins le droit de le changer en tout ou en partie, selon les cas & les lieux. N'ayant plus rien à faire à la Cour, il se rendit à la capitale du *Sée-tchouen*, où, en attendant son armée, il prit des informations sur tout ce qui regardoit le pays & les affaires du *Kin-tchouen*, & en particulier sur ce qui s'étoit passé précédemment entre les *Miao-tsée* & les troupes que le *Tsong-tou* avoit envoyées contr'eux.

Il apprit qu'un Général nommé *Ouen-fou*, ayant pris dix mille hommes des troupes de la Province, étoit allé contre les *Miao-tsée*, les avoir battus & contraints d'abandonner les frontières; que cet Officier, fier de ses succès, au lieu de se contenter de garder les gorges & de boucher les principaux passages par où les barbares auroient pu revenir, voulut les poursuivre jusques chez eux, & s'engagea imprudemment dans les montagnes où il périt lui & presque tous les siens.

Il apprit encore que la stérilité qui regne sur ces montagnes, le défaut de chemins, les rochers escarpés & les précipices affreux qu'on rencontroit, pour ainsi dire, à chaque pas, les

ravines, les ruisseaux profonds, les bois, & tout ce qu'on pouvoit imaginer de difficultés, les rendoient impraticables à tous autres qu'à ceux du pays; que quand même à force de patience, de fatigues, de courage & de fermeté, on pourroit conduire une armée en la divisant en mille petits corps, pour la faire marcher par des sentiers différens, il falloit nécessairement que cette armée se pourvût elle-même de tout; que les hommes portassent tout ou presque tout, parce qu'il n'étoit pas possible d'employer aucune voiture, & qu'il étoit d'une très-grande difficulté d'employer les bêtes de somme; qu'après avoir vaincu tous les obstacles qu'opposent le local & les élémens, il falloit vaincre ceux qui viendroient de la part des hommes : obstacles d'autant plus grands, que ces barbares avoient des armes à feu, des villes fortifiées, & qu'ils pouvoient être secourus par leurs voisins du côté des Indes.

Akoui profita de ces lumieres, & en prit occasion de demander à l'Empereur les pouvoirs les plus amples, tant pour lui que pour le *Tsong-tou* du *Tsée-tchouen*, & les autres Officiers de la Province auxquels il s'adresseroit dans les occasions. Il obtint tout ce qu'il voulut, & au moyen du *Tsong-tou*, qui étoit son ami particulier, il fut bientôt pourvu des plus abondantes provisions & d'une multitude innombrable d'hommes pour les porter. Outre les munitions ordinaires, il prit encore une quantité prodigieuse de métal en petits lingots pour fondre des canons & même des bombes, quand il seroit arrivé devant les places dont il lui faudroit faire le siege; car transporter canons & bombes à travers les défilés & les précipices de ces montagnes, étoit une chose impossible.

Lorsque l'armée fut assemblée, il la partagea en plusieurs corps, qu'il fit entrer dans le *Kin-tchouen* par différentes gorges. Chacun de ces corps particuliers étoit une petite armée.

Parmi les Officiers généraux qui devoient combattre sous

Akoui,

Akoui, & l'aider de leurs conseils, se trouvoit *Fouté*, ce grand homme de guerre qui avoit cueilli tant de lauriers en Tartarie, & que j'ai fait connoître dans d'autres Mémoires (2). Il a soutenu sa réputation militaire contre ceux des *Kin-tchouen* ; mais son orgueil & la dureté de son caractère, lui ont fait commettre une quantité de fautes, même contre le service, pour lesquelles il a été puni suivant les loix.

Tous ces corps particuliers entrèrent en même temps par les différentes gorges, & se rendirent maîtres de tous les passages, battirent par-tout les *Miao-tsée*, les poursuivirent, grimperent sur les rochers les plus escarpés, franchirent les précipices ; dans moins d'un mois, ils furent maîtres du petit *Kin-tchouen*. Le Roi *Seng-ké-fang* mourut de maladie, lorsqu'il se disposoit à faire un dernier effort pour sauver au moins sa capitale, dans laquelle il alloit s'enfermer avec le reste de ses troupes. Les *Miao-tsée* consternés perdirent courage, & ne se défendirent plus ; ils abandonnerent leurs villes & toutes leurs possessions, & se réfugièrent dans le grand *Kin-tchouen*. *Akoui* les y poursuivit ; mais auparavant il fit raser villes & villages, forts & fortins, & généralement tout ce qui pouvoit servir de retraite aux ennemis, supposé que s'étant ralliés ils voulussent revenir sur leurs pas. Il se fit apporter le cadavre de *Seng-ké-fang*, pour pouvoir certifier à l'Empereur la mort de ce rébelle, & le fit mettre en dépôt pour le faire servir en son temps aux cérémonies qui sont d'usage.

Après avoir donné à ses troupes quelque repos, *Akoui* se remit en marche. *Sonom*, Roi du grand *Kin-tchouen*, vint à sa rencontre. Tout, jusqu'aux femmes, s'arme dans les montagnes : à chaque pas que font les Mantchoux, se présente un nouveau genre d'ennemis. Combien de braves gens périssent !

(2) Voyez le tome I, page 367.

Les uns ecrasés par les pierres qu'on faisoit rouler sur leurs têtes, les autres emportés par des coups de feu, sans qu'on pût voir d'où ils partoient; quelques-uns enveloppés par le grand nombre & taillés en pieces, avant même qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense; quelques autres précipités du haut des rochers sur lesquels ils avoient grimpé avec tant de peine. *Akouï* n'en devint que plus ardent; il avance, chaque jour il emporte quelque place ou quelque poste important. Il arrive enfin devant *Lo-ou-ouei*, capitale du grand *Kin-tchouen*, & séjour ordinaire de *Sonom*, qui en étoit Roi: il fond des bombes & des canons, il l'emporte.

Sonom, toute sa famille, sa cour, son armée s'étoient déjà retirés & s'étoient rendus à travers les montagnes jusqu'à l'autre extrémité du grand *Kin-tchouen*. Là est une place des plus fortes, tant par son assiette que par les ouvrages de l'art. Le Roi s'y enferma avec l'élite de ses troupes, tandis que son armée se tenoit aux environs pour en défendre les approches.

Akouï, maître de *Lo-ou-ouei*, s'y arrêta quelque temps pour donner quelque repos à ses troupes, & pour prendre ses derniers arrangemens. Ce fut de-là qu'il écrivit à l'Empereur pour lui rendre compte. Il avoit à lui apprendre les plus fâcheuses nouvelles, la mort d'un grand nombre d'Officiers de distinction, & en particulier celle du Prince Mongou, premier gendre de Sa Majesté. Il osa même mettre par écrit, ce qui ne se fait guere en parlant à l'Empereur, le récit des tourmens que les *Miao-tsée* avoient fait souffrir à ceux des Officiers Mantchoux qui avoient eu le malheur d'être pris. L'Empereur content de cet exposé, s'en expliqua ainsi lui-même dans un écrit public: *Akouï m'a fait savoir que les principales places du Kin-tchouen, à l'exception de Karaï, où Sonom & toute sa famille se sont retirés, sont à sa disposition. A en juger par la carte du pays que ce Général m'en-voie, nous serons bientôt maîtres de tout... On ne sauroit être plus*

satisfait que je le suis de la bonne conduite de mon Général, &c.

Akoui partit du grand *Kin-tchouen* pour aller mettre le siège devant *Karaï*, & forcer le Roi barbare dans son dernier retranchement. Si jusqu'alors les Mantchoux avoient eu à surmonter de grands obstacles, ils en trouverent de nouveaux à mesure qu'ils avançoient. On ne s'attend pas sans doute que je décrive tous les petits combats qu'ils eurent à livrer, que je fasse l'énumération de tous les postes qu'il fallut emporter avant que d'arriver à *Karaï*, le détail en seroit trop long.

L'armée des Mantchoux arrive enfin aux environs de *Karaï*. Ce que *Akoui* avoit fait en assiégeant la capitale & les autres postes importants, il le fait ici avec encore plus d'attention & d'ardeur, c'est-à-dire, qu'il se fait une nouvelle artillerie. Il prévient l'Empereur que ce dernier siège seroit infailliblement un peu long, parce que la situation de la place étoit telle que pour la serrer de tous les côtés, il falloit environner une montagne, sans quoi il étoit à craindre que *Sonom* ne s'échappât encore, comme il l'avoit fait de *Lo-ou-ouei*; que son objet n'étant pas seulement de se rendre maître de cette place, mais encore de la personne du Prince rébelle, il ne devoit rien omettre pour assurer le succès.

Après avoir ainsi prévenu l'Empereur, le Général mit tous ses soins à fermer tous les passages par où *Sonom* auroit pu s'échapper. Il fait faire un grand détour à une partie de ses troupes pour occuper le derrière de la montagne de *Karaï*, & battre la place de ce côté, tandis qu'avec le reste de l'armée il la battoit de l'autre. Quand, au moyen des signaux dont il étoit convenu, il fut assuré de l'arrivée de ses gens, il fit sa première attaque, qui n'aboutit qu'à écorner quelques rochers. Cependant le rébelle effrayé, pensa à se soumettre, & fit demander à *Akoui* une suspension de quelques jours, pour faire ses propositions. *Akoui* y consentit, & *Sonom*

lui envoya ce qu'il avoit de plus cher, sa mere, sa femme & ses sœurs, pour servir d'otage & être garants de sa fidélité. Il demanda *qu'on lui laissât la vie à lui & à tous les siens, & qu'on lui permit de gouverner encore ses sujets sous l'autorité de l'Empereur.* Akoui fit répondre que l'affaire étoit d'une trop grande importance pour qu'il osât prendre sur lui de la terminer ainsi; qu'il alloit en informer Sa Majesté, & qu'en attendant il lui conseilloit de se remettre de tout à sa clémence, & de se livrer de bonne grace entre ses mains. Sonom ne crut pas devoir suivre ce conseil, & ne pensa plus qu'à se défendre.

Cependant Akoui écrivit à l'Empereur, & en attendant la réponse, il continua de pousser vivement le siège.

L'Empereur recevant la lettre d'Akoui, regarda cette grande affaire comme déjà terminée. Il répondit à son Général qu'il pouvoit assurer le rébelle du pardon de ses crimes, supposé qu'il se rendît sur le champ; qu'il pouvoit même lui promettre qu'on lui laisseroit le gouvernement de ses sujets, mais hors des montagnes du *Kin-tchouen*, dans les lieux de la domination Chinoise, où on les feroit transmigrer. Sa Majesté prit cette occasion de faire publiquement l'éloge de son Général, & d'annoncer les récompenses dont elle vouloit l'honorer lui & ses principaux Officiers. Voici en deux mots le précis de ce que publia l'Empereur dans le temps. *Il n'y a rien à reprendre dans la maniere dont Akoui s'est conduit pendant tout le cours de cette guerre; c'est à sa prévoyance, à sa valeur, à son expérience qu'il est redevable de tous ses succès. Le rébelle Sonom poussé jusqu'à son dernier retranchement, parle déjà de se rendre. Atsang sa mere, Aching sa tante, accompagnées de ses sœurs, sont allés de sa part implorer la clémence du vainqueur jusques dans son camp: le rébelle s'y rendra infailliblement bientôt lui-même, ou il sera pris. Lorsque Akoui s'étant rendu maître de la capitale du grand Kin-tchouen, je lui donnai pour récompense la plume de*

paon à deux yeux, & lui permis de porter le bouton de rubis tel que le portent les Princes étrangers, quand je les en gratifie ; je le fais aujourd'hui Comte de l'Empire, & je veux que le titre de sa nouvelle dignité désigne en substance les qualités qui la lui ont acquise. Il s'appellera désormais Tcheng-mcou-yng-young-koung (Ce titre rendu en François, veut dire : Comte qui joint la prévoyance à la plus haute valeur. En l'expliquant ainsi, je ne saurois lui donner ni l'énergie, ni les graces des expressions Chinoises ; j'en donne le sens.). Outre cela, continue l'Empereur, je lui permets de porter la ceinture jaune & le manteau à quatre dragons en broderie d'or, ainsi que les portent les Princes de ma famille qui sont titrés. Quant aux Officiers généraux qui l'ont secondé, je donne à Ming-léang le titre de Siang-young-po (c'est-à-dire, Vicomte ou Baron qui fait employer la valeur à plus d'un usage,) ; à Foung-cheng-ngo, qui étoit déjà Comte, je lui donne le titre de Tsée-kio (c'est-à-dire, de Baron,), & celui de Ki-young qu'il ajoutera à celui de Comte (Ki-young-koung signifie : Comte d'une valeur mise à plus d'une épreuve.). Le titre de Tsée-kio, qui est au-dessous de celui de Comte, passera à son frère cadet jusqu'à ce qu'il ait lui-même des enfans ; le premier fils qui lui naîtra en sera décoré dès le moment de sa naissance, & il sera transmissible à ses descendans, &c.

Les Conseillers & Présidens du Tribunal de la guerre, ceux du Conseil particulier du Général, les Ministres, les Tsong-tou, les Lieutenans-généraux des Provinces, les Officiers subalternes qui se sont distingués, ont eu leur part aux récompenses ; ils ont obtenu des titres honorifiques, ou ont été élevés à des grades supérieurs à ceux qu'ils occupoient ; car, dit l'Empereur, ils ont tous concouru aux succès, en remplissant avec exactitude & fidélité tout ce qui étoit du devoir de leurs charges, &c.

Quand Akoui fut que l'intention de l'Empereur étoit que le rébelle & tous ses sujets devoient être arrachés de leurs mon-

tagnes, il en instruisit *Sonom*, & lui offrit encore la vie à lui & aux siens, à condition qu'il feroit de bonne grace ce qu'on exigeoit de lui pour la dernière fois. *Sonom* répondit qu'il aimoit mieux s'enfvelir sous les ruines de sa patrie : & dès-lors il se défendit en désespéré. Malheur aux Mantchoux qui se trouvoient exposés à sa fureur, mais cette fureur fut impuissante ; il fallut, au bout de quinze jours ou trois semaines, se rendre à discrétion.

Akoui ayant subjugué l'un & l'autre *Kin-tchouen*, ayant en son pouvoir *Sonom* & toute sa famille, demanda ses derniers ordres à l'Empereur. Sa Majesté lui ordonna de conduire à Pé-king le rébelle, toute sa famille, & les principaux de sa Cour, tous vivans, si cela étoit possible, & d'envoyer en même temps la tête de *Seng-ko-sang*, Roi du petit *Kin-tchouen*, lequel, comme on l'a vu, étoit mort lors de la prise de son pays : il laissa le reste à sa disposition.

On a toujours mille raisons de se flatter que ce qu'on souhaite arrivera. Le crédule *Sonom* ne douta point qu'on ne le laissât vivre & jouir de sa liberté dans Pé-king : il ne chercha point à se détruire lui-même, comme il en avoit conçu d'abord le dessein. Les bons traitemens qu'il recevoit du Général, la maniere honorable dont il étoit servi, la liberté qu'on lui laissoit de voir, de parler, d'être toujours avec les siens le long de la route, ne contribua pas peu à nourrir son espérance. Il s'en falloit bien cependant que l'Empereur fût dans l'intention de lui pardonner ; il avoit au contraire pris tous les arrangemens pour faire sur lui un exemple capable d'intimider tous les Princes Tartares ses vassaux. Le Président du Tribunal des Rits lui avoit représenté que depuis un très-grand nombre d'années on n'avoit point fait la cérémonie dite *Hien-féou*, & que cependant cette cérémonie & toutes celles qui la précèdent ou l'accompagnent sont très-propres à contenir les peuples dans

l'obéissance, & les Princes tributaires ou vassaux dans le devoir ; que ces cérémonies étant d'ailleurs consacrées dans le code de son Tribunal, & ayant été en vigueur sous les plus grands Princes des différentes dynasties depuis les temps les plus reculés, il croyoit qu'il étoit à propos de profiter de l'occasion présente pour les faire revivre.

L'Empereur loua le Président de son zèle, & en conséquence donna ordre aux quarante-huit Chefs des Hordes Tartares qui lui sont soumises, de se rendre à Pé-king, pour aller à sa suite au-devant du Général, & assister à la cérémonie *Hiao-lao* qui devoit se faire le 25 de la quatrième lune, & à la cérémonie *Hien-seou* qui se faisoit le lendemain. Je n'expliquerai point la cérémonie du *Hiao-lao*, qui regarde la réception du Général, elle a été suffisamment décrite à l'occasion de *Tchao-hoei*, dans mes remarques sur la conquête du pays d'Ily, &c. Pour la cérémonie dite *Hien-seou*, voici en deux mots en quoi elle consiste : elle dure deux jours. •

Le premier jour, l'Empereur se rend à la salle des Ancêtres, accompagné du Général vainqueur, des principaux Officiers qui ont contribué à ses victoires, & des rebelles qu'il a vaincus & faits prisonniers. Sa Majesté, après avoir fait les cérémonies d'usage, avertit ceux dont il tient la vie & l'Empire, des principaux événemens de la guerre qu'il vient de finir glorieusement, & leur présente les prisonniers. Après cette première cérémonie, l'Empereur rentre dans son Palais, & le Général conduit ses prisonniers au *Ché-tsi-tan*, c'est-à-dire, dans le lieu où l'on honore particulièrement les Esprits qui président aux générations. Là, accompagné des principaux Officiers, compagnons de ses travaux & de sa gloire, il ordonne aux vaincus de se prosterner, pour faire amende-honorable à ces Esprits qu'ils ont contristés par leur rébellion.

Le second jour, l'Empereur, le Général, les Mandarins

civils & militaires , tous les Officiers qui ont servi dans la guerre qu'on vient de terminer , se rendent à la porte du Palais , nommée *Ou-men*. L'Empereur monte dans l'appartement qui est au-dessus de cette porte , se place sur le balcon en face de la grande cour qui est du côté du midi : les Mandarins civils sont à sa gauche , & les militaires à sa droite. Au bas , c'est-à-dire , dans la cour même , sont le Général , les Officiers qui ont servi sous lui , & les rebelles prisonniers. Tout le monde ayant pris sa place , le Général s'avance immédiatement sous le balcon , présente tous ses Officiers à l'Empereur , l'avertit que c'est à leur valeur , à leur exactitude , & à leur expérience qu'il est redevable en grande partie des succès. L'Empereur , par quelques mots , leur témoigne à tous sa satisfaction , & appelle le Général. Tous alors se prosternent , frappent la terre du front pour remercier Sa Majesté , & le Général monte dans le balcon , où il se place à côté de l'Empereur. Pendant ce temps-là , les Officiers qui étoient pêle-mêle dans la cour , se partagent en deux rangs , pour laisser voir à découvert tous les prisonniers. L'Empereur s'informe de leurs noms , de leurs rangs , de ce qu'ils ont fait de plus particulier , & de tout ce qu'il veut savoir. Il demande en particulier s'il n'y auroit pas moyen de leur faire grace , sans bleffer la justice. Le Général répond à tout , & sur-tout à ce dernier article. Quand la mort des coupables n'est pas conclue , il ne manque jamais de raisons pour leur sauver la vie ; mais quand il est décidé qu'ils mourront , il fait à l'Empereur l'énumération de leurs crimes , de ces crimes sur-tout qui , suivant les loix , ne méritent aucun pardon. Alors l'Empereur fait le signe fatal , se leve , & se retire dans le même ordre qu'il étoit venu , c'est-à-dire , avec tout l'appareil de sa grandeur. Pendant ce temp - là , on conduit au lieu du supplice ceux qui doivent être exécutés

exécutés : c'est ce qui est arrivé à *Sonom* , & à tous ceux de sa suite qui furent présentés. Quoiqu'il soit fort indifférent en Europe de savoir le nombre & les noms de ceux qui furent condamnés , cependant , pour donner une idée de la manière dont tout se passe ici dans des occasions pareilles , je vais rapporter l'Arrêt de condamnation.

Akoui avoit fait conduire à *Peking* deux cens cinquante prisonniers , tant de la parenté , que du Conseil ou de la Cour de *Sonom*. L'Empereur ordonna aux Grands de l'Empire , ayant à leur tête les Ministres d'Etat , de connoître de leurs crimes plus ou moins grands , & de déterminer le genre du supplice dont on devoit les punir. Voici en substance le Jugement qu'ils en portèrent. « *Sonom* , disent-ils , son frere » cadet *Chalopen* , ses Ministres *Kantak* , *Sonomtontchouk* , » *Karoua* & *Gotsar* , *Atchim* , tante de *Sonom* , cette femme » cruelle qui a soufflé & attisé le feu de la rébellion , plus » qu'aucun des *Miao-tsée* , *Langtsia* son mari , aussi coupable » qu'elle , méritent d'être coupés en pieces , de même que » les deux lamas , *Tonkio* & *Kanpou* , avec dix autres qui » étoient du Conseil de *Sonom*. Dix-neuf autres de la Cour » du rébelle , moins coupables que les premiers , soit à cause » de leur jeunesse , soit parce qu'ils obéissoient par emploi » à leur Souverain , méritent d'avoir la tête coupée. Nous » croyons qu'on ne doit condamner qu'à une prison perpétuelle les seize autres *Miao-tsée* de la parenté ou de la suite » de *Sonom* , qui ont été pris avec lui ; que cinquante-deux » autres doivent être envoyés en exil à *Ily* , & être donnés » aux *Eleuths* , pour être leurs esclaves ; que les Officiers de » guerre qui ont servi contre nous , doivent être distribués » & donnés , les quarante-cinq principaux aux *Solons* , pour » être enrôlés parmi leurs troupes en qualité de soldats ; » trente-cinq autres aux Tartares *San-fing* , & les cinquante-

» huit restans aux Officiers Mantchoux qui se sont le plus
 » distingués. Pour ce qui est de *Panti* & des autres Lamas,
 » au nombre de seize, qui étoient dans leur *Miao*, & qui ne
 » sont entrés pour rien dans la rébellion de *Sonom*, on peut
 » les envoyer au *Miao de Kiang-ning*, pour aider les Lamas
 » leurs confreres, & vivre sous leur gouvernement ». Cette délibération des Grands fut portée à l'Empereur; & l'Empereur, après l'avoir lue, répondit : *que tout se fasse ainsi qu'il est énoncé*; & tout s'est ainsi fait.

A ces scènes tragiques, il me reste à en ajouter une plus digne peut-être de curiosité, parce que le Héros est ce vaillant *Fouté*, dont il a été parlé au commencement de cette lettre. Ce guerrier intrépide, qui possédoit au plus haut degré toutes les vertus qui tiennent à la valeur, étoit trop persuadé de son propre mérite, pour juger avec équité du mérite des autres. Celui d'*Akoui*, son Général dans cette dernière campagne, lui fit ombrage : il le peignit, dans plusieurs occasions, avec le fiel de l'envie, & n'oublia rien pour le représenter aux yeux de son Maître sous les couleurs les moins avantageuses : enfin il osa l'accuser ouvertement.

Pour toute réponse aux accusations de *Fouté*, *Akoui* fit le détail de sa propre conduite, & de celle de son accusateur. L'Empereur, qui connoissoit parfaitement l'un & l'autre, rendit justice au Général, & envoya des Grands de sa Cour pour juger *Fouté* sur les lieux, & le faire mourir, s'ils le trouvoient digne de mort. Les Grands arrivés au *Sé-tchouen*, firent leurs informations secrètes & publiques, interrogèrent *Fouté*, le trouverent coupable, & le condamnerent à perdre la tête. *Fouté* refusa ses Juges, leur dit en face qu'ils étoient vendus à son ennemi, & appella de leur Sentence à l'Empereur, en présence duquel il demanda d'être conduit, parce qu'il avoit à révéler des mystères qui ne pouvoient être révélés qu'à lui.

Les Juges , de concert avec *Akoui* , n'allèrent pas plus loin , & conclurent qu'il falloit donner à *Fouté* la satisfaction de voir l'Empereur. Ils en écrivirent à Sa Majesté ; & par le même Courier qui porta leur lettre , *Fouté* en écrivit une secrete , qu'il adressa en droiture à l'Empereur , avec toutes les formalités d'usage pour empêcher que tout autre que Sa Majesté ne pût la lire.

L'Empereur consentit qu'on amenât *Fouté* , & lui permit de dire librement tout ce qu'il avoit à dire. Tout se trouva faux , calomnieux , ou hasardé sans preuves. Voici l'écrit que l'Empereur voulut qu'on rendît public après la condamnation de *Fouté* : Ce sont les Ministres & les Grands , qui le jugerent après que Sa Majesté l'eut interrogé elle-même à différentes reprises , qui parlent.

Fouté ayant été accusé auprès de l'Empereur de plusieurs fautes essentielles contre le service , & en particulier de retenir l'argent que l'Empereur faisoit distribuer aux soldats , outre leur solde ordinaire , Sa majesté fit partir de la Cour Yuen-cheou-toung , l'un des Grands de l'Empire , & l'envoya au See-tchouen , avec ordre de faire des informations exactes sur la conduite de cet Officier , & de prendre pour adjoints le Général *Akoui* & le *Tsong-tou* de la Province , pour le juger suivant les loix. Les Juges le trouverent coupable , en particulier , de n'avoir distribué qu'à ses propres soldats l'argent au-dessus de la paye ordinaire que l'Empereur donnoit pour tous , & de leur avoir fait entendre , afin de se les attacher toujours davantage , que cet argent n'étoit que l'effet de sa libéralité , & de son affection pour eux.

Ce seul crime , indépendamment de tout ce qu'on peut lui reprocher d'ailleurs , ne peut être expié , suivant les loix , que par la mort de celui qui l'a commis. Comme il ne fut pas possible à *Fouté* de prouver son innocence sur ce point , il fut

condamné à perdre la tête. Il n'adhéra pas au Jugement, & en appella à l'Empereur. Les Juges dépêcherent un Courier, pour en donner avis à Sa Majesté, & lui demander ses ordres. Foutê se servit de ce même Courier, pour lui faire tenir une lettre pleine de calomnies contre son Général. L'Empereur ordonna que le criminel seroit conduit à Péking; & lorsqu'il y fut arrivé, il l'interrogea à plusieurs reprises, lui fit une récapitulation de tous les crimes dont il étoit accusé, le laissa libre de dire tout ce qu'il voudroit pour sa justification; & tenant en main la lettre secrète qu'il lui avoit écrite contre son Général, il le somma de lui donner des preuves de ce qu'il avançoit. Foutê ne donna que des oui-dire vagues, & des bruits sans fondement, qui courent quelquefois dans une armée parmi quelques mécontents du plus bas étage. Il convint qu'il n'avoit point d'autres preuves, se prosterna, battit la terre du front, & s'avoua coupable. Pour le punir de la témérité qu'il avoit eue d'avoir écrit à son Souverain une lettre pleine de calomnies, & de n'avoir voulu être jugé que par lui, quoiqu'il se reconnût coupable, l'Empereur lui fit donner la torture & la bastonnade, & nous le renvoya, à nous Ministres & Grands de l'Empire, pour le juger définitivement. Nous avons examiné de nouveau l'affaire, & nous avons trouvé que Foutê étoit coupable; 1°. d'avoir distribué en son nom, & seulement à ses propres soldats, un argent que l'Empereur donnoit pour être distribué indifféremment à tous; 2°. d'avoir retenu pour lui une once sur cinquante de l'argent qui étoit pour la paye des troupes; 3°. que, pour une faute assez légère, il avoit de sa propre autorité, & sans en avertir l'Empereur, dégradé un Officier du premier rang, nommé Koang-tchè, & qu'ayant réduit cet Officier au rang de simple soldat, il avoit voulu le forcer à servir en cette qualité; ce que Koang-tchè ne pouvant faire sans se déshonorer à la face de toute l'armée, il s'étoit coupé la

gorge de désespoir ; mort qu'on doit attribuer à la dureté inflexible de Foutê ; 4°. que le long de la route , lorsqu'il étoit amené à Péking par l'Officier Kai-tai , qui , étant sa créature , n'osoit remplir à son égard le devoir de sa charge , il donna toute sorte de licence à ceux de sa suite , & permit qu'ils vexassent le peuple & les petits Mandarins des lieux par où ils passoient. C'est ce même Kai-tai , qui , n'ayant pas le courage de lui représenter son devoir , eut la bassesse de l'accuser secrètement dans une lettre qu'il écrivit à Akoui.

5°. Que la lettre secrète qu'il osa écrire en langue Mantchou , directement à Sa Majesté , est pleine de calomnies. Il dit dans cette lettre qu'Akoui fait porter chez lui , à Péking , cent caisses pleines d'un riche butin , mais qu'il ne sait pas en quoi consiste ce butin ; que le même Akoui est plein d'orgueil ; qu'il se loue à toute outrance , au préjudice de tous les autres guerriers ; qu'il a laissé échapper en plusieurs occasions des paroles de mépris , en parlant des Généraux qui l'avoient précédé , & en particulier de Fougheng , dont il a dit qu'il ne savoit pas même les premiers élémens de la guerre ; que lorsqu'il reçut la ceinture jaune , ne pouvant contenir l'excès de sa joie , il la prit entre ses mains , & qu'en la montrant à tous les Officiers généraux qui étoient présens , il leur dit avec emphase que ce prix de sa bonne conduite & de sa valeur n'étoit pas au-dessus de son mérite , & que l'Empereur prouvoit qu'il le connoissoit , en le décorant ainsi d'une marque de distinction , qui est propre aux Princes de son Sang. Nous sommes informés exactement , tant auprès des Officiers généraux , que des autres qui ont servi sous Akoui , & nous sommes convaincus par leurs dépositions , que toutes les accusations , dont Foutê charge son Général , sont de pures calomnies , qui n'ont leur source que dans sa basse jalousie , & dans la noirceur de son cœur. Il se sentoit coupable ; & convaincu.

que si son Général l'accusoit , il étoit perdu sans ressource , il s'est donné lui-même pour accusateur : & comme , en finissant sa lettre d'accusation , il dit à l'Empereur que , suivant nos loix , Akoui mérite d'être coupé en pieces , nous , Ministres & Grands de l'Empire , qui , après les informations les plus exactes , avons trouvé que tout ce que Foutê avance contre Akoui , est faux , calomnieux & sans aucun fondement , nous avons conclu , conformément à nos loix , que c'étoit Foutê lui-même qui méritoit d'être coupé en pieces. Pour ce qui est d'Yng-tai, Officier général qui servoit sous Foutê, comme il a été de connivence avec lui pour retenir l'argent des troupes , ou qu'il ne l'a pas détourné de commettre cet acte d'injustice , & que c'est lui qui a écrit la minute de la lettre que Foutê a adressée à l'Empereur , nous avons jugé qu'il méritoit d'être cassé & d'être envoyé en exil à Ily.

Nous avons condamné l'Officier Kai-tai à être exilé en Tartarie , pour y être employé à des travaux durs & pénibles , parce qu'en conduisant Foutê , il lui a laissé une liberté entière de se conduire en grand Seigneur qui voyage , plutôt que de remplir à son égard ce à quoi l'obligeoit la commission dont il étoit chargé. Nous avons livré tous ceux de la suite de Foutê au Tribunal des crimes , pour y être examinés & jugés ; & nous avons fait remettre entre les mains des Officiers des bannières tous les Miao-tsée , esclaves de Foutê ou de ses gens , pour y être employés suivant la décision du Conseil de guerre , &c.

Après avoir ainsi minuté notre sentence , nous l'avons présentée à l'Empereur , & voici quelle a été la réponse de Sa Majesté : « Qu'on coupe la tête à Foutê , & que tout le reste se fasse » ainsi qu'il est dit ». Le septième jour de la cinquième lune de la quarante-unième année de Kien-long. Foutê fut exécuté le même jour.

Le Général Akoui , délivré d'un ennemi plus à craindre pour

lui que les *Miao-tsée*, est aujourd'hui au plus haut degré de prospérité. L'Empereur l'a fait Ministre d'Etat, & lui a prodigué ses faveurs. Cela durera-t-il? la modestie d'*Akoui*, sa bonne conduite, tout donne lieu de l'espérer.

Après avoir représenté l'Empereur tenant le glaive de la justice à la main, je ne puis mieux finir cette Lettre qu'en le montrant répandant dans toute l'étendue de son Empire les graces & les bienfaits. Après avoir rendu compte des motifs & des succès de la guerre contre les *Miao-tsée*, & de la justice rigoureuse qu'il a été obligé d'exercer sur les rebelles vaincus, il ajoute :

« C'est à la faveur de mes ancêtres que je suis redevable de
 » mes prospérités & de la gloire de mon regne. Aussi-tôt que
 » je fus instruit que cette grande affaire étoit entièrement ter-
 » minée, je me rendis à la sépulture de mon aïeul pour lui
 » faire hommage de mes succès. C'est après m'être acquitté de
 » ce devoir, qu'arriva le courier qui portoit en cérémonie
 » l'étendard de la victoire. Je me rendis dans la Province du
 » *Chan-tong*, pour aller sur la montagne du *Tai-chan*, sur la-
 » quelle je fis mes actions de grace. De-là je me transportai à
 » *Kiue-li*, où j'avertis Confucius de mes victoires, le remer-
 » ciaï de ses bonnes instructions, & fis en son honneur les cé-
 » rémonies accoutumées.

» De retour à la capitale, j'y fis avec appareil la cérémonie
 » d'aller au-devant du Général, celle de la réception des ré-
 » belles à la porte de mon Palais qui regarde directement le
 » midi, & celle du festin solennel donné aux Princes, aux
 » Grands & aux principaux Officiers de l'armée; je leur fis des
 » dons à tous, selon leur rang & leurs mérites. Après m'être ac-
 » quitté de tous ces devoirs, comme Empereur, je pensai à
 » m'acquitter, comme fils, de ceux qu'exigeoit de moi la piété
 » filiale. Suivi du grand Général, de ses Officiers, & du reste de

» mon cortège, je me rendis à l'appartement de *la longue vie &*
 » *du bonheur* (c'est le nom que porte l'appartement de l'Impé-
 » trice mere), & tous ensemble, nous fîmes avec le plus pro-
 » fond respect, à celle qui m'a donné la vie, les complimens
 » de congratulation qu'elle mérite, en lui attribuant toute la
 » gloire de nos succès. Je pris cette occasion pour ajouter un
 » nouveau titre à tous ceux dont elle jouissoit déjà.

» Le premier jour de la cinquieme lune de la quarante-
 » unieme année de mon regne, j'assemb lai dans le lieu de mon
 » Palais destiné à cet usage, les Princes, les Grands & les
 » Mandarins, tant de lettres que d'armes, pour faire la
 » cérémonie du transport de la Feuille d'or sur laquelle les
 » titres de ma *sainte mere* étoient gravés. (l'Empereur, en par-
 » lant de sa mere, lui donne pour l'ordinaire l'epithete de
 » *sainte*, *Cheng-you* en Chinois, & *Entouringue-enié* en Mant-
 » chou.). Les titres de cette Princesse étoient ci-devant au
 » nombre de huit, composés chacun de deux caractères Chi-
 » nois qui désignent quelque vertu particuliere. Ainsi, suivant
 » ces titres, elle possédoit déjà toutes les vertus, toutes les
 » qualités de l'esprit & du cœur, tant naturelles qu'acquises.
 » Le dernier de ces titres qui consiste pareillement en deux ca-
 » ractères Chinois, qui se lisent *Ning-yu*, renferme tous les
 » autres, en désignant la récompense des vertus qu'ils expri-
 » ment; car *Ning-yu* signifie dans le sens de l'Empereur, ainsi
 » qu'il en donne lui-même l'explication en Mantchou : *celle qui*
 » *en récompense de ses vertus a joui d'une très-longue vie* (elle
 » approche de 90 ans), *exempte d'infirmités* (elle a toujours
 » joui, & jouit encore d'une santé des plus brillantes) & *rendue*
 » *illustre par le plus éclatant bonheur* (elle a mis au monde un
 » fils dont le regne est un des plus glorieux de la monarchie
 » Chinoise). Ainsi les titres honorifiques de l'Impératrice mere
 consistent aujourd'hui en dix-huit caractères Chinois. Ces titres

gravés

gravés sur une feuille d'or, furent portés par l'Empereur dans tout l'appareil de sa dignité, jusques dans l'appartement de cette Princesse, où ils furent déposés & placés dans le lieu le plus honorable. Tout cela paroît peu de chose aux yeux d'un Européen ; mais aux yeux d'un Chinois, c'est peut-être ce que l'Empereur a fait de mieux dans tout le cours de son regne.

Sa Majesté termine toutes les cérémonies par la publication d'un diplôme dans lequel se trouve l'énumération des graces qu'il fait à ses sujets. En voici les articles :

1°. Il nomme des Mandarins pour aller aux cinq montagnes dites *Yo*, & aux rivages des quatre mers, pour offrir des sacrifices aux Esprits protecteurs.

2°. Il envoie des Mandarins au *Ti-ouang-miao*, pour faire les cérémonies respectueuses devant les tablettes de tous les Empereurs, qui y sont conservées.

3°. Il ordonne d'examiner si dans quelqu'un de ces endroits il y a des réparations à faire, & de prendre dans ses trésors l'argent nécessaire pour cela.

4°. Il fait une promotion générale de tous les Mandarins, tant de lettres que d'armes, & les fait tous monter d'un degré.

5°. Il rétablit les Mandarins qui pour des fautes légères avoient été abaissés d'un degré.

6°. Les Mandarins du Tribunal de la guerre & de celui des subsides, outre le bienfait commun d'être élevés à un grade supérieur, ont des notes de diligence qui peuvent accélérer leur promotion pour la suite.

7°. Les Officiers généraux & autres qui ont servi dans la dernière campagne, & qui pour quelques fautes commises par eux ci-devant, avoient été abaissés ou privés de leurs revenus, sont rétablis dans tous leurs droits.

8°. Les Mandarins qui ont veillé sur les grands chemins, & qui par leurs soins ont facilité la marche des troupes & des

provisions qu'on envoyoit à l'armée , auront les mêmes graces que celles qui ont été accordées aux Mandarins de lettres & d'armes , & outre cela des notes de diligence qui pourront par la suite accélérer leur promotion.

9°. Tous les Mandarins des villes du second & troisième ordre , ainsi que tous ceux qui auront eu quelque emploi relatif à l'armée , auront l'abolition de toutes les fautes commises , à l'exception de celles de vol sur l'argent destiné aux troupes , & de tout autre directement contraire à l'essentiel du service. On les rétablira dans le grade de leur Mandarinat , supposé qu'ils n'eussent été abaissés que d'un degré , & on leur rendra leurs appointemens , supposé qu'ils en eussent été privés.

10°. Tous les soldats , tant cavaliers que fantassins , qui auront emprunté de l'argent du trésor impérial , auront un délai de trois ans , avant qu'on puisse en prendre la restitution sur leur paie.

11°. Tous ceux qui ont reçu des blessures , ou qui ont contracté à l'armée quelque infirmité qui les met hors d'état de servir , seront exactement recherchés par les Officiers , afin qu'on pourvoie à leur subsistance. S'ils ont des enfans , on leur donnera le poste de leur pere.

12°. Les esclaves des Mantchoux qui ont déserté , rentreront en grace , supposé qu'en désertant ils n'aient emporté ni argent , ni armes , ni chevaux.

13°. Les Mandarins des postes & des relais qui ont facilité l'allée & le retour des couriers , outre le bienfait commun aux autres Mandarins , d'être promu à un grade supérieur à celui qu'ils occupoient , auront des notes de diligence qui pourront accélérer leur promotion dans la suite. Ils doivent rechercher tous les couriers qui ont été employés , & les récompenser suivant leur mérite , aux frais de l'Empereur.

14°. Tous les soldats Mantchoux , Mongoux & Han-kou

qui sont à Pé-king , ou qui gardent les environs , seront gratifiés d'un mois de paie.

15°. Tous les soldats Chinois qui gardent les rues de Pé-king & autres lieux de la ville dépendans de la police , seront également gratifiés d'un mois de paie.

16°. Tous les soldats Manchoux qui ont servi dans cette guerre , & qui seront hors d'état de vaquer à quelque emploi , ou à cause de leur âge , ou de leurs blessures , ou de quelque infirmité , seront entretenus aux frais de l'Empereur.

17°. Tous les maîtres & ecoliers du *Koué-tsée-kien* , ou College Impérial , auront la gratification d'un mois d'appointement (dans le College Impérial , l'Empereur entretient les ecoliers & les maîtres).

18°. Les maîtres des huit bannieres & leurs ecoliers , auront aussi la gratification d'un mois.

19°. Tous ceux qui sont exilés dans les Provinces du *Petcheli* & du *Chan-tong* , seront absous & pourront aller où bon leur semblera.

20°. Les exilés par arrêt du Tribunal des crimes , s'ils se trouvent dans le cas du pardon , en profiteront de même , quelque partie de l'Empire qui ait été fixée pour le lieu de leur exil.

21°. Les ossemens de ceux qui sont morts dans le lieu de leur exil , s'ils se fussent trouvés dans le cas du pardon , étant vivans , pourront être transportés dans les lieux respectifs de leur sépulture.

22°. On raccommodera , aux frais de l'Empire , tous les ponts qui se trouvent sur tous les grands chemins de l'Empire.

23°. Dans toutes les villes où il y a des vieillards pauvres & sans ressources , des estropiés & des malades qui ne peuvent pas gagner leur vie , les Mandarins auront soin de leur subsistance aux frais de l'Empereur.

Qu'on affiche cet écrit , afin que le Public soit instruit de

mes intentions. *Kienlong*, quarante-unieme année, cinquieme lune, le premier.

Voilà M. un détail de ce qui s'est passé cette année. Vous aurez la bonté d'en excuser tous les défauts ; il m'est impossible de recopier cette Lettre. J'aime encore mieux l'envoyer telle qu'elle est que de ne pas l'envoyer du tout. J'ai l'honneur d'être, &c.

AMIOT, Missionnaire.

A Pé-king, le 12 Septembre 1776.

On a cru devoir joindre à cette Lettre une seconde relation qui présente de nouveaux détails. La voici.

Autre Relation de la conquête du Pays des Miao-Tsée.

LES *Miao-tsée* (Peuple montagnard.) dont il s'agit, formoient deux petits Etats sur les frontieres du *Se-tchuen* & du *Kouei-tcheou*, Provinces de Chine, grands à-peu-près comme la Lorraine ; l'un s'appelloit *Siao-kin-tchuen*, l'autre *Ta-kin-tchuen*. L'un & l'autre avoit chacun leur Roi, ou Prince Souverain.

Il y a environ vingt-cinq ans qu'ils firent quelques dégâts sur les terres de l'Empire ; on arma contr'eux. Le premier Général qui alla les attaquer ne méritoit pas de réussir, l'Empereur lui fit couper le col. Un autre plus adroit composa avec eux, il leur fit des présens avec lesquels ils rentrèrent dans leurs montagnes, & on eut grand soin de dire à l'Empereur qu'ils étoient soumis, & qu'ils le reconnoissoient pour leur maître. Cependant les hostilités recommencerent il y a cinq ou six ans. L'Empereur en fut extrêmement irrité, & probablement il prit dès-lors la

réolution de les exterminer. Il fit envelopper leurs montagnes par trois armées, dont chacune étoit composée environ de quarante mille combattans.

Le Général *Ouen-fou* eut ordre de grimper par ces affreuses montagnes : les *Miao-tsée* défendirent mollement le premier passage. Ce passage franchi, *Ouen-fou* & ses troupes se trouverent dans une gorge, ayant en face d'autres rochers escarpés : alors les *Miao-tsée* parurent en foule de toutes parts, fermerent tous les défilés, & quand les Chinois furent exténués par la faim, ils firent main-basse sur eux, il n'en échappa pas un seul. Ce ne fut qu'après plusieurs années qu'on sut comment ils avoient traité le Général *Ouen-fou*.

Cependant deux autres Généraux furent punis, pour n'avoir pas secouru *Ouen-fou* ; l'un fut étranglé, & l'autre envoyé en exil à lly. Alors l'Empereur fit *Akoui* Généralissime de toutes ses troupes, il ne pouvoit mieux choisir ; c'est un homme d'un sang-froid & d'une constance inébranlable, ne se rebutant de rien, & ne craignant pas même de mécontenter l'Empereur, si le bien de son service l'y obligeoit. Il entra par la même route que *Ouen-fou*, mais il eut soin de faire monter des troupes sur les rochers voisins, & de tenir ses derrières libres. Les *Miao-tsée*, à ce début, sentirent à qui ils avoient affaire ; ils firent des prodiges de valeur, les femmes combattoient comme les hommes : on ne dit pas combien il périt de Chinois dans ces premiers défilés. *Akoui* se maintint dans la première gorge, & se disposa à attaquer le second passage. Les *Miao-tsée* construisirent de nouveaux forts sur les hauteurs. *Akoui* ne précipitoit rien, il restoit deux ou trois mois autour d'un rocher, & si enfin il trouvoit un endroit tant soit peu accessible, il profitoit d'un brouillard pour y faire grimper un nombre suffisant de soldats, & dès qu'ils y étoient en force, ils attaquoient les *Miao-tsée* qui, n'étant qu'une poignée de

monde en comparaison des Chinois, ne pouvoient mettre qu'un très-petit nombre de soldats sur chaque montagne pour la défendre. Un pas étoit un pas : *Akoui* ne reculoit jamais ; moyennant cette manœuvre, en moins d'un an & demi, il avança de dix à douze lieues, & parvint à la capitale du *Siao-kin-tchuen*, nommée *Maino* ; il l'enleva : le jeune Roi *Seng-ko-fang* s'échappa à temps. Son pere qui depuis plusieurs années avoit quitté le gouvernement, & s'étoit fait *Lama* (Bonze chez les Tartares), se croyoit en sûreté dans son espece de monastere, il se trompa ; il fut pris & conduit à Pé-king, où il a mal passé son temps.

Akoui poussa lentement *Seng-ko-fang* de montagne en montagne, de gorge en gorge jusqu'à l'extrémité de ses petits Etats. Là il y avoit un *Miao* (temple d'Idoles) bien fortifié à la façon du pays. *Seng-ko-fang* s'y défendit en désespéré ; mais enfin il fallut céder au nombre, il s'enfuit dans le *Ta-kin-tchuen* par un défilé où il ne peut passer que deux hommes de front. Son pays tomba dès-lors tout entier entre les mains des Chinois ; mais la guerre n'est pas finie, quand le Roi n'est pas pris : il faut *echec & mat*.

L'Empereur donna ordre qu'on sommât le Roi du *Ta-kin-tchuen* de remettre à ses troupes son ennemi *Seng-ko-fang* ; en cas de refus, *Akoui* feroit sur le champ porter la guerre dans ses Etats. *Sourvin*, ou *Sourvivin*, comme disent d'autres, Roi du *Ta-kin-tchuen*, fut fort embarrassé, il n'avoit alors que vingt-un ans, les succès des troupes Chinoises l'étonnoient. Son oncle penchoit à contenter l'Empereur ; mais un Lama parent de *Seng-ko-fang*, le grand Général du *Ta-kin-tchuen*, & un Mandarin Chinois qui avoit trahi l'Empereur, l'emporterent dans le conseil. On se flatta que les montagnes du *Ta-kin-tchuen* étant même plus escarpées & plus inaccessibles que celles du *Siao-kin-tchuen*, on laisseroit enfin les Chinois : on

hériffa de forts tout le pays ; on rendit le passage encore plus difficile qu'il n'étoit, & les montagnes plus inaccessibles.

Akoui ne s'étonna de rien ; il entra dans le défilé sur les traces de *Seng-ko-fang* ; petit à petit il gagnoit du terrain, & avançoit toujours malgré tous les efforts des ennemis ; insensiblement il s'approcha de la capitale nommée *Leouei*. Les autres armées Chinoises s'avancèrent aussi de leur côté, cette malheureuse place parut être aux abois. Alors l'Empereur regardant la guerre comme finie, envoya le P. Félix d'Arocha, aujourd'hui Président du Tribunal des Mathématiques, pour lever la carte du pays. Il partit le 20 Août 1774, accompagné d'un Comte de l'Empire qui devoit avoir soin de lui & répondre de sa personne sur la route. Ce cher & ancien confrere m'a confirmé plusieurs fois tout ce qu'on dit du *Kin-tchuen*, de ses chemins impraticables, de ses précipices affreux, de ses chûtes d'eau, de ses marais, de ses rochers réellement inaccessibles. En passant, il en vit un bien élevé sur lequel il y avoit un petit fort, on lui raconta comment on s'en étoit emparé par un heureux hasard, après avoir employé pendant plus de deux mois tout ce qu'on avoit pu de courage & d'adresse : le voici : Quelques soldats qui étoient de garde, ayant entendu de grand matin le bruit d'une personne qui s'observe en marchant, s'approchèrent doucement : ils s'aperçurent qu'il y avoit quelque chose qui remuoit, deux ou trois des plus lestes, par le moyen de crampons attachés à leurs souliers, grimperent de ce côté-là ; c'étoit une femme qui puisoit de l'eau, ils l'arrêterent. Interrogée qui gardoit ce fort depuis si long-temps, elle dit, *C'est moi ; je manquois d'eau, je suis venue ici en chercher avant le jour, je ne comptois pas vous y trouver.* Elle les conduisit par un sentier caché dans son fort, où réellement elle étoit restée seule depuis long-temps, tantôt tirant quelques coups de fusil, tantôt détachant des morceaux de rochers qu'elle

précipitoit sur les troupes qui tâchoient inutilement de grimper. *Akoui* & les autres Généraux reçurent le P. d'Arocha avec la distinction qu'on doit ici à un homme envoyé immédiatement par l'Empereur ; mais la fatigue & le mauvais air le mirent hors d'état de remplir son objet , les Généraux eux-mêmes , par amitié pour lui , prièrent l'Empereur de le rappeler. Le P. d'Arocha laissa *Akoui* sur une montagne qui dominoit *Leouei* , capitale du *Ta-kin-tchuen*. Une autre armée étoit de l'autre côté au-delà d'une rivière , elle se dispoisoit à la passer , & sous quatre ou cinq jours on comptoit enlever la place. *Seng-ko-fang* étoit mort ; *Sourvin* resté seul , fit les derniers efforts pour conserver sa capitale , & ce ne fut qu'après huit à neuf mois qu'il prit le parti de l'abandonner secrètement , pour se retirer à *Karai* son dernier fort & sa dernière ressource. Les Chinois ne trouvant plus de résistance , s'avancèrent par un défilé fort étroit , & entrèrent dans la ville , où il n'y avoit plus que des maisons vuides.

Pendant ce temps-là *Sourvin* ayant tourné une montagne , vint prendre en flanc la colonne Chinoise qui filoit vers la capitale ; il la rompit. *Akoui* fit tout ce qu'il put pour forcer le passage ; mais il n'en vint à bout qu'après neuf ou dix jours d'efforts , pendant lesquels celles de ses troupes qui étoient déjà entrées dans la capitale souffrirent prodigieusement de la faim. Après cette victoire , le Général envoya le petit étendard rouge ; c'est en Chine une marque que la guerre va finir.

L'Empereur s'attendoit à recevoir le grand , qui annonce que la Nation ennemie est totalement détruite , & le Roi pris. Il pressa de nouveau & avec plus de force que jamais. De dix à douze mille hommes à-peu-près que les deux Rois avoient au commencement de la guerre , il n'en restoit plus que quatre ou cinq cens renfermés dans *Karai*. Après s'être défendus quelques mois dans ce fort , les *Miao-tse* virent bien qu'ils seroient enlevés ;

enlevés ; on tint un conseil général, où il fut résolu qu'on mineroit la place, & qu'on périroit sous les ruines avec les troupes Chinoises qui la forceroient. La Reine mere fut effrayée de ce parti ; elle parla de se rendre à discrétion, elle, son fils frere du Roi, & une jeune Princesse de dix-huit ans. *Akouï* qui savoit que l'Empereur avoit la plus grande envie d'avoir toute cette famille entre ses mains, leur laissa quelque espérance. *Sourvin* & son grand Général balancerent long-temps : toute autre ressource leur manquant, ils coururent enfin le fort de la Reine mere. *Karai* fut rendu, & *Akouï* devint maître de la personne du Roi, & de tout ce qui restoit de la nation des *Miao-tsee*. Il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux ; le grand etendard rouge partit aussi-tôt, & arriva à Pé-king sur la fin du carême de 1776 : l'Empereur revenoit alors de la sépulture de son pere *Yong-tching*.

Il y eut ordre à tous les Regulos, les Comtes, les Grands de l'Empire, d'aller au-devant de Sa Majesté pour la féliciter : nous marchâmes à la suite des six fameux Tribunaux. L'Empereur passa, monté sur son grand cheval blanc. Ses prospérités n'avoient point altéré cet air de bonté & d'affabilité qu'il fait si bien prendre quand il veut. En attendant l'infortuné *Sourvin* qui étoit en route, l'Empereur visita la Province du *Chan-tong*, où le rébelle *Ouang-lun* avoit causé tant de désordres l'année précédente. *Sourvin* étoit arrivé, on l'amusoit. Une ou deux fois il entra en défiance, & conçut tant de tristesse qu'il tomba malade : on redoubla de soins, de caresses & d'egards ; il se remit, & se flatta de meilleures espérances.

L'Empereur revint du *Chan-tong* le 11 Juin 1776 ; nous eûmes encore l'honneur de le voir à son passage à onze lieues de Pé-king. Il n'entra pas dans la ville, il s'arrêta dans une espèce de parc qui a dix lieues de tour, & qui n'est qu'à une lieue au midi de Pé-king, il y resta le 12 ; le 13, accompagné

de tout ce qu'il y a de Grand dans l'Empire, il alla au-devant de son Général victorieux. Les quarante-huit Souverains qui dépendent de l'Empire devoient s'y trouver ; mais n'ayant pu être avertis à temps, la plupart en furent quittes pour aller féliciter l'Empereur à Schol, où il étoit allé prendre le plaisir de la chasse & exercer son monde.

La réception d'un Général victorieux est en Chine une des plus belles cérémonies qu'on puisse imaginer. Il y a une vingtaine d'années que le P. Amiot, alors Jésuite, en donna la description en grand : je n'en dirai que deux mots.

Afin que le Général *Akoui* parût à cette cérémonie avec plus de dignité, l'Empereur le fit Comte de l'Empire & Membre de la Famille Impériale, il le décora encore de plusieurs ornemens que les Empereurs seuls peuvent porter. Un mois avant son arrivée, le Tribunal des Ministres avoit donné ordre qu'à soixante lieues de l'endroit assigné pour la réception, on préparât les chemins en terre jaune comme pour Sa Majesté elle-même. L'endroit assigné par le Tribunal des Rits étoit à huit lieues de Pé-king, à une assez petite distance d'un Palais de campagne que l'Empereur a bâti à *Hoang-kin-tchouang*. Ses environs étoient ornés avec une magnificence surprenante, il faudroit un volume entier pour faire la description des montagnes artificielles qu'on avoit élevées, des ruisseaux qu'on avoit conduits dans des vallons, des galeries, des fallons, des bâtimens variés à l'infini qu'on y avoit erigés ; on y voyoit en grand ce qu'on admire aux *Ouan-cheou* de l'Empereur & de l'Impératrice, c'est-à-dire aux réjouissances de leur cinquantième, soixantième, soixante-dixième & quatre-vingtième année.

L'Empereur sortit de son Palais en habit de cérémonie, il marcha entre deux haies de Mandarins jusqu'à l'endroit destiné à la réception. Là étoient les Princes du sang, les Regulos

les Comtes , les Ministres & les grands Mandarins , avec les six Tribunaux de l'Empire , & un gros détachement de chacune des huit bannieres. Aucun Missionnaire ne s'y trouva à cause de la premiere cérémonie qui devoit s'y faire.

Le Général *Akoui* , à la tête de l'élite de ses troupes victorieuses , s'avançoit de l'autre côté ; dès qu'il fut arrivé auprès des deux piliers rouges , il descendit de cheval. Le Président du Tribunal des Rits invita l'Empereur à monter sur une petite forme élevée , ayant à droite & à gauche une foule de drapeaux & d'étendards ; il se tint debout un moment , la grande musique de l'Empire commença , & dans un intervalle de silence , un Mandarin du Tribunal des Rits cria : *Prosternez-vous*. Aussi-tôt l'Empereur , le Général & ses Officiers , les Princes , les Regulos , les Comtes , les Tribunaux , les grands Mandarins , tous se mirent à genoux , frapperent neuf fois la terre de leur front pour adorer le Ciel & le remercier de la victoire.

Cela étant fait , le maître des cérémonies s'approcha de l'Empereur , & le pria de descendre dans une grande salle où on lui avoit dressé un trône. *Akoui* & ses Officiers se prosternerent devant lui , & frapperent la terre de leur front. L'Empereur se leva , & selon l'ancien usage , s'avança vers le Général & lui donna l'accolade : ce qu'il fit avec un sentiment qui toucha cette prodigieuse assemblée : puis il dit à *Akoui* : *Tu es fatigué , viens , repose-toi* ; il le fit asseoir auprès de lui , faveur unique en Chine : les Officiers furent placés dans des tentes bleues ; on servit du thé ; puis cent eunuques soutenus de la grande musique , entonnerent le chant des victoires , c'est une espece d'hymne antique qui a près de quatre mille ans. J'ai ouï dire qu'on en avoit fait une nouvelle pour cette occasion. Le Président du Tribunal des Rits s'avança , & dit à l'Empereur : *Tout est fini*. L'Empereur monta dans sa chaise à porteur , & le jour même

il se rendit à Pé-king pour y faire une autre cérémonie de grand éclat; on l'appelle *Cheou-fou* : elle consiste à recevoir les captifs faits en guerre, & à déterminer leur sort.

L'Empire rassemble encore dans cette occasion tout ce qu'il y a de grand & d'auguste. Cette cérémonie se fait dans la troisième cour du Palais terminée au nord par la porte qu'on appelle *Ou-men*. L'Empereur est sur un trône dressé dans une galerie élevée sur une terrasse de vingt-cinq pieds de haut, & surmontée d'un bâtiment qui peut en avoir cinquante; à côté de l'Empereur, il y a les grands Officiers de la Couronne; au-bas, sont les Princes, les Regulos, les Comtes, les grands Mandarins : le long de cette cour immense & qui est à perte de vue, sont sur deux lignes parallèles, à l'orient & à l'occident, tous les *insignia* de l'Empire, drapeaux, étendards, piques, massés, massues, dragons, instrumens, figures symboliques, que fais-je, cela ne finit pas; les porteurs sont en habit de soie rouge, brodé d'or : vient un second rang, ce sont les Tribunaux de l'Empire; le troisième est fermé par les gardes de l'Empereur, armés comme en guerre.

Dans la cour avancée, il y a les éléphants de la Couronne, chargés de leurs tours dorées, ayant à côté d'eux les chariots de guerre; la grande musique & les instrumens sont sur les deux flancs de la galerie qui termine la grande cour au nord & où l'Empereur est assis sur son trône. Le Tribunal des Rits avoit fixé le commencement de la cérémonie à sept heures du matin; l'Empereur donna contre-ordre pendant la nuit, il voulut qu'elle commençât dès quatre heures & demie. Aussi-tôt qu'on entendit la grosse cloche de Pé-king, on se rendit de toutes parts au Palais; ce monde de Princes, de Grands, de Tribunaux, les troupes, tout s'arrangea selon l'ordre prescrit par le Tribunal des Rits.

L'Empereur parut sur son trône au son de la musique & de

tous les instrumens les plus bruyans , il reçut d'abord les hommages & les félicitations de l'Empire, ensuite un Mandarin du Tribunal des Rits cria à haute voix : *Vous Officiers qui avez amené les captifs , avancez ; prosterner-vous : Ko-teou.* La cérémonie faite au son des instrumens , les Officiers victorieux se retirèrent ; aussi-tôt le même Mandarin crie de nouveau : *Vous Mandarins du Tribunal des soldats , & vous Officiers de guerre , venez ; présentez les captifs.*

L'infortuné *Sourvin* , son frere cadet , son grand Général , le frere cadet de *Seng-ko-sang* , & trois autres grands du *Kin-tchouen* , parurent de loin devant l'Empereur & toute cette redoutable assemblée ; ils avoient tous une espece de corde de soie blanche au col : ils avancerent quelques pas , puis ils eurent ordre de se mettre à genoux. On déposa à terre à côté d'eux la tête de *Seng-ko-sang* enfermée dans une cage ; ils avoient derriere eux cent Officiers de guerre ; à droite , cinquante , tant Mandarins que soldats du gouvernement de Pé-king ; à gauche , cinquante Officiers du Tribunal des Princes. A cet appareil qui étoit tout de terreur , le grand Général de *Sourvin* ne put s'empêcher de faire un mouvement de dépit qui ne fut apperçu que de ceux qui étoient près de lui ; il frappa cependant la terre de son front comme *Sourvin* & tous les autres : on les reconduisit tout de suite dans une salle collatérale. L'Empereur reçut encore une fois les félicitations de tout ce qu'il y a de grands dans l'Empire ; puis il se retira au son de la musique & des instrumens , sans avoir rien décidé sur le sort de ses illustres captifs ; mais on fut bientôt qu'ils étoient perdus.

L'Empereur se transporta tout de suite à un grand Palais qu'on appelle *Jutai* , & qui touche presque à notre maison. Les instrumens des tortures étoient tous étalés dans une grande salle ; l'Empereur s'assit dans le fond sur un petit trône. Quelle

fut la surprise de l'infortuné *Sourvin* & des autres captifs ! Le grand Général dit : « Très-puissant Empereur, le Roi pere » de *Sourvin*, en mourant, le confia à mes soins. C'étoit un » jeune Prince encore incapable de résolution ; c'est moi qui ai » décidé la guerre : si en cela j'ai péché, j'ai péché seul, seul » je mérite d'être puni ; je demande qu'on épargne ce jeune » Prince qui n'a pu être coupable. Nous pouvions encore » vendre notre vie bien cher, nous ne nous sommes rendus que » dans l'espérance qu'on nous a donnée de trouver grace devant » Votre Majesté ». Il parloit en vain. Un mot ou un signe de l'Empereur les mit tous à la torture ; au milieu des supplices, ils avouèrent des choses qui les firent augmenter. *Sourvin*, à ce qu'on dit, avoua qu'il avoit tourmenté *Ouan-fou* pendant cent jours, & qu'ensuite il l'avoit tué lui-même d'un coup de fleche ; d'autres disent qu'il déclara qu'il l'avoit fait envelopper de coton trempé dans l'huile, & qu'il y avoit mis le feu. Il convint encore que c'étoit lui qui avoit tué le gendre de l'Empereur ; on l'appelloit *Ta-koué-fou*.

Sourvin & les six autres, après avoir subi des questions très-rigoureuses, furent mis sur des tombereaux, un baillon à la bouche, & conduits dans ce douloureux & humiliant état sur la place des exécutions, où ils furent attachés à des poteaux & coupés en pieces, comme rebelles, sur les onze heures du matin ; on prit ensuite leurs têtes, & on les exposa dans des cages, avec leurs noms au-bas, surnoms & titres : les jours suivans on fit des exécutions sanglantes des *Miao-tsée* d'un moindre rang. Il ne reste plus de cette infortunée Nation que quelques personnes viles qu'on a données pour esclaves aux Officiers victorieux.

S E R R E S C H I N O I S E S .

Benedicite gelu & frigus Domino. Dan. c. 3.

LA Chine a des serres depuis bien des siècles. Mais sous quelle dynastie a-t-elle commencé à en avoir ? comment ont-elles été construites autrefois ? étoient-elles échauffées par des fourneaux ; & ces fourneaux étoient-ils comme ceux d'aujourd'hui ? Nous n'avons ni assez de livres , ni assez de loisir , pour répondre à ces questions , ni à bien d'autres de la même espèce ; mais nous espérons que , vu leur peu d'utilité , on voudra bien nous en dispenser ; car la sagesse des Chinois , comme il est aisé de le conjecturer , n'aura pas manqué de s'approprier ce que les Anciens avoient imaginé de mieux entendu , & de plus commode en ce genre ; elle qui travaille sans cesse à se procurer les choses utiles , par les moyens les plus simples , les plus sûrs & les moins dispendieux.

Notre France reconnoîtra-t-elle cette sagesse des Chinois , & dans la manière dont sont construites les serres d'aujourd'hui , & dans ce qu'elle a imaginé pour y suppléer dans les jardins potagers des environs des villes & des campagnes ? Nous n'oserions nous le promettre , ni de ces Citoyens pécunieux , pour qui tout ce qui coûte peu , est méprisable , ni de ces Physiciens à systèmes , à qui il faut des théories compliquées pour les choses les plus usuelles ; mais nous l'espérons du vrai Patriote , & du Citoyen à qui nous prenons la liberté d'offrir cette bagatelle. Nous ne parlons que d'après nos yeux , & nous ne faisons qu'écrire ce que nous avons vu.

! Nos Physiciens en assigneront telle raison qu'il leur plaira ; mais il est de fait que les hivers de *Pe-king* sont beaucoup

plus longs & plus rigoureux, que ne semble comporter sa latitude: car, quoique cette grande Ville soit par les quarante degrés, & par conséquent aussi méridionale que Naples & Madrid, l'hiver y commence d'auSSI bonne heure, ou même plutôt que dans nos Provinces Septentrionales, & y finit ordinairement très-tard; & quoiqu'il y soit plus doux depuis quelques années, il donne un froid qui fait descendre le thermometre à 13 & 14 degrés au-dessous de la congélation, & le fixe des mois entiers entre sept & dix. Il n'est pas douteux que le vent du nord, qui souffle fréquemment, & qui est d'un piquant, d'un pénétrant inexprimable, n'en soit la première & principale cause: mais il faut que ce ne soit pas la seule, puisque l'eau gèle avant que le thermometre soit descendu au terme de la congélation, & gèle toutes les années, à donner de la glace d'un pied & demi, ou même plus, d'épaisseur. Ce n'est pas seulement pour faire sentir combien les serres sont nécessaires ici, que nous insistons sur cette remarque, c'est aussi pour qu'on juge de leur bonté. Les nôtres, à ce qu'il semble, ne suffiroient pas contre des hivers si longs, & un froid si rigoureux. Ils sont tels, que tout est sec & aride dans la campagne à ne pas trouver un brin de verdure. Cependant, & cette seconde remarque ne doit pas être omise, l'extrême sécheresse de la saison peut y contribuer autant que le froid; car il ne tombe pas une goutte de pluie, depuis la fin de l'automne, jusques & bien avant dans le printemps, & quelquefois dans l'été. La neige, qui est assez abondante certaines années, ne remédie point à cette sécheresse, parce qu'en peu de jours elle est dévorée par les vents & par la terre, de manière qu'il n'en reste aucun vestige. ●

Les anciens Chinois avoient la coutume de tourner toutes leurs maisons au midi, parce que, selon eux, c'étoit l'exposition,

l'exposition , & la plus saine , & la plus commode. Cet usage ancien , qui est devenu une etiquette de grandeur pour les Palais , a tellement prévalu pour les maisons des particuliers , que , jusques dans les Villes , on cherche cette exposition , & qu'on s'y attache , aux dépens même du coup d'œil des rues.

Que les Médecins d'Occident examinent s'il y a plus de préjugé que de réflexion & de bonne physique dans cette coutume , & si nous faisons bien en Europe de bâtir nos maisons à toute exposition ! Pour les serres , nous sommes bien sûrs qu'on approuvera la regle que les Chinois se sont faite de les tourner toujours au midi. Cette exposition est absolument essentielle ; car , disent-ils , c'est la seule qui abrite pleinement une serre du vent de nord , dont on ne fauroit trop la défendre ; & ce qui n'est pas moins nécessaire , c'est la seule qui la présente toute entiere aux rayons du soleil , pour en renouveler , ou echauffer , ou vivifier l'air , & lui ôter l'âpreté que lui donne la chaleur *des fourneaux*. Du reste , par exposition du midi , il faut entendre le plein midi. L'orient d'hiver , dont on se contente quelquefois ailleurs , ne suffiroit pas ici. A en croire même quelques vieux fleuristes & jardiniers , une serre n'est avantageusement placée , que lorsqu'elle est abritée au nord par une butte de terre , ou une terrasse , ou encore mieux par une colline.

Nous avons vu trois sortes de serres ; celles du Palais de l'Empereur & de ses jardins , celles des Marchands de fleurs de *Pé-king* , & celles des jardiniers des environs de la Ville. Elles sont toutes bâties suivant les mêmes regles , & sur le même plan. Les serres de l'Empereur sont bâties aussi bourgeoisement que celles des plus petits particuliers : car ce qu'on appelle *faste* & *luxe* , n'a lieu ici absolument , que

pour ce qui est de représentation , ou distinction de rang , jusques-là que les ecuries , les magasins , les cuisines , les offices , &c. du Palais sont comme ceux de tout le monde. Soit dit même sans scandale , nous sommes garans & témoins que , quand l'Empereur est dans son domestique , & se promene dans ses jardins , ses habits sont si simples & si ordinaires , qu'il faut le voir de près , pour le distinguer des personnes de sa suite. Il en est de même , à plus forte raison , des Princes , des Grands & des premiers Mandarins.

Pour revenir aux serres , ce qui les distingue sur-tout des nôtres , c'est qu'elles sont enfoncées en terre , & creusées en dedans en maniere de fosse. Cette forme , jointe à leur peu de largeur , leur procure le bénéfice de la température d'air des caves. C'est là , à ce qu'il nous semble , ce qui en fait le principal mérite. Tout le reste de leur forme & construction est subordonné à cette premiere idée , & s'accorde parfaitement avec la bonne Physique ; car la façade du midi étant toute en fenêtres , & les quatre côtés de la fosse étant revêtus de gradins , les rayons du soleil arrivent par-tout à la fois , & de la façon la plus avantageuse , pour y porter leur bienfaisance & leur salubrité. Par-là aussi , les fourneaux deviennent moins nécessaires , & produisent plus d'effet avec moins de feu.

Ainsi , pour bâtir une serre à la Chinoise , il faut choisir un terrain qu'on puisse creuser à la profondeur de sept à huit pieds. Si on va dix à douze , elle n'en vaudra que mieux , sur-tout si elle est grande. Les dimensions qu'il faut lui donner , dépendent de la grandeur qu'on a besoin qu'elle ait. Il semble d'abord qu'on ne risque rien de l'allonger tant que l'on veut , pour suppléer à la largeur qu'on ne peut pas lui procurer. Mais , à en juger par la pratique du Palais , où l'on étoit bien maître du terrain , il vaut mieux en faire plu-

fleurs. Les plus grandes n'y ont pas au-delà de soixante à soixante-dix pieds. Quant à la largeur , elle ne doit guere passer dix à douze pieds. Pourquoi cela ? Afin que , quand on ouvrira les fenêtres , les rayons du soleil puissent arriver jusqu'à la muraille , & donner sur les fleurs des jardins qui sont au bas ; quoique l'on puisse fortifier les murailles contre la poussée des terres , en faisant en pleine maçonnerie les gradins qui sont au bas , dans le dedans de la serre , & montent jusqu'au niveau du terrain. Ces murailles doivent être fortes , épaisses , & faites avec beaucoup de soin , parce qu'il faut que le froid du dehors ne puisse pas les traverser.

Les murailles ne sortent de terre que de trois côtés ; celui du midi , qui est tout en fenêtres depuis le bas jusqu'au haut , n'a que des colonnes pour porter le toit. Qu'on ne soit pas surpris de nous voir demander des murailles si fortes & si épaisses : le vent de nord est si pénétrant à *Pé-king* , que , pour peu qu'elles le fussent moins , la profondeur même de la serre ne garantiroit rien du froid qu'il y porteroit. Aussi est-ce plus cette raison , que l'épargne qui fait que bien des jardiniers , au lieu d'élever un mur du côté du nord , ne donnent point d'arrête au toit , & se contentent d'un appentis abaissé presque jusqu'au niveau du terrain. Pour mieux faire encore , ils lui ménagent l'abri d'une bonne muraille. Dans les grandes serres , le toit est élevé de terre , depuis dix jusqu'à quinze pieds , & soutenu en entier par ses colonnes , comme tous les autres bâtimens ; mais il est couvert avec encore plus de soin & de précaution , afin que l'air extérieur ne puisse pas pénétrer dans la serre. On a expliqué dans le Mémoire sur les greniers la façon des toits d'ici.

Ces détails supposés , toute la théorie des serres Chinoises se réduit , 1°. à creuser en terre un fossé de la grandeur qu'on veut qu'ait la serre , à le faire plus long que large , à en

mettre la longueur *est* & *ouest*, & à la revêtir de fortes & épaisses murailles; 2°. à élever ces murailles à plein sans aucune ouverture ni fenêtre, à la hauteur de douze à quinze pieds, mais de trois côtés seulement; 3°. à laisser toute la façade du midi en fenêtres, & pour cela n'y mettre que des colonnes & des piliers, pour soutenir le toit; 4°. à faire ce toit avec une arrête à l'ordinaire, ou en appentis, mais avec un grand soin pour qu'il soit bien fermé, & aussi impénétrable qu'une voûte; 5°. à faire un ou plusieurs *kang*, c'est-à-dire, fourneaux & etuves à la Chinoise, selon la longueur de la serre, & la température d'air qu'on y veut avoir; 6°. à bâtir des gradins qui descendent, depuis le niveau du terrain, jusqu'au fond de la serre, qui en fassent tout le tour, & soient plus ou moins larges, selon la grandeur des vases, & des caisses qu'on y doit mettre; 7°. à revêtir les fenêtres de la façade du midi de bons paillassons, ou de fortes nattes qu'on relève & abaisse à volonté en dehors & en dedans.

Quant à la manière d'exécuter tout cela, la façon de bâtir en France n'a pas besoin du secours de celle de Chine, pour y réussir parfaitement. Si néanmoins on vouloit en emprunter quelque chose, sur-tout pour faire les toits & les etuves, on trouvera tous les détails qu'on peut souhaiter dans le Mémoire sur les greniers publics & la police des grains.

Entrons maintenant dans quelques petits détails sur l'usage qu'on fait ici des serres, & sur la manière de les gouverner.

Les serres des maisons de plaisance & des jardins d'ornement servent sur-tout à conserver pendant l'hiver les arbrisseaux étrangers, ou trop délicats, & les fleurs qu'on a préparées pour le printems, & qu'on perdrait, si on les laissoit exposées au grand froid. Pour cela, les propriétaires ont soin de proportionner les gradins de leurs serres, comme il

a été dit, à la forme & grandeur des caisses de leurs arbrisseaux, & de les multiplier selon la quantité qu'ils en ont.

Les serres des fleuristes marchands, outre cet usage, servent encore à entretenir & à pousser les arbrustes, arbrisseaux, arbres nains, oignons, & diverses sortes de fleurs qu'ils ont préparés dès l'automne, & qu'ils veulent avoir en fleur dans le plus fort de l'hiver, sur-tout à la nouvelle année.

La destination des serres des jardiniers revient assez aux deux précédentes; mais cela demande quelque explication. Un jardinier se sert de sa serre, 1°. pour conserver les plantes qu'il veut faire fleurir, & monter en graine au printems; 2°. pour maintenir en pleine verdure & fraîcheur les plantes, herbes & herbages qu'il a gardés, pour les vendre en détail dans l'hiver, & sur-tout à la fin de cette saison, où ils augmentent beaucoup de prix; 3°. pour faire pousser les petites salades, les herbes de nourriture qu'il veut avoir pour la nouvelle année; 4°. pour ses semis, & avoir de quoi garnir son jardin, dès que le temps en est venu.

L'utilité des serres n'est pas bornée à l'hiver: pendant les autres saisons de l'année, elles servent d'hospice, de lieu de repos, d'abri, de conservation, de refuge, & comme d'infirmerie. C'est là qu'on soigne; & qu'on traite les nouvelles transplantations, les nouvelles marcottes & les nouvelles entes: c'est là aussi qu'on entreprend la guérison des arbrisseaux, arbrustes attaqués de quelque maladie, persécutés par des insectes, épuisés par une fleuraison forcée; c'est là encore qu'on abrite des grands vents & des grandes pluies, des grandes chaleurs & des grands brouillards, les plantes délicates, les arbrustes étrangers, & tout ce qui étant fleuri ou chargé de fruits, demande des soins particuliers; c'est là enfin que l'on retarde, accélère, conserve & mitonne la pousse de ce qu'on veut avoir pour un temps fixe & déterminé.

Une serre Chinoise est d'autant plus propre à tout cela, que sa profondeur, qui la garantit du froid pendant l'hiver, la garantit aussi des grandes chaleurs & sécheresses de l'été, & se prête par ses étuves à la température d'air qu'on veut lui donner au printems, en automne, & en quelque temps que ce soit.

Quant à son humidité, qui pourroit être à craindre, quelquefois le soleil, qu'on y introduit quand on le veut, y remédie d'autant plus aisément, qu'on ne se sert, si l'on veut, que des gradins les plus élevés, ou même de ceux qui sont auprès des fenêtres. Si l'on veut se risquer, comme quelques fleuristes, à mettre de petites fenêtres dans les murailles, ou à ménager de petites lucarnes dans le toit, on y renouvellera & y rafraîchira l'air à son gré, & on en fera quitte pour les fermer à plein au commencement de l'hiver; ce qui est un petit embarras, dont on est bien dédommagé par les avantages & commodités qu'on se procure.

S'il est ridicule de se faire une servitude, & comme une religion de gouverner sa serre de point en point, une année comme l'autre, sans oser se départir en rien des règles qu'on s'est faites, il n'est pas sage non plus d'imaginer sans cesse de nouveaux systèmes, & de n'avoir aucune pratique arrêtée, & de ne vouloir plus recommencer ce qu'on a déjà essayé. Le gouvernement d'une serre doit être réglé sur ce qu'on se propose, sur l'état où sont & où on veut mettre les plantes & les fleurs qu'on y a, sur le cours enfin que prennent le temps, le froid, le vent & les autres variations de l'atmosphère. Tout le monde souscrira sans peine à toutes ces maximes: mais comment faut-il en faire l'application? Il seroit trop long de suivre les Varrons Chinois dans tous les détails où ils entrent, & de copier leurs immenses & scrupuleuses instructions. Voici ce que nous y avons trouvé de plus pratiqué.

1^o. Si on ne se propose que de défendre & abriter contre les froids, les vents de nord, les neiges & les mauvais temps de l'hiver, ce qu'on a mis dans la serre, cela n'exige pas de grands soins, si elle est bien faite. Comme une serre, quelque bien entendue qu'elle soit, n'est jamais comparable au plein air, il ne faut pas trop se presser d'y rien enfermer; mais il faut la tenir propre, l'aérer, & même l'échauffer de bonne heure, pour l'avoir prête au besoin, & n'être pas surpris. Quand les nuits commencent à devenir fraîches, on y transportera les arbrustes & arbrisseaux étrangers, ainsi que les fleurs, dont la délicatesse demande plus de ménagemens. Comme néanmoins ce n'est qu'une précaution, on peut se contenter de les mettre sur les gradins qui touchent aux fenêtres, afin que, pendant le jour, ils jouissent à l'ordinaire du bénéfice du grand air & du soleil; puis, selon que le froid augmente, on remplit la serre, & on y enferme successivement ce qui a besoin de son abri. La règle est de laisser les fenêtres ouvertes les premiers jours, de les fermer ensuite tous les soirs, & de ne les ouvrir que lorsque le soleil commence à avoir de la force, puis d'abattre les paillassons la nuit, de ne plus ouvrir les fenêtres que quelques heures, &c. Mais cette règle, toute générale qu'elle est, doit être subordonnée au temps qu'il fait, ou, pour mieux dire, à la prudence du jardinier. Quand le froid commence à être piquant, & l'air extérieur trop crud, on ne fait plus que lever les paillassons, puis on ne les leve qu'assez tard; on ne les leve pas tous, & on abaisse ceux qu'on a levés de bonne heure. Comme les Chinois n'ont pas de thermomètre, ils mettent un vase plein d'eau auprès des fenêtres de la serre, & n'allument les fourneaux que quand elle gele, ils se servent encore de cette eau pour régler la chaleur de la serre, & le feu des fourneaux; car il leur suffit qu'elle ne gele pas, ou

ne gele que bien peu. Quand le temps commence à se radoucir , & le soleil à prendre de la force , on revient successivement à toutes les regles qu'on avoit suivies , pour lever les paillassons , ouvrir les fenêtres , aérer la serre , puis la vuidier dans le même ordre qu'on l'a remplie.

2°. Si l'on a beaucoup d'arbuſtes & de fleurs des Provinces méridionales , il faut leur procurer dans la serre la douceur de l'hiver de leur pays natal. Ce mot dit tout. Pour cela , il faut les placer dans l'endroit de la serre qui leur fera le plus avantageux. Ce n'est pas tout , il faut bien avoir attention de les y placer dans la même exposition qu'elles avoient dans le jardin. Soit dit en passant , les Chinois prétendent qu'une plante est comme déroutée de sa végétation , quand le côté qui étoit tourné au nord dans un jardin , ou dans un parterre , se trouve tourné au midi dans la serre. Du reste ils en ont fait une regle générale de jardinage ; & quand ils transplangent des arbres , ils ont grand soin qu'ils soient dans leur première position. Il seroit à souhaiter que nos Varrons voulussent bien examiner jusqu'où cette regle s'accorde avec la bonne Physique. Les riches fleuristes & les amateurs ont communément une seconde serre pour les fleurs plus délicates , afin que les soins particuliers qu'elles demandent ne soient pas si gênans , si dispendieux , ou même nuisibles à ce qui croît dans le pays , & qu'on n'abrite que pour plus grande sûreté.

3°. Dès qu'on veut avoir des fleurs tqut l'hiver , soit en menant à la fleuraison les pots qu'on a préparés dès l'automne , soit en pousſant , accélérant & *prématurisant* celle des autres pots , la maniere de gouverner la serre , qui ne peut être qu'une serre à part , doit être extrêmement suivie , si l'on ne veut pas perdre sans retour ses arbuſtes & ses fleurs par cette epreuve , à laquelle il ne faut jamais les exposer
plusieurs

plusieurs années de suite. Il est sûr qu'on ne réussira que par le moyen d'un *Kang*, ou etuve à la Chinoise : mais, au moyen de ce *Kang*, on entretiendra dans la serre un ton de chaleur continuel, comparable à celui des plus beaux jours du printems. Pour imiter de plus près cependant ce procédé de la nature, il est bon que cette chaleur ait ses hauts & ses bas, & fasse l'effet du jour & de la nuit. Ce n'est pas tout : quoique la chaleur que donne un feu de bois, & sur-tout de paille de gros mil, soit assez douce, elle dessèche l'air par sa continuité, & lui donne des qualités nuisibles. Il s'agit de parer à cet inconvénient ; & on y réussit, à en croire les faits, par des vases d'eau distribués çà & là. Ceux dont on se sert ordinairement sont peu profonds, mais évafés, & ouverts de toute la largeur de leur diametre ; il faut avoir l'attention d'en renouveler l'eau de temps en temps, qui diminue, & finit par se corrompre.

Ce sera une digression : n'importe, nous la ferons ; parce que touchant à la santé & à la conservation, elle peut être infiniment plus utile que tout ce que nous pourrions dire sur les serres Chinoises. On ne se défie pas assez, ce semble, dans notre Occident, des mauvaises qualités que le feu continuel d'une cheminée communique à l'air d'une chambre qu'on respire jour & nuit. Que les Médecins, à qui il appartient de prononcer en pareille matiere, fassent leurs expériences & leurs réflexions. On dit ici qu'un air, sur lequel agit un feu continuel, doit prendre & prend réellement des qualités nuisibles, ou qui du moins le rendent moins sain, & moins ami de la poitrine. On va plus loin encore, & on prétend que c'est la véritable cause de ce que souffrent alors ceux qui l'ont attaquée, ou un peu délicate. Quoi qu'il en soit, les Chinois ont imaginé deux choses pour corriger ce vice de l'air. La premiere, de disposer tellement quelques

carreaux du haut des fenêtres (leurs fenêtres sont en papier) , qu'ils fassent l'effet d'une soupape , & que l'air puisse entrer & fortir. Qu'on examine si ce ne seroit pas le meilleur moyen de remédier aux vents coulis, dont on se plaint tant. La seconde maniere est de mettre çà & là dans la chambre des vases pleins d'eau. Ces vases sont en porcelaine chez les riches , & garnis de pierres singulieres , rangées avec beaucoup de goût , ou pleins de poissons dorés , qui en font un amusement pour les enfans. On les met dans des globes , des cloches , &c. de verre ou de cristal , qu'on suspend comme des lampes. Puisque cette bagatelle nous a échappé , nous en prendrons occasion de placer ici une petite remarque , que nous ne prétendons donner que pour ce qu'elle vaut. Ayant vu dans plusieurs maisons des vases & globes de verre suspendus en l'air avec de l'eau & des poissons dorés ; & sachant d'ailleurs qu'on en a aussi au Palais , il nous vint en pensée que les premiers auteurs de cet usage n'avoient point cherché à amuser les enfans. D'après cette pensée , nous entreprîmes de faire quelque expérience : nous mîmes une grande coupe pleine d'eau au haut d'une chambre , près du plafond ; nous l'oublîâmes assez long-temps , pour n'y plus trouver une goutte d'eau , quand nous songeâmes à y regarder. Ce fait , qui prouvoit que l'air du haut de la chambre étoit le plus desséchant & le plus vif , nous consola de notre oubli. Nous avons remarqué constamment depuis , que l'eau de cette coupe , quoique la même que celle des vases qui étoient à terre , devenoit plus trouble & de plus mauvaise odeur. Nous nienrons pas que le charbon de terre , dont on se chauffe ici , ne donne à l'air des qualités auxquelles on n'est pas exposé avec un feu de bois ; mais il ne résulte pas moins de ce fait que l'air le plus haut de la chambre est celui qui contracte le plus des mauvaises qualités du feu , & que la pre-

miere précaution des Chinois , ce qui mérite attention , est plus réfléchie qu'elle ne le paroît d'abord. Nous l'avons insinué dans d'autres notices ; mais il ne faut pas se lasser de redire ce qui peut être utile. Si c'est luxe , & un vrai abus des richesses chez les Princes & les Grands , de vouloir avoir durant tout l'hiver leurs appartemens ornés de fleurs rares & précieuses , on ne peut disconvenir que la Physique & la Médecine ne regardent comme une précaution de fanté bien imaginée de mettre plusieurs vases de fleurs ordinaires dans les chambres & les appartemens où il y a continuellement du feu.

Pour revenir à nos Serres : outre les vases d'eau dont nous avons parlé , quelques fleuristes , selon l'état où sont leurs fleurs , & selon qu'ils sont plus pressés d'en hâter la floraison , ont recours encore à un autre expédient. Ils portent dans leur serre des vases d'eau bouillante , & agitent doucement la vapeur qui s'élève au-dessus , pour qu'elle se répande par-tout , & forme comme une espèce de rosée. Que ceux qui entendent ces matières voient jusqu'où cela est bien ou mal imaginé. Tout ce qu'il nous convient d'en dire , c'est que , grace à l'abri de leurs serres , à la douce chaleur qu'ils y entretiennent , & à la manière dont ils la dirigent , la modifient & la temperent , les jardiniers Chinois réussissent à avoir durant tout l'hiver , & sur-tout à la nouvelle année un nombre infini de poiriers , cerisiers , pêchers , &c. nains fleuris , ainsi que des rosiers , des jasmins & des jacinthes , des narcisses , &c. Ils réussissent également à avoir en pleine verdure des basilics , & toutes sortes d'herbes & plantes odoriférantes , ou agréables à voir ; tellement qu'on peut se procurer tout ce que l'on veut en ce genre , & sans presque rien dépenser. Les prix fols sont pour les choses folles , c'est-à-dire , pour les fleurs de caprice , de mode , de fantaisie , des pays étran-

gers : mais , comme le débit n'en sauroit être considérable , le public y gagne d'avoir des fleurs facilement ; & ce qui mérite attention , les jardiniers continuent à vivre de leur travail & de leur industrie pendant le plus fort de l'hiver. Chacun d'eux , au reste , a sa maniere d'aider la bienfaisance de la serre par des terres préparées , des compositions de fumier , des eaux particulières d'arrosement , &c. à-peu-près comme chez nous.

Voici une maniere d'accélérer la fleuraison , qu'on ne connoît peut-être pas en Occident. Quand les fleuristes Chinois se trouvent en retard , ou pour la nouvelle année , ou pour quelque Fête , pourvu que les boutons des fleurs soient formés , ils sont sûrs de les avoir bientôt epanouis. Pour cela ils creusent dans le milieu de la serre une fosse profonde de deux pieds & demi à trois pieds , sur une longueur & largeur proportionnées au nombre des pots & caisses qu'ils ont à mettre en pleine fleur ; ils remplissent à demi cette fosse de terreau choisi , & d'urine de bœuf , ou de brebis encore mieux ; & l'ayant couverte de claies , ils rangent dessus leurs caisses & pots de fleurs , mais de façon qu'ils soient espacés assez au large , & tous encadrés dans la grandeur de la fosse , qui doit les déborder de plusieurs pouces. Tout étant bien disposé , ils remplissent tout-à-coup la fosse d'eau bouillante : cette eau forme une vapeur qui s'élève autour des fleurs ; il ne s'agit plus que de la tempérer , en l'agitant doucement avec un grand éventail , qui la répand plus uniformément. Ainsi répandue , elle adoucit , humecte & vivifie l'air déjà si tempéré de la serre , & lui donne une si heureuse activité , que les boutons des fleurs s'enflent & grossissent comme à vue d'œil , puis s'épanouissent avec une fraîcheur & un éclat comparables à ceux que leur donnent les plus beaux jours du printemps. Chaque jardinier Chinois a sa maniere de diriger

cette opération ; mais l'industrie des nôtres n'a pas besoin de détail.

4°. Quant aux serres des jardiniers, qui ne prétendent qu'y conserver, ou les herbes & herbages qu'ils ont gardés, pour les faire monter en graine au printemps, ou cueillir des herbages qu'ils veulent vendre durant l'hiver, nous avons peu de choses à en dire. La serre Chinoise est si bien entendue, que cette production ne demande presque aucun soin. Sa profondeur & son exposition lui donnent un air aussi doux, & aussi tempéré qu'il le faut. Il ne s'agit que d'élever & abaisser à propos les paillassons qui sont devant les fenêtres, ou tout au plus, dans les froids extraordinaires, de mettre dans le fond de la serre deux ou trois vases de charbon allumé, & bien couvert de cendre. Si un jardinier veut se donner de petites salades & de petites fournitures, faire pousser des ciboules, &c. il se ménage dans sa serre une couche bien préparée, bien exposée, bien arrosée, & en obtient aisément tout ce qu'il veut. S'il a recours à la chaleur d'un *Kang* ou etuve, il en est sûr.

NOTICES de quelques Plantes, Arbrisseaux, &c. de la Chine.

I.

Nenuphar de Chine.

P LUSIEURS Ecrivains ont parlé du *Nenuphar de Chine*, aucun ne l'a fait connoître. Cette plante aquatique est connue, estimée, & en usage ici de toute antiquité. Les Poètes l'ont célébrée dans leurs vers, à cause de la beauté de ses fleurs. Les

Tao-sée l'ont mise au nombre des plantes qui entrent dans le breuvage de l'immortalité, à cause de ses vertus. Nous n'en parlerons qu'en naturaliste.

Description. Le *Nenuphar* ou *Nimphæa* de Chine est nommé *Ho-fou*, dans le très-ancien Dictionnaire *Eulh-ya*. Son nom vulgaire est *Lien-hoa*; ses fleurs sont à plusieurs feuilles, disposées de sorte qu'on les prendroit pour de grosses tulipes, lorsqu'elles ne sont pas encore ouvertes; elles s'épanouissent en rose; au milieu de la fleur se trouve un pistil conique qui devient un fruit spongieux & arrondi, partagé dans sa longueur, de plusieurs loges remplies de graines ou semences oblongues, revêtues d'une enveloppe ou coque comme le gland, & composées comme lui de deux lobes blancs, au milieu desquels est le germe; les étamines des fleurs du *Nenuphar* sont des feuilles très-déliées, terminées par un sommet violet; ses fanes ou feuilles sont grandes, larges, arrondies, festonnées, épaisses, charnues, veineuses, & échancrées dans le milieu; les unes nagent sur la surface de l'eau, où elles se tiennent comme collées; les autres s'élèvent au-dessus à différentes hauteurs; elles sont d'un verd blanchâtre en-dessus & foncé en-dessous, soutenues par de longues queues; la racine de cette plante est vivace, grosse comme le bras, d'un jaune pâle en-dehors & d'un blanc de lait en-dedans, & longue quelquefois de douze & quinze pieds; elle rampe au fond de l'eau & s'attache au limon par des filamens qui naissent aux étranglemens qui la coupent d'espace en espace; du milieu des filamens ou fibres, elle pousse quelquefois des pattes qui croissent & s'étendent, mais ses grands accroissemens se font par les deux bouts. Il faut observer que dans cette plante la queue des fleurs & des fanes est percée jusqu'à l'extrémité, de trous arrondis comme ceux de la racine, & disposés aussi à-peu-près de même dans toute leur longueur.

Especies. Les Herbiers Chinois distinguent quatre especes de *Nenuphar*.

Le jaune , que je crois celui d'Europe , qui est fort rare & dont on ne dit que le nom.

Le blanc & rouge couleur de rose , à fleurs simples.

Le blanc & rouge couleur de rose , à fleurs doubles.

Le rouge pâle fouetté de blanc , qu'on trouve très-rarement & plus rarement encore à fleurs doubles.

Culture. Le *Nenuphar* se multiplie par les semences, mais plus aisément & plus promptement par les racines. Cette plante ne demande aucune sorte de culture : on en coupe toutes les feuilles à Pé-king au commencement de l'hiver. Il est remarquable que quoiqu'elle soit dans l'eau , elle souffre beaucoup de la sécheresse ; & quoiqu'elle aime beaucoup la chaleur, elle vient plus belle & plus double au-delà de la grande muraille , que dans les Provinces du midi.

Usages. Le *Nenuphar* fait un bel effet sur les bords des eaux plates , des grands bassins , des etangs , &c. Il ne pousse guere que vers la fin de Mai , mais il pousse vite , & ses feuilles, dont les unes sont collées sur la surface de l'eau , les autres s'elevent à différentes hauteurs , forment des tapis de verdure fort agréables à voir , sur-tout lorsqu'ils sont emailés de fleurs de différentes couleurs. Comme elles sont plus grosses que les plus gros pavots , d'un blanc ou d'un rouge fort eclatant , & s'epanouissent en rose , elles tranchent admirablement sur le verd des feuilles , sur-tout les *Tsien-yé* ou *mille feuilles* : les boutons même ajoutent à la variété & à l'eclat du tableau. Les Poëtes les plus célèbres ont chanté les promenades en bateau , sur-tout au clair de la lune , dans les etangs bordés de *Nenuphars* en fleurs. Aller à la cueillette de ces fleurs etoit autrefois un des grands amusemens des Impératrices & des Reines ; aujourd'hui elles en mettent dans leurs appartemens : on en porte à

l'Empereur, de ses jardins de *Ge-ho-eulh*, où elles sont magnifiques.

La graine de *Nenuphar* se mange en Chine comme les noisettes en Europe; elle a meilleur goût lorsqu'elle est verte, mais elle est moins facile à digérer. Les Confiseurs ont différentes manieres de les préparer avec du sucre. La racine va également à la cuisine & à l'office; quelque préparation qu'on lui donne, elle est très-bonne & très-saine: on en confit beaucoup au sel & au vinaigre pour manger avec le riz. Réduite en farine, elle sert à faire une bouillie au lait & à l'eau. Les feuilles séchées se mêlent avec le tabac pour, en adoucir la force à ceux qui fument beaucoup; leur plus grand usage est pour envelopper leurs fruits, les poissons, les viandes salées, &c.

Vertus. La fleur du *Nenuphar*, nommée en Chinois *Hia-hoa*, est douce, mais avec un arriere-goût d'amertume; elle est cordiale, dit *Ta-ming*, propre à entretenir l'agilité des membres, & conserve la fraîcheur du teint. Les payfans prétendent qu'elle est bonne pour le mal de Naples.

Le fruit où croissent les graines, nommé en Chinois *Lien-pong*, a la vertu, dit *Ta-ming*, de dissoudre le sang coagulé. Selon *Tching-tsang-ki*, il est bon contre la colique causée par l'abondance ou l'épaississement du sang. Selon *Li-chi-tchi*, cuit dans du vin, il facilite toutes les suites des couches; selon le même, cuit à l'eau, il absorbe le poison des champignons & en empêche l'effet.

La graine nommée *Lien-tsé* en Chinois, est amie de la poitrine, augmente les forces, apaise la faim, & fortifie les vieillards, dit l'Herbier du P. Térance, Jésuite. Selon l'Herbier Chinois, elle est rafraîchissante & cordiale, souveraine contre la dysenterie, les maux de reins, & toutes les maladies des femmes, provenues de l'abondance ou de l'épaississement du sang.

La racine nommée *Ngeou* en Chinois, apaise la soif causée par l'excès de la chaleur, facilite la circulation du sang, engraisse ceux qui en font un usage habituel, adoucit la bile, facilite la digestion & dissipe les vapeurs du vin, au dire de *Pien-lou*. *Ta-ming* dit que le suc qu'on en tire par expression, est spécifique contre les vapeurs. Il prétend encore que pilée & appliquée en forme de cataplasme, elle est bonne pour toutes sortes de blessures, &c.

2.

Le Yu-lan.

Description. La Chine a plusieurs arbres à fleurs d'une rare beauté. Le *Yu-lan* est le premier & le plus brillant : il s'élève de terre à la hauteur de trente & même quarante pieds. Son tronc est bien proportionné & droit : il a peu de branches, & presque point de rameaux. Ses feuilles sont d'un beau verd, & distribuées fort clair çà & là : elles ne commencent à pousser, que lorsque les fleurs sont à demi passées. Les fleurs, qui couronnent toutes ses branches, en font un spectacle, & répandent au loin la plus douce odeur : elles s'épanouissent presque toutes en même temps, & ne durent que peu de jours. Le *Yu-lan* en fleurs ressemble à un noyer, dont les branches rangées en tête de pin seroient couvertes de beaux lys. La fleur est à cinq ou six feuilles, & même huit, disposées en rose d'un tissu plus fin & plus délicat que celles du lys. Elle est soutenue par un calice à quatre feuilles, concaves, lisses en dedans, hérissées de petits poils en dehors, & allongées en pointe. Du milieu de la fleur s'élève un pistil verd, & charnu, qui est entouré à sa base de petits filets chargés d'étamines au sommet. A cette fleur succède un fruit allongé, de couleur verte : il rougit à

la fin de l'été, se courbe vers son milieu, & laisse sortir une portion de boule, unie & d'une belle couleur de carmin. Tout le fruit est une substance fibreuse, & presque ligneuse. Dans le renflement de la boule est un fruit, ou grain jaune, attaché à son enveloppe par un petit filet : ce grain est couvert d'une pulpe ou pellicule jaune, assez mince. Sous la pellicule est une graine noire, dont l'écorce est dure & épaisse : sous cette écorce, ou coque, est une amande presque farineuse.

Especies. Nos Botanistes distinguent plusieurs especes de *Yu-lan* ; le blanc, ou à fleurs blanches, & le couleur de fleurs de pêche. Nous ne connoissons pas cette seconde espece, qui est très-rare. Il y en a aussi qui distinguent le *Yu-lan* en *Yu-lan* à fleurs, & *Yu-lan* à fruits : mais *Han-pao-tcheng* observe que c'est une seule & même espece. « Le » *Yu-lan*, dit-il, donne de plus belles fleurs, & en plus » grande quantité, quand il est jeune ; mais il ne produit » pas de fruits. Quand il a vingt ans, ses fleurs sont plus » petites, & en plus petit nombre ; mais elles donnent pres- » que toutes du fruit ». *Li-chi* en distingue de doubles & de simples.

Culture. Le *Yu-lan* n'a commencé à être cultivé, qu'on sache, que sous la dynastie de *Tang*, qui a commencé en 627. Depuis cette dynastie, il a toujours occupé un rang distingué dans les jardins de nos Empereurs. Les *Ming*, qui transporterent la Cour à *Peking*, y firent porter ce bel arbre des Provinces du midi. On le multiplia par les graines & par boutures. Il ne demande pour toute culture que d'être planté à l'abri du nord, & arrosé au printemps. Les fleuristes l'elevent dans des caisses, comme en France les orangers, le mettent dans une serre, quand les feuilles sont tombées, le poussent avec la chaleur d'un fourneau préparé, & l'ont en

fleurs dans les premiers jours du nouvel an , pour orner les salles des hôtes , & l'appartement des femmes. Les jardiniers du Palais en elevent ainsi un bon nombre , & les Gouverneurs des Provinces du midi en envoient toutes les années , pour être offerts à l'Empereur & orner les appartemens de Sa Majesté. Les beaux *Yu-lan* des jardins de Pé-king & de *Yuen-ming-yuen*, ou Versailles de Chine , ne résistent au froid piquant de notre long & rigoureux hiver , que parce qu'on a le soin d'envelopper le tronc & les branches d'épaisses bandelettes de paille treffées , sur lesquelles on coud de fortes nattes.

Vertus & Usage. Dans les Provinces du midi , on confit au vinaigre ou au gingembre les boutons de fleurs du *Yu-lan* , après en avoir ôté le calice ; c'est un assaisonnement de plus pour les riz.

La Médecine ne se sert que de la pulpe du fruit : après l'avoir fait revenir dans de l'eau chaude , on le laisse sécher à l'ombre ; réduit en poussière & pris en guise de tabac , il apaise la migraine & débouche le nez ; dans le rhume , on en donne une légère infusion pour dégager la poitrine embarrassée & faciliter la transpiration. Quelques Médecins la regardent comme stomachique ; mais son grand usage est pour bafiner les yeux dans les inflammations , ou les nettoyer de la chassie. Les Poètes parlent plus de ce bel arbre que les Médecins , il est le symbole de la candeur & de la bonté.

3.

Le Tsieou-hai-tang.

La fleur nommée *Tsieou-hai-tang* , ou *Hai-tang d'automne* ; pour la distinguer du *Hai-tang* , arbrisseau qui fleurit au printemps , est originairement une plante venue du pied des rochers qui sont au bord de la mer. On débite qu'une Reine qui avoit

coutume d'orner ses cheveux de ces fleurs, étant fille, la fit connoître dans le Palais où elle s'est conservée depuis. Il est constant par les vers des Poètes qui l'ont célébrée sous la dynastie des *Tang*, qu'elle occupoit un rang distingué dans les parterres du Palais depuis deux siècles : ainsi il y a plus de quatorze siècles qu'elle est en honneur ; elle le mérite à cause de son beau rouge , de son parfum , de la quantité de ses fleurs , & sur-tout de leur durée. Un *Hai-tang d'automne* bien soigné reste fleuri plus de deux mois.

Les *Tsieou-hai-tang* pousse des tiges branchues, cylindriques, entrecoupées de nœuds, purpurines à leur base & au bord de tous les nœuds ; ses rejettons sont nombreux ; les plus hauts montent à la hauteur de deux pieds & demi & un peu au-delà ; ses feuilles presque toujours opposées sur les branches & placées à la naissance des nœuds, sont échancrées & arrondies en oreilles du côté de la queue, dentelées, alongées en pointe & hérissées de petits piquans ; la couleur de dessus est un verd foncé, celle de dessous est un verd plus tendre, & presque effacé par les côtes & les fibres qui sont faillantes & d'un beau rouge de pourpre ; comme les feuilles naissantes sont d'un verd tendre, l'ensemble seul de toutes les feuilles fait un coup-d'œil agréable.

Les fleurs forment de jolis bouquets au bout des branches, soit celles des maîtresses tiges, soit celles qui naissent des aisselles des feuilles ; le calice est un calice à part, si tant est qu'on puisse donner ce nom aux deux feuilles purpurines, collées en forme de bourse, aussi tendres & aussi délicates que les pétales, où plusieurs fleurs sont enfermées ; à proportion que les fleurs croissent & s'enflent, les deux feuilles de ce que nous appelons le calice, pâlisent, s'ouvrent, séchent & tombent ; les fleurs se séparent les unes des autres par de petites queues, & en produisent elles-mêmes d'autres en se ramifiant très-agréablement, à la faveur d'un nouveau calice ou nouvelle bourse dont elles

fortent. La progression est charmante , & en comptant bien , on trouve que le premier calice contenoit un bouquet entier ; chaque fleur particuliere est composée de quatre pétales , deux grandes & deux petites , d'une belle couleur de fleur de pêcher , & de la figure à-peu-près de celles des fleurs de cerisier ; les deux grandes sont d'abord collées l'une sur l'autre en forme de bourse ; quand elles sont epanouies , les deux petites s'épanouissent aussi , & toutes quatre forment une espece de croix ; le pistil qui ressemble d'abord à celui du fraisier , est une petite bourse composée de grains jaunes très-luisans ; ces petits grains se détachent peu-à-peu les uns des autres par l'allongement des petits filets qui les portent , & s'ouvrent en petites cloches qu'on distingue très-bien avec la loupe , & forment ensemble une petite houe jaune , portée sur une petite queue allongée qui s'élève au-dessus des pétales.

Le *Tsieou-hai-tang* est une plante délicate & fantasque ; elle se multiplie par ses graines , mais assez difficilement. Nos Fleuristes disent qu'elle demande une terre sablonneuse : le fumier & le terreau lui sont mortels ; il faut même avoir attention de ne l'arroser qu'avec de l'eau bien claire ; elle ne sauroit soutenir le soleil en aucun temps : on la plante au pied des murailles qui sont tournées au nord ; ce n'est guere qu'à la fin d'Août qu'elle commence à fleurir. Le parfum de ses fleurs répond à leur beauté ; il a quelque chose de ceux des violettes & des roses , mais il est moins fort ; on ne le sent que d'assez près. Quand la saison est avancée , ou l'air un peu frais , ces fleurs n'ont pas d'odeur , ou en ont si peu , qu'on ne le sent pas.

Le *Tsieou-hai-tang* est vivace dans les Provinces du midi , où il est beaucoup plus beau qu'à Pé-king , quelque soin qu'on se donne pour le cultiver : on coupe toutes ses branches après qu'il a donné ses graines , & il en pousse de nouvelles le printemps suivant ; mais , disent nos Fleuristes , il faut avoir l'attention

de mettre du gravier & des morceaux de brique auprès des racines , pour les empêcher de se pourrir.

Les livres de Médecine ne font aucune mention du *Tsieou-hai-tang*. En revanche , les Poètes l'ont célébré , comme ceux d'Europe les roses & les lys. Ils en ont fait le symbole de la beauté modeste & vertueuse qui fuit les regards , & du sage caché qui se perfectionne dans la solitude & s'immortalise par sa patience. Les Peintres & les Brodeurs la font entrer dans leurs ouvrages , pour les parer de la beauté de ses feuilles & de ses fleurs.

4.

Le Mo - li - hoa.

La fleur nommée *Mo-li-hoa* est , à ce qu'il nous paroît , une espece de jasmin. Nous en avons cherché l'histoire dans la grande collection *Kou-kin-tou-chou* ; tout ce que nous y avons trouvé de plus clair & de plus authentique , c'est que les Empereurs de la dynastie des *Han* faisoient beaucoup de cas de cette fleur , il y a plus de dix-sept siècles , & lui donnoient une place distinguée dans leurs parterres : elle a toujours été cultivée depuis dans les jardins Impériaux , d'où elle s'est répandue dans tout le reste de l'Empire. Quelque peu favorable que lui soit le climat de Pé-king , elle y suivit la Cour. sous la dynastie précédente , & y est aujourd'hui en honneur plus que jamais. Les Poètes , les Peintres , les Sculpteurs , les Orfèvres & les Brodeurs lui paient tribut à l'envi , & lui donnent un rang distingué dans leurs ouvrages.

Nos Botanistes distinguent plusieurs especes de *Mo-li-hoa* , savoir ; le *Mo-li-hoa* sauvage qui croît sur les montagnes , & le *Mo-li-hoa* cultivé ; le *Mo-li-hoa* arbusste , & le *Mo-li-hoa* grand arbrisseau ; le *Mo-li-hoa* à fleurs jaunes , à fleurs rouges & à

fleurs blanches : on n'a à Pé-king que le petit *Mo-li-hoa* à fleurs blanches, c'est le seul dont nous parlerons ; car en fait de Botanique , il faut avoir vu , si l'on veut parler avec une certaine exactitude.

Le *Mo-li-hoa* est un petit arbrisseau de la hauteur de deux pieds & demi à trois pieds , dont les branches trop foibles ont besoin d'être soutenues par des cercles de bambou , dont on leur fait une espece de balcon.

Ses feuilles sont toujours vertes, presque toujours opposées sur les branches , épaisses , fibrées , d'un verd plus foncé en dedans que par dehors ; leur figure & grandeur varient beaucoup, mais elles sont toutes un peu échancrées & terminées par une petite pointe.

Ses fleurs forment des bouquets au bout des branches à-peu-près comme le jasmin ordinaire ; le calice est divisé en six ou sept parties fort pointues, il ne tombe point ; le pétale qui est en forme de tuyau , est aussi divisé en six , sept ou huit pieces ovales, un peu allongées en pointe , qui se recourbent en-dessous ; on trouve à l'orifice du tuyau deux etamines attachées par un petit filet à ses parois ; leur sommet est assez allongé , & fendu dans toute sa longueur en forme de levres ; le pistil qui est attaché au fond du calice & de la longueur du tuyau du pétale, est composé d'un petit filet verd , jaune à son extrémité , & d'un embryon qui devient une baie : nous ne disons rien de cette baie , parce que nous ne l'avons pas vue dans sa maturité. Le climat de Pé-king n'est pas assez favorable au *Mo-li-hoa* , pour que sa graine puisse bien mûrir.

Le *Mo-li-hoa* est ici un arbrisseau précieux , à cause de sa beauté & du parfum exquis de ses fleurs. Quand il est en fleur, on en porte plusieurs vases sous les galeries des appartemens de l'Empereur. Le moins que coûte un pied prêt à donner ses fleurs , c'est cinq à six onces d'argent ; il y en a de dix & douze

onces , & même davantage : on ne définit ni les faveurs , ni les odeurs ; tout ce que nous pouvons dire de l'odeur des fleurs du *Mo-li-hoa* , c'est qu'elle est bien supérieure à celle du jasmin d'Europe , en ce qu'elle est plus douce , plus aromatique , & a quelque chose de l'odeur de la rose & de la fleur d'oranger , ajoutée ou plutôt fondue dans celle du jasmin ordinaire : aussi en fait-on un grand usage pour parfumer le thé , les liqueurs , les syrops , les confitures , les habits , &c.

Le *Mo-li-hoa* vient en pleine terre dans les Provinces du midi , il n'y demande qu'à être défendu des grands vents du nord : comme ses baies y mûrissent bien , on les propage très-aisément par les graines ; on y est cependant dans l'usage de l'enter pour avoir de plus belles fleurs. A Pé-king , on y est réduit à la ressource des marcottes & des boutures ; encore faut-il en renouveler de temps en temps l'espece par les plants qui viennent des Provinces du midi , sans cela il dégénere à n'être plus reconnoissable. La maniere de faire les boutures mérite quelque attention , & peut donner des vues pour en faire d'autres ; on fait un trou de la grosseur de la branche qu'on a coupée , dans une vieille planche à demi pourrie , & on y insere cette branche de maniere qu'elle débordé en-dessous d'un pouce & demi à deux pouces ; puis on la met à flot dans un bassin d'eau où l'on a délayé de la poudrette , & qu'on met à l'ombre. Quand on voit que les racines naissantes commencent à poindre dans l'écorce de la branche , on rompt la planche pourrie & on plante sa bouture dans une terre bien engraisée de fin terreau & bien arrosée. Le *Mo-li-hoa* demande une terre bien nourrie de poudrette ; il ne faut pas cependant en trop mettre , parce que cela lui occasionne la maladie des pous blancs qui le défolent. Nos Fleuristes oiseux ont imaginé des systêmes d'arrosement , d'engrais & de culture aussi ridicules & aussi humilians pour la raison que les régimes des maladies imaginaires.

imaginaires. Comme le *Mo-li-hoa* passe ici l'hiver , qui est fort long , dans la serre , il ne fleurit guere qu'à la fin de Juin. Les jardiniers du Palais trouvent cependant le moyen d'en avoir en fleur pour la nouvelle année.

Les confiseurs & liquoristes font grand usage des fleurs de *Mo-li-hoa*. Les teinturiers se servent de ses baies , mais ils préfèrent celles des *Mo-li-hoa* sauvages. La Médecine fait usage des baies & des fleurs ; elle regarde les baies comme très-rafraichissantes , & s'en sert dans les ardeurs de poitrine , les echauffemens d'entrailles , la rétention d'urine , &c. Les cendres des fleurs sont excellentes , dit-on , pour arrêter les hémorrhagies & saignemens de nez ; leur infusion est estimée pour les maux d'estomac , les coliques , &c.

Si on vouloit des *Mo-li-hoa* en France, il faudroit d'abord en faire porter quelques caisses à l'Isle de France , il seroit aisé ensuite de les faire passer en Europe.

5.

La Châtaigne d'eau.

Nous ne cultivons que la terre ; les Chinois cultivent la terre & l'eau. Cette seconde culture est d'autant plus avantageuse , qu'elle demande peu de travail & produit des récoltes abondantes qui ne manquent presque jamais. Nos Provinces ont des étangs , des marais , des ruisseaux , des rivières comme celles de Chine ; à quoi tient-il que nous n'en tirions parti comme les Chinois ? Que de racines , de fruits , de roseaux , de joncs , &c. nous pourrions recueillir , si nous savions profiter des présens que la main libérale du Créateur a mis autour de nous ! Les Chinois cultivent dans l'eau plusieurs plantes dont les racines & les fruits sont les délices des meilleures tables , comme la racine du Nénuphar & son fruit , la vraie Châtaigne d'eau nommée

Pi-tsi, &c. Nous sommes tous témoins que le gouvernement, pour donner l'exemple au peuple, a soin d'en faire planter dans les etangs, dans les nappes d'eau, & autres especes de communes appellées *kouan-ti*, ou qui appartiennent à l'Etat. L'Empereur lui-même en fait mettre dans les pieces d'eau de ses jardins, & presque dans tous les fossés de son Palais ; les deux grandes nappes d'eau qui sont au milieu de Pé-king, & ne sont séparées que par un pont sur lequel tout le monde passe & d'où tout le monde voit le jardin Impérial, ces deux grandes nappes d'eau, dis-je, qui embellissent le beau paysage que forment les jardins de l'Empereur, sont couvertes de Nénuphar & de Châtaignes d'eau.

Cette dernière plante que les Latins nomment *Tribulus*, est assez commune dans plusieurs de nos Provinces ; il y en auroit dans toutes, si on se donnoit la peine de la cultiver. Nous croyons que notre Châtaigne d'eau est la même plante que le *Lin-kio* de Chine. Si elle est la même, nous invitons les bons citoyens à donner au peuple l'exemple de la cultiver, & à procurer à l'Etat cette nouvelle ressource : 1°. le *Lin-kio* est un fruit rafraîchissant & agréable en été ; on le vend ici dans les marchés, lorsqu'il est verd, comme en Europe les noisettes. On sent d'abord que s'il avoit un peu de vogue, cela aideroit beaucoup les pauvres payfans : 2°. séché & réduit en farine, il fait une très-bonne bouillie, sur-tout si on la mêle avec de la farine de froment ; on peut même en mettre un tiers dans la farine dont on fait le pain : 3°. confit au four, au sucre ou au miel, il fait une nourriture saine & agréable : 4°. dans les années de disette, il est une ressource ici pour les pauvres gens de la campagne, & pourroit en être une pour ceux de nos Provinces : 5°. il est très-bon pour nourrir les oies, les cannes, &c.

La culture du *Lin-kio* ne demande aucun soin ; il se sème de lui-même dans les endroits où il y en a déjà. Quand on en veut mettre dans un etang, ruisseau, &c. on en jette des graines à

la fin de l'automne dans un endroit où l'eau est peu profonde. Si on veut qu'il soit sain & bon à manger, il faut choisir un endroit où l'eau soit claire, & le rivage tourné au midi; plus il est exposé au soleil, meilleur il est, plus aussi il donne de fruits.

Nous avons dit que la vraie Châtaigne d'eau se nomme *Pi-tsi* en Chinois; elle est beaucoup plus agréable à manger que le *Lin-kio*, & beaucoup plus saine: on la donne à mâcher aux malades pour leur rafraîchir la bouche. Soit que les Chinois aient été plus attentifs que nous de tout temps à profiter des dons du Créateur; ou que les climats de ce grand Empire soient plus favorables aux plantes aquatiques, ils en cultivent un très-grand nombre dont on n'a pas l'idée en France. Si les bons citoyens avoient le zèle de tourner les attentions du public du côté de ce qui est utile à la société & à l'Etat, nous nous ferions un plaisir de seconder leurs vues dans tout ce qui dépendroit de nous. Pour revenir au *Pi-tsi* qui croît dans les Provinces du midi & dépérit à Pé-king, nous n'avons pu en voir la fleur, mais tel que nous l'avons vu, il nous paroît singulier en ce que son fruit croît dans une enveloppe que forme sa racine, & y est renfermé comme la Châtaigne dans son hérisson: on rompt cette coque sans endommager la plante. Ses feuilles sont longues comme des joncs, mais en tuyau comme celles des ciboules.

6.

Le Lien-kien ou Ki-teou.

La plante *Lien-kien*, ou *Ki-teou*, est trop singulière dans son espèce, pour ne pas mériter d'être connue en Europe. Nous n'avons pas idée qu'aucuns de nos Botanistes en aient parlé: *Pline* & *Dioscorides* en ont dit quelque chose: la description que nous allons faire servira de commentaire à leur

texte, qu'on n'entend pas toujours assez bien. A en croire la Botanique Chinoise, sur laquelle nous avons jetté les yeux quelquefois, ils parlent plus exactement que ne le prétendent leurs plus habiles Commentateurs. Comme les descriptions les plus exactes demandent qu'on puisse en faire l'application, pour être bien comprises, nous avons pris le parti de faire peindre le *Ki-teou* avec tous les développemens & décompositions nécessaires. C'est l'unique moyen d'empêcher les méprises d'une imagination qui rapproche tout de ce qu'elle connoît, & se fie d'autant plus à ses conjectures, qu'elle voit de plus loin les ressemblances qui lui font illusion.

Le *Ki-teou* est une plante aquatique. Les Chinois la rangent dans la classe des *Nenuphar*. Ses racines forment une houe plus ou moins grosse & longue, selon que la plante est plus ou moins vieille, & la terre où elle est plantée, plus ou moins grasse. Elles s'y attachent fortement, & s'enfoncent plus qu'elles ne s'étendent. Les filets ou cheveux qui composent la houe, sont droits, creux en dedans, de couleur blanche, & gros comme des plumes de corbeau : ils n'ont de force que par leur multitude, & se rompent aisément. Les feuilles sortent de la racine : leur queue est ronde, couverte d'épines, & longue de deux pieds & demi, quelquefois même davantage : c'est la profondeur de l'eau qui en décide. Elle est percée dans sa longueur de cinq à six tuyaux, dont le plus grand est au milieu, & aboutit au centre de la feuille, où viennent aboutir toutes les côtes. Ces côtes sont en relief, equarries, plus épaisses d'un tiers qu'elles ne sont larges, & ressemblent assez aux baleines d'un parasol. Elles se répandent jusqu'aux extrémités de la feuille, en se ramifiant, & la tiennent étendue & collée sur la surface de l'eau. Quoique leur substance soit spongieuse & assez tendre, elles sont armées d'épines très-dures, très-piquantes, qui ressem-

blent beaucoup à celles des rosiers. Ces côtes ne sont que dessinées sur le dessus de la feuille ; mais elles n'en sont pas moins hérissées d'épines. La feuille est grande , arrondie , épaisse , veineuse & échancrée dans le milieu , comme celle du Nénuphar , mais d'un tissu plus serré & plus compacte. Elle ne se déploie bien , que lorsqu'elle est arrivée à la surface de l'eau , sur laquelle elle se tient collée. Il y en a ici qui ont deux pieds & demi de diamètre. Celles des Provinces du midi vont quelquefois jusqu'à un pied de plus. Le dessous est d'un beau violet vers la fin de l'été , & le dessus d'un vert tendre , mêlé de jaune. La fleur est une fleur à part : il faut d'abord en suivre les accroissemens , & la décomposer pour la décrire. Elle sort immédiatement de la racine du milieu des feuilles , & se penche sur sa queue , comme un bouton de pavot , lorsqu'elle est arrivée hors de l'eau. Sa queue , semblable à celle des feuilles , est hérissée de pointes , & percée de longs tuyaux comme elles. L'hérifson allongé , qui lui sert de calice , s'enfle peu-à-peu , s'allonge & croît de la grosseur d'un ananas , quelquefois même d'un petit melon. Quand les fruits qu'il renferme sont mûrs , les quatre feuilles épaisses & charnues qui font sa pointe , s'ouvrent en fleur de grenade , & laissent paroître le bouton violet de la fleur qu'ils couvroient. Ce bouton , plus au large , s'épanouit à demi , puis l'hérifson se fend comme l'écorce d'une grenade , la fleur se fanne , & les fruits qu'il renferme se détachent de leurs alvéoles spongieux , & tombent peu-à-peu. Ces détails supposés , nous disons maintenant : La fleur du *Ki-teou* est à plusieurs feuilles , disposées en rose , violettes & allongées en pointes comme celles du tourne-sol. Le calice n'a que quatre feuilles pointues , ou plutôt échancrures , & est un fruit spongieux , arrondi , partagé dans sa longueur , de plusieurs loges remplies de graines. Son écorce est charnue , & garnie de

longues pointes : les graines sont oblongues , couvertes d'une pulpe , couleur de raisin gris , peu succulent , & d'un goût assez fade , au moins à *Pé-king*. Sous cette pulpe est une enveloppe ou coque , comme celle d'un gland , qui couvre une boule de farine. Cette coque étant sèche , est dure comme celle de la noisette , & la farine qu'elle renferme très-blanche. Les etamines de la fleur sont des feuilles plates , terminées par un espece de sommet. Nous n'avons pas trouvé de pistil ; & les graines étant mûres , lorsque la graine s'épanouit , il sembleroit assez inutile. Si la poussiere des etamines les féconde , ce ne peut être qu'en tombant sur l'ombilic assez profond , & divisé par rayons , autour duquel elles sont rangées.

Le *Ki-teou* est connu & cultivé en Chine dès la dynastie des anciens *Tcheou* , qui a commencé 1122 ans avant J. C. Mais , à en croire les Interpretes du Rituel des *Tcheou* , il étoit alors fort rare , & ses fruits entroient dans les offrandes des sacrifices d'été & d'automne. On cultiva peu-à-peu le *Ki-teou*. Il paroît par le *Tcheou-li* même , *Ouei-nan-tsé* & d'autres , que le peuple se mit à en semer dans les lacs , etangs , &c. La Cour , pour accréditer cette nouvelle ressource , s'en faisoit porter en cérémonie , & on en servoit à l'Empereur au commencement de l'automne. Toute la culture de cette plante consiste à en semer les graines dans la vase. Le peuple de la Capitale mange la pulpe des graines , pour se rafraîchir. Dans les Provinces méridionales , où cette plante réussit beaucoup mieux , on fait de la bouillie & des gâteaux avec la farine de la graine. Le Livre des plantes dit qu'elle est fort saine , aussi bien que sa racine. Les Médecins disent que la farine de *Ki-teou* est rafraîchissante , & engraisse les personnes échauffées. La racine cuite appaise la colique , calme les effervescences de sang , &c. On défend d'en donner beaucoup à manger aux enfans. Les

Botanistes distinguent plusieurs especes de *Ki-teou* ; mais ces différences ne tombent que sur la couleur de sa fleur , & la bonté de ses graines.

7.

Le Kiu-hoa ou la Matricaire de Chine.

Le *Kiu-hoa* , ou la Matricaire est une des plantes les plus anciennement connues. Il en est parlé dans le *Li-ki* , dans le *Tchun-tsieou* de Confucius , & dans le très-ancien Dictionnaire *Eulh-ya* , qui date de plusieurs siècles avant l'incendie des livres. Sous la première dynastie des *Tcheou* , les fleurs de la Matricaire entroient dans la broderie des habits de l'Impératrice , des Princesses & principales Dames de la Cour. On la trouve aussi dans la sculpture légère des anciens monumens. Si l'herbier attribué à *Chin-nong* est réellement de cet Empereur , la Chine a probablement le premier livre de Botanique où il en soit parlé : elle a certainement les livres où on a conté plus de fables sur cette plante , & où on l'a plus célébrée. Les *Tao-sé* , qui voudroient fort ne pas mourir , ont fait l'honneur à la Matricaire de la faire entrer dans leurs breuvages de longue vie & de Déification ; & pour soutenir leurs prétentions , ils en comptent des rêves & des délires dignes de leur génie. Nos Poètes , qui aspirent à une autre sorte d'immortalité , chantent cette plante & ses fleurs , pour y parvenir. Voici plus de douze siècles qu'ils ne se lassent pas de la célébrer , pour se rendre célèbres. Les Empereurs eux-mêmes , comme chefs de notre Littérature , ont rimé des vers à sa louange , & tous ceux de la dynastie régnante lui ont payé ce tribut à l'envi les uns des autres. Pour nos Botanistes , comme ils ne considèrent dans le *Kiu-hoa* que ses vertus médicinales & ses propriétés , à l'exemple des Anciens ,

ils n'en parlent guere que comme des autres plantes utiles, & n'en disent que ce qu'on en dit au de-là des mers.

Est-ce aux fables de la Mythologie des *Tao-sé*, est-ce à une préférence de fantaisie & de caprice, est-ce aux vertus & propriétés qu'on lui attribue, que la Matricaire doit l'estime qu'en font les Chercheurs d'immortalité ? Nous l'ignorons parfaitement, & il importe fort peu de le savoir. En revanche, nous osons assurer que le bel amour, dont les Poètes sont epris pour elle, n'est ni caprice, ni licence poétique. Le *Kiu-hoa* le mérite par la légèreté de ses branches, la belle découpure de ses fanes, la grosseur, la beauté, l'éclat, la durée de ses fleurs prodigieusement variées pour la figure & pour la couleur. Comme cette plante n'a rien en Europe qui attire les regards, & que son odeur forte & dégoûtante l'a fait bannir des parterres, on sera sans doute étonné de nous voir parler de la forte ; mais nous prions les gens instruits de faire attention que les oreilles d'ours, qui occupent aujourd'hui un rang si distingué chez les fleuristes, méritent tous ces eloges, & qu'il y a moins de cent ans qu'on les connoissoit aussi peu que la Matricaire. Cette comparaison dit tout à qui voudra faire attention. La culture a embelli, ou, si l'on veut, métamorphosé les Matricaires, comme elle a fait les oreilles d'ours : elle y a d'autant plus réussi, qu'elle a été poussée plus loin dans le climat naturel & terre natale de cette plante.

Description. « La Matricaire, dit Tournefort, est un genre » de plante à fleur ordinairement radiée. Le disque de cette » fleur est un amas de fleurons portés chacun sur un embryon. » La couronne de la même fleur est formée par plusieurs » demi-fleurons portés aussi sur un embryon. Toutes ces pieces » sont soutenues par un calice composé de plusieurs feuilles » en écailles. Lorsque la fleur est passée, chacun de ces » embryons

» embryons devient une semence oblongue , plantée sur la coupe du calice ». Nous avons copié la description de ce grand Botaniste , parce qu'elle convient parfaitement à la Matricaire , ou *Kiu-hoa* de Chine. Nous ajouterons seulement qu'il a eu raison de blâmer M. Rai de chercher à caractériser cette plante par la blancheur de sa couronne , puisqu'elle est jaune ici pour l'ordinaire.

Nos Chinois distinguent ici deux espèces de *Kiu-hoa* ; les sauvages , qui sont amères & d'une odeur forte , & les cultivées , qui sont douces , & d'une odeur agréable. Les cultivées fourniroient à une longue nomenclature d'espèces différentes. Comme il faudroit les avoir fait dessiner , pour être bien entendu des Botanistes , & que ce travail demanderoit des soins & des recherches que nos occupations ne nous permettent pas , nous nous bornerons à dire en général que les fanes de cette plante varient beaucoup. Les unes sont très-minces, les autres assez épaisses; celles-ci sont très-petites, celles-là longues & grandes : quelques-unes sont découpées , comme des feuilles de chêne , d'autres ressemblent à celles du cerisier. Il y en a qui sont échancrées en festons , & arrondies par le bout. Plusieurs sont dentelées , & terminées-en pointe. La couleur varie aussi étant plus ou moins argentée , plus ou moins foncée , selon les espèces. Pour les fleurs , il y en a de tant de couleurs , elles sont dessinées sur des plans si différents , que , les nommer toutes , seroit un long ouvrage. Nous avons actuellement sous les yeux un livre imprimé au Palais , où on parle de plus de trois cens espèces. Combien d'autres qui ont paru depuis ! car , comme dit l'Auteur , chaque année en donne de nouvelles : les savoir toutes est une science. Si ceux qui s'en occupent , savoient voir Dieu dans ses Œuvres , ils admireroient les richesses de sa magnificence dans les prodigieuses variétés que leur offre une seule fleur , & ils ne seront

plus surpris de la perfection où parviennent les Saints avec les secours de la grace , en voyant les beautés qu'acquiert une plante sauvage par les soins d'une culture bien entendue.

Culture. On a fait ici des livres sur la culture de la Matricaire , comme en Europe sur celle des tulippes , des œillets , &c. Nos fleuristes sont entrés à cet égard dans des détails aussi minutieux , j'ai presque dit aussi puériles , que ceux d'Europe , sur les fleurs de fantaisie & de mode , tant il est vrai que les hommes de tous les pays s'égarent par les mêmes chemins , & s'occupent profondément de bagatelles , lorsqu'ils se négligent eux-mêmes. Nous nous bornerons à ce qui est essentiel.

1°. Le *Kiu-hoa* demande une exposition avantageuse , un air libre , frais , humide , & qui se renouvelle aisément. Une enceinte étroite de quatre murailles est une prison pour cette fleur , elle ne fait qu'y languir. La terre qu'on lui destine , doit être grasse , nourrie de poudrette , humide & préparée d'avance : il faut la renouveler tous les ans.

2°. On multiplie le *Kiu-hoa* , 1°. par la semence ; 2°. par les marcottes ; 3°. par les entes ; 4°. par les rejettons. Quand on a de belles espèces de *Kiu-hoa* , qui donnent de la graine , on la laisse mûrir ; & vers la fin de l'automne , on la sème dans une terre bien préparée. Il faut qu'elle passe l'hiver ainsi semée , selon quelques fleuristes qui citent l'exemple des plantes qui se sement elles-mêmes. Pourvu qu'on l'arrose au printemps , elle pousse vite. D'autres attendent à semer au printemps : c'est le succès qui donne les nouvelles espèces.

On marcotte les Matricaires , 1°. en arrachant des rejettons à la naissance de la racine , & en les mettant dans une bonne terre , où on les laisse à l'ombre , & on les arrose fréquemment jusqu'à ce qu'ils puissent ; 2°. en coupant une tige qu'on fiche dans un morceau de bois pourri , qu'on laisse

flotter entre deux eaux dans un grand vase ; après deux jours , on met en terre la marcotte & le morceau de bois pourri ; on les arrose bien , on les tient à l'ombre , &c. 3°. on choisit un pied d'aurône ou d'armoïse bien fort & bien venant , on le met avec sa motte dans un pot ; quand il a bien pris , on coupe la tige à trois pouces au-dessus de terre ; on la fend , comme pour enter en fente , & on met dans la fente une tige de Matricaire qu'on a taillée en béc de canne ; puis on l'assujettit avec du chanvre crud bien froissé , qu'on couvre ensuite de terre grasse & de toile. Si on veut que l'ente réussisse , il faut laisser quelques petites branches à l'aurône , ne couper la Matricaire que dans le moment de l'opération , bien arroser , laisser la nouvelle ente à l'ombre , même lorsqu'elle commence à pousser , & ne l'exposer que quand elle est déjà forte. Il y en a qui mettent la Matricaire taillée dans la bouche avant de l'insérer dans la fente , & prétendent que la salive l'aide à prendre.

Quand la Matricaire a donné ses fleurs , on coupe toutes les branches à trois pouces de la racine ; on laboure la terre , on y mêle du fumier , & quand le froid commence à être piquant , on couvre la Matricaire de paille , & on renverse un pot dessus ; on met dans les serres celles qui sont dans des pots , mais on ne les arrose pas. Dès que la chaleur du printemps se fait sentir , on découvre ses Matricaires , & on les arrose ; elles poussent beaucoup de rejettons. Quelques Fleuristes n'en laissent que deux ou trois , & coupent tout le reste à fleur de terre ; d'autres arrachent le pied entier avec la racine , & le divisent en plusieurs qu'ils transplantent dans une terre préparée & qu'ils soignent avec beaucoup d'attention.

3°. La Matricaire craint également la sécheresse & une trop grande humidité. Voici ce que la pratique a appris sur la manière de l'arroser : 1°. on ne se sert que d'eau de rivière ou de pluie : 2°. au printemps , on mêle à cette eau des chiures de

vers à foie ou de volaille; en été on y fait infuser pendant plusieurs jours des plumes de poule & de canne, avec un peu de salpêtre; en automne, avant que les boutons se forment, on met du stercus ou poudrette, la dose est plus ou moins forte, selon que la Matricaire paroît plus ou moins vigoureuse: 3°. il faut mettre des morceaux de brique ou de petits cailloux au pied de la Matricaire, pour empêcher que l'eau n'affaîsse trop la terre: 4°. dans les grandes chaleurs de l'été, on arrose le matin & le soir, mais on ne mouille les feuilles que le matin.

4°. La Matricaire ne peut souffrir le grand soleil, & demande le grand air: 1°. dans les jardins de l'Empereur, on fait des *Pong-tsé* ou toits de nattes dans le goût des toiles qu'on a à Paris devant les salons de campagne qui sont tournés au midi; la nuit on roule les nattes, & quand le temps est couvert: 2°. les branches de la Matricaire sont foibles & craignent l'agitation du vent; on les fixe avec des baguettes, comme en France les œilleux; sur quoi il faut remarquer qu'elles demandent à être près les unes des autres & qu'elles souffrent d'être rangées en chaufferette: 3°. la Matricaire a plusieurs insectes qui lui font la guerre, ce n'est qu'à force de veiller de près qu'on vient à bout de l'en défendre: 4°. quand les fanes commencent à jaunir, il ne faut pas les ôter, mais arroser le pied avec de l'eau où l'on a fait bouillir de l'ail: 5°. on ne laisse qu'une ou deux tiges à chaque pied; quand il en pousse de nouvelles, on les casse avec l'ongle: 6°. quand le temps des fleurs approche, on arrose moins, & avec de l'eau sans apprêts. Tous les amateurs ne laissent qu'un bouton à chaque pied; quand il est bien formé & gros comme un pois, on arrose avec de l'eau de poudrette jusqu'à ce qu'il commence à s'ouvrir: 7°. si les écailles du bouton ont de la peine à se séparer, on les aide avec un cure-dent; quand la fleur s'épanouit, on lui donne du soleil le matin, & on la couvre au grand midi, &c.

5°. On demande ce qu'il faut faire pour qu'une Matricaire soit belle: il faut que sa tige soit forte & droite, ses fanes bien nourries & d'un beau verd; que la fleur soit large de deux pouces & demi à trois pouces; bien fournie de feuilles, d'une couleur bien nette & vive, d'une odeur douce & agréable, & d'une figure noble & dégagée? A propos de couleur, nous avons oublié de dire que quelques Fleuristes unissent deux pieds de différente couleur, par le bas, en faisant à chacun une entaille qui est assez longue & approche de la moëlle, & les liant bien autour avec du chanvre jusqu'à ce qu'ils soient bien unis; il leur en coûte quelques pieds, mais ceux qui leur réussissent, leur donnent des fleurs panachées fort curieuses.

6°. Les fleurs de *Kiu-hoa* durent sur pied plus d'un mois, quand on fait les ménager. Les appartemens de l'Empereur en sont garnis depuis la mi-automne jusqu'à la fin de l'hiver; dans les Provinces méridionales, on en a toute l'année de fort belles.

Vertus & Usages. Nos Médecins & Botanistes n'attribuent guere à la Matricaire que les vertus qu'on lui reconnoît au-delà des mers; mais ils font plus d'usage de la cultivée que de la sauvage.

La Matricaire cultivée est douce; on en mange les branches cuites avec de la sausse, ou en salade.

La fleur entre dans quelques confitures, se prend en infusion comme le thé, & donne son nom à une espece de biere où on dit qu'elle entre.

8.

Le Mou-tan ou Pivoine., arbrisseau de Chine.

On a reconnu en Chine, de toute antiquité, les Pivoines mâles & femelles dont parlent les livres de Botanique d'Europe, & de toute antiquité on en a fait beaucoup d'usage dans

la Médecine. La Pivoine nommée *Mou-tan*, dont nous allons donner la notice, nous paroît inconnue au-delà des mers. Il y a d'autant plus lieu d'en être surpris, que nos Peintres de Kan-ton la peignent en une infinité de manieres sur les paravents, les éventails, &c. & la font entrer dans presque tous les paysages qu'on leur fait faire pour l'Europe. Il faut que leurs ouvrages n'aient jamais été vus par aucuns Botanistes, ou que ne reconnoissant pas la Pivoine dans la maniere dont elle étoit peinte, ils l'aient prise pour une fleur d'imagination. Combien d'autres choses que tout le monde regarde & que personne ne voit ! le mal n'est pas grand, quand il ne s'agit que de fleurs. Si nous sollicitons aujourd'hui l'attention des curieux pour celle dont nous parlons, ce n'est pas pour qu'ils augmentent d'un nouveau nom la nomenclature de la Botanique, mais pour leur faire part d'une découverte qui, confiée à l'industrie & au zèle du bien public, peut conduire à d'autres également curieuses & peut-être plus utiles à la société.

Il n'y a guere que 1400 ans que le *Mou-tan* est connu & cultivé dans nos parterres. Les amateurs de cette belle fleur ont fait en vain des recherches pour lui procurer la gloire d'une grande antiquité, ils n'ont jamais pu trouver son nom dans le livre des anciens : ils prétendent, il est vrai, qu'il y a été désigné par le nom général de *Chao-yao*, *Pivoine* ; mais outre que les descriptions des Botanistes & des Poètes anciens ne lui conviennent pas, la maniere dont en parlent les Ecrivains postérieurs, suppose évidemment qu'il n'y a pas même été connu sous les *Han*. Un Voyageur ayant trouvé dans les montagnes du *Ho-nan* une Pivoine en arbrisseau, cette nouveauté lui parut digne d'orner un jardin ; il arracha de petits pieds avec leur motte, & les porta dans le sien où il les cultiva. Un Borne qui ne savoit pas l'origine de cette Pivoine arbrisseau, imagina de s'en procurer une pareille par le moyen de la greffe. Comme

il étoit fleuriste, les tentatives lui réussirent, & ses Pivoines surpassèrent en beauté celles qui avoient été apportées de la montagne. Les troubles qui agiterent l'Empire jusqu'à la dynastie des *Tang*, détournèrent l'attention du public de dessus cette nouveauté. Mais quand, vers le milieu du septième siècle, la paix eut dissipé les nuages qui avoient éclipsé les sciences & les arts, tous les regards des curieux se tournèrent vers le *Mou-tan* : la beauté, l'éclat & le nombre de ses fleurs, la douceur de leur ~~parfum~~, la variété de leurs couleurs, la multitude de leurs feuilles & les grains d'or dont elles sont mêlées, lui méritèrent les admirations & les préférences du public. Sa culture devint l'amusement favori des grands, des riches & des gens de lettres. Toutes les nouveautés que la culture fit éclore, devinrent des nouvelles de commerce, parce que la Cour en faisoit cas, & que les gens en place achetoient à l'envi l'honneur de les lui offrir. La Cour les faisoit servir à sa magnificence & à ses libéralités. Les villes où cette belle fleur réussissoit très-bien se piquèrent d'une espèce d'émulation à qui la cultiveroit le mieux. Le sol & le climat de Lo-yang se trouvant très-favorables aux *Mou-tan*, ils y réussirent au-delà des espérances des Fleuristes, & leurs parterres devinrent pour les étrangers une des plus grandes curiosités de la capitale de l'Empire. Les Poètes dont toute nouveauté agréable ou utile reçoit toujours l'hommage, s'empressèrent à l'envi de célébrer les *Mou-tan*. Comme notre poésie tourne tout en allégories morales & philosophiques, les Empereurs prirent eux-mêmes le pinceau pour rimer des vers à l'honneur de la nouvelle fleur, & consacrèrent par des inscriptions magnifiques les parterres du Palais, où on l'élevoit, & les peintures qu'en faisoient les plus habiles Peintres pour la décoration de leurs appartemens. Les guerres, les changemens de dynastie & les révolutions qui les préparèrent, furent funestes plusieurs fois aux *Mou-tan* ; mais au milieu des plus grands

troubles, leur beauté sauva plusieurs fois les jardins où on les cultivoit. Les bonzeries furent peu-à-peu les seuls asyles de la reine des fleurs ; elle disparut sous les cendres & sous les ruines du Palais, dont elle faisoit le plus bel ornement, & sans la solitude des montagnes où elle avoit été reportée, tous les agrémens que lui avoit donnés la culture auroient été perdus pour jamais. Elle en sortit avec éclat dans le dixieme siecle pour reparoitre à la Cour & occuper le premier rang dans les jardins impériaux des *Song* à *Kai-fong-fou*, dans le *Ho-nan*, où la nouvelle dynastie avoit transporté la capitale de l'Empire. Le climat de cette Province étoit moins favorable aux *Mou-tan* que le *Hou-kouang*. Quand *Yong-lo* de la dynastie des *Ming*, transporta la Cour à Pé-king, sur la fin du quatorzieme siecle, il ne voulut pas être privé des *Mou-tan*, & ordonna qu'on lui en apportât toutes les années du *Hou-kouang* : cet usage s'est conservé. *Kang-hi* & l'Empereur régnant lui ont payé un tribut de louange en Chinois & en Tartare, & ont ajouté à sa gloire de lui faire passer la grande muraille & de lui procurer l'admiration de tous les Princes Tartares qui viennent leur rendre hommage à *Gé-ho-eulh*.

Description. Si le *Mou-tan* qu'on appelle aussi *Hoa-ouang*, roi des fleurs, à cause de sa beauté ; *Pé-leang-kin*, cent onces d'or, à cause du prix excessif où les curieux porteroient autrefois certaines especes, & *Mou-chao-yao*, la *Pivoine arbre*, pour le distinguer de la *Pivoine* ordinaire, n'est pas, comme le disoient les anciens, la *Couronne de la terre*, on ne peut pas s'empêcher de le regarder comme une des plus belles fleurs qu'il y ait dans la nature. Le degré de beauté où la renoncule, la tulipe, l'ocillet & l'oreille-d'ours, sont parvenus dans les parterres par les soins & les industries des Fleuristes, persuadera facilement à l'Europe qu'ils ont pu produire les mêmes changemens en Chine sur le *Mou-tan* : mais croira-t-elle qu'ils aient

aient changé la Pivoine en arbrisseau ? Plusieurs livres le racontent ici depuis long-temps, & cette espece de métamorphose, dont nous donnerons la recette d'après eux, ne demande, disent-ils, que de la dextérité & des soins pour se renouveler sous la main de qui a la curiosité de l'entreprendre. Nous serons moins hardis à l'assurer, parce que nous n'avons pas été à portée de la vérifier par l'expérience ; mais la multitude des témoignages nous la rend très-probable, & ce que nous avons écrit l'année dernière sur les matricaires qu'on ente ici annuellement sur l'aurône, peut le rendre vraisemblable au-delà des mers, soit que ce soit un effet du hasard ou de l'industrie, ou de l'un & de l'autre réunis.

Le *Mou-tan* est une Pivoine ligneuse qui s'élève en arbrisseau, étend ses branches, pousse des tiges & forme une tête aussi grosse que celles des plus beaux orangers de caisse. On a vu à Lo-yang des *Mou-tan* de huit & dix pieds de haut. Si on en élève peu à cette hauteur, c'est qu'ils donnent de moins belles fleurs, & que leurs tiges trop foibles ne peuvent en soutenir le poids. La racine du *Mou-tan* qu'on élève aujourd'hui dans les jardins, est longue, fibreuse, formée en navet, grisâtre ou rougeâtre en-dehors, & d'un jaune pâle en-dedans ; ses feuilles sont subdivisées, découpées, échancrées, d'un verd foncé en-dessus & un peu pâle en-dessous ; ses fleurs composées de pétales sans nombre, s'épanouissent en rose, & sont soutenues par un calice à quatre feuilles ; de la racine des pétales sortent çà & là des filets qui portent de petits sommets d'un beau jaune d'or ; aux fleurs succèdent des fruits qui se courbent en cornet, comme ceux des Pivoines ordinaires, s'ouvrent en se séchant, & laissent tomber les semences qu'ils renferment.

Pour qu'un *Mou-tan* soit beau au gré de nos Fleuristes & amateurs, il faut que son tronc soit raboteux, courbé, noué, & d'un noir verdâtre ; que ses branches se croisent & se fuient

en se contournant, & pouffent des jets d'un verd tendre ou ombré de rouge & bien nourris; que ces feuilles soient grandes, d'un beau verd, mêlées sans confusion, bien nourries, & soutenues par des queues rougeâtres; que ses fleurs soient d'une même couleur, de différens âges, epanouies en houle de bonnet, se soutiennent droites sur leur tige, soient sept à huit pouces de diametre, & répandent un doux parfum.

Les anciennes listes des *Mou-tan* les divisent en plusieurs classes : celle de *Pan-mong-kien* n'en met que six, mais elles contiennent plus de 240 especes différentes. Ce nombre n'étonnera pas ceux qui savent jusqu'où les Fleuristes pouffent la précision pour différencier par les noms les renoncules & œillets qui ne sont pas exactement semblables. Pour nous, nous nous contenterons de remarquer que les nôtres s'accordent tous à distinguer leurs *Mou-tan*, 1°. par leur forme; 2°. par le temps où ils fleurissent; 3°. par leurs fleurs.

On eleve les *Mou-tan* en espalier, en éventail, en buisson, en oranger, &c. & cela fait des différences chez les Fleuristes; mais elles ne viennent qu'après celles de la nature. Ainsi, ils disent d'abord un *Mou-tan* ordinaire, un *Mou-tan* nain, un *Mou-tan* arbre. Nous serions tentés de prendre pour des fables ce que les anciens racontent de cette dernière espece qui paroît perdue aujourd'hui. Cependant comme la nature, aidée par les soins d'un Fleuriste intelligent, nous étonne souvent par des especes de prodiges, & que d'ailleurs on cite les époques, les endroits où l'on a vu des *Mou-tan* arbres, & les Empereurs auxquels on en a fait voir qui avoient plus de 25 pieds, il peut se faire qu'on ait eu autrefois des secrets qui se sont perdus, & qu'on entoit le *Mou-tan* sur de grands arbres. Pour les nains, on ne paroît pas en faire cas; on ne les cultive guere que pour conserver cette espece : du reste, nos Fleuristes ont le secret de rendre nains toutes fortes d'arbres, d'arbrisseaux & de fleurs,

Nous avons vu des cédres & des pins qui avoient plus de 40 ans, & n'avoient pas deux pieds de haut ; le tronc , les branches & les feuilles étoient très-bien proportionnées ; on pourroit les appeler de *vieux pins en miniature* : ils sont en petit comme ceux qui ont vu plusieurs siècles dans la solitude des montagnes. Le *Mou-tan* ordinaire est le *Mou-tan* favori des Fleuristes , des amateurs & des curieux.

Tous les livres s'accordent à dire qu'il y a des *Mou-tan* qui fleurissent au printemps , d'autres en été & d'autres en automne. Nous n'oserions dire que cette différence ne vienne pas du climat & de la culture ; cependant elle est devenue aujourd'hui en quelque sorte une seconde nature. Les grands parterres de *Mou-tan* doivent avoir ceux de chaque saison , & il est certain qu'ils demandent des soins différens : ceux qu'on porte du *Hou-kouang* à l'Empereur toutes les années à la fin de l'automne , sont en fleurs dans les mois de Décembre & de Janvier ; mais c'est l'ouvrage d'une culture artificielle qui avance le printemps de cet arbrisseau , comme des orangers , des pêchers à fleurs doubles , &c. & on ne peut rien en conclure. Les *Mou-tan* du printemps & de l'été sont les plus cultivés ; ceux d'automne demandent trop de soins pendant les chaleurs de la canicule.

Les Fleuristes divisent les *Mou-tan* de chaque saison en doubles & semi-doubles ; les seconds ont un disque assez grand , rempli de sommets d'un beau jaune d'or ; les premiers se divisent en cent feuilles & en mille feuilles. Nous ne dirons rien des différentes manières dont les uns & les autres s'épanouissent , soit en bassin ou en houe , soit en grenade ou en fouci , &c. nous ne détaillerons pas même quelles sont les dégradations & les nuances d'une seule couleur ; il suffira de dire en général qu'il y a des *Mou-tan* rouges , violets , pourpres , amaranthes , jaunes , blancs , noirs & bleus , & que les teintes en sont assez

variées pour faire un claveffin de couleurs en *Mou-tan* : on assure, comme un fait certain, que les Fleuristes ont le secret de changer les couleurs de leurs *Mou-tan*, & de leur donner celles qu'ils veulent, lorsqu'ils s'y prennent avant qu'ils aient porté des fleurs. Comme l'atmosphère des préjugés embrasse tout, ils ont toujours négligé les *Mou-tan* panachés & de diverses couleurs ; leurs yeux ne les trouvent pas beaux, parce qu'ils regardent ces singularités comme des marques de la foiblesse de la plante, & que rien, selon eux, ne doit être beau ~~que ce~~ qui est dans l'ordre de la nature : on ne pense pas de même en Europe. Si on y réussit à avoir & à élever le *Mou-tan*, il y a tout lieu de croire que cette belle fleur y offrira des nouveautés qui eclipseront la gloire des tulipes & des œillets.

Culture. On feroit un long ouvrage, si on vouloit entrer dans tous les détails de nos Fleuristes sur la manière de cultiver les *Mou-tan*. Les Fleuristes d'au-delà des mers n'ont pas besoin qu'on commence avec eux par l'a, b, c de la culture d'une fleur, nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus essentiel & de plus particulier dans celle du roi des arbrisseaux.

On sème, on divise & on ente le *Mou-tan* pour le multiplier & le conserver. Il n'y a que le *Mou-tan* semi-double qui donne des graines ; quand elles sont noires & prêtes à tomber, on les fait sécher en les exposant à l'air & au vent pendant un jour, mais à l'ombre ; puis on les met dans un pot de terre, auquel on adapte un couvercle ; vers le milieu de l'automne, on sème ces graines dans une terre neuve, mais médiocrement grasse, à un pouce & demi ou deux pouces de profondeur : si l'hiver est trop froid, on couvre le semis de feuilles sèches ou de paille ; dès que le printemps ramène les beaux jours, on le découvre & on l'arrose modérément. Les *Mou-tan* sortent de terre dans le mois de Mai : il faut bêcher la terre avec soin de temps en temps, l'arroser médiocrement ; mais dans les grandes pluies,

les grands vents, les grandes chaleurs, il faut couvrir ses jeunes plants, si on veut les conserver; ils sont très-déliçats la première & la deuxième année. Quelque doux que soit l'hiver, on ne peut les sauver qu'en leur faisant de petites cabanes de paille, avec une porte du côté du midi qu'on ouvre au milieu du jour & qu'on referme le soir : on transplante les *Mou-tan* à leur troisième automne.

Le *Mou-tan* pousse des rejettons au commencement de l'automne ou même plutôt; ces rejettons tiennent à sa racine, on la découvre & on les en sépare en coupant une petite portion; on laisse à l'air un jour ou un jour & demi la grande racine pour que la plaie se cicatrise en se séchant, & on la couvre ensuite avec de la terre sèche, de peur qu'elle ne se r'ouvre; il ne faut arroser le côté blessé que quinze jours après : le petit rejetton demande plus de soins; on l'enveloppe dans des feuilles de nenuphar, ou autres feuilles fraîches, & on laisse à l'air pendant quelques jours la portion de racine qu'on a tirée de la grande; elle se ride & s'arrondit : quand les deux levres du côté coupé se touchent, on plante son rejetton dans une terre qui ne soit ni humide, ni sèche; & pour qu'il ne souffre pas du jeûne violent auquel la racine est condamnée, on a soin de le tenir à l'ombre, en le couvrant le jour d'herbes vertes qu'on ôte la nuit, & on le conduit ainsi jusqu'à l'hiver; aux premières gelées, on lui fait une cabane de petits paillassons comme celle dont nous avons parlé pour le femis. Quelques-uns mettent une tuile du côté cicatrisé de la racine, pour que l'humidité de la terre & des arrosements ne fasse pas r'ouvrir la plaie. Ces partages de racine sont difficiles & échouent souvent, parce qu'ils demandent beaucoup de soins. Les Fleuristes ne balancent pas à en courir les risques, parce que cette opération qui fait souffrir la racine & le rejetton, donne très-souvent des espèces singulières & des dégradations de couleur qu'on ne peut

pas se procurer autrement ; ces rejettons ainsi séparés se portent assez loin. Il y a des Fleuristes qui coupent la tête d'un vieux *Mou-tan*, & fendent le tronc jusqu'à la racine en quatre ou même en six morceaux, qu'ils écartent en chaufferette. L'écorce de chacun se recornit à l'air, & le bout de racine auquel ils tiennent tous, les nourrit & les sustente; quand les plaies sont presque fermées, on remplit le milieu de la chaufferette avec du mortier, de la terre grasse où l'on a mêlé du fard & du soufre en poudre; cette espèce de mastic cicatrise ~~toutes~~ les plaies: d'autres se contentent d'en mettre un peu sur chacune en guise d'emplâtre. L'automne suivante, on se trouve avoir de jeunes *Mou-tan* prêts à être transplantés. Quelques Fleuristes ont la patience de faire cette opération peu-à-peu, & elle est plus sûre. Après avoir fendu le tronc d'un demi-pouce en rayons qui s'arrêtent à la moëlle, ils attendent que chaque morceau se soit donné son écorce; puis ils recommencent l'opération. La fente qui va jusqu'à la moëlle est toujours plus haute d'un demi-pouce que celle de la circonférence; ils arrivent ainsi quelquefois jusqu'à la racine, & la fendent, quand chaque portion du tronc en a fait un & a poussé des rejettons: ils se donnent ainsi plusieurs pieds de *Mou-tan* avec un seul. Pour l'ordinaire, ils aiment mieux laisser toute cette famille sur une racine commune, & par le moyen de la greffe, ils lui font nourrir à la fois des fleurs de toutes les couleurs.

Comme l'Europe n'a pas de *Mou-tan*, ce que nous venons de dire ne peut pas lui servir de long-temps. Si nos livres ne racontent pas de fables sur la manière d'arboriser la pivoine par le moyen de la greffe, les détails où nous allons entrer pourront lui procurer cette belle fleur. En cas qu'on veuille le tenter en France, nous voyons qu'on ne pourra bien y réussir que dans les Provinces les plus méridionales, comme le bas Languedoc & la Provence. Nos Fleuristes disent, comme nos Militaires, qu'il

ne faut jamais combattre contre les saisons, la victoire coûte trop & n'est jamais complète.

La réussite de la greffe de la pivoine dépend en première instance du choix du sujet & de la greffe ; le sujet est une pivoine mâle bien vigoureuse. Pour donner encore plus de force à la racine, on lui ôte tous ses boutons de fleurs au printemps, & on ne l'arrose pas assez pour qu'elle pousse beaucoup de feuilles ; l'été venu, on la laisse languir jusqu'à en perdre une partie. Pour cela, on découvre le haut de la racine de manière qu'elle soit hors de terre de plusieurs pouces ; mais on la garantit du soleil par un petit toit en parasol, qu'on ôte le soir & quand le temps est couvert. Un peu avant la pousse d'Août, on renouvelle la terre qui est autour, & on la tient toujours fraîche & humide par de petits arrosements. Il faut gouverner la pivoine femelle qui doit être de la plus belle espèce, avec les mêmes soins ; mais l'automne venue, on l'arrose & on lui donne du soleil pour la faire pousser.

Les deux pivoines mâle & femelle ainsi préparées, dès qu'on voit que la sève d'automne commence à faire pousser la femelle, on l'arrache pour la greffer sur la mâle. Les fleuristes recommandent beaucoup de choisir un temps doux, (sans vent, ni soleil, s'il se peut), pour faire cette opération. Ceux qui entent racine sur racine, taillent celle de la pivoine mâle en V droit, & celle de la pivoine femelle en V renversé, de manière que les lèvres du sujet se collent juste sur les côtés de la greffe. Il est essentiel pour cela que les deux racines soient de la même grosseur à l'endroit de la greffe, & plus essentiel encore de se dépêcher pour que le suc qui suinte des deux racines, se mêle & aide à les unir. Dès que l'ente est faite, il faut mettre tout autour de la terre grasse, délayée en mortier épais avec du suc de racines de pivoine qu'on a tiré par expression. La réussite de la greffe

dépend beaucoup de l'application de cette espece d'appareil. Si elle est faite de maniere que l'air extérieur ne puisse pas pénétrer jusqu'à l'ente, on lui epargne le plus grand péril où elle puisse être exposée. Quelques fleuristes se contentent d'affujettir la terre grasse avec une longue bande de toile qu'ils conduisent par plusieurs tours de la racine sur la greffe, & de la greffe sur la racine : mais la plupart se servent de deux morceaux de tuile proprement taillés en portion de coque d'œuf, qu'ils assemblent sur l'appareil de terre grasse, pour l'affujettir, & empêcher qu'il ne sèche trop vite. L'opération finie, on bâtit une petite cabane sur la nouvelle ente, pour la garantir du soleil & du vent, & empêcher qu'elle ne pousse. La cabane a un petit paillasson pour porte du côté du midi : ce paillasson se roule, pour laisser entrer la fraîcheur du matin & du soir dans la cabane, & en renouveler l'air. On le déroule pendant le milieu de la journée, & quand les nuits commencent à être froides. L'hiver venu, on fortifie les murs & le toit de la cabane avec de forts paillassons, ou même avec de la terre, dont on la chauffe jusqu'à une certaine hauteur, & on n'ouvre plus la porte que dans le milieu de la journée; mais, à proportion que le printemps chasse le froid & les frimats, on l'ouvre plus souvent & plus long-temps. Quand il n'y a plus de gelées à craindre, on déchauffe la cabane, on ôte les paillassons, & enfin on ne laisse plus que le toit. Si la greffe pousse, elle a réussi, & on peut ôter la terre grasse qu'on avoit mise tout autour.

Ceux qui entent tige sur racine, s'y prennent un peu différemment. Les uns entent à fleur de terre, & ne déchauffent pas la racine de la pivoine mâle. Quand la pivoine femelle, qu'ils ont poussé vers la fin de l'été, a un rejetton bien venant, ils le coupent avec un pouce de la racine. Ce bout de racine se taille en cône, & on l'insere dans la racine de la pivoine mâle,

mâle , qu'on a creusé en entonnoir pour le recevoir. Les autres déchauffent la racine de la pivoine mâle , & entent en fente tout simplement ; mais c'est le rejetton qui entre dans la racine qu'on ente ; on ne lui laisse rien de la sienne. L'opération finie , on fait une voûte avec deux moitiés de pots cassés autour de la racine. Cette voûte est plus basse d'un pouce ou deux que l'ente : on la couvre de terre au niveau du reste du terrain , de maniere que la racine soit toute cachée , & même une partie de l'ente. La terre grasse qu'on a mise autour , & les coques de briques la garantissent assez de l'humidité. Le printemps d'après , on ôte la voûte & la terre ; & si l'ente a réussi , on a un arbrisseau qui donne de très-belles fleurs.

Pline le Naturaliste , qu'on a traité de menteur bien des fois , parce qu'il parloit de choses qu'on ne favoit pas , fait la description d'une pivoine , qui nous paroît être notre *Mou-tan* sauvage. Voici ses paroles : *Glyciscide quam aliqui pæoniam aut pentorobam vocant , caulem habet duûm cubitorum , comitantibus duobus aut tribus subrutilum , cute lauri , &c.* Lib. 27 , Cap. 50.

Si on pouvoit trouver dans l'Italie ou dans l'Archipel cette espece de pivoine , on réussiroit sûrement à avoir d'aussi belles pivoines que nous. Il ne faudroit que couper à la pousse d'automne une branche de cette pivoine-arbrisseau , comme pour une ente ordinaire , & l'enter sur sa racine même , en la maniere que nous avons dit , ou encore mieux enter une tige de pivoine bien double.

Le desir de la nouveauté a fait imaginer à nos fleuristes d'enter des *Mou-tan* sur des panais , des raves , des bringelles , &c. Nous n'oserions croire tout ce qu'on débite sur la réussite de ces tentatives singulieres ; mais elles nous paroissent moins éloignées des voies de la nature , que d'enter ces *Mou-tan* sur des frênes , sur des noyers , &c. comme on dit

qu'on l'a fait avec succès plusieurs fois. Que les Botanistes d'Europe examinent si l'industrie d'une culture intelligente & combinée peut amener ainsi la nature à ses vœux, & faire par-tout ce qu'elle ne fait qu'en certains climats. Comme nos livres disent la chose, sans articuler la manière, nous ne les indiquons ici que pour inviter à faire des recherches & des tentatives.

Enfin on multiplie les *Mou-tan* par les marcottes & les boutures, mais difficilement. Il faut toute la patience & toutes les sollicitudes d'un Fleuriste pour y réussir.

Les *Mou-tan* de graine commencent à donner des fleurs à la quatrième année; mais elles ne sont bien grosses que la sixième, & l'arbrisseau n'est dans sa force que la huitième.

Les *Mou-tan* de rejetton ou d'incision, comme disent nos livres, ne sont dans leur beauté qu'à la troisième année, & durent quatorze à quinze ans, s'ils sont bien gouvernés.

Les *Mou-tan* de greffe sont en toute leur force à la troisième année, & durent peu, si on les laisse s'épuiser par une trop grande quantité de fleurs.

Voici en peu de mots ce qu'il y a de plus essentiel à savoir sur la température d'air, la terre, la culture qu'ils demandent, & les ennemis dont il faut les défendre; mais, avant tout, faisons observer que quand on transplante les jeunes plants de semis, les entes, &c. il faut avoir attention de les mettre dans la même position où ils étoient, par rapport aux quatre points cardinaux, & que l'automne est le temps de les transplanter, comme celui de les enter & de les semer.

Quand on veut avoir des *Mou-tan*, dont les fleurs soient dans leur genre ce que sont les tulipes, les oreilles d'ours de parterres, il faut les défendre du grand soleil, du vent de nord, des orages, de la poussière, & sur-tout du froid; mais si on les cultive pour orner un jardin, ils ne deman-

dent pas plus de soins que des orangers dans les Provinces méridionales de France, où l'air est tempéré, & l'hiver peu rigoureux. On peut les planter en pleine terre, comme on fait dans le *Hou-kouang*, le *Ho-nan*, &c. Ceux que l'Empereur a fait planter ici dans ses maisons de plaisance sont assez négligés : on les a mis entre des rochers, pour que leur racine aille chercher dessous le frais & l'humidité qui les entretiennent ; & quelque rigoureux que soit l'hiver, une botte de paille, & un surtout de natte leur tiennent lieu de ferre. Les fleurs qu'ils donnent sont moins grosses & moins brillantes que celles des provinces du midi, qu'on apporte toutes les années ; mais elles coûtent moins de soins ; & l'Empereur, à qui il seroit si facile de leur en procurer, aime mieux agir en citoyen, & apprendre à ses Sujets à l'être.

Le *Mou-tan* craint également la sécheresse & l'humidité : une terre trop grasse le suffoque, une terre trop maigre le rend languissant. Le seul engrais qu'il demande, & qui lui soit profitable, est celui d'une terre nouvelle, où l'on a mis un peu de terreau. Les fleuristes la passent au crible, pour qu'elle soit bien meuble ; puis ils y mêlent de gros sable, & même de petits cailloux de rivière. Ce renouvellement de terre se fait ordinairement à la fin de l'automne. Ceux qui laissent leurs *Mou-tan* en pleine terre pendant l'hiver ont imaginé de mettre immédiatement sur la racine, du terreau presque sec, des feuilles de fèves de marais & de faule : il empêche, disent-ils, que le froid ne lui nuise. Dans les Provinces, dont le sol est extrêmement humide, ou les pluies trop abondantes, on plante le *Mou-tan* sur une petite butte de terre ; & dans celles où il est sec ou sablonneux, & les pluies rares, on l'enfonce dans un petit vallon ou fossé d'un pied & demi de profondeur.

Les soins que demande le *Mou-tan*, augmentent ou dimi-

nuent selon la température de l'air, & l'endroit où on le cultive. Ces soins, en général, sont à-peu-près les mêmes que ceux de toutes les fleurs de parterres un peu délicates. Si on veut que ses fleurs aient cette fraîcheur, cet éclat, cette vivacité de coloris, & sur-tout cette grosseur qui ajoute tant à leur beauté, il faut étendre ses attentions à tout, & les couvrir, pour ainsi dire, des yeux. Les arrosemens demandent le coup d'œil de l'expérience, pour être faits à propos : ce n'est pas sur le terrain qu'on en juge, c'est sur l'état de la plante. Si on lui prodigue l'eau, qui doit toujours être de rivière ou de pluie, elle devient languissante, s'épuise en feuilles pâles, & ne donne que très-peu de fleurs. Si on la fait souffrir de la soif, quoiqu'elle lui soit moins nuisible, elle maigrit, & ne pousse que des rejettons étranglés & frêles, qui ne peuvent pas soutenir leurs fleurs. Tout ce qu'on peut dire en général, c'est que les arrosemens ne doivent jamais être copieux, & qu'il faut que la terre soit plutôt sèche qu'humide.

La taille du *Mou-tan* se fait à la fin de l'automne : les fleuristes ne laissent que les branches les plus boisées, & en petite quantité ; ils lui ôtent presque tous ses rameaux, & ne conservent que ceux dont les boutons annoncent des fleurs, & en très-petit nombre encore, parce que le printemps donne les jets qui portent les plus belles fleurs. Si le pied est vigoureux, & dans la force de l'âge, on peut lui laisser une vingtaine de fleurs : s'il est jeune ou trop vieux, on le réduit à huit, à dix, & même moins. L'habileté du fleuriste consiste à bien choisir les boutons qu'il conserve. Quand ils commencent à s'enfler, il faut arroser plus souvent, & délayer du terreau de feuilles avec l'eau, & sur-tout garantir ses *Mou-tan* des ardeurs du midi : c'est le moment des soins & des attentions.

La racine des *Mou-tan* doubles , sur - tout 'des blancs , est un mets délicieux pour les vers & insectes qui sont sous terre , ou savent y pénétrer. L'industrie des fleuristes n'a pas encore trouvé de moyen efficace pour les en éloigner. Quand ils soupçonnent que quelque pied en est attaqué , ils découvrent la racine adroitement , exterminent les vers & autres insectes , coupent la partie entamée , & la cicatrisent avec une espece d'emplâtre de terre grasse & de soufre réduit en poussiere. Quand le *Mou-tan* est prêt à fleurir , il est attaqué par de petits vers qui percent l'écorce de ses branches , & s'y logent en pénétrant jusqu'à la moëlle. Comme ils sont fort petits , il faut y regarder de près , pour voir le trou qui conduit à leur loge. Quand on l'a trouvé , on y enfonce une aiguille à diverses reprises , pour exterminer ces petits mineurs , & on ferme ceux qui peuvent y rester avec de la poussiere de soufre , délayée avec un peu de terre. D'autres aiment mieux se servir d'huile de graines de gergelin. Quelques Lettrés ont dit des choses très-bien pensées & très-morales sur ces vers qui attaquent la racine & les branches du *Mou-tan*. Comme le sujet prête aux réflexions & à l'allégorie , ils ont saisi ce qu'a de plus piquant un *Mou-tan* prêt à fleurir , qui jaunit & seche tout-à-coup , pour peindre les remords qui corrompent les plaisirs , & l'illusion des espérances de la jeunesse , des richesses & des honneurs. Les brouillards font venir aux feuilles du *Mou-tan* une espece de chancre ou de rouille qui le consume peu-à-peu. Dès qu'on s'en apperçoit , il faut cerner tout ce qui est entamé , & frotter le reste de la feuille avec du vin. Quand le *Mou-tan* languit de vieillesse , on le rajeunit , en ne lui laissant presque que le tronc , en lavant ses racines avec du vin , & en le transplantant dans une nouvelle terre à une exposition différente.

Notre Médecine attribue à la pivoine ordinaire bien des

vertus qu'on ne paroît pas connoître en Europe. Du reste, à ne la regarder que comme fleur, elle mérite un article à part : nous en comptons plus de soixante espèces, & toutes ont une odeur aussi agréable que celle des pivoines d'Europe l'est peu. Ce n'est pas la seule fleur : les belles de nuit ont ici une odeur très-agréable ; & ce qui n'est pas moins singulier, les violettes n'en ont aucune.

9.

Le Yé-hiang-hoa.

Nous n'avons rien trouvé sur le *Yé-hiang-hoa*, dans aucun de nos livres de plante & de jardinage, ni même dans nos Poètes. Il peut se faire qu'ils en parlent sous un autre nom que nous ne connoissons pas. Nous nous sommes désistés de faire de plus longues recherches, sur ce qu'un Missionnaire nous a dit que cette fleur étoit connue & cultivée en Allemagne. Il y a si long-temps qu'il a quitté l'Europe, qu'il pourroit bien s'être mépris. Quoi qu'il en soit, voici quelques petits détails qui pourront aider à faire des recherches : s'ils ne suffisent pas, nous y suppléerons une autre année.

Le *Yé-hiang-hoa* est un arbrisseau, dont les branches trop foibles ne peuvent, ni s'élever, ni se soutenir elles-mêmes. Nos fleuristes aident sa faiblesse avec des baguettes de bambou, & des cercles que chacun arrange à sa manière. Ses feuilles sont d'un verd foncé en dedans, & pâle en dehors, portées par des queues assez longues, autour desquelles elles forment deux oreilles, & puis s'allongent en fer de lance d'une manière onduée & irrégulière.

Les fleurs qui naissent dans les aisselles des feuilles, ou entre les petites branches, forment des grappes qui s'allongent à proportion qu'elles s'épanouissent. Le calice, qui est d'un verd

foncé, se divise en cinq pointes assez courtes, & terminées en pointe. Le pétale est en forme de tuyau, & divisé comme le jasmin en cinq pièces d'un verd céladon; ou plutôt verd jaune, & arrondies par le bout, qui se recourbe en-dessous. On trouve au fond du calice un petit bouton fort délicat, qui a une espece de calice à cinq pointes : ces pointes se courbent, & pressent contre son centre des especes d'étamines blanches en filets très-déliés, qu'on ne distingue guere qu'avec la loupe. Nous n'avons pas pu démêler le pistil qui doit être au milieu. Dans le centre du bouton sont deux germes de graines en rognon : comme on ne laisse pas egrainer ici le *Yé-hiang-hoa*, parce qu'outre que les graines sont stériles, & ne mûrissent jamais bien, les fleurs se vendent très-cher, nous n'avons pas pu pousser plus loin nos recherches.

La bonne odeur des fleurs du *Yé-hiang-hoa* en fait tout le mérite : elle est si douce, si suave, si agréable, & d'un parfum si exquis, que nous ne connoissons aucune fleur à qui on puisse la comparer. Soit que ce soit un effet de la délicatesse de la plante, ou de celle de son parfum, elle n'a presque aucune odeur pendant le jour : c'est de-là que lui vient le nom de *Yé-hiang-hoa*, fleur qui sent la nuit.

Le *Yé-hiang-hoa* réussit aisément dans les Provinces méridionales ; mais il n'en est pas de même à *Pé-king*. Les fleuristes les plus expérimentés & les plus attentifs ont besoin de tous leurs soins pour lui faire passer l'hiver dans une serre, & le conserver plusieurs années : il n'est pas même aisé d'en porter en caisse des Provinces où il réussit le mieux ; ce n'est pourtant que par-là qu'on en conserve l'espece à *Pé-king*. Aussi y est-il très-cher : un beau pot de *Yé-hiang-hoa* coûte jusqu'à vingt & trente onces d'argent. Le Vice-Roi du *Tche-kiang* en envoie toutes les années, pour mettre dans les appartemens de l'Empereur.

Le Pé-gé-hong.

L'arbrisseau nommé en Chinois , *Pé-gé-hong* , est remarquable par la beauté de ses fleurs , par leur singularité , & sur-tout par leur durée , qui lui a fait donner le nom de *Pé-gé-hong* , rouge de cent jours. Le *Pen-tsao* le nomme *Chan-tan* ; mais l'Auteur du grand & savant ouvrage *Fong-ouen-tsi-kouan* , qui est plus croyable sur l'article des fleurs , dit tout uniment que c'est une méprise. Le *Chan-tan* , selon lui , est tout-à-fait différent.

Ce joli arbrisseau vient originairement des montagnes du *Fou-kien*. Ses fleurs plurent à un Curieux , qui en prit un pied , & le planta dans son jardin. La culture a perfectionné & développé ce beau présent de la nature , de manière à mériter au *Pé-gé-hong* une place distinguée dans les jardins Chinois. Il suivit la Cour à *Péking* des Provinces du midi , sous la dynastie passée ; & il s'y est toujours conservé depuis.

A en juger par la grosseur du tronc de quelques *Pe-ge-hong* , qu'on voit au Palais , il pourroit bien se faire que la prison des caisses , la différence du climat , & le goût des Chinois pour les arbres-nains aient fait un petit arbrisseau d'un arbre mitoyen. On aime ici à voir un gros tronc bien ridé , bien courbé , & à moitié pourri de vieillesse , pousser de vigoureuses tiges , & se couronner de fleurs. On ne donne pas le temps aux branches du *Pé-gé-hong* , ni de grossir , ni de se ramifier. On les coupe à l'automne , & on ne laisse que de petits rameaux , pour avoir des tiges verdoyantes bien chargées de fleurs.

Les feuilles du *Pé-gé-hong* sont d'une épaisseur mitoyenne
entre

entre celles du philaris , & celles du prunier : elles sont d'une figure ovale , un peu alongées en pointe , partie alternes , & partie opposées les unes aux autres. Nous n'y avons remarqué aucune dentelure. Le dehors est d'un verd plus tendre que le dedans , & les nervures y sont plus relevées. .

Le *Pé-gé-hong* fleurit à *Pé-king* au commencement du mois de Juillet. Ses fleurs forment des bouquets au bout des branches , & se succèdent tellement les unes aux autres , qu'elles durent jusqu'à la fin de Septembre , si l'on a l'attention de les défendre du grand soleil. Le calice est charnu , formé en cloche , divisé en six dents , jaune , pâle en dedans , & d'un beau rouge en dehors. Il ne tombe point ; mais il se recourbe sur le fruit naissant , & seche quand il est mûr. De ce calice sortent six pétales , rouges de carmin , longues , festonnées , frisées , arrondies par le haut , & soutenues par une queue blanchâtre fort déliée. Outre une vingtaine de petits filets blancs , chargés de leurs petits sommets jaunes , qui environnent l'embryon , & sont adhérens comme lui au fond du calice , il y a encore six especes d'étamines , dont le filet est d'un beau rouge , fort alongé , & qui se recourbe diversément. Le pistil est composé d'un embryon attaché au fond du calice , & d'un style court , terminé par un stigmate arrondi. L'embryon devient un fruit en globe , divisé en neuf loges , qui contiennent chacune des graines applaties en feuillet par un bout : à l'autre extrémité , qui est un peu renflée , on trouve une capsule , où est une petite semence triangulaire , couverte d'une pellicule noire fort fine.

Tous les soins que demande la culture du *Pé-gé-hong* se réduisent ici à le mettre dans une serre en hiver , à l'exposer au midi au printemps , à l'arroser à propos , à le garantir du soleil dans le grand été , & à ne lui laisser à la taille que peu de branches.

Nous n'avons pas trouvé que la Médecine fasse aucun usage du *Pé-gé-hong*.

P. S. Les queues déliées des pétales sont attachées aux levres du calice à l'endroit où les dents se séparent. Les grandes étamines montent du fond du calice contre ses parois, auxquelles elles sont attachées, & vont aboutir à la pointe des dents; mais elles se détachent du calice, quand elles sont au niveau du cercle où commence la division des dents. Nous insistons sur cette particularité, parce qu'elle acheve de mettre le *Pé-gé-hong* hors de rang.

II.

Le Jujubier. *Non deficiet fructus ejus.* Ezech. c. 47.

Puisque le *Jujubier* croît dans nos Provinces de Provence, Roussillon & Languedoc, à quoi tient-il qu'on ne soigne davantage la culture de cet arbre utile & agréable? L'Auteur célèbre de la matière médicale, & l'illustre M. Duhamel, soit faute de mémoire, soit pour abrégé, n'en comptent que peu d'espèces. Or nous sommes bons témoins qu'on a ici autant, ou même plus d'espèces de *Jujubiers*, que nous de pruniers dans nos Provinces les mieux partagées. Les Chinois n'ont rien épargné pour perfectionner la culture d'un arbre qui demande peu de soins, donne presque toujours son fruit en grande quantité, & tel qu'il est digne de paroître sur les meilleures tables. Que ceux qui n'ont vu que les jujubes de leurs tisannes ne se présentent pas de traiter cela de fable! Parmi plus de soixante espèces qu'on en compte ici, il y en a de précoces & de tardives, de longues & de rondes, de grosses & de petites, de blanches & de jaunes, de rouges & de violettes, de couleur de chair & de couleur de café, de parfumées & de mielées, de douces & d'aigres, avec noyaux & sans noyaux.

L'espece qu'on tira de Perse, il y a plus de 1200 ans, s'est fort bien conservée, & donne un très-beau fruit. Si nos Provinces méridionales sont aussi favorables aux *Jujubiers* qu'on le dit, il seroit très-aisé avec quelque soin de perfectionner les especes qu'elles ont déjà, & de leur en procurer de nouvelles par le facile moyen des entes. Comme cet arbre n'est pas délicat, & ne demande aucune culture, tout terrain qu'on voudra lui abandonner lui sera bon, & ne sera pas un terrain stérile, si l'on a soin de bien choisir les especes. Il seroit facile d'en avoir, ce semble, par le moyen de nos vaisseaux, qui vont à Alexandrie & dans les autres Ports du Levant : mais, comme nous disions tout à l'heure, on viendra à bout de varier, d'améliorer & de perfectionner les especes qu'on a déjà, par le moyen de la greffe. Les Chinois, quelque esclaves qu'on les dise du préjugé & de la coutume, ont long-temps travaillé sur leurs *Jujubiers* : il les ont entés sur des pruniers, des cerisiers, des pêchers, des abricotiers, & sur l'arbre en particulier des figues caques. Aussi sont-ils parvenus à se procurer d'excellentes jujubes de plusieurs especes : le même soin nous procurera le même succès. Peut-être pourrions-nous en faire sécher & confire en assez grande quantité, pour pouvoir en céder aux Etrangers. Il y a ici de grosses jujubes qu'on vuide de leur noyau, & qu'on dépouille de leur peau en les faisant sécher. Si cette façon Chinoise passoit en France, on pourroit l'appliquer à d'autres fruits, & on réussiroit sûrement pour les jujubes. Les *Jujubiers* sont beaucoup exposés à la persécution annuelle des chenilles ; mais, comme ces insectes redoutables laissent sur les *Jujubiers* mêmes leurs œufs rassemblés çà & là au bout des branches, les Chinois parcourent tous leurs arbres avec un brandon au bout d'une perche, & brûlent tous ces repaires d'insectes. La Médecine Chinoise fait aussi grand cas que la

notre de jujubes pour les décoctions pectorales , néphrétiques , &c. mais il y en a plusieurs especes qu'elle n'admet pas dans ses remèdes. Le Docteur *Li-chi-tchin* remarque que les payfans se guérissent tous les jours de leurs maladies avec de la tisane de jujubes , à la maniere des Anciens , & avec un peu de gingembre , quand ils ont pris du froid. Pour qu'on ne le soupçonne pas de vouloir décrier un remède si simple , il avoue que , hors les cas de plénitude & d'indigestion , on ne sauroit donner rien de mieux , pour dégager la nature dans le commencement d'une maladie. Les *Tao-sée* ont fait entrer les jujubes dans leur breuvage d'immortalité.

12.

Le Chêne. *Fortis ipse quasi quercus* , Amos. c. 2.

Quelque riche que soit la Chine en toutes sortes d'arbres , le Chêne y est presque aussi prisé que dans notre Occident. Le surnom d'*Arbre de l'héritage* , qui lui a été donné par les Anciens , dit seul combien on en a toujours fait de cas. Le Chêne est naturel à toutes les Provinces de Chine : il y étoit plus commun dans la haute & moyenne antiquité , qu'il ne l'a été depuis , sur-tout dans les plaines & les terres cultivées. Le *Chi-king* en parle souvent , & toujours avec éloge ; & l'on voit par des détails qui remontent dans les siècles les plus reculés , que l'on a connu ici , dès les premiers temps , toutes les propriétés , qualités & utilités que nous lui attribuons.

A recueillir , & à rapprocher ce qu'on trouve sur les Chênes , *quercus* , *ilex* & *suber*. dans les Botanistes Chinois , il paroît qu'il y en a ici un plus grand nombre d'especes qu'en France : mais qu'on ne nous demande pas des détails à cet égard. Ceux qu'on peut faire d'après les livres seroient trop vagues , & nous ne sommes pas à portée d'en pouvoir donner d'au-

tres. Il y a ici un Chêne épineux, un Chêne mâle qui ne donne que des fleurs, un Chêne, dont le gland est très-gros, & si huileux que les Anciens le piloient, & en faisoient une espece de torche : mais c'est ne rien dire de ces différens Chênes, que de ne pas en faire la description & l'histoire. Voici, en dédommagement, quelques petits détails, que nous ne donnons que pour ce qu'ils valent, & pour lesquels nous demandons toute l'indulgence que mérite notre bonne volonté.

1°. Tous les Chênes des Provinces les plus méridionales conservent leurs feuilles pendant toute l'année, ainsi que les autres arbres. La distinction qu'on met à cet egard entre les Chênes blancs & les Chênes verts, ou les lieges, n'y a pas lieu. Comme il en est de même de beaucoup d'autres arbres, ce fait mériterait peut-être un examen sérieux & approfondi ; car, ainsi que nous l'observions l'année dernière dans une autre notice, il est très-remarquable qu'il y ait des arbres qui conservent leurs feuilles dans le nord, comme au midi ; que les mêmes, qui les conservent dans les contrées méridionales, les perdent dans celles qui approchent du nord ; & que, tandis que certains arbres à fruits ne réussissent que dans les Pays froids, ou dans les Pays chauds ; d'autres qui ne paroissent pas plus délicats, ou qui le sont autant, mais qui ne sont pas des arbres à fruit, réussissent également dans le nord & dans le midi.

2°. On s'est peut-être étonné mal-à-propos en Europe de la grossièreté prétendue des premiers Grecs, mangeurs de glands. Nous trouvons articulé très-nettement ici dans plusieurs livres que les Anciens avoient une espece de Chêne, dont le gland étoit aussi agréable à manger, que les châtaignes : on nous a assuré, protesté & certifié qu'il y en a encore dans plusieurs Provinces. Or, qui nous a dit que les

glands des anciens Grecs étoient comme les nôtres ? Le sol & le climat seuls produisent certainement des variétés, & des différences plus surprenantes. Voici quelque chose de plus : il y a ici une espèce de Chêne qui a les feuilles approchantes de celles du châtaignier, & dont le gland est très-gros. Nous trouvons qu'on enté le Chêne pour avoir de plus gros glands, pour en avoir une plus grande quantité, & pour l'avoir plus doux. Serait-il hors de vraisemblance qu'on a enté le Chêne sur le châtaignier, & que ce mélange ait produit une amélioration du gland ? L'essai est si facile, si peu dispendieux, & peut avoir de si heureuses suites, que nous oserions presque inviter à le faire. Les Chinois font des entes bien plus singulières, & qui leur réussissent. Témoin celle du coing sur le citronnier ; & il y a des arbres plus sauvages que le Chêne, qu'ils perfectionnent par les entes & par la culture.

3°. L'achat des noix de Galle du Levant, pour nos teintures, est un objet assez considérable pour que nous nous fassions un plaisir d'avertir que les Chinois trouvant trop difficile & trop dispendieux de faire recueillir assez de ces Galles pour les leurs, y suppléent par les coques ou capsules des glands. Ils choisissent à cet effet celles des Provinces méridionales, qui sont hérissées, épaisses & plus grosses. A ce premier fait, nous ajouterons que leur teinture noire est très-belle & très-durable : mais nous ne dissimulerons pas qu'ils font dans l'usage de faire passer par l'indigo les soieries & les toiles qu'ils destinent à un beau noir, & qu'ils mettent dans leur teinture noire des graines de févier ; graines qui, comme on a pu le voir dans l'envoi de l'an passé, ont leur amande enveloppée d'une vraie gomme. Que ceux qui entendent ces matières voient à quel point ces deux choses peuvent contribuer à la force & à la beauté des teintures Chinoises en noir. Pour nous, nous nous bornerons à ajouter

que nous avons fait pour notre usage de bonne encre avec des capsules de gland, & que nous nous sommes bien trouvés d'y mettre des graines de févier, au lieu de gomme Arabique. Les capsules de gland, à la vérité, n'ont pas autant de force que les Galles; mais on y supplée par la quantité. Au surplus, comme les Chinois se servent de capsules des Provinces méridionales, il faudroit peut-être avoir la même attention chez nous, si l'on vouloit faire quelque essai. A parler en général, ils paroissent plus attentifs à tirer parti de leurs Pays chauds, que nous de notre Provence & de notre Roussillon, où notre industrie pourroit trouver bien des choses que nous tirons de l'Etranger.

4°. Tandis que nous travaillons à cette petite notice, il nous est arrivé ici un Missionnaire des Provinces méridionales, qui nous a confirmé, comme témoin oculaire & pratique, un fait qui est articulé très-nettement dans un grand nombre d'anciens & de nouveaux livres, savoir; que le gland le plus âpre peut devenir une nourriture très-saine. Que nos demi-naturalistes Européens ne se cabrent pas contre le mot de *très-saine*; car nous ajouterions, d'après les Chinois, qu'elle est excellente pour affermir un tempérament, & qu'un Général qu'on nomme, lui dut le rétablissement de son armée. Du reste, comme il s'agit principalement des glands des Provinces méridionales, l'analyse chymique qu'on a faite des nôtres, n'est pas à beaucoup près aussi décisive qu'on voudroit le faire croire. Nous trouvons dans l'excellent Traité des Arbres de l'illustre M. Duhamel, qu'en 1709 des pauvres qui mouroient de faim, faisoient du pain avec des glands ordinaires qu'ils réduisoient en farine; quoique ce pain fût extrêmement mauvais, il s'en fit cependant une grande consommation. Des greniers publics bien entretenus seroient sans doute le plus sûr moyen pour n'être jamais réduit à recourir à ce triste expédient; mais si l'on

a des raisons pour n'en pas vouloir, qui empêche de faire des expériences & de s'approprier la façon Chinoise de préparer les glands ? Quelque sublime & quelque éloigné que soit de ces idées le sens du *non in solo pane vivit homo* de l'Écriture, il nous vient toujours à l'esprit, quand nous faisons attention à la manière de nos Européens de vouloir tout mettre en pain, jusques-là qu'ils ne croient pas avoir diné s'ils n'ont point mangé de pain. Il seroit assurément bien digne de quelque citoyen zélé & instruit, de discuter à fond ce point & de décider le peuple sur ce qui doit être converti en pain & sur ce qui peut y suppléer dans le besoin. Nos maïs, mils, millets, fèves, &c. méritent à cet egard une attention plus réfléchie que celle du peuple, qui va où le pousse le besoin & qui n'écoute que lui. Voici comment s'y prennent les Chinois, pour faire du gland une nourriture saine : après avoir dépouillé l'amande du gland de son écorce, ils l'écrasent à la meule ou au pilon, en y mêlant de l'eau ; quand cette amande est réduite en pâte bien fine, ils mettent cette pâte dans un grand vase, & versent dessus beaucoup d'eau, où ils la délaient. Cette eau se charge d'une partie de l'âcreté de l'amande du gland ; ils la versent doucement, quand elle est devenue claire ; puis ils en mettent de nouvelle sur la glandée qui est au fond du vase, & ainsi jusqu'à quatre & cinq fois, pour en ôter toute l'âcreté. Il y en a qui préparent ainsi leur provision pour plusieurs mois, & conservent leur glandée comme de la farine ordinaire, après l'avoir fait sécher au four ou au soleil. La meilleure manière de le manger, c'est d'y mêler un peu de farine & d'en faire une bouillie qui est, dit-on, très-saine & très-nourrissante ; il est cependant assez commun d'en faire des crêpes, des galettes & des gateaux. Ceux qui mangent la bouillie de gland par régime & pour se fortifier l'estomac, ou par goût & pour se satisfaire, délaient dans de l'eau chaude leurs amandes de gland

gland au sortir de la meule ou du pilon , puis passent au tamis ou couloir fin l'eau laiteuse qu'elles donnent. Quand cette eau est reposée , ils trouvent au fond du vase une glandée très-fine qu'ils font sécher après l'avoir délayée trois ou quatre fois dans de nouvelle eau chaude , & qui leur donne une très-belle farine. Quant à cette dernière pratique , comme elle n'est pas si populaire , nous l'abandonnons aux recherches & expériences de ceux qui voudront en savoir quelque chose de plus que ce que nous pouvons en dire ; nous ajouterons cependant que plusieurs Missionnaires , à qui il est aisé de porter de cette farine , dans leurs courses , en font une bouillie dont ils se trouvent bien.

5°. La Médecine Chinoise est parfaitement d'accord avec la nôtre sur les vertus qu'elle attribue à l'écorce , aux feuilles , aux glands , à leurs capsules & aux noix de galle du Chêne. Il seroit inutile d'entrer à cet egard dans aucun détail ; à tout hasard cependant , nous indiquerons trois petites pratiques qui pourroient n'être pas connues en Occident : la première , de cueillir au printemps les premiers bourgeons de Chêne , de les faire sécher à l'ombre & d'en prendre l'infusion en guise de thé ; la deuxième , de réduire en cendres des glands avec leurs capsules ; puis de faire infuser ces cendres dans de l'eau bouillante , d'extraire le sel qu'elles y ont déposé , & de le donner d'une manière appropriée dans les diarrhées , dysenteries , &c. la troisième , de laver & déterger souvent avec de l'eau , où l'on a fait bouillir de l'écorce de Chêne , les plaies & ulcères qui ne veulent pas se fermer. Les Chinois font usage de cette eau pour plusieurs maladies cutanées.

6°. Par l'histoire , il paroît 1°. qu'il y a eu des Chênes qui ont subsisté plus de 400 ans ; 2°. qu'on en a vu dont le tronc a pris vingt-quatre pieds de circonférence & plus de cent pieds de hauteur , il est dit de plusieurs que leur ombre couvroit un

arpent de terrain; 3°. que dans la moyenne antiquité, on plantoit beaucoup de Chênes dans les parcs & jardins des Empereurs; 4°. que l'espece de Chêne à feuilles longues & tendres nourrit des vers-à-soie sauvages, dont la soie est très-belle, très-forte, & la plus estimée des anciens pour les instrumens de musique; 5°. que le bois de Chêne a toujours été singulièrement estimé pour la marine, la charpente, le pilotis, la menuiserie, le chauffage & le charbon.

Cette notice finie, nous avons trouvé dans le Recueil *San-kang-ki* que pour faire réussir un semis de Chêne, il faut le brûler à la fin de la première ou de la seconde année en la manière que nous avons décrite ailleurs dans un mémoire sur les mûriers; mais ce qui mérite plus d'attention & confirme ce qui a été dit ci-dessus, on y parle clairement de Chênes entés sur des châtaigners, & on les cite pour exemple des especes qu'on peut perfectionner l'une par l'autre.

13.

Le Châtaigner. *Fructus ejus dulcis gutturi.* Cant. c. 2.

Le Châtaigner a été bien connu par les anciens Chinois; plus on remonte haut dans la première antiquité, plus on le trouve prisé & estimé. A rapprocher ce qu'on fait de plus certain sur les deux premières dynasties, il paroît hors de doute que le Châtaigner étoit un arbre très-commun alors dans toute la partie du nord. Outre qu'il croissoit de lui-même sur les montagnes qui en étoient couvertes, on le plantoit dans la plaine, & on l'y cultivoit avec soin. Les beaux jours de la dynastie des *Tcheou* lui furent encore plus favorables, & lors de la fameuse révolution de *Tsing-chi-hoang*, si les peuples dépouillés de leurs terres, accablés de travaux & réduits à l'état le plus triste, ne succomberent pas universellement sous le poids de leurs maux,

ils le dûrent en partie aux bois de Châtaigniers qu'ils trouvoient par-tout. Les longues & sanglantes guerres civiles qui survinrent ensuite, en dépouillerent les campagnes, & lorsque les *Han* monterent sur le trône, environ 200 ans avant l'ere chrétienne, les Provinces de *Chan-tong*, *Pé-tché-li* & *Chan-si*, qui en avoient eu jusqu'alors de si beaux & en si grande quantité, s'en trouverent si horriblement dépouillées de tous côtés, qu'elles n'ont jamais bien réparé cette ancienne perte. On voit avec plaisir dans les annales que plusieurs grands Empereurs de toutes les dynasties suivantes, ont encouragé, commandé, récompensé les plantations de Châtaigniers, & n'ont rien épargné pour en accréditer la culture dans toutes les Provinces du nord : mais un siecle a abandonné les entreprises de l'autre ; des regnes foibles ont détruit les succès des bons, les intérêts de l'agriculture mal entendus ont fait naître des obstacles, & les fautes d'une génération ont tellement été perdues pour la suivante, que les Provinces les mieux partagées en plantations de Châtaigniers ne sont plus revenues à leur ancienne abondance. C'est un grand malheur, parce qu'elles sont privées par-là & des récoltes de Châtaignes, qui étoient leur ressource dans les mauvaises années, & des excellents bois de charpente & de menuiserie que leur procuroient leurs enormes & nombreux Châtaigniers. Les Naturalistes mettent en question si l'on a maintenant toutes les especes dont ont parlé les anciens. Mais *Lin-tchi* & quelques autres Savans observent qu'en rapprochant les détails des géographies particulieres, il paroît que quelques-unes sont devenues plus rares, mais qu'elles se sont toutes conservées, soit dans un endroit, soit dans l'autre. Comme plusieurs grands Empereurs de toutes les dynasties se sont singulièrement affectionnés à la culture du Châtaignier, ils ont introduit cet arbre utile dans leurs parcs, & selon l'ancienne & paternelle coutume de leurs prédécesseurs, ils n'ont rien épargné pour en réunir &

en conserver toutes les especes. Ces parcs sont devenus les pépinières des Provinces, & en ont réparé les pertes. Il ne sera pas inutile de remarquer à ce propos que si la Chine est si riche en arbres de toutes les sortes, & sur-tout en arbres à fruit, elle le doit à la curiosité ou plutôt à la sage politique qu'ont eu les plus grands Empereurs, de les faire cultiver sous leurs yeux dans leurs parcs; ces soins excitoient ceux des peuples. *Les arbres que fait arroser le Prince, dit Ming-leang, poussent des racines sur les pierres, & donnent des rejettons aux deux bouts de l'Empire.* Que ceux qui voudroient faire regarder comme indigne de la Majesté Impériale de prendre intérêt à un arbre aussi vulgaire que le Châtaignier, écoutent moins leurs préjugés, & ils diront avec le Titus de la Chine, que *l'arbre le plus cher à un bon Prince, est celui qui est le plus utile à ses peuples*, & que le Châtaignier étant le supplément des moissons, il est à ce titre le premier de tous les arbres. Les Poètes les plus célèbres de toutes les dynasties ont eu le patriotisme de lui payer leur tribut de louanges, & de le célébrer à l'exemple du *Chiking*. C'est dans leurs beaux vers qu'on trouve ces descriptions & ces détails qui répandent tant de clarté sur les fragmens qui restent des anciens Botanistes; on aime sur-tout à voir qu'ils louent des Empereurs d'avoir fait venir du fond de la Corée & de la Perse des especes qui avoient réussi & se propageoient heureusement. *Tchang-lieou* ne balance pas à dire à *Gin-tsong*: *La mine que vous avez ouverte coulera toujours; vous serez le bienfaiteur des siècles les plus reculés, & une automne succédera à l'autre, sans interrompre le cours de vos dons.* A en croire les géographies particulieres, il y auroit en Chine un grand nombre d'especes de Châtaigniers; mais quand on compare ces différentes descriptions, elles se rapprochent assez les unes des autres pour pouvoir être réduites à huit ou dix. Les especes qui nous ont le plus frappé sont, 1°. celle dont les fruits sont gros

comme des abricots, mais peu favoureux; 2°. celle dont les fruits au contraire sont effilés, longs & noisetteux; 3°. celle dont les chatons sont blanchâtres, cotonneux, & servent à faire des mèches de lampe dans les ménages. Nous trouvons articulé très-nettement que la plus mauvaise terre est bonne pour le Châtaignier, qu'il ne faut pas désespérer de le voir réussir dans la plus sablonneuse & la plus stérile, ni même entre les rochers les plus escarpés des montagnes; nous trouvons aussi qu'on ne réussit bien à multiplier cet arbre utile que par le semis, & qu'un semis fait doit être abandonné pendant trois ans à lui-même; en arracher les mauvaises herbes est un soin plus nuisible que profitable. Il faut que les petits Châtaigniers soient déjà en force pour leur ôter cette ombre étrangère, & risquer des labours; mais quand on les fait à propos, ils leurs profitent beaucoup & les mettent vite en pleine pousse. Si la nature du terrain supplée les soins, les soins à leur tour suppléent aussi les bonnes qualités du terrain; & si l'on fait enter des Châtaigniers, on est assuré de se donner les meilleures especes. Les Chinois entendent leurs Châtaigniers en sifflet comme nous, mais ils sont plus hardis dans leurs essais, & nous ne doutons point que l'espece dont les fruits approchent de la noix par leur saveur, & dont on peut tirer de l'huile, à ce qu'on dit, ne vienne originairement d'entes faites sur des noyers. Nous serions moins hardis dans nos conjectures, si nous n'y étions pas autorisés par des faits qui étonnent plus les préjugés Européens, & sur lesquels on ne fau-
roit former aucun doute.

Comme une notice vient à l'appui de l'autre, nous renvoyons à celles des années précédentes, & en particulier à celle du Coignassier. Qu'on nous permette de remarquer, à l'occasion du Châtaignier, qu'en admettant comme un fait, qu'il a été enté sur le noyer, on n'est plus embarrassé pour expliquer ni comment les anciens mangeoient crues cer-

taines Châtaignes, ni comment ils les conservoient si aisément, ni enfin comment ils lui attribuoient des vertus assez singulieres. Ce n'est pas le lieu d'insister ici sur cette remarque ; mais si on l'examine avec soin , & qu'on en fasse une sage application , on trouvera peut-être qu'elle donne le mot de bien des enigmes d'histoire naturelle. Pour revenir à notre Châtaignier, on doit sentir que son bois doit devenir d'une singuliere beauté en se mariant avec celui du noyer , & que si les anciens , ainsi que le veut *Lin-pé* , faisoient des entes pour augmenter la beauté des bois autant que pour augmenter celle des fruits , on gagneroit beaucoup à revenir sur la pratique des anciens & à faire des essais sur ce point aussi curieux qu'utile, d'histoire naturelle. Ils conservoient leurs Châtaignes d'une année à l'autre , cela paroît certain ; quant à la maniere, ce qu'on en trouve est sujet à bien des difficultés. Selon les uns , on faisoit passer les Châtaignes par une lessive , & ensuite on les laissoit sécher au soleil ; selon d'autres , après les avoir fait tremper dans de l'eau salée , puis sécher , on les enterroit dans un fable fin : peut-être concilieroit-on ces divers récits , en disant que comme il y avoit diverses especes de Châtaignes , il y avoit aussi différentes façons de les conserver ; celle de les réduire en farine qu'on mêloit avec un tiers de farine de riz , est trop louée des anciens pour ne pas mériter quelque attention. La Médecine Chinoise se sert des Châtaignes comme la nôtre , pour arrêter les diarrhées , mais elle paroît en faire plus de cas pour les maux de poitrine , les rétentions d'urine & les autres maladies qui proviennent d'un sang âcre ou echauffé ; sur quoi nous remarquerons en finissant , que les Châtaignes de Chine , en faisant abstraction même de l'espece , pourroient avoir plus de vertus , comme ayant crû dans un pays bien plus méridional. Cette observation trop négligée nous paroît essentielle.

Les Oranges-Coings. *Usage de la greffe.*

Les Chinois greffent le Coignassier sur l'Oranger ; ce qui leur donne un fruit oblong , de la grosseur d'un petit melon , dont la couleur , la chair , les pepins , l'odeur , le goût , l'eau , participent des deux especes. Il suffit que les Curieux en soient avertis , pour en faire l'essai par eux-mêmes , s'ils le jugent à propos.

Nous n'avons parlé des Oranges-Coings , que pour conduire les Amateurs à des tentatives , qui peuvent augmenter nos richesses en fruits de toutes les especes : car , dès que le Coignassier peut s'enter sur l'Oranger , le poirier , le prunier le peuvent aussi. Si les pepins sont une indication décisive d'un seul & même genre , ce qu'on ne nie plus , les noyaux le sont d'un second genre ; & en allant ainsi de genre en genre , on pourra essayer d'enter le châtaignier sur le chêne , & le chêne sur le hêtre , &c. C'est le vrai moyen de nous enrichir avec nos propres richesses. L'exemple & les succès de la Chine nous paroissent décisifs ; & d'ailleurs cette façon est plus facile , plus prompte & plus sûre que la naturalisation des plantes étrangères , qui pourtant a son utilité , & qu'il est bon de conserver.

L'histoire des origines raconte comment la Chine a reçu des Pays éloignés plusieurs especes de plantes d'arbres & de fleurs ; mais , à un très-petit nombre près , la plupart ne se sont conservés que par des soins , qu'on ne peut jamais espérer d'une culture générale , parce qu'on n'en est pas dédommagé. Les variétés , au contraire , qu'ont produites les mélanges des especes par les greffes , se sont perpétuées de dynastie en dynastie , & vont toujours en croissant. Le jujubier , par

exemple , qu'on néglige tant en France , & qui , à en juger par la Chine , pourroit croître dans presque toutes nos Provinces , est devenu ici aussi varié en especes , que chez nous les poiriers & les pruniers , parce qu'on en a pris le même soin. Comme cet arbre très-estimable fleurit tard , il est rare qu'il y ait de mauvaises années pour lui , parce qu'il ne craint ni les pluies , ni la sécheresse. La seule difficulté qu'on pourroit faire , c'est qu'il demande beaucoup de chaleur pour donner des fruits qui aient toute leur bonté. Or nous répondons qu'il est aisé de lui procurer toute celle dont il a besoin , en le plantant au bas des collines qui sont tournées au grand midi , & encore mieux dans les gorges , qui sont une espece de foyer dans leur centre. C'est là une des industries Chinoises , qui doit être d'autant plus prisee & accueillie , qu'elle est plus simple. Peut-être aussi se trouveroit-on bien d'adopter leur principe , que les arbres , à fruit sur-tout , demandent à être plantés sur des collines & des montagnes.

Les faits sur les mélanges des especes par les entes , sont ici si multipliés & si décisifs , que nous nous faisons un devoir de patriotisme d'inviter nos Curieux à tourner leurs soins & leurs tentatives de ce côté-là. Le desir d'avoir de belles fleurs , des fleurs nouvelles , des fleurs singulieres à présenter à la Cour , a produit ici des especes innombrables de petits arbres à fleurs par le mélange des cerisiers , des pruniers , des pêchers & des abricotiers. Les petites notices de Botanique que nous avons apportées ici , furent en dérouté à la vue de ces variétés : mais nous avons vu peu-à-peu que le mélange des especes par les greffes étoit le nœud gordien que nous ne pouvions ni défaire , ni couper. Ce fut bien autre chose quand nous vîmes des matricaires que l'on a variées , embellies & métamorphosées en une infinité de manieres , en les entant sur l'aurone. Nous attendons ce que diront les Botanistes &

les

les Curieux , quand ils verront celles que nous avons envoyées en France , & qui leur auroient sûrement donné beaucoup à rêver , si nous ne leur avions pas révélé le secret de cette espece de phénomène. Or , ce qu'on fait pour une fleur de pur agrément , à quoi tient-il qu'on ne le fasse pour des plantes utiles ? Dieu a abandonné à nos soins tout ce qu'il leur accorde de faire réussir.

Les grandes regles des Chinois sur cette matiere , sont , 1^o. de ne point toucher à ce qui réussit supérieurement dans un canton : le mieux de la nature , selon eux , est toujours le plus parfait ; 2^o. de ne point entreprendre de faire violence au climat & au terrain , en voulant avoir dans le nord , par exemple , les fruits du midi ; 3^o. de faire des entes sur les arbres qui réussissent le mieux dans un Pays , pour se procurer celles des arbres qui réussissent le plus mal.

La premiere de ces regles ne demande que d'être enoncée , non plus que la seconde.

Nous nous bornerons à observer sur la troisieme regle qu'on a tâché à la Chine de perfectionner les especes sauvages par les entes , & les especes franches & cultivées par le mélange des entes. On sent bien en France que le poirier , le pommier , le prunier sauvage ont gagné en tout genre à être entés , & nous ont donné depuis , des fruits plus gros , plus sains & en plus grande abondance ; mais , par malheur , on a oublié d'étendre cette pratique à un très-grand nombre d'arbres & d'arbrisseaux à qui elle auroit été aussi profitable. Témoins les cormiers , les alifiers , les épines-vinettes , &c. Si , comme on le dit ici , les arbres sauvages donnent un meilleur bois que les arbres francs , rien n'empêcheroit d'en laisser dans les forêts : mais tout ce qui est aux environs des villages & des hameaux doit être mis à profit , pour augmenter les ressources & la subsistance des hommes. Il y a ici un

grand nombre de fruits très-fauvages , dont on fait beaucoup de cas depuis que la culture les a adoucis & améliorés. Voici des faits : nous avons vu des noix & des châtaignes d'une grosseur monstrueuse par comparaison avec les nôtres ; & dans nos Provinces mêmes où les noyers & les châtaigniers sont un grand revenu , on y néglige de les enter. Les raisins de *Hoai-lai-hien* sont d'une grandeur gigantesque , au prix de tout ce que nous avons vu dans les Provinces de France les plus fameuses par leurs vignes. Nous parlons d'après le témoignage de nos yeux : les grains de ces grappes de raisins sont gros comme des prunes damas-violet , & la grappe longue & grande à proportion. Le climat peut y faire ; mais si les livres disent vrai , cela vient originairement de ce qu'on a enté des vignes sur des jujubiers ; & l'épaisseur de la peau de ces raisins nous le feroit croire. Les raisins de *Hoai-lai-hien* ne sont bien bons à manger que dans les mois d'Avril , de Mai & de Juin : on les conserve si aisément , qu'on en trouve jusqu'à la fin d'Août. Mais , sans sortir de notre sujet , & pour revenir au Coignassier , qui nous a égaré dans ces détails , il y en a une espèce qui sont purement Coignassiers , & qui donnent des fruits aussi gros , & même plus gros que l'Orange-Coing. Nous en avons vu une grande quantité ; ce qui prouve qu'il ne sont pas rares. Le Coignassier se nomme en Chinois *Mou-koua* , l'arbre à citrouilles , à cause de la grosseur de ses fruits , disent les Etymologistes. Ce n'est pas tout : il y en a une espèce qui a été si adoucie par la culture , qu'elle a perdu son âpreté. On mange cette sorte de Coings comme les pommes & les poires.

Comme nous songeons à faire entrer le Coignassier dans l'Agriculture Chinoise avec les autres arbres à fruits qui nous sont communs avec la Chine , (si tant est néanmoins que nous ayons le courage de lutter assez contre nos occupations , pour

la finir avec une santé usée , & un cœur dévoré par ses défolations) , nous tâcherons d'en dire tout ce qui pourra servir à éclaircir ou affermir nos expériences. Il suffira d'observer en général, que le Coing a été regardé de toute antiquité comme un si bon fruit , que le proverbe des Anciens dit : *La Pomme a cent mauvaises qualités pour une bonne ; le Coing a cent utilités contre un défaut.*

REQUÊTE à l'Empereur pour la cérémonie du Labourage.

LA cérémonie de labourer la terre est une des grandes cérémonies , & des plus anciennes de l'Empire. Les Empereurs de la dynastie régnante l'ont rétablie dans tout son lustre. Quand on donnera l'Agriculture de Chine , on racontera en détail tout ce qui a trait à l'origine , l'histoire , la fin , l'appareil , &c. de cette cérémonie : on se contente ici d'en copier l'annonce , & de traduire la Requête des Tribunaux , telle qu'elle a été présentée à l'Empereur , & mise dans les Papiers publics.

« Le *Li-pou* (c'est le Tribunal des cérémonies), & les
 » autres Tribunaux avertissent respectueusement pour la céré-
 » monie du 23 de la troisième Lune de la trente-deuxième de
 » *Kien-long*, (c'est-à-dire , le 22 Avril de cette année 1767,)
 » trente-deuxième année du Règne de l'Empereur.

« L'Empereur fera en personne la cérémonie de labourer
 » la terre. La veille , les Mandarins du *Jai-tchang-sée* (c'est
 » un petit Tribunal du Palais) porteront avec respect la
 » tablette du *Nei-ko* (nom du Tribunal des Ministres), au
 » *Sien-nong-tan* (salle dédiée aux Inventeurs & protecteurs

» du Labourage). Les Mandarins du *Hou-pou* (nom du
 » Tribunal des Impôts & Domaines) prépareront les instru-
 » mens du Labourage , les boîtes remplies de grain , & les
 » remettront aux Mandarins du *Chun-tien-fou* (c'est le nom
 » du Tribunal du Gouverneur de *Pé-king*) : ceux-ci , après
 » les avoir couverts de leurs enveloppes de soie , & mis dans
 » leur boîtes , les feront porter , & les accompagneront jus-
 » qu'au *Ken-so* , (l'endroit du Labourage). Ils planteront
 » des tablettes rouges , pour marquer & distinguer les diffé-
 » rentes portions de terre que les Princes & les Grands doi-
 » vent labourer , & rangeront à côté du *Kouan-ken-tai*
 » (cabinet élevé & ouvert), tous les instrumens du Labourage.
 » Le jour de la cérémonie , les Mandarins du *Nei-ou-fou*
 » (nom du Tribunal du Palais pour les affaires de la Maison
 » de l'Empereur) , le Maître des cérémonies , & les autres
 » Officiers de son Tribunal se trouveront à la cinquième
 » veille (à la pointe du jour) en dehors du *Tchin-kin-kong*
 » (nom du Palais), pour y attendre la fin du sacrifice. Le
 » sacrifice étant fini , les dix grands Officiers de la première
 » garde entoureront Sa Majesté , & la conduiront au *Tchin-*
 » *kin-kong* , pour se reposer , & quitter ses habits de céré-
 » monie. Les Princes & les Grands , qui doivent labourer ,
 » quitteront aussi les leurs : cependant on tirera de leurs en-
 » veloppes & couvertures la charrue , le fouet , les boîtes
 » remplies de grain qu'on a préparé pour l'Empereur , aussi
 » bien que celles qui sont destinées pour les Princes & les
 » Grands , & on les rangera sur les côtés du *Ken-so*. Le
 » Maître des cérémonies , les Mandarins du *Nei-ou-fou* , &
 » les autres Officiers en fonction se rassembleront au midi
 » du *Ken-so*. Les quatre Vieillards titrés , les quatorze Chan-
 » tres , les trente-six Joueurs d'instrumens , les vingt Payfans
 » ayant des chapeaux de paille , & tenant à la main des

» bèches, rateaux, fourches, ballets, se placeront sur deux
 » lignes à gauche, & à droite du *Ken-so*, ainsi que les cin-
 » quante Porte-Etendards, les trente-quatre Vieillards du
 » *Chun-tien-fou*, & les trente Laboureurs des trois ordres.
 » Etant tous rangés, ils attendront en silence & debout :
 » l'heure du Labourage étant venue, le premier Mandarin
 » du *Tai-Tchang-sée* entrera dans le Palais pour inviter
 » Sa Majesté. Alors le Maître des cérémonies prendra un
 » étendard, & le fera voltiger trois fois. Les trois Princes,
 » & les neuf Grands qui doivent labourer, se rendront aux
 » endroits qui leur sont marqués. Tous ceux qui ont quelque
 » emploi iront à leur poste. Les autres se rangeront aux deux
 » côtés du *Ken-so*. Les dix grands Officiers de la première
 » garde, ayant entouré l'Empereur, le conduiront au *Ken-so*,
 » & Sa Majesté s'avancera la face tournée vers le midi. Quand
 » Elle sera arrivée, le Mandarin du *Hou-lou-sée* (nom d'une
 » Chambre du Tribunal des cérémonies) dira à haute voix :
 » Présentez la charrue. Aussitôt le Président du *Hou-pou*, le
 » visage tourné vers le nord, mettra les deux genoux en
 » terre, & présentera le manche de la charrue à Sa Majesté,
 » qui la prendra de la main droite. Le Mandarin du *Hou-*
 » *lou-sée* dira à haute voix : Présentez le fouet. Aussitôt le
 » premier Mandarin du *Chun-tien-fou*, le visage tourné vers
 » le nord, mettra les deux genoux en terre, & présentera
 » le fouet, que Sa Majesté prendra avec la main gauche.
 » Deux Vieillards conduiront les bœufs, deux Laboureurs
 » du premier ordre soutiendront la charrue : le Président du
 » *Li-pou*, le premier Mandarin du *Tai-Tchang-sée* les pré-
 » céderont. Au premier mouvement de Sa Majesté, tous ceux
 » qui ont des étendards, les feront voltiger ; les Chantres
 » entonneront des cantiques au son de tous les instrumens,
 » le premier Mandarin du *Chun-tien-fou* portera la boîte du

» grain, & le Président du *Hou-pou* le semera. L'Empereur
 » labourera trois fillons : quand Sa Majesté les aura finis , le
 » Mandarin du *Hou-lou-sée* dira à haute voix ; Recevez la
 » charrue. Le Président du *Hou-pou* se mettra aussitôt à ge-
 » noux pour la recevoir. Le Mandarin du *Hou-lou-sée* dira
 » à haute voix : Recevez le fouet. Le premier Mandarin du
 » *Chun-tien-fou* se mettra aussitôt à genoux pour le recevoir.
 » Ils couvriront la charrue & le fouet de leurs enveloppes
 » de soie , aussi-bien que la boîte du grain. Alors la Musique
 » s'arrêtera , & le Président du *Li-pou* invitera l'Empereur
 » à monter sur le *Kuong-ken-tai* : le même Président , & le
 » premier Mandarin du *Tai-tchang-sée* y conduiront Sa Ma-
 » jesté par l'escalier du milieu. Sa Majesté s'assiera , le visage
 » tourné vers le midi. Tous les Princes, tous les Grands, tous
 » les Mandarins, qui n'ont point d'emploi dans le reste de
 » la cérémonie , se rangeront aux deux côtés de l'Empereur ,
 » & s'y tiendront debout : alors les trois Princes commence-
 » ront à labourer , & feront cinq fillons , ayant chacun un
 » Vieillard pour conduire leurs bœufs , deux Laboureurs pour
 » soutenir leurs charrues , & deux Mandarins inférieurs du
 » *Chun-tien-fou* , pour semer après eux : quand ils auront fini ,
 » ils viendront se placer à leur rang. Les neuf Grands com-
 » menceront alors à labourer , & feront neuf fillons , ayant
 » chacun un Vieillard pour conduire leurs bœufs , deux La-
 » boueurs pour soutenir leurs charrues , & des Mandarins
 » du *Ta-hien-him* , & *Ouang-ping-hien* (nom de deux petits
 » Tribunaux qui dépendent de celui du Gouverneur) , pour
 » semer après eux. Quand ils auront fini , ils viendront se
 » mettre à leur rang , & resteront debout. Les Mandarins
 » inférieurs du *Chun-tien-fou* couvriront de leurs enveloppes
 » les instrumens du labourage & les boîtes du grain , & les
 » emporteront. Le Mandarin du *Hou-lou-sée* conduira au bas

» du *Kouang-ken-tai*, du côté de l'occident, tous les Mandarins du *Chun-tien-fou*, les Vieillards, les Laboureurs habillés selon leur état, & portant chacun un instrument de Labourage. Tous ensemble, le visage tourné vers le nord, se mettront trois fois à genoux ; & à chaque fois, ils frapperont la terre du front à trois reprises, pour remercier Sa Majesté. Après cette cérémonie, les Mandarins du *Chun-tien-fou*, du *Ta-him-him*, du *Nan-ping-hien*, les Vieillards & les Laboureurs iront finir le Labourage du *Ken-so*. Alors le Président du *Li-pou* viendra avertir Sa Majesté que toutes les cérémonies du Labourage sont finies. Sa Majesté descendra du *Kouang-ken-tai*, par l'escalier de l'orient, montera dans son char, & sortira par la porte *Sien-Nang*, &c. »

Il y auroit matière à bien des notes dans ce que nous venons de traduire : nous nous bornerons à quatre.

1°. L'Empereur, & tous ceux qui doivent prendre part à la cérémonie du Labourage, s'y préparent par trois jours de jeûne.

2°. On fait un Sacrifice avant la cérémonie de labourer la terre.

3°. Ce qu'on recueille dans le *Ken-so* est conservé avec respect : on en rend compte à l'Empereur, & on ne s'en sert que dans les grands Sacrifices au *Chang-ti*, ou souverain Seigneur.

4°. Quand l'Empereur est moins occupé, la Cérémonie du Labourage est terminée par un repas magnifique, où Sa Majesté Chinoise régale les Princes, les Grands, les Mandarins, &c. Il est remarquable que, quand il s'en retourne à son Palais, il est sur un char de parade, précédé par des Chœurs de musique & de symphonie, & par tout l'appareil des plus grandes cérémonies.

504 CÉRÉMONIE DU LABOURAGE.

L'Europe voit encore les Chinois de trop loin , pour comprendre combien ils font ~~en~~ de grandeur , de noblesse , de magnificence , de majesté & de décence dans toutes les cérémonies publiques. Il faut espérer qu'elle ouvrira les yeux , & sentira que ce vaste Empire est l'Amérique des Gens de Lettres ; des Sages & des Hommes d'Etat.

A Pé-king, ce 3 Novembre 1767.

FIN DU TOME TROISIEME.

Fautes à corriger dans ce Volume.

- P**AG. 35 , lig. 17, un nommé , lisez un fils nommé.
Ibid. lig. 18 , Ou-ouang , & qui , lisez Ou-ouang qui.
53 , lig. 10 , qu'il en , lisez qu'il n'en.
54 , lig. 27 , montra-t-il , lisez montra.
74 , lig. 30 , trois mille , lisez trois mille ans.
84 , lig. 29 , jamais vous , lisez jamais avoir à vous.
86 , lig. 8 , la lisez l'an.
114 , lig. 25 , celui dépossédé , lisez celui qui avoit été dépossédé.
195 , Note 4 , lig. 2 , n'eut , lisez eut.
Ib. Note 5 , lig. 2 , Glosateurs , lisez Glossateurs.
361 , lig. dern. attirent , lisez attirerent.
362 , lig. 13 , le , lisez se.
-

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les Chinois , Tome III ;* & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , le 15 Avril 1778. BÉJOT.

Le Privilege se trouve au premier Volume.

De l'Imprimerie de STOUPPE, rue de la Harpe, 1778.

36259

The Asiatic Society Library

Author

Title Memoires concernant...

Call No. Q.915.1 C.539.m

Date of Issue

Issued to

